

# RASHTRAPATI BHAVAN LIBRARY



*Reg. No* ..... 605

*Clas. No.* ..... VII - J



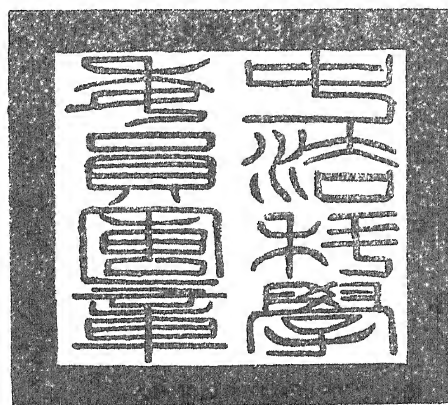




EXPÉDITION  
CITROËN CENTRE-ASIE  
LA  
CROISIÈRE  
JAUNE

*TROISIÈME MISSION*  
GEORGES-MARIE HAARDT  
LOUIS AUDOUIN-DUBREUIL

par  
GEORGES LE FÈVRE



LIBRAIRIE PLON

---

CET OUVRAGE A ÉTÉ TIRÉ  
A DEUX MILLE TROIS CENT  
CINQUANTE EXEMPLAIRES DONT  
TROIS CENT CINQUANTE SUR  
PAPIER MADAGASCAR, ET  
DEUX MILLE SUR PAPIER D'ALFA.

---

Exemplaire  
sur papier Madagascar  
réservé à

*His Excellency*  
*The Right Honorable The Earl of Willingdon*  
*P.C., G.C., D.J., G.C.M.S., G.C.J.E., C.B.E.*

2021

---

# LA CROISIÈRE JAUNE

---



EXPÉDITION  
CITROËN CENTRE-ASIE

---

LA  
CROISIÈRE  
JAUNE

TROISIÈME MISSION

GEORGES-MARIE HAARDT  
LOUIS AUDOUIN-DUBREUIL

PAR

GEORGES LE FÈVRE

*Avec 123 photographies et  
6 cartes dont 3 hors texte*

PARIS  
LIBRAIRIE PLON

---

1933

Copyright 1933 by Librairie Plon.

Droits de reproduction et de traduction  
réservés pour tous pays.

Déposé à la Bibliothèque Nationale en 1933.



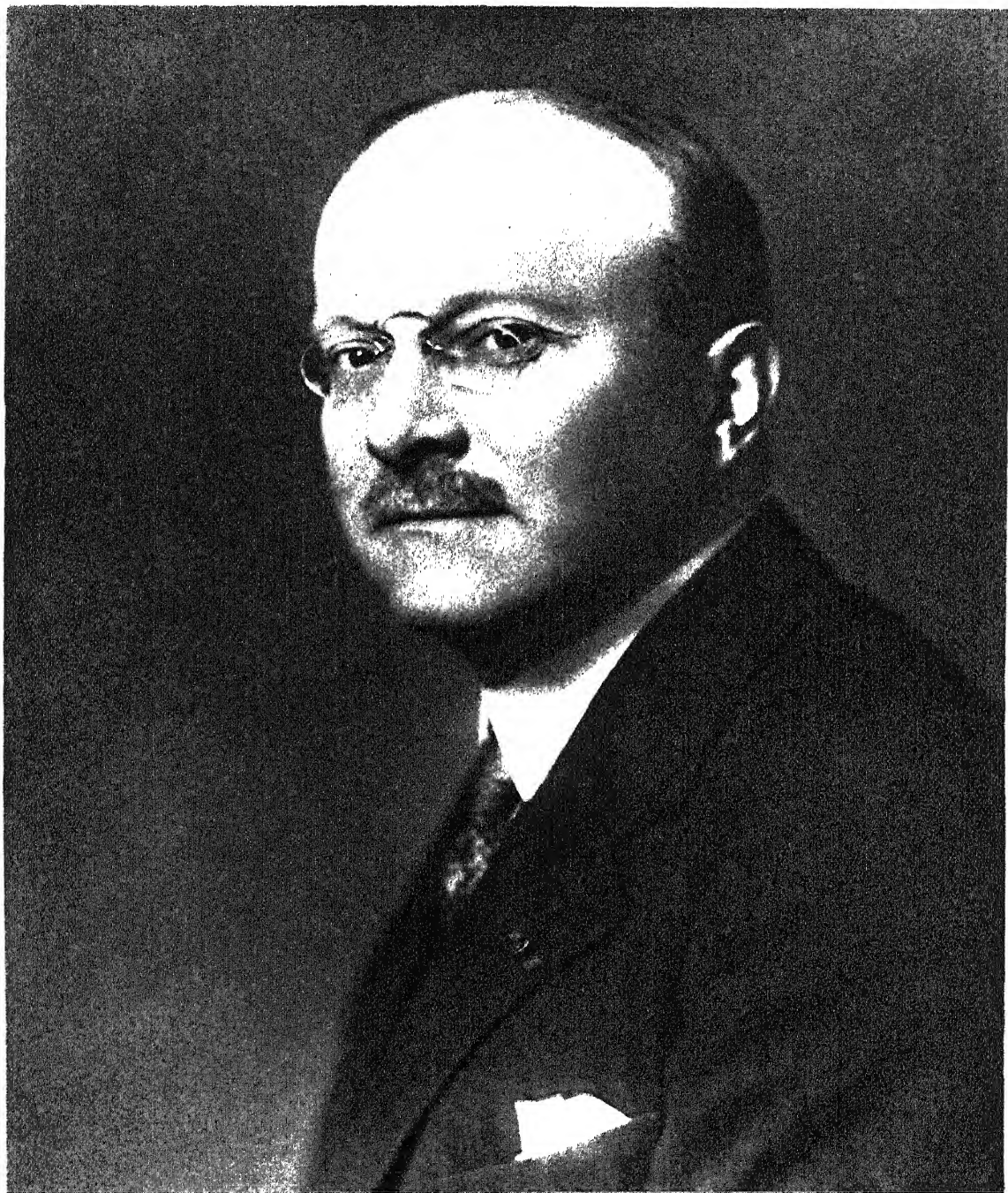




GEORGES-MARIE HAARDT  
Chef de l'Expédition Citroën Centre-Asie

*A*  
*GEORGES-MARIE HAARDT*  
*In memoriam.*





ANDRÉ CITROËN  
L'Ame de l'Expédition



## PRÉFACE

---

*Le 30 novembre 1932, le grand amphithéâtre de la Sorbonne n'était pas assez vaste pour contenir la foule qui fêtait ce soir-là le retour des membres de l'Expédition Citroën Centre-Asie.*

*Aux côtés de M. Albert Lebrun, Président de la République, qu'entouraient de nombreuses personnalités : le Général Gamelin, M. Philippe Berthelot, le Vice-Amiral Durand-Viel, Chef d'état-major général de la Marine, Mgr de Guébriant, Supérieur des Missions étrangères, M. G. Grandidier, Secrétaire général de la Société de géographie, M. Labbé, Directeur de l'enseignement technique, M. Charléty, Recteur de l'Université de Paris, Mme Philippe Berthelot, Mme Doumergue, Mme Herriot, Mme Citroën, etc..., deux anciens Chefs de l'État, MM. Millerand et Doumergue, avaient tenu à rehausser de leur présence l'éclat de la cérémonie.*

*Écoutant alors, sur l'estrade, en présence du Maréchal Pétain, du Général Weygand et du Général Gouraud, les paroles si élogieuses du Maréchal Franchet d'Esperey, Président de la Société de géographie, et apprenant l'attribution de la Grande Médaille d'or, je fus d'autant plus fier de cette suprême distinction qu'elle consacrait dix ans d'efforts, et d'autant plus ému, qu'en m'honorant elle rendait un éclatant hommage à la mémoire de notre grand disparu, mon ami regretté, Georges-Marie Haardt.*

\*  
\* \*

*Il y a plus de dix ans en effet que, pour la première fois, au mois de janvier 1921, mes usines commencèrent à construire des voitures munies d'appareils qui devaient leur permettre de circuler hors des routes, en terrains variés.*

Dès les premières expériences, aucun doute ne subsistait : le problème de la locomotion dans la neige et dans le sable était résolu par les autochenilles. Et je tiens à remercier ici encore le grand ingénieur qui a montré une fois de plus ce que pouvait le génie créateur français, l'inventeur des autochenilles : M. Adolphe Kégresse. C'est alors que des coloniaux, des militaires, des explorateurs, nous posèrent le problème de la traversée du Sahara. L'intérêt d'une telle expérience me parut si grand que je considérai comme un véritable devoir de la tenter. L'expédition Touggourt-Tombouctou fut décidée, et les chefs immédiatement désignés : Georges-Marie Haardt et Louis Audouin-Dubreuil.

Georges-Marie Haardt, Directeur général de mes usines, était mon collaborateur depuis quinze ans. Des sentiments très profonds d'amitié m'avaient lié à cet homme à l'âme ardente, pétrie d'idéal, et toujours prêt à se dévouer aux plus nobles causes. Il possédait au plus haut point le sang-froid, l'esprit de décision, la netteté, l'autorité de commandement et le sens pénétrant du contrôle, nécessaires aux véritables conducteurs d'hommes. J'étais sûr qu'il devait apporter dans la tâche nouvelle que je lui confiais toutes ces qualités remarquables qui l'avaient toujours mené au succès.

Quant à Louis Audouin-Dubreuil, il fallait entendre parler de lui par ceux qui l'avaient connu dans l'Extrême-Sud tunisien, où sa forte intelligence et son énergie inlassable trouvèrent à se développer et à s'affirmer pendant plus de deux ans comme officier aviateur, dans le commandement d'un groupe d'auto-mitrailleuses rattaché aux entreprises sahariennes.

A l'aube du 16 décembre 1922, 5 autochenilles emportant 10 explorateurs, s'élançaient de Touggourt vers le sud, et le 7 janvier 1923, après avoir franchi le Sahara par le Hoggar et le Tanezrouft, la première mission Haardt-Audouin-Dubreuil entra à Tombouctou. Démontrant la possibilité d'établir des communications rapides entre l'Algérie et l'Afrique occidentale, et jetant les jalons des grandes liaisons entre les colonies africaines, elle faisait aussi entrevoir l'emploi de l'automobile comme moyen d'exploration à travers le monde.

L'élan était donné, le mouvement créé; d'autres missions pouvaient suivre ses traces.



\*  
\* \*

*Au lendemain même du premier raid Touggourt-Tombouctou, j'organisais avec Georges-Marie Haardt sa deuxième mission : l'expédition Citroën Centre-Afrique, connue dans le public sous le nom de « Croisière Noire ». Cette expédition demanda plus d'un an de préparation méthodique.*

*La longueur de l'itinéraire s'étendant sur 20 000 kilomètres de désert, de brousse, de savane, de marécages et de forêts, nécessita l'envoi de cinq missions auxiliaires chargées du ravitaillement en essence, vivres et matériel, depuis l'Algérie jusqu'à l'Océan indien.*

*Le premier itinéraire prévu pour cette expédition comportait l'Abyssinie et le territoire de Djibouti, mais quelques jours avant le départ, ayant été rendre visite au Président de la République pour lui soumettre nos projets de voyage, M. Doumergue avait attiré notre attention sur l'isolement de Madagascar et sur l'intérêt que pouvait présenter l'étude des voies de liaisons continentales entre le bloc de nos colonies africaines et la grande île de l'Océan indien.*

*Du 28 octobre 1924 jusqu'au 26 juin 1925, les autochenilles et leurs seize passagers parcoururent l'Afrique, de Colomb-Béchar à Tananarive. Des collections intéressant la science, une documentation photographique et cinématographique considérable, tels furent les résultats de l'expédition.*

*Désormais l'Afrique entière est ouverte à l'automobile. Des liaisons de toutes sortes se multiplient à travers le Continent noir, des pistes de notre immense empire colonial sont jalonnées, et l'on peut maintenant, sans grandes difficultés, rouler de l'Algérie à l'Afrique occidentale, de la Tunisie à l'Afrique équatoriale, du Congo belge dans les colonies anglaises et portugaises.*

*Je décidai alors d'élargir, dans une nouvelle mission à travers le plus vieux continent du monde, berceau de la civilisation, l'œuvre entreprise de « vulgarisation scientifique ».*

\*  
\* \*

*Georges-Marie Haardt, infatigable, passionné des grands voyages transcontinentaux, avait songé en effet dès 1928, à poursuivre à travers l'Asie son œuvre d'exploration.*

*Pourquoi avoir choisi l'Asie?*

*Plus que celle des autres continents, plus encore que celle de l'Afrique, la carte de l'Asie frappe l'homme d'Occident par sa densité massive, par son opacité, par ce caractère de masse protoplasmique, immense et sans noyau où la vie humaine semble affluer vers les zones périphériques en s'écartant de l'épicentre qui n'est qu'une vaste dépression désertique.*

*Or, ces déserts de l'Asie centrale séparent des masses humaines considérables : les Chinois des Russes; les Hindous des Mongols. Ne pourrait-on retrouver les anciennes pistes de cette « Route de la Soie » suivies jadis, au septième siècle, par le pèlerin chinois Hiuan-tsang; au treizième siècle par le grand voyageur vénitien Marco Polo? Serait-il possible d'ouvrir à la circulation ce grand couloir au long duquel s'effectuaient alors les échanges commerciaux entre la Chine, la Perse, l'Arabie et même l'Europe?*

*Et n'y aurait-il pas, pour l'automobile de l'avenir, un rôle à jouer, un rôle d'agent de liaison entre des peuples qui s'ignorent?*

*Comme les années précédentes, je résolus de seconder les efforts et la préparation de la troisième mission Haardt-Audouin-Dubreuil, qui toucherait à tous les domaines : scientifique, artistique, économique.*

*J'y fus encouragé dès la première heure par le ministère des Affaires étrangères, le ministère des Colonies et celui des Postes et Télégraphes, dont le précieux appui permit aux organisateurs de l'Expédition d'obtenir plus facilement et plus sûrement les autorisations nécessaires pour pénétrer dans les différents pays de l'Asie, pour pouvoir se servir de la télégraphie sans fil, pour pouvoir enfin pousser leurs travaux sans inquiétude. Les grandes Institutions scientifiques françaises, d'autre part, et en particulier la Société de Géographie qui fut la première à donner son précieux*

concours, grâce à l'obligeance bien connue de son dévoué Secrétaire général, M. Grandidier, le Muséum d'Histoire naturelle, encourageaient les efforts de Haardt.

Je trouvais également un concours moral et matériel des plus précieux dans la Maison Pathé-Natan, désireuse de participer à l'Expédition, pour pouvoir constituer une documentation cinématographique qui soit, pour le public, la plus belle illustration de ce voyage en lui permettant de se rendre compte des secrets du continent asiatique et des difficultés rencontrées par les valeureux explorateurs.

J'ajoute enfin que la « National Geographic Society » de Washington nous donnait également son concours, consacrant ainsi à l'expédition un caractère formel de mission scientifique à l'étranger.

Les collaborateurs ne firent point défaut au chef de l'Expédition. Aux uns revenait la tâche de l'étude et de la préparation du matériel, aux autres celle de l'organisation des ravitaillements, de la reconnaissance des itinéraires et des pourparlers avec les gouvernements; programme d'étude qui exigea près de trois années de travail et de voyages préparatoires; aux exécutants enfin, la tâche la plus ardue : celle de la réalisation.

Les problèmes posés sont, comme on le voit, bien plus complexes que ceux d'un voyage transafricain et les lecteurs de cet ouvrage en auront un vivant aperçu au début du livre où se trouvent exposées, dans leurs traits essentiels, les multiples difficultés d'une longue préparation.

A une mise au point technique minutieuse que mes usines assumèrent sans défaillance dans les délais que les modifications de la dernière heure précipitèrent souvent, s'ajouta en effet un ordre nouveau de préparatifs qui, dans le domaine diplomatique et financier, accumula des obstacles dont, seule, l'indéfectible patience de Haardt pouvait venir à bout.

\*  
\* \*

Quelques-uns des hardis voyageurs ayant participé aux deux voyages se sont plu, en me racontant leurs impressions, à comparer la Croisière Noire et la Croisière Jaune. Nous considérons, me dirent-ils, la première comme un raid sportif, et la seconde comme un raid... diplomatique.

La vérité, c'est qu'à notre époque encore, la traversée de l'Asie oppose au voyageur des difficultés de tous ordres. Celles qu'eut à vaincre le Groupe Pamir dans sa traversée

de l'Himalaya appartiennent au genre de l'épopée sportive et je constate que grâce à l'énergie d'un Ferracci, nos voitures pénétrèrent dans des régions où jamais le grondement d'un moteur n'avait été entendu, où les montagnards des humbles villages perdus dans les plis géants de la plus haute chaîne du globe n'avaient non seulement jamais vu une automobile, mais ne savaient même pas ce qu'était une roue de charrette, tout le trafic se faisant, depuis des siècles, à dos d'hommes ou sur des chevaux de bât.

Au même moment, le Groupe Chine, commandé par le Lieutenant de vaisseau Victor Point, homme d'élite, et qui réunissait — je puis le dire aujourd'hui, hélas — toutes les qualités d'un « héros moderne », surmontait de dures épreuves. Le récit que vous lirez tout à l'heure vous les fera comprendre et partager.

Enfin, les souffrances endurées par l'Expédition réunie au complet sur la route de Pékin, au cœur de l'hiver, dans les solitudes glacées du Gobi où par des froids dépassant — 35° centigrades, les vaillants mécaniciens entraînés par l'énergique exemple de Maurice Penaud, travaillèrent les mains nues sur le métal nu, avec une placidité et un optimisme quotidiens, méritent mieux qu'un hommage admiratif; elles exigent d'être relatées comme autant d'actions pouvant servir d'enseignements aux jeunes générations avides de beaux exemples.

\*  
\* \*

Aujourd'hui que l'œuvre est accomplie et que les résultats essentiels sont obtenus, c'est avec une profonde émotion que ma pensée se tourne vers le chef disparu, vers mon vieil ami et collaborateur Georges-Marie Haardt, dont la volonté de réussite eut raison de tous les obstacles, dont le courage et la ténacité méthodique furent les facteurs de la triomphale réussite. J'associe à cet hommage le jeune chef du groupe Chine, le Lieutenant de vaisseau Victor Point, dont l'expérience des choses chinoises et le courage sauvèrent plus d'une fois le sort de l'Expédition.

Aux côtés de Haardt et de Point, je remercie de tout cœur ceux qui pendant trois ans ont consacré leurs efforts à la réussite de l'Expédition Citroën Centre-Asie.

Louis Audouin-Dubreuil qui collabora étroitement, dans un esprit de désintéressement complet avec Georges-Marie Haardt, montrant des qualités de chef, une belle résistance physique et une persévérance égale dans l'effort.

André Gærger, Secrétaire général de l'Expédition, collaborateur de la première

heure du chef de mission, et qui pendant les années précédant le départ, se rendit sur la frontière chinoise et en Perse par la Russie pour préparer la marche de l'Expédition et organiser ses ravitaillements.

L'ingénieur Petro Pavlovski, depuis dix ans en Chine, qui prépara les ravitaillements dans ce pays immense, jetant à l'intérieur d'une région désertique d'innombrables convois de chameaux de transport.

Le Capitaine de corvette Pecqueur, adjoint au chef de mission, dont le concours en Afghanistan d'abord, et en montagne ensuite, où il dirigeait le groupe de reconnaissance, fut particulièrement brillant.

Les savants Joseph Hackin, Conservateur du Musée Guimet, Chef d'une importante mission en Afghanistan, Directeur de la Maison franco-japonaise de Tokyo; et son collaborateur Jean Carl.

Le Père Teilhard de Chardin, l'éminent géologue dont les travaux ont une réputation internationale.

Charles Brull, ingénieur, directeur de nos laboratoires et chargé de la préparation technique du matériel.

Le Dr Maynard Owen Williams, délégué par la National Geographic Society de Washington, actuellement en Amérique, et dont l'effort splendide ne le céda en rien à celui de ses camarades français.

Les docteurs Pierre Jourdan et Robert Delastre, tous deux chirurgiens et qui, au cours du voyage, prodiguèrent leurs soins aussi bien aux membres de la Mission qu'aux populations rencontrées.

L'artiste Alexandre Iacovleff, peintre déjà célèbre par ses études africaines et qui rapporte d'Asie une ample moisson de documents nouveaux.

André Sauvage, cinéaste, metteur en scène, qui eut une lourde tâche, ainsi que ses opérateurs, Morizet, Sivel et Specht.

Jean Michaud, qui a fait preuve de tant de dévouement au Chef de la mission.

Les radio-télégraphistes Laplanche, Schuller et le second-mâitre Roger Kervizic.

Je tiens à adresser un hommage tout à fait particulier aux « poilus » de l'Expédition; d'abord aux mécaniciens qui avaient déjà participé à la Première traversée du Sahara en automobile et à la Croisière Noire :

Maurice Penaud, chef mécanicien;

*Glovis Balourdet, Maurice Piat, Joseph Remillier.*

*Ensuite, à ceux qui ont participé à l'Expédition Centre-Asie :*

*Antoine Ferracci, chef-mécanicien du Groupe Pamir;*

*Bourgoin, Cécillon, Chauvet, Collet, Conté, Corset, Focard, Dielmann, Le Roux, Normand, Nuret, Varnet, Gauffreteau et Gustave Kégresse.*

*Intelligents, solides, énergiques, dévoués, tous possédaient en outre de précieuses connaissances techniques. Leur persévérance, leur bonne humeur, les conditions vraiment exceptionnelles dans lesquelles ils entretenirent leur matériel, soit au cours de la traversée de l'Himalaya, à 4500 mètres d'altitude, soit pendant les six semaines précédant l'arrivée à Pékin, où ils eurent à subir des températures de 35° au-dessous de zéro, contribuèrent pour une grande part au succès final.*

*Je n'aurai garde d'oublier les missions de reconnaissance qui contribuèrent largement au succès.*

*C'est d'abord le précieux concours du Colonel anglais Vivian Gabriel, qui guida dans le Pamir nos explorateurs.*

*Ensuite le raid d'Elie de Vassoigne en Afghanistan et au Pamir, le voyage de Jean Waddington, aux Indes, en Birmanie et au Siam.*

*Le voyage d'Abel Berger jusqu'à Pékin, celui de Jacques Salesse jusqu'à Ouroumtsi, celui de Costantini jusqu'à Hérat.*

*A tous, j'adresse ici l'hommage que méritent leur vaillance et leur dévouement.*

*A tous les artisans d'un effort dont l'envergure est sans précédent dans les annales de l'Exploration, je suis fier et profondément ému de rendre ici un témoignage de gratitude et d'hommage durable.*

*Tous ont accompli leur mission sans défaillance.*

\*  
\* \*

*Depuis le retour de l'Expédition le grand public n'ignore pas, certes, les travaux effectués pendant ces trois cent quatorze jours passés en Asie. Il a vu dans les halls d'une Exposition, les collections de toute sorte, fruits d'un travail opiniâtre; sur l'écran, le grand film lui rendra plus tangibles et plus émouvantes les péripéties vécues par les personnages de cette aventure.*

*Par le récit passionnant qui va suivre, Georges Le Fèvre, l'Historiographe de la Mission, va faire revivre, avec le talent direct qu'on lui connaît, des heures qu'il a courageusement vécues, jour par jour et kilomètre par kilomètre, avec ses camarades. Les lecteurs du monde entier pourront donc connaître enfin ce que fut dans ses détails la merveilleuse histoire.*

*Il appartenait à un groupe de Français de l'avoir inspirée dans cette Asie si mystérieuse encore et qui oppose à l'Europe le prestige ombrageux de sa civilisation millénaire.*

*Je m'honore pour ma part d'avoir associé la grande industrie de l'automobile à ce geste désintéressé qui pourra contribuer, je l'espère, aux exigences toujours renouvelées de la Science et du Progrès.*

ANDRÉ CITROËN.





# INTRODUCTION

---

*Pendant dix années, de 1922 à 1932, les Expéditions dont M. André Citroën fut l'animateur ont fixé leur but, développé leur effort, accompli leur tâche. Sur les terres de l'Afrique et de l'Asie, marquées de leur empreinte, elles ont laissé la trace sensible du rayonnement de notre pays.*

*Le 20 janvier 1922, prenant la piste chamelière qui se dirige vers le Hoggar, les autochenilles vont préparer la traversée du Sahara. Le 16 mars 1932, au terme de la longue et dure traversée de l'Asie, Georges-Marie Haardt meurt à Hong-Kong.*

*Haardt, quel fut-il et pourquoi entreprit-il ses expéditions lointaines? Pour expliquer l'homme et l'œuvre, il faut avoir recours à M. André Citroën, dont Georges-Marie Haardt était le collaborateur et l'ami.*

*En donnant à l'industrie automobile en France une impulsion nouvelle et un essor définitif, M. André Citroën avait déjà en 1920 avancé de plusieurs années le rythme de la vie moderne. Après avoir remporté une grande victoire sur le temps, il lui restait à préparer une difficile conquête sur l'espace. En effet, il présentait alors les bienfaits multiples qui pouvaient et devaient résulter d'un accord intime entre l'Industrie, la Science et l'Art, et combien cet accord, réalisé par les grandes liaisons transcontinentales pouvaient hâter entre les races diverses la compréhension mutuelle.*

*De telles idées, de telles entreprises, pour la préparation et le succès desquelles tant de conditions sont requises, demandent des chefs. Elles les ont eues. M. André Citroën, l'animateur, le créateur, trouva en Georges-Marie Haardt l'organisateur, le réalisateur qu'il fallait.*

*Haardt accomplissait son effort avec enthousiasme parce qu'il avait foi dans son œuvre. Sa pensée, qui devait à son imagination un attrait spontané vers les grandes aventures, trouvait aussi dans son esprit calme et réfléchi les raisons primordiales et les*

conclusions pratiques des entreprises les plus audacieuses. Il préparait longuement et organisait minutieusement les expéditions, ne laissant rien au hasard et prévoyant les éventualités les plus diverses qui pouvaient se présenter. Les difficultés qui survenaient en cours de route le trouvaient toujours calme et résolu. A force de patience et de ténacité, il avait raison du succès. Le but atteint, après chaque retour, il rassemblait, avec un goût très sûr, la documentation scientifique et artistique recueillie par la Mission et qui permettait au public d'avoir, sinon une vue d'ensemble, du moins un résumé saisissant de l'œuvre accomplie.

\*  
\* \*

La première traversée du Sahara en automobile, dont un des plus importants résultats fut d'établir la liaison entre l'Algérie et l'Afrique occidentale française, permit à Georges-Marie Haardt et à moi-même de rédiger notre premier bulletin de victoire.

Alors que nous étions sur le chemin du retour, nous eûmes la joie de voir arriver à notre avance celui qui avait soutenu nos espoirs et autorisé le succès : M. André Citroën, accompagné de Mme Citroën, la première Européenne qui soit allée aussi loin dans le désert saharien, nous attendait au nord du Hoggar, au puits de Tadjmout.

Ce soir-là, le 24 février 1923, Haardt me déclare simplement : « Je suis content. C'est le commencement de grands voyages, le début d'une œuvre de vulgarisation. »

A peine de retour à Paris, on prépare la seconde mission... La Croisière Noire s'achève à Madagascar le 26 juin 1925.

Georges-Marie Haardt ne pense déjà plus au passé. Il songe à l'avenir et regarde vers d'autres continents. Un soir, à Paris, nous sommes réunis, lui, mon camarade d'aviation et ami Guilbaud et moi. Ensemble, nous élaborons le projet d'une mission au Pôle sud. Mais bientôt, après une étude approfondie, l'idée est abandonnée. Haardt me parle alors des Pamirs et de la Chine. Un premier projet montre les difficultés mais aussi l'intérêt d'un voyage au Centre-Asie. M. André Citroën approuve. Haardt se met au travail. Pendant deux ans, il prépare sa mission.

Les voitures, des autochenilles perfectionnées, spécialisées, sont au point. Les hommes, savants, artistes, mécaniciens, sont résolus. Cependant, au dernier moment, les nouvelles de Chine ne sont pas bonnes. Tant pis ! On part, on ira de l'avant, on passera, on arrivera. En avril 1931, l'Expédition divisée en deux groupes, l'un partant de Beyrouth, l'autre de Pékin, se dirige vers son premier but : le Centre-Asie.

\*  
\* \*

*La Syrie ouvre à la Mission ses belles routes désertiques où les Français, grands fonctionnaires et beaux soldats, montent une garde vigilante et pacifique. L'Irak et son Roi, la Perse et son Prince Impérial, l'Afghanistan et ses Gouverneurs, le Cachemire et son Maharajah, les Indes enfin et les officiers anglais font tour à tour à l'Expédition un accueil d'une politesse raffinée ou de la plus haute courtoisie.*

*La Mission ayant franchi l'Asie occidentale, Georges-Marie Haardt passe avec ses voitures la chaîne de l'Himalaya, puis il atteint les Pamirs. Mais le dur effort de la montagne, en exaltant ses forces, les avait soudain compromises et pour la première fois sérieusement atteintes. Quand il arriva au sommet du Pamir il nous sembla, en le voyant arrêté un instant dans son élan, qu'il venait d'atteindre le plus haut sommet de sa vie. Son regard embrassait le cycle des hautes montagnes d'alentour, comme s'il contemplait son œuvre qu'il découvrait soudain dans toute son étendue.*

*Cependant la route de l'est est ouverte : la Chine réserve à l'Expédition l'accueil de ses yeux bridés et de son sourire impénétrable. Les gouverneurs du Turkestan chinois, d'une politesse extrême, mais d'une grande méfiance, s'opposent aux travaux scientifiques et retardent la marche de la mission. Les journées se passent en longues palabres qui n'altèrent pas la bonne humeur et la patience de Haardt.*

*La marche de jour et de nuit de l'Expédition, en lisière de l'Ala-Chan et du Gobi et en Mongolie, avec les difficultés de la route, les incertitudes des rencontres, les soucis du ravitaillement, le travail par un froid intense, avait exigé, de la part des hommes et des voitures, un effort jusqu'à l'extrême limite de la résistance, et l'Expédition fut heureuse de trouver, vers la fin du voyage, quelques jours de repos dans les missions des Pères allemands et belges.*

*Pékin, enfin, fait un accueil inoubliable aux voyageurs venus de la Méditerranée à travers l'Asie : c'était le 12 février 1931.*

*Le 23 février, Georges-Marie Haardt, qui était plus souffrant depuis quelques jours, travaille avec moi dans sa chambre. Nous arrêtons ensemble le programme des différents travaux que l'Expédition doit faire en Indochine. Haardt est content. Il évoque en souriant le voyage, il me parle du retour, de Paris, des réceptions et des conférences. Il se préoccupe de savoir le lieu où il pourra réunir la documentation*

qui a été recueillie au cours du voyage. Tout en parlant, il marche de long en large dans sa chambre.

— *Je vais beaucoup mieux, me dit-il. Le temps est beau. Sortons.*

*Nous allons dans les jardins du temple du Ciel. L'air est si doux, l'atmosphère si limpide que Georges-Marie Haardt prolonge sa promenade. Il s'arrête devant une tombe.*

— *Voyez cette tombe, me dit-il.*

*Après un long silence, il reprend :*

— *Nous avons accompli notre tâche. Les chenilles ont tracé leur sillon sur la terre d'Afrique et la terre d'Asie. Nous avons commencé, d'autres continueront.*

*Soudain, il eut un frisson.*

— *J'ai froid, dit-il. Rentrons.*

\*  
\* \*

*Georges-Marie Haardt, mon ami, vous rappelez-vous le désert de Gobi ?*

*Les chenilles s'arrêtent. Tel un rideau qui tombe, un nuage glacé de poussière descend lentement. La lourde silhouette des voitures, qui se détache en fresque sur l'immensité, est l'image vivante de l'Expédition. Comme les pulsations du cœur révèlent la vie des êtres, les moteurs tournant au ralenti rythment la vie des chenilles. S'ils s'arrêtaient pendant plus d'une heure, le froid mortel envahirait leurs corps d'acier et la vie mécanique serait paralysée.*

*Les voitures ont une âme. Chacune d'elles, dotée de moyens précis appropriés à une fin déterminée, a sa personnalité. Ensemble, par la cohésion de leurs efforts, elles ont une âme collective qui donne à l'Expédition sa pleine signification, sa valeur exacte et toute sa puissance d'action.*

*Le bivouac s'élève.*

*Les chenilles se transforment. Ainsi, chaque soir, après la longue marche trépidante, une autre vie commence pour elles. Les voitures deviennent demeures. Les panneaux couverts de poussière se rabattent. Les portes glissent. Les coffres s'ouvrent. Les tentes se déplient.*

*Le chirurgien a sorti ses troussees. Il prend son bistouri. Il brise une ampoule. Un mécanicien arrive pour se faire panser. Des nomades attendent. Ils exhibent leurs plaies recouvertes de cendre.*

*Sur le moteur de la voiture-atelier le tour est branché. Les mécaniciens, leurs*

*maines nues craquelées, la peau de leurs doigts collant au métal gelé, se hâtent de faire une réparation urgente.*

*La voiture-popote pousse ses feux. L'essence sous pression fait bouillir des marmites. Dans un instant la soupe distribuée dans les gamelles, où elle refroidira vite, sera avalée en hâte sous la tente.*

*Dans la voiture scientifique le géologue ouvre sa lourde caisse pleine de pierres témoins. Le naturaliste examine des insectes. Les opérateurs de cinéma nettoient leurs appareils où le grain de sable, en pénétrant, a rayé, comme une pointe d'aiguille, les objectifs de précision.*

*Dans la voiture-commandement, un groupe tient conseil. La blanche lumière des lampes électriques du bord éclaire les figures qui se penchent sur les cartes.*

*Bientôt, rompus de fatigue, engourdis par le froid, les hommes s'endorment sous les tentes, sauf deux d'entre eux qui, d'heure en heure, se relaient pour veiller à la marche des moteurs et assurer la sécurité.*

*Alors, dans la nuit, où souffle le vent glacé, la T. S. F. élève la grande voix de l'Expédition. Par delà les montagnes et les mers elle tisse autour du camp l'invisible et puissant réseau des ondes. La Mission, qui bivouaque au cœur de l'Asie, alerte Srinagar, les Indes, la division navale d'Extrême-Orient, Beyrouth, Pékin, Paris.*

*Le camp repose.*

*Georges-Marie Haardt, vous rappelez-vous ces heures rudes que vous aimiez, ces nuits de bivouac après les marches épuisantes, ces voitures dont la masse métallique luisait sous les rayons froids de la lune, ces hommes, vos camarades d'expédition, qui partageaient vos espoirs, votre certitude du succès; vous rappelez-vous les douces pensées, les beaux projets du retour?*

\*  
\* \*

*Georges Le Fèvre a écrit ce livre.*

*Depuis dix ans, Haardt et moi nous avons, dans la collaboration la plus confiante et la plus amicale, écrit et publié les impressions et les observations de nos précédentes expéditions. Auparavant, en effet, nous n'avions pas eu avec nous un historiographe et il nous appartenait de prendre des notes afin de recueillir la documentation nécessaire à la composition de nos ouvrages.*

*Trois livres ont paru.*

*Aujourd'hui, le quatrième porte la signature de Georges Le Fèvre.*

*Homme de lettres et homme d'action, Georges Le Fèvre était désigné pour cette tâche. Ses études géographiques et ethnographiques, ses précédentes œuvres, en particulier la mission qu'il a accomplie au Groënland et dont il a tiré un film, ses voyages dans le monde entier où il a étudié et exprimé d'une façon vivante le spectacle de la misère, l'avaient préparé plus que tout autre à comprendre et exprimer les pays et les races de l'Asie. Au cours de ce long voyage de Beyrouth à Pékin, Georges Le Fèvre a, en effet, rempli sa tâche avec autant d'exactitude que d'intelligence et de courage.*

*Je le revois, assis à côté de moi, tandis que nous roulons sur les pistes de la Perse et de l'Afghanistan. Luttant contre le sommeil et la fatigue, il prend des notes. Malgré les cahots, malgré la chaleur implacable, malgré la poussière étouffante, il observe, il questionne, il écrit.*

*Je le revois aussi, plus tard, au cours des rudes étapes en montagne dans les Pamirs... et plus loin encore, dans le désert de Gobi... Le soir, sous la tente, au bivouac... Un vent glacial souffle. Le froid est si vif qu'une serviette qui vient d'être mouillée est déjà glacée, toute rigide. Le Fèvre installe sa petite table qu'il accroche à la voiture. Il enlève ses gants. Il entoure ses doigts gercés de ce chatterton avec lequel les mécaniciens réparent les câbles.*

*La T. S. F. s'est tue. Dans le silence de la nuit, j'entends le tac tac de la machine à écrire.*

*Voilà pourquoi nous passons la plume à Georges Le Fèvre qui, en partageant nos joies, nos souffrances, nos espoirs, a senti comme nous le mystère de l'Asie et la grande âme de l'Expédition.*

*Louis AUDOUIN-DUBREUIL.*

# LES MEMBRES DE L'EXPÉDITION ET DES MISSIONS ANNEXES

---

G.-M. HAARDT, Chef de la Mission.

L. AUDOUIN-DUBREUIL, Chef-adjoint.

Lieutenant de vaisseau VICTOR POINT, Chef du groupe Chine.	Dr. MAYNARD OWEN WILLIAMS, Délégué de la <i>National Geographic Society</i> .	ANDRÉ REYMOND, Naturaliste.
Capitaine de corvette H. PECQUEUR, Adjoint aux chefs de mission.	JOSEPH HACKIN, Archéologue.	ALEXANDRE IACOVLEFF, Peintre.
ANDRÉ GÆRGER, Secrétaire général.	CARL, Aide-archéologue.	ANDRÉ SAUVAGE, Cinéaste.
PETRO-PAVLOVSKY, Adjoint au chef du groupe Chine.	P. TEILHARD DE CHARDIN, Géologue.	Docteur DELASTRE, Médecin du groupe Chine.
	CH. BRULL, Ingénieur.	Docteur JOURDAN, Médecin du groupe Pamir.
	GEORGES LE FÈVRE, Historiographe.	MORIZET, Opérateur de cinéma.
		SPECHT, Opérateur de cinéma.
		SIVEL, Opérateur au son.

## *Groupe « Pamir »*

LAPLANCHE et SCHULLER, Radio-télégraphistes.  
 VARNET, Interprète.  
 FERRACCI, Chef du groupe des mécaniciens.  
 BOURGOIN.   JOCARD.  
 CÉCILLON.    LE ROUX.    }  
 COLLET.     NORMAND.    } Mécaniciens.  
 CORSET.

## *Groupe « Chine »*

KERVIZIC, Radio-télégraphiste.  
 PENAUD, Chef du groupe des mécaniciens.  
 BALOURDET.   CHAUVET.  
 REMILLIER.   CONTÉ.  
 PIAT.         NURET.  
 DIELMANN.    KÉGRESSE (G.).  
 GAUTHIER.     } Mécaniciens.

GAUFFRETEAU, Popotier.

---

Colonel VIVIAN GABRIEL, de l'Armée Britannique.

---

## *Missions de reconnaissance.*

Lieutenant de vaisseau POINT, Chine.  
 A. GÆRGER, U. R. S. S., Sinkiang, Perse.  
 PETRO-PAVLOVSKY, Chine.  
 Capitaine de corvette PECQUEUR, Afghanistan.  
 DE VASSOIGNE, Afghanistan, Pamir.  
 WADDINGTON, Indes, Birmanie, Siam, Indochine.

## *Missions de ravitaillement.*

MICHAUD, organisation générale.  
 SALESSE, U. R. S. S., Sinkiang.  
 BERGER, U. R. S. S., Sinkiang.  
 COSTANTINI, Levant.  
 GARBE, Extrême-Orient.





# PROLOGUE

---

## I

### LA POLITIQUE DES ITINÉRAIRES

**L**A lumière jaillie de deux réflecteurs n'éclairait dans la pénombre qu'une grande table à épures, chargée de cartes. Itinéraires de Sven Hedin et d'Aurel Stein, travaux de Stielers au 1 750 000<sup>e</sup>, documents extraits des atlas de Julius Perthes, relevé de l'état-major français et éditions anglaises de la *Geographical Section*, ces planches coloriées, en toutes dimensions et à toutes les échelles, représentaient l'Asie.

Promenant sur un continent la pointe de son crayon, Georges-Marie Haardt exposa le projet d'André Citroën : une grande transversale Méditerranée-Pacifique; Beyrouth, cette porte française de l'Orient, reliée à notre colonie de l'Indochine, par l'automobile. Pour la première fois depuis Marco Polo, un continent massif, imperméable aux Européens, serait traversé de part en part. Mieux qu'un raid sportif : une Croisière, dont les passagers seraient des savants, des artistes, des techniciens; le moteur au service d'une Idée. L'itinéraire s'établirait de part et d'autre du 40<sup>e</sup> parallèle, dans cette trouée d'invasions suivie depuis les premiers âges par les migrations indo-européennes qui, des monts Célestes, ont déferlé sur plus de 4 000 kilomètres jusqu'à la mer Noire et la Baltique.

— Nos voitures, poursuivit Haardt, quittant la façade méditerranéenne de l'Asie, atteindraient la mer Caspienne qu'elles contourneraient par le sud (Askhabad) pour entrer dans le Turkestan russe et pénétrer au Sinkiang, dans

le bassin du Tarim. Traversant ensuite les grandes solitudes du Gobi jusqu'au Fleuve Jaune, l'Expédition atteindrait Kalgan, puis Pékin et redescendrait vers Saïgon.

Haardt se tut. Échappant au mirage de la carte ses deux compagnons, Louis Audouin-Dubreuil et André Gœrger, s'approchèrent de la fenêtre. Le front appuyé à la vitre, ils restaient silencieux, regardant vivre la place de l'Opéra dont la circulation à cette heure était intense.

— Les grands carrefours du monde, conclut Haardt, ont eux aussi leurs règlements de voirie. Trouver les voies d'accès ne suffit pas; il nous faut un permis de circuler. Or, la police de l'Asie centrale dans ces régions est faite par deux immenses pays : la Russie soviétique et la Chine.

\*  
\* \*

Au début, en mai 1929, l'attitude des Soviets ne fut pas défavorable à l'Expédition. Le Commissaire du peuple aux Communications interdisant d'ailleurs la route sud, par le Turkestan russe, plus directe, proposait un tracé par Astrakhan, le nord de la mer d'Aral, Akmolinsk, Semi-Palatinsk et la frontière chinoise à Bakthý. Le plus septentrional des itinéraires.

Aucune objection à ce que la mission fût scientifiquement équipée. On autorisait le cinéma et un poste de T. S. F., à condition qu'ils fussent utilisés par des opérateurs russes. Quant aux armes, il était inutile d'en emporter, la protection de la caravane étant assurée *tant par les conditions générales de sécurité en U. R. S. S. que par les soins particuliers du Gouvernement soviétique.*

André Gœrger, nommé secrétaire général de l'Expédition, fut chargé de reconnaître la route en Russie jusqu'au Sinkiang et d'y échelonner les ravitaillements (1). Parti aussitôt, il rentra à Paris en août 1929, déclarant que l'itinéraire nord proposé par les Soviets présentait un sérieux inconvénient : sa longueur. L'acheminement de l'essence dans les steppes kirghizes exigerait

(1) Les reconnaissances d'André Gœrger en Russie au cours des deux années qui précédèrent le départ, feraient à elles seules l'objet d'un volume. Quittant Moscou pour aller par le Transsibérien jusqu'à Novossibirsk, il parvint jusqu'à la frontière chinoise du Sinkiang; puis, descendant vers le sud, jusqu'à la Caspienne, il atteignit Bakou et de là, continua en Perse jusqu'à Téhéran où il étudia un projet de ravitaillement en essence. L'année suivante il prenait contact, en Suède, avec l'explorateur Sven Hedin et retournait à Moscou pour maintenir le contact avec les autorités soviétiques.

un effort de plusieurs mois. Étudiant une variante par Astrakhan, il avait trouvé entre les bouches du Volga une région qui sur plus de cent kilomètres n'était qu'un marécage, une vase trempée d'eau. A son avis, la traversée de l'Asie n'était réalisable que si nous obtenions l'autorisation de traverser le Turkestan russe, par le sud.

\*  
\* \*

Par ailleurs, l'opinion chinoise (1) était depuis quelques années hostile à toute exploration étrangère sur ce qu'elle appelait son territoire national. Si des voyageurs étrangers voulaient traverser les déserts de l'Asie Centrale, n'était-ce pas, en prospectant des terrains miniers ou pétrolifères, pour enlever à la Chine ses richesses? Voyages suspects, car, ajoutaient les Chinois, « s'ils pouvaient être de quelque utilité scientifique, nos propres savants n'eussent pas manqué de les faire eux-mêmes au cours des siècles précédents. »

Haardt hésitait depuis longtemps sur le choix d'un négociateur, lorsqu'il reçut un jour une lettre dont la signature lui était inconnue.

« Prenez-moi, lui écrivait Victor Point. Trop jeune pour avoir pu faire la guerre, je veux commencer ma vie en servant une grande cause, dussé-je m'y sacrifier sans réserves. »

Officier de marine, le lieutenant de vaisseau Point avait déjà commandé pendant deux ans une canonnière sur le haut Yang-Tsé pendant les troubles communistes de 1926 en Chine. Bien qu'il n'eût pas trente ans, il était apte à remplir une mission délicate en Extrême-Orient à un moment particulièrement défavorable. Des explorateurs comme le Suédois Sven Hedin, l'Américain Andrews et l'Anglais sir Aurel Stein, commençaient en effet à se décourager devant les difficultés qui leur étaient faites par la Fédération des Sociétés Scientifiques Chinoises la (F. S. S. C.) dont la xénophobie était beaucoup plus politique que corporative, mais sans l'accord de laquelle rien ne pouvait être fait.

Comment obtenir cet accord?

Point, après s'être rendu à Pékin et assuré l'appui de M. Martel, alors ministre de France en Chine, obtint de la F. S. S. C. qu'elle réunît

(1) Celle des étudiants et de la presse.

une Commission qui examinerait le projet d'un accord. Quinze jours plus tard cette commission abordait la rédaction d'un contrat qui comportait quatorze articles comme la proclamation du Président Wilson. On les discuta jusqu'à trois heures du matin.

L'Expédition aurait un directeur chinois et un directeur français, des membres chinois et des membres français. La F. S. S. C. nommerait les membres chinois et ratifierait le choix des membres français. Point se leva pour protester, mais on venait de donner la parole au plus ancien, donc au plus savant docteur de Pékin, qui se leva pour poser une question importante : « La Mission serait-elle franco-chinoise ou sino-française ? Et, développant des considérants interminables, il émit un vœu qui fut acclamé : « On appellerait l'expédition : *Expédition de la Dix-neuvième année de la République.* » Il était stipulé que tout ce qui pouvait mettre en jeu directement ou indirectement la défense nationale et la souveraineté de la Chine était interdit : pas de levers d'itinéraires ; pas de fouilles archéologiques de grande envergure ; un membre de l'état-major chinois contrôlerait la prise de vues cinématographiques, etc., etc...

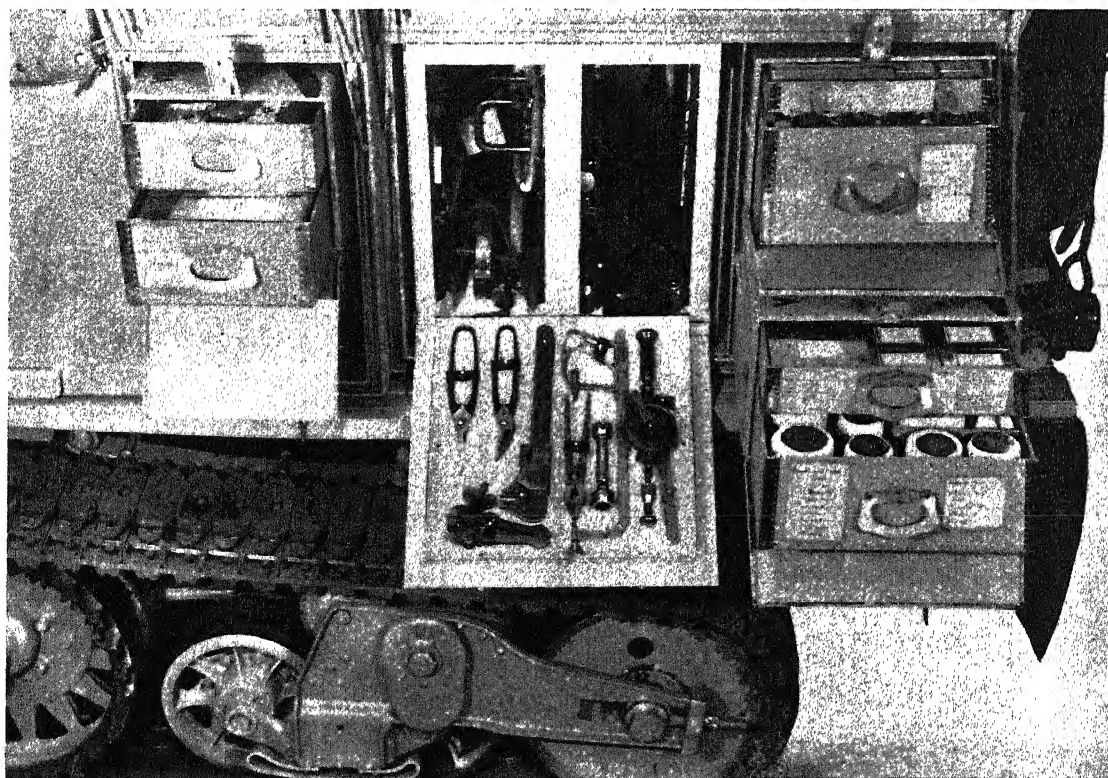
Point voyait avec inquiétude se rétrécir peu à peu les libertés d'une organisation purement française. Mais il fallait faire des concessions ou abandonner tout espoir de traverser la Chine.

Quelques jours plus tard la discussion du contrat était inscrite à l'ordre du jour de la F. S. S. C. réunie en séance plénière. Les résultats en étaient connus d'avance comme ceux d'une bataille que se livrent deux généraux chinois. A mains levées, l'Assemblée votait l'approbation de la Chine à la « *Grande Expédition sino-française de la Dix-neuvième année* ».

Il ne restait plus à présent qu'à obtenir l'autorisation... du Gouvernement chinois.

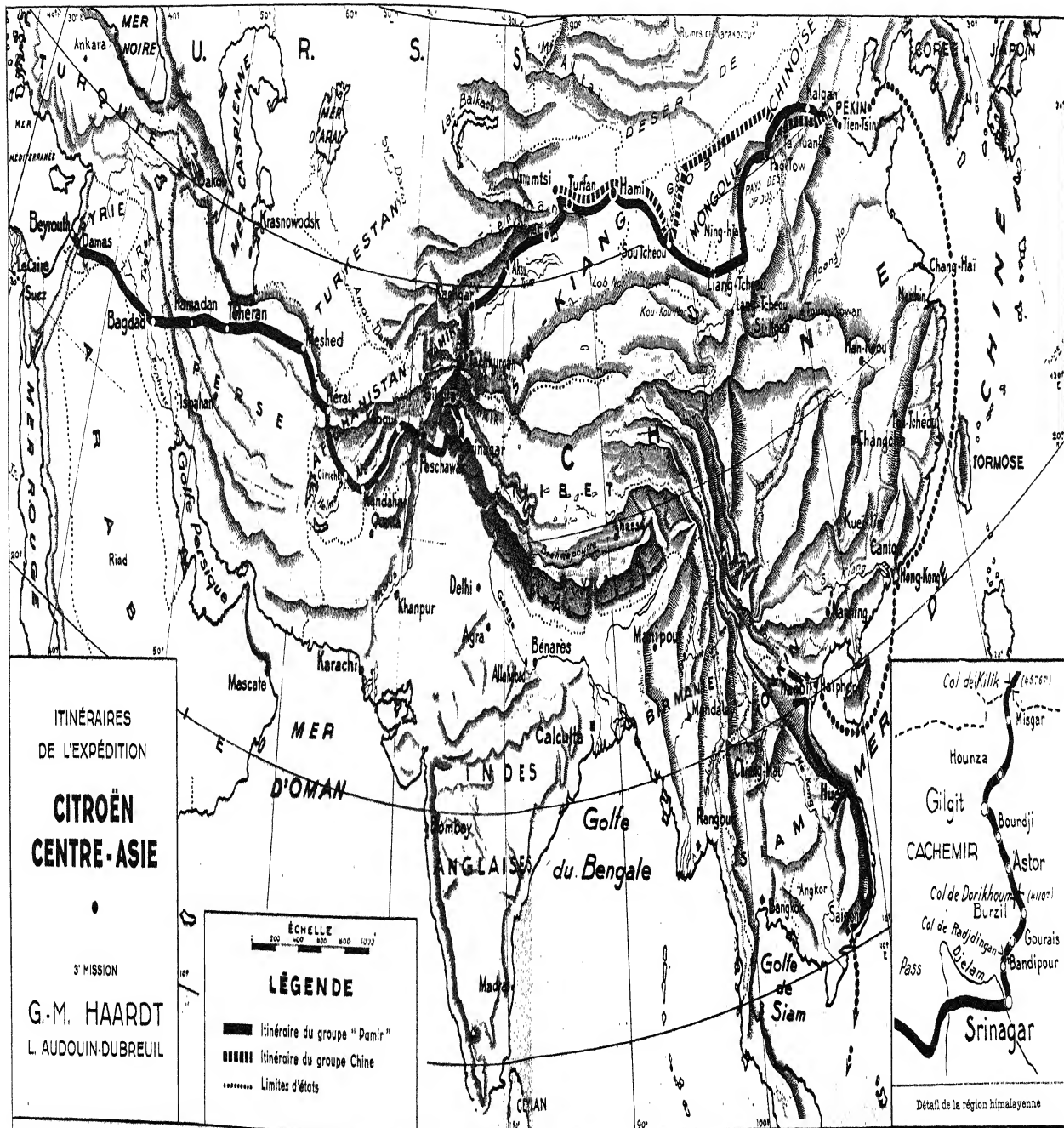
\*  
\* \*

Avant toute chose, le Maréchal Tchang-Kaï-Check voulut savoir ce que la F. S. S. C. (Fédération des Sociétés Scientifiques Chinoises) pensait d'une telle expédition. Lorsque le lieutenant de vaisseau Point lui répondit qu'un contrat venait d'être signé, qu'en outre Haardt avait obtenu des Soviets l'autorisation de passage et qu'il se proposait de traverser avec des automobiles la

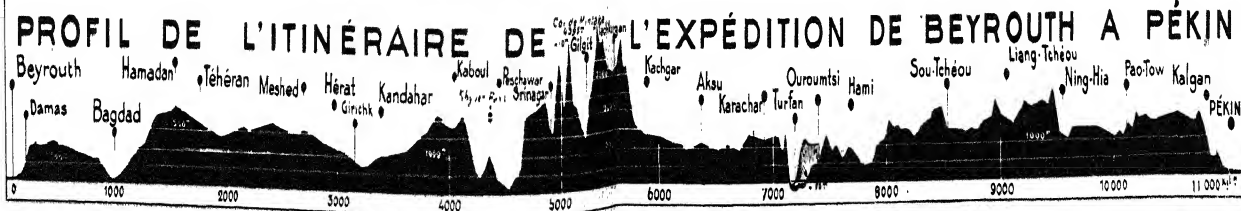


INTÉRIEUR DE LA VOITURE POPOTE  
VOITURE MÉDICALE ET ATELIER

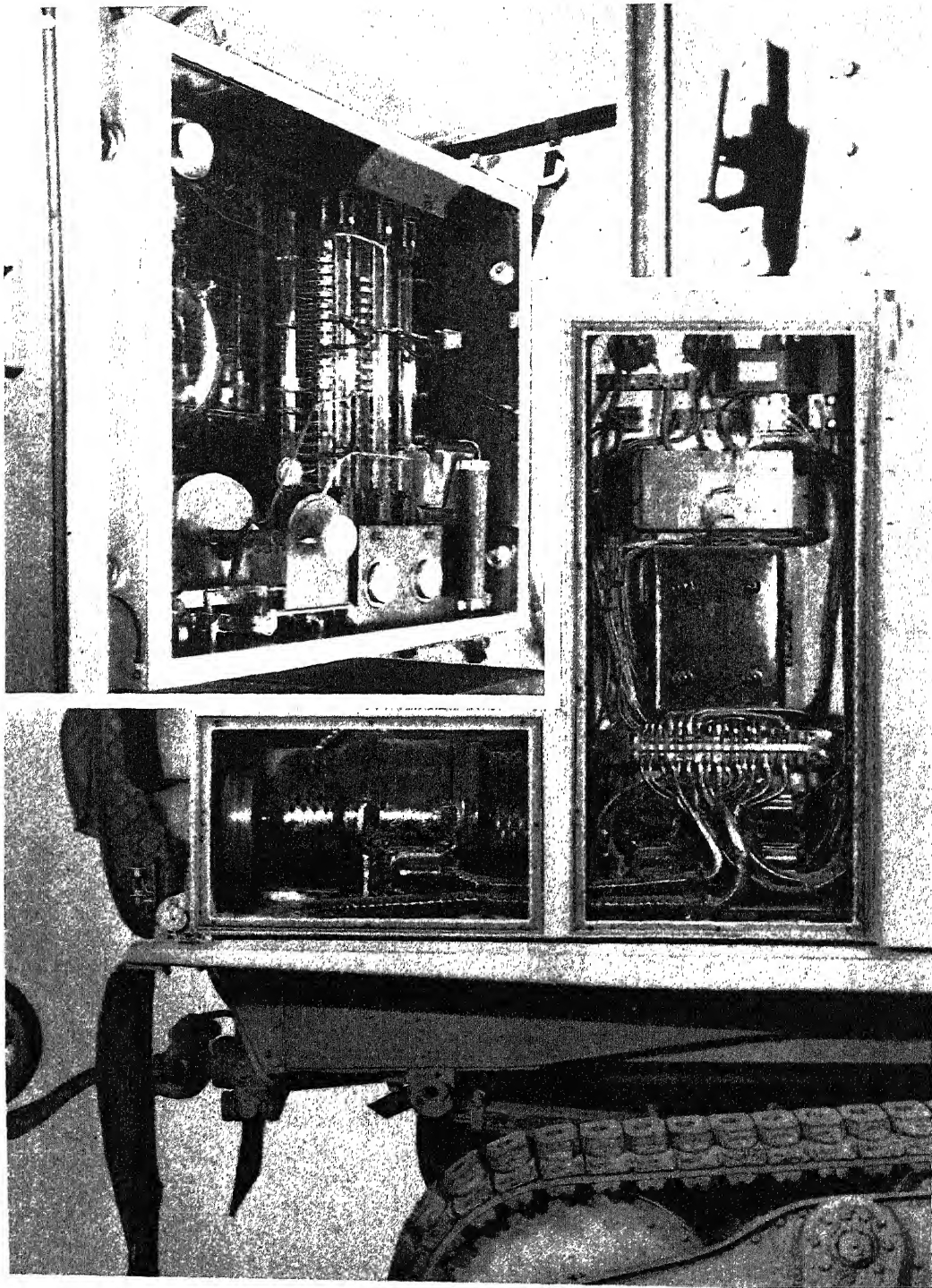




## PROFIL DE L'ITINÉRAIRE DE L'EXPÉDITION DE BEYROUTH A PÉKIN







INTÉRIEUR DU POSTE ÉMETTEUR DE LA VOITURE T. S. F.  
ÉQUIPEMENT SONORE DE LA VOITURE CINÉMA



province du Sinkiang et les déserts de l'Asie centrale comme il avait traversé le Sahara, pour relier Pékin par une voie continentale à la Caspienne et à la Méditerranée, le chef du gouvernement de Nankin opina tout en continuant à signer des pièces. Son visage cependant restait impénétrable. Peut-être pensait-il que des voitures roulant dans le sable raccourciraient singulièrement les distances entre le pouvoir central et de lointaines provinces qui tendent à reconquérir leur autonomie? Qui sait si ce nouveau mode de transport ne pourrait pas être utilisé plus tard pour une expédition militaire?

Il décrocha son téléphone. Ordre au Ministre des Communications d'accueillir favorablement les demandes du délégué français.

L'Expédition était autorisée à se servir d'un poste puissant de T. S. F. (500 watts) pour communiquer avec tous les postes chinois dont on lui donnerait les indicatifs d'appel.

Succès complet. Point rentra à Pékin. Il s'y était assuré, dès son arrivée, une précieuse recrue dans la personne de M. Petro-Pavlovsky, ingénieur des Ponts, depuis quinze ans en Chine et parlant couramment le chinois; Petro s'était chargé d'étudier immédiatement les itinéraires et d'organiser les ravitaillements.

\*  
\* \*

L'autorisation de principe accordée par Nankin était un viatique moral et indispensable, certes, mais quelle valeur avait-elle au Sinkiang, dans ce pays aussi grand que la France, entouré de déserts et que 3 000 kilomètres séparent des côtes les plus proches? Sur les cartes, le Sinkiang fait partie de la Chine mais, politiquement, il est aussi hermétique du côté chinois que du côté russe.

Quelques renseignements recueillis auprès du grand explorateur suédois Sven Hedin, de missionnaires anglais et du consul britannique de Kachgar, nous avaient fait prévoir là, depuis longtemps, des difficultés de passage. Depuis la révolution chinoise, le Gouverneur du Sinkiang était en effet devenu pratiquement maître absolu dans sa province où nul ne pouvait entrer, sans engager avec lui, et directement, des pourparlers.

Point exposa donc télégraphiquement au Président-maréchal King (1) les

(1) Alors gouverneur du Sinkiang.

buts de l'Expédition composée, précisa-t-il, de savants, d'artistes, de techniciens, dont la plus noble ambition est de connaître le Sinkiang, le plus cher désir d'être présentés au gouverneur de cette province qui, par sa réputation de sagesse et de vertu, s'offre en exemple aux hommes d'État du monde entier...

Il terminait en offrant à Son Excellence la présidence d'honneur de l'Expédition pendant son séjour au Sinkiang, et sollicitait enfin des autorisations de passage.

Quarante-cinq jours plus tard, la réponse télégraphique du maréchal King était transmise à Pékin par son représentant :

*Son Excellence était persuadée que le projet de traverser l'Asie aurait une grande importance pour la Science, le développement des communications et le Progrès de l'Humanité. Très touchée d'une proposition qui lui faisait grand honneur, Son Excellence promettait d'apporter à l'Expédition le concours le plus entier et le plus efficace. Toutes les instructions seraient données aux postes-frontières pour laisser passer les illustres voyageurs français.*

*Son Excellence, prévoyant la difficulté des transferts d'argent dans un pays dépourvu de banques, se chargerait aimablement de mettre à la disposition des voyageurs les fonds dont ils auraient besoin en monnaie locale : des lans. Il suffirait à M. Haardt de verser n'importe quelle somme en dollars-argent à la maison Toungh Chen Hò (1) pour que l'équivalent lui soit immédiatement remis en « lans » du Sinkiang dès son arrivée dans la province, ce transfert étant effectué au taux officiel fixé par Son Excellence, soit deux lans-papier pour un dollar-argent (2).*

*Mais comme M. Haardt avait l'intention de venir au Sinkiang avec sept voitures et un poste de T. S. F., Son Excellence jugeait qu'il serait facile au chef de l'Expédition d'ajouter à ce matériel trois autres voitures et trois postes supplémentaires de T. S. F. qu'Elle s'engageait à acheter sur place à Ouroumsi, ce matériel lui étant indispensable pour aider au programme du développement des communications dans Sa province.*

Le Maréchal-président King, Gouverneur général du Sinkiang, alliait, on le voit, à la sagesse d'un grand homme d'État, la subtilité d'un grand homme d'affaires.

(1) Banque privée appartenant au Maréchal-président et située prudemment sur la concession japonaise à Tien-Tsin.

(2) Le taux commercial du lan était en réalité, à cette époque, de 3,60 lans pour un dollar-argent.

\*  
\* \*

A Paris, dans son bureau, place de l'Opéra, Haardt centralisait tous ces renseignements. Les rapports s'accumulaient. Sept mois de négociations aboutissaient à des résultats en somme favorables dans l'ensemble.

En 1930, tandis que Goerger et Point continuent, l'un en Russie et l'autre en Chine, à maintenir les contacts, Haardt se rend en Amérique pour engager avec la *National Geographic Society* de Washington, des pourparlers que les résultats déjà acquis lui permettront de faire aboutir. La puissante organisation américaine semble en effet disposée à accorder à l'*Expédition Citroën Centre-Asie*, comme elle l'a déjà fait pour le voyage de Byrd, une collaboration qui, pour la première fois, encouragerait une entreprise étrangère.

Les mois s'écoulent. A la fin du printemps, Point a terminé ses reconnaissances. Il est temps de former ces caravanes qui échelonneront les ravitaillements dans le désert (1).

Petro s'est mis en rapport avec les compagnies de commerce chinoises qui font le « Trans-Gobi ». Il a discuté les tarifs et le taux des primes d'assurances, prévu les risques du banditisme et des réquisitions militaires, traité enfin avec la plus puissante compagnie de brigandage dans la Chine du Nord qui, sous le nom d'*Association pour la Protection des Convois*, et moyennant une prime de 2 pour 100 sur la valeur totale de la marchandise, épargne aux affréteurs les inconvénients d'attaques à main armée. Dès les premiers jours de novembre 1930, onze caravanes ayant chacune une destination précise, sont en mesure de transporter l'essence, l'huile, les vivres, les pièces de rechange et l'outillage qui, venant de France, seront débarqués à Tsin-Tsin.

Cinquante tonnes de marchandises, réparties en charges de 90 kilos sur 622 chameaux, vont être lentement acheminées vers les solitudes démunies de l'Asie centrale.

(1) Au début de septembre, en effet, dans la Chine du Nord, tous les chameliers qui ont fait reposer pendant l'été leurs bêtes dans les pâturages, se dirigent vers les grands ports caravaniers pour offrir leurs services.

\*  
\* \*

C'est en novembre, alors qu'il revenait de son second voyage d'Amérique, s'étant assuré l'appui de la *National Geographic Society* de Washington que Haardt apprit de mauvaises nouvelles : les autorisations de passage accordées en 1930 par le gouvernement des Soviets n'étaient plus valables pour 1931 (1). Le départ prévu trois mois plus tard ne pouvait plus avoir lieu. Arrêterait-on des préparatifs qui coûtaient déjà des sommes énormes, ferait-on revenir le matériel expédié en Chine, donnerait-on l'ordre de stopper les caravanes en partance ? Il n'y fallait pas songer, mais bien s'obstiner à forcer le passage par une autre route, par l'Afghanistan.

C'était l'obligation de traverser le massif de l'Hindou-Kouch et des Pamirs, par le col de Vakhdjir qui s'ouvre à plus de 5 000 mètres d'altitude. Or, puisqu'une barrière de 5 000 mètres défendait l'Asie centrale et qu'on ne pouvait pas faire d'alpinisme en automobile (2) Haardt décida que deux convois se dirigeant l'un vers l'autre, s'approcheraient le plus possible des deux flancs de l'obstacle. Les voyageurs du premier groupe feraient l'ascension des Pamirs (*Groupe Pamir*) et retrouveraient de l'autre côté les voitures amenées à travers la Chine par le second groupe (*Groupe Chine*).

\*  
\* \*

En trois mois il fallait renverser les anciens itinéraires d'Asie occidentale et en préparer de nouveaux ; annuler les marchés d'essence conclus à Bakou ; se procurer en Afghanistan d'autres sauf-conduits et reconnaître de nouvelles régions ; concevoir et fabriquer sept voitures spéciales pour la haute montagne, étudier un équipement supplémentaire avec un matériel inédit de remorquage et de traction par câbles.

Il semblait inconcevable qu'on pût partir à temps, mais la volonté d'André Citroën animait tous les efforts et chaque jour un peu d'impossible se réalisait.

(1) Le brusque refus des Soviets faisait partie des mesures de représailles exercées contre la France à la suite de son attitude à l'égard du dumping.

(2) On devait en faire quelques mois plus tard dans l'Himalaya.

Les négociations diplomatiques en Afghanistan furent confiées au Capitaine de corvette Henri Pecqueur qui se rendit à Caboul pour obtenir une audience de S. M. Nadir Shah (1). Quant à l'itinéraire de Mazar-I-Cherif (2) et de Faizabad, il serait reconnu par E. de Vassoigne qui partit aussitôt en avion vers Téhéran pour gagner au plus vite Meched et Hérat.

\*  
\* \*

Les sept autochenilles du groupe Chine commandé par le Lieutenant de vaisseau Point, étaient prêtes; véritables voitures de Jules Verne lancées à la conquête de l'Orient par la civilisation occidentale. Leur conception et leur mise au point avaient réclamé plus de trois ans d'études.

Sept autres torpédos à chenilles, légères, et où n'était prévu que l'indispensable, devaient constituer la colonne d'assaut qui chercherait à forcer les hautes passes du Pamir. Construites avec des éléments standard, ces voitures, d'une grande sobriété, avaient été néanmoins soigneusement étudiées : l'alimentation d'essence se faisait par pompe électrique; elles étaient dotées d'un carburateur à réchauffeur pour les hautes altitudes, d'un plateau renforcé pour le passage dans les défilés rocheux et d'un équipement spécial de traction. Ce matériel d'une conception nouvelle fut créé en trois semaines par l'ingénieur Charles Brull.

L'effectif de chaque groupe était à présent au complet. L'Expédition au total comprenait quarante personnes.

Pendant le mois de janvier, la cadence des préparatifs s'accéléra. L'ivresse du voyage gagnait à leur tour les monteurs, les ajusteurs, et les ouvriers spécialisés qui travaillèrent jour et nuit pour que les deux escadres fussent prêtes à temps.

Déjà le public commençait à être informé des buts du voyage. Les membres de l'Expédition avaient été présentés par André Citroën à M. Doumergue, Président de la République. De hautes personnalités voulaient qu'on leur expliquât ce grand périple qui devait tracer en Asie un immense sillon de propagande française.

(1) Roi d'Afghanistan.

(2) Mazar-I-Cherif est une petite ville afghane qui se trouve sur la route du col de Vakhdjir.

Haardt prévoyait tout, surveillait tout : l'équipement de haute montagne, la vêtue, l'installation chirurgicale et les valises sanitaires. Rien n'échappait à son contrôle, depuis le matériel de couchage et sa literie en boîtes, jusqu'aux sièges, aux tables pliantes et aux cantines individuelles.

Prêt? Il va l'être. Il l'est, quand, le 18 février, parvient, signé du Capitaine de corvette Pecqueur, un télégramme d'Afghanistan :

« *Depuis trois jours Caboul n'est plus en communication avec Mazar-I-Cherif qui semble être pris par les rebelles.* »

\*  
\* \*

Si le nord de l'Afghanistan se soulève, la route du col de Vakhdjir n'est plus praticable. Une fois encore, l'Asie ferme ses portes. Ainsi, de la Sibérie aux Indes et durant deux années, Haardt aura patiemment cherché la fissure qui donne accès en Asie Centrale et, par deux fois, les hommes se seront opposés à son passage.

Ce n'est que par le chemin le plus difficile, par le nord de l'Inde et les passes réputées inaccessibles de l'Himalaya, que l'Expédition Citroën Centre-Asie peut désormais entrer au Turkestan Chinois.

Haardt quitte aussitôt Paris et se rend à Londres.

Les Anglais feront tout ce qui est en leur pouvoir pour lui faciliter les choses. Ils admirent le grand sport. M. Henderson, au *Foreign Office*, promet l'appui du gouvernement. Au cours d'un déjeuner avec le général Swinton (1), sir Bartholomew (2), sir Robert Vansittart (3) et Mr. Walton, chef du département politique des Indes, il est décidé qu'un officier supérieur de l'armée britannique ira reconnaître les hautes passes qui, du Cachemire, traversent l'Himalaya pour donner accès au Sinkiang.

Deux chemins existent : celui de Ghilghit avec des cols de 4 000 à 5 000 mètres; celui de Leh, moins escarpé, mais avec trois cols de 6 000 mètres. Le colonel Vivian Gabriel (4) offre spontanément de partir sur-le-champ. Il se

(1) Major général sir Ernest Swinton, K. B. E., professeur d'histoire militaire à Oxford et dont la sympathie à l'égard de l'Expédition s'affirma toujours très active.

(2) Général Bartholomew, du grand état-major au *War Office*.

(3) Sir Robert Vansittart, G. C. B., Sous-Secrétaire d'État au *Foreign Office*.

(4) Colonel Vivian Gabriel, C. S. I., autrefois du Gouvernement britannique des Indes ; aujourd'hui haut fonctionnaire à la cour de Sa Majesté le Roi d'Angleterre.

renseignera sur place et donnera son avis dans trois mois, à Srinagar, lorsque le groupe Pamir arrivera au pied de l'Himalaya.

\*  
\* \*

Chacun à son poste.

Point a quitté Paris le premier pour attendre à Tsien-Tsin les sept énormes caisses contenant ses voitures et qui arriveront par mer. Un mois après, Brull et les mécaniciens du Groupe Chine le rejoindront par Moscou et le Transsibérien.

Le Groupe Pamir part en trois échelons qui se réuniront à Beyrouth. Le premier, sous la direction d'Audouin-Dubreuil, embarque le 12 mars, suivi cinq jours après par les mécaniciens, le peintre Iacovleff et l'historiographe de la Mission, auteur de ce livre.

Haardt quittera Paris le dernier, André Citroën a voulu l'accompagner jusqu'à Marseille, jusqu'au bateau.

Au troisième coup de sirène les deux hommes se regardent. L'un cache son émotion derrière un sourire :

— Vous n'avez rien oublié?

— Rien, répond Haardt, *tout est devant moi*, tout est prévu, sauf...

André Citroën lui ouvrit alors les bras.

Et ce fut leur dernière accolade.

•







## II

### DEUX MÉRIDIE NS DE DÉPART

#### I. — Vers l'Est : Beyrouth.

25 mars 1931.

**U**N soleil glorieux. Une mer bleue et calme. Une brise tiède. Le *Mariette-Pacha* de la Compagnie des Messageries Maritimes fait son entrée dans la rade de Beyrouth. Comme l'administration du port a fait draguer le fond du bassin militaire pour permettre au grand paquebot d'accoster aujourd'hui à quai, une foule de Libanais, le tarbouch incliné sur la nuque, assiste à la manœuvre et regarde à présent une caisse de sept tonnes suspendue aux câbles d'acier qui l'ont arrachée du ventre des cales. C'est la première et la plus lourde des six qui vont suivre.

— Hello!

Iacovleff penché sur la lisse a reconnu le premier, dans ce double éclat de lunettes qui scintillent parmi tant de visages inconnus, Williams, le délégué de la *National Geographic Society* embusqué derrière le viseur de son *Graphlex*. Déclie. Puis une exclamation joviale :

— Oah!

Près de lui voici Audouin-Dubreuil, André Sauvage, le docteur Jourdan et les autres, qui semblent devenus tous parents sur cette terre lointaine, parce qu'ils ont le même regard, ayant pour de longs mois le même destin. Où est Morizet? On le découvre enfin, juché sur le toit de la passerelle où il s'est fait hisser avec sa camera et son trépied. Il « tourne » l'énorme caisse qui se balance lentement et descend peu à peu. Le soleil en éclaire justement une des faces et Morizet est heureux parce que l'inscription qui se détache en lettres noires s'encadre comme un beau titre : *EXPÉDITION CITROËN-ASIE. — TROISIÈME MISSION HAARDT-AUDOUIN-DUBREUIL.*



Au camp de Bir Hassen, à cinq kilomètres de la ville, les sept voitures et leur remorque sont à présent disposées en demi-cercle, face à la mer, sur le sable d'une plage encadrée de pins maritimes.

Près du docteur qui vaccine, le popotier Gauffreteau vérifie la pression du gaz d'essence dans ses marmites autoclaves et son percolateur. Chaque mécanicien en cote de travail est penché sur son moteur, l'ausculte, tournevis en main, et l'écoute ronronner avec une tendresse attentive pendant que les hommes-cinéma, Morizet et Sivel, démontant pièce par pièce tout l'équipement mécanique qui enfermera dans des boîtes l'image et le son, nettoient leurs objectifs, règlent leurs amplificateurs, ajustent sur son trépied, pour de premiers essais, le micro électro-statique.

Tout va bien pour Laplanche et Schuller qui commencent leurs réglages sur ondes courtes de 36 mètres et de 23 mètres avec FXC, le grand poste de Beyrouth, utilisé comme relais pour passer le trafic avec la France.

On attend à présent le chef. Haardt arrive le 31 mars. Le départ aura lieu dans trois jours.

En foule, les curieux se dirigent, matin et soir, vers le camp de Bir Hassen pour visiter les voitures. Ces Libanais, semi-Orientaux, perdent leur impassibilité devant les « voitures-qui-vont-faire-le-plus-grand-voyage-du-monde ». Le courrier apporte chaque jour quelques lettres suppliantes : « Emmenez-moi... Laissez-moi partir avec vous... Je suivrai à pied s'il le faut... » Un pharmacien s'embaucherait volontiers comme aide de cuisine.

Les tentes ont été aménagées en salons de réception. Une élégance cosmopolite s'y presse à l'heure du thé.

On entoure Audouin-Dubreuil. On l'interroge. Il se contente de hocher la tête, de dire :

— Résoudre chacun à leur tour les problèmes successifs que pose le présent. Si Bonvallot a réussi son expédition du Tibet, c'est parce qu'il a appris à ressemeler les pieds de ses chameaux et à fabriquer des cordes en poil de chèvre qui résistaient aux plus fortes gelées.

A quelques pas de là un mécanicien explique le principe du propulseur Kégresse-Hinstin : « ...comme un chemin de fer à crémaillère qui emporterait avec lui sa crémaillère. »

Une jeunesse enthousiaste. En trois jours les quinze cents élèves de l'Université Saint-Joseph ont défilé devant ce Jules Verne réalisé. Ils entourent la voiture T. S. F. où Laplanche manipule.

— Est-ce qu'il communique déjà avec Pékin?

Un peu à l'écart, près de Haardt, le D<sup>r</sup> La Gorce, Vice-président de la Société de géographie de Washington parle à voix basse. Il était en Égypte. Il est arrivé ce matin, se hâtant, par Jérusalem et Damas.

— Un de mes collaborateurs vous accompagne. Je voudrais...

Il tend au chef de l'Expédition un objet massif. C'est une cloche de caravane, en bronze, gravée de caractères tibétains :

— Puisse-t-elle ne sonner pour vous que des heures heureuses!

\*  
\* \*

La cloche tibétaine sonna, à l'aube du 4 avril 1931, le réveil et la fin de préparatifs qui avaient duré plus de deux ans.

La fin de cette nuit est encore froide, mais personne n'a le temps de grelotter. En une heure chacun a roulé son sac de couchage, enfermé son lit dans sa boîte, plié tout ce qui est pliant, arraché tout ce qui est planté. Les tentes s'affaissent. A 6 heures, la dernière courroie des bâches est bouclée. A 6 h. 15, le café est bu. On accroche les remorques.

— Messieurs, en voiture!

Sept moteurs ronflent dans l'air pur du matin avec un vrombissement d'escadrille. La Méditerranée, encore pâle tout à l'heure, s'allume comme une rampe et les vingt hommes qui s'éloignent d'elle, lui disent secrètement adieu, un peu émus.

Le plus jeune n'a pas vingt-cinq ans et le plus vieux approche de la cinquantaine, dans cette équipe où, différents par notre passé, notre condition et notre activité, nous allons associer désormais chaque minute d'une existence vouée au culte commun de l'Aventure.

Peintre, mécanicien, docteur, journaliste, photographe, metteur en

scène, radiotélégraphiste, cameraman, ne sommes-nous pas tous en effet, au sens précis du mot, des aventuriers, à la minute même où, devenant réel, ce voyage nous détache de toutes les conventions sociales pour nous unir dans un groupe autonome, milieu nouveau qui offre à chacun l'occasion unique de se refaire un personnage et d'incarner ce tempérament ignoré que dégagent toujours les événements exceptionnels.

Puissantes harmonies d'un grand effort. Il semble que tout fraternise en nous ce matin, le soleil, l'espoir, la confiance, le bleu du ciel et le bleu de la mer, le sable des grèves et le grand soupir du flot. Et nos énergies sont toutes neuves, comme les moteurs.

— En route!

Un coup d'œil au totalisateur kilométrique... Déjà les premiers cent mètres du circuit dans le sable vermeil de la dune où, radiateurs face à l'est, les sept voitures s'engagent pour couper au plus court vers la route de Damas.

Une rue, la dernière de Beyrouth, où les enfants battent des mains et où les marchands, assis en tailleur au milieu de leur étalage, retirent de leur bouche le tuyau d'ambre du narghilé pour regarder passer cette étrange cohorte.

Une dernière fois aussi, la Résidence.

Une sonnerie de clairons. Aux champs! Et c'est la chaude surprise d'un piquet de spahis qui présentent les armes. Les adieux s'offrent à présent comme des bouquets, tandis que les terrassiers druses appuyés sur leur pelle s'émerveillent en regardant se poser à plat sur le sol cette bande souple et articulée qui s'arrache d'elle-même pour revenir d'un essieu à l'autre, déroulant sans fin sous la voiture un tapis de caoutchouc qui nivelle toutes les aspérités du terrain.

Vingt-deux kilomètres de rampe. Le premier passage dans cette chaîne du Liban s'ouvre à 1 600 mètres. Déjà s'abaisse et s'incurve comme un miroir de cuivre, la mer qui baigne l'antique côte phénicienne où subsistent encore, vestiges séculaires, les anciennes gloires de Rome et les conquêtes des Croisés. Dernière vision, mais pour quelques heures seulement, de la Méditerranée qui règne sur ces cultures, ces terrasses d'orangers et ces cubes de pierre coiffés de tuile enfouis dans la coulée verte des mûriers.

Passé la zone des riches villas syriennes et égyptiennes, un couloir s'ouvre dans le roc et la route descend dans les plaines de la Béka, dans les

jardins de l'Oronte. Étonnements, interpellations émerveillées lancées d'une voiture à l'autre. Ce dimanche de Pâques a le goût des vacances précoces; avec ses joyeuses disciplines, son premier repas sous la tente, il s'achève dans un engourdissement heureux tandis que le soir tombe sur le camp endormi.

A l'aube d'autres joies recommencent et d'autres promesses. Sources, parfums et, dans les vapeurs de l'aurore, deux bourdonnements soutenus, parallèles : l'encouragement ailé de deux avions venus de Damas.

A présent, c'est un verger continu de neuf mille hectares entre deux pépinières de peupliers, une vraie forêt d'abricotiers, de figuiers, d'oliviers d'où monte la chanson fraîche de l'eau, puis, soudain, un hérissément de minarets, des reflets d'or sur les coupoles, la nonchalance de la grande ville-oasis qui s'étire jusqu'aux pâles rives du désert.

Au camp de Mazzé, devant le fort Gouraud et dans la poussière dorée que soulèvent les spahis et les cavaliers tcherkesses aux longues tuniques noires ornées de cartouchières d'argent, Haardt, à Damas, décachette un dernier message :

*Mes vœux au seuil de l'Asie. — GOURAUD.*

## 2. — Vers l'Ouest : Tien-Tsin.

Le jour où le *Mariette-Pacha* arrivait à Beyrouth, et à la même heure au méridien de Greenwich, la nuit tombait sur les quais de Tien-Tsin lorsque le train de Moukden entra en gare.

— Les voilà, dit Point.

Il avait aussitôt reconnu, solidement empaquetés dans leur *trench-coat* et penchés aux portières, les mécaniciens du Groupe Chine.

Sous la conduite de l'ingénieur Brull ils avaient quitté, treize jours auparavant, la gare de Paris-Nord et le lent étonnement du voyage se lisait encore dans leurs prunelles arrondies : Moscou et le tombeau de Lénine, les sapinières de l'Oural, la neige boueuse sur les quais de bois des petites gares sibériennes et cette interminable plaine, triste et blafarde, sourdement scandée jusqu'à Irkoutsk.

A Mandchouria-frontière, ils avaient réussi à transborder leurs dix

bagages de fourgon et leurs dix-neuf colis de compartiment dans le train chinois de Kharbin. A Tchang-Tchoun, le *Pullmann* japonais, tout neuf, les avait transportés jusqu'à Moukden. Puis, de nouveau, ils avaient retrouvé les trains chinois et leur odeur. Enfin, tout s'était passé sans incident.

— Pas trop fatigués?

— Comme des fleurs, répondit Maurice Penaud. Et vous?

— Je vous expliquerai.

Victor Point avait la poignée de main cordiale, mais rapide. Inutile de se rassembler sur le quai. On causerait plus longuement à l'hôtel.

\*  
\* \*

L'hôtel était situé dans la concession française. Les nouveaux venus s'y installèrent tant bien que mal.

— Les chambres sont modestes, expliqua Point, mais nous sommes tous réunis et nous n'attirons pas la curiosité, ce qui est important.

— Pourquoi? demanda Brull.

— Parce que l'on dit ici que nous sommes des conspirateurs et que notre expédition est militaire. Parce que nous avons formé, paraît-il, le noir projet de construire dans le Tibet une grande route automobile pour faire venir des troupes jusqu'au Sinkiang que la France veut conquérir avec des soldats annamites. Voilà ce qu'on lit dans les journaux chinois.

Et Point tendit à Brull un des derniers numéros du *Journal de Pékin* citant un long article du *Ta Kong Pao* (1).

A peine était-il arrivé à Tien-Tsin, depuis un mois, que le jeune officier de marine avait pressenti des difficultés. En restant ferme sur le principe des concessions et le privilège de l'exterritorialité, la France avait déchaîné la fureur des nationalistes. La presse était venimeuse. L'arrivée d'une expédition française réveillait toute une hostilité. La Chine devait se méfier des étrangers qui la dépouilleraient si elle n'y prenait pas garde.

— Mais puisque nous sommes autorisés!...

Les Chinois avaient accordé, deux ans auparavant, des autorisations de

(1) *Journal officieux chinois publié à Tien-Tsin.*

passage, certes, mais c'est bien ce qu'ils regrettaient. S'il arrivait un accident à ces voyageurs étrangers, s'ils étaient attaqués en chemin ou capturés par des bandits, la Chine serait encore responsable devant l'opinion mondiale. Et si leur voyage réussissait, ces mêmes étrangers ne manqueraient pas de raconter ce qui se passe à l'intérieur du pays. Vérités fâcheuses pour une grande nation que les délégués de Nankin à la S. D. N. s'efforcent de représenter comme un puissant État moderne, appuyant ses revendications sur l'idéal démocratique de 400 millions d'habitants.

— Inutile de vous expliquer davantage, ajouta Point, les raisons qui nous commandent d'être discrets. Je vous répète le mot d'ordre : *Prudence*.

\*  
\* \*

L'arrivée du matériel, surtout, le rendait soucieux.

Au début, lorsqu'il avait été décidé qu'on passerait par la Russie, ce matériel ne se composait que de deux camions. Mais depuis le changement d'itinéraire et la constitution du Groupe Chine, sept autochenilles avaient été expédiées par mer, de Marseille, à destination de Tien-Tsin. Cette escadrille automobile pouvait difficilement passer inaperçue.

Aussi, le 29 mars, jour du débarquement, Point décida-t-il que les voitures resteraient dans leurs caisses pour traverser la concession jusqu'au grand garage français où déballage et déchargement se feraient à l'abri des curieux.

La consigne est d'agir vite. Comme les voitures ont été bourrées de ballots, de vêtements, d'appareils divers, de pièces mécaniques, de valises et d'instruments scientifiques, il faut procéder d'abord à un triage. Tout le monde se mettra à la besogne, y compris le docteur Delastre, le naturaliste Reymond et Carl, l'aide-archéologue. Dans une cour exiguë, séparée par un long boyau des curiosités de la rue chinoise, un petit groupe de Français s'active parmi les caisses, les planches déclouées, les conserves alimentaires, les colis de toutes dimensions et de toutes catégories. Il faut partir dans six jours, « décoller » à tout prix. On procédera plus tard aux vérifications de détail. Maurice Penaud et Balourdet avec les mécaniciens mettront la mécanique en ordre de marche, tandis que Brull effectuera les réglages plus précis, examinera ce moteur du groupe T. S. F. que Kervizic, le sans-filiste, vient d'essayer à l'arsenal et qui

vibre trop. Il y a aussi les galvanomètres de la camera-portable à réparer, et les compensateurs à régler. Delastre terminera l'emballage de ses médicaments, stérilisera des instruments chirurgicaux, veillera à l'étanchéité des boîtes qui les contiennent, tandis que Reymond vérifiera les baromètres, déballera compas et boussoles.

Travail de jour et de nuit. Petro, tantôt à Tien-Tsin et tantôt à Pékin, négocie les derniers sauf-conduits, règle les dernières factures.

Le 5 avril tout est prêt. Provisoirement les derniers obstacles sont surmontés. Dans la petite salle à manger de l'Hôtel Moderne, levant son verre à la santé des camarades qui partent de Beyrouth, Point s'adresse à tous ses compagnons :

— Vous devez compter sur moi comme je compte sur vous. Les difficultés qui nous attendent ne doivent pas nous faire oublier nos buts.

Ses yeux rayonnent, mais son visage reste tendu :

— Nous partirons demain, au lever du jour.

— Sans les savants chinois (1)?

— Nous les attendrons à Kalgan, qu'ils ont décidé, paraît-il, de rejoindre par le chemin de fer.

\*  
\* \*

L'heure du départ avait été choisie, à dessein, matinale, et quand, l'une après l'autre, les sept autochenilles sortirent du garage, la ville européenne était encore endormie. Dans la ville chinoise on s'étonna. Les passants s'arrêtaient, les marchands d'étoffes et de victuailles apparaissaient au seuil de leur boutique. L'aspect de ces chars de duralumin était si nouveau et le ronflement des chenilles si imprévu, que les groupes de curieux se formaient après le passage de la dernière voiture. Les commentaires explosaient — si l'on peut dire — à retardement.

Aux portes de la ville des policiers barrèrent la route. Premier arrêt. Petro montra les papiers. Cela ne suffisait pas. Il fallait qu'on allât chercher un officier qui pût les lire. Or, l'officier de service dormait encore et il était bien tôt pour qu'on osât le déranger. Déjà deux sentinelles grimpaient sur le marchepied, tendaient le cou, cherchaient à voir.

(1) Le contrat signé en 1929 avec la F. S. S. C. (Fédération des Sociétés Scientifiques Chinoises) prévoyait une collaboration de savants chinois. Cf. page. XXI.



— *Ni dai lai shen mo toung-hsi?* (Quelles sortes d'affaires emportez-vous dans vos bagages?)

Les palabres eussent duré plusieurs heures si Point, ayant prévu ces difficultés, n'eût obtenu du Gouverneur de Pékin les services d'un colonel chinois qui accompagnait l'Expédition jusqu'à Kalgan. Le colonel dormait dans la première voiture. On le réveilla et il mit la tête à la portière. Devant ce passeport vivant, la barrière se leva avec la plus grande facilité. Dix minutes après, nouvel octroi et même manœuvre. C'était régulier. Il n'y a pas moins de sept péages sur les 120 kilomètres de route qui séparent Tien-Tsin de Pékin.

Le vent s'était levé, froid et sifflant. Il soufflait du nord-ouest, descendu du plateau mongol et chassant devant lui le sable en grands nuages obliques. Dans les voitures on rabattit les rideaux de protection dont les micas ne laissèrent plus apparaître qu'un paysage brouillé, des cultures grisâtres bossuées de monticules qu'on eût pris pour des termitières et qui étaient des tombes.

Un canal asséché, quelques pauvres maisons de lattes et de torchis, avec leur maigre carré de légumes; devant les seuils, une humanité pullulante et décolorée, tout un trafic de chariots, de brouettes massives, tirées à la corde par les uns, soutenues aux brancards par les autres et qui menaçaient à chaque ornière de se disjoindre, tel était, dans un paysage effrité comme un vieux décor, ce que les autochenilles laissaient fuir derrière elles jusqu'au début de l'après-midi où deux pylônes métalliques (1) signalèrent la présence voisine d'une grande ville : Pékin.

Point fit arrêter ses voitures :

Comme des manifestations d'étudiants sont toujours à craindre, nous éviterons le centre de la ville. Indispensable de maintenir le contact... Ne s'arrêter sous aucun prétexte.

Entrant sous les grandes portes tartares, la colonne s'engagea dans les faubourgs et gagna, dans la direction du nord-ouest, la porte de Si Tche-Men.

Dans les rues où s'écoulait, irrésistible et lent, un flot de peuple en cotonnade bleue, chaque mécanicien surveillait, mêlée dans son rétroviseur à celle

(1) Station radiotélégraphique japonaise de Toung Tchéou.

d'un pousse-pousse ou d'un antique coupé, l'image de l'autochenille qui suivait la sienne. Une fois encore la curiosité de la foule était trop intense pour être hostile et tout se passa bien. A quatre heures de l'après-midi, les neuf voitures s'allongèrent en file, au delà des remparts, sur la route de Nankéou.

Un petit groupe de Français les attendait : le Ministre de France, quelques amis...

— Au revoir ! A l'année prochaine !

Et trois coups de klaxon donnèrent le signal du départ.

\*  
\* \*

On roula pendant deux heures encore. Comme le vent avait cessé, tout redevenait limpide. Le paysage commençait à se soulever et à une trentaine de kilomètres, au loin, se dessinait une crête bleuâtre qui devint noire lorsqu'elle eut caché le soleil.

Le campement fut alors choisi dans une petite pagode dont les escaliers et les terrasses dominaient un lac où se reflétait un feuillage de mélèzes : le Temple du Dragon noir.

Dîner rapide. Chacun dressa son lit, travail compliqué pour des doigts encore mal exercés. Néanmoins, une sorte de bonne humeur se libéra brusquement. N'était-on pas parti ? La journée ne s'était-elle pas écoulée sans incident ? De pareilles étapes mèneraient vite à Kachgar.

Et Reymond plaisanta :

— Pourvu qu'on ait le temps de voir la Chine !

Seul, Point restait silencieux.

Le Dr Tsu Ming qui devait le rejoindre à Pékin n'avait pas paru. De bien mauvais augure, ce peu d'empressement du Chef de la délégation chinoise...

— Nous le trouverons à Kalgan, avec les autres, dit Brull.

Le jeune lieutenant de vaisseau hocha la tête :

— Peut-être.

Dehors, la nuit était descendue. Comme la grande ville était encore toute proche et que des étudiants nationalistes en monôme pouvaient pousser jusqu'ici, un tour de garde avait dû être organisé. Deux veilleurs se relaieraient d'heure en heure.

Point, traversant des cours en enfilade et passant sous des portiques, contourna un pavillon où des colonnes rouges se perdaient dans l'ombre d'un plafond de bois. Puis il tourna les talons, soucieux.

Pourquoi ne pas confier à ses camarades cette nouvelle qui le tourmentait? Leur parler de ce message, remis secrètement par le ministre de France, lorsque le convoi quittait Pékin?

Il réfléchit.

Fallait-il leur dire que le Gouverneur du Sinkiang avait télégraphié d'Oouroumtsi qu'une révolte venait d'éclater dans sa province et que le passage de l'Expédition dans la zone des opérations risquait d'être périlleux?

Et leur dire aussi qu'on lui conseillait d'ajourner le départ jusqu'à ce que la situation fût rétablie?

Point haussa les épaules.

Ajourner le départ alors que les autres avaient déjà quitté Beyrouth? Impossible. Prévenir Haardt? L'inquiéter sans raison valable, l'immobiliser peut-être? Impossible.

Puisqu'on était parti, on continuerait jusqu'au bout.

•



PREMIÈRE PARTIE

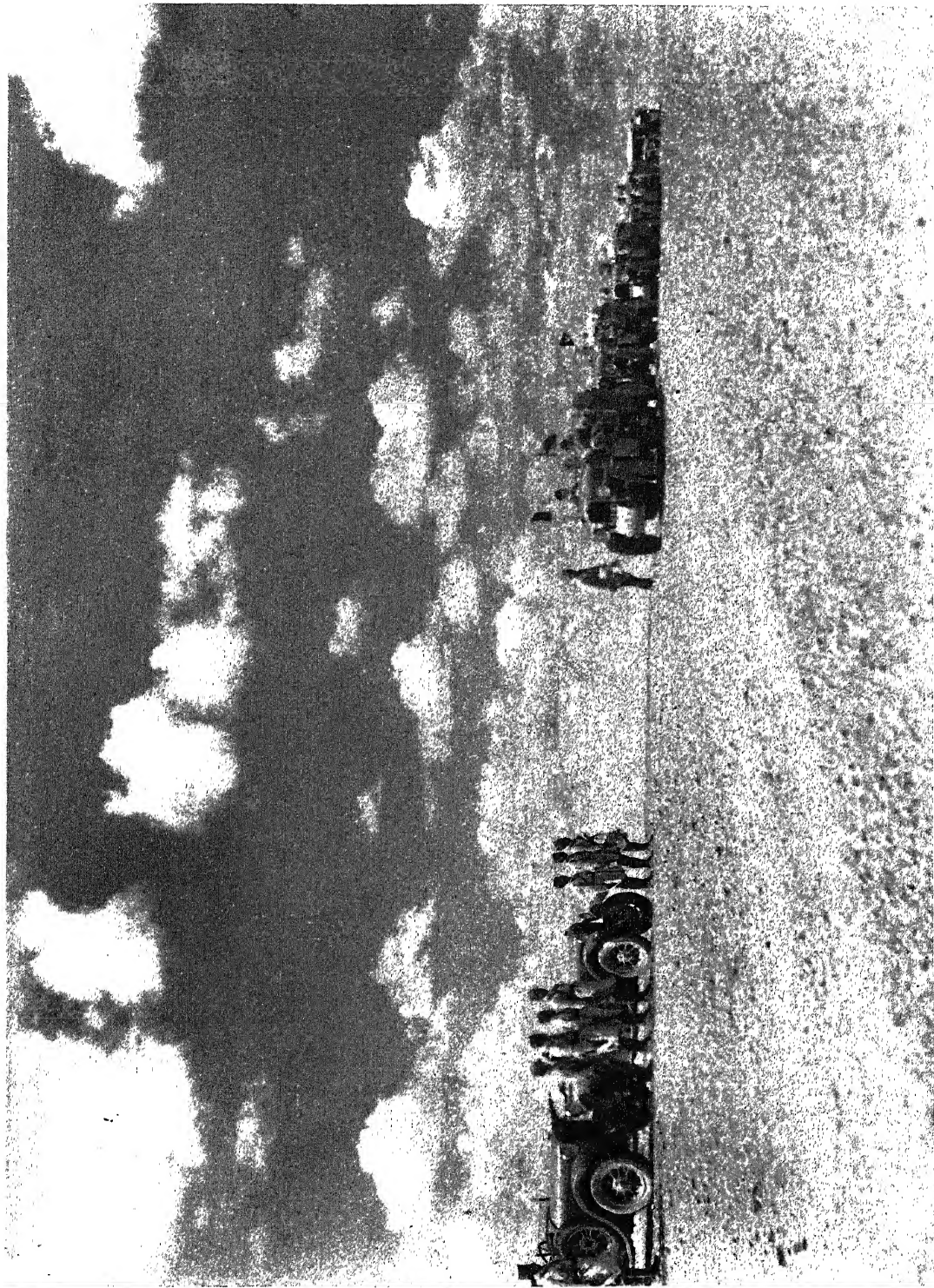
---

L'ACCUEIL DU PAYSAGE

EN ASIE OCCIDENTALE

DE BEYROUTH A SRINAGAR





SUR LA ROUTE DE BAGDAD (p. 3)



LES RUINES DE PALMYRE (p. 4)

« AUJOURD'HUI LA CAPITALE DE L'ORIENT N'EST PLUS QU'UN  
CARREFOUR DE PISTES.. » (p. 5)



## I

# SUR LA ROUTE DE BAGDAD

*RUINES DE PALMYRE. — LES ROUTES FANTOMES DU DÉSERT DE SYRIE. — BAGDAD. — UN BIVOUAC A KIZIL ROBAT. — MESSAGE DU GROUPE « CHINE ».*

**L**A dernière maison de Damas, au toit plat, branlante et fatiguée, s'éloigne à son tour. La route n'est plus qu'une piste qui s'enfonce dans l'infini du ciel.

Haardt est assis dans la première voiture qui porte son emblème : un scarabée d'or. Le peintre Iacovleff est son compagnon de route. Le Chef de l'Expédition connaît depuis longtemps ce visage placide et familier, seule réalité qui se détache à présent sur un irréel fait de lumière et de sable qui s'étend très loin, jusqu'au profil usé d'une montagne.

Ainsi, les deux ans qui viennent de s'écouler appartiennent déjà au passé. Tous ces rapports, ces devis, ces plans, ces itinéraires enveloppés dans un réseau compliqué de négociations avec les Russes, les Chinois, les Afghans, les Anglais, aboutissent à ce présent aussi nu, aussi dépouillé que l'horizon.

Tout à l'heure encore, dans ce village de Bédouins sédentaires, à Karyatein, quelques taches humaines bougeaient entre les murs de crépi et l'on s'était regardé de part et d'autre avec étonnement, bien que l'Asie n'eût montré à l'Europe que peu de choses : une ébauche de village et une sorte d'art primitif, réfugié sur des tombes ornées de stèles en forme de trident.

Après, plus rien.

Et c'est dans ce néant que progressait, kilomètre par kilomètre, la caravane des voitures.

Haardt se retourna pour la voir. Les autochenilles avançaient ni trop vite ni trop lentement, « à distance de poussière ». Vingt kilomètres à l'heure : une étape journalière de chameau. C'était une belle escadre, un matériel perfectionné, sensible, obéissant au service de quelques hommes. Ce groupe, âme, chair et acier, était une cellule libre, mobile qui, subvenant à ses propres besoins, pouvait vivre et agir dans la solitude. Voilà ce que l'Europe, elle, montrait déjà à l'Asie : un résultat cohérent, une logique, une matière façonnée avec intelligence devenant l'auxiliaire de l'esprit. Cet esprit ennobli par une foi.

Tout cela avait quelque chose de compact, de résolu, d'expressif comme une affirmation. Mais à cette énergie dense, l'Asie pour l'instant n'opposait rien. Elle s'ouvrait. Elle semblait reculer et, contre ces intrus venus d'Occident, se défendre avec du sable, du vent, de l'espace, des lointains pâles, des montagnes très basses, aplaties, qui s'évasaient pour reparaître et reparaissaient pour s'évanouir.

Cela dura seize heures, après lesquelles se révéla, confirmée en rouge sur la carte, une preuve de l'existence humaine : In Baïda. Un puits. Attirés par l'eau, des moutons qui avaient soif, bêlaient. Pour monter l'eau du puits, le berger se servait d'une peau de bouc, d'une poulie, d'une corde et d'un chameau.

Les moteurs, eux aussi, avaient soif. Le chameau tira sur la corde et l'outre remonta, ruisselante. Normand dévissa le bouchon de son radiateur :

— Mets-en un peu...

Il avait fait signe au Bédouin de verser l'eau dans l'orifice et l'homme se mit à rire.

Normand considéra le chameau :

— Drôle de taxi...

\*  
\* \*

Tard dans la nuit, on arriva à Palmyre. Le bivouac fut dressé près d'une arche de pierre qui s'évanouit lorsque les phares furent éteints.

A l'aube, le premier levé de nous tous crut avoir un éblouissement.

Une ville dans les sables. Plus qu'une ville : une capitale. On ne comprenait pas tout de suite qu'elle était morte. Le soleil levant fardait encore aux couleurs de la vie ces colonnades, ces portiques et ces chapiteaux qui peu à peu, le soleil levé, reprenaient leur blancheur d'ossements.

En dépit des livres et des cartes l'apparition demeurait une surprise. Des hommes avaient vécu là, qui n'étaient pas seulement des bergers, mais qui avaient régné sur l'Orient. Une reine puissante et belle y avait nourri des ambitions qui avaient inquiété Rome. Dix-huit siècles après la destruction de la ville, les ruines protestaient encore. Les trous dans le sable aperçus la veille n'étaient donc pas, comme Ferracci le prétendait, des pièges à renard, mais bien des *foggaras* (1), des entrées de citernes reliées entre elles par des aqueducs souterrains qui ravitaillaient la cité au temps de Zénobie (2).

Une Française vit depuis deux ans au milieu de ces ruines. Elle dirige un hôtel qui a été construit peut-être avec des pierres empruntées au Temple du Soleil. Quelques rares promeneurs, des archéologues, des officiers du contrôle et des chefs bédouins y trouvent des boissons fraîches.

— Aujourd'hui, dit-elle, la capitale de Palmyrène n'est plus qu'un carrefour de pistes.

Elle explique aussi que ces tentes noires, en poil de chèvre, dressées près du campement de l'Expédition, appartiennent à Naouaf, chef de la tribu des Haddidines. Naouaf n'est venu ici, depuis quelques jours, que pour demander justice. Une vieille histoire de vengeance mal éteinte, capable d'ailleurs de rallumer tout le pays.

Quel pays?

Depuis Damas, sur deux cents kilomètres, la solitude est totale. Les cartes n'accusent même pas cinq habitants au kilomètre carré. Rien au nord, jusqu'à Alep; rien à l'est, jusqu'à Mossoul ou Bagdad. Au sud, c'est le grand Hammad, le pays de la soif, ce *Nedjed* mystérieux qui s'étend jusqu'à l'Océan indien. Et Palmyre n'est qu'un ossuaire.

Quelle justice demandait-on? De quoi pouvait-on se plaindre? Et à qui?

\*  
\* \*

Deux voitures viennent de s'arrêter. L'une, celle de Naouaf et qu'il conduit lui-même, l'orteil sur l'accélérateur, est ornée d'un plumeau fixé

(1) Ce système d'adduction d'eau inventé, paraît-il, en Perse fut utilisé par la suite en Arabie, en Afrique du Nord, au Turkestan russe et au Sinkiang où on le connaît sous le nom de *Kariz*.

(2) Reine de Palmyre de 262 à 272 de notre ère.

au bouchon de capot. Une « huit cylindres », toute neuve, contenant une vingtaine de partisans entassés un peu partout sur les sièges, les marchepieds et les ailes. Ils ont de courtes barbes et des yeux brûlants. Ils portent le *kéfié*, un voile serré aux tempes par une double tresse noire.

De minute en minute, la foule augmente. Une foule bédouine, en tunique de laine, ceinture cloutée, savates ou sandales. Elle jaillit derrière les pierres, surgit des tombeaux. Les adversaires de Naouaf sont là, eux aussi. Une centaine de Maoualli, en manteau de bure, avec des bracelets de cheville en argent massif. Les chefs voulaient entrer avec leur fusil. Défendu. Les mousquetons resteront à la porte. *Cedant arma togæ*. On ne peut plus entrer dans le salon de l'hôtel transformé en prétoire, parce que l'audience a commencé et que l'officier de contrôle est là, avec deux lieutenants de méharistes comme assesseurs, tous trois fumant leur pipe, à califourchon sur des chaises de paille.

Eux aussi sont arrivés cette nuit de Damas pour régler l'affaire : une femme enlevée à Naouaf qui l'avait achetée dans une tribu voisine.

Une femme laide et vieille. Mais riche. Ce sont les Maoualli qui ont fait le coup. Poursuite. Escarmouche. Leur cheikh est tué. Ils se vengeront. C'est la guerre entre les deux tribus. Comme Naouaf possède quatre-vingts villages et règne sur trois mille tentes, tous ses vassaux se groupent autour de lui. Le travail s'arrête. Alors le Gouvernement français est obligé d'intervenir. Damas prêche la conciliation, mais elle est difficile entre deux tribus qui ont juré de s'exterminer. Les Maoualli veulent la tête de Naouaf et celle de son fils pour venger la mort de leur cheikh assassiné. Naouaf, lui, réclame le prix du sang : pour une femme enlevée, six hommes tués. Il lui faut encore cinq cadavres.

Un silence d'orage bourdonne dans un air chargé de sable. Le chevalier de Iacovleff est installé, le cinéma est en batterie et Williams photographie impartialement les partisans, les adversaires.

A six heures du soir, la cause est jugée. La France a dit : « Pas de nouveaux meurtres ou gare aux sanctions ! »

C'est le moment de surveiller les fusils. Dehors, le campement et les sept voitures attendent sous un ciel noir qui vient de se lézarder. Laplanche descend rapidement le mât de l'antenne. On ne voit plus de Palmyre qu'un temple à demi écroulé, près duquel se détache, toute nue, une colonne de granit rose.



Palmira  
9 avril 1931

A. Iacovleff

Cheik Sattani  
Cheik des Haddidines  
Els de NADDAF

SATTANI  
CHEIK DES HADDIDINES (p. 5)  
Dessin d'Alexandre IACOVLEFF



CAMPEMENT DE NOMADES AU KURDISTAN (p. 22)

SUR LES RIVES DU TIGRE (p. 14)

— Qui êtes-vous? demande Naouaf.

Il campe sous sa tente en poil de chèvre. Des poteaux la soutiennent au centre, à une hauteur de cinq mètres. Elle a vingt mètres de long et huit de large. Tous les notables de la tribu sont rassemblés autour du chef des Haddidines, sur des coussins. Son fils traduit. Il a fait ses études à Damas, chez les Jésuites.

— Nous sommes, répond Haardt, des voyageurs venus de l'Ouest pour traverser toute l'Asie.

— Toute l'Asie!

Cigarettes. On offre à ces hôtes venus de si loin, à ces nomades, à ces confrères, quelques gouttes d'une essence de café relevé de *hell* (1).

Naouaf est un grand chef, un aristocrate qui peut compter ses ancêtres depuis sept générations. Il chasse au renard et près de lui un serviteur porte sur son poing ganté de cuir, un faucon enchaîné. Riche de trois mille chameaux, il a aussi trois puissantes voitures qui roulent à cent à l'heure sur les pistes, lorsqu'il visite ses douars.

— Pourquoi, lui dit Haardt, continuer à élever des chameaux? L'auto ne tuera-t-elle pas la caravane? Le mouton se vend mieux...

Les doigts ambrés du Bédouin rejettent dédaigneusement la cigarette :

— Je ne suis pas un marchand de lait caillé.

\*  
\* \*

Au lever du jour, quand les sept chenilles passèrent devant une section de légionnaires qui présentaient les armes devant les couleurs françaises, les tentes en poil de chèvre avaient disparu. Naouaf était parti, emmenant ses trois voitures, son faucon, ses cafetières d'argent, ses coussins et ses tapis. Les Maoualli n'étaient plus là. On eût dit que les sables avaient bu cette humanité comme une pluie d'orage. Il ne restait plus dans la ville morte qu'une poignée de soldats, une Française et trois bergers bédouins.

(1) Essence d'un fruit aromatique de la famille du gingembre (*Ellettaria Cardamomum*).



11 avril. — L'orage de la veille a détrempé le sol et les bandes sont calfatées d'une boue collante; mais le soleil transperce les dernières vapeurs, pompe, tiédit, réchauffe, brûle. L'orientation est sud-est. En avant.

On roule toute la journée, puis le lendemain encore. Une bonne marche de cent cinquante kilomètres par jour. Pas une rencontre d'homme ou d'animal. La ligne d'horizon. Chacun la surveille, la commente. Voici qu'elle se dédouble. On ne sait plus, des deux, quelle est la vraie. L'en deçà s'éloigne et l'au delà se rapproche. Le réel et le virtuel tendent à se juxtaposer comme dans une mauvaise visée télémétrique. Devant soi, à deux ou trois kilomètres, on reste à peu près sûr que le visible, est réel. Mais plus loin, cette petite tache plus dense, semble-t-il, doit être un effet de mirage. On se frotte les yeux. Elle est toujours là; elle émerge des transparences douteuses qui ondulent. Comment pourrait-on croire à un avion? On n'en est sûr que lorsqu'il atterrit.

— Poidebard!

Ce Père Jésuite, archéologue-aviateur, ancien capitaine aux armées et qui reconstitue patiemment, depuis quelques années, la carte économique et militaire de l'ancienne Syrie romaine, survolait la grande route de Palmyre sur Hit, à la recherche des quatre bornes milliaires qui lui manquent, lorsqu'il a vu nos voitures.

— J'ai voulu vous serrer la main en passant.

Poidebard, en l'air, distingue sur le sol des choses qu'il est impossible, à ceux qui marchent dessus, de voir. Mieux encore, il les photographie. Il a reconstitué ainsi des cartes sillonnées de routes fantômes, d'irrigations séculaires, d'anciens gués, avec une précision que les Romains n'auraient pas désavouée.

— Saviez-vous que vous êtes sur l'ancienne route très fréquentée qui reliait la Méditerranée au golfe Persique?

— Non... Vous dites *très fréquentée*?

Et voici qu'il raconte comment, grâce à l'aviation, il a pu relever le tracé de toutes les organisations économiques des Romains en Syrie. Il sait comment ils capturaient leurs eaux, il possède un croquis exact de leurs postes militaires. Il dit à Haardt : « Vous êtes ici à cinquante mètres d'un puits, coffré en pierre. Vous voyez que l'eau ne manque pas dans la région! »

Certains puits, dans la région de Nebeck, ont été ainsi remis en service.



Dans vingt ans, on pourrait aménager ici des cultures. Des preuves? On peut les trouver en montant à trois cents mètres. A mille mètres d'altitude, elles deviennent lumineuses. Ces adductions, ces enceintes dont la chaux s'est dissoute au cours des siècles, ont laissé des traces qui, plus ou moins haut, apparaissent suivant la luminosité du ciel. Foulé jadis par le passage d'antiques caravanes, un sol sans doute plus tassé, et par conséquent plus humide que les sables qui l'environnent, s'imprègne au printemps d'une ombre de végétation souterraine. Vue d'avion, la voie romaine ressuscite comme une grande coulée verte.

Poidebard regarde sa montre. Il faut qu'il soit dans deux heures à Damas. Il ajuste son serre-tête, enjambe la carlingue. En quelques secondes, il est dévoré par le ciel.

\*  
\* \*

Pour les Sahariens, cette marche sans point de repère, cette désolation plate sous un ciel aveuglant, n'offrent point des étonnements nouveaux. Ils sont habitués à la réverbération brutale de la lumière qui flamboie sur le miroir d'un rétroviseur, jaillit des nickels, attaque le visage sous le casque. Ils reconnaissent aussi leur vieille ennemie : la poussière.

— En somme, jusqu'à présent, dit Audouin-Dubreuil, l'Asie c'est l'Afrique!

Pour les autres, c'est une vie nouvelle, où le temps perd peu à peu sa valeur. On ne remonte plus sa montre, mais on regarde le soleil. Lorsqu'il décline, les voitures font un brusque face à gauche, prennent leur distance, s'alignent. En quelques minutes, les toiles de tente sont dépliées, tendues, et les piquets sont plantés.

Lorsque chacun s'est débarrassé de cette poussière qui colle aux mains, au front, poudre les cils, plâtre les joues, il lui reste une heure encore avant le dîner pour faire connaissance en lui-même avec un personnage chaque jour différent. Gœrger installe ses papiers sur un fauteuil, rédige un télégramme. Williams recharge ses plaques. Morizet remplit ses magasins. Sauvage admire ou s'indigne. Jourdan marche devant lui, au hasard, heureux de ce silence, de cette pureté. Puis le soleil tombe à l'horizon énorme, rouge et flasque comme un ballon dégonflé.

A peine les cendres du ciel se sont-elles éteintes que la cloche tibétaine résonne. A la soupe! Et sous la tente-popote commence à s'établir une curieuse intimité, par petites tables. Ce n'est plus la grande nuit bleue du désert. Une toile suffit à faire illusion. C'est Vaugirard, avec la voix de Corset. C'est la salle de garde, avec Jourdan. L'Afrique, avec Audouin. L'Amérique, avec Williams. Pour Haardt, ce sont les autres, là-bas, en Chine... qui avancent, et dont il n'a pas encore de nouvelles.

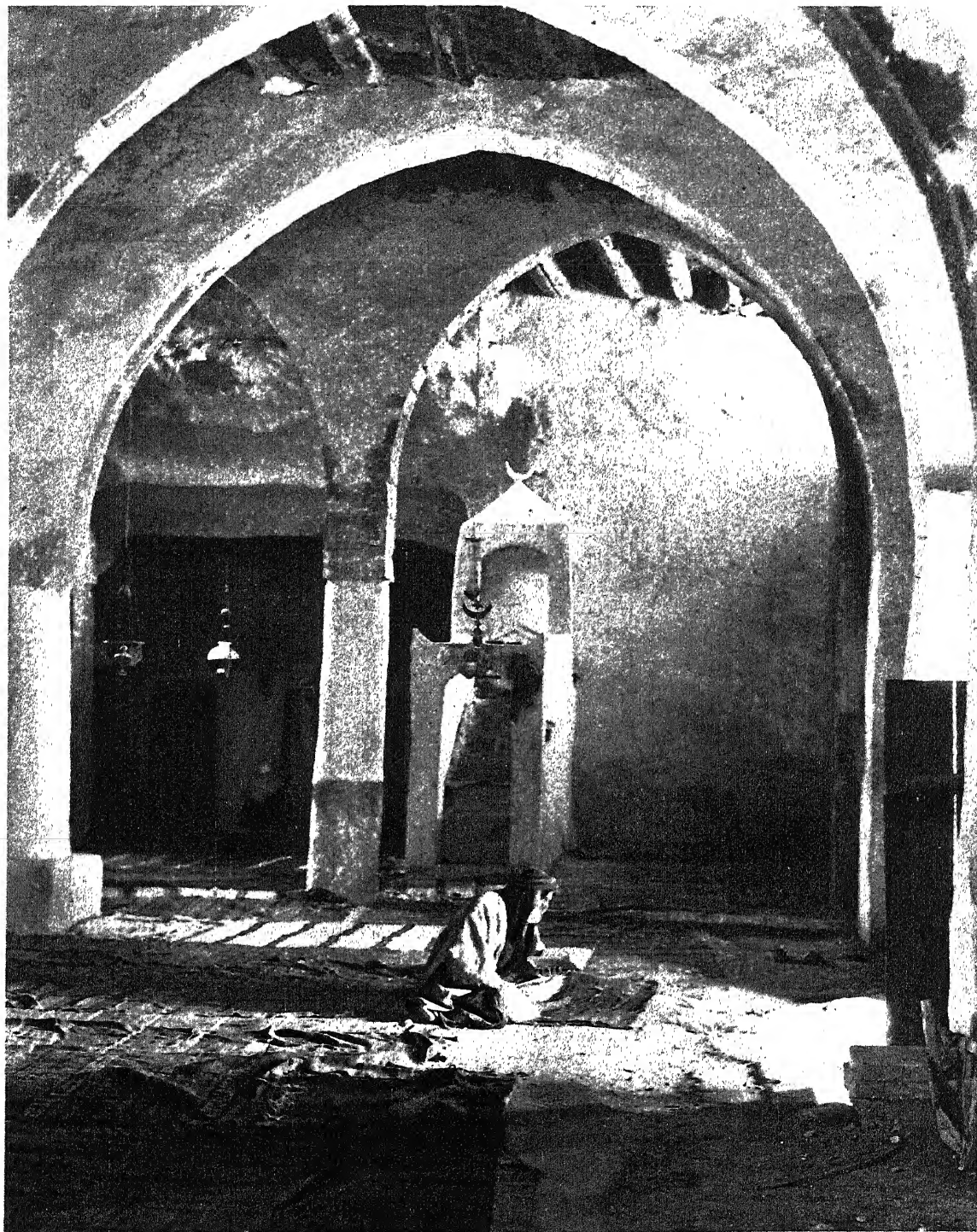
\*  
\* \*

Le 12 avril, à dix heures du matin, une surprise : un poteau indicateur. On fit cercle tout autour. Une flèche indiquait l'Irak; une autre : la Syrie. C'était l'embranchement où la piste de Palmyre rejoint celle de Damas, pour n'en former qu'une : celle de Bagdad. Cet écriteau expliquait que le désert allait changer de mains.

Le terrain était tantôt sablonneux, tantôt fendillé comme de l'émail; puis il devenait pierreux, puis il ondulait. Mais toujours, séparées par des lignes de crêtes, des vagues d'espace se succédaient. On ne pouvait pas dire que la vie s'en fût retirée, puisqu'on commençait à trouver au bord de la piste, ici et là, une carcasse : cage thoracique, pont arrière, squelette de chameau ou d'auto. La journée vit même passer deux caravanes, et tout le paysage s'humanisait lorsqu'on voyait s'y déplacer lentement une tribu chamelière qui remontait vers le nord à la vitesse de ses animaux paissants.

Le lendemain, ce fut Routba : un quadrilatère massif et fortifié, relais de poste aérienne. Aux environs, quelques pirates en guenilles, naufrageurs de caravanes vivaient encore de butin; ils s'abritaient de la chaleur, idée bizarre, dans des huttes de fer-blanc construites avec des bidons d'essence. Non loin de là, quatre ans plutôt, deux camions, l'un venant de Damas, l'autre de Bagdad, et tous deux bondés de voyageurs, avaient, dans cette immensité, trouvé moyen de s'emboutir par une sorte d'amour-propre national : le chauffeur syrien tenant sa droite, et l'irakien gardant sa gauche.

Le 15 avril : Ramadi. Douane, ravitaillement, roupies, courrier, trois palmiers, un gazouillement d'oiseaux, des cris de coqs, soda-grenadine.



LE MYSTÈRE DES PETITES MOSQUÉES (p. 13)



UN VISAGE DE LA PERSE RUSTIQUE (p. 23)

Ramadi-terminus. La fin du désert. Une fraîcheur qui caresse la joue. La vie plus belle. Un champ vert de jeune blé, avec son bourricot étonné, les oreilles en fourche. Un coquelicot. Deux beaux alezans trottant à l'amble. Une renaissance de vie. Des silhouettes bibliques. Un pâtre porte sur ses épaules un agneau, comme Jésus.

Pourquoi cet attendrissement chez tous, cet enthousiasme? Pourquoi Williams veut-il absolument lutter à main plate avec le docteur Jourdan?

\*  
\* \*

Parce qu'enfin voici de l'eau : un large ruban couleur ardoise et qui s'étale paresseusement : l'Euphrate.

Et le lendemain, 16 avril, par un après-midi d'orage, c'est l'autre fleuve, l'autre étoile du drapeau irakien : le Tigre. Cette fois, vivant du fleuve, deux cent mille habitants.

Bagdad.

— Vite, les tentes!

Une chaleur de 35 degrés. Soulevée du sol à chaque pas, une cendre grise collait au visage. On hésitait à se reconnaître sous ces masques. Enfin, le ciel s'ouvrit et les palmiers résonnèrent sous le déluge comme des arbres en zinc. On entendait le claquement des pieds nus sur l'asphalte et les enfants luttaient de vitesse, un bout de chemise entre leurs dents, pour arriver plus vite au pont Maud dont les chaînes se tendaient sur les bouées d'amarrage.

Une seule rue dans Bagdad : New Street. Et dans cette rue où l'on cuit en plein trottoir le mouton sur des braises, se succèdent sous les arcades les étalages et les boutiques de changeurs. Il s'y écoule, parallèle au fleuve, la population de l'Irak où l'on reconnaît des Bédouins, des Syriens, des Hindous, des Kurdes, sans pouvoir identifier les Irakiens.

On croirait, devant ce flot incohérent où il est difficile d'imposer un même rythme de marche aux troupeaux de vaches, aux bicyclettes, aux camions de cinq tonnes, aux ânes, aux piétons, aux chameaux, que Bagdad est une ville de réfugiés. La vérité, c'est qu'il n'y a pas de place ailleurs, puisque ailleurs, c'est le désert.



La Mission y restera trois jours.

Pour tous, changement de costume, changement de décor, changement de vie. Plus n'est question de laisser traîner sa rêverie le long d'une piste, et de donner au soleil de vagues rendez-vous dans le ciel. Il faut remonter sa montre, et les vingt-quatre heures de la journée sont bien courtes.

Si la curiosité a ses exigences, le protocole a ses obligations. S. M. le roi Fayçal a exprimé le désir de voir quelques-uns de ces voyageurs qui vont traverser l'Asie sur d'aussi curieuses machines. Une prise d'armes aura lieu en leur honneur et de grands chefs bédouins y participeront. Le Ministre de Perse se fait annoncer. Il a reçu de son gouvernement des instructions précises, extrêmement courtoises, sur le programme envisagé pendant le passage de la Mission de Kermanschah à Méched. Haardt et Audouin-Dubreuil se sont fait inscrire chez sir Francis Humphrey, Haut-Commissaire britannique. Invitation collective de l'état-major chez le Chargé d'affaires à la Légation de France. Détente heureuse autour d'une table fleurie. On entend s'exprimer un pays. La vire dure, autrefois, sous l'occupation des Turcs. Puis la guerre. Des millions dépensés par les Anglais et les Allemands pour affirmer leur influence. C'était l'époque où des inconnus achetant quelques cigarettes au bazar, jetaient au vol une roupie, disaient : « Gardez la monnaie!... »; où, sur les tables de jeu on voyait des sabots de 20 000 et de 30 000 roupies; où un chamelier musulman ébloui par le talent d'une danseuse égyptienne, couvrait son corps de billets de mille, fier, disait-il, de décorer dignement une telle beauté.

Puis la crise. Des taxes. De nouveaux droits de douane. Les Anglais faisant progressivement rentrer tout cet argent dans leurs caisses. Les femmes vendant leurs bijoux. La misère. Il avait bien fallu se remettre sérieusement au travail, revenir aux sources traditionnelles de la prospérité : le blé, les dattes, la gomme adragante, le ricin, les graines de sésame.

— Et aujourd'hui?

— Comme partout : l'incertitude, la déflation, la pénitence.

L'ancien ministre des Finances, qui est assis près de Williams, le regarde avec envie, lève son verre :

— A votre santé, voyageurs!...

\*  
\* \*

Nous voici dans les soukhs : le quartier de l'or et de l'argent. On travaille accroupi. Cet ouvrier en chemise sale, si ingénieux, qui semble aspirer le métal fondu avec une pipette, le forge, le tord, le pince, gagne dix-huit francs par jour. Sa matière première est empilée derrière lui, dans un coffre. Il fabrique des bagues, des colliers, des amulettes et des boîtes à versets, avec des pièces démonétisées : d'anciens ducats, des thalers. Tiens... de la monnaie française!... avec la tête de Louis-Philippe!

Il suffit qu'un gamin tire sur le soufflet pour que dix pièces de cent sous à l'effigie du roi des Français se transforment en une petite coulée d'un rose sombre. Trois coups de marteau et cela devient un lingot allongé. Cinq minutes de travail encore et l'objet se dessine. C'est un de ces bracelets massifs que portent les Bédouins. Hier, dans le coffre d'un tabellion, demain ornant la cheville brune d'une épouse de nomade. Venu d'Amérique sur de lourds galions espagnols, traversant l'Occident, se retrouvant en Orient, passant de la boutique au désert, retournant aux banques, changeant mille fois de forme, de nom et de visage, l'argent, décidément, ne connaît ni patrie, ni civilisation, ni permanence.

Mais on ne peut pas fondre un Oriental pour en faire un homme d'Occident et, à Bagdad, New Street, la rue européenne traverse la ville sans réellement la pénétrer. Qu'on s'éloigne de quelques pas, qu'on la quitte et c'est soudain le silence, le calme, une vie sourde, claquemurée dans les ruelles de la ville indigène; le mystère des lourds portails entre-bâillés sur des entrepôts, de petites mosquées où nasillent des imans. Rien n'a changé depuis les Abbassides. Perdu au fond de ce labyrinthe et cherchant à en sortir, voilà qu'on trouve une petite église latine avec sa cour intérieure et ses quatre palmiers encadrant une Sainte Vierge. Et sur une voûte de brique on lit : *clôture*. L'Occident?

A peine le croit-on, qu'un doute recommence. Le docteur Jourdan revient de la mosquée de Kasmin. Il a été témoin d'un miracle. Le Prophète a rendu la vue à une femme aveugle depuis quinze ans.

— Vous auriez dû voir ça, Iaco!

Mais Iacovleff vacille de fatigue. Il en est aujourd'hui à son sixième

portrait. Quant aux mécaniciens, ils déambulent sous la conduite de Ferracci, stupéfiés par ces cafés en plein air bondés de joueurs de cartes ou d'échecs, où les clients ne consomment rien. L'abonnement donne droit à dix verres de thé par mois. Mais lorsqu'il les a bus, le client garde toujours le droit de s'asseoir sur les banquettes en regardant boire les autres au son du phonographe.

\*  
\* \*

S. M. Fayçal, roi de l'Irak, reçoit Haardt et ses collaborateurs dans une des fermes qu'il possède aux environs de la ville. Il s'intéresse à la grande culture, utilise des tracteurs, donne l'exemple.

Le roi est vêtu à l'européenne. Il parle français. On apporte du thé et des cigarettes. Des serviteurs avancent des sièges de rotin. Explications sur la carte.

— Comment? Si loin?... Et tant de pays!... Mais les routes?... Et quel but?

— Celui, Sire, de faire comprendre aux hommes nouveaux que nous sommes, la grandeur d'un vieux monde.

Une heure plus tard, chez sir Francis Humphrey, autre roi de l'Irak, devant le *whisky and soda*, le Haut-Commissaire britannique ne cache pas ses doutes sur la traversée de l'Himalaya.

— Difficultés considérables... mais l'œuvre est grandiose.

Une eau claire frissonne dans un bassin de céramique. La haute laine des tapis assourdit le son des voix. Vue de la terrasse qui trempe dans le fleuve, la ville, dans cet écrasement de pastels derrière les minarets et les coupoles, reprend une beauté de légende.

Cela aussi, c'est Bagdad.

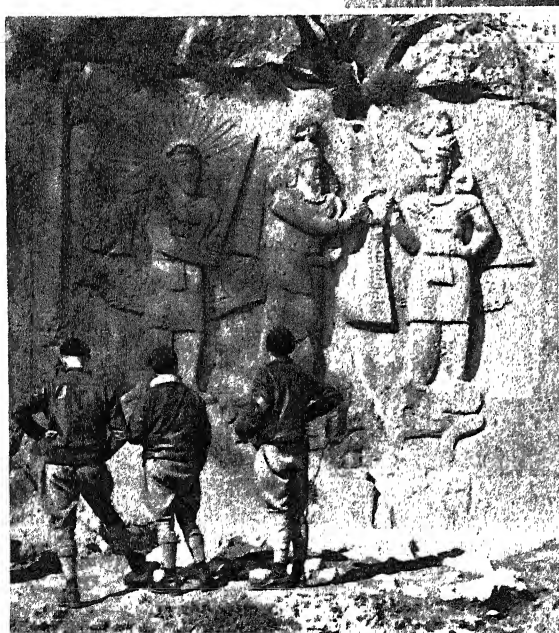
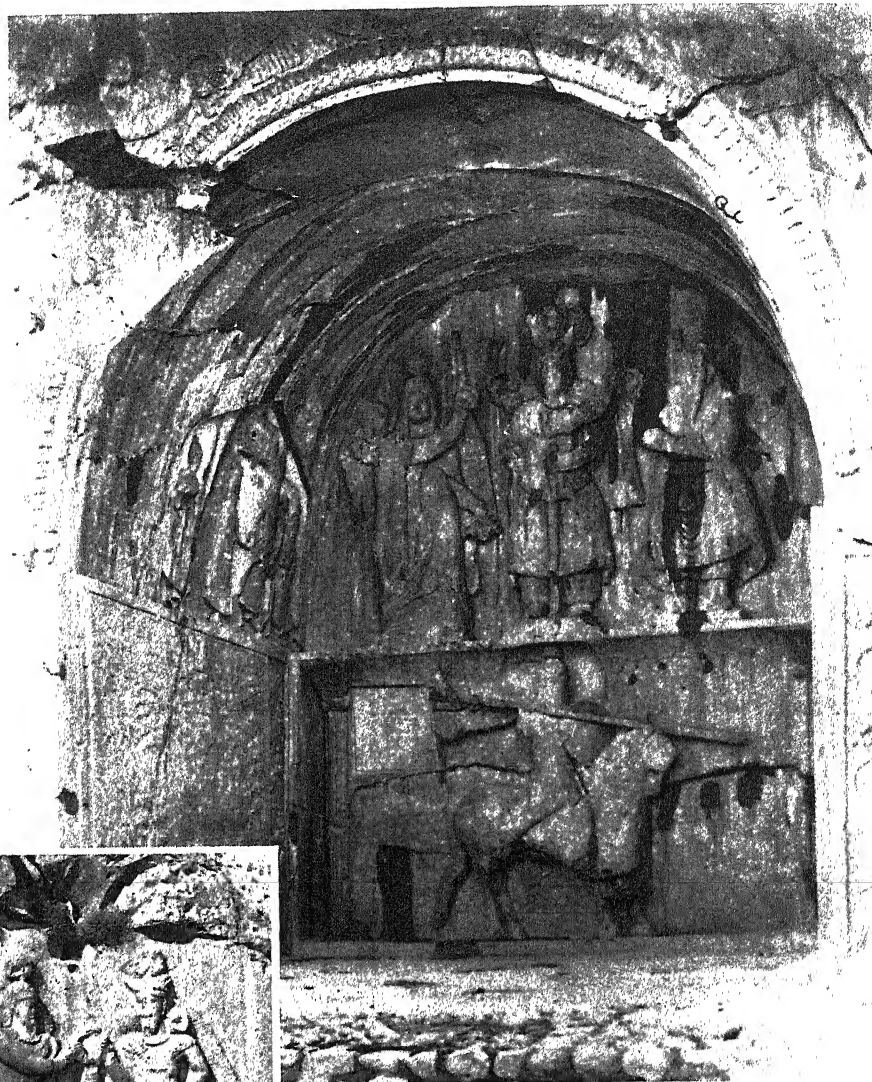
\*  
\* \*

Le puits était à deux cents pas du bivouac, près de la piste perdue dans les plis de calcaire et de basalte. Le pays ressemblait à un cartonnage boursoufflé, rouge et grisâtre. Il était nu et parfaitement stérile. La corvée d'eau était revenue et chacun à présent plongeait son visage avec délices dans le creux d'une cuvette de toile.





«DANS CE PAYSAGE NOYÉ DE LUNE AU PIED DES CONTREFORTS DU ZAGROS...» (p. 24)



Le roi Sassanide Chosroès (590-628 après J. C.) sur son fameux cheval de guerre " Noir comme la nuit "

L'HISTOIRE DE LA PERSE  
SCULPTÉE DANS LA PIERRE  
A TAK-I-BOSTAN PRÈS DE  
KERMANCHAH (p. 22)

Sous la tente d'Audouin-Dubreuil, on entendait chanter :

*Let me lie on my back  
In that daily bi-vou-ac (1).*

C'était la voix de Williams qui, possédant un solide répertoire de chansons américaines, les actualisait ce soir avec une soudaine énergie.

Les deux mains enfoncées dans les manches du *voile-sac* disposé sur son lit, Williams, séparé du jeu de ses mains, manipulait ses châssis les yeux sans regard, tandis que de grosses gouttes de sueur lui coulaient le long des tempes.

L'Expédition campait à Kizil Robat et les tentes étaient dressées au pied d'un fortin de tob, blanchi au crépi : le dernier poste-frontière irakien avant la Perse. Quinzième jour de voyage. Le compteur des voitures enregistrait le mille cent soixante et onzième kilomètre. Mais que signifiaient le lieu, la distance, le temps dans cette vie nouvelle dont la durée se calculait moins en heures qu'en étonnements et en images ?

En quinze jours, les voyageurs avaient retrouvé les frontières de la Syrie romaine, ressuscité une reine de Palmyre et foulé en abordant aux rives de l'Euphrate cette terre bitumeuse dont Noé s'était servi, dit-on, pour calfater son arche. Des chameliers kurdes leur avaient offert du tabac de Sulémanie et ils avaient bu le café au hell sous la tente des Bédouins. En quinze jours, ils avaient déjà grelotté près des neiges du Liban, étouffé sous un ciel d'orage en Mésopotamie, transpiré dans les sables brûlants du désert. Ils avaient été reçus par un roi, hébergés par des légionnaires, encouragés par les sœurs de la Visitation, applaudis par les boys-scouts irakiens. Ils avaient des souvenirs de parfums et de couleurs, de costumes et de nourritures. Des cavaliers tcherkesses tournoyaient dans la mémoire de Iacovleff qui, recomposant les nuances de sa palette, inventait un vert-palmeraie, un rouge spahi, un bleu-minaret et ce rose sombre de l'argent que fondent les orfèvres dans les soukhs de Bagdad.

Chacun travaille sans ménager sa peine. Chaque seconde de chaque arrêt est exploitée. Tout s'offre aux curiosités avec une telle abondance

(1) « Qu'on me laisse tranquille, couché sur le dos au bivouac de chaque jour. »

qu'une soirée au campement suffit à peine pour emmagasiner, noter, classer et sauver de l'oubli la récolte de la journée.

Les mécaniciens ont eu ce soir trois heures de travail. Graissage et entretien. A peine un bout de toilette avant de se mettre à table et ils se sont effondrés sur leur lit. Six heures de sommeil, réveil à quatre heures du matin et douze heures de volant par jour, en moyenne.

La réalité a fait place au rêve; chaque jour acceptée avec plus d'ivresse, elle est chaque jour plus féconde. La fatigue se dissout chaque matin dans un espoir tout neuf de voir autre chose. Les efforts de chacun se coordonnent peu à peu, s'intègrent sensiblement dans l'activité de l'équipe.

Demain, la Perse. Dans un mois, l'Afghanistan.

— La vie est belle, comme dit chaque soir Normand, en dépliant son lit.

\*  
\* \*

Minuit.

C'est l'heure où le sommeil de tous est le plus profond. Un moteur tourne encore, celui des génératrices de la voiture T. S. F. dont la cabine reste éclairée très tard, comme toujours. Laplanche est à l'écoute. Casque aux oreilles, il rallume sa troisième pipe de la soirée. C'est l'heure où sa main saisit un crayon, tressaille...

L'heure où Morizet, qui ne dort pas, lit par-dessus l'épaule du radiotélégraphiste ces quatre lignes tracées d'une écriture mécanique :

*De Pékin NR. 6 Beyrouth W 23 FPCF. Avons ruptures bandages et sommes immobilisés après trois jours de marche à 40 kilomètres de Pékin. Tentons gagner Kalgan avec rechanges encore disponibles. Gardons entière confiance. Victor POINT.*

## II

# SUR LE PLATEAU DE L'IRAN

*LA ROUTE DE DARIUS. — LES FRANÇAIS DE L'ASIE. — PROVINCE  
PERSANE. — DANS LES RUES DE TÉHÉRAN. — L'EXPÉDITION  
RETROUVE DE VASSOIGNE.*

**A**UBE d'avril. Silence et parfums de la campagne sont pour quelques minutes encore intacts. Quand va donc surgir cet autre pays déjà moins connu et, par cela même, plus imaginé, plus attendu : la Perse ?

Plusieurs d'entre nous n'ont pas résisté au désir de partir à pied, de fouler cette piste de terre sinueuse et mal nivelée qui se perd, se retrouve, se relève encore et s'affaisse. Une route exténuée. La plus vieille route du monde, celle qui relie la Méditerranée aux Indes.

Darius l'avait connue avant Alexandre, les rois assyriens avant Darius. C'était jadis la *Route Royale* que suivaient les courriers des Achéménides. Rome elle-même n'avait point d'autres communications terrestres avec l'est. On l'avait appelée aussi *Route de la Soie*, parce que les commerçants grecs, venant d'Antioche et traversant le nord de la Mésopotamie, avaient trouvé cette fissure dans les défilés du Zagros pour atteindre Ecbatane (Hamadan), Rhages (Téhéran) et les Portes Caspiennes. Ils continuaient ensuite jusqu'à Bactres (Balkh) et franchissaient les hauts cols de l'Hindou-Kouch, pour arriver jusqu'à Issedon Scythica (Kachgar) où ils rencontraient les caravaniers chinois venus de la Sérique.

Itinéraire que suivrait en partie l'Expédition.

Remontant en voiture, les voyageurs sentaient bien que l'Asie avait

changé. Jusqu'à Bagdad ne s'était interposée à l'est de la Méditerranée qu'une frange désertique, qu'une Arabie encore influencée par l'Occident; mais, à présent, on eût dit que cette première image de l'Asie se décollait. Les horizons de sable avaient disparu. Le pays s'était boursoufflé et son niveau s'élevait sur des pentes rocheuses où, plus loin, à mesure que les chenilles avançaient, s'étagaient des plateaux fertiles, des pâturages immenses parsemés de troupeaux, des prairies où se groupaient des tentes noires, des pistes encombrées par les habitants du pays.

Qui pouvait habiter ce pays sans village où ne se dressaient çà et là, sur des pitons, que des postes de garde irakiens? Des réfugiés? De fait, ils s'écoulaient à sens unique et semblaient fuir la plaine. Mais leur visage n'était ni incertain, ni apeuré. Une baguette à la main, ils poussaient devant eux leurs bêtes, stupéfiés seulement par la brusque apparition des voitures qui faisaient ruer les bourricots et onduler les moutons pris de panique.

Devant ce flot grossissant, Cécillon qui conduisait la voiture de tête finit par stopper. Il craignait un embouteillage sur la Route Royale de Darius. Alors bêtes et gens se retournèrent pour considérer cette caravane sans chameaux. Ce n'étaient plus des Irakiens et ce n'étaient pas encore des Persans. Ils n'habitaient pas ici; ils y fréquentaient. Mouvants et sans patrie, n'obéissant qu'au rythme des saisons, chassés de la plaine vers la montagne par les premières chaleurs et ramenés six mois plus tard par les premiers froids, ils considéraient ce pays comme un couloir et leur vie comme un va-et-vient. Au cours des siècles, ce va-et-vient avaient été parfois plus accentué, cette oscillation plus forte et les nomades étaient devenus conquérants.

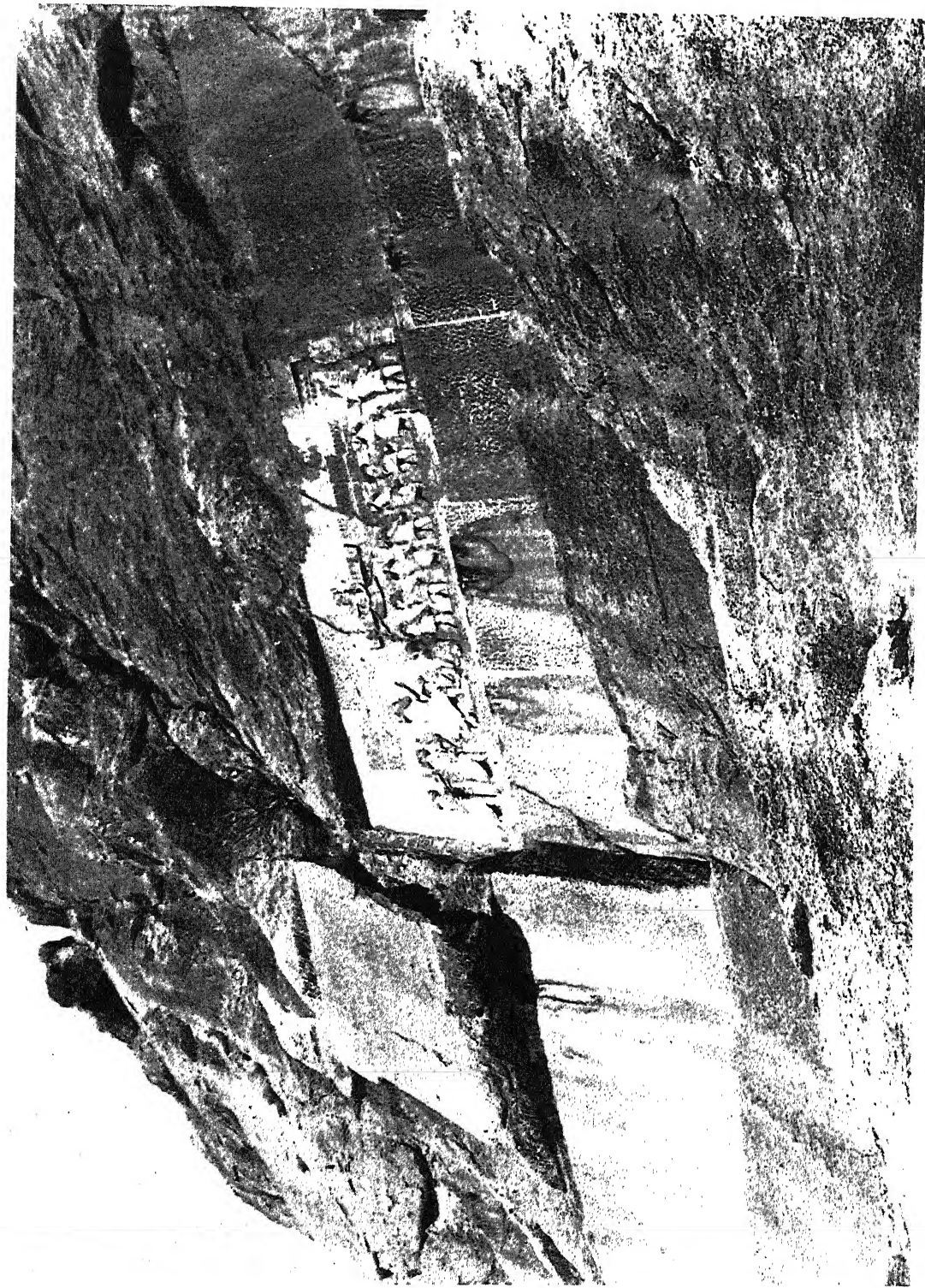
Comme Cécillon impatienté remettait son moteur en marche, ce fut aussitôt la débandade. Les chargements versaient dans le fossé, les femmes criaient de terreur, les hommes levaient leur gourdin, poussaient à deux bras un flot de laine bélante.

Ces bergers kurdes et ces pâtres du Louristan qu'effrayait aujourd'hui le son d'un klaxon, avaient eu pourtant, jadis, des ancêtres plus audacieux.

— Lesquels? demanda Cécillon.

— Les Mèdes; ceux qui fondèrent le premier empire des Perses.





LE MONUMENT DE DARIUS LE GRAND A BESATOUN, PRÈS DE KERMANCHAH AVEC SES INSCRIPTIONS EN TROIS LANGUES A PERMIS DE DÉCHIFFRER LES ÉCRITURES DES BABYLONIENS ET DES ASSYRIENS (p. 22)



« LE TCHADOR DISPARAITRA PEU A PEU... » (p. 23)



\*  
\* \*

Dans l'après-midi à Khanikin, la frontière de l'Irak, on fit le plein d'essence.

— Cru d'origine, dit Ferracci, en caressant le capot de ses voitures.

Dame!... puisqu'elles s'abreuvaient aux pompes de l'*Anglo Persian*, dans la région des pétroles de Mossoul!

Sept kilomètres encore et, à Ketchel-Ketchel, commençait un nouveau pays. Mais il y avait une autre douane à Khosrovi et une troisième à Kasr-I-Chirin. On passait d'un territoire à l'autre par ce jeu d'écluses. Et comme l'influence anglaise s'arrêtait là, le chemin de fer aussi n'allait pas plus loin.

Au delà commençait une Perse à double visage. L'un, farouche, enturbanné, rustique; l'autre, soumis, inoffensif et coiffé d'une sorte de képi réglementaire. La moitié des habitants portaient le manteau kurde, en feutre, le cafetan et les sandales courbes. Les autres étaient habillés vaguement à l'euro-péenne, avec des souliers moisis et quelques haillons taillés et cousus en forme de redingote. Cette foule rassemblée autour des voitures, les mains ouvertes, fut aussitôt déblayée par un soldat bouclé dans une longue capote grise. Il ouvrit le passage à M. Ghazini Rhezagoli, directeur des Douanes.

— Vous n'avez rien à déclarer?

S'il y avait dans ce français une petite pointe d'accent méridional, le fonctionnaire persan priait qu'on l'en excusât. Il avait bien fait ses études en France, pendant sept ans, mais à Montélimar.

— Montélimar! dit Jourdan, j'y suis né!

Notre docteur était stupéfait. Il ne pouvait croire qu'à trente ans d'intervalle et à quatre mille kilomètres de distance, Montélimar ressuscitât ici, à Kasar-I-Chirin.

Alors le directeur des Douanes présenta son adjoint qui était resté dix ans à Grenoble et, à son tour, Grenoble eut une existence persane.

— Messieurs, soyez les bienvenus sur le territoire national.

D'une auto qui venait de stopper un officier en uniforme descendait, la main au képi :

— Colonel Esfandiary Noury, ancien Saint-Cyrien de la promotion

*Marie-Louise.* Mobilisé au 66<sup>e</sup> régiment d'infanterie. Prisonnier après la bataille de la Marne, à La Fère-Champenoise.

Haardt et ses compagnons le regardaient :

— Et vous êtes Persan ?

— Oui, répondit le colonel, mais les Persans ne sont-ils pas un peu les Français de l'Asie ?

\*  
\* \*

Le soir, au campement, l'officier présenta son pays. On déplia les cartes. La Perse est riche en kilomètres carrés (à cet égard elle vaut bien trois fois la France) mais l'intérieur n'est qu'un grand plateau désertique. On suivrait la route de Téhéran et de Méched, qui avait été de tout temps celle des envahisseurs, des pèlerins et des commerçants.

Le colonel Esfandiary qui appartenait à la maison militaire de Rheza-shah, et qui avait été spécialement détaché par Sa Majesté auprès de l'Expédition afin de la guider sur le territoire persan, espérait bien, disait-il, nous garder deux mois dans son pays.

Deux mois!...

Dans deux mois Haardt et Audouin-Dubreuil pensent gravir les premiers escarpements de l'Himalaya, et la route est encore longue d'ici à Srinagar.

— Y a-t-il encore de longues routes pour ceux qui ont fait la *Croisière Noire*? dit aimablement le colonel.

— L'Afrique, répondit Audouin-Dubreuil, nous engageait dans une course de fond. L'Asie y ajoute une course d'obstacles. L'Himalaya est une barrière. On ne la franchit qu'à 5 000 mètres d'altitude, et la saison de passage dure à peine deux mois.

Ce ne sont pas là les seuls motifs qui nous pressent. Il y a aussi le message de Point reçu la veille, peu rassurant.

Pourquoi le « Groupe Chine » parti depuis quinze jours n'a-t-il pas encore parcouru les 350 kilomètres qui séparent Tien-Tsin de Kalgan? La rupture de quelques bandages n'est probablement pas la seule cause de ce retard. D'autres difficultés, politiques sans doute, doivent immobiliser les voyageurs. Mais comment les connaître et les connaîtrait-on, comment y remédier? La Chine est si loin...

L'absence de détails était rendue plus pénible encore par l'impossibilité dans laquelle se trouvait Laplanche d'accrocher FPCG (1). En dépit des réglages minutieux faits à Paris, de l'étalonnage des longueurs d'onde, de la fixation précise des heures d'appel, les deux groupes que séparait encore la distance de 6 000 kilomètres, ne parvenaient pas à communiquer directement. Mystère des ondes courtes. Peut-être étaient-elles arrêtées par l'écran inaccessible de l'Himalaya? Laplanche, à ce sujet, en était réduit aux hypothèses puisque c'était la première fois qu'une liaison de ce genre était tentée. Jusqu'à présent son trafic avait emprunté les relais de Beyrouth qui s'était mis en communication avec la division navale d'Extrême-Orient, et les rares messages reçus et expédiés l'avaient été par ce chemin détourné.

*Attendez en lieu sûr que difficultés soient réglées. Avançons vers vous avec joie et confiance.*

HAARDT.

Vers minuit, ce soir-là, après que cette réponse eut été lancée dans un paysage noyé de lune au pied des contreforts du Zagros, Schuller qui remplaçait Laplanche à l'écoute entendit monter de très loin un murmure sourd. Intrigués, les deux hommes tendirent l'oreille.

— Arrête ton moteur!

Alors le murmure se précisa, devint un rythme de sonnaillles. Puis un chameau surgit, fantastique, dans la clarté laiteuse, suivi d'un autre, et d'autres encore. Les bêtes encordées dessinaient une file qui s'allongeait sans qu'on en vît la fin. Cinquante, cent, cinq cents chameaux, peut-être... Chacun d'eux portait sur son bât deux touques de fer blanc, et la lune faisait luire faiblement ce harnachement de métal.

Une caravane d'essence.

\*  
\* \*

A la fin du mois d'avril, la pluie n'avait pas encore tout à fait cessé dans le Kourdistan. Mais elle tombait de très haut, de nuées légères qu'un souffle nettoyait vite.

(1) Indicatif d'appel du Groupe Chine.

La piste, bien que boueuse, n'était pas mauvaise. Elle se déroulait très loin, disparaissant au creux des vallées pour remonter sur une crête ou se perdre à l'horizon, dans la trouée d'un col. L'escadre des voitures avançait en bon ordre, et tous les voyageurs avaient les yeux bien ouverts pour faire connaissance avec ce pays, chargé d'une histoire si lourde et si peu connue.

Que sait-on de la période Parthe, et des Mèdes qui vécurent cinq à six siècles avant l'ère chrétienne? Les plus savants d'entre nous, faisant appel à leurs souvenirs du lycée, se rappelaient que sous la dynastie des Achéménides (560 à 331 avant J.-C.) Alexandre avait vaincu Darius III à la bataille d'Arbella. Ses successeurs, les Séleucides, avaient régné ensuite jusqu'en 226, et les Sassanides de 226 à 640 de notre ère. Puis l'Islam (Califes de Bagdad, Gengis-Khanides, Timourides) s'était brutalement imposé et bien d'autres rois s'étaient succédé jusqu'au Kadjiars, remplacés en 1925 par la nouvelle dynastie Pahlevi.

Près de Kasr-I-Chirin Williams avait photographié une ancienne tour à feu, percée de quatre portes voûtées. Ces vestiges des Sassanides, âgés de dix-sept siècles, étaient encore bien jeunes si on les comparait à ces cartouches sculptés dans le roc, près du village de Sar-I-Poul, et qui représentaient le roi des Louloubi tenant une cordée de captifs attachés comme des chameaux avec une cheville dans le nez.

— Quel âge?

— Six mille ans.

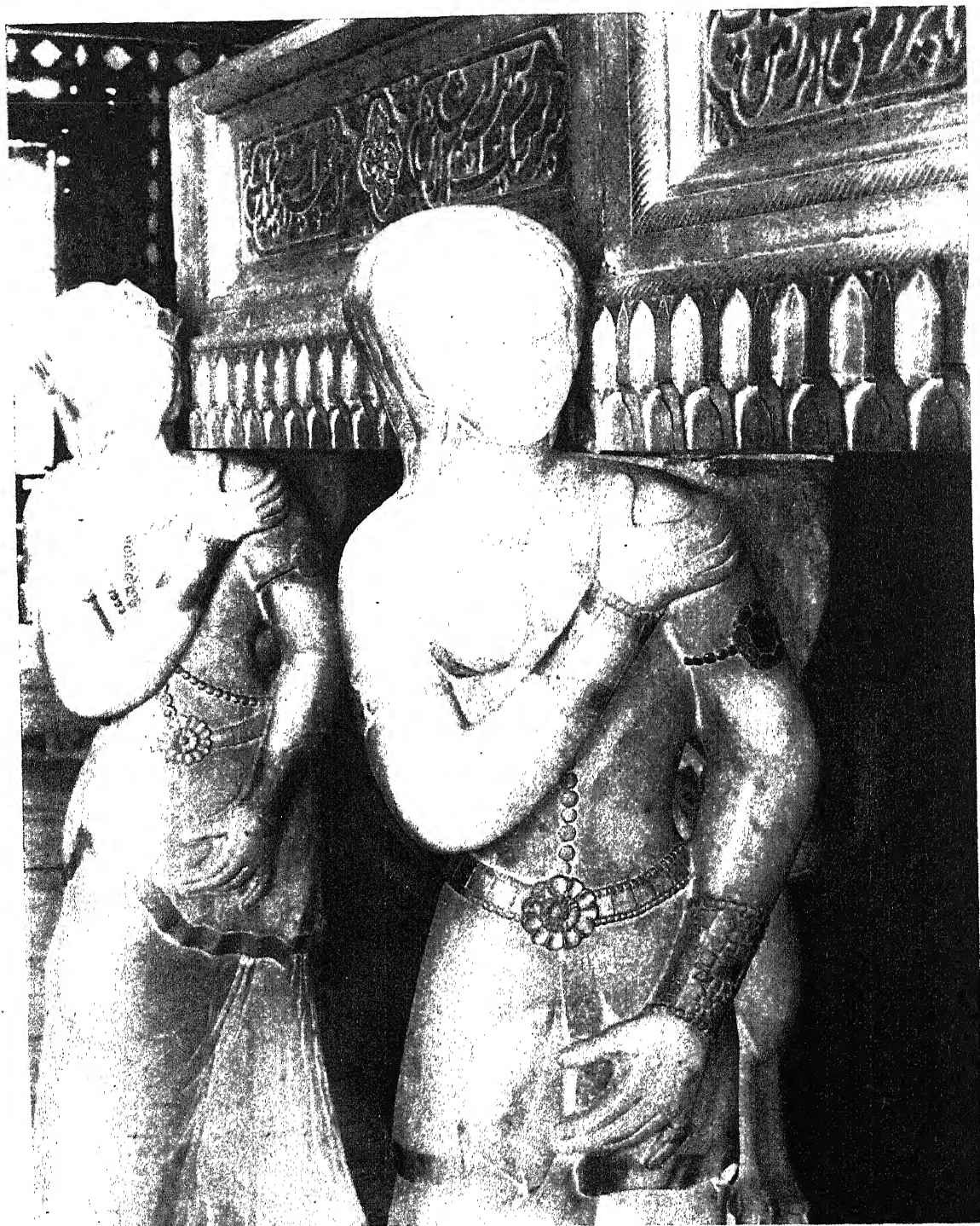
Plus loin, le tombeau d'un roi Achéménide (1) s'ouvrait à vingt mètres du sol, sur une plate-forme pratiquée au flanc d'une muraille lisse et verticale. Il n'avait que 2 500 ans. Les gens du pays y plantaient des perches surmontées de linges flottants, considérant le lieu comme saint et invitant la piété du pèlerin à y déposer une offrande.

Sur la route nous croisions des cavaliers qui portaient un compagnon en croupe; des bergers en toge de feutre, des mendiants immobiles, de vieux der-viches, des pèlerins appuyés sur la crosse de leur bâton et des artisans de village en tournée qui abritaient sous un parapluie leur redingote verte et leur képi national.

(1) Qu'on appelle dans le pays sans raison apparente : *Kalle Davoud* (le tombeau de David).



S. A. R. LE PRINCE HÉRITIER DE PERSE VISITE LE CAMPMENT



DEUX CARIATIDES QUI PORTENT LE TRONE DE MARBRE TRANSLUCIDE  
AU PALAIS TAHKTÉ MARMAR A TÉHÉRAN. (p. 25)

(Ce trône aurait été rapporté par Nadir Shah après sa campagne aux Indes en 1783.)

Sauvage s'inquiétait. Il pensait à ses appareils, cherchait à enregistrer dans ce pays uni-sexué des images plus puériles, des sons plus tendres : un éclat de joues fraîches, un rire de jeune paysanne.

— Les femmes sont encore voilées, lui répondit le colonel, bien qu'elles travaillent dans les champs à visage découvert. Mais le *tchador* (1) disparaîtra peu à peu comme la polygamie. Notre gouvernement lutte contre l'influence des *imans* (2). Certes, il faut aborder avec prudence les problèmes de la religion, mais le Progrès doit finir par vaincre tous les préjugés.

Quand on s'étonnait de voir tant de vignes, il vantait l'excellence du vin persan.

— La religion musulmane ne le défend-elle pas ?

— Presque tout le monde en boit. La Perse évolue rapidement. Le progrès...

Il avait réponse à tout. Son pays ne pouvait trouver meilleur avocat. Plaidoirie sincère que ne décourageait aucune objection précise, et qui gagnait les cœurs sans réussir tout à fait à convaincre.

On ne comprenait pas en effet qu'un pays si entreprenant eût cet air si usé. Ainsi la petite ville de Kermanschah, importante par sa position, peuplée de cinquante mille habitants et qui, vue de loin, resplendissait comme un joyau dans le cirque de ses crêtes neigeuses, n'était de près qu'une vieille cité un peu branlante, cachant parfois derrière ses porches des bâtiments en ruines.

— D'anciens caravansérails, expliquait le colonel. Depuis l'automobile, les caravanes tendent à disparaître et les grandes auberges à chameaux sont désaffectées.

Mais voyait-on beaucoup d'automobiles ?

Ce qui frappait à Kermanschah, c'était plutôt, au carrefour principal, un agent de police casqué de cuir verni (et si neuf qu'on l'eût cru habillé de la veille) sous un écriteau fraîchement peint : « *Sens interdit* » qui condamnait des ruelles charmantes et désertes encombrées de petits ânes porteurs d'orge.

Des chameliers kurdes accroupis devant un verre de thé tiraient sur leur

(1) Grand voile dont s'enveloppent les Persanes et dont elles ramènent un pan pour cacher leur visage en public.

(2) Prêtres musulmans.



pipe à eau dans une boutique où le traiteur faisait gonfler sur les braises la viande de mouton en brochettes.

L'enseigne de cette boutique surprenait : *Couturier moderne*. Plus loin un crémier affichait : *Réparation de lampes, de radiateurs et de garde-boue d'autos*.

Ces annonces ne trompaient personne. Elles étaient aussi incompréhensibles aux commerçants qu'à la clientèle, bien que la langue française fût à la mode ici, disait le colonel, depuis Napoléon.

De vastes porches ouvraient sur des cours bordées de bâtiments en ruines. On entraît. On y découvrait un billard. Des poules picorantes fuyaient devant une bicyclette dont le guidon était hérissé d'accessoires : deux timbres, une trompe, un rétroviseur, un klaxon, une lanterne et une hélice tournante ; c'était le vélo du changeur qui faisait cliqueter dans sa main des pièces d'un *demi-tuman* (1).

Nous étions en Perse provinciale qui garde un léger goût d'Occident, malgré ses troupeaux, ses ânes, sa vieille philosophie et son histoire sculptée dans la pierre.

\*  
\* \*

Cinq jours plus tard, le 28 avril, escortée dans le ciel par deux avions militaires et accueillie dans les rues par une foule enthousiaste, l'Expédition Citroën Centre-Asie faisait son entrée à Téhéran.

Le camp avait été choisi au nord, face au Demavend qui, sur la chaîne de l'Elbourz, dresse un cône volcanique haut de 6 000 mètres.

Double courant de curiosité. Les Français voulaient voir la ville et les Persans voulaient voir les voitures. Pour les premiers, après les lentes étapes de la route depuis Bagdad, une capitale de 500 000 habitants semblait remettre en cause tous les étonnements et rassembler toutes les curiosités. Pour les autres, ces autochenilles pavoisées aux couleurs persanes et françaises étaient des messagères venues d'Occident.

Voir la ville ?

Avec un émouvant désir d'accueil les Persans n'avaient rien négligé pour satisfaire leurs hôtes. On leur avait retenu le soir même des places au théâtre.

(1) Cinq francs.



Le lendemain ils devaient visiter les musées. Ils auraient une autorisation spéciale pour entrer au Palais; ils admireraient en passant le nouvel Hôtel des Postes.

William se dégagea avec un sourire :

— Nous avons un Hôtel des Postes, aussi, à Washington. Les Américains connaissent bien la construction des *buildings* et des manufactures. Ce que nous ne savons pas, ce sont vos petites rues, vos vieilles boutiques, tout ce qui se cache derrière vos mosquées, pourquoi vos jardins sont si beaux, pourquoi les platanes font sur le pavé des carrefours une ombre si bleue.

Une promenade dans les quartiers neufs de Téhéran ne lui apprit rien. Ils étaient éventrés d'un bout à l'autre. Pourquoi ces chantiers? On perçait des avenues plus larges, on nivelait le sol.

D'un coup de crayon une volonté avait sabré, sur les plans, d'anciens bâtiments jugés insalubres.

— Nous n'avons pas d'argent pour restaurer les vieux palais, alors nous préférons les démolir!

Seulement, comme la ville ancienne se plaignait, montrant, plaies touchantes, une encoignure restée debout avec ses stucs légers, une mosaïque de cristal palpitant à la lumière de la rue, et comme la ville nouvelle ne s'affirmait pas encore, on ne savait plus, des deux, quelle était la vraie.

Était-ce le quartier des vieilles résidences où l'aristocratie kadjiare (1), écartée du pouvoir, tremblante et sceptique, se consolait en buvant du thé vert, en fumant le narghilé et en mangeant des confitures? Ces dignitaires, déchus, Maréchaux du Palais ou Ministres de la Cour sous l'ancien Shah, avaient beau rouler des yeux indignés sous leurs épais sourcils et redresser noblement leurs grandes moustaches courbes en adressant d'inoffensifs reproches aux jeunes « Fauxcoli (2) » de *Lalezar* (3), c'est en vain qu'on cherchait en eux l'expression durable de la Perse.

La trouverait-on au palais Tahkté Marmar, dans ses jardins, ses miroirs d'eau limpide, ses mosaïques bleues, sa salle d'audience et son trône de

(1) La dynastie turcomane des Kadjiars a occupé le trône de Perse de 1786 à 1925, avènement de la dynastie Pahlevi.

(2) Terme ironique appliqué aux Persans du nouveau siècle qui portent le faux-col occidental.

(3) Rue principale de Téhéran.

marbre? Ou dans le *Cham Sol e Maré* (le bâtiment du Soleil) avec ses terrasses de faïence, ses salles d'or et de diamant, ses collections de bijoux, ses aiguières incrustées de pierres précieuses, ses tapis de soie, ses nappes brodées de perles, ses chaises d'honneur en or massif, avec le sabre, l'arc, le carquois enrichi de diamants (pas les flèches) qui avaient aidé Giakhan Koshah à conquérir l'Inde?

Pas davantage.

Et comme, près de la tiare d'étain recouverte d'enluminures, couronne de Han Hadji Matrom, premier chef de la dynastie kadjiare, on voyait un service à café, présent de Pierre I<sup>er</sup> de Russie, et ces assiettes plates décorées de victoires qu'offrit Napoléon à Fatali Shah, on comprenait que toutes ces richesses sous vitrines étaient mortes et que ce palais fabuleux, inhabité, n'était plus qu'un musée.

\*  
\* \*

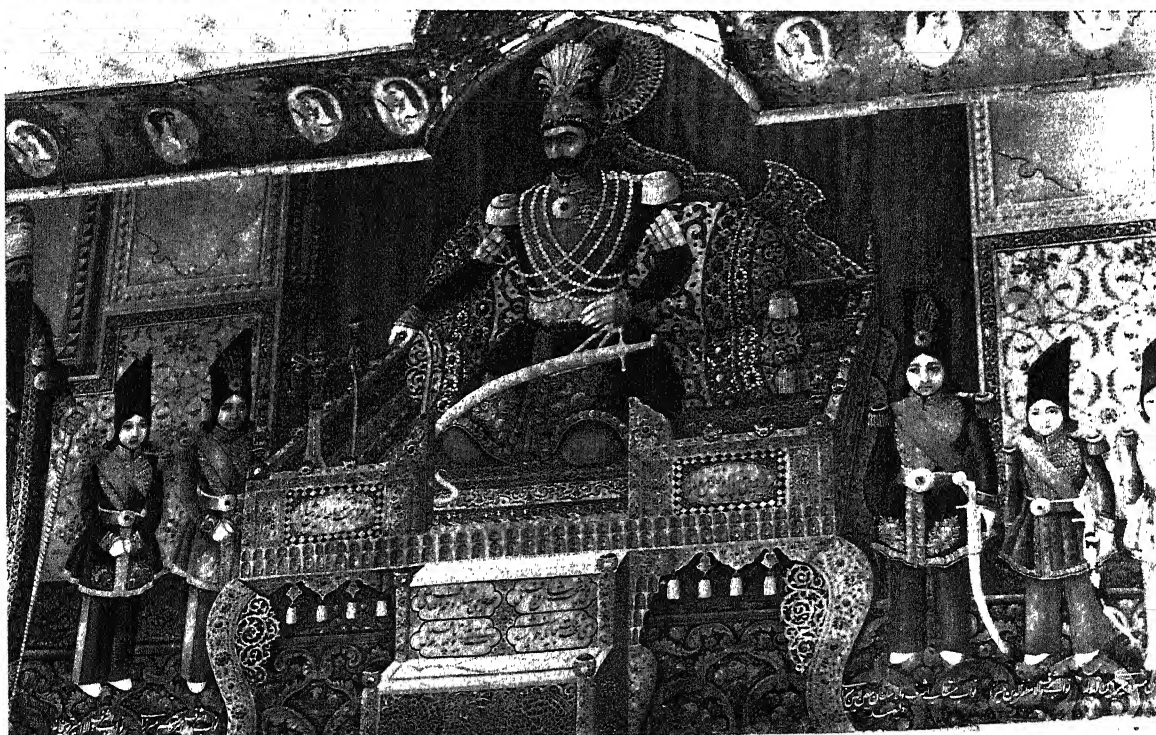
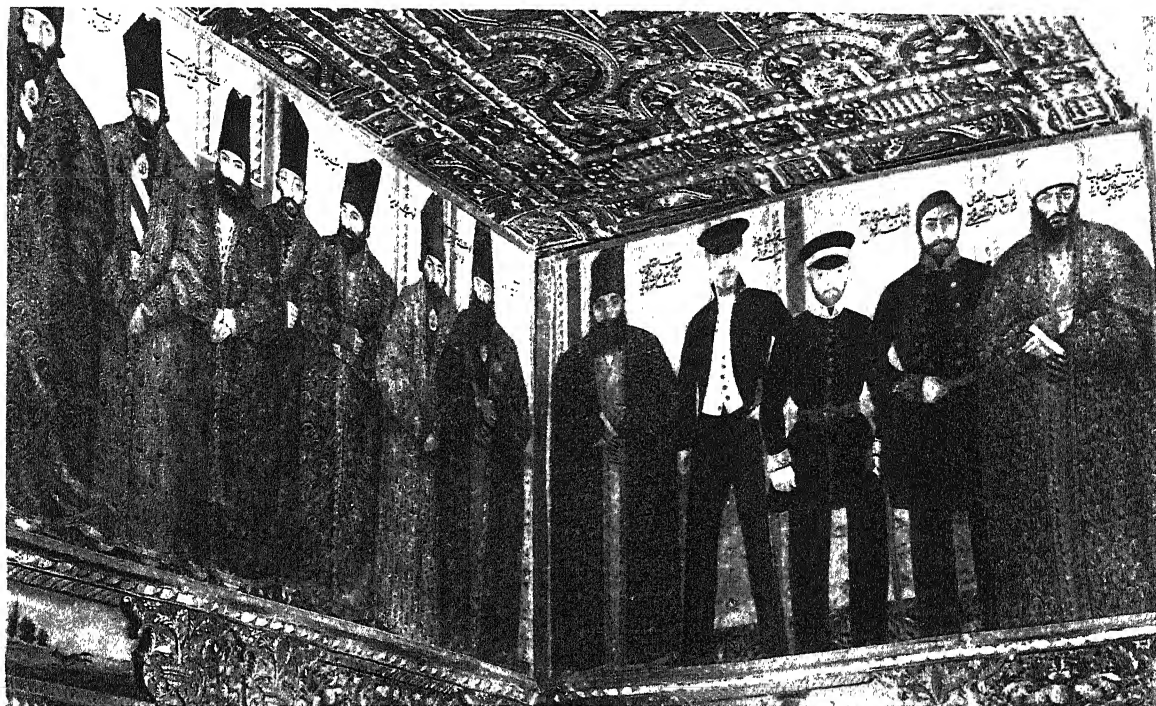
Après avoir visité trois mosquées, assisté le matin à la *Fête des Fêtes* sur la place des Canons où l'on immolait un chameau pour commémorer le sacrifice d'Ibrahim; après avoir déjeuné au restaurant *Loghantié* où le Sem de l'époque avait dessiné sur les murs tous les personnages de la cour au temps de Gobi-neau; après avoir célébré le douzième anniversaire de la fondation du Bahaïsme (1), Sauvage, Jourdan et Iacovleff, ce matin-là, errant dans les vieux quartiers de Téhéran, s'obstinaient à y chercher l'expression d'une Perse plus attachante.

Dans ces faubourgs du sud dont le charme n'est fait que de couleurs, de grandes taches d'indigo flottaient à la devanture des teinturiers qui teignaient des laines pour les tapis. A l'ombre d'un platane, un marchand de sorbets à la glace vendait ses cornets dans une vieille chaise à porteurs et des moullahs au turban vert, des *hadjis* (2) venus des villages voisins, à califourchon sur leur âne, marchandaient l'orge et la farine.

Le guide entraîna les trois Français dans une ruelle et poussa une porte basse. Courbant la tête, ils descendirent quelques marches. Ils se trouvaient à

(1) Nouvelle religion orientale.

(2) Titre conféré aux Musulmans qui ont fait le pèlerinage de la Mecque.



PEINTURES MURALES A L'INTÉRIEUR DE L'ANCIEN PALAIS DE GOULISTAN (p. 26)

- 1 PERSONNAGES DE LA COUR AU TEMPS DE GOBINEAU MINISTRE DE FRANCE.  
LE QUATRIÈME EN PARTANT DE LA DROITE
- 2 PORTRAIT D'UN SHAH DE PERSE DE LA DYNASTIE DES KADJARS



« ET LE TAMBOURINEUR CHANTA... » (p. 27)

présent dans une salle ronde, éclairée par un soupirail. Sur un sol d'argile battue douze hommes étaient étendus, ventre à terre, un court pagne noué autour du torse. Au claquement d'une paume sur un tambourin, ils jaillirent tous d'un seul bond et saisirent des massues.

Tandis que les bouteilles de bois décrivaient mille courbes, glissant le long du corps et gonflant les biceps, un jeune athlète gainé dans un corselet de muscles étendit les bras, ferma les yeux et commença de tourner sur lui-même, vite, plus vite encore...

Et le tambourineur chanta.

Alors les athlètes décrochèrent de la muraille des arcs de fer, très lourds, qu'ils baisèrent de leurs lèvres avant de tendre la corde chargée d'anneaux de bronze :

— Ehé...

Et ils bandèrent leurs muscles comme les archers du grand Schah Abbas (1). Puis ils s'allongèrent à nouveau, s'armant chacun de deux lourds boucliers de frêne, balançant le torse, se protégeant contre un ennemi imaginaire. Ainsi faisaient les guerriers Sassanides pour s'accoutumer aux gestes de l'attaque et de la défense.

D'un geste, le maître du *Zoukhané* (2) rejeta son tambourin. Il haletait. Un spectateur s'approcha de lui, essuya son front couvert de sueur et lui fit l'hommage d'une rose. L'exercice était terminé.

— Peut-on soulever un de ces boucliers ? demanda Iacovleff.

Son guide secoua la tête :

— Il est interdit à un profane d'y toucher. Ce sont des instruments sacrés.

Un à un les fiers Sassanides quittèrent, les yeux baissés, l'arène au sol d'argile. Ils décrochèrent du clou leur képi civil et leur vieux pardessus. Délaissant ces jeux de princes, ils redevinrent des Persans d'aujourd'hui, des boutiquiers, des garçons de restaurant, des portefaix et des commis.

Entendaient-ils encore, mêlé au bruit de la rue, ce chant vieux de quinze siècles que scandait le tambourineur ?

(1) Abbas le Grand, schah de Perse, de la dynastie des Séfis, conquérant et administrateur éminent (1557-1628).

(2) École d'athlètes.



*O Perse, tes maîtres se succèdent, emportés comme des feuilles de platane quand souffle le vent du désert; mais tu demeures, toi, éternel, ô vieux pays de nos ancêtres, chargé de misères et fier de ta vieille histoire.*

\*  
\* \*

8 mai. — A Dhamghan de violents orages ont défoncé les chemins. Tout se délaye dans une boue couleur ocre.

— Allah il Allah!

Plusieurs camions chargés de pèlerins sont enlisés jusqu'au moyeu. Les malheureux ont attendu douze heures sous la pluie l'unique cantonnier persan qui arrive enfin, sordide et souriant, portant sur l'épaule une mince pelle à long manche et mâchonnant une fleur.

— Allah il Allah!

Il ne peut que joindre ses prières à celles des pieux voyageurs.

— Donnez-leur un coup de main, dit Haardt.

Et deux chenilles attelées aux deux camions, tendant les câbles, les arrachent de la boue.

— Allah il Allah! répète Ferracci entres ses dents. Seulement ne recommencez pas! Le Prophète n'est pas entrepreneur de dépannage.

9 mai. — Gauffreteau, notre popotier, tombe malade. Jourdan redoute une angine diphtérique. Il possède du sérum, mais sec et qu'il faut dissoudre. Toutefois les risques de contagion sont à craindre. Or Méched est encore à trois journées de route, et quelle route! Avec sa voiture légère Costantini propose d'y emmener le malade et son docteur en roulant sans arrêt. Il part le soir même.

Ici de la boue, des villages en ruines et des tombeaux, au long d'une ligne d'oasis où les grandes cités de jadis ne sont plus que d'humbles bourgades encombrées de mendiants. L'un d'eux, assis sur le bord du chemin, tend vers les voyageurs des mains suppliantes. Il ne peut ni se lever ni marcher.

— Donnez-lui un *schaï* (1)...

(1) Un sou.

Mais devant le Kodak, ce paralytique bondit sur ses pieds. Il va s'enfuir.

— Donnez-lui un *tuman* (1)...

Aumône royale. Le mendiant revient sur ses pas. Il ne quittera plus désormais cette place miraculeuse où l'on retrouve l'usage de ses jambes et où l'on reçoit, d'un geste, de quoi vivre pendant un mois sans bouger.

\*  
\* \*

Sebzevar, les pavots blancs; Nichapour, les turquoises. Fleurs et bijoux. Premiers dons de l'Asie qui effarouchent les Européens, car les fleurs endorment et les bijoux portent malheur.

Les voitures cheminent. Le septième jour après avoir quitté Téhéran, elles entrent à Méched.

— Et Gauffreteau?

Le docteur Jourdan raconte son entrée, au hasard, chez un droguiste qui égrenait son chapelet. — Du sérum? Parfaitement. Le produit est allemand, de marque irréprochable, étiqueté en français. Gauffreteau le soir même était hors d'affaire.

Une autre bonne nouvelle : de Vassoigne, accompagné de Varnet, est arrivé la veille. Haardt lui tend les mains avec joie :

— Vous savez que l'abandon de la route nord a modifié nos projets primitifs. Nous passons par les Indes (2).

— J'étais déjà loin lorsque m'est parvenu le message contenant vos nouvelles instructions.

Au delà de Méched, le pays est encore noyé d'eau. Les pluies d'orage ont ruisselé sur les pentes. Plus de chemin. Des plaines de boue liquide.

L'Asie commencerait-elle à se défendre?

— Vous avez maigri, mon cher, racontez-nous un peu l'Afghanistan!...

Mais de Vassoigne se borne à répondre, en souriant :

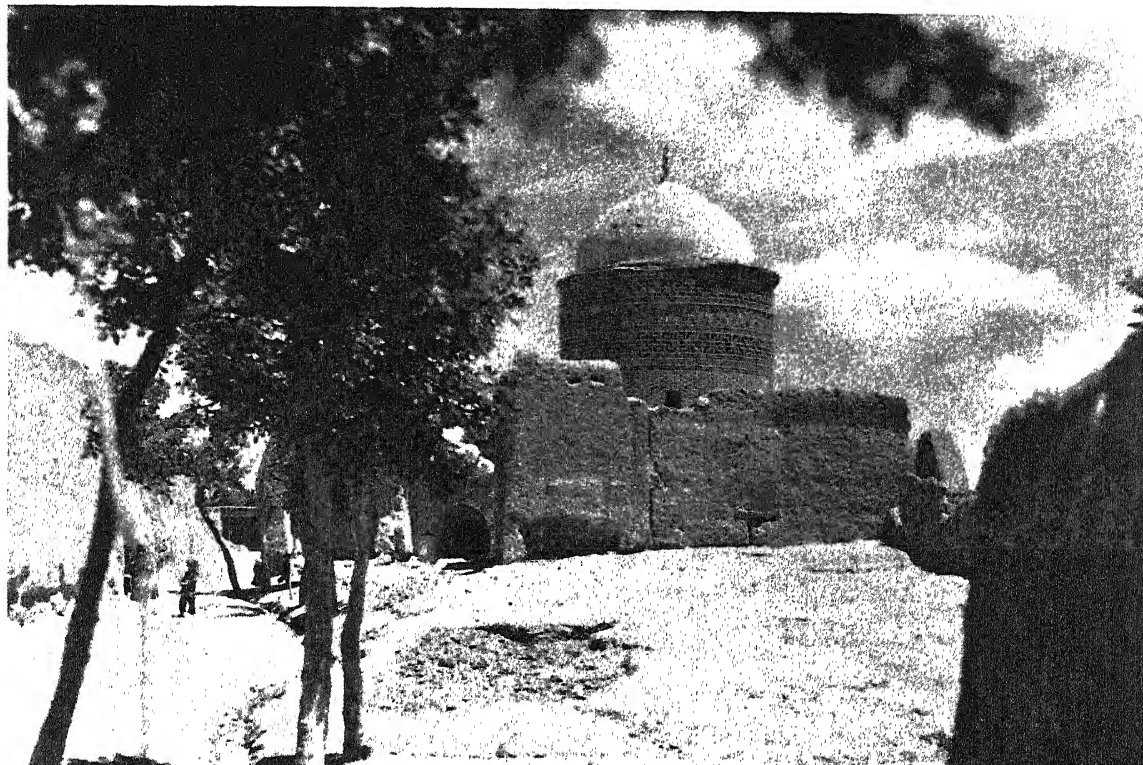
— J'ai perdu treize kilos!

(1) Dix francs.

(2) On se rappelle qu'Élie de Vassoigne avait été chargé, en décembre 1930, de faire une reconnaissance de l'itinéraire passant par le nord de l'Afghanistan et le col de Vakhdjir.

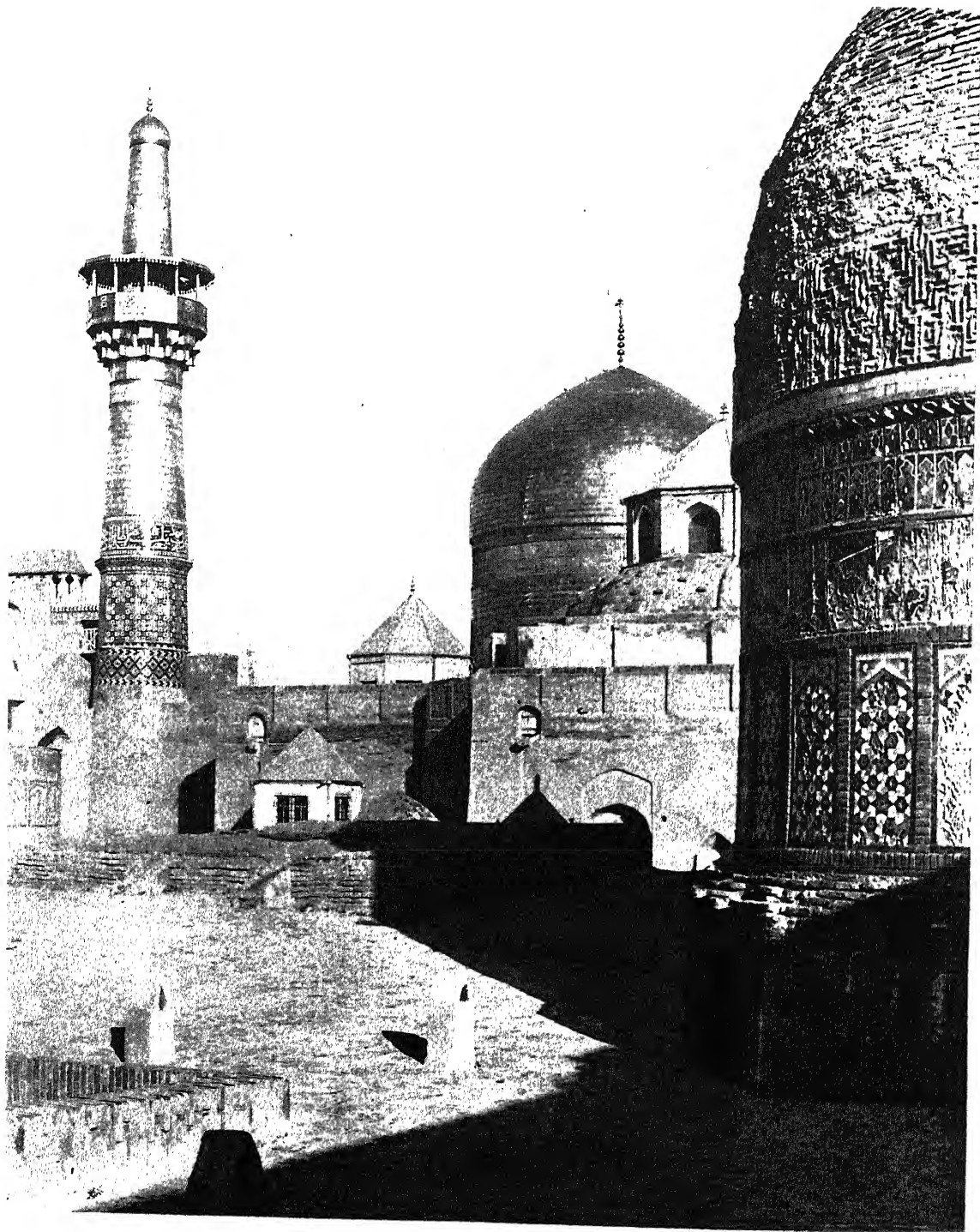






« ET DES TOMBEAUX... » (p. 28)

« DES VILLAGES EN RUINES... » (p. 28)



MECHED, LA VILLE SAINTE AUX COUPOLES D'OR PUR (p. 29)

### III

## EN TERRE PIEUSE ET PURE D'AFGHANISTAN

*ISLAM KALEH. — S. E. ABD UR RAHIM KHAN, GOUVERNEUR  
D'HÉRAT. — BABA DARIA ET BABA MOTOR. — ARRIVÉE A CABOUL.  
LA VALLÉE DE BAMTYAN.*

**L**E colonel Esfandiary et son adjoint, émus, un peu solennels, en levant leur gobelet rempli de champagne, espèrent que la Mission Citroën a trouvé en Perse un accueil qui ne l'a pas déçu. Le colonel envisage avec appréhension notre entrée en terre afghane. Le pays n'a pas de routes. Les pistes sont peu sûres et les nomades assez turbulents. On se bat dans le nord, chez les Usbecks...

— Enfin, soupire-t-il, je bois à votre chance et à vos succès. Dieu vous aidera!

Merci.

Le soleil est éclatant. Durable? Varnet affirme que oui; il a consulté comme autant de baromètres, les *badjirs*, ces petites cheminées érigées entre les coupoles de terre battue qui coiffent les derniers villages persans. Comme elles aèrent la chambre du sous-sol où l'habitant passe les heures chaudes, on les oriente toujours en direction du vent dominant. Aujourd'hui, elles sont au beau fixe.

Et ce vent dominant est porteur de bonnes nouvelles, puisqu'un message transmis par Beyrouth et reçu dans la matinée apprend à tous que le « Groupe Chine » a enfin quitté Kalgan à l'heure où le « Groupe Pamir » lui, quitte la Perse.

Entre le dernier poste militaire persan et le premier poste militaire

afghan, s'étend sur quelques kilomètres un territoire qui ne semble appartenir à personne.

— Nul n'en voudrait, murmure de Vassoigne.

Quelques mois plus tôt, en hiver, sa voiture engluée jusqu'aux ailes dans ce borbier, y était restée trente-six heures et n'avait regagné la terre ferme qu'avec la collaboration de trente hommes et de quatre bœufs trouvés là par un heureux hasard.

Comme le printemps a fait des miracles, la colonne atteint aujourd'hui, en trente-cinq minutes, Islam Kaleh (1), où la première voiture, après avoir contourné une épaisse muraille de terre, s'arrête devant la citadelle aux remparts crénelés. Y a-t-il des armes braquées sur nous à travers ces créneaux? Oui, il y a des fusils; six fusils, parallèles et présentés verticalement par six Afghans. Au garde-à-vous, le « colonel Sahib » qui commande à ces guerriers pieds nus et harnachés de cartouches, touche son bonnet d'astrakan :

— *Saalamalekkoum... Mekher Baschi... Djouri... Tayéré... Khodar Fiez... Schoman... Manda na Baschi...*

Haardt, debout dans sa voiture, salue militairement, regarde son interlocuteur bien en face et demande d'une voix forte, sans détourner la tête :

— Varnet, que dit cet officier dont l'allure est si martiale?

— Il dit : « Vos pieds sur mon œil ! » Une politesse. Il ajoute que ses yeux sont illuminés par la joie de votre arrivée, que toutes ses pensées sont prêtes à concevoir ce qui peut vous faire plaisir. Il vous supplie de n'être plus fatigué.

Quelques minutes plus tard, assis devant une nappe de coton blanc, chargée de pâtes de fruits, d'amandes et de confitures, de sucreries roses et bleues, de pistaches fraîches, de dattes et de prunes confites, nous savourions, en buvant une tasse de thé vert, notre première surprise en terre afghane. Terre où, dit la légende, tout indigène étant doublé de son fusil, le voyageur peut toujours croire qu'il est visé.

(1) Tour de l'Islam, jadis appelée *Kafir Kalch* : Tour des Infidèles. Poste-frontière afghan.

\*  
\* \*

Au delà d'Islam Kaleh, la longue trouée que nous avions suivie comme un couloir depuis la Mésopotamie, était barrée par une chaîne neigeuse dont on distinguait mal les crêtes : l'Hindou-Kouch. C'était la fin de ces riches vallées qui avaient attiré jadis les hordes du grand nord, le rebord de ce Khorassan où vingt races se mélangeaient encore et où la vie humaine connaissait trois rythmes : celui du sédentaire, de l'envahisseur et du nomade.

Nous avons traversé tout cela avec nos voitures et aujourd'hui le grondement des moteurs continuait à s'affirmer devant quelques bergers pensifs qui nous regardaient passer.

Mais bientôt surgirent les épaisses murailles d'une ville. En approchant, on constatait qu'elles étaient doubles, triples, avec un fossé et un chemin de ronde où, de distance en distance, s'élevait une tour de garde. Au pied de ces murailles, accroupis près d'un ruisseau limpide ou groupés autour d'une vieille mosquée d'un émail bleu rongé par le temps, mais plus céleste que le bleu du ciel, des Afghans nous attendaient, stupéfaits. Pieds nus, en chemise bouffante et larges pantalons de cotonnade, ces hommes aux traits rudes s'écartaient sans hâte. Leur nombre augmentait toujours. Ce fut bientôt par centaines qu'ils précédèrent notre convoi engagé sous la voûte qui commande l'entrée de Hérat (1), au carrefour des routes de l'Inde et de l'Occident.

Encore ébloui par la clarté d'un beau jour de mai, les yeux divaguaient à présent dans une ombre épaisse, attendant un nouvel épisode, comme pendant ces « nuits » de théâtre qui annoncent un changement de tableau. Peu habitués à cette lueur de soupirail filtrée d'en haut par les claies grossières qui formaient un toit à cette rue, chacun se croyait épié par mille curiosités chuchotantes. Williams essuyait ses lèvres sèches avec son mouchoir et les verres de ses lunettes brillaient comme des escarboucles. Iacovleff écartait des cils couverts de poussière, laissait vagabonder son crayon en croquis

(1) Jadis Alexandrie en Arie.

éperdus. Morizet, debout près de la camera, préparait ses bandes de film comme des bandes de cartouches. Tous, devant ces images groupées dans une harmonie naturelle si inattendue, croyaient être arrivés, enfin, là où commence un Orient intact.

Ce n'était sans doute qu'un marché couvert, mais la vie n'y avait point changé depuis les Califes et cette permanence lui conférait une beauté presque solennelle. Lumière peut-être fausse, mais divine, puisqu'elle enrichissait du même éclat les concombres verts et les broderies aux fils d'or des marchands de babouches, les soieries et entrailles sanglantes à l'étal du boucher. Elle provoquait chez nous le même enthousiasme : un étonnement à l'état pur dont chacun se laissait gagner et qui devenait peu à peu de l'admiration.

— *Khabardâr!* (attention).

Les autochenilles avançaient lentement. Lorsqu'elles arrivèrent au *Tchahar-sou*, le carrefour des deux rues principales qui divisent la ville en quatre quartiers, la curiosité de la foule s'épaissit encore, affluant de trois côtés. Il fallut s'arrêter. C'était l'heure où les boulangers retiraient des fours en ogive les semelles de pain cuit, minces comme des basanes; où les ânes du porteur d'eau, chargés d'outres pleines, ruisselaient sur leurs quatre pieds; où l'on démasquait les cages d'osier pour laisser chanter les cailles de combat; où des essaims de mendiants aux yeux révoltés redoublaient de ferveur dans leurs prières; où l'écrivain public avait laissé tomber son écritoire sous le sabot d'un cheval énervé que retenait un cavalier turcoman coiffé de poil de chèvre.

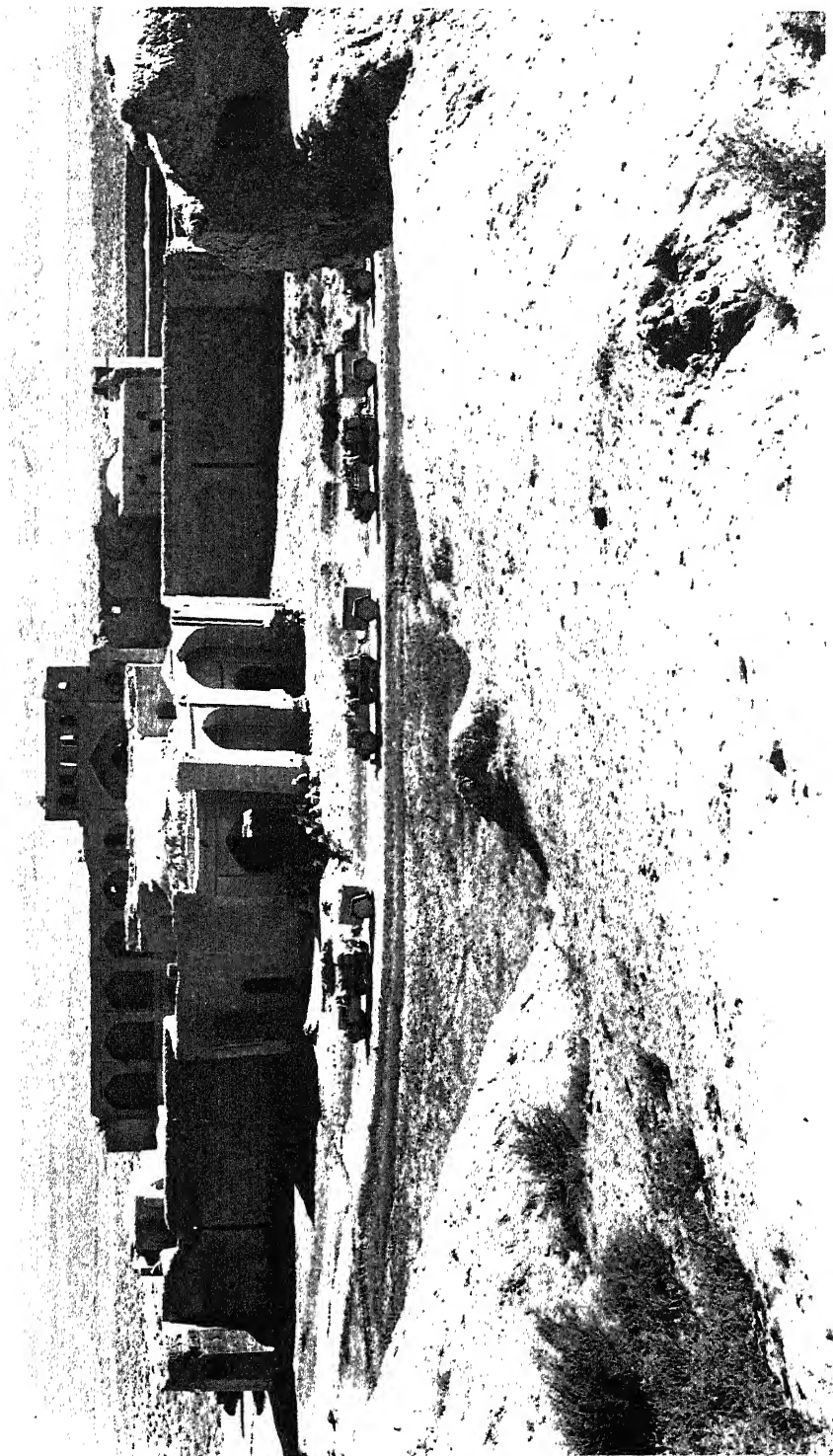
Des yeux ouverts, des bouches ouvertes. Lorsque Collet, le mécanicien de la chenille T. S. F., alluma les phares, toute la ville transpira d'étonnement, et le bruit du klaxon la fit se pâmer de rire.

A l'autre extrémité du bazar, les voitures franchirent à nouveau la muraille. Non loin des remparts se trouvait, cachée au fond d'un grand jardin, une petite maison rose dont la véranda s'ouvrait sur un miroir d'eau. Parterres de fleurs et chants d'oiseaux. Un goûter était servi sur une longue table.

Quarante serviteurs alignés attendaient que Varnet traduisît les ordres. Le gardien de la maison s'inclina.

— Il dit que Son Excellence, le gouverneur de Hérat, souhaite à l'Expédition la bienvenue dans sa province.





ISLAM KALEH, POSTE FRONTIÈRE D'AFGHANISTAN. (p. 32)



« CES GUERRIERS PIEDS NUS ET HARNACHÉS DE CARTOUCHES... » (p. 32)



— Mais..., répondit Haardt, cette hospitalité inattendue, ce jardin, ces tapis, ces roses...

— Il dit que vous êtes chez vous.

\*  
\* \*

Le raffinement de cet accueil semblait incompatible avec la réputation du Gouverneur de Hérat qui passe en Perse pour un aventurier.

S. Exc. Abd Ur Rahim Khan nous reçut le soir même, en uniforme, botté et coiffé du *kola* d'astrakan gris orné d'un emblème militaire. Il habitait une sorte de caserne fortifiée dont il n'occupait que le bâtiment d'angle. Tout le reste lui servait de dépendances, d'écuries et d'arsenal.

— Soyez les très attendus dans ma province...

Sur le mur d'un petit salon meublé à l'européenne, était accrochée une grande carte de l'Asie occidentale et de l'Afghanistan. Tous les noms figuraient en persan. On y voyait à peine la France, tache rose perdue dans un angle. Comme elle était loin!

— Mon fils..., dit encore Abd Ur Rahim Khan.

Son regard trouble et dur s'était adouci. Cet homme qui, par un coup de force et en faisant tomber cinquante têtes, s'était rendu maître d'une ville dont il réprimait d'une main ferme la turbulence; cet homme qui régnait par l'arbitraire sur des Persans, des Timouris, des Yamtchedis, des Hazaras et des Turcomans; cet homme si farouche, et dont les épaisses moustaches accentuaient encore l'air martial, n'avait-il donc d'autre escorte que celle de cet enfant âgé de douze ans, dont il tenait la main?

L'enfant, qui portait un *Mauser* en bandoulière et dont la ceinture était bourrée de cartouches, se redressa.

— Je n'ose, dit en souriant Audouin-Dubreuil, lui offrir une cigarette. Pourtant je vois que vous n'avez pas attendu qu'il commence à fumer pour lui offrir un fusil.

— Ne faut-il pas apprendre à porter une arme pour devenir un homme?

Mais pour ses hôtes de passage, le Gouverneur de Hérat ne voulait être qu'un ami, et ce despote cruel qui fait trancher encore sur un billot le poignet

du voleur pris en flagrant délit, avait eu l'idée d'une promenade champêtre aux environs de la ville, sur une colline d'où la vue s'étend à plus de soixante kilomètres à la ronde. On comprenait mieux là, disait-il, l'importance de l'ancienne colonie fondée par Alexandre et qui, englobant alors tous les villages actuels de la région, de Gournian à Obeh, comptait six millions d'habitants.

— L'endroit était un site où aimait à rêver un poète célèbre; il est enterré ici et j'aurais voulu, ajouta-t-il avec courtoisie, que ce lieu fût celui de votre campement et de vos promenades préférées.

Hélas, notre séjour à Hérat est si court et notre route si longue encore!...

— Qu'il soit fait selon votre fantaisie et vos désirs!

Faisant un signe à un dignitaire de sa suite qui portait dans une bouteille thermos l'eau de ses ablutions, le Gouverneur de Hérat nous demanda la permission de s'éloigner.

— L'entretien est terminé, traduisit Varnet.

Prosterné entre son fils et le chef d'état-major, Abd Ur Rahim Khan, tourné dans la direction de la Mecque, priait à présent, le front dans la poussière.

\*  
\* \*

Ferracci voulant remplacer la frette de caoutchouc de ses galets de roulement par un bandage d'aluminium, venait de découvrir dans le bazar, grâce à Varnet, un fondeur. Sans perdre une minute il façonnait déjà de ses mains un moule en terre qui contiendrait le sable de fonderie. Sur le seuil, un mur de curieux bouchait l'entrée de l'atelier. Dans le trou noir de la forge le fondeur écoutait en respirant une rose.

— Quand sa coulée sera-t-elle prête? demanda Ferracci.

— Il va dire : « Tout de suite. » Comptez trois quarts d'heure.

Varnet continua, impassible :

— Ou trois heures... ou jamais; cela dépend du voisin.

— Du voisin?

— Oui, un homme jaloux qui peut lui jeter un sort. Il est là... c'est le grand, en turban jaune...

Le fondeur devait l'avoir aperçu, car il restait immobile à présent, les bras ballants et soudain affaissé comme s'il avait mal à l'estomac.

— Un sort? répéta Ferracci; il faut conjurer ça tout de suite. Collet, allume ta lampe à souder!

Déjà les curieux s'envolaient comme des moineaux. Collet se dirigeant vers l'homme au turban jaune faisait de grands cercles de feu avec sa lampe.

Ferracci l'encouragea :

— N'aie pas peur de conjurer le sort, Collet... conjure toujours!

Le seuil à présent était libre.

— Alors, ça va mieux, mon gars? ajouta Ferracci en se tournant vers le fondeur.

Le sort étant conjuré, celui-ci s'était remis à tirer avec ardeur sur son soufflet en peau de bouc.

\*  
\* \*

C'était à partir de Hérat qu'il fallait abandonner pour quelques jours la direction de l'est, et cette route du col de Vakhdjir que la révolte des Usbecks interdisait à l'Expédition.

Les voitures descendront vers le sud jusqu'à Farah, puis reprendront la direction de l'est jusqu'à Kandahar pour remonter au nord-est vers Caboul. Les premiers et puissants contreforts de l'Hindou-Kouch ne peuvent être contournés que par cette route de 800 kilomètres reliant les trois villes afghanes.

Itinéraire suivi, vingt-deux siècles auparavant, par Alexandre qui, traversant l'Adreskand, recevait la soumission de la Drangiane et fondait plus au sud cette Alexandrie d'Arachosie (Kandahar) qui commande les passages de l'Indus.

Quatre fleuves à traverser, sans compter les rivières. Et pas de ponts. La montagne de l'Afghanistan n'a pas ces contours amollis des chaînes qui ourlent les routes persanes. Elle déchire le ciel de ses pointes aiguës. A gauche, commencent les escarpements d'un énorme massif encore peu connu qui, plus à l'est, dans ce Kohistan mystérieux, se relèvera encore et s'épaissira, écran redoutable aux rares nuages des mers de l'Ouest qui se sont aventurés jusque-là.

Il est heureux que les eaux baissent et que la force du courant diminue. L'Expédition arrive au moment favorable. Les fleuves ne sont pas trop gonflés et roulent cependant assez d'eau pour que, plus loin, des bacs puissent être utilisés.

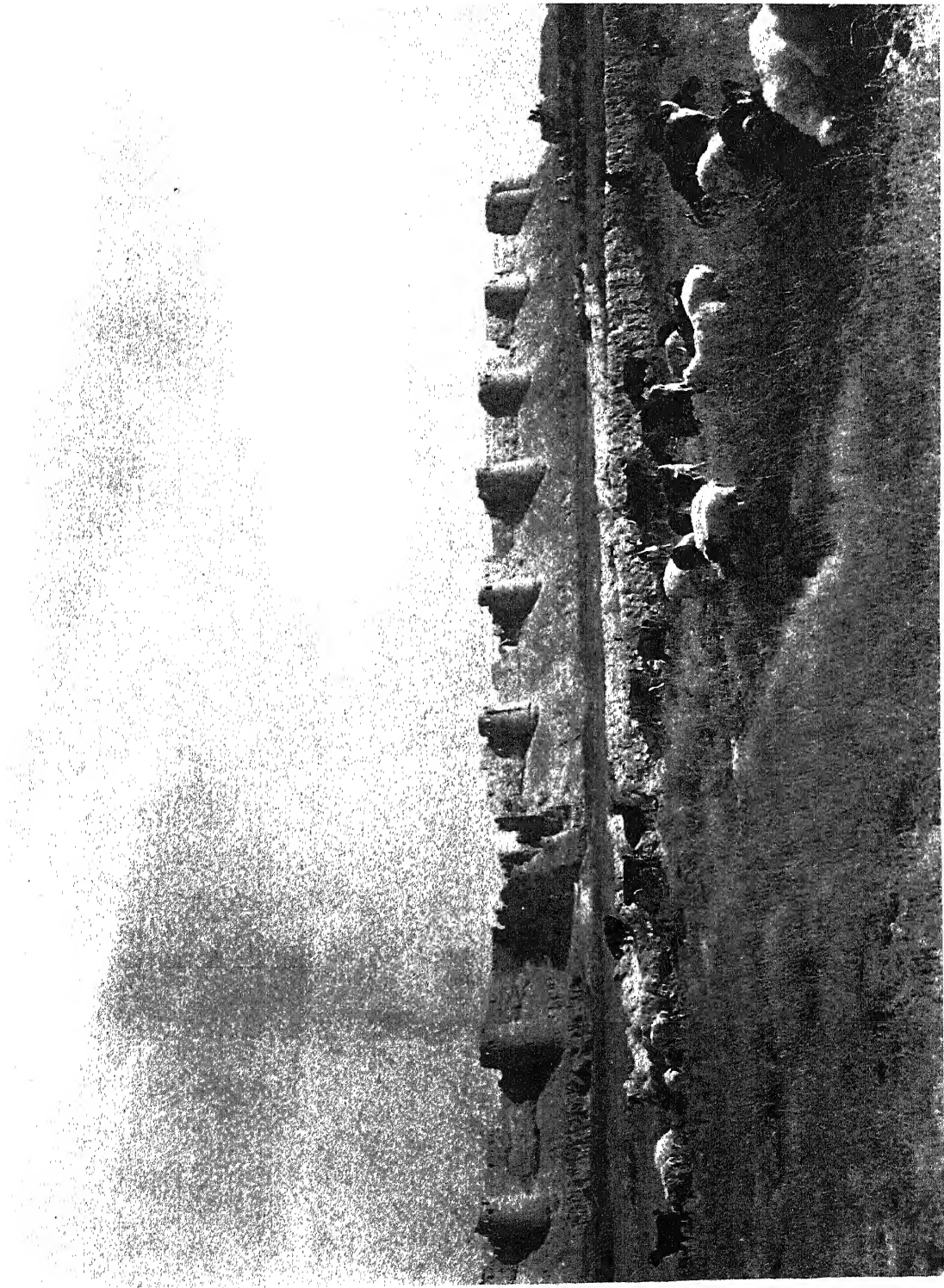
Telles sont les exigences des pistes afghanes, simples trouées de passage. Le trafic y est intermittent. Une crue inattendue peut, sur un parcours normalement effectué en dix jours, retarder le voyageur de trois mois. Aussi la qualité de voyageur en Afghanistan est presque un état social. L'errant, ainsi immobilisé, fait partie du village, en adopte les mœurs, s'y emploie comme travailleur jusqu'à ce que la baisse des eaux l'autorise à poursuivre son chemin.

Le premier fleuve, l'Adreskand, n'offrit pas de difficultés. On reconnut le gué indiqué par les indigènes en y faisant passer trois hommes se tenant par la main. Comme ils n'avaient de l'eau que jusqu'à mi-corps, on se borna à alléger les voitures. La hauteur d'eau dans les remorques n'atteignait que trois centimètres et nos lits, dans leurs boîtes métalliques, pouvaient passer sur les voitures qui s'engagèrent prudemment et traversèrent la rivière sans noyer les moteurs.

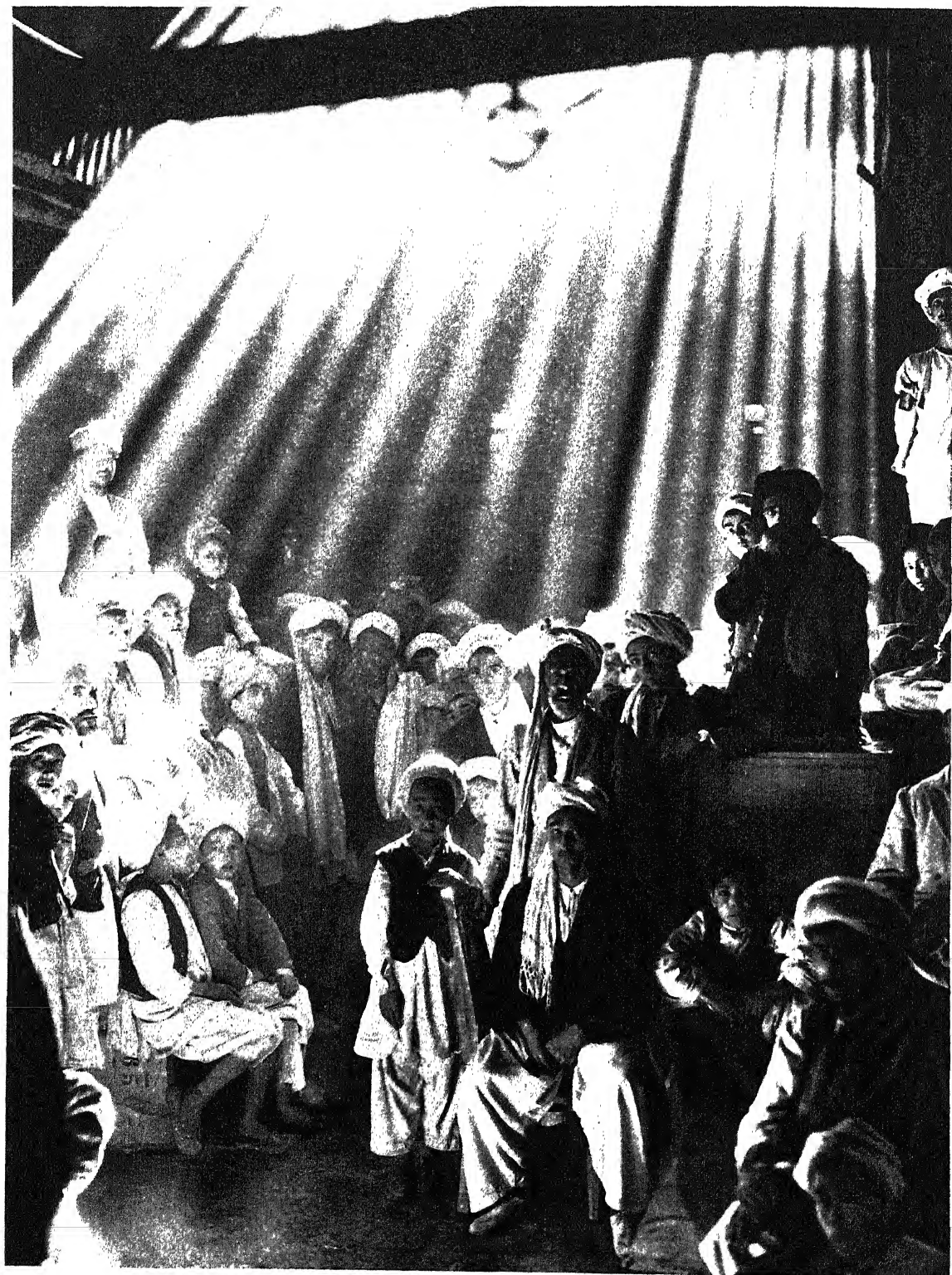
Mais plus loin, le Farah-Roud, avec 150 mètres de largeur et, par endroits, une profondeur de deux mètres, compliqua les opérations. Deux techniques en présence : celle des indigènes (ils étaient une centaine prêts à intervenir) consistait à s'accrocher aux câbles en invoquant Allah, et à tirer avec ivresse mais sans cadence, stimulés par les injures d'un moniteur qui scandait avec son chasse-mouches chaque tirade de ce poème épique.

Haardt préférait opérer avec des moyens mécaniques et faire placer sur la rive opposée un « point fixe » qui permettrait à une voiture de remorquer toutes les autres.

On élogea trois cents mètres de câbles. De l'acier de 8 millimètres. Les indigènes le halèrent en chantant, sur leurs épaules. Deux mécaniciens, à cheval sur deux Afghans, l'accompagnèrent sur l'autre rive où ils ancrèrent solidement les douze crochets d'acier du point fixe muni d'une poulie de retour. On engagea le câble dans la gorge de la poulie et on le ramena sur la rive opposée. Le va-et-vient était établi. Les deux bouts du filin furent amarrés aux deux premières voitures et, tandis que l'une s'éloignait du fleuve, l'autre, irrésistiblement remorquée, entraînait dedans.



« BIENTOT SURGIRENT LES ÉPAISSES MURAILLES D'UNE VILLE : HERAT... » (p. 33)



SOUS CETTE LUMIÈRE FILTRÉE D'EN HAUT PAR LES CLAIES GROSSIÈRES DU TOIT... (p. 33)



— Il Allah!...

Les Afghans étaient ravis et battaient des mains. En trois heures tout le matériel fut transporté sur l'autre rive avec des *iouh!* admiratifs, tandis que sur le rivage on entendait hennir les chevaux sellés qui attendaient leurs maîtres.

\*  
\* \*

Le soleil brûlait dur depuis cinq jours et ce pays resté désertique malgré ses bourgades fortifiées et quelques cimetières isolés dans le bled avec leurs tertres recouverts de pierres plates, ne semblait réserver aucune surprise joyeuse.

Pourtant, ce 29 mai, vers midi, par un vent arrière qui rendait la chaleur insupportable, chacun tressaillit : une voiture venait à la rencontre du convoi.

— Eux?

Haardt savait bien que l'archéologue Joseph Hackin et que le capitaine de corvette Pecqueur devaient rejoindre la Mission à Guirichk. Des télégrammes à Damas et à Téhéran avaient confirmé cette rencontre décidée depuis plusieurs mois à Paris. Toutefois, son émotion partagée par tous, fut grande en voyant surgir d'un horizon inconnu, dans ce désert lointain, deux Français, eux aussi couverts de poussière, deux camarades qui allaient associer pour de longs mois leur vie à la nôtre.

Hackin et Pecqueur également étaient bien heureux de nous voir. Venant de Caboul, ils avaient attendu l'heure de ce rendez-vous pendant un mois à Guirichk.

— Comment avez-vous traversé l'Helmend? interrogea Haardt.

— Le courant est assez violent, dit Pecqueur. Il existe bien deux bacs que Mohammed Goul Khan (1) a fait construire spécialement pour l'Expédition, mais chacun n'est prévu que pour une charge de trois tonnes.

— La voiture T. S. F. pèse, à elle seule, sept tonnes, dit Ferracci.

Il faudrait donc essayer d'accoupler les deux bacs pour tenter malgré tout le passage.

(1) Ministre de l'Intérieur en Afghanistan.

A Guirichk, le gouverneur de la ville, Abd Ul Satar, nous offrit l'enchantement de ses jardins habités de tourterelles, où il neigeait des fleurs de grenadier. En même temps il fournit le concours de ses passeurs. Une journée entière fut consacrée aux préparatifs.

Pendant que l'équipe de mécaniciens se rendait au bord de l'Helmend, le docteur organisa une consultation pour les malades du pays, sous la véranda de la maison. Beaucoup de paludéens. Des rates énormes. Des gencives enflammées. Ils s'approchaient tous, réclamant des *daouas* (médicaments); tous, jusqu'au vieux *baghoul* (1) au visage rongé par une plaie affreuse, et qui pensait sans doute qu'un *daoua* ferait repousser son nez.

Le médecin du pays avait fait pour ces pauvres gens ce qu'il avait pu. Mais des encoches pratiquées au rasoir à la commissure des paupières, n'ont jamais amélioré la vue des myopes, et il avait une singulière façon de traiter les rages de dents en imprimant un fer rouge sur le poignet de ses victimes.

Jourdan prescrivait des remèdes simples, conseillait des régimes, faisait de rapides et sûrs diagnostics. Hackin le regardait en souriant :

— Des légumes verts... sans doute ! Mais ces gens-là ne connaissent pas les légumes. La plupart ne se nourrissent que de pain sec, matin et soir ; les autres, plus riches, ne touchent au pain que pour s'essuyer la bouche, et se gorgent de *palaout* (riz et mouton grillé), le *kebab* des Persans. Donnez-leur des *daouas*. Ne leur dites pas : « Lavez-vous les yeux avec de l'eau bouillie ! » Mais prenez la précaution de verser un peu d'eau bouillie dans une fiole, et donnez-leur la fiole en disant : « Il faut vous laver les yeux avec ça ! »

Des âmes d'enfants. Elles paraissent telles, du moins, à des Occidentaux si riches de certitudes. Ces Afghans qui évoluaient devant les objectifs du cinéma se croyaient atteints de quelque maladie mystérieuse et ils souriaient tous, fiers d'être soignés par le ronronnement de ces boîtes magiques. Tous crédules, même ces *Sarkalis* (secrétaires) du gouverneur, jeunes gens plus évolués et qui chaussaient leurs pieds nus de souliers vernis.

— Sans lacets, expliquait Pecqueur, parce qu'ils sont forcés de les enlever cinq fois par jour pour faire leurs prières.

(1) Jardinier.



\*  
\* \*

Ferracci avait profité, lui aussi, de cette journée pour faire, avec l'aide de Varnet, la connaissance d'un curieux vieillard aux yeux rouges, de petite taille, mais coiffé d'un énorme turban de calife, et vêtu simplement d'un long gilet qui cachait assez mal deux cuisses grêles.

C'était un Anzara, musulman de secte chiïte, chef d'une tribu qui jouissait du monopole de la traversée des fleuves dans le sud de l'Afghanistan. Tous les gens du pays l'appelaient le « Baba Daria » (Père de la rivière).

Deux nefes de bois, hautes et étroites, étaient amarrées au bord du fleuve. D'un commun accord il fut décidé qu'elles pourraient transporter chacune, soit une chenille, soit une remorque. En sept voyages tout serait passé, sauf, bien entendu, la voiture T. S. F. dont le poids nécessitait l'accouplement des bateaux. Le Baba Daria en convint.

Ce vieux passeur avait sur ses vingt hommes une autorité particulière en ce sens qu'il était à la fois leur chef de famille, leur chef de tribu et leur chef d'équipe. C'était, de plus, une sorte de tragédien, tout chargé d'invocations et d'injures. Et il en fallait un solide répertoire pour faire comprendre un ordre à ces têtes de bois. Quand une remorque butait contre les cales, le Baba grinçait de ses dents de scie et les poils de sa barbe blanche se hérissaient comme des dards :

— Que mes crachats vous couvrent la figure à tous !

Avec des hurlements, des soupirs et des râles, la remorque finissait bien par être embarquée. On détachait les amarres et tout s'en allait à la grâce d'un courant de huit nœuds pour toucher au premier banc de sable qui coupait l'Helmend dans sa largeur. Une manœuvre délicate, que de doubler la pointe du banc. On y arrivait en s'accrochant aux « ficelles » et en poussant sur les perches pour faire remonter le bac de cinquante mètres de façon qu'en traversant le second bras du fleuve, il fût amené par le courant sur la rive opposée, ni plus près, ni plus loin, mais juste à l'appointement où l'on débarquait le matériel.

Le 1<sup>er</sup> juin il fallut embarquer la voiture T. S. F. Pour accoupler les deux bacs avec un câble d'acier, les mécaniciens, se transformant en

scaphandriers, durent plonger et constituer sous l'eau un véritable réseau métallique.

Puis, aidés par les douze Afghans, ils se mirent à haler la voiture. Ferracci avait pris le commandement de la manœuvre. Le Baba Daria, qui ne croyait pas qu'on pût embarquer une aussi lourde machine, n'apportait qu'un concours moral. Il criait à ses hommes :

— Pousserez-vous, bande d'infidèles!... Comment Dieu a-t-il permis que vous existiez!...

Stimulés par ces encouragements, les passeurs s'arc-boutaient et la sueur leur tombait du front, en larges gouttes.

— *Iouh!*...

Devant le miracle de la réussite, le Baba Daria, pour rendre hommage à des qualités professionnelles qu'il savait apprécier, s'inclina solennellement devant le chef mécanicien de l'Expédition :

— Baba Motor, dit-il.

Ce fut le baptême de Ferracci au bord des eaux de l'Helmend.

\*  
\* \*

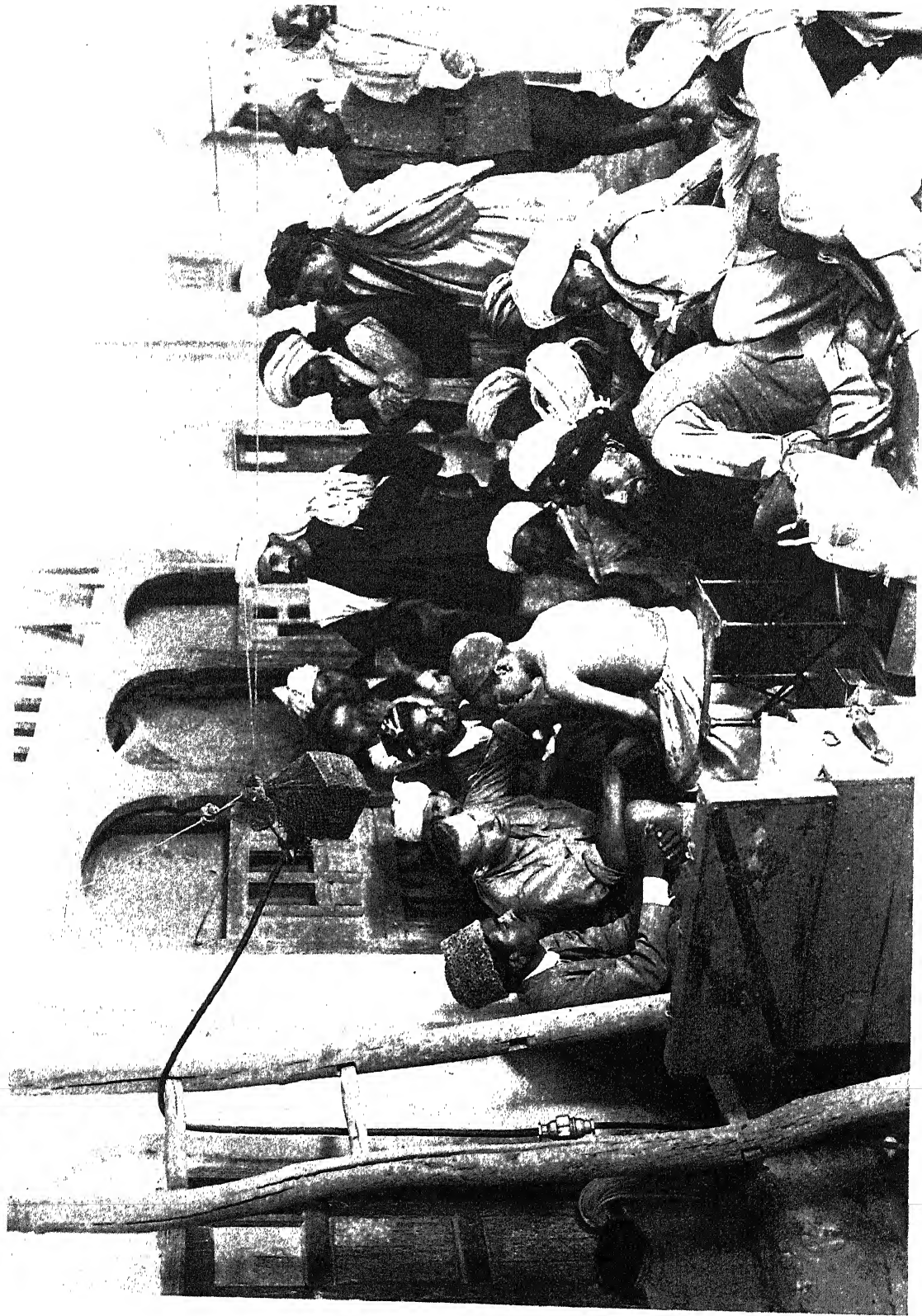
*Nr. 57. FPCG. 87. 22100. FPCF. Beyrouth Radio. Temple Pei Ling Miao 22 mai 00010 reçu votre 204. Tous heureux votre marche brillante vers l'est. Espère arriver Kachgar 20 juillet. Depuis départ Kalgan après modifications apportées par Brull incidents bandages virtuellement cessé. Matériel chenille moteur remarquable. Consommation excellente. Capacités manœuvrières et franchissement terrains splendides. Les voitures rallieront votre pavillon Kachgar.*

V. POINT.

C'était pour la voiture T. S. F. une façon d'exprimer sa gratitude envers ceux qui avaient dépensé cinq heures d'efforts pour lui faire passer le fleuve. Mais ce message de Point daté du 22 mai et communiqué par Beyrouth arrivait avec sept jours de retard. Laplanche, régulièrement à l'écoute, ne s'expliquait toujours pas cette impossibilité de correspondre directement avec le Groupe Chine. La barrière de l'Himalaya s'y opposait, sans aucun doute. Car Beyrouth lui-même, ne recevait les messages de Point que par l'intermédiaire du *Régulus* ou du *Waldeck-Rousseau*, deux bâtiments de la division navale d'Extrême-



TRAVERSÉE DU FARAH (p. 38)  
« ...LES INDIGÈNES HALÈRENT LE CABLE EN CHANTANT... » (p. 38)



« JORDAN ORGANISA UNE CONSULTATION... » (p. 40)

Orient (1) dont il possédait les indicatifs. Il fallait cependant espérer qu'avant peu les deux groupes réussiraient à « causer » sans intermédiaire. Pour l'instant, on se rapprocherait davantage; on traverserait Kandahar, Moukour, Ghazni; on arriverait à Caboul.

Nouveaux étonnements.

Il était merveilleux d'apprendre que les Afghans prolongent au couteau le naseau des ânes pour qu'ils respirent mieux; qu'ils teignent la crinière de leurs chevaux pour éviter qu'elle ne se dégarnisse; qu'ils apprivoisent les aigles avec des stupéfiants; que les mamans donnent chaque jour à leurs nourrissons une boulette d'opium pour les tenir tranquilles et que les guérisseurs sont parfois obligés de désintoxiquer ces poupons opiophages devenus, à l'âge de six mois, des opiomanes invétérés.

Mais l'Afghanistan n'était pas si simple.

Mieux orientée grâce aux explications de Hackin, notre curiosité perdait son caractère ingénu et se heurtait à présent à des constatations qui faisaient pressentir certains mystères. Depuis de nombreux siècles, la route suivie par l'Expédition était plus politique que commerciale. Hérat était une clé. Qui possédait Hérat était le maître de Kandahar qui ouvrait les plaines de l'Inde. Les deux puissants voisins de l'Afghanistan s'y livraient depuis cent ans à des luttes surnoises et l'atmosphère était comme électrisée par leurs sourdes influences. On subodorait l'Angleterre à Kandahar comme, à Hérat, on avait flairé la Russie soviétique.

Pourtant, c'étaient sur les seuils les mêmes indigènes accroupis sur des tapis et qui semblaient rêvasser en fumant le *tchilin* (2) dans ces petites auberges isolées au bord de la piste. Qui eût pu deviner parmi eux, les gens qui émargeaient chaque mois pour une dizaine de roupies à quelque budget confidentiel? Flâneurs au métier singulier, ils reconnaissaient, à la façon dont un turban était noué sur sa tête, si le passant appartenait à la tribu des Noursai affiliés aux Douranis, ou s'il était Asara, d'origine mongole, ou Tadjick de Caboul, ou encore un de ces Otaks de la confédération des Ghildjaï. Ces fumeurs silencieux savaient parler le *kafiri* avec les gens du Nouristan, le *pouchtou* avec le patron de l'auberge et le persan avec leurs supérieurs hiérarchiques.

(1) Mouillés dans les mers de Chine.

(2) Pipe à eau.

Qu'un homme étranger au village vînt à passer devant ces rêveurs aux aguets, et il était signalé à l'entrée par un clignement d'œil, pris en filature, suivi jusqu'au caravansérail; suspect, il était démasqué aussitôt. Mieux valait pour lui, alors, abattre son jeu ou fuir, s'il tenait à la vie.

\*  
\* \*

Pour les Français de l'Expédition, nulle méfiance; mais un accueil où la politesse afghane, si raffinée, s'ingéniait à offrir de son pays le visage le plus courtois et le plus attentif. A Kandahar, Mohammed Goul Khan avait ouvert pour la Mission Citroën, la Maison des Hôtes, jadis résidence royale, dont le jardin mêlait on ne sait quelle nonchalance orientale à une ordonnance et à une symétrie qui rappelaient Versailles. Un Versailles d'où, sur les terrasses du palais, on eût pu laisser vagabonder sa rêverie, au nord, sur des escarpements neigeux; à l'est, sur les lignes fluides du désert; au sud, sur des jardins parfumés d'abricots mûrs, sur l'or des moissons; à l'ouest, sur un couchant qui s'éteignait dans l'eau calme des grands bassins.

A Moukour, des réceptions suivies de réjouissances avaient fait venir de fort loin des hommes aux bras alourdis de bracelets, aux paupières fardées d'antimoine et qui semblaient jaillir du sol comme des fleurs sauvages; danseurs-guerriers qui pivotaient sur eux-mêmes, les yeux baissés et fouettant leur visage avec leurs cheveux.

A Ghazni, le cuisinier de la Cour, envoyé spécialement de Caboul, avait préparé au bivouac un souper composé, à l'européenne, d'un potage, d'un poisson, d'un rôti, de légumes, d'entremets, le tout servi dans la vaisselle du roi, sur une nappe à son chiffre couverte de fleurs, d'argenterie et de cristaux.

Ce confort d'Occident trouvé là, à sept mille kilomètres des palaces européens et cette politesse exquise des autorités afghanes nous furent d'autant plus sensibles que nous les goûtions dans une ville où la foule lapide encore la femme adultère, où l'on cloue par l'oreille le voleur à la porte du volé et où les condamnés politiques sont attachés à la bouche d'un canon pour être dispersés dans l'atmosphère.

Depuis Hérat, Williams lui-même qui reconnaissait avec mélancolie que les gratte-ciel de New-York ne dureraient peut-être pas autant que ces cita-

delles de briques crues, vieilles de douze siècles, jugeait le pays spécifiquement intact, préservé de toute souillure et tel enfin que l'annonçait aux étrangers l'écriteau des frontières :

*SANS PASSEPORT DEMEURE INTERDITE L'ENTRÉE EN TERRE PURE ET PIEUSE D'AFGHANISTAN*

Aussi l'entrée à Caboul, le 9 juin, devait-elle, comme à ses compagnons, ménager à Williams une surprise.

On avait arrosé la route; une route sablée de ville d'eau, large de trente mètres, bordée de jeunes peupliers et qui à l'entrée de la ville neuve s'allongeait toute droite sur six kilomètres, annoncée par deux obélisques de pierre. Les sept autochenilles la suivirent après avoir contourné un terre-plein gazonné et longé des massifs décorés de fleurs éclatantes, comme si elles entraient à Caboul par ses Champs-Élysées et ses Tuileries.

Commandant cette avenue, un palais de chef d'État. A droite et à gauche, des résidences de grands fonctionnaires, hautes et massives constructions aux toits d'ardoises, à larges coupoles. Étonnement de trouver soudain, plantée sur la scène de la vieille Asie cette architecture de Genève ou de la Haye, tout un décor officiel et sobre de portiques et d'escaliers monumentaux. Stupéfaction de constater que cette ville neuve était morte; morte avant d'être inaugurée. Fenêtres sans vitres, ouvertures sans portes, escaliers sans rampes, jardins sans promeneurs, voilà ce qui restait d'un rêve avorté. C'était l'échec grandiose et troublant d'un jeune roi, Amanullah, revenu d'Europe épris d'idées modernistes et qui avait voulu régénérer, construire.

Mais en Afghanistan on ne réalise rien à court terme; on ne confronte pas aussi brusquement des coutumes aussi différentes et des principes de vie aussi opposés. Devant son pays soulevé, le novateur s'était enfui.

Et c'est dans le vieux Caboul aux murs de terre, aux rues tortueuses étouffées par les lauriers-roses et les acacias, que grouillait la vraie, la seule capitale de l'Afghanistan.

Tous ces ministres qui reçoivent à présent Haardt et ses compagnons dans des jardins fleuris et de vieux palais décorés de guirlandes lumineuses (1);

(1) S. A. R. Mohammed Hachim Khan, premier ministre et frère du roi; Faez Mohammed Khan, ministre des Affaires étrangères; Ahmed Shah Khan, ministre de la Cour; S. A. R. Shah Mohammed Khan, ministre de la Guerre.



tous ces hôtes incomparables qui, sur 800 kilomètres, ont facilité les passages de rivières, fait préparer des résidences princières, aménager des pistes, construire des bacs, tous, jusqu'aux plus humbles fonctionnaires, jusqu'à l'interprète Ali, accueilleront d'inoubliable façon les Occidentaux comme hôtes de passage, mais se refuseront farouchement à adopter leurs formules.

Voilà ce que pensait peut-être, sans le dire, S. M. Nadir Shah, roi d'Afghanistan, lorsqu'il reçut dans son cabinet de travail, en audience privée, dix explorateurs bottés et talons joints qui venaient de France pour lui présenter leurs hommages.

Comme Haardt remerciait le Roi de l'accueil que lui avait réservé Caboul; de ces applaudissements, des acclamations de la foule, de ces *bravou* dont s'égoïssaient les petits Afghans du collège Aminieh; des souhaits de bienvenue, des vivats, le Roi lui répondit simplement :

— J'avais contracté envers la France une dette. N'y ai-je point été reçu comme un ami? Soigné, lorsque j'y étais gravement malade, comme un des vôtres? Votre Expédition vient de France; elle est l'œuvre d'un Français. Je ne veux pas lui chercher d'autres titres à ma reconnaissance.

\*  
\* \*

Après une montée assez raide, le passage d'un col et une descente dans une gorge profonde obstruée d'éboulis, l'Expédition venait d'arriver dans une vallée au fond plat, carrelé de cultures, élargie sur trois kilomètres, et pour l'instant parfaitement silencieuse : la vallée de Bamiyan.

Hackin étendit le bras et montra, surplombant la colline, une petite véranda à colonnettes, perchée comme une loge de face, mais unique, dans le cirque immense du paysage.

— Mon cabinet de travail en septembre dernier!

Au nord, la falaise qui s'adossait aux premiers escarpements de l'Hindou-Kouch, était percée de grottes irrégulières qui rappelaient des logements de troglodytes.

— D'anciens couvents?

— Un lieu de pèlerinage, corrigea Hackin. Les moines vivaient là en véritables collègues. On en comptait à peu près deux mille. Le pèlerin chinois





BABA - DARIA (p. 44)



FERRACI - BABA MOTOR (p. 42)



« ...CES DANSEURS-GUERRIERS PIVOTAIENT  
SUR EUX-MÊMES FOUETTANT LEUR VISAGE  
DE LEURS CHEVEUX... » (p. 44)



UN JEUNE AFGHAN

Hiuan-tsang en donne un chiffre un peu inférieur, mais il a visité Bamiyan en 632 de notre ère, au moment où l'influence bouddhique commençait à décliner.

Soudain, le regard fut attiré par deux niches colossales, creusées dans la falaise à trois cents mètres d'intervalle et qui contenaient chacune une statue géante d'un Bouddha encore debout. Le plus grand avait cinquante-trois mètres; le plus petit, trente-cinq.

— Hiuan-tsang les a connus, reprit Hackin. Il parle même du Bouddha de trente-cinq mètres comme d'une statue de bronze, à cause de l'enduit où sont modelés les plis de sa robe qui, primitivement, était dorée.

Il commençait à gravir une pente d'accès, entraît dans une première grotte. Ses compagnons le suivirent.

On admirait ici beaucoup moins une harmonie, car ces milliers de religieux qui avaient travaillé là du deuxième au sixième siècle ne semblaient pas avoir obéi à un plan préconçu, que l'expression d'un effort ardent et démesuré. Les moines bouddhistes n'avaient pas cédé, comme les Égyptiens du Caire ou les Croisés de Syrie, au souci d'une ordonnance logique. N'étant point ingénieurs et ne possédant pas d'appareils de levage, travaillant de leurs mains sans se faire aider par des équipes d'ouvriers ou d'esclaves, ils s'étaient attaqués à une matière tendre, peu soucieux de remuer ou de transporter les déblais. Ces pieux terrassiers s'en étaient débarrassés simplement en les rejetant au dehors, comme des fourmis et les grandes niches avaient été grossièrement taillées, sans souci d'élégance, faites simplement pour dégager la forme du Bienheureux.

Tout le monde était réuni à présent sur la tête du Grand Bouddha, autour de Iacovleff qui, insensible au vertige, copiait avec une patience d'enlumineur, les peintures de la voûte.

Comme Haardt s'étonnait de leur délabrement :

— L'œuvre des Musulmans, dit Hackin (1), leur rage de destruction est une chose incroyable. Ces images représentent toujours, pour eux, les signes d'une redoutable hérésie. Les jambes du Grand Bouddha ont même servi

(1) Lire *l'Archéologie bouddhique*, par J. HACKIN (l'œuvre de la Délégation archéologique française en Afghanistan, 1922-1932). Publication de la Maison franco-japonaise. Tokio, 1933.

de cible à l'artillerie de Nadir Shah et d'Aurengzeb. On tire encore des coups de fusil sur ces statues. Pour détruire les peintures on les a enduites de goudron et on y a mis le feu. Combien d'entre elles, ainsi, ont été perdues!

\*  
\* \*

Ainsi, après deux mois et demi de voyage, l'Expédition était arrivée dans cette vallée de Bamiyan qui, pour l'histoire de l'Humanité, représente un carrefour où se sont rencontrées jadis la Grèce, l'Inde et la Perse sassanide. Au génie créateur que Rome a insufflé au monde occidental, l'âme de l'Orient mêlait ici son goût de la contemplation, du rêve et du néant.

A ceux qui récemment venus d'Occident n'avaient encore vu de l'Orient que son visage islamisé, le pèlerinage de Bamiyan, vallée silencieuse perdue au cœur du massif montagneux de l'Hindou-Kouch, en provoquant une courte méditation, n'avait pas été inutile puisque nous pouvions à présent contempler avec émotion, déposées par le Temps comme des alluvions spirituelles, ces traces de foi et d'amour, derniers et vivants reflets de trois civilisations défuntes.

## IV

# L'INDE AVEC LES ANGLAIS

LA FOURNAISE DE DAKKA. — ACCUEIL DES ANGLAIS DANS LA PASSE DE KHAIBER. — SRINAGAR ET LE « MOON CAMP ». — TÉLÉGRAMME INQUIÉTANT DE POINT. — TROIS GROUPES DE MONTAGNE.

**L**E 15 juin.  
Nous sommes à 169 kilomètres de la frontière des Indes. Haardt vient encore de recevoir deux messages de Chine transmis par Beyrouth. Le premier, sans date, a été envoyé de Pei Ling Miao : « *Savants chinois arrivés. Les attendais moins nombreux.* » Dans l'autre datant de douze jours, Point donne sa position : « 42 degrés lat. 104,30 long. »

Le Groupe Chine était donc le 3 juin en plein désert de Gobi, à deux journées de marche de Kara Khoto et non loin de la rivière Etsin-Gol. Progression excellente. Si elle avait continué ainsi depuis douze jours, Sou Tchéou devait être atteint et les voitures franchiraient bientôt la frontière du Sinkiang.

D'après Pecqueur, la distance à vol d'oiseau qui sépare le Groupe Pamir du Groupe Chine n'est que de 2 500 kilomètres. Douze heures en avion rapide.

— Être oiseaux !

— L'Himalaya est trop haut pour eux, répond Haardt ; félicitons-nous donc de n'être que des hommes.

Au sud de Caboul (altitude 1 800 mètres) le pays s'étrangle et nos voitures commencent à descendre par des couloirs rocheux qui, d'étage en étage, sur une centaine de kilomètres, nous font accéder au bassin de Djellal Abad. Premiers champs de cannes à sucre et premières bouffées d'air torride.

Sur la même piste montent, en sens inverse, des tribus nomades qui fuient

la chaleur effroyable de Pechawer (1) pour gagner les hauteurs. Ces transhumants font quatre fois par an le trajet de l'Inde à l'Afghanistan et de l'Afghanistan aux Indes. Va-et-vient que la police anglaise ne peut interdire et qui est indispensable à la respiration du pays.

On ne place sur les chameaux que les bébés et les vieillards. Les hommes suivent avec nonchalance en tenant leur fusil par le canon, la crosse sur l'épaule. Quant aux femmes, elles se traînent à pied, comme elles peuvent.

Ces purs Afghans crachent sur le sol, par pitié, lorsqu'ils rencontrent les *Kafir*s (2) que nous sommes. Ce sont des guerriers redoutables, que cinquante ans plus tôt, en 1880, les Anglais avaient voulu soumettre par la force. Mais leurs quinze mille soldats, en trois mois, avaient été, dans ces défilés redoutables, massacrés tous, sauf un major anglais revenu à Pechawer exténué et demi-fou. Les Afghans l'avaient épargné, disait-on, pour qu'il pût raconter l'histoire.

En huit heures nous sommes descendus de 1 000 mètres. Ce bassin de Djellal Abad est une étuve où l'air chaud s'applique sur les fronts comme un cataplasme. Le couloir se resserre à nouveau. Quarante degrés au thermomètre. L'horizon brûle comme une rampe à gaz. A cinq heures, 46 degrés; bien avant le crépuscule, le soleil semble avoir fondu dans une buée opaque, mais l'effet de son rayonnement continue.

Depuis ce matin, depuis douze heures, les mécaniciens tiennent leur volant. Muets, demi-nus, maquillés de poussière, ils pincement leurs lèvres blanches. L'alcool du thermomètre grimpe jusqu'à 50 et comme la chaleur vaporise l'essence dans les tuyauteries, à la suffocation des hommes s'ajoute à présent celle des moteurs qui « tirent mal. »

On se traîne ainsi jusqu'à Dakka, immense cuvette au fond couleur de zinc et où une rivière s'évapore, bourbeuse. Son eau désespère la soif.

Sommes-nous damnés pour prolonger dans cet enfer une agonie sans mort? Impossible de manger. Boire? Il n'y a rien à boire. Dormir? La nuit est plus accablante que le jour et de la roche surchauffée s'exhale une haleine de four. Les *sandflies* (3) traversent la gaze des moustiquaires. Leurs piqûres ne

(1) 54° cent. à l'ombre.

(2) Infidèles.

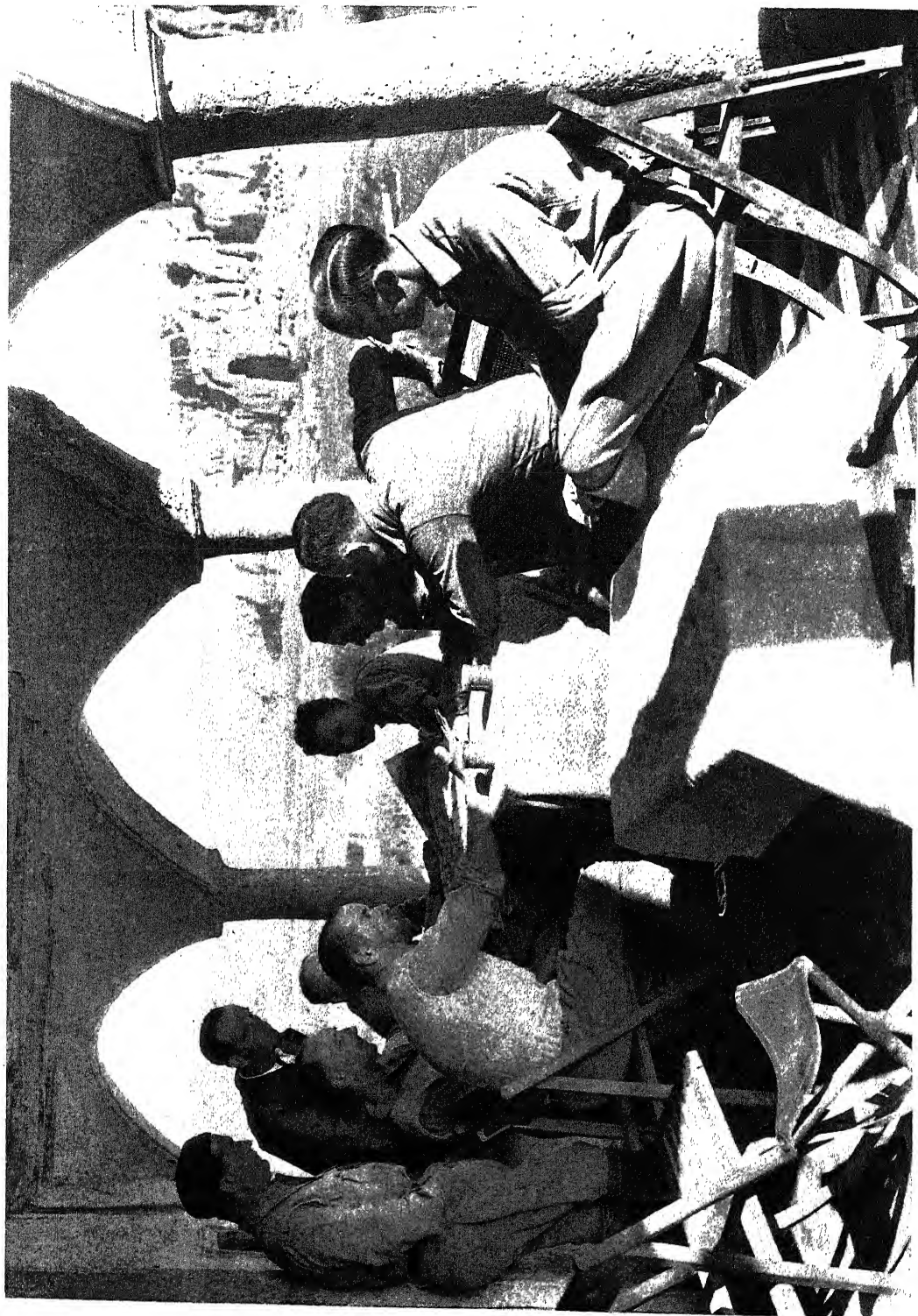
(3) Mouches de sable.



LE VIEUX GHAZNI (p. 43)

LE NOUVEAU CABOUL (p. 45)





UN CABINET DE TRAVAIL A BAMIYAN (p. 46)

De gauche à droite : Le Fèvre, Pecqueur, G.-M. Haardt, Iacovleff, Jourdan, Sauvage, Williams, de Vassoigne.



cesseront qu'à l'aube. Attendons l'aube, où épuisé par l'insomnie, chacun tombera bientôt dans un assoupissement fébrile.

Quatre heures du matin. Debout !

\*  
\* \*

GO SLOWLY. SPEED LIMIT 5 MILES, THROUGH THE CANTONMENT (1).

Une route-macadam vient de naître sous nos pieds à l'ombre d'un poteau indicateur. Droit, au milieu de la route, un officier salue :

— *Captain Rogers... very glad to meet you. Hav' a drink (2)?*

A gauche, protégé par des chevaux de frise et des fils barbelés se démasque un petit fort rectiligne : Landi Khana. A cent mètres, le terminus d'une voie ferrée où deux sections de Gourkhas, leur chemise bleue sanglée de cuirs vernis et leur feutre incliné sur l'oreille, attendent, l'arme au pied.

L'injonction inattendue ici du code de la route, une impeccable présentation, peut-être cette invitation à boire quelque chose, tout cela vient d'avoir sur nous un effet galvanisant.

— *Lemon squash or beer?... Cigarettes? Boy!*

Le capitaine Rogers s'excuse. Il est le seul Européen qui se trouve ici pour saluer l'arrivée de l'Expédition. Mais le Général Sandeman, prévenu par le colonel Vivian Gabriel, attend les membres de l'Expédition à déjeuner. Son Q. G., au fort de Landi Khotal, n'est qu'à huit kilomètres.

Voici, en attendant, les derniers journaux de Londres qu'on peut feuilleter dans un fauteuil de cuir, sous le ventilateur.

— Le colonel Vivian Gabriel est donc ici?

— Tout près d'ici. Voulez-vous lui téléphoner?

Les yeux de Haardt s'éclairent d'étonnement devant cet Occident retrouvé, avec son confort cordial, son échange de nouvelles, son mécanisme rapide de questions et de réponses. A peine Williams s'est-il emparé du *Polo Magazine* vieux de quinze jours, que Gabriel arrive. Serrements de mains.

Un dernier whisky? Non? Alors, en voiture pour huit kilomètres seule-

(1) Ralentir l'allure. Vitesse maxima : 8 kilomètres à l'heure à travers le camp.

(2) Capitaine Rogers. Très heureux de vous rencontrer. Voulez-vous boire quelque chose?

ment, sur une route chiffrée, bordée de caniveaux bétonnés et articulée sur des ponceaux métalliques.

A Landi Khotal, les fanfares éclatent devant un bataillon de Sikhs, qui présentent les armes. Tradition, autorité, continuité, idées-mères de l'Occident qui nous accueillent, nous reprennent. A peine les voitures ont-elles pénétré dans la citadelle qu'elles sont accueillies par les bag-pipers (1). Cinquante paires de genoux soulèvent dans un même rythme les plis du *kilt* écossais orné des trois queues de renard. Sous la courte veste blanche et coiffés du casque à pointe de cuivre, hommes-tambours et hommes-cornemuses avancent, le torse cambré, le pas souple, le regard maintenu à niveau par la canne à lourd pommeau du *drum-major*.

Ce n'est plus la frénésie voluptueuse et guerrière des danses afghanes, mais une force tranquille, collective, et seulement un peu nostalgique parce qu'elle est importée d'Europe dans ce pays chauve et implacable où les buées de la mousson font regretter évidemment ces brouillards légers qui rôdent sur les « lochs » (2).

Puis les tambours, les fifres et les cornemuses dégonflées se taisent. Un homme s'approche : le timbalier. Il porte haut sur sa poitrine habillée d'une peau de panthère, l'énorme caisse peinte en jaune où sont inscrits des noms qui nous font tressaillir : Le Cateau, la Fère-en-Tardenois, Béthune...

— Souvenez-vous...

Cette fraternité européenne se confirma au mess dont les murs étaient couverts de trophées de chasse et de gravures anciennes, où l'on pouvait voir, près de trois coupes d'argent gagnées par les officiers du régiment à des championnats de polo et d'un kriss offert par le Maharajah de Djamrou et Kachmir, le premier drapeau planté sur les murs de Delhi.

A la fin du déjeuner, des boys ouvrirent des coffres à cigarettes en ébène, aux serrures d'argent, lourds comme des malles, et des caves à liqueurs aux insignes armoriés du *Gordon Highlanders*. Ce furent des toasts et après les toasts, des hourras saluant le départ. On nous attendait pour prendre le thé à Shagai, chez le commandant du second secteur, et à Djamroud, dans le troisième secteur, pour le dernier des derniers whisky.

(1) Joueurs de cornemuse.

(2) On appelle ainsi les lacs écossais.

L'un après l'autre, ainsi, glissent sans effort les quatre pênes qui verrouillent au nord-ouest de l'Inde la célèbre Passe de Khaïber, le défilé redoutable aux trente-sept tunnels.

A Djamroud, la nuit tombe. Dans une heure, tout passage sera interdit et les sentinelles tireront sans sommation. Les rochers qui surplombent la passe sont d'excellents créneaux pour les Afridis qui visent au chevalet de pointage. L'avant-veille, un soldat fumant sa cigarette sur sa véranda a été tué net par une balle au front.

Ouverte au trafic de sept heures du matin à sept heures du soir, la belle route cimentée, aux virages relevés, est la nuit une zone de mort où la guerre continue, secrète, inavouée. Cinq ou six cadavres par mois, de part et d'autre.

Voilà qui justifie sans doute les questions inquiètes dont nous sommes assaillis, dès notre arrivée, le soir même, à Pechawer :

— Vous êtes venus de Hérat par Kandahar?... Sans être inquiétés? Ignorez-vous donc qu'on se bat chez les Usbecks?

Mais derrière cette formidable geôle de la Khaïber qui sépare deux mondes, l'Afghanistan n'est déjà plus pour nous qu'un souvenir.

\*  
\* \*

On roule la nuit et l'on campe le jour. Les insulations, à cette époque, sur les routes du Pendjab sont meurtrières.

Avec l'altitude, la fraîcheur revient enfin et, le 24 juin, les sept auto-chenilles font leur entrée dans le pays de Cachemire.

Srinagar, Venise de l'Inde, avec ses *house-boats* et ses *chikaras* (1). Station de tourisme et de plaisance pour les officiers et fonctionnaires anglais en vacances. Golf, polo, tennis, dancing et cocktails-parties.

Pour nous : Srinagar, altitude 1 300 mètres, au pied de l'Himalaya.

Le 25 juin, l'Expédition se réveille dans un jardin sur les bords d'une rivière : le Djelam. Dans le camp placé un peu en dehors de la ville, des platanes centenaires ombragent un épais gazon où sont dressées parmi les

(1) Embarcation à un ou deux rameurs, légère comme une gondole.

roses quinze tentes de dignitaire, à double toit, offertes, chacune avec la salle de douche et le boy, par H. H. Harry Singh, Maharajah de Djamou et Kachmir, à ces Français qu'il prie pendant leur séjour d'être ses hôtes et ses amis.

Cinquante serviteurs en turban écarlate attendent les ordres. Mais qui songerait à les distraire de leurs fonctions décoratives ?

La pièce qui se joue n'est pas une féerie orientale. C'est un drame réaliste. Une seule question se pose devant ces caisses de matériel, ces câbles, ces tubes d'oxygène, ces vêtements et ces vivres expédiés de Paris à Lahore *via* Bombay et qui sont amoncelés dans un coin du camp :

Comment franchir l'Himalaya ?

\*  
\* \*

De l'Afghanistan au Tibet, un arc montagneux, le plus élevé du globe, sépare deux mondes : la Chine et l'Inde. Il ne se fissure qu'en trois endroits : au nord de Pechawer, dans le pays de Tchitral, par la passe de Baroghil qui fait communiquer l'Inde avec le col de Vakhdjir et le Turkestan chinois ; cinq cents kilomètres à l'est, s'ouvre une seconde route par Leh qui débouche dans le Sinkiang, au sud de Yarkand ; enfin, entre ces deux voies d'accès, s'amorce non loin de Srinagar, un troisième itinéraire, par Ghilghit.

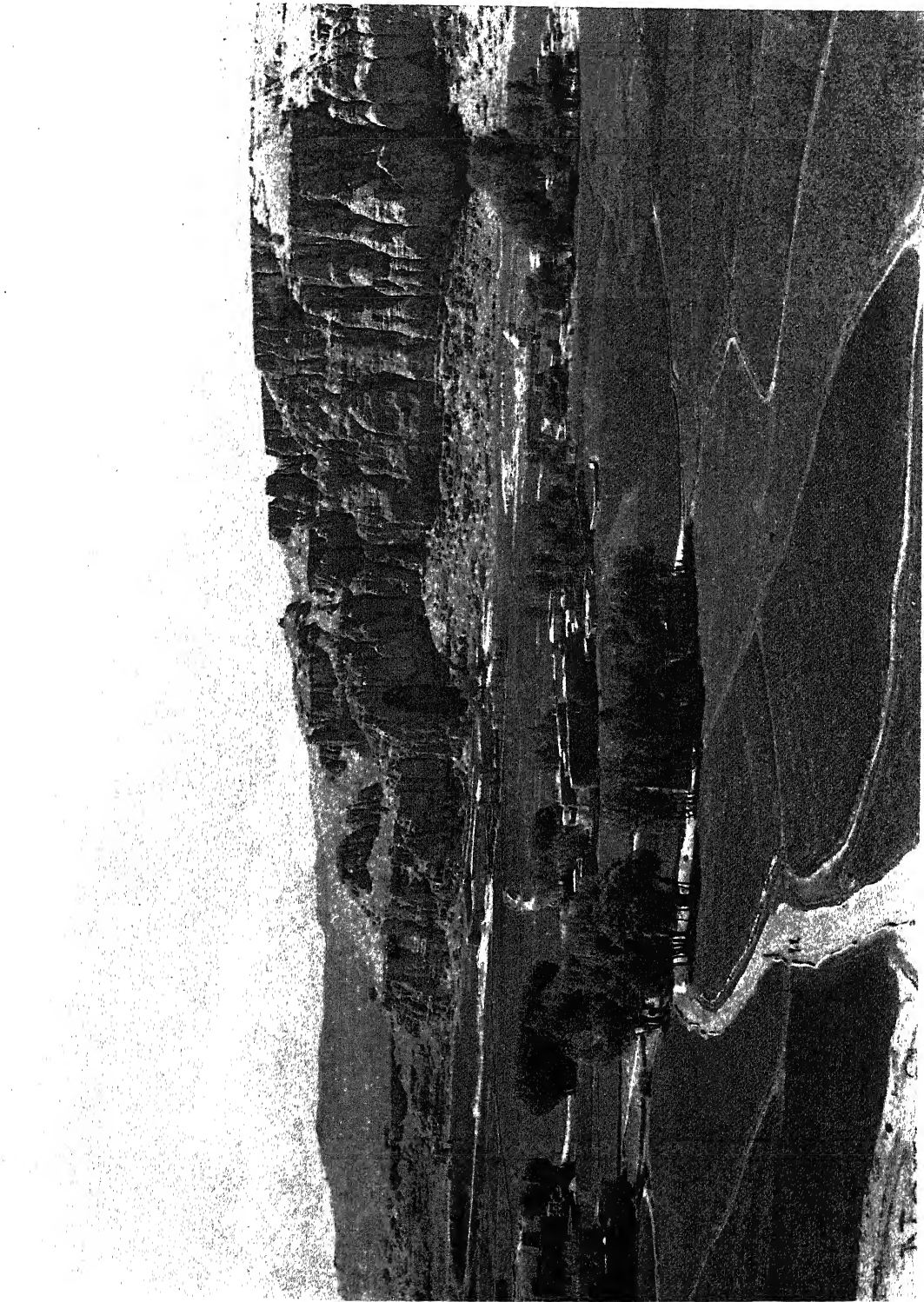
Le colonel Vivian Gabriel a envisagé les trois possibilités. Il en écarte deux. La route de Tchitral, purement stratégique, est interdite par le gouvernement des Indes à tout voyageur anglais ou étranger. La route de Leh, fréquentée l'été par les caravanes, est longue et s'élève par trois cols successifs, jusqu'à 6000 mètres. Il faut passer par Ghilghit.

— Avec mes voitures, précise Haardt.

Le colonel secoue la tête. Difficile. Le chemin a été ouvert par les Anglais à la fin du siècle dernier ; mais ce n'est qu'une sente muletière accrochée à flanc de montagne, qu'une piste étroite surplombant l'abîme pour descendre dans le creux d'anciennes vallées glaciaires avant de se hisser jusqu'aux passes qui relient le bassin du Tarim au bassin de l'Indus à 5000 mètres.

— La piste, dit-il, est fermée huit mois de l'année. Elle vient de s'ouvrir. On la juge à peine praticable, en ce moment, pour des voyageurs à pied ou à cheval ?

— Combien de temps faut-il pour atteindre Kachgar à cheval ?



LA VALLEE DE BAMİYAN (p. 46)



LE VILLAGE ISLAMISÉ DE BAMİYAN (p. 46)



— Quarante-cinq jours.

— Pas d'autres objections? interroge Haardt en se tournant vers Waddington.

Son ami, le capitaine Waddington, est à Srinagar depuis un mois. Tout en s'occupant de l'installation du camp et de la réception du matériel, il a mis à profit ses relations avec des officiers anglais, camarades de polo du Maharajah, pour obtenir quelques renseignements.

— Leur avis est unanime : vous abandonnerez les voitures à la seconde étape. Admettons, poursuit Waddington, qu'ils aient raison. Envisageons alors le passage pur et simple de l'Expédition à pied ou à cheval. Nul Européen ne peut entreprendre un voyage de quarante-cinq jours dans ces hautes régions, sans être pourvu d'un bagage minimum de 500 kilos (vivres, vêtements chauds, campement et appareils de travail) : le strict nécessaire, puisqu'on ne trouve rien dans la région. Or, l'Expédition se compose actuellement de vingt-trois personnes. Calculez : onze tonnes et demi de bagages.

— La charge maxima d'un porteur est de trente kilos, ajoute Pecqueur ; celle d'un cheval de bât, de soixante kilos. Il nous faut donc recruter à peu près 400 hommes ou nous procurer 200 animaux, sans tenir compte des chevaux de selle ou des poneys supplémentaires affectés aux appareils qu'utilisent nos spécialistes. Si vous emmenez les voitures, comptez le double : 800 hommes ou 400 chevaux, car vous devez envisager tout un transport de pièces de rechange, de bandes de roulement, de câbles et d'appareils de levage. Or les ressources locales échelonnées sur le parcours sont, comme vient de le dire Waddington, insuffisantes pour ravitailler en vivres et fourrage pareille armée et pareille cavalerie. Vous devrez augmenter vos effectifs d'un tiers pour constituer une colonne de ravitaillement...

— Ce qui explique, reprend Waddington, pourquoi les règlements du Cachemire limitent à cinq le nombre des Européens qui veulent se réunir en caravane. L'Expédition composée de 23 Européens ne pourra partir qu'en quatre échelons, à huit jours d'intervalle. Votre quatrième échelon arrivera donc à Kachgar théoriquement vingt-quatre jours après le premier.

— Pas d'autres objections? répète Haardt.

Et comme tous restent silencieux, il se lève. Puis, se tournant vers le colonel Gabriel :

— Je pars demain avec vous, à cheval, pour reconnaître le début du parcours. Nous emmènerons Ferracci. On ne juge bien des difficultés que sur place, *on the spot*.

\*  
\* \*

FPCF. DE FXI. *Marine Beyrouth de Mission Point. NR. 18 juin. Arrivés hier Khami 25 juin. Sommes passés au milieu sérieuse et meurtrière bataille entre troupes chinoises et mahométans révoltés. Ai laissé Petro seul à Khami avec camion avarié. Dès que réparé rejoindra Kachgar. Révolte très grave des Mahométans rend progression difficile.* V. POINT.

Télégramme peu rassurant que trouve le chef de l'expédition lorsqu'il rentre dans la nuit du 28 juin, ayant terminé sa reconnaissance.

Et voici qu'il en arrive un autre, d'Amérique. NATGÉOSOC (Société de Géographie de Washington) informe confidentiellement Haardt, que deux savants chinois auraient abandonné le Groupe Point et que des difficultés sont éventuellement à prévoir pour le Groupe Pamir à son entrée en Chine.

— *Sufficient for the days is the trouble thereof* (1) énonce Williams avec philosophie.

Car nos difficultés présentes sont déjà, elles, de plusieurs ordres : rampes supérieures à 40 pour 100, virages abrupts, fragilité ou absence de ponts sur les torrents, largeur et solidité insuffisantes du chemin.

— Nous passerons, affirme Ferracci.

Une belle confiance. Il est évident qu'avec un homme de cette trempe, les voitures iront le plus loin possible. Pourtant, bien que leur dispositif spécial de roulement et de traction permette les manœuvres les plus acrobatiques, rien ne peut assurer qu'elles se maintiendront sur un sentier dont la corniche n'atteint, par endroit, qu'un mètre trente de large (2)...

Le 29 à midi, toutes les décisions sont prises : départ en trois groupes, à huit jours d'intervalle.

Le 2 juillet, un premier élément, composé de Hackin, Iacovleff et Sivel, quittera Srinagar. De Vassoigne, avec une équipe de travailleurs, l'accompa-

(1) « A chaque jour suffit sa peine. »

(2) La voie d'une autochenille est de 1 m. 40.



gnera en brigade volante, pour reconnaître les passages difficiles, les aménager si possible, les signaler et réduire ainsi la part de l'inconnu.

L'élément B, commandé par Haardt en personne, et le plus important, partira le 12 juillet. En feront partie : Pecqueur, Williams, Jourdan, Morizet, Gauffreteau et les quatre mécaniciens que Ferracci choisira pour tenter sa démonstration avec deux autochenilles.

L'élément C, avec Audouin-Dubreuil comme chef, partira le dernier, aux environs du 20 juillet. Son rôle est de garder une liaison entre les groupes qui le précèdent et l'arrière. Il emporte un poste de T. S. F. de montagne.

Gøerger, chef de base à Srinagar, liquidera les questions financières, maintiendra le contact du Groupe Pamir et du Groupe Chine, rapatriera ceux qui reviennent en France et, dès qu'il sera averti de l'arrivée du Groupe Pamir à Kachgar, *mais alors seulement*, retournera à Paris, pour gagner ensuite Pékin où il attendra l'arrivée de l'Expédition.

Le colonel Vivian Gabriel accompagnera le deuxième groupe. Il se montre l'ami le plus averti et le plus sûr. Grâce à lui, la route de Ghilghit dont les Anglais ont presque toujours refusé le passage à des étrangers et même à leurs nationaux, est amicalement ouverte à l'Expédition Citroën Centre-Asie.

Les départs successifs sont échelonnés de façon à permettre au deuxième groupe d'utiliser les porteurs et les bêtes de charge renvoyés par le premier ; le troisième groupe utilisera ceux du second.

Il faut compléter l'équipement en l'adaptant aux exigences particulières du parcours. Les bagages individuels sont réduits au minimum : trois cents kilos par personne, y compris les vivres, le campement, la vêturè et l'outillage professionnel. Tout ce qu'on emporte, étudié au double point de vue du poids et de l'encombrement, doit pouvoir être transporté dans des *yakdans* ou coffres de cuir façonnés dans la région pour être spécialement arrimés sur le dos des chevaux de bât. Les vivres de réserve, le matériel de campement aux hautes altitudes, les appareils cinématographiques et radiotélégraphiques, les films, les plaques, les pièces mécaniques, l'outillage de réparation et de secours, les instruments de chirurgie et les produits médicaux, doivent être répartis dans des caisses qu'il faut peser, matriculer et affecter à chacun des trois groupes de montagne.

\*  
\* \*

Le 1<sup>er</sup> juillet, déjeuner de cinquante couverts offert par H. H. le Maharajah Harry Singh sous les platanes géants de son palais d'été; brillante réception chez le Résident général britannique et promenade à Châ-I-dâg, où le thé est offert dans l'ancienne demeure des Mogols. Puis, retour au camp et clouage des caisses. Enfin, soirée de gala offerte par Leurs Altesses. Il faut bien vivre cette existence de gentlemen-emballeurs pour répondre avec correction à tant de courtoisie.

Tout est prêt pour le départ.

Une seule inquiétude plane sur notre optimisme : la situation de Point en Chine.

2 juillet. — Départ du premier groupe.

4 juillet. — Pluie.

5 et 6 juillet. — Pluie, pluie.

La montagne est invisible. Elle disparaît au nord dans un paquet de nuées. L'eau tombe sans arrêt du ciel brouillé. Le fleuve monte. Gærger qui vit sous la tente, patauge dans un cloaque et déménage tous ses documents pour habiter dans une péniche. Un message de Hackin signale que son groupe est immobilisé à trois journées de marche.

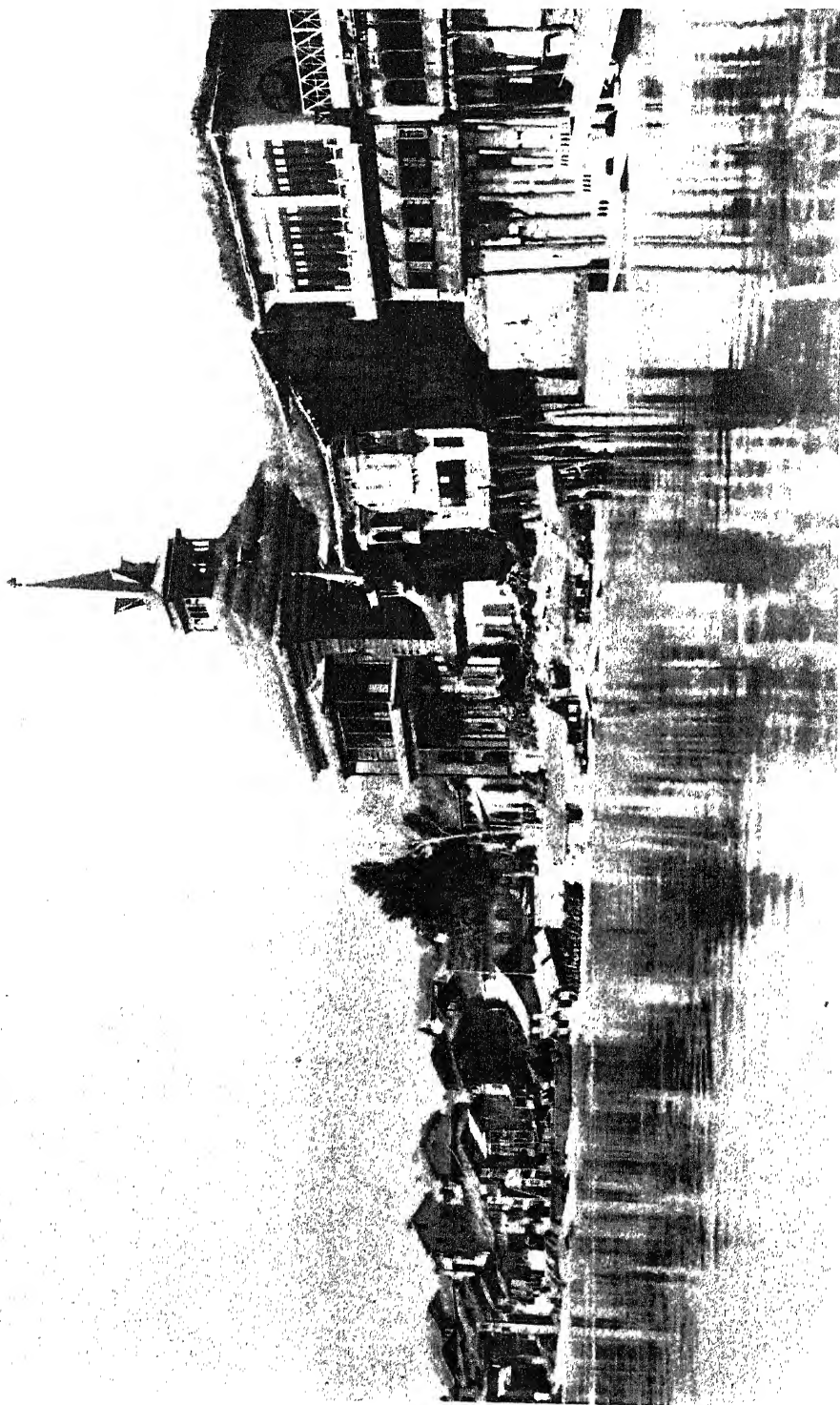
7 juillet. — Une éclaircie vers 10 heures. Très courte. Le camp est entouré d'une digue, mais le fleuve continue à monter. Il faut tout évacuer, voitures, campement et matériel, pour s'installer à un mille de là, sur la route.

8 juillet. — La pluie a cessé, mais le Djelam grossit toujours. Il charrie des bois flottants, des cadavres gonflés d'animaux. Le Résident de Ghilghit télégraphie que les ruissellements ont abîmé les sentiers qui s'écroulent.

9 juillet. — La pluie recommence. Haardt reçoit de nombreux avertissements : entreprise impossible, partez à cheval et abandonnez les voitures, sinon votre échec est certain.



LE COLONEL VIVIAN GABRIEL (p. 51)  
Dessin d'Alexandre IACOVLEFF



SRINAGAR, VENISE DES INDES (p. 53)

10 *juillet*. — Hackin câble qu'il a passé le col de Bourzil à 4138 mètres, avec de sérieuses difficultés; la neige sur le col atteint une épaisseur de six mètres.

11 *juillet*. — Grâce à l'activité de Pecqueur, le second groupe est prêt. Les poneys et les porteurs du premier groupe, renvoyés par Hackin, attendent à Bandipour.

Le temps est beau. Avec le ciel, l'avenir s'éclaircit.

A signaler toutefois qu'un agitateur musulman vient d'être arrêté pour avoir excité le fanatisme de ses coreligionnaires. Des Hindous ont été molestés.

12 *juillet*. — Trois péniches chargées de bagages descendront cette nuit le cours du Djelam pour arriver dans la matinée du 13 à Bandipour, devant la fissure qui ouvre dans la montagne le chemin de Ghilghit.

Les deux autochenilles ont été soulagées de leur remorque.

Devant elles, un chemin vierge. Nul véhicule à roues n'est encore passé là. Comme la première étape est facile, Ferracci juge préférable de partir avec ses mécaniciens et ses deux voitures pour arriver à Tragbal avant la nuit. Cécillon et Corset piloteront le « Scarabée d'or »; Normand et Le Roux le « Croissant d'argent (1) ».

Bien que trois mois et demi se soient écoulés depuis le départ de Beyrouth, bien que 5550 kilomètres aient été parcourus en Syrie, en Mésopotamie, en Perse et en Afghanistan, c'est à Bandipour, ici même, que commence le dur voyage avec son inconnu, son mystère, sa solitude, son effort.

A la file, dans le chemin muletier dont les premiers lacets disparaissent au delà des sapinières s'engagent à présent les coolies et les animaux. Puis Williams, Jourdan, Morizet s'éloignent à leur tour. Enfin Pecqueur et Gabriel.

La partie qui s'engage est capitale. Tout retour équivaldrait à une défaite.

(1) Le « Croissant d'argent » était l'emblème de la voiture d'Audouin-Dubreuil.

---

Haardt ne l'ignore pas. Il monte en selle le dernier. Une vigoureuse poignée de main à Gœrger. Il presse son cheval. Il est parti.

Le soir même, à Srinagar, événements inattendus. Une émeute vient d'éclater. Les musulmans sont en effervescence. Ils ont pillé les boutiques des Hindous, jeté leurs enfants à la rivière. Sur l'ordre du Maharajah, la police a fait usage des mitrailleuses. Cent trente morts. La loi martiale est aussitôt décrétée. Tout rassemblement est interdit. Défense aux Européens de sortir après 10 heures du soir.

Cependant, le 20 juillet, Audouin-Dubreuil et ses trois compagnons s'enfoncent à leur tour dans la montagne.

Le petit poste de T. S. F. qu'ils emportent leur permettra-t-il de capter enfin un message de Point dont le silence est angoissant?

Depuis le 29 juin, en effet, depuis vingt-deux jours, toute communication a cessé entre le Groupe Pamir et le Groupe Chine.

## DEUXIÈME PARTIE

---

# L'OPPOSITION DES HOMMES

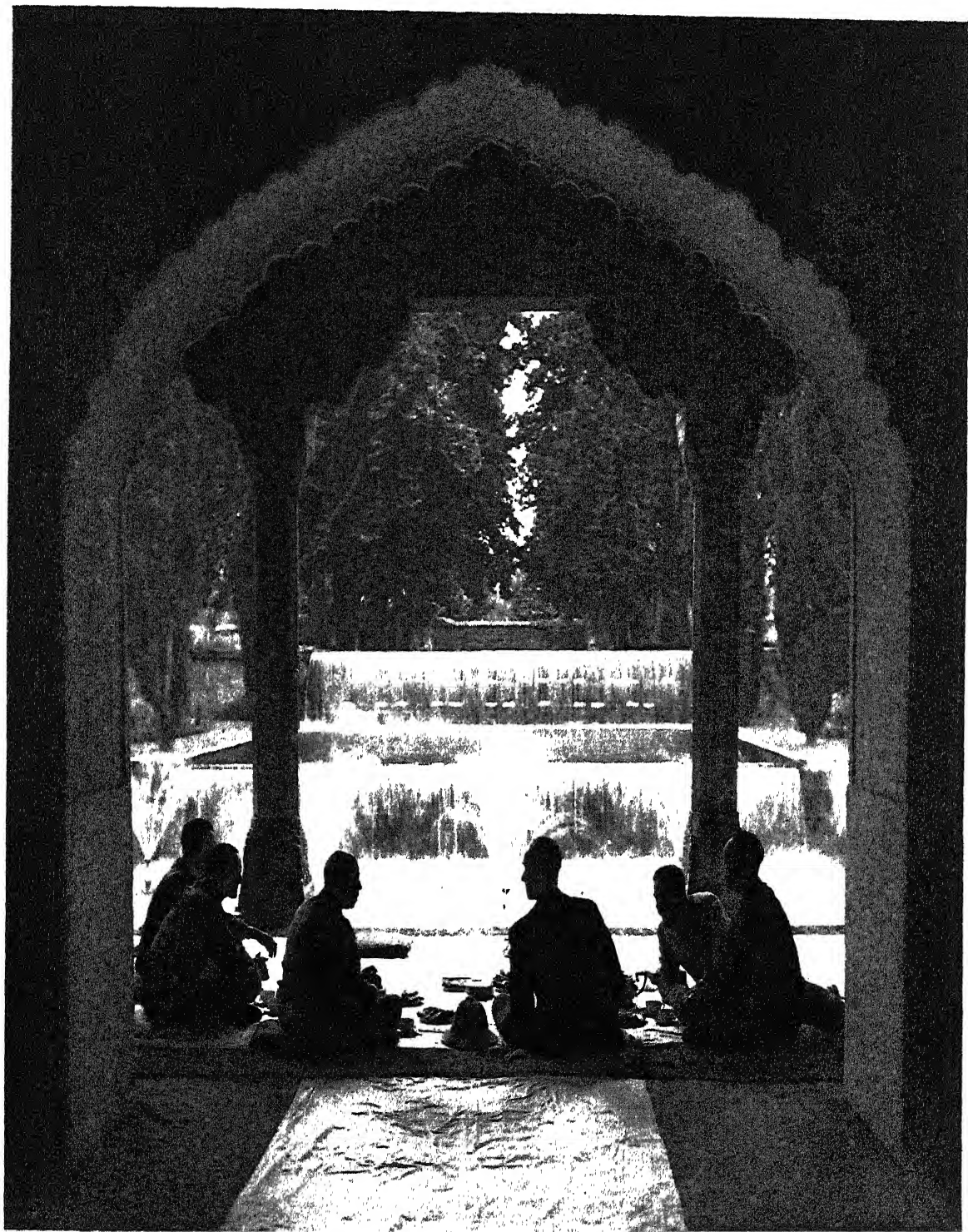
### HISTOIRE DU GROUPE CHINE

*L'auteur qui faisait partie du Groupe Haardt, tient à remercier ici très affectueusement son camarade : M. Wladimir Petro-Pavlovsky, membre du Groupe Chine. Par sa connaissance de la langue et des mœurs chinoises, Petro, mêlé comme on le verra par la suite, à des épisodes dramatiques, sut éclaircir bien souvent l'énigme des péripéties qui se déroulèrent en Asie centrale pendant l'été 1931. Grâce à lui l'histoire aventureuse du Groupe Chine peut être aujourd'hui relatée avec précision.*

N. D. A.







DANS L'ANCIENNE DEMEURE DES MOGOLS (p. 58)



LA GRANDE MURAILLE (p. 66)

UN ATELIER DE FORTUNE A LOUNG HOU TAI, PETIT VILLAGE PRÈS DE NANKÉOU (p. 64)

V

## SOUS LE SIGNE DU DRAGON NOIR

*LA PASSE DE NANKÉOU. — A KALGAN. — GOUMBO, LE GUIDE  
MONGOL. — ARRIVÉE A PEI-LING-MIAO.*

**T**ANDIS que Haardt au cours de ces trois derniers mois poursuivait avec régularité sa progression en Asie occidentale, que se passait-il à l'extrémité du continent, en Chine, où Victor Point se préparait à venir à la rencontre du Groupe Pamir?

Il a quitté Tien-Tsin le 6 avril et campé le soir même à quelques kilomètres de Pékin dans le Temple du Dragon noir. De graves soucis, nous l'avons dit, le préoccupent. La presse locale est hostile. Les savants chinois qui devaient accompagner l'Expédition ne se pressent pas de la rejoindre. Enfin le Maréchal-président du Sinkiang fait savoir que de nombreux bandits se trouvant dans le Kansou, des dangers sont à craindre pour l'Expédition à son passage dans cette province. Il déconseille le voyage.

Le Temple du Dragon noir est construit autour d'un étang alimenté par une source profonde, couleur d'émeraude. Au fond de la source brillent quelques pièces de monnaie en cuivre.

— Pourquoi ces pièces? demande Point.

Le vieux gardien lui explique que Hé Loung T'ang est la première étape des pèlerins qui vont à la montagne sacrée (1) et que pour être assurés

(1) Miao Feng Chan, montagne sacrée dans les collines de l'ouest.

du succès de leur pieux voyage, ils jettent toujours quelques sapèques dans l'eau limpide.

Ainsi fait Point.

La protection du Dragon noir, vu les circonstances, ne lui semble pas superflue.

\*  
\* \*

Elle n'apparut pas tout d'abord bien efficace et la journée du 7 avril n'apporta qu'une série de malheurs.

A peine eut-on fait quelques kilomètres, qu'un camion s'engageant sur un pont trop fragile passa au travers, restant suspendu dans le vide par ses roues-avant. Une heure après, un message obligea Point à revenir à Pékin. Une nouvelle campagne de presse accusait l'Expédition d'avoir traversé la ville en négligeant de pavoiser aux couleurs chinoises et la Fédération des Sociétés scientifiques s'appuyait sur ce prétexte pour remettre en question toutes les autorisations de passage.

On continua. Mais dix kilomètres plus loin, sans raisons apparentes, les bandes de roulement des autochenilles commencèrent à se rompre. On en cassa quatorze (1) et l'on arriva à grand'peine à Loung Hou Tai, petit village près de Nankéou, sans oser aborder les dix-sept kilomètres de la passe.

L'ingénieur Charles Brull (2) jugeait impossible de continuer sans avoir trouvé les raisons de ces ruptures anormales dues, il s'en convainquit très vite, à des surtensions si brusques qu'elles arrachaient les fibres de la courroie. On démontra donc les poulies pour les rectifier en conséquence. Travail qui fut fait à Pékin en trois jours.

Les voitures pouvaient maintenant poursuivre leur route, mais il était imprudent de se lancer dans le désert sans avoir reconstitué un stock de bandages de rechange qu'il fallait faire venir de Paris où André Citroën fut aussitôt prévenu par télégramme.

(1) Toute la provision de rechange prévue pour le voyage Pékin-Kachgar et retour, soit 12 000 kilomètres.

(2) Chef des laboratoires des usines Citroën ; directeur technique de l'Expédition.

Pendant qu'on faisait ces modifications, Point parlementait à Pékin, réfutait toutes les objections et obtenait enfin qu'on le laissât partir.

Les savants chinois rejoindraient à Kalgan.

\*  
\* \*

— Si vous franchissez la passe de Nankéou, vous irez jusqu'à Kachgar!

Opinion souvent répétée et pronostic des Européens qui circulent en auto dans l'immédiate banlieue de Pékin.

Pékin se trouve sur le fond plat d'un golfe alluvial : la plaine du Pé Tchi Li, qui se relève au nord-ouest par deux emmarchements pour aboutir au plateau mongol. Le premier degré de ce géant escalier s'appelle la passe de Nankéou; le second : la passe de Kalgan.

Or, bien que la route qui relie Pékin à Nankéou (100 km.) et à Kalgan (200 km.) soit assez courte, elle est considérée comme une des plus impraticables de toute la Chine. La belle voie jadis taillée dans le roc a subi le sort des grands ouvrages d'art, routes et canaux construits par les Empereurs. Elle n'est plus qu'un vestige délabré.

A 8 heures du matin, les chenilles abordaient la première sinuosité de la rampe obstruée de blocs et de cailloux roulés, dont les paliers successifs s'étagaient sur vingt kilomètres d'escarpements.

On attaqua le défilé en *seconde*, puis en *première*, et le convoi avança par saccades. Vitesse commerciale : 2 kilomètres à l'heure. Peu importe. En dépit de quelques talons de guidage tordus, de quelques dents d'entraînement aussitôt remplacées, les bandes grâce aux poulies rectifiées résistaient, les plaquettes s'agrippaient en crissant sur les affleurements de rocs. On progressait. A midi, les voitures atteignirent le kilomètre 9. Une heure après, au kilomètre 10, elles traversèrent une épaisse muraille percée d'une porte de marbre (1).

« Ici finit l'empire du Milieu. Au delà commencent les pays barbares » disaient autrefois les Chinois.

Encourageante perspective.

(1) Porte de Ku Young Kouan.

La lutte reprit entre les voitures et cet amas incohérent de roches entre lesquelles cheminaient parfois quelques animaux de bât.

Avancer, autant dire transporter des pierres, rouler des blocs, les déchausser au levier, les casser au marteau ou à la masse, les pousser sur les bas côtés. Travail de déblayage et de remblayage. Maurice et ses mécaniciens, au cours de la journée, déplacèrent la pierre par mètres cubes. Ils se révélèrent infatigables.

Vers 5 heures apparut la crête dentelée d'une muraille. La Grande ? Pas encore. On en comptait quatre ou cinq petites, avant la vraie. Comme la nuit était venue, on s'arrêta pour camper au kilomètre 17. Ce fut seulement le lendemain matin, vers dix heures, après un ultime effort sur une pente traîtresse encaissée à 25 pour 100, qu'une énorme masse rocheuse enfin contournée démasqua les redans, puis une première porte (1) suivie d'une cour de veille, puis une seconde porte : « *Porte du Nord. Clef de l'Univers.* »

La Grande Muraille (2).

On l'apercevait aussi loin que l'œil pouvait voir, chevauchant les monts, plongeant au creux des vallées. C'était un très vieux chef-d'œuvre d'art militaire qui avait utilisé les points forts, défendu les points faibles; un hérissé-ment continu de créneaux sur cinq mille kilomètres avec, de distance en distance, à portée de voix et de flèches, des tours de garde que protégeait une tranchée profonde creusée pour arrêter les cavaliers tartares.

A la descente, on commença par traverser un village en escalier; puis il fallut creuser un passage sous un pont dont l'arche était trop basse. Ensuite, le camion s'enlisa dans le lit d'une rivière. Plus loin, des ouvriers chinois qui se préparaient à faire sauter des rochers pour élargir la voie du chemin de fer, refusèrent d'interrompre leurs travaux pour laisser passer les voitures qui évitèrent, par miracle, la chute de dangereux éboulis. Chaque pont, dans un état de faiblesse inquiétant, était prudemment contourné.

Et c'est ainsi que, non sans peine, le Groupe Chine arriva à Kalgan.

(1) Porte de Pa Ta Ling (porte des huit grandes collines).

(2) La Grande Muraille commence à Chan Hai Kouan et se termine au delà de Sou Tchéou, dessinant la limite de la Chine et des « pays barbares ».

\*  
\* \*

Ce *Pioneer's Inn*, où le campement avait été installé, était tout ce qui restait à Kalgan d'un vieil hôtel pour Européens, aujourd'hui désaffecté. La bâtisse avait fait autrefois parler d'elle. C'était au lendemain de la Grande Guerre, à l'époque où la Mongolie extérieure était encore ouverte au trafic. Des autos roulaient alors sur la piste de Kalgan à Ourga, supprimant les caravanes. Six cents milles à parcourir, sans ravitaillement, au cœur de l'hiver. Mais à qui osait le tenter, chaque voyage rapportait, par la vente des fourrures, un bénéfice qui était une petite fortune. L'or coulait à flot au *Pioneer's Inn* où l'on jurait dans toutes les langues et où des aventuriers anglais, suédois, allemands et russes avaient licence de vider leurs querelles au couteau et au revolver.

Aujourd'hui, toute communication avec la Mongolie extérieure étant interdite par les Soviets, Kalgan n'est plus qu'une petite ville chinoise, une tête de piste, un port caravanier déchu.

— Le 24 avril ! songe Point, et nous sommes encore ici.

Il sait qu'il ne peut pas partir avant d'avoir reçu les bandes neuves expédiées de Paris. A cet égard, un télégramme reçu ce matin lui enlève toute inquiétude :

*Fais envoyer ce jour Kalgan trente bandes neuves via transsibérien avec convoyeur Berger.* André CITROËN.

De plus, il faut que les savants chinois qui font partie de l'expédition, se décident à la rejoindre. Le docteur Tsu-Ming-Yi, chef de la délégation, vient de faire connaître qu'il ne peut pas se mettre en route avec ses collaborateurs avant le 15 mai. Trois semaines d'attente.

Point s'arme de patience.

\*  
\* \*

Aujourd'hui tout le monde s'est mis en grande tenue pour la réception suivie d'un déjeuner de gala qu'offre le Gouverneur de Kalgan. Présentations, saluts, sourires, cigarettes. Questions en apparence inoffensives : « Avez-vous



des autorisations officielles pour entrer au Sinkiang? L'Expédition pense-t-elle se servir de la radio? Est-il possible de communiquer par T. S. F. d'Asie en Europe? Chacun des membres de l'Expédition est-il armé pour se défendre contre les bandits? »

Que faut-il conclure de cette bienveillance officielle? Point va bientôt le savoir. Quarante-huit heures ne se sont pas encore écoulées, qu'il est rappelé en toute hâte à Pékin par la F. S. S. C. (Fédération des Sociétés scientifiques chinoises). Une fois de plus le départ est interdit (1).

De nouvelles négociations s'engagent, où les motifs invoqués ne sont que des prétextes. Après avoir été accusée d'avoir quitté Pékin en abandonnant les savants chinois, d'avoir détruit des ponts et systématiquement évité d'arborer sur les voitures les couleurs chinoises, l'Expédition est à présent attaquée violemment dans la presse pour avoir communiqué par T. S. F. avec la division navale française d'Extrême-Orient, et pour avoir filmé à Kalgan des prises d'armes, des fumeries d'opium et des « femmes aux petits pieds ».

Point examinera un à un ces griefs, les réfutera, démontrera patiemment leur inanité. Les films tournés au lendemain de l'arrivée à Kalgan, l'ont été sur la demande du Gouverneur; les dégâts faits au pont par le camion Specht ont été remboursés; le document photographique représentant les voitures battant pavillon tricolore, a été pris à Fontainebleau, avant le départ, etc..., etc... Allant à Pékin pour revenir à Kalgan, puis repartant à nouveau, Point négocie, promet, s'excuse, persévère et réussit.

30 avril, 1<sup>er</sup> mai, 3 mai, 5 mai... On s'occupe. Il faut bien achever les préparatifs qui n'ont pu être effectués lors du départ précipité de Tien-Tsin.

Brull examine les dynamos de T. S. F. Reymond s'entraîne à faire des levers d'itinéraires. Les mécaniciens travaillent sous les voitures. On essaie le groupe électrogène.

Petro, lui, lorsqu'il n'est pas occupé à régler des questions de laissez-passer, de douanes, de taxes de passage (il a réussi déjà à éviter 60 000 dollars de frais inutiles), prépare son voyage de reconnaissance et calcule les quantités de carburants qui lui seront nécessaires pour constituer un dépôt auxiliaire

(1) Cette interdiction n'était pas, comme on pourrait le croire, suggérée par les fonctionnaires de Kalgan, mais due exclusivement à l'opposition de la F. S. S. C. et du Kouo Ming Tang.



d'essence à l'ouest de Pei Ling Miao, première étape sur le plateau mongol après Kalgan, à la lisière du Gobi.

Le soir on joue, ici à la belote; là au bridge. Brull, pour se délasser, fait des mathématiques spéciales ou engage avec le Père Teilhard, arrivé à Kalgan le 10 mai, une discussion sur le sens moral des recherches scientifiques et les probabilités d'une évolution ascendante. Reymond, rentré fourbu de ses chasses au carabe ou à la cicindèle, dispose sous son lit tout un arsenal de bocaux et voudrait pratiquer — sur une petite échelle, précise-t-il pour rassurer Piat son voisin de tente — un élevage de jeunes scorpions.

\*  
\* \*

11 mai. — Un coolie arrête son *pousse* dans la cour du *Pioneer's Inn*. Un étranger en descend. Il fait nuit. L'homme qui arrive si tard tâtonne un peu, heurte le piquet d'une tente, hèle au hasard :

— Maurice?...

— Pas possible!...

— En chair et en os.

C'est Berger, le convoyeur Berger, parti de Paris il y a quatorze jours, *via* Moscou, Irkoutsk, Mandchouli, Kharbine, débarqué la veille à Tien-Tsin, reparti ce matin de Pékin.

— Avec les bandes?...

— Oui, elles sont là, bien arrivées, en gare. On peut aller les faire prendre demain.

— Pas d'excédents de bagages?

Berger se met à rire. Les trente caisses, longues de deux mètres, ont voyagé comme « bagages personnels ». A chaque station d'embranchement, il fallait avoir l'œil et veiller sur le fourgon de queue, s'assurer qu'il était toujours bien accroché. Berger n'en a presque pas dormi. Sans connaître un mot de russe ou de chinois, ce Parigot natif de Grenelle s'est parfaitement débrouillé.

— Viens qu'on t'embrasse!

Berger sauvait la situation.

Lorsqu'on sut qu'il apportait par surcroît du courrier de France, la joie devint délirante. Avec des bandes neuves et des poulies rectifiées, on irait

jusqu'au bout du monde. Vingt-quatre heures pour les monter... et en route!

Le 13 mai, Petro avec deux camions légers, prit la piste de Pei Ling Miao, accompagné du Père Teilhard, de Reymond, et du mécanicien Chauvet. Le géologue et le naturaliste profiteraient de cette reconnaissance pour travailler en Mongolie.

Qu'attendent donc les autres pour partir? Ils attendent le 14. Et le 14 mai, ils attendent le 15. Les savants chinois ne sont toujours pas arrivés. Dans la journée du 15, le Dr. Tsu Ming Yi, chef de la délégation, se présente seul. Ses collaborateurs ne sont pas prêts.

— Quand le seront-ils? Demain?

— Dans quelques jours.

— Je pars, dit Point. L'Expédition n'a déjà que trop attendu. Rendez-vous à Pei Ming Miao.

Le 16 mai la colonne, après vingt jours d'arrêt, quittait Kalgan.

La passe de Ouan Tsuan fait suite à la passe de Nankéou. C'est la seconde marche de l'escalier qui fait accéder au rebord du plateau mongol. Dénivellation brusque. Sur douze kilomètres de piste aménagée plutôt mal que bien par les Chinois huit ans auparavant, les sept autochenilles s'élevèrent pour atteindre le col à 1 500 mètres d'altitude.

Arrivé là, tout le monde respira.

Il semblait qu'on en eût fini avec la poussière, les ponts délabrés, les sourires équivoques; avec cette architecture compliquée et vermoulue de pagodons en ruines, avec l'arrogance des policiers, dans cette dernière ville chinoise de Tchang Pei Hien dont le maire était encore, il y a deux ans, à la tête d'une bande de filous. Point se méfiait de son accueil. Ce bandit avait été surnommé « le Chat sauvage » à cause de l'extraordinaire faculté qu'il avait, de voir aussi bien la nuit que le jour.

Mais titularisé depuis peu par le maréchal Tchang-Hsiao-Lang, le Chat sauvage, devenu matou, s'était montré fort courtois : la route était libre.

Passé le dernier champ cultivé, rien n'arrêtait plus le regard entre le ciel et la terre. Un vent glacial et pur venu du grand Nord glissait des collines blanches de neige. L'hiver du plateau faisait suite au printemps de la vallée. A

la fin du jour, l'escadre, après avoir traversé rapidement des plages incultes, s'arrêta devant un premier campement, une première image de la Mongolie : Serben.

Devant une yourte, un homme semblait attendre le passage des voitures. Longue robe serrée à la ceinture et bonnet jaune, pointu, dont les pattes fourrées de renard étaient nouées sous le menton. Le sourire qui plissait son visage remontait la peau de ses pommettes et ses paupières ne laissaient filtrer de son regard qu'une lueur de curiosité mêlée d'angoisse. Il était porteur d'un billet qu'il tendit à Point :

*Goumbô, excellent guide mongol. Parle chinois. Utile à employer pour la traversée du Gobi.*

L'écriture de Petro... Comme le Mongol l'invitait par signes à entrer, Point souleva la portière de feutre et pénétra dans la yourte (1).

La coutume des nomades veut qu'on dépose ses armes sur le seuil. Au centre de la yourte brûlaient dans une sorte de brasero, des argols (2) qui répandaient une chaleur secrète et douce; la mince colonne de fumée s'élevait par une lucarne pratiquée dans le toit de feutre. Lorsque ses yeux se furent accoutumés à la demi-obscurité, Point s'aperçut qu'une vieille femme était accroupie près du foyer, surveillant une marmite de fer. C'était la mère de Goumbô.

L'étranger n'avait point tiré sous son vêtement l'écuelle de bois que les Mongols portent toujours dans leur ceinture. L'hôtesse, fort cérémonieusement, offrit la sienne, qu'elle lécha par politesse avant d'y verser le thé salé et beurré qu'on offre en pareille occasion. Puis, après quelques hochements de tête, les trois personnages se regardèrent. Ils ne se comprenaient pas mais une sympathie naturelle les réunissait.

Lorsque Point montra le billet qu'avait écrit Petro, la vieille hôtesse se leva et prit sur l'autel domestique orné de trois statuettes de Bouddha, un petit carré de soie bleue qu'elle tendit à son fils.

Goumbô porta le *hata* à ses lèvres et l'offrit à son tour à Point. Le pacte

(1) Tente de feutre utilisée par les nomades kirghizes, mongols ou tibétains en Asie centrale.

(2) Fiente de chameaux qui, desséchée, est utilisée comme combustible.

était scellé. Goumbô engagé comme guide officiel, faisait partie désormais de l'Expédition Citroën Centre-Asie.

\*  
\* \*

18 mai.

L'herbe apparaît un peu partout, adoucit cette houle d'horizons qui déferle à l'infini. L'allure est bonne en dépit des *choux-fleurs*, ces touffes d'ajoncs hostiles aux lames de ressorts.

Le premier jour : 120 kilomètres. Le second 147.

Des gazelles. Elles fuient par troupeaux entiers et Point lance son camion à leur poursuite. Mais il a beau pousser à fond, les gazelles dépassent le soixante à l'heure et disparaissent.

— Tenez... là... des chevaux sauvages! s'écrie le docteur Delastre.

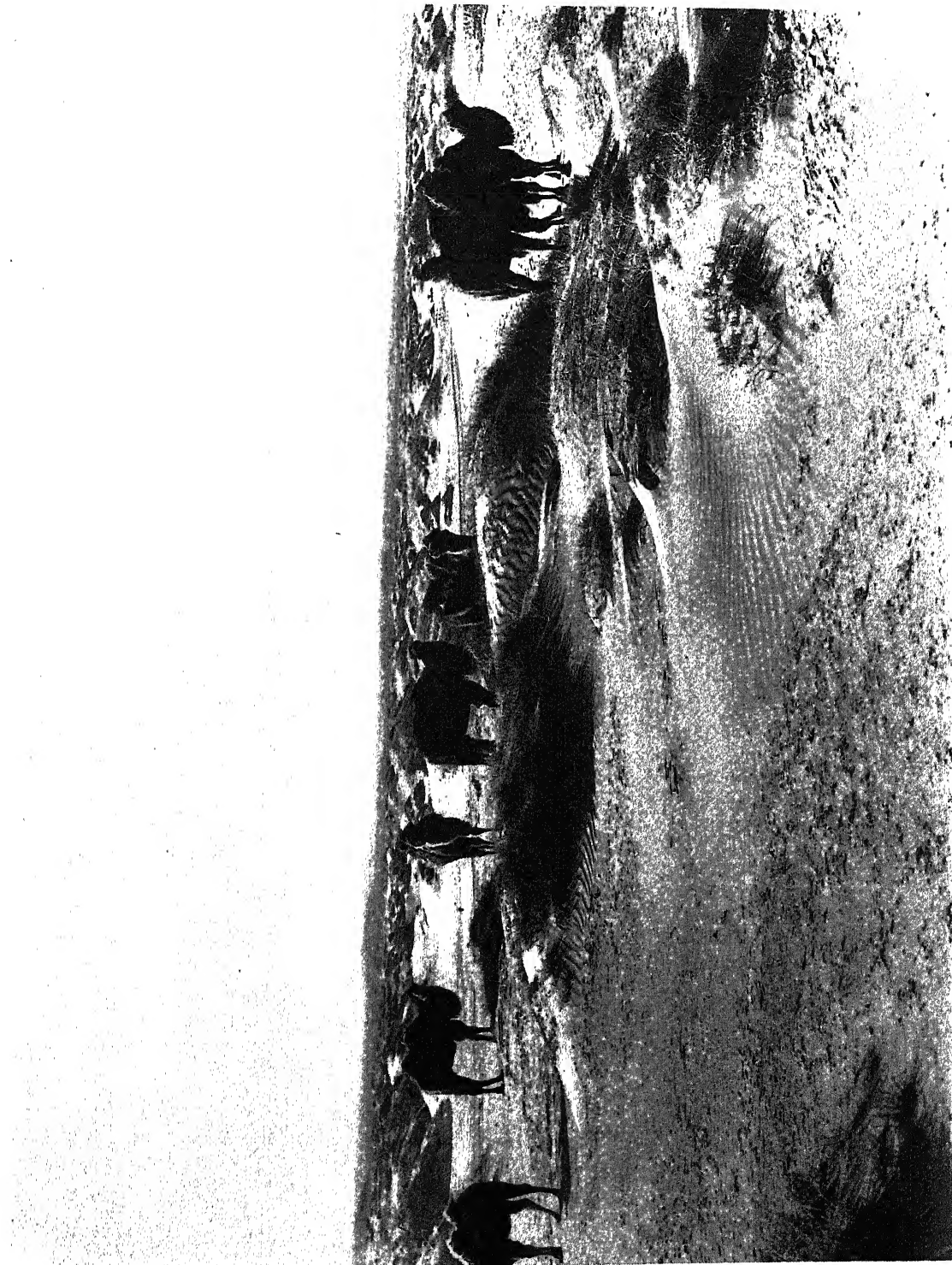
Ces chevaux sauvages ne sont, à dire vrai, que des chevaux en liberté et bien qu'ils galopent parallèlement aux voitures, crinière au vent et naseaux écartés, dans le champ indéterminé de la steppe, tous sont marqués, tous ont un propriétaire. Jamais d'ailleurs un cheval n'est volé dans l'honnête Mongolie. Pays trop vide, trop immense pour qu'un étranger de passage ne soit aussitôt remarqué aux carrefours de piste ou près d'un point d'eau où la nouvelle de sa présence se propage en rayonnant, crée autour de lui une zone de curiosité qui s'élargit à mesure qu'il avance. Un voleur de chevaux n'échapperait pas aux soupçons.

Détourné d'un vol de canards étincelants, le fusil de Point s'abaissa, sur un signe de Goumbô. Des oiseaux-lamas, qu'il serait criminel de tuer; dans l'un d'eux peut s'être réincarné Bouddha.

Le 20 mai, à 2 heures du matin, la lueur des phares fit surgir de l'ombre une architecture solide et symétrique. Derrière des murs blancs, fraîchement crépis, s'étagaient des constructions en terrasses : résidences de luxe ou palais de quelque Pharaon. Mais cette poussée de villas égyptiennes émergeait d'un pays sans palmiers, et la population qui l'habitait n'était qu'une communauté de moines au crâne rasé, empêtrés dans les plis d'une ample robe rouge et qui grimaçaient, éblouis par cette lumière inconnue de projecteurs.

Deux mille lamas.

L'Expédition était arrivée à Pei Ling Miao.



LE GOBI



« LA BANDE DE SABLE N'AVAIT QUE CINQ KILOMÈTRES DE LARGEUR... » (p. 83)

\*  
\* \*

C'est ici que finit le Pays des Herbes. Al'Ouest, commencent des régions encore plus arides. Les cartes n'indiquent plus rien. L'objectif à atteindre est la ville chinoise de Sou Tchéou, dans la province du Kansou.

Interrogés par Petro à Kalgan, les chameliers partis il y a quelques mois pour échelonner les ravitaillements, avaient prétendu que la route la plus courte était la leur, celle des caravanes, celle qui passe par le fameux temple Shan Te Miao (1) et qui court ensuite à travers les sables sans fin de Kouai Tze Hou. Mais bien que les voitures franchissent facilement les dunes, cet itinéraire a été rejeté. Il exigeait une énorme consommation d'essence. Point a décidé de franchir la bande de sable à l'endroit où elle est la plus étroite. L'Expédition s'orientera plein Ouest et reconnaîtra la rivière Etsin Gol au lac Gashun Nor, puis redescendra les rives du fleuve jusqu'à Sou Tchéou.

Le choix de cet itinéraire est le résultat des travaux que Petro a entrepris depuis dix-huit mois. D'ailleurs un guide chinois arrivé de Pao Tou il y a trois jours, a été recruté parce qu'il a suivi cette route chaque année, depuis son enfance.

Lorsqu'il fut amené devant les sept voitures, le guide secoua la tête :

— Vous voulez traverser le désert avec ça?

— Oui.

— Savez-vous que vous ne rencontrerez personne sur la route, pendant des jours et des jours?

— Nous le savons.

— Oui... seulement, moi, j'ai un vieux père et quatre enfants à nourrir!

Et, tournant le dos, il se refusa à toute discussion.

Goumbô alors offrit ses services. Il n'avait jamais parcouru la région dont on lui parlait, mais il assura qu'on pourrait trouver, au hasard des étapes, ça et là, un Mongol. Un guide n'était pas nécessaire.

(1) Visité par Sven Hedin.

Son honnête visage inspirait la confiance. Il fut convenu qu'on suivrait ses conseils.

Comme les calculs démontrent qu'il faut emporter avec soi une énorme quantité d'essence, le 21 mai, les voitures sont chargées à bloc et prêtes à partir.

La veille, Kervizic a capté un message de Laplanche : le Groupe Pamir est en Afghanistan (1). Sa progression continue, régulière. Haardt espère atteindre Kachgar le 20 juillet.

Mais Point compte bien être le premier au rendez-vous. Encore faut-il que les savants chinois arrivent pour que le signal du départ puisse être donné. Des places leur ont été réservées dans les voitures et sous les tentes.

On n'attend plus qu'eux.

(1) Car si Haardt ne recevait pas les messages de Point, Point recevait les messages de Haardt.



## VI

# LE GOBI

*ARRIVÉE DES SAVANTS CHINOIS. — LE LABYRINTHE GRANITIQUE. — DANS LA SOLITUDE DU GOBI NOIR. — L'ETSIN-GOL.*

C'ÉTAIT le 22 mai.

Dans un personnage qui peignait avec gravité sur un écriteau de carton blanc trois belles sentences tirées du testament de Sun Yat Sen (1), Point reconnu, entouré de lamas, de mongols et de chameliers, le docteur 'Tsu Ming Yi, chef de la Délégation chinoise.

--- Comment, docteur, vous êtes arrivé? Que faites-vous donc là?

Ayant achevé son travail, le savant docteur sans répondre cloua sa pancarte. Puis il s'adressa à ses auditeurs; mais ceux-ci, d'ailleurs pleins de respect pour un lettré qui dessinait au pinceau d'aussi élégants caractères, ne purent retenir leur hilarité. Alors le regard de Tsu Ming Yi étincela et l'assemblée devint subitement très grave.

— Honneur, conclut-il, à la République et au Kouomingtang qui réussiront, j'en suis sûr, à délivrer la patrie du joug des traités inégaux conclus avec des étrangers qui ne cherchent qu'à nous dépouiller de nos richesses!

Cette manifestation était singulière, au début d'une entreprise où la Chine consentait à collaborer avec la France en vue de travaux précisément désintéressés. De plus, les savants chinois déjà à Pei Ling Miao depuis quelques heures eussent pu prévenir les Français de leur arrivée. Point, toutefois, feignit de ne pas s'en étonner et, de part et d'autre, on prit contact.

La Délégation chinoise se composait de huit membres. Son chef,

(1) Le Lénine de la Révolution chinoise, fondateur du parti Kouomingtang.

Tsu Ming Yi, Directeur de l'Institut franco-chinois de Pékin, Officier de la Légion d'honneur et Docteur en médecine (1) était, de plus, le créateur d'une nouvelle méthode de gymnastique rationnelle. Un homme de quarante-quatre ans, de parfaite forme physique. Sur sa carte de visite étaient gravés ces mots : *Membre du Comité central du Kouomingtang. Chef de l'Expédition scientifique sino-française.*

Il avait pour adjoint immédiat le général Yao, ancien élève de Saint-Cyr. Yao, Vice-ministre de l'Air, était délégué par le Maréchal Tchang Kai Chek auprès du Maréchal King pour le remercier du cadeau que le Gouverneur du Sinkiang avait fait récemment à la République de Nankin (2).

Le crâne rasé à la russe et le regard terne du numéro trois, appartenaient au colonel Tiao, ancien élève de l'École de guerre soviétique où il s'était spécialisé dans le service d'espionnage, Tiao avait pour mission de contrôler les prises de vues photographiques et cinématographiques de l'Expédition.

Au quatrième rang, beaucoup plus sympathique : le secrétaire du D<sup>r</sup> Tsu Ming Yi.

Venait ensuite un zoologue, M. Ho, de l'Académie de Nankin. M. Ho avait travaillé avec un ami de l'explorateur Sven Hedin, le D<sup>r</sup> Hummel, au Sinkiang. C'est pour y rentrer, sous le couvert de l'Expédition, qu'il entreprenait le voyage.

M. Liou, numéro six, était botaniste.

M. Young était l'adjoint du P. Teilhard de Chardin, au Service géologique de la Chine (3).

Enfin le numéro huit, M. Chow, journaliste (4) dont les attributions restaient assez vagues et l'état de santé précaire, grelottait sans mot dire sous un pardessus à col fourré.

Le contact fut poli, mais froid. On se rassembla autour de la table où les Chinois fumaient des cigarettes. Tsu Ming Yi, selon le code de la politesse, offrit à Point un sac de riz et un paquet de thé. Il fut convenu ensuite qu'on

(1) Auteur d'une thèse sur le rythme vaginal chez la lapine.

(2) Un bloc de jade de grande valeur sur lequel avait été gravé le cachet du gouvernement de Nankin.

(3) Il avait collaboré avec l'éminent géologue pendant plusieurs années, au cours de ses voyages à l'intérieur de la Chine.

(4) Correspondant officiel du *Kouoming News Agency*, organe du parti Kouomingtang.

procéderait sans tarder à la répartition des nouveaux voyageurs dans les voitures.

\*  
\* \*

— Nous avons aussi des bagages, déclara Tsu Ming Yi.

Et devant Maurice Penaud qui voulut en faire l'inventaire, les savants chinois firent décharger de leurs quatre camions des ustensiles de cuisine, d'épaisses couvertures, des fourneaux à pétrole, des sacs de riz, des kilos de légumes secs, auxquels s'ajoutaient des cannes ferrées, des brodequins, des casques, des lunettes et des masques à poussière.

Maurice s'assit par terre et déclara que si les voitures devaient emporter tout ce matériel, il refusait de partir.

Il faut reconnaître que les mécaniciens, comme tous les membres français de l'Expédition, avaient sacrifié le tiers de leurs bagages pour que le popotier pût loger ses vivres. Specht avait abandonné la moitié de son stock de films qu'on acheminerait par caravanes vers Kan Tchéou. Tous les coffres individuels avaient été vidés en partie de leur contenu pour qu'on pût charger sur les tracteurs et les remorques d'abord l'indispensable, c'est-à-dire mille litres d'essence par voiture, cinquante litres d'huile, de la graisse, des vivres et de l'eau.

Voilà ce que Point essaya de faire comprendre aux savants chinois; mais quand ils virent le cube de place disponible qui leur était réservé, ils levèrent les bras au ciel.

Où Tsu Ming Yi pourrait-il loger ses pièces de soie destinées aux gouverneurs de province et les immenses drapeaux qu'il avait fait couvrir d'inscriptions en papier doré : *Chef de l'expédition : Tsu Ming Yi. Chef de la délégation française : Haardt*? Où le général Yao entreposerait-il ses sabres d'honneur et son stock de satin, ainsi que le portrait en pied du Maréchal Chang Kai Chek avec signature autographe?

On leur posa la question de confiance : « Voulaient-ils oui ou non aller à Kachgar? Se rendaient-ils compte de ce que représentaient 1 500 kilomètres sans ravitaillement dans le désert de Gobi? Voulaient-ils sacrifier leur vie à leurs bagages? »

Sans répondre, les savants chinois tournaient autour des voitures, se

groupaient, se consultaient, défaisaient leurs ballots pour les refaire et paraissaient consternés.

Il fallut tout le prestige et toute l'autorité du Père Teilhard pour leur faire entendre raison. Après cinq heures de discussion, ils se décidèrent enfin à renvoyer vers Kalgan les trois quarts de leur matériel.

Le dimanche 24 mai, les chargements étaient définitivement constitués et à 6 h. 35 du matin, les sept autochenilles s'éloignaient des lamaseries de Pei Ling Miao pour se diriger vers l'Ouest.

C'était le jour où, à 5 000 kilomètres de distance, Haardt quittait Hérat.

\*  
\* \* \*

La première étape était située à 270 kilomètres à l'ouest de Pei Ling Miao et s'appelait Ouni Ousou. Comme on le sait, la tactique de Point était subordonnée à une stricte économie d'essence. Se lançant dans l'inconnu et prévoyant dans la traversée du Gobi de difficiles passages de dunes qui augmenteraient considérablement la consommation des moteurs, le jeune chef avait déjà pris ses précautions en envoyant quelques jours auparavant à Ouni Ousou, sur deux camions légers, cinq mille litres d'essence, constituant ainsi une base au seuil du Gobi mort.

De Pei Ling Miao à Ouni Ousou, la colonne suivit donc la trace des camions dans un bled d'abord légèrement vallonné où le Père Teilhard reconnaissant quelques affleurements paléozoïques, regrettait de ne pouvoir s'arrêter pour chasser le fossile.

On fit, cette journée-là, 118 bons kilomètres et les montres furent retardées d'une heure, car l'on passait le 105° méridien de longitude Est, quittant le 8° fuseau horaire pour entrer dans le 7°. Non loin de la piste se trouvaient encore des campements mongols, deux lamaseries et de petites fermes où quelques paysans chinois formaient une pointe d'avant-garde dans cette marche de pénétration, irrésistible et lente, de la Chine en Mongolie.

Le terrain était assez varié mais roulant. Sur une plaine qui ondulait vers des horizons vagues et bleutés, les autochenilles avalaient sans haut-le-cœur

des kilomètres de *choux-fleurs* (1) auxquels succédaient un sol de boue séchée, puis du cailloutis où poussait une herbe naine; traversant parfois des lits de rivières, sableux et friables, pour gravir un col pierreux avant de retrouver l'immensité d'une autre steppe.

Vers midi, le casse-croûte habituel fut préparé sur les plats-bords des remorques. La coutume voulait qu'on mangeât debout pour ne pas perdre de temps. Chinois et Français, joyeux, inauguraient pour la première fois dans leur mutuelle vie de bled, un régime d'agapes fraternelles : de la viande froide, des biscuits, du beurre, des sardines, du fromage, des confitures et du café.

Quelle ne fut pas la stupéfaction des Français lorsqu'ils s'aperçurent, au moment où ils avançaient leur assiette, que toutes les sardines, tout le fromage et toute la confiture avaient disparu. Le D<sup>r</sup> Tsu Ming Yi, le colonel Tiao et deux autres qui étaient, déclaraient-ils, végétariens, avaient fait main basse sur les denrées qui leur paraissaient convenablement assimilables, se souciant peu de ce qu'ils laissaient aux camarades carnivores.

Le sourire des mécaniciens s'était changé en rictus. Carl avala sa salive. C'était un peu, reconnu le Père, de l'eau froide sur de l'eau chaude.

Point réussit pourtant, en jouant sous le nez des Chinois comme un discobole, avec son assiette vide, à faire prendre à ses compagnons la chose du bon côté.

Mais comme la traversée du Gobi pouvait durer de trois à quatre semaines et qu'on n'espérait même pas acheter çà et là quelques moutons (c'était précisément la saison de l'agnelage pendant laquelle les rares Mongols errant dans la steppe refusent de vendre leur bétail), il fut décidé qu'à l'avenir, et pour éviter des surprises du même genre, les vivres seraient strictement rationnés et chaque portion préparée à l'avance dans chaque assiette.

Il y avait au seuil de la vie commune, évidemment, une accommodation mutuelle un peu pénible entre Orientaux et gens d'Occident. Ainsi, les savants chinois qui avaient occupé les meilleures places, ne voyaient aucun inconvénient à cracher par terre et à se déchausser dans les voitures. Or l'inquiétant n'était pas qu'ils oubliassent quelques règles de savoir-vivre, mais bien qu'ils considérassent cette attitude comme l'exercice d'un privilège. Aussi Point, bien

(1) Touffes d'ajoncs.

que désireux de garder en toute circonstance une inébranlable courtoisie, était-il résolu à ne pas se départir d'une fermeté dont il eut l'occasion très vite de donner une nouvelle preuve.

Le lendemain, le général Yao après s'être fait apporter par un boy, à son chevet, le café matinal prétendit en effet ne pas vouloir faire son lit.

Point dut lui répondre que le Père Teilhard faisait le sien, que les boys étaient exclusivement réservés au service de la cuisine et qu'un soldat, mieux que tout autre, devait comprendre que la discipline était indispensable à maintenir en campagne.

Le 26 mai, vers 3 heures de l'après-midi, après leur ration quotidienne de gorges pierreuses, de torrents à sec, de mamelons sablonneux, d'affleurements de granit et de ces indigestes « choux-fleurs » dont la forme, précisait le mathématicien Brull, était celle de la calotte supérieure d'un paraboloïde de révolution (1), les voitures arrivèrent à Ouni Ousou.

Sou Tchéou n'était plus qu'à 1 200 kilomètres.

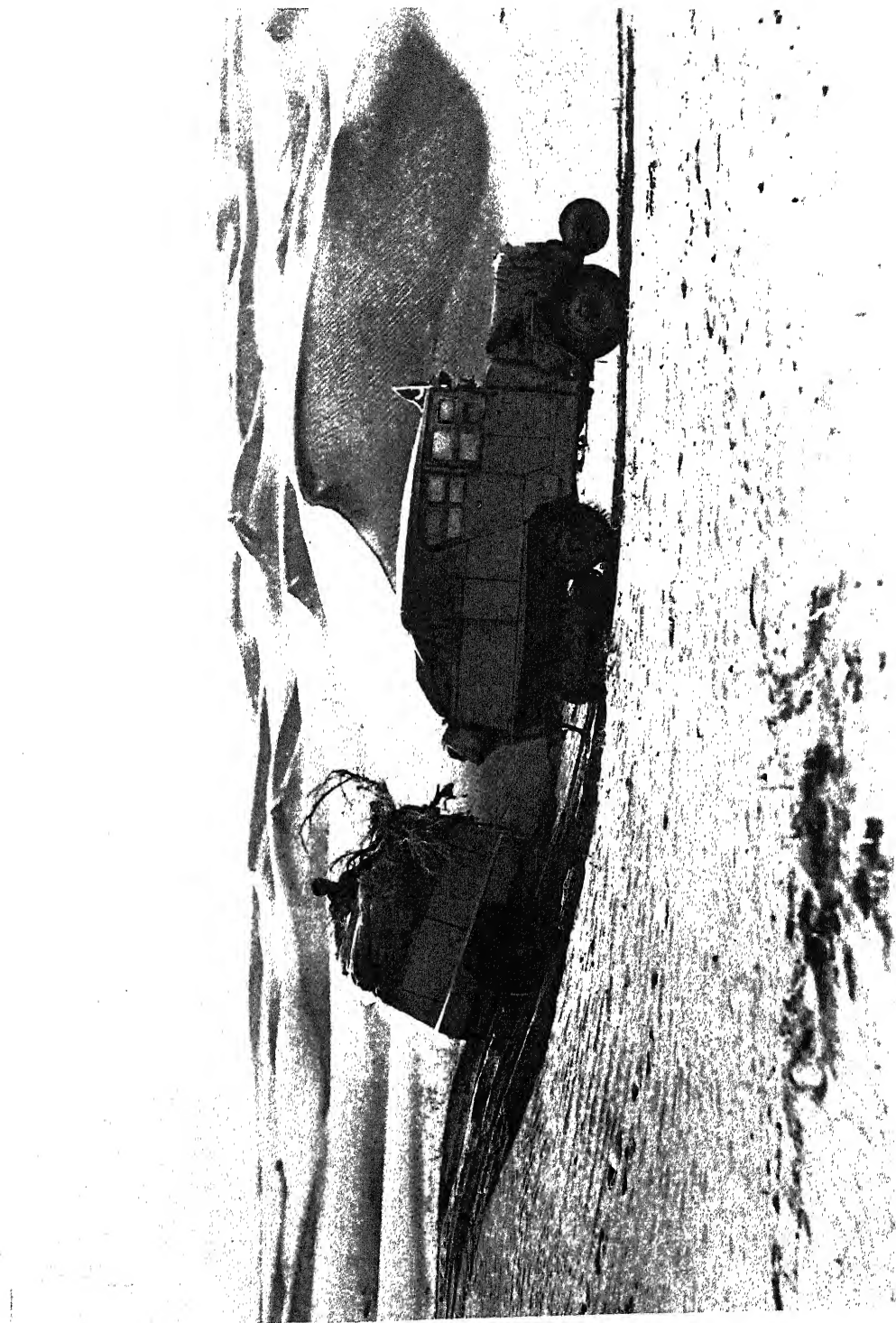
\*  
\* \*

L'agglomération de Ouni Ousou se compose de deux yourtes plantées au bord d'une rivière qui coule près d'une falaise de granit. Maurice y trouva son essence et fit le plein des réservoirs. En décalant le plat-bord des autochenilles, on les chargea de bidons qu'on arrima avec des cordes, et l'on fit la même opération sur les ailes des remorques. Surcharge héroïque. L'ensemble des voitures emportait, au total, 8 000 litres d'essence avant de s'enfoncer dans ce désert blanc, ce *Shamô* (2) qui s'étendait en direction de l'Ouest. Tous les ressorts, constata Balourdet, avaient la flèche à l'envers. Chaque mécanicien reçut donc l'ordre de modérer sa vitesse, la surcharge faisant prévoir des incidents mécaniques.

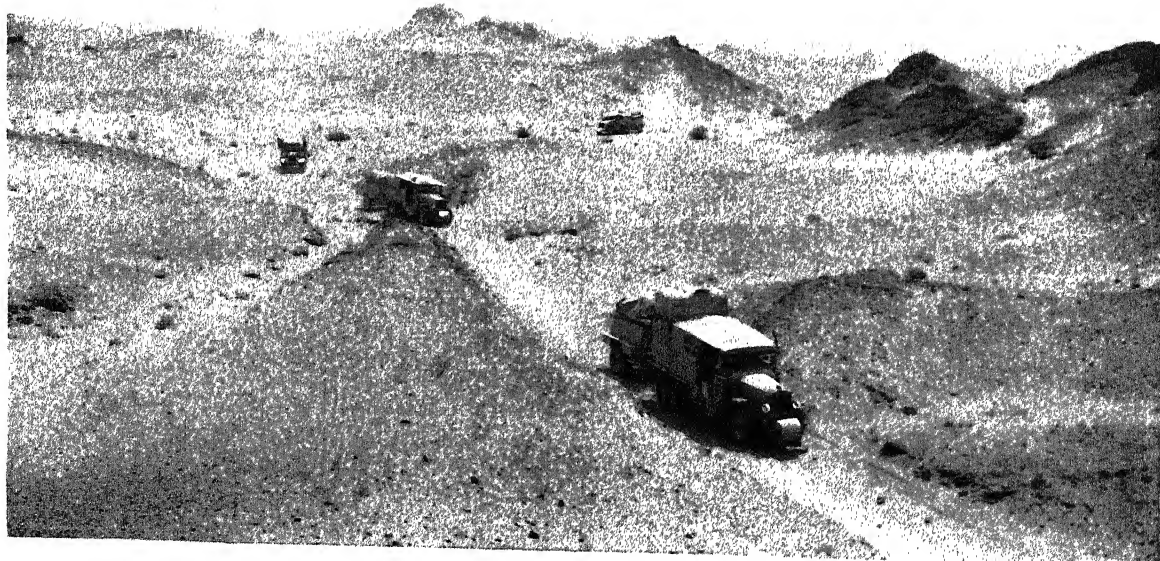
Pendant le temps employé aux préparatifs, Goumbô en échangeant, selon la coutume, sa tabatière avec celle d'un Mongol, obtint quelques renseignements sur la région qu'on traverserait pour rejoindre Hoyer Yamatou distant,

(1) Leur concavité étant toujours dirigée vers l'extérieur.

(2) Désert sablonneux ; le mot « Gobi » signifie pour les Chinois, aussi bien que pour les Mongols, un désert de cailloux.



« QUELQUES MINUTES APRÈS  
ON DÉCOUVRI LE PUIT AVEC  
SA VIEILLE AUGES DE BOIS... »  
(p. 87)



LE GOBI NOIR (p. 88)



d'après les calculs, de 200 kilomètres. Il fallait franchir deux chaînons granitiques très escarpés; puis traverser des gorges rocheuses tellement étroites que les chameaux s'y cassaient les pattes; enfin gravir de hautes dunes pendant « plus d'une journée de caravane ». Le vieux Mongol (il avait soixante-dix ans) assurait qu'en faisant un détour par le Sud, on pourrait éviter la traversée des gorges et franchir les dunes par un couloir dont il indiquait la position.

A Dieu vat!

Le temps menaçait de tourner à l'orage, ce qui rendait Brull soucieux. Il était évident qu'un éclair mal placé, tombant sur cette caravane qui n'était qu'un long réservoir d'essence, risquait de l'anéantir dans une belle flambée. Par contre, le Père Teilhard était radieux. Il avait aperçu à l'horizon ce qu'il appelait des « témoins », hauts débris de terre rouge, grès et poudingues, toute l'histoire d'une érosion de plateau depuis un million d'années.

Les chenilles surchargées rampaient sur le ventre dans une sorte de paysage étiré comme une pâte cendreuse et creusé de cuvettes. Ces cuvettes étaient remplies de sable rouge et bordées de crêtes rocheuses. Crépuscule. Le bruit des moteurs déchirait un silence vierge. Le silence du Gobi mort.

Point n'était pas très sûr de ce chemin cherché un peu à l'aventure. Sa position relevée dans la journée comme en mer, au sextant, lui indiquait 105,3 de longitude Est, et 41,9 de latitude Nord, ce qui le plaçait à 200 kilomètres environ au Nord-Ouest de la boucle du Fleuve Jaune. La piste devenait de plus en plus vague. Vers six heures, le grand calme du désert s'emplit d'un murmure d'abord confus, puis qui se précisa : un bruit de cloches à chameaux, que Goumbô identifia le premier. Il pouvait même dire, au son, d'où venaient ces chameaux sans les avoir encore aperçus. Différents pour chaque ville du désert, les types de cloches sont en effet, dans le Gobi, les pavillons des caravanes.

Un peu plus tard on aperçut sur une crête et se détachant en silhouette sur les rougeurs du couchant, la longue file des chameaux accrochés les uns aux autres comme les wagons d'un train de marchandises. Ils venaient de Sou Tchéou et en étaient à leur quarantième jour de marche.

— Où allez-vous?

— A Kalgan.

Les bêtes n'avaient fait que la moitié de leur étape journalière (1). Les deux caravanes, celles des animaux et celles des voitures, s'arrêtèrent côte à côte. Il fallait profiter de cette occasion surgie de la solitude pour écrire des lettres et les remettre au chamelier avec qui Goumbô, selon l'usage, échangea des nouvelles. Le lendemain, à l'aube, chameaux et caravaniers avaient disparu.

On avançait à présent dans un bled totalement disséqué où les voitures pénétrèrent une à une dans des ravins profonds, parallèles, peu élevés mais étranglés comme des tunnels. A la nuit tombante, Point vit ses neuf voitures engagées l'une derrière l'autre dans une sorte de boyau. La tête de caravane était arrêtée au sommet d'un col qui se terminait par un à-pic. Impossible de trouver une sortie.

Le lendemain, dès qu'il fit jour, il fallut chercher méthodiquement la route. On entra vers le Sud dans une vallée sableuse, mais contrairement à ce qu'on eût pu penser, cette vallée au lieu de s'élargir, se rétrécissait. Un passage fut pratiqué à la dynamite dans une paroi rocheuse. Un kilomètre plus loin, la gorge se terminait par un précipice.

Rouler dans ce dédale était à présent impossible. L'avis du Père Teilhard était qu'on se trouvait dans un « dyke » granitique sillonné de vallées encore très jeunes.

— Ce n'est pas en suivant le creux des vallées, dit-il, que nous sortirons d'ici. Toutes doivent se terminer par des à-pics. Or, les crêtes qui séparent ces vallées sont plates. C'est en suivant les crêtes que nous pourrons peut-être trouver une issue.

Mais déjà Goumbô, petit à petit et en tâtonnant, avait imaginé une sorte de chemin qu'on pouvait améliorer avec la pelle et la pioche. Cette piste, reconnue avec grand soin, s'orientait dans une direction sensiblement pareille à celle de Teilhard. On s'étonna de cette identité :

— Comment as-tu fait ?

— J'ai suivi les traces des animaux sauvages qui cherchent toujours le chemin le plus facile lorsqu'ils vont boire.

(1) Les caravanes, dans le désert de Gobi, lèvent le camp vers midi et marchent presque sans arrêt jusqu'à minuit. Après s'être reposés jusqu'à l'aube, les chameaux broutent jusqu'à l'heure du départ. Les explorateurs qui n'ont pas voulu se plier à cette exigence ont vu périr toutes leurs bêtes.

Ainsi le raisonnement du savant et celui du nomade aboutissaient au même résultat : vers le soir, sorties du labyrinthe, les autochenilles arrivaient dans la plaine.

\*  
\* \*

Les savants chinois semblaient se désintéresser de la question et paraissaient las. Ce voyage n'était pas aussi facile qu'ils l'eussent cru.

Devant les yeux une chaîne de dunes barrait à présent l'horizon. On avança péniblement. Tout devenait vague, imprécis, hostile.

Par bonheur, Goumbô aperçut de très loin un Mongol qui voyageait avec trois chameaux. Il s'approcha pour l'interroger :

— Nous allons, frère, à Hoyer Yamatou et nous voulons éviter les sables. Quelle est la direction?

— Là, derrière ces crêtes bleues.

Renseignement vague.

— Connais-tu le chemin?

Le voyageur sans descendre de son chameau étendit le bras, se bornant à indiquer dans la chaîne des dunes un couloir où la bande de sable n'avait que cinq kilomètres de largeur. Au delà, le terrain serait plus dur. Mais il fallait bien se garder de parler à voix haute à l'entrée du couloir car, ajouta-t-il, cela excitait les mauvais génies qui brouillent les traces.

— Et ensuite?

Ensuite il faudrait se diriger beaucoup au Sud, un peu vers l'Ouest. Alors on traverserait trois crêtes. A la hauteur de la troisième crête, il serait possible de voir, sur la droite, une montagne à cinq pics. En se dirigeant sur le pic de gauche, on devrait trouver, après avoir avancé un certain temps, un arbre mort. En marchant face à l'arbre on finirait par croiser une piste qui conduirait à une yourte.

Là, dit-il, vous demanderez votre chemin.

— Au bout de combien de temps trouverons-nous la yourte?

Le voyageur secoua la tête. Pas mal de temps sans doute. Beaucoup de temps à pied. Moins à cheval. Un peu plus à chameau.

Maurice, quand on lui eut traduit cette réponse, se gratta le menton, fort perplexe. Mais Goumbô parut satisfait de ces renseignements, persuadé qu'ils

étaient corrects. Et il avait raison. Successivement on trouva la troisième crête, la montagne à cinq pics, l'arbre mort et la yourte. Non loin de là, près d'un puits, une vieille femme tondait un mouton. Le grondement des moteurs et l'escadre des sept autochenilles ne lui firent même pas tourner la tête. Quant à son mari, assis dans sa yourte, il ne sortit pas.

— *Sambainaa* (bonjour).

— *Amerhen Bainaa...*

Goumbô lui tendait sa tabatière. Le Mongol donna les renseignements qu'on lui demandait, mais ne posa aucune question. Brull était stupéfait.

— Demandez-lui s'il a déjà vu des étrangers...

— Non.

— S'il a déjà vu des chevaux en fer...

— Il n'en a jamais vu.

— Et il ne veut pas savoir qui nous sommes?... D'où nous venons?... Et où nous allons?...

Non... Il n'avait aucun désir de le savoir.

L'embouteillage entre les chaînes granitiques, le sable des dunes, les incidents mécaniques, l'attente, l'angoisse, avaient épuisé tout le monde. Trois journées dures décidément. Les savants chinois semblaient à bout de patience.

Hoyer Yamatou, avec cinq ou six yourtes, est ce qu'on appelle en Asie un *centre d'échanges*. Les nomades, au cours de leurs perpétuels déplacements, ont besoin de denrées de première nécessité. Ils trouvent dans ces centres d'échanges du gros sel, du millet et du tissu pour les vêtements, qu'ils troquent contre la laine de leurs troupeaux, des boyaux de mouton, des fourrures de renard et de loup. Les tenanciers de ces magasins de détail, dans le Gobi, sont tous des Chinois; ils prêtent également sur gages et font de la contrebande.

A la demande générale, Point décida de s'arrêter une demi-journée à Hoyer Yamatou. On en profiterait pour demander aux Chinois quelques renseignements sur la route, et pour se procurer un guide.

Dans la matinée, Petro, sous prétexte d'acheter quelques *hatas* engagea la conversation sur la politique et les affaires. Painté Tologoï, la prochaine étape, était encore à 190 kilomètres. Pourrait-on trouver un guide? Les Chinois en doutaient. En voyant les machines, les Mongols devenaient

méfiant. Ils pensaient que les automobiles les emmèneraient en un jour à des distances considérables et craignaient d'avoir à marcher à pied ensuite, pendant des jours et des jours pour revenir à leur point de départ. Les offres les plus généreuses ne les tentaient pas,

Petro apprit alors, incidemment, que douze chameaux paissaient à quelque distance : une caravane qui revenait à vide à Pao Tou.

— D'eux d'entre les vôtres, ajouta le marchand chinois, ont même retenu leurs places au chamelier et doivent retourner avec elle.

Petro ne prit pas garde à cette dernière information qu'il jugeait absurde et sortit de la yourte. A quelques pas de là, il rencontra Reymond :

— Vous savez ce qui s'est passé ?

— Non...

— Un incident entre le capitaine Point et Ho, le zoologue. Une giflle.

— Pas possible !

L'incident n'avait pas duré plus de quelques minutes. Point était en train de faire une observation astronomique pour relever sa position et il avait prié Specht de prendre cette opération au cinéma lorsque M. Ho s'était interposé, masquant l'objectif. Point l'ayant prié poliment de s'éloigner un peu, le zoologue les bras croisés avec un air de défi, s'était cambré de toute sa taille, prétendant ne pas s'écarter d'une ligne. Ce que voyant, Point l'avait pris par le coude pour le déplacer du champ de l'appareil.

— Je suis ici sur mon territoire national, s'écria M. Ho, et je vous défends de me toucher.

— Mais vous me gênez !

— Je ne bougerai pas.

— Soit.

L'officier de marine déplaça son appareil, fit signe à Specht de l'imiter et de s'installer un peu plus loin. Même jeu. M. Ho s'interpose une fois encore avec insolence. Alors Point n'hésite plus. D'un revers de main il fait s'envoler le chapeau du zoologue.

Ho le ramasse en pleurant et se retire sous sa tente. Il a « perdu la face ». Il quittera l'Expédition.

— Et il entraîne avec lui, ajouta Reymond, M. Chow, le journaliste.

étaient corrects. Et il avait raison. Successivement on trouva la troisième crête, la montagne à cinq pics, l'arbre mort et la yourte. Non loin de là, près d'un puits, une vieille femme tondait un mouton. Le grondement des moteurs et l'escadre des sept autochenilles ne lui firent même pas tourner la tête. Quant à son mari, assis dans sa yourte, il ne sortit pas.

— *Sambainaa* (bonjour).

— *Amerhen Baïnaa...*

Goumbô lui tendait sa tabatière. Le Mongol donna les renseignements qu'on lui demandait, mais ne posa aucune question. Brull était stupéfait.

— Demandez-lui s'il a déjà vu des étrangers...

— Non.

— S'il a déjà vu des chevaux en fer...

— Il n'en a jamais vu.

— Et il ne veut pas savoir qui nous sommes?... D'où nous venons?... Et où nous allons?..

Non... Il n'avait aucun désir de le savoir.

L'embouteillage entre les chaînes granitiques, le sable des dunes, les incidents mécaniques, l'attente, l'angoisse, avaient épuisé tout le monde. Trois journées dures décidément. Les savants chinois semblaient à bout de patience.

Hoyer Yamatou, avec cinq ou six yourtes, est ce qu'on appelle en Asie un *centre d'échanges*. Les nomades, au cours de leurs perpétuels déplacements, ont besoin de denrées de première nécessité. Ils trouvent dans ces centres d'échanges du gros sel, du millet et du tissu pour les vêtements, qu'ils troquent contre la laine de leurs troupeaux, des boyaux de mouton, des fourrures de renard et de loup. Les tenanciers de ces magasins de détail, dans le Gobi, sont tous des Chinois; ils prêtent également sur gages et font de la contrebande.

A la demande générale, Point décida de s'arrêter une demi-journée à Hoyer Yamatou. On en profiterait pour demander aux Chinois quelques renseignements sur la route, et pour se procurer un guide.

Dans la matinée, Petro, sous prétexte d'acheter quelques *hatas* engagea la conversation sur la politique et les affaires. Painté Tologoï, la prochaine étape, était encore à 190 kilomètres. Pourrait-on trouver un guide? Les Chinois en doutaient. En voyant les machines, les Mongols devenaient

méfiant. Ils pensaient que les automobiles les emmèneraient en un jour à des distances considérables et craignaient d'avoir à marcher à pied ensuite, pendant des jours et des jours pour revenir à leur point de départ. Les offres les plus généreuses ne les tentaient pas,

Petro apprit alors, incidemment, que douze chameaux paissaient à quelque distance : une caravane qui revenait à vide à Pao Tou.

— D'eux d'entre les vôtres, ajouta le marchand chinois, ont même retenu leurs places au chamelier et doivent retourner avec elle.

Petro ne prit pas garde à cette dernière information qu'il jugeait absurde et sortit de la yourte. A quelques pas de là, il rencontra Reymond :

— Vous savez ce qui s'est passé ?

— Non...

— Un incident entre le capitaine Point et Ho, le zoologue. Une gifle.

— Pas possible !

L'incident n'avait pas duré plus de quelques minutes. Point était en train de faire une observation astronomique pour relever sa position et il avait prié Specht de prendre cette opération au cinéma lorsque M. Ho s'était interposé, masquant l'objectif. Point l'ayant prié poliment de s'éloigner un peu, le zoologue les bras croisés avec un air de défi, s'était cambré de toute sa taille, prétendant ne pas s'écarter d'une ligne. Ce que voyant, Point l'avait pris par le coude pour le déplacer du champ de l'appareil.

— Je suis ici sur mon territoire national, s'écria M. Ho, et je vous défends de me toucher.

— Mais vous me gênez !

— Je ne bougerai pas.

— Soit.

L'officier de marine déplaça son appareil, fit signe à Specht de l'imiter et de s'installer un peu plus loin. Même jeu. M. Ho s'interpose une fois encore avec insolence. Alors Point n'hésite plus. D'un revers de main il fait s'envoler le chapeau du zoologue.

Ho le ramasse en pleurant et se retire sous sa tente. Il a « perdu la face ». Il quittera l'Expédition.

— Et il entraîne avec lui, ajouta Reymond, M. Chow, le journaliste.

Tous deux rentreront à Pao Tou par une caravane qui est près d'ici, paraît-il, et qui doit quitter aujourd'hui Hoyer Yamatou.

Comme les deux places avaient été retenues la veille, l'incident du matin avait été concerté à l'avance. Pour quels motifs? Les difficultés du voyage, la discipline de vie, le rationnement, la perspective des épreuves futures pouvaient être des raisons suffisantes. Le journaliste, dès son arrivée à Pékin, ne manquerait pas d'exploiter l'incident. Mais que faire? Le Dr Tsu Ming Yi, qui était intervenu en s'efforçant d'arranger les choses, avait essayé lui-même les injures de son compatriote.

\*  
\* \*

L'Expédition, ce 1<sup>er</sup> juin, repart vers deux heures de l'après-midi. Le groupe des Chinois diminué de deux unités fait preuve de correction, mais de froideur. Deux cents kilomètres encore, peut-être plus, jusqu'au prochain « centre d'échanges » qui s'appelle Painté Tologoï, et pas d'eau avant cinquante kilomètres. Un grand plateau de cailloux noirs s'étend entre des paquets de dunes. Du sable, à présent, sous toutes les formes : dur, demi-dur, mou, strié, tantôt fixé par de maigres salicornes, tantôt coulant, tantôt farineux et soulevé par un vent arrière qui fait suffoquer les voyageurs, provoque de véritables « coliques de poumons ».

A l'aube du 2 juin, la force du vent augmente, tourne en rafale, réveille les dormeurs en entraînant leurs couvertures. Impossible de rester dehors en dépit des lunettes et du *chèche* (1). Il faut se réfugier dans les voitures qui subissent l'assaut du sable comme un navire celui des vagues. La vitesse du vent enregistrée à l'anémomètre est à présent de 27 mètres-seconde. On essaye de repartir malgré tout, mais on doit s'arrêter presque aussitôt. Projeté obliquement, le sable qui mitraille violemment le métal de la carrosserie s'insinue entre les rideaux de capote, pénètre dans les oreilles, devient intolérable.

La tempête dura trois heures. Lorsqu'elle se fut calmée et que le vent tomba, le soupçon de piste avait disparu.

Dielmann en mettant la main sur la poignée de la portière reçut un choc. Isolée du sol par les bandes et les pneus de caoutchouc, la masse métallique

(1) Longue écharpe de cotonnade utilisée par les Arabes pour se protéger de la poussière.



des voitures, électrisée par le sable et les vents secs, se déchargeait au sol. Reymond en conclut que Dielmann était « bon conducteur », mais cette plaisanterie n'éveilla qu'un faible écho. Les boys chinois, à plat ventre sur la bâche des remorques et la tête enfoncée dans un seau de toile, n'osaient pas encore bouger. Brull en touchant la main du Père Teilhard reçut une forte secousse. En pointant l'index vers les coffres de duralumin on en tirait des étincelles.

— Pas trop près de l'essence!

On dut d'ailleurs interrompre ces petites expériences de physique amusante pour s'attacher à des questions plus sérieuses. Toute trace étant effacée, il fallait retrouver la bonne direction. Le seul jalon utilisable était un squelette de chameau au complet : crâne, cage thoracique, paturons, sabots, épine dorsale. Plus loin, un autre squelette déterminait une direction. Gauthier, mécanicien, considéra ces ossements parfaitement nettoyés par les loups, les vautours et les aigles du désert :

— Un véritable dépôt de pièces détachées pour caravanes!

La certitude de Goumbô s'accrut lorsqu'il aperçut, visible à présent, un *obo* (1). Le puits ne devait pas être loin. Quelques minutes après, on le découvrait, avec sa vieille auge de bois, sa corde et sa peau de bouc sur laquelle étaient placées, pour que le vent ne l'enlevât pas, quelques grosses pierres (2).

L'eau fit plaisir, bien qu'elle fût tiède et saumâtre.

Brull enregistrait, en dépit de la chaleur et de la poussière, la suite de ses observations, rédigées stoïquement depuis le départ, heure par heure, parfois kilomètre par kilomètre :

8 h. 45 (km. 13) *arrêt par pneu crevé sur voiture 1* ; 9 h. 30 (km. 20) *arrêt quelques minutes pour Teilhard devant terrasse dentelée terre rouge* ; 9 h. 45 (km. 21) *chenilles aident camions à franchir rampe ascendante plateau sablonneux* ; 11 h. 45 (km. 39) *arrêt; déjeuner près du puits où chameau mort récemment. Voitures chauffent.*

(1) Chaque voyageur s'arrêtant pour une raison quelconque au bord de la piste, doit amasser ou rajouter quelques pierres à un monticule existant. Ces monticules qu'on appelle des « obos » sont les poteaux indicateurs du désert. Ils ont en même temps une signification religieuse. Il existe des obos sacrés.

(2) Les puits, dans le Gobi, sont toujours placés sous la protection du voyageur nomade. Jamais l'auge, la corde ou la peau de bouc ne sont volées. Bien au contraire, une main anonyme les remplace lorsqu'elles sont devenues inutilisables et, dans ces immenses étendues de sable on apporte souvent ces objets de fort loin.

*On renforce timon remorque Remillier. Au départ camion Piat s'enlise dans terrain pourri.*

Vingt minutes après, un poteau s'érigait dans le sable, un poteau frontière dont les caractères mongols informaient qu'on quittait le pays de l'Ala-Chan pour entrer dans la région des Torghouts de l'Etsin Gol. Le soir, Goumbô rencontra un pasteur nomade avec qui il échangea un mouton contre quelques bidons d'essence vide (1). Les voitures longeaient à courte distance la frontière de la Mongolie extérieure (2). L'homme en venait. Il s'était enfui, goûtant peu le régime de Moscou.

4 juin. — Suite du carnet de Brull :

*Départ 5 h. 10, terrain pourri. Il faut pousser les camions; 7 h. 05 (km. 15) descente dans creux de loess où Piat s'enfonce au-dessus de l'essieu. Manœuvres. 10 h. 35, camion s'ensable dans gorge entre deux mamelons. Température élevée. Terrain boursofflé comme bulles sur eau bouillante; 11 h. 35 (km. 47), paysage chaotique, teintes chimiques. Gris et jaune dominant. Ressemble au crassier d'une usine métallurgique. 15 h. Ciel gris plomb, soleil dur. Longue montée entre roches noires laminées par pression et exfoliées comme ardoises.*

5 juin. — Le Gobi Noir. Carnet Brull (suite).

*Départ retardé par réglages et nettoyages. Terrain plat et roulant entre collines noires; 11 h. Traversée de cônes de déjection. Réservoir-arrière Piat crevé par une pierre; 14 h. 10, orage menace, trombe de sable subite. Ascension plateau sous rafales vent latéral. Grands dômes de collines tachetées de jaune. Les traces voitures qui précèdent s'effacent très vite. Point a perdu la piste et la cherche sous la morsure du vent lancé à grande vitesse. Couches de sable défilent derrière vitres en mica comme des courants d'eau. On se croirait en plongée dans un aquarium d'eau jaune.*

Le 6 juin, vers le milieu du jour, l'Expédition traversant une dernière chaîne de dunes arrivait enfin près de l'Etsin Gol.

(1) Un bidon vide a pour un Mongol une valeur intrinsèque. Il en préfère l'usage à celui d'un estomac de mouton pour puiser l'eau du puits.

(2) Territoire de la République soviétique mongole.

La trouée entre les dunes dénonçait soudain un paysage inattendu avec de grandes forêts, des prés verts, des lacs d'eau douce. C'était la fin de ce Gobi noir; le commencement d'une grande oasis. Il était temps. Les plus vaillants étaient exténués.

Chacun prit un bain. Joie de l'eau claire. Point releva sa position : 25 km. au nord de Kara Khoto; 400 km. au nord de Sou Tchéou. Le plus dur était fait. Rires, chants, allégresse.

Mais la gaieté tomba tout à coup lorsque Maurice après avoir fait, lui aussi, le « point économique », constata que, plusieurs bidons d'essence ayant éclaté à cause de la grosse chaleur et un tonnelet de 450 litres ayant crevé, il ne restait que 2 000 litres d'essence : 200 kilomètres de route pour les neuf voitures.

Il en eût fallu le double pour pouvoir atteindre Sou Tchéou.



## VII

# LE TRAITÉ DE SOU TCHÉOU

*LA FAMILLE DES MA. — INTRIGUES DES SAVANTS CHINOIS. —  
POINT RÉSIGNE SON COMMANDEMENT. — LE COL DE MING  
CHOUËI. — A LA LISIÈRE DU SINKIANG.*

**L**E 7 juin, laissant le commandement de la colonne à Brull, Point décida de partir en avant avec un groupe léger composé d'une chenille et d'un camion, pour franchir au plus vite la distance qui le séparait encore de Sou Tchéou où se trouvait le premier échelon de ravitaillement. Pendant son absence les autres suivraient ses traces aussi longtemps que durerait l'essence, puis attendraient qu'il revînt avec les deux mille litres qui leur permettraient de continuer leur route. Il emmena avec lui Petro et Reymond, auxquels se joignirent le général Yao et le colonel Tiao, les deux « savants-militaires » qui prétendaient avoir une mission à remplir auprès du Gouverneur de la ville. En réalité ils ne voulaient pas abandonner, ne fût-ce que pour quelques jours, leur contrôle sur un élément séparé de l'Expédition.

Vingt-quatre heures après, Brull avec ses voitures, remontait à son tour la vallée de l'Etsin Gol.

L'oasis de l'Etsin Gol est une bande de jungle touffue, luxuriante où les tamaris et les ormeaux verts, de petits lacs et quelques vestiges de forêts détruites, contrastent avec les sables nus qui les enserrent de toutes parts. Cette exubérance végétale parsemée de troupeaux et de yourtes mongoles, s'étend à peine sur une largeur de dix kilomètres; mais elle se développe en longueur parallèlement aux bras du fleuve qui prend sa source beaucoup plus au Sud, dans les neiges éternelles des Nan Chan (1) au delà de Sou Tchéou.

(1) Monts Richtoffen.

Déjà apparaissaient quelques tours de garde, anciens avant-postes de la Grande Muraille (1); la région se peuplait de nomades et l'on y rencontrait ces pèlerins mongols qui ne craignent pas de traverser l'immensité du désert pour faire leurs dévotions à quelque grand lama et s'acquérir ainsi du mérite.

Le 10 juin, Goumbô et Gaô, un des boys, ouvrant la marche pour reconnaître les traces laissées par le passage de Point, aperçurent les premiers dans la plaine une centaine de cavaliers qui arrivaient sur eux au galop. Ces hommes armés de fusils étaient vêtus d'uniformes militaires chinois. Ils furent aussitôt catégoriques :

- Qui êtes-vous?
- Des voyageurs.
- Qu'emportez-vous dans cette voiture?
- Des ustensiles de cuisine et des bidons d'essence.
- Déchargez-la.

Goumbô et Gaô se mirent en devoir de vider le camion. Mais celui qui paraissait être le chef continuait à poser des questions :

- Êtes-vous seuls sur la route?
- Non, il y a six voitures derrière nous.
- Quelles sont ces voitures?

Gaô se rengorgea :

— Ce sont des voitures militaires, blindées. Elles transportent des étrangers qui ont une mission officielle pour le Gouverneur du Sinkiang.

— Sont-ils armés?

— Dans chaque voiture se trouvent deux mitrailleuses, et l'une d'elles emporte même un petit canon.

Cette dernière réponse qui altérait sensiblement la vérité ne fut pas sans effet sur le chef de la bande qui se prit à réfléchir :

— Vous pouvez recharger. Quant à toi, mon frère aîné (2), fit-il en s'adressant à Gaô, je te prie de bien vouloir me *prêter* ton revolver et ton couteau.

(1) La Grande Muraille commence à Chan Hai Kouan et dessine la limite de la Chine et des pays barbares.

(2) Formule de politesse.

Gaô s'exécuta. Il savait que cette requête, si elle n'était pas satisfaite sur-le-champ, pouvait être appuyée d'un coup de trique ou d'un coup de fusil.

A ce moment apparurent les six autochenilles de la colonne, escadre imposante qui déconcerta un instant les pillards, tandis que tous les passagers ne se doutant nullement du danger qui les menaçait et quittant aussitôt les voitures, semblaient prendre un vif intérêt à cette rencontre inopinée. Specht avait installé sa camera et commençait à « tourner » une scène locale. Chacun braquait un *Kodak* sous le nez des inconnus déconcertés.

Ce fut Balourdet qui, le premier, reconnut un « couteau-mission » pendu à la ceinture de l'un d'eux. Quand il s'aperçut que sa carabine excitait, à son tour, des regards inquiétants, il donna par prudence deux coups de klaxon qui avancèrent le signal du départ. Initiative opportune, car les bandits commençaient à se ressaisir et n'eussent pas attendu cinq minutes avant de déclancher une attaque pour tenter de s'emparer par surprise des armes de toute l'Expédition.

\*  
\* \*

Le 11 juin, la colonne arrivait au village de Tien Tsang, dans une zone cultivée par les Chinois. Sou Tchéou n'était plus qu'à 150 kilomètres, mais comme les réservoirs d'essence étaient vides, il fallait attendre le retour de Point. Pendant trois jours, de nouveaux venus surgissant du désert sur d'aussi étranges machines provoquèrent un étonnement considérable et les spectateurs ne cessèrent d'affluer, venant souvent de très loin. Les Chinois étaient décidément plus curieux que les Mongols. Kervizic, manipulant dans la cabine de sa voiture-radio, leur apparaissait comme un magicien. Il profitait de cet arrêt pour se mettre en contact avec le monde extérieur. Dans la soirée du 12, il avait capté de Haardt la nouvelle que le Groupe Pamir était à Caboul et, de Pékin, un message chiffré que Brull ne pouvait traduire sans code. Le 13 à neuf heures du soir, l'horizon fut balayé par des lueurs de phares. Point revenait avec l'essence.

— Alors, Sou Tchéou?

Il raconta que l'accueil du Gouverneur Mâ Pou Fan avait été très cordial. Son Excellence avait mis des chevaux à sa disposition. Des mandarins étaient venus lui rendre visite. Seuls Yao et Tiao n'avaient pas été

reçus par le général et semblaient en éprouver quelque humeur. La ville, huit jours avant, avait changé de mains et dans ces circonstances toujours délicates, le stock d'essence appartenant à l'Expédition avait failli être réquisitionné, mais le fidèle Li, retrouvé à Sou Tchéou (1) avait bien défendu les intérêts de la Mission.

La bonne humeur de Point, lorsqu'il eut déchiffré le radio que lui remit Brull, s'altéra brusquement. Il s'agissait d'un message du Gouverneur du Sinkiang, transmis par la Légation de France. Le message disait :

*Le Gouverneur du Sinkiang trouve étrange qu'une délégation politique de Nankin soit placée à la tête de l'Expédition scientifique française. Il rappelle que l'autorisation de passage ne concerne que les membres français de l'Expédition.*

Point prit Brull à l'écart :

— Il faut que j'avertisse Tsu Ming Yi.

Il redoutait un éclat, mais le D<sup>r</sup> Tsu Ming Yi prévenu ne s'émut pas outre mesure, déclarant avec calme que ce télégramme était faux, et qu'il n'en tiendrait pas compte.

Lorsque le 15 juin, les sept autochenilles franchirent les épaisses murailles de Sou Tchéou, devant une foule qu'il fallait écarter des roues et détacher des remorques, lorsque les mécaniciens trouvèrent leur ravitaillement intact et lorsque Jo brandit triomphalement une bouteille en s'écriant : « du pinard ! » un sentiment de victoire habitait tous les cœurs.

Le Gobi, cette fois, était traversé.

\*  
\* \*

Comme nous l'avons dit, la ville de Sou Tchéou avait changé de mains.

Elle venait d'être occupée par les troupes du général Mâ Pou Fan qui venait de chasser son cousin le général Mâ Djoung Ying, neveu du général Mâ Tchi, et neveu également du général Mâ Houng Ping, Gouverneur Général de la province du Kansou.

Quels étaient donc tous ces Mâ ?

(1) Boy-interprète recruté par Petro et chargé de convoier une caravane de ravitaillement jusqu'à Sou Tchéou.



Les provinces chinoises du Kansou, Tsing Hai, Ning-Hia et Chensi, connues par les Chinois sous le nom générique de Chen-Kan, sont peuplées en grande partie de Tounganes issus d'un croisement de Chinois avec des Arabes ou des Turcs, et de religion musulmane. Les Chinois ont toujours eu beaucoup de difficultés à gouverner cette race turbulente et les Empereurs mandchous jugèrent plus sage de la faire administrer par des chefs choisis dans le pays. Ainsi s'établit la puissante famille des Mâ qui occupa tous les postes importants, militaires et civils, dans le Chen-Kan.

Les troubles récents de Sou Tchéou résultaient d'une affaire de famille. La rivalité entre les deux cousins, Mâ Pou Fan et Mâ Djoung Ying, n'était qu'apparente. Le général Mâ Djoung Ying avait conçu l'ambition de conquérir la province du Sinkiang et d'y établir un empire musulman, mais son projet avait été jugé déraisonnable par le conseil de famille et désapprouvé par les vieux, à l'exception du jeune Mâ Pou Fan, son cousin, qui commandait les troupes de la province voisine (1). Au cours des derniers six mois Mâ Djoung Ying qui gouvernait le couloir nord-ouest du Kansou (les villes de Kan Tchéou, Sou Tchéou et Ngan Si) se préparait en été 1931 à déclencher seul son attaque du Sinkiang. N'ayant pas assez de troupes, il craignit qu'en son absence son territoire ne fût immédiatement occupé par son oncle, le vieux général Mâ Houng Ping, qui était le premier à désapprouver son projet. Il demanda donc à son cousin le jeune Mâ Pou Fan d'occuper son territoire, pour assurer la sécurité de son arrière-garde.

Mais Mâ Pou Fan ne pouvait pas sans prétexte officiel envahir, même amicalement, le territoire d'une province voisine. Après avoir conclu une alliance secrète, Mâ Djoung Ying provoqua donc des incidents de frontière, ce qui permit à Mâ Pou Fan de demander au Gouvernement Central l'autorisation de conduire une expédition punitive contre son cousin qui fut déclaré rebelle. La punition, en fait, n'existait pas puisque les troupes de Mâ Pou Fan n'avançaient dans le couloir nord-ouest que pour permettre à Mâ Djoung Ying de concentrer ses forces sur la frontière de Sinkiang. Tels étaient les événements en juin 1931, alors que l'expédition Citroën arrivait à Sou Tchéou.

Point avait été mis au courant, dès son arrivée, de cet imbroglio poli-

(1) La province de Tsing Hai (région du Kou Kou Nor).

tique d'où il résultait que la route principale vers le Sinkiang par Ngan Si et Sing Sing Hia, où se trouvaient deux stocks de vivres et d'essence, était loin d'être sûre. Il était possible que le général Mâ Djoung Ying, au moment où il se préparait à envahir le Sinkiang, vît d'un mauvais œil l'arrivée d'un groupe d'Européens qui pouvaient, munis d'un poste de T. S. F., être des témoins gênants.

Alors que Point s'entretenait avec Brull et Petro de cette situation délicate, on lui annonça l'arrivée du Chef de la Police. Simple visite de courtoisie. On en profiterait pour demander un conseil à ce vieux mandarin d'aspect si sympathique.

— En ce qui vous concerne, dit-il, vous n'avez rien à craindre. N'êtes-vous pas les précieux hôtes de notre Gouvernement et étrangers à toutes ces querelles? La prudence conseille cependant, ajouta le vieux mandarin, que vous n'arriviez pas à l'improviste et que le général Mâ Djoung Ying soit informé. Envoyez-lui donc un télégramme...

Point s'y décida sur-le-champ, espérant recevoir une réponse avant le départ qui était fixé au surlendemain.

— Si tout va bien..., murmura Petro.

Il était assez inquiet de l'attitude qu'avaient prise les savants chinois. Tiao et Yao, trois jours auparavant, en l'absence de Point reparti avec l'essence, avaient, en insistant, obtenu d'être reçus par Mâ Pou Fan. Yao s'était présenté avec un des fameux portraits en pied du maréchal (1). Il s'était entretenu, paraît-il, de l'armement éventuel, par Nankin, des troupes du Kansou. Mais il avait dû parler aussi de l'Expédition et Petro ignorait en quels termes. Probablement avec aigreur et sans ménager les reproches. Le fait était que depuis leur arrivée à Sou Tchéou, les savants chinois sous le prétexte de manger une nourriture à laquelle ils étaient habitués, prenaient leurs repas au restaurant et vivaient à l'écart des autres membres de l'Expédition.

Dans la soirée du 17 juin, le surlendemain de l'arrivée, le général Mâ Pou Fan vint inopinément visiter les voitures. Son attitude avait changé. Il interdit le départ, exigea qu'on démontât immédiatement l'antenne de T. S. F., fit réclamer les passeports et annonça qu'il ferait inventorier au

(1) Enrichi d'une dédicace autographe, sans le nom du bénéficiaire. Yao y inscrivit celui de Mâ Pou Fan.

cours de la nuit les armes que l'Expédition était en droit d'emporter avec elle.

Pour quels motifs prenait-on soudain ces mesures exceptionnelles?

— Puis-je, au moins, demanda Point, télégraphier par fil chinois à ma Légation?

— Bien sûr.

Un message urgent (triple tarif), à destination de la Légation de France à Pékin fut immédiatement confié au boy Li pour être remis au bureau du télégraphe. Le télégraphiste, après l'avoir accepté et donné un reçu en règle, prévint Li confidentiellement que cette dépêche ne serait certainement pas expédiée car il avait reçu des ordres en conséquence.

— Mais pourquoi nous a-t-il délivré un récépissé? demanda Point.

— Il faut bien qu'il vive, répondit Li avec candeur (1).

— Dans ces conditions, ajouta Petro, il acceptera certainement de soustraire à la censure un télégramme en chinois que personnellement je vais adresser à mon ami, le vieux Mâ Houng Ping, Gouverneur général du Kansou, pour lui demander l'autorisation de quitter la ville.

Comme la dépêche était accompagnée d'un assez gros pourboire, Li certifia, en revenant de la poste, qu'elle avait été transmise sur-le-champ. On en eut la preuve le lendemain matin, en recevant de Mâ Houng Ping une réponse ainsi conçue :

*Heureux d'apprendre votre bonne arrivée Sou Tchéou. Vous souhaite bon voyage au Sinkiang. Informez-vous cependant sécurité de la route auprès des autorités locales auxquelles j'envoie des instructions.*

*Votre frère cadet (2). — MÂ.*

\*  
\* \*

Comment se présentait la situation?

Il était clair :

1° Que le gouverneur local, Mâ Pou Fan, n'autoriserait pas dans les cir-

(1) Dans les postes lointains, les employés du télégraphe chinois prélèvent leur salaire sur les recettes du bureau; Sou Tchéou étant en état de guerre et la priorité des télégrammes étant réservée aux militaires, les recettes du bureau étaient nulles. Un télégramme *urgent* envoyé par des civils était une aubaine.

(2) Formule de politesse.

constances actuelles, l'Expédition à emprunter la route principale de Ngan Si;

2° Qu'il ne pourrait pas, sur le vu du télégramme que venait d'envoyer Mâ Houng Ping, son supérieur hiérarchique, s'opposer à un départ, si les voitures prenaient une autre route en contournant les régions troublées.

Encore fallait-il trouver cette autre route!

Un chamelier, le vieux Pô, amené par Goumbô, prétendit la connaître. Chef de caravane réputé, natif de Khami, il l'avait parcourue dix-sept fois. Mais aurait-on assez d'essence, ce nouvel itinéraire ne permettant pas de se ravitailler à Ngan Si et Sing Sing Hia où se trouvaient les stocks prévus?

Le boy Li intervint :

— Ne comptez pas non plus sur votre stock de Khami. D'après mes renseignements, il doit se préparer de ce côté-là des événements graves (1).

Cet avertissement méritait d'être pris en considération. C'était donc jusqu'à Tourfan qu'il fallait pouvoir arriver sans ravitaillement. Onze cents kilomètres pour neuf voitures : dix mille litres d'essence (2).

Il ne restait plus qu'à obtenir l'autorisation de départ. Une audience demandée au général Mâ Pou Fan fut accordée immédiatement. Le télégramme du Gouverneur Général avait eu son effet. Il n'était plus question des susceptibilités récentes.

— Si vous passez directement par le Nord et si vous évitez la ville de Ngan Si, dit Mâ Pou Fan, je n'ai plus à m'opposer à votre départ. En vous défendant, il y a deux jours de prendre la route principale, j'agissais dans votre propre intérêt. N'est-il pas stipulé dans vos passeports que les autorités locales sont responsables de votre sécurité? Comment aurais-je pu, sans manquer à mes devoirs, vous laisser tomber dans les griffes de Mâ Djoung Ying, homme sans scrupules, qui n'aurait certainement pas hésité à réquisitionner vos voitures pour ses buts personnels?

Rentré au camp, Point tout joyeux ordonna qu'on pressât les préparatifs. Comme la politesse l'exigeait, Li fut envoyé porteur d'un présent

(1) Li avait raison puisqu'en arrivant à Khami, l'Expédition n'y trouva pas son stock d'essence, réquisitionné par les autorités militaires.

(2) La surcharge était considérable.

d'habitude fort apprécié : un pistolet *Mauser* avec 200 cartouches et une jumelle binoculaire. Une heure après il revenait affolé :

— *Big change, master* (1)!

— Que se passe-t-il encore?

— J'ai été reçu comme un chien. Après avoir attendu une heure, j'ai été renvoyé. Le Général n'a même pas ouvert le paquet. Il a fait dire qu'il est assez riche et qu'il n'a pas besoin de cadeaux (2). D'autre part, il vous informe qu'il interdit tout départ demain.

Quelqu'un décidément a dû brouiller les cartes.

A neuf heures du soir, on frappe à la porte. Discrètement un visiteur est introduit à la cuisine.

— Qui est là?

— Un de mes amis... Un marchand.

Mais Li, quelques minutes plus tard, l'air mystérieux, fait signe à Point de venir avec Petro dans la cuisine où se trouve le Chef d'état-major en personne. Ce dernier commence par des périphrases : « J'ai été dangereusement malade, et je ne pouvais plus profiter des joies de la vie. Les médecins du pays n'ont fait qu'aggraver mon mal. Votre docteur éclairé par la Science de votre Honorable Pays m'a donné des médicaments salutaires (3). Ne voulant pas faire preuve d'ingratitude, je veux vous donner ici les vraies raisons qui obligent le Général à vous empêcher de partir.

Il fait une pause et reprend :

— Trois des membres chinois de votre expédition qui sont des gens très importants dans notre Gouvernement central, ont informé Mâ Pou Fan qu'ils avaient demandé par télégramme à Nankin l'annulation de tous vos passeports. Or, le Gouverneur général vient de nous donner des instructions pour vous laisser partir. Mâ Pou Fan ne comprend plus rien à cette affaire. Il voudrait bien obéir, mais il craint de se compromettre. Faites cesser l'opposition de vos collègues chinois, et je vous garantis que Mâ Pou Fan n'aura plus de motifs de vous retenir. Tenez, lisez ça...

(1) Grand changement, monsieur !

(2) Ce refus de cadeau devait être considéré, d'après le protocole de la politesse chinoise, comme une rupture de pourparlers.

(3) Pilules de santal.

Il tend une lettre que Petro parcourt avec stupeur. Elle est adressée à Mâ Pou Fan et porte le cachet du Docteur Tsu Ming Yi, chef de la Délégation chinoise.

*Le contrat signé entre M. Haardt et la Fédération des Sociétés scientifiques chinoises, dont ci-joint copie, vous expliquera clairement les rôles respectifs des membres chinois et français de l'Expédition. Or, depuis le départ, les étrangers ont bien peu respecté les conventions établies, et notamment :*

*1° Le premier alinéa du paragraphe B de l'article 14 concernant la photographie et le cinéma;*

*2° Le paragraphe A de l'article 5 concernant les prérogatives du directeur chinois.*

*Je vous signale en outre qu'à vingt journées de marche de tout endroit habité, le chef du groupe français Pou-ane (Point) a gravement insulté le zoologue chinois M. Ho et l'a abandonné « en plein désert ». M. Chow, journaliste, ayant pris fait et cause pour son camarade, a subi le même sort, sans que nous puissions intervenir, les étrangers étant plus nombreux et mieux armés que nous. Que sont devenus nos malheureux compagnons ? Morts de soif ou attaqués par des bandits ? Nous ne le savons pas (1).*

*Nous rendons hommage, Monsieur le général, à la décision que vous avez prise en interdisant aux étrangers l'usage de leur T. S. F. Cet acte patriotique, outre qu'il empêche l'envoi d'informations pouvant porter atteinte à la dignité souveraine de notre pays, protège les intérêts du télégraphe chinois qui, sans cela, eût été privé de ses recettes régulières.*

*Les faits ci-dessus ont été communiqués à notre Gouvernement qui ne manquera pas certainement de vous faire parvenir ses instructions. Je vous demande de vous opposer, en attendant, à tout départ de l'Expédition.*

L'attitude de Mâ Pou Fan devenait, après cet aveu du Chef d'état-major, parfaitement claire; celle du Docteur Tsu Ming Yi et des savants chinois l'était beaucoup moins. Pour quels motifs réels s'opposaient-ils à la poursuite du voyage ? Point ne doutait pas qu'après lui avoir fait part du veto opposé par le gouvernement d'Ouroumtsi à l'entrée des savants chinois au Sinkiang, Tsu Ming Yi, bien que déclarant faux le télégramme, eût pris l'avertissement au sérieux.

(1) Dès son arrivée à Sou Tchéou, Tsu Ming Yi avait cependant reçu un télégramme de M. Ho lui annonçant son arrivée à Paotou, tête de ligne du chemin de fer.

Du point de vue chinois, rester en arrière en laissant continuer les Français eût été une blessure d'amour-propre, une « perte de face » trop grave qui atteignait non seulement Tsu Ming Yi et ses collègues mais la dignité du Gouvernement central.

Point ayant longuement réfléchi pria Tsu Ming Yi et le général Yao de venir le voir.

— Admettez-vous avoir écrit cette lettre au général Mâ Pou Fan?

— Oui, répondit Tsu Ming Yi.

— Vous rendez-vous compte que l'arrêt de l'Expédition aura certainement des conséquences qui peuvent nuire à votre carrière? N'êtes-vous pas, docteur Tsu, Directeur de l'Institut franco-chinois et Officier de la Légion d'honneur? Et vous, général, — il s'adressait à présent à Yao — trouvez-vous votre attitude compatible avec la politique de rapprochement sino-française que vous n'avez cessé de soutenir depuis votre départ de Saint-Cyr?

Le Docteur Tsu Ming Yi sut expliquer avec beaucoup d'éloquence la délicatesse de sa situation.

— Je vous demande, répondit Point, au cas où des difficultés de passage s'élèveraient à la frontière du Sinkiang, que nous restions avant tout unis, soit pour réussir à entrer, soit pour rester sur place en attendant Haardt, le chef de l'Expédition.

Tsu Ming Yi et Yao répondirent qu'ils rendraient leur réponse le lendemain.

Cette réponse devait être communiquée sous forme d'un projet de contrat :

*En vertu d'un accord pris amicalement entre les Soussignés représentant la mission scientifique sino-française, il est entendu qu'à partir d'aujourd'hui 20 juin 1931 :*

*1° M. Brull prend la direction provisoire du Groupe français, jusqu'à la jonction avec Haardt;*

*2° Concernant l'usage de la T. S. F. le général Yao prendra connaissance des télégrammes transmis et reçus. Le télégraphe local sera seul utilisé dans les localités qui le possèdent, à moins de ruptures de communication;*

*3° Dans le cas où l'un des deux groupes, français ou chinois, ne pourrait entrer dans le territoire du Sinkiang, toute la Mission attendrait. On ne se sépare pas;*

4° *Tous les incidents passés au cours de la route sont oubliés. Si quelque membre de la mission ne se jugeait pas satisfait, la question se réglerait au retour, à Pékin;*

5° *La marche de l'Expédition sera réglée d'accord entre le Docteur Tsu Ming Yi et M. Brull;*

6° *Tout incident qui pourrait se produire en cours de route sera réglé d'un commun accord, non par les intéressés directement, mais par les deux chefs respectifs, le Docteur Tsu et M. Brull;*

7° *Cet accord doit être signé par trois membres du côté chinois : le Docteur Tsu, le général Yao, le colonel Tiao, et trois membres du côté français : MM. Point, Brull, et le P. Teilhard de Chardin.*

*En foi de quoi nous avons signé...*

Point, sans mot dire, y apposa sa signature. Il consentait à résigner son commandement pour que l'Expédition pût continuer sa route. Le temps était précieux.

Dans la soirée du 20 juin, les derniers chargements étaient terminés. Dans la matinée du 21 on reprit la route du désert en direction de Khami.

Il était grand temps. Vingt-quatre heures plus tard Mâ Pou Fan recevait, transmises par son supérieur hiérarchique le général Mâ Houng Ping, les instructions de Nankin. Elles enjoignaient qu'on stoppât immédiatement l'Expédition, qu'on lui retirât ses passeports et qu'on la reconduisît sous escorte à Pékin.

On sut plus tard que Mâ Houng Ping avait obligeamment retardé dans ses bureaux la transmission de ces ordres (1). Quand Mâ Pou Fan les reçut, il ne put les exécuter. L'Expédition était déjà en plein désert, sur la piste qu'avait indiquée le vieux Pô.

\*  
\* \*

Jusqu'au col de Ming Chouei, frontière du Sinkiang, la distance était de 400 kilomètres. Elle fut franchie en cinq jours. Les renseignements du vieux Pô se révélaient absolument corrects. Non seulement les gorges étaient

(1) Trois ans auparavant, Petro avait eu l'occasion de rendre à Mâ Houng Ping, alors commandant d'une division à Si Ning Fou, un service personnel important. Peut-être un jour, lui dit alors le vieux Mâ, aurai-je l'occasion de vous prouver ma reconnaissance.



larges et les accès des cols faciles, mais les distances entre les points d'eau, qu'il indiquait, étaient rigoureusement précises. Le sol était le plus souvent dur en dépit de quelques étendues plus molles et comme décomposées.

Cette partie du Gobi semblait moins hostile que le Gobi oriental. L'eau était plus abondante et dans les montagnes Ma Tsoun Chan (crinière de cheval) (1) les pâturages étaient riches et la faune plus variée : des gazelles (2), des ibex, des ânes et des chevaux sauvages.

Il semblait étrange que sur cette terre favorable à l'élevage et à la chasse, la vie humaine se montrât si rare; sur tout le parcours l'Expédition ne rencontra en effet, au delà de l'oasis de Sou Tchéou jusqu'au col de Ming Chouei, qu'un petit campement mongol.

Le 26 juin, de bon matin, on arriva devant un vieux fort : une trace de muraille et quatre tours en ruines. Il avait dû protéger autrefois ce col de Ming Chouei, un des grands carrefours de l'Asie centrale où se concentrent toutes les pistes venues du Gobi oriental pour se diriger d'une part sur Barkoul et Kou-Tcheng Tzé, vers la Dzungarie; de l'autre sur Khami et Tourfan, vers le bassin du Tarim.

Près du fort se trouvait une source (3) et auprès de la source un piquet plat enfoncé en terre. Sur l'une des faces se trouvaient inscrits quelques caractères chinois :

*N'allez pas vers l'Ouest. Danger. Cachez vos chameaux dans les montagnes et attendez.*

C'était un message sans aucun doute récent, laissé par le chef d'une caravane pour renseigner ses collègues; « gazette du désert » qui propage mystérieusement les nouvelles dans ces régions inhabitées.

A la grâce de Dieu!...

Ce plateau circulaire entouré d'escarpements rocheux formait un amphithéâtre parfait dont les montagnes s'élevaient en gradins. Par un chemin qui suivait le lit du torrent, le convoi s'engagea ensuite dans une échancrure. Des

(1) Ce nom de Ma Tsoun Chan est fort justement appliqué à cette chaîne qui, de loin, sillonnée par des gorges parallèles, ressemble effectivement à une crinière de cheval.

(2) *Gazella Subgutturosa*, cette gazelle vit en petits groupes de quatre à cinq têtes; la gazelle (*Gutturosa*) du Pays des Herbes, à l'ouest de Kalgan, se rencontre au contraire en nombreux troupeaux.

(3) La source de Ming Chouei (eau claire) qui donne son nom au col.

deux côtés, les montagnes s'étaient rétrécies et gagnaient en hauteur, dessinant vers l'Ouest une trouée flanquée de deux grands *obos* qui se détachaient sur le ciel.

Lorsque la première voiture eut atteint la ligne de crête, la vue soudain libérée ne connut plus d'horizon. On était à la limite du plateau mongol. Au delà des derniers escarpements s'étendait une plaine indéfinie qui se perdait dans des lointains noyés de brume : le Sinkiang.

La piste s'allongeait à présent sur une plaine déclive où les voitures, masquées très vite par un nuage de poussière qui les dérobaient l'une à l'autre, descendirent à toute allure comme s'il leur était permis enfin de dévorer l'immensité de l'espace.

A 80 kilomètres du col, au crépuscule, la colonne rattrapa une caravane. Stupéfaction de tous en lisant sur les caisses du chargement : *Citroën*. C'était la caravane numéro 5, partie de Pao Tou le 11 février, à destination de Khami, avec 71 chameaux et transportant 138 caisses de pièces détachées, d'huile pour moteur et de vivres.

— Tu devrais être depuis quarante jours à Khami! Pourquoi es-tu si en retard?

Le chef de la caravane reconnut qu'il était parti de Pao Tou un jour néfaste. Le Lao Tao (prêtre taoïste) l'avait induit en erreur. Depuis le début du voyage, il avait rencontré un « kui » (1). C'était le « kui » qui était responsable de tous ses malheurs, qui l'avait forcé à « laisser » plusieurs chameaux (2), qui lui avait fait perdre son connaissance, tous ses papiers et sa provision de sel.

— Les caisses sont toutes là, au moins?

— Pas une ne manque.

— As-tu des nouvelles? Sais-tu ce qui se passe à Khami?

Le caravanier déclara qu'il avait lu l'avertissement en passant le col. Il n'en continuait pas moins son chemin, persuadé que l'on ne pillerait pas son chargement. De la ferraille et de l'huile, disait-il, qui n'était même pas bonne à manger.

(1) Démon.

(2) La superstition ne permet pas de dire aux chameliers qu'ils ont eu en cours de route plusieurs chameaux crevés. Ils disent toujours « je les ai laissés sur le chemin ».

Le vieux Pô lui recommanda néanmoins, par prudence, de s'arrêter deux étapes plus loin en suivant la trace des voitures. Là, on lui enverrait quelqu'un qui lui indiquerait la marche à suivre en cas de danger.

Le 28 juin, après avoir parcouru la veille 106 kilomètres en vue des cimes neigeuses du Karlyk Tagh (1) on arriva au premier village qui se trouvait en lisière de l'oasis de Khami (2). Il était en flammes et abandonné.

Deux Chantous (3) affolés vinrent à la rencontre des voitures. La frayeur les rendait inintelligibles, mais Petro finit par comprendre leur mauvais chinois :

— N'allez pas par là, n'allez pas à l'Ouest, on se bat...

Les Chantous heurtaient frénétiquement l'un contre l'autre leurs deux poings pour se faire mieux comprendre.

— Mais... qui se bat?

— Tout le monde, répétèrent-ils, tout le monde se bat...

Ils disaient vrai. On devait se battre réellement. Très loin on entendait à présent, ponctué de coups sourds, un crépitement ininterrompu : le canon et les mitrailleuses.

Le Sinkiang ne semblait pas ignorer les bienfaits de la civilisation moderne.

(1) En turc *Karlyk Tagh* veut dire « neige montagne ».

(2) *Yi K'o Chou* (arbre isolé).

(3) Turcs de l'Est. Les Chinois les appellent : *Tchang T'ou*, ce qui veut dire « tête à turban ».





« DÉJA APPARAISSENT LES AVANT-POSTES DE LA GRANDE MURAILLE... » (p. 92)

« SOUTCHÉOU... » (p. 94)



« LA PISTE S'ALLONGEAIT A PRÉSENT SUR UNE PLAINE DÉCLIVE... » (p. 104)

## VIII

# DANS L'INCONNU DU SINKIANG

*L'EXPÉDITION ARRIVE SUR UN CHAMP DE BATAILLE. — CHINOIS  
ET MUSULMANS. — POINT APPELÉ EN HATE A OUROUMTSI. —  
LE 14 JUILLET A TOURFAN.*

**S**ORTIES du village, les neuf voitures s'arrêtèrent dans un chemin creux. Qui rencontrerait-on? Chinois réguliers, Musulmans rebelles ou bandits? Assez troublé par ces conjectures, le Dr Tsu Ming Yi ne fit aucune objection à ce qu'on amenât les pavillons chinois en laissant flotter seules, sur les voitures, les couleurs françaises. Specht avait déjà installé sur le toit d'une autochenille le trépied de sa camera, excité par l'occasion de filmer une « actualité » sensationnelle. Moins enthousiaste M. Liou, comme tous ses collègues chinois, ne voyait pas sans appréhension quelques-uns des Français charger leur fusil; la meilleure tactique étant, d'après lui, de cacher les armes et en cas d'attaque de se rendre à discrétion.

On se remit en marche. Point en éclaireur sur le capot du camion de tête n'était armé que d'une paire de jumelles. Les coups de fusil se rapprochaient. Un cheval sans cavalier traversa la route et disparut au galop. Au premier tournant, à deux cents mètres et dans un pli de terrain, des soldats — ils étaient peut-être un millier — couraient en tirillant vers les crêtes où l'on voyait ça et là des groupes de cavaliers. Tandis que la colonne se rapprochait, la fusillade s'arrêta. La curiosité semblait avoir figé sur place tous les combattants (1).

(1) Comme on le sut plus tard, la cavalerie musulmane en apercevant les autochenilles les prit pour les voitures blindées du Gouverneur du Sinkiang, remorquant des pièces d'artillerie (les remorques). Le trépied de Specht pouvait ressembler, de loin, à une mitrailleuse.

Quelques minutes s'écoulèrent. Puis cinq hommes se détachant du gros de la troupe avancèrent vers les voitures demeurées immobiles. On pouvait déjà distinguer leur uniforme chinois. A bonne distance, l'un d'entre eux enleva sa casquette et fit un profond salut :

— Vous êtes bien le *Tchoung Fa K'ao Ch'a Touan*? (nom de l'Expédition en chinois).

— C'est bien nous.

— Alors, soyez les bienvenus. Nous attendions votre arrivée à Sing Sing Hia depuis quelques mois.

— Que se passe-t-il donc? Contre qui vous battez-vous?

— Contre ces chiens de Musulmans. Notre colonel va tout vous dire. Surtout ne restez pas là... Avancez et rejoignez notre colonne. Ici, l'endroit est dangereux.

L'arrivée inopinée des voitures semblait avoir été mise à profit par les Chinois qui occupaient à présent, déployés en tirailleurs, les crêtes où l'on voyait déjà plantés des fanions rouges et des fanions jaunes aux couleurs du régiment. On s'approcha. Scènes tragiques. La route était obstruée de cadavres d'hommes et d'animaux. Des enfants terrifiés se cachaient sous les chars renversés. Une femme se lamentait près d'un moribond, son mari. Un soldat chinois, après avoir retourné les poches d'un de ses compagnons morts, se hâtait de lui enlever ses chaussures. Des chameaux encordés trébuchaient dans leurs amarres. Plusieurs d'entre eux s'étaient débâtés et leur charge traînait par terre. Affolés et tirant sur leurs attaches, ils se déchiraient les naseaux et poussaient des cris perçants. Le sol était jonché de douilles vides et de cartouchières.

— Avez-vous un docteur?

Mais Delastre a déjà installé son petit poste de secours. Il est aussitôt entouré avec le Père Teilhard, infirmier volontaire, d'une trentaine d'éclopés. On lui amène les blessés graves. Pour ceux-là rien à faire. Ils sont saignés à blanc. Les balles de plomb qu'emploient les Chantous font des plaies effroyables. La mort provient le plus souvent d'hémorragie.

Pendant ce temps le chef du détachement, colonel Tchang, arrivé sur les lieux, s'approche pour recevoir officiellement la Mission. Il raconte que son régiment occupait le poste-frontière de Sing Sing Hia qu'il a dû évacuer



sous la pression des Musulmans, pour se réfugier à Khami où se concentrent toutes les forces chinoises.

— Croyant être en sécurité dans ces parages, Khami étant tout proche, je suis tombé, dit-il, dans une embuscade et j'ai été attaqué des deux côtés de la route (1).

Tandis qu'il parle au milieu d'un groupe où les soldats chinois s'étant mêlés aux Français, écoute bouche ouverte, un coup de feu part juste derrière Brull qui sursaute. Ce n'est qu'un soldat qui, l'arme à la bretelle, joue avec la détente de son fusil.

— Imbécile! dit simplement le colonel.

Il va reprendre son récit quand on entend de nouveau une fusillade nourrie. Nouvelle attaque du côté gauche. Un capitaine qui a une balle logée au creux de l'épaule, ne veut pas attendre les soins du docteur. Pressé de retourner au combat, il sort de sa poche un vieux couteau, creuse dans la chair vive et fait sortir le morceau de plomb; puis, tandis que Delastre noie la plaie de teinture d'iode, l'officier tourné vers quelques-uns de ses hommes, leur crie des injures :

— *T'sao ni ma!*... F...-moi le camp! Allez rejoindre les autres, et vivement!...

Il court déjà à leur suite vers le sommet de la crête.

On voyait nettement alors se déclancher une charge de cavalerie musulmane. Mais cette fois les Chinois avaient l'avantage. Leur mitrailleuse était bien placée et leur canon était en batterie. Les cavaliers devant cette résistance inattendue, tournèrent bride. L'un d'eux, enivré sans doute par la charge et emporté par son élan, traversa d'un trait les lignes chinoises. Son cheval fut vite abattu. Les Chinois se jetèrent aussitôt sur le Musulman désarçonné, qui fut maintenu couché sur le sol. Deux soldats commencèrent par lui trancher les deux bras avec leur coupe-coupe. On lui fendit ensuite le ventre comme à un mouton puis, plongeant la main jusqu'au coude dans les viscères encore tout chauds, un exalté arracha le cœur et le foie du Chantou qu'il brandit comme un trophée. Un dernier s'approcha enfin, qui lui coupa la tête, la

(1) Ses troupes étant fatiguées par une marche de 220 kilomètres à travers le désert, le colonel n'avait pas cru nécessaire de placer des flancs-gardes.

faisant tournoyer comme une fronde en la tenant par sa longue barbe noire, avant de la jeter en l'air.

Ainsi s'affirmaient devant les Occidentaux les images d'une Asie centrale qui ne semblait pas avoir changé depuis Gengis Khan et Timour.

C'est alors qu'un soldat monté entra en scène au grand galop, battant des coudes, les jambes écartées, le canon de son fusil lui martelant la nuque. Arrivé devant les Français, il tomba plutôt qu'il ne descendit de cheval et, s'agenouillant, se confondit en courbettes.

— Ehr Wu!... s'écria Petro.

— N'ayez crainte, *master*, « Ils » ne la trouveront pas...

— Quoi?

— L'essence... Je l'ai enterrée.

Tout en disant ces mots, le soldat jeta son fusil par terre, puis sa casquette, puis ses cartouchières et se débarrassa de son uniforme. Métamorphosé en coolie chinois, il s'était approché d'une voiture et, sortant un chiffon de sa poche, astiquait déjà le pare-brise.

— Mon ancien boy, expliqua Petro. Je l'avais chargé de conduire une des caravanes et de garder notre essence à Sing Sing Hia.

— Personne ne la trouvera, continuait Ehr Wu, tout en astiquant avec vigueur. Avant qu'on ait évacué le village, j'ai creusé un grand trou et j'y ai mis tous les bidons. Seul le Lao-Tao (prêtre taoïste) connaît la cachette. Après ça, on m'a enrôlé de force, mais je préfère être civil.

A ce moment, on entendit des cris de joie. C'était une colonne de secours dont les premiers éléments venaient d'opérer leur jonction avec le détachement. La route de Khami était libre. Il était 5 heures du soir. On se mit en route et les chenilles dépassèrent bientôt les troupes. Il était étrange de voir cette infanterie tout entière transportée sur d'énormes charrettes attelées de quatre mulets (1), mais cette fois protégée sur ses flancs par des patrouilles de cavalerie.

Quand l'Expédition vers 9 heures du soir campa sous les murs de la ville, Point l'ayant devancée dans un camion léger avec Chauvet et Li, avait déjà eu le temps de prendre contact avec les autorités du pays.

(1) Les soldats du Sinkiang traversant souvent de grandes étendues désertiques sont presque toujours transportés en charrettes.



# SCENES TRAGIQUES

« ...LA ROUTE ÉTAIT OBSTRUÉE DE CADAVRES D'HOMMES ET D'ANIMAUX. LES BALLES DE PLOMB QU'EMPLOIENT LES CHANTOUS FONT DES PLAIES EFFROYABLES... » (p. 108)



UN ÉCLOPÉ



LE DOCTEUR DELASTRE (à droite) A INSTALLÉ SON PETIT POSTE DE SECOURS. (p. 108)

« IL ÉTAIT ÉTRANGE  
DE VOIR CETTE  
INFANTERIE TRANS-  
PORTÉE SUR D'ÉNOR-  
MES CHARRETTES... »  
(p. 110)



« IL ÉTAIT CINQ  
HEURES DU SOIR, LA  
ROUTE DE KHAM I  
ÉTAIT LIBRE... » (p. 110)



DANS LA ZONE DE DISSIDENCE (p. 108)

\*  
\* \*

La ville de Khami était en pleine agitation. Les rues étaient obstruées de convois militaires, de chameaux en caravanes, de cavaliers, de soldats en armes; les boutiques étaient closes. Sur un poteau télégraphique étaient cloués la tête d'un rebelle, son foie et son cœur.

Par les portes entre-bâillées, on voyait çà et là des visages inquiets de musulmans. Comme il avait plu, la rue n'était qu'un cloaque.

La ville organisait fiévreusement sa défense. On fortifiait les issues. Dans le *Yamen* (quartier général) au contraire, régnaient l'ordre et le calme. Djou Ta-Jen (1), Haut Commissaire pour la Pacification et Commandant en chef des troupes, reçut Point sans le faire attendre.

C'était un vieillard de quatre-vingt-deux ans, maigre et digne. Bien que son âge l'eût rendu débile, son regard étincelant témoignait d'une vigueur et d'une fermeté qui ne se laisseraient jamais abattre. Mandarin de la vieille école, il restait un de ceux qui avaient su jusqu'ici maintenir depuis la dynastie Han ce prestige sans lequel les Chinois n'auraient jamais pu gouverner les *Barbares* qui habitent en dehors de la Grande Muraille (2). Il adressa la parole à Point avec une courtoisie parfaite :

— Votre Honorable Expédition arrive dans un mauvais moment. Les Chantous agissent comme des enfants étourdis. Ils ont osé nous attaquer mais d'ici peu je remettrai l'ordre dans tout cela. Néanmoins la situation peut présenter pour vous quelque inconvénient.

Point lui répondit que son chef, M. Haardt, devait arriver incessamment à Kachgar et qu'il était de la plus haute importance pour l'Expédition de poursuivre sa route sans retard, afin de ne pas le faire attendre.

— Je n'ai pas le pouvoir de vous retenir, répondit Djou, et je sais que le Gouverneur d'Oroumtsi est anxieux de vous voir. Le courage dont vous avez fait preuve pour venir jusqu'ici vous permettra peut-être de surmonter les difficultés qui vous attendent. Mais si vous insistez, il est de mon devoir de

(1) Ta-Jen : littéralement « Grand Homme », ce qui équivaut au titre d'Excellence.

(2) Tous ceux qui habitent à l'extérieur de la Grande Muraille appellent les Chinois *Han-Jen* (fils de Han).

vous donner un conseil. Puisque vous êtes étrangers à ces querelles de famille, allez donc voir le petit duc Pei Sir dont les renseignements pourront vous être utiles.

Il fit une pause :

— J'ai entendu dire que plusieurs Chinois font partie de votre Expédition. Bien que je n'aie pas l'honneur de connaître leur nom, je ne doute pas qu'ils doivent être des savants illustres.

S'étant levé pour marquer que l'audience était terminée, il ajouta :

— J'espère avoir le plaisir de vous voir le plus tôt possible.

Ce petit duc (1) Pei-Sir dont les conseils semblaient être indispensables à la poursuite du voyage, habitait la ville musulmane située à cinq cents mètres de Khami. C'était le dernier descendant d'une famille princière qui régnait depuis 1698 sur le royaume de Koumoul (2).

Jusqu'à la mort du grand-père, le vénérable et sage Shah Mahsoud, les princes de Koumoul, bien que vassaux des Empereurs mandchous, jouissaient dans leurs domaines d'une indépendance complète. Ils percevaient eux-mêmes les taxes, maintenaient une force armée et administraient la justice en exerçant le droit de vie et de mort sur leurs sujets. Depuis la révolution chinoise (1911) le Gouverneur du Sinkiang voulait abolir ce régime de privilèges, supprimer cette semi-indépendance des Chantous de Koumoul et substituer au bon plaisir du Prince, l'administration chinoise. A la mort de Shah Mahsoud il invita son héritier le prince Nazar à Ouroumtsi, pour traiter des affaires de l'État et le fit prisonnier, tandis que les fonctionnaires chinois à Khami prenaient en mains le contrôle des affaires locales, annonçant de grandes réductions de taxes.

Confiants dans leurs promesses, les musulmans s'étaient inclinés mais bientôt les méfaits de la bureaucratie chinoise leur parurent insupportables car si le taux des impôts était effectivement plus faible qu'auparavant, la valeur des récoltes et des troupeaux était arbitrairement surestimée par les agents

(1) Les Chinois, Mongols ou Chantous ont une hiérarchie nobiliaire analogue à la nôtre.

(2) Qui s'étendait du plateau mongol, à l'Est, jusqu'aux approches de Tourfan, à l'Ouest, et qui, bordé au Nord par la chaîne du Karlyk Tagh, se perdait au Sud dans le désert de Tchol Tagh (en turc *Tchol* veut dire : désert, *tagh* : montagne).

du fisc, ce qui alourdisait en fin de compte les charges bien davantage.

De plus les musulmans avaient à présent affaire aux tribunaux chinois, alors qu'ils avaient toujours soumis autrefois leurs différends au Prince. Des lois nouvelles et l'ignorance de la langue qui rendait la procédure inintelligible (le nombre des interprètes étant insuffisant) provoquèrent de nombreux malentendus et un mécontentement général.

Enfin et surtout, les abus de la soldatesque chinoise portèrent l'exaspération à son paroxysme. Quelques mois après l'arrestation du prince Nazar, les musulmans du Koumoul se soulevaient en masse, abandonnant fermes et cultures pour se réfugier dans la montagne.

Se sentant trop faibles pour lutter seuls contre les Chinois mieux armés, ils demandèrent aide et protection au général Toungan (1) Mâ Djoung Ying. Celui-ci était précisément sur le point d'envahir le Sinkiang et cette collaboration favorisant ses plans, il l'accepta. Ayant franchi avec quatre mille hommes les 520 kilomètres de désert qui séparent Ngan Si de Khami, il avait opéré la jonction de ses avant-postes avec les Chantous, le jour même où l'Expédition arriva à Khami (2).

Le petit duc Pei Sir, fils de Nazar, n'osait se joindre ouvertement à l'insurrection générale, craignant qu'on exerçât à Ouroumtsi des représailles sur son père.

C'était un jeune homme chétif, indécis et assez endormi. Il n'avait aucun pouvoir. Il ne voulait rien garantir.

— J'enverrai ce soir un messager qui préviendra tout le monde, le long de la route, que vous êtes mes Hôtes précieux.

Et pour assurer la sécurité de la caravane restée en arrière, il conseillait de demander au Gouverneur chinois un sauf-conduit auquel il se bornerait à joindre sa carte de visite.

Cette question de la caravane dépassée au delà du col de Ming Chouei et qui devait s'approcher de la zone dangereuse, était d'une importance capitale pour l'Expédition. Les chameaux transportaient en effet toutes les pièces détachées considérées comme indispensables aux voitures pour le trajet du retour.

(1) Musulman chinois.

(2) C'étaient les avant-gardes de Mâ Djoung Ying qui avaient attaqué le convoi chinois à Yi Ko Chou. Cf. page 109.



Petro proposa à Point de rester à Khami avec Goumbô et Pô pour s'occuper de cette affaire. Il conserverait un des deux camions dont la cloche d'embrayage était cassée et, l'ayant réparée, il rejoindrait quelques jours plus tard le convoi à Tourfan.

\*  
\* \*

La veille du départ, le vieux Djou avait reçu toute l'Expédition dans son *Yamen* et pendant que l'on buvait le thé, M. Yuan, conseiller du général, avait pris à part le docteur Tsu Ming Yi :

— Venez donc voir notre jardin... Il en vaut la peine.

Yuan montra les fleurs, les arbres et le petit étang qui était aussi un réservoir d'eau pour la forteresse, puis il ajouta :

— Nous avons reçu du Gouverneur général d'Oroumtsi des instructions à votre sujet. Elles doivent résulter, je le suppose, d'un malentendu, mais nous avons l'ordre (1) :

1° De diriger les Français d'urgence sur Oroumtsi et non sur Kachgar ;

2° D'arrêter les membres chinois de l'Expédition et de perquisitionner leurs bagages ;

3° D'envoyer pour examen au Gouverneur d'Oroumtsi tous les documents écrits dont vous êtes porteurs ;

4° De vous maintenir sous bonne garde en attendant le résultat de l'enquête.

Il dit encore :

— Mais le général Djou est un patriote chinois. Il estime que le fait d'arrêter en présence d'étrangers, des personnages aussi importants que vous, nuirait à la dignité de notre nation. Ne parlez à personne de cette confidence ; tenez-en compte, cependant. Elle vous servira à déterminer votre attitude, lorsque vous serez arrivés à Oroumtsi.

L'Expédition quitta Khami le 1<sup>er</sup> juillet. Comme l'avait fait prévoir Li à Sou Tchéou, le stock d'essence déposé préalablement à Khami avait été « emprunté » pour les besoins du général. Il ne restait que de l'huile.

(1) M. Yuan rapporta lui-même, quatre mois plus tard, cet entretien à l'un des membres de l'Expédition.



On se félicita d'avoir pris à Sou Tchéou les précautions nécessaires pour pouvoir arriver jusqu'à Tourfan (1).

Petro, comme il avait été convenu, restait à Khami. Il avait déjà envoyé le vieux Pô à la rencontre de la caravane et s'était installé avec Goumbô dans une maison de la ville. Il regarda s'éloigner les camarades :

— Au revoir, dit-il, je vous rejoindrai dans quatre jours à Tourfan.

\*  
\* \*

La Mission sans escorte pouvait espérer traverser impunément les lignes chantoues grâce au sauf-conduit du jeune duc Pei-Sir. Point redoutait cependant des difficultés à cause des savants chinois qu'il emmenait dans ses voitures et surtout à cause d'un passager supplémentaire, imposé par Djou, d'un certain colonel porteur de messages importants pour le Maréchal-président à Ouroumtsi (2). Cette présence qui enlevait à l'Expédition son caractère de stricte neutralité pouvait compromettre l'efficacité d'une recommandation auprès des avant-postes musulmans.

La journée s'écoula sans incident. Cent deux kilomètres furent parcourus en longeant la chaîne d'oasis parallèle aux monts Karlyk Tagh. Pour la première fois se révélait une structure géologique particulière au Turkestan chinois le long de cette fameuse route *Khami-Tourfan-Aksou-Kachgar*, la grande ornière de l'Asie centrale. Au Nord, une chaîne aux lignes de crête régulières et couvertes de neige éternelle; puis un glacis stérile formé de gravier et de cailloux roulés par les torrents (une trentaine de kilomètres de large); ensuite une bande de loess avec nappe d'eau souterraine, formant chapelet d'oasis habitées et cultivées sur une largeur variable (entre 20 et 40 kilomètres); enfin, vers le Sud, une série de grandes dépressions désertiques qui, sous des noms différents (Lob-Nor ou Taklamakan) s'étendent jusqu'aux escarpements du plateau tibétain.

Pendant les derniers mois, la guerre avait ravagé ces oasis et ces villages

(1) A 450 kilomètres à l'Ouest de Khami.

(2) La ville de Khami étant coupée de toutes communications avec la capitale, le général Djou profitait de l'occasion pour envoyer ce colonel qui rendrait compte au Maréchal-président d'une situation demeurée très critique.

autrefois prospères, aujourd'hui abandonnés par leurs habitants. Les portes éventrées, les foyers détruits, les jardins saccagés rendaient le paysage plus morne encore que le désert et la ligne téléphonique dont il ne restait que les poteaux témoignait avec éloquence de la fragilité d'une civilisation moderne qui ne réussissait pas à s'implanter dans des régions demeurées foncièrement barbares.

Bien qu'on ne les eût pas rencontrés encore, les piquets de Chantous rebelles ne devaient pas être loin et la prudence commandait de s'arrêter à la tombée de la nuit. On campa près d'un village en ruines : San Tao Ling Tzé (1). Dîner sans lumière au cours duquel les Chinois se montrèrent assez nerveux. Eux qui, d'habitude, ne prenaient pas la garde, inaugurèrent de leur propre initiative un tour de veille. Eux qui, d'habitude, protestaient contre les armes dont l'Expédition était munie, demandèrent qu'on leur prêtât des mousquetons.

Au milieu de la nuit, ils réveillèrent Point pour lui signaler que des cavaliers rôdaient autour du camp. Point eût pu répondre qu'en vertu du pacte de Sou Tchéou, son autorité n'étant plus reconnue par la délégation chinoise, c'était au docteur Tsu Ming Yi de prendre une décision utile. Mais il se borna à conseiller aux Chinois de se cacher dans les voitures.

— Je veillerai moi-même, dit-il.

Les Chantous, toutefois, n'avaient pas voulu approcher et à l'aube, selon toute apparence, ils avaient disparu. Les savants chinois respirèrent plus librement. Soulagement de courte durée. A peine était-on parti que sur la crête la plus proche, se découpant à contre-jour, apparurent les silhouettes d'une vingtaine de cavaliers.

On distinguait assez mal leurs traits; seule, la crinière de leurs petits chevaux trapus et les canons des fusils à fourche (2) dont ils étaient armés, se détachaient nettement devant leur longue stature enveloppée du cafetan.

Point qui avançait avec le boy Li en tête de la caravane, stoppa aussitôt. Il descendit, son fusil à la main, fit quelques pas, posa ostensiblement son arme

(1) En turc : *Taranchi*. Les villages dans ces régions ont deux noms : un nom chinois et un nom turc, ce qui rend parfois très embarrassants la lecture des cartes et l'examen des rapports.

(2) La plupart des rebelles, montagnards du Karlyk Tagh et chasseurs professionnels, ajustent toujours au canon de leur fusil, une fourche qui leur sert de chevalet de pointage.

sur le sol et s'avança vers les cavaliers. L'un d'eux, à longue barbe blanche, qui paraissait être le chef, mit pied à terre et exécuta la même manœuvre :

— *Saalma-alekoum!*...

— *Saalma!* répondit Point et, mettant sa main sur sa bouche, il fit comprendre qu'il ne pouvait parler sans interprète. Il appela Li, qui avec volubilité expliqua le cas en chinois. Le vieux l'interrompit :

— *Tchirik?* (soldats) (1).

Li secoua vivement la tête en signe de dénégation :

— *Fa Kouo...* (Français) (2).

Et il tendit la carte de visite du duc Pei-Sir.

Si l'on ne pouvait espérer grand'chose de cette conversation bilingue dont le seul mérite était d'être brève, la carte, elle, fut plus efficace.

— *Maa Salaameh!* (allez en paix).

Le vieillard fit ranger ses compagnons pour laisser passer les voitures. Longtemps on vit ainsi, sur la crête, immobiles et colorés par les rougeurs de l'aurore, ces cavaliers au rude visage, fils des grands conquérants Ouigoures et qui, les derniers à présent, défendaient contre les Chinois les lambeaux de leur indépendance.

\*  
\* \*

La route quitte à présent la plaine pour gravir un escarpement du Bodgo Oula qui s'avance dans le désert. A mesure qu'on s'approche du col elle se glisse entre des blocs énormes, puis elle s'étrangle dans la gorge étroite de Liao TOUNG. Au sommet du col (1 350 m.), autre alerte. Des hommes armés barrent de nouveau la route. Cette fois, ce sont des soldats chinois, premiers avant-postes des forces qui s'apprêtent à étouffer la révolte musulmane. Le colonel de Khami reprenant son aplomb ordonne qu'on laisse passer le convoi qui défile, salué militairement.

Et c'est, vingt kilomètres plus bas, Tchi Kou Tsing Tzé, quartier général des troupes du Sinkiang : dix mille hommes commandés par le général de division Liou. Le colonel prend congé de Point. Il restera à Tchi Kou Tsing Tsé, d'où il enverra télégraphiquement son rapport au Maréchal-président en

(1) En turc.

(2) En chinois.

promettant de lui signaler les services qui ont été rendus à la cause chinoise, en sa personne, par l'Expédition.

Point usera également du télégraphe pour présenter ses respects au Maréchal, tandis que le Dr Tsu Ming Yi entouré de ses collègues, rédige, lui aussi, une longue dépêche.

A Tchi Kou Tsing Tzé, la route bifurque. Sur la gauche, c'est la piste directe vers Tourfan et Kachgar; sur la droite, le chemin d'Ouroumtsi.

Point prit à gauche.

— Où mène cette piste? s'inquiéta le général Yao.

— Mais... à Tourfan et à Kachgar. C'est bien l'itinéraire!

— Comment? Vous n'allez donc pas à Ouroumtsi?

— Au retour, certainement, répondit Point, lorsque notre chef, M. Haardt, ira présenter ses respects au Maréchal-président.

Deux cols restaient à franchir pour sortir du cirque de Tchi Kou Tsing Tzé. Au delà, une plaine immense s'allonge devant les yeux : la dépression de Tourfan.

De 1 350 mètres, on descend vers la première oasis à 470 mètres, et c'est Tchiklam. Plus loin : Pitchang (316 m.). Ensuite Louktchoun (149 m.) et finalement Tourfan à —26 mètres.

Bordée au nord par les cimes lointaines des monts Célestes, cette cuve surchauffée est infernale. A mesure qu'on y descend la chaleur augmente. Quarante à l'ombre est dans cette région une température acceptable. Le mercure du thermomètre monte toujours : 45 puis 48, puis 50. Le vent arrière rabat sur les voitures un nuage de poussière dont elles ne peuvent s'évader. On étouffe. Une cendre brûlante, poudre farineuse, dissimulant les poches et les ornières de la piste, est soulevée au passage et retombe lentement en rideau opaque.

Il faut s'arrêter à Pitchang, ne fût-ce que pour boire. A l'entrée du village une foule entoure la caravane. Vêtus de longues chemises blanches et coiffés de calottes brodées, les habitants offrent aux étrangers des melons, des pastèques et des raisins succulents. Ces gens-là aussi sont des Chinois, mais isolés par les déserts de la région de Khami, ils sont restés en dehors du conflit.

Vergers, vignes, jardins, troupeaux, boutiques, marchés, canaux d'irri-

gation aux eaux murmurantes... de tout cela se dégage une impression de vie paisible et facile, somnolente et veule, dans ces îlots fertiles constamment menacés par l'offensive brutale du désert.

Le 5 juillet, à midi, le Groupe Chine arrive à Tourfan. Kachgar n'est plus qu'à 1 300 kilomètres. Deux semaines de route, si tout va bien.

Mais tout va mal. Le jour de l'arrivée, Point reçoit du Maréchal-président King, un télégramme officiel lui intimant l'ordre de rallier d'urgence Ouroumtsi avec tout son groupe, y compris les savants chinois.

— Je n'emmènerai qu'un camion conduit par Chauvet, décida Point, et je serai de retour dans quelques jours.

Partaient avec lui le D<sup>r</sup> Tsu, Yao et Tiao, les trois leaders de la Délégation chinoise.

Le boy Li servirait d'interprète. Prévoyant l'importance de ses futures fonctions, il s'était déjà fait commander à Khami des cartes de visite avec cette inscription : « M. Li Yu Ling, *Secrétaire* de l'Expédition sino-française. »

\*  
\* \*

Brull en prenant le commandement du groupe, avait reçu de Point des instructions précises : « Le Maréchal-président peut user de tous les moyens pour vous faire venir à Ouroumtsi. Ne bougez d'ici que lorsque vous en aurez reçu l'ordre paraphé de ma propre signature. »

Sept journées s'écoulèrent. Journées d'attente, journées dures. La chaleur énervait, affaiblissait tout le monde. L'abus des fruits et des melons (1) succédant à la privation de toute alimentation fraîche au cours des dernières semaines, provoqua des dysenteries graves. De plus on s'impatientait, on voulait partir et l'incertitude demeurait complète. Que faisait Point ? Où était le groupe Haardt ? Que devenait Petro dont on était sans nouvelles depuis le départ de Khami ?

Le 14 juillet, le *Hien Tchang* (sous-préfet) de Tourfan qui s'était montré jusqu'ici aimable et hospitalier, vint rendre visite à Brull. Il n'ignorait pas que

(1) Les melons de Tourfan et de Khami sont réputés dans le Turkestan, mais ils sont fumés avec des déjections humaines et souvent perforés à dessein pour accélérer leur maturation.

ce jour était pour les Français une fête nationale et il apportait avec lui quatre bouteilles de champagne de Crimée. On le retint à déjeuner. Il avait l'air embarrassé.

Brull voulut le faire causer, mais il ne parlait, par l'intermédiaire du botaniste Liou, que de la température et de la pluie exceptionnelle qui était tombée à Tourfan quatre ans auparavant.

A l'heure des toasts et au son du phonographe qui jouait *la Marseillaise*, on but à la santé des deux présidents : celui de la République française et celui du Sinkiang.

— A Kachgar! s'écria Maurice Penaud.

A cet instant, le fonctionnaire chinois sortit de sa poche deux télégrammes :

— Je suis navré, dit-il, d'exécuter une tâche qui m'est pénible.

1° Je dois vérifier tous vos passeports;

2° Prendre en consigne toutes vos armes;

3° Examiner soigneusement le contenu de vos bagages;

4° Vous diriger d'urgence vers Ouroumtsi.

La gaieté s'éteignit brusquement. Brull tenta de protester :

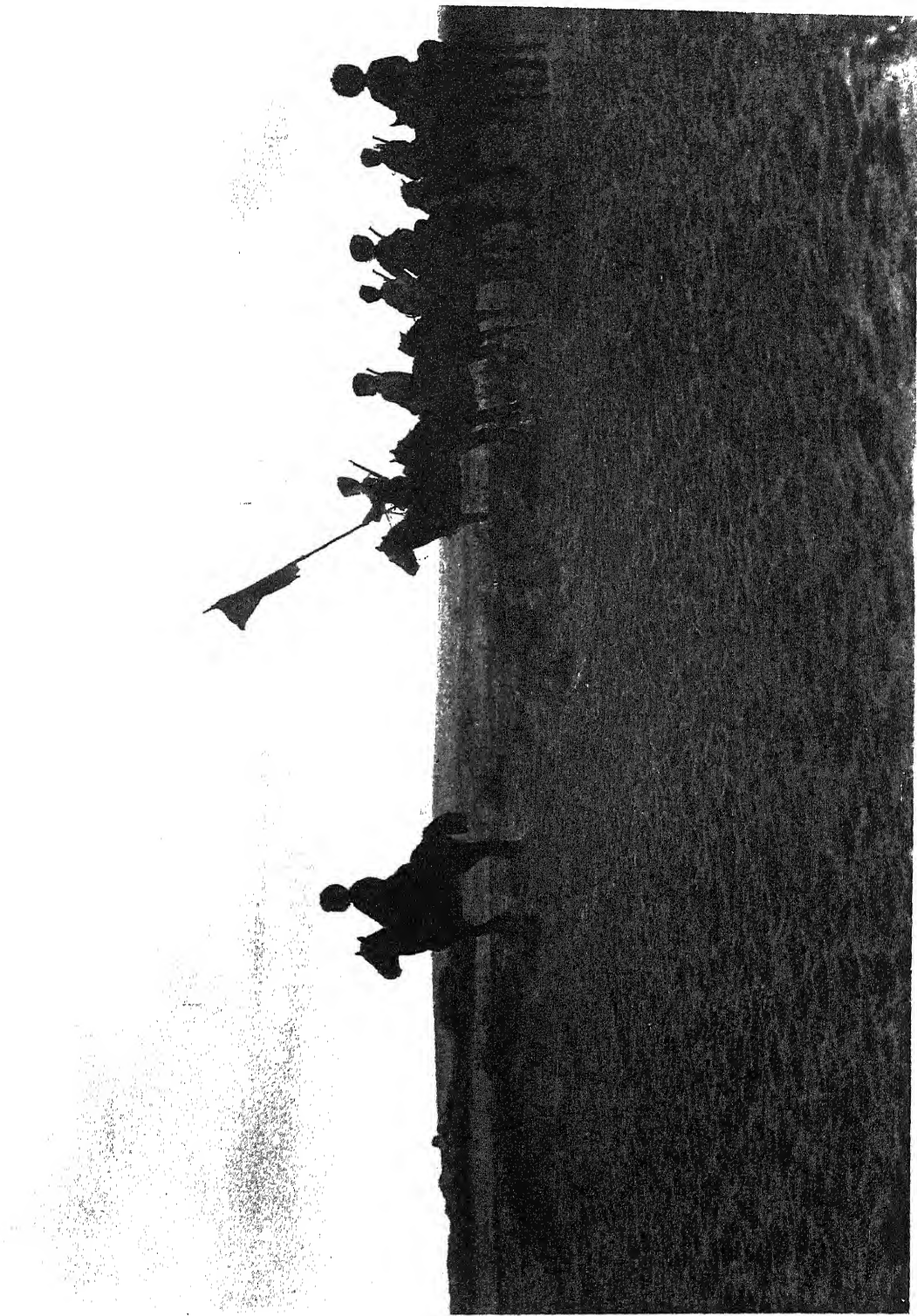
— Dans quel but, ces mesures disciplinaires?

Le *Hien Tchang* répondit que le Maréchal-président avait été très peiné d'apprendre par un rapport télégraphique des autorités de Khami, que les membres de l'Expédition avaient photographié et même cinématographié des scènes incompatibles avec la dignité nationale au cours d'une bataille dans cette région.

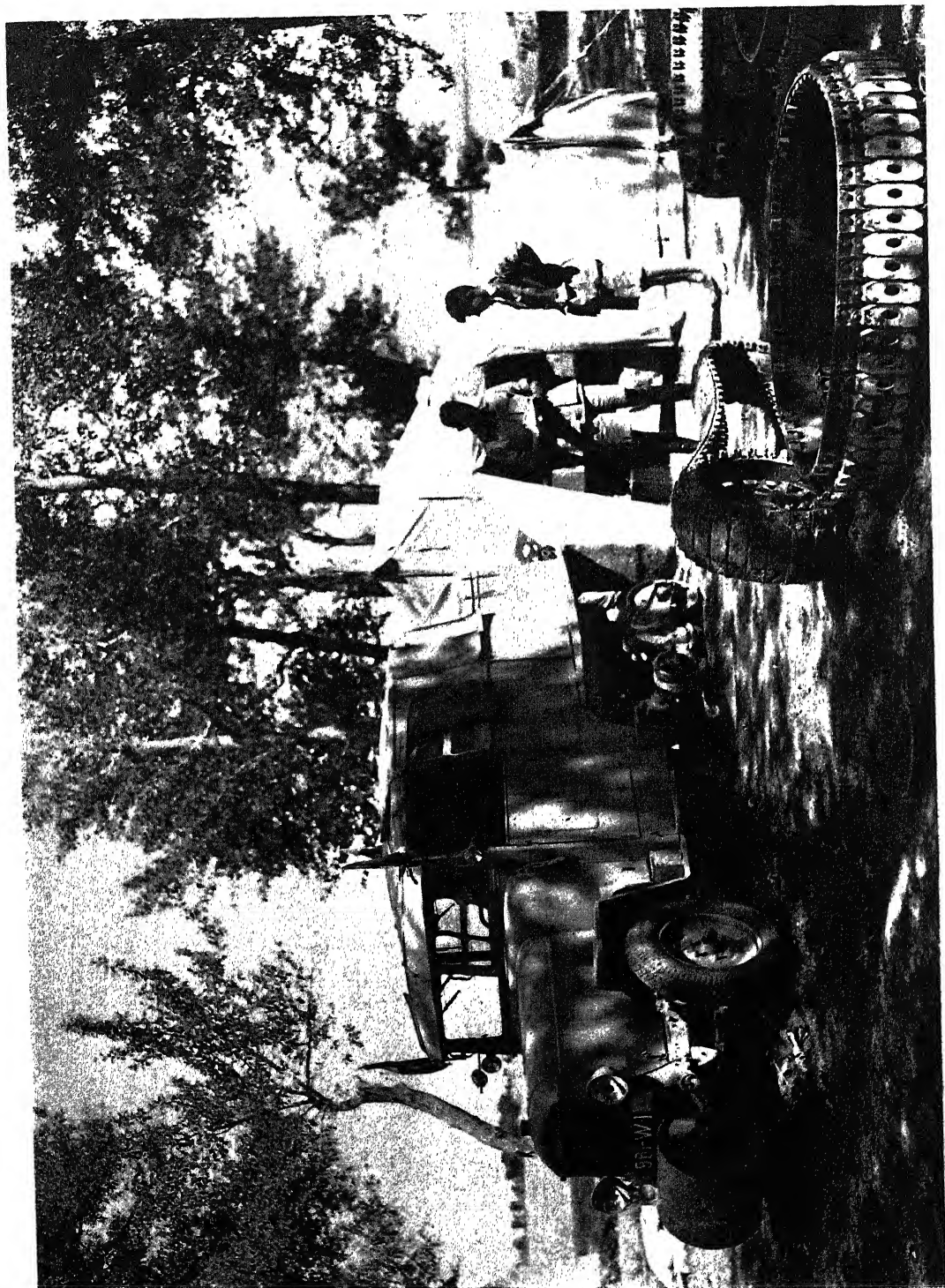
Comme les autorités de Khami avaient reçu la Mission avec une parfaite courtoisie et comme, d'autre part, le télégraphe était coupé entre Khami et Ouroumtsi, ce renseignement n'avait pu être communiqué au Maréchal que par le colonel amené jusqu'à Tchi Kou Tsing Tzé. Or cet officier sincèrement reconnaissant qu'on lui eût sauvé la vie ne s'était certainement pas servi d'un tel prétexte pour indisposer contre le groupe des Français le puissant maître du Siankiang. Qui donc l'avait fait alors, si ce n'étaient les trois savants chinois partis avec Point et actuellement à Ouroumtsi?

Le *Hien Tchang* de Tourfan déployait déjà le second télégramme. C'étaient les félicitations de Tsu, de Yao et de Tiao, à l'occasion de la Fête

DANS L'INCONNU DU SINKIANG







LE CAMP DE LA RÉSISTANCE p. 140;  
V. Point et Kervizic



nationale. L'ironie cachée de ces vœux n'échappa pas à Brull dont les soupçons se changèrent aussitôt en certitude.

Le 16 juillet, vers midi, le mécanicien Chauvet arrive en trombe sur un camion chinois, accompagné de soldats. Il remet à Brull un pli confidentiel :

*Montez tous d'urgence à Ouroumtsi. Mais n'entrez pas dans la ville et campez, en m'attendant, en dehors des faubourgs. — V. POINT.*



TROISIÈME PARTIE

---

LA PUISSANCE DES ACTES

EN ASIE CENTRALE



IX

## LE CAMP DE LA RÉSISTANCE

*ARRIVÉE DU GROUPE CHINE A OUROUMTSI. — LA POLITIQUE DU MARÉCHAL KING. — L'HOMME AU CHAPEAU MELON. — T. S. F. ET PHONOGRAPHE. — DONNANT, DONNANT.*

**L'**ARRIVÉE du mécanicien Chauvet porteur du message de Point mettait fin à une incertitude déprimante. Entouré, il ne pouvait déjà répondre à toutes les questions.

— Alors, Ouroumtsi?... La vie de château?

— As-tu été au cinéma?

— Rapportes-tu du courrier?

La ville, d'après Chauvet, ne valait pas Paris. Il n'avait pas eu encore le loisir d'en connaître les attractions. Et puis, on y manquait de liberté. Les promenades étaient surveillées et cette hospitalité chinoise lui semblait étrange, pleine de contradictions.

Dix jours auparavant, reçu dans le *Yamen* (1) du Maréchal-président avec les honneurs militaires et une salve d'artillerie, Point avait été invité solennellement à un déjeuner de gala au cours duquel Son Excellence l'avait complimenté sur le succès de sa prodigieuse équipée. A la fin du repas qui avait duré plus de trois heures, le Maréchal King levant son verre, lui avait même souhaité bon voyage jusqu'à Kachgar.

Au retour de cette brillante réception, les trois savants chinois lui ayant déclaré qu'ils attendraient l'arrivée de Haardt à Ouroumtsi, Point s'était disposé à repartir immédiatement vers Tourfan. Mais quand il avait voulu faire ouvrir les portes de la cour d'auberge où son camion avait été garé, deux

(1) Résidence officielle.

sentinelles, baïonnette au canon, s'étaient interposées, barrant le passage.

Quelques minutes plus tard s'était présenté, tout essoufflé, un personnage coiffé, chose bizarre au Sinkiang, d'un chapeau melon.

— Je suis Monsieur Tchen, Chef du commissariat des Affaires étrangères de Chine au Sinkiang! Le Maréchal-président désire que vous restiez ici quelques jours de plus pour traiter avec lui de questions importantes.

Comme ces conversations pouvaient être longues, le Maréchal-président souhaitait vivement que les membres du groupe fussent tous réunis à Ouroumtsi avant l'ouverture des pourparlers.

— Je ne vois, avait répliqué Point, aucune utilité pour la Mission de venir ici.

— Les ordres de Son Excellence sont formels. Je vous conseille de réfléchir. Rendez-moi d'abord vos armes.

Et il était reparti, laissant un factionnaire devant la porte.

— Le matin, être reçu avec les honneurs militaires, dit Chauvet, et le soir être bouclé... Tu te rends compte!...

Le lendemain et les jours qui suivirent, un secrétaire s'était informé matin et soir auprès de Point, du résultat de ses réflexions. Séparé de son groupe, sans nouvelles de son chef, et dans l'impossibilité de communiquer, le jeune lieutenant de vaisseau voyait avec inquiétude se prolonger une situation sans issue. Le dixième jour, exaspéré par sa privation de liberté qui lui enlevait tout moyen d'action, il s'était résigné à envoyer à Tourfan Chauvet porteur d'un message écrit de sa main où avis était donné à Brull de le rejoindre sans retard avec l'effectif et les sept autochenilles.

C'était l'ordre, pour le Groupe Chine, de se constituer prisonnier à Ouroumtsi.

\*  
\* \*

Brull fit presser les préparatifs.

Bien que l'avenir ne fût pas rassurant, tout le monde avait hâte d'abandonner ce fond de cuvette, de sortir enfin de la fournaise. Déjà, dans la matinée, au sommet de ces grès rouges et brûlants d'où l'on découvrait au Nord une chaîne de crêtes bleues, chacun s'était senti délivré. Mais il fallait

redescendre et de nouveau traverser un glacis interminable de cailloux avant d'aborder les premières rampes du Bogdo Oula. Le soir, à neuf cents mètres d'altitude, on respira.

Les malades (quelques-uns souffraient encore de la dysenterie) furent réconfortés, mais l'un d'eux, Gustave Kégresse (1), le benjamin des mécaniciens, restait dans un état alarmant. Au milieu de la nuit, le docteur réveilla Brull :

— Kégresse m'inquiète.

Delastre avait diagnostiqué une crise d'appendicite aiguë.

Comme une intervention immédiate ne s'imposait pas encore, il ferait installer la couchette de la voiture médicale et l'on gagnerait Ouroumtsi en prenant les plus grandes précautions. A Ouroumtsi on aviserait.

Autre question importante :

En plus des armes déclarées aux autorités de Tourfan et qui avaient été placés sous scellés, se trouvaient deux fusils-mitrailleurs (2) que Conté avait pu jusque-là dissimuler sous une remorque, et qui n'avaient pas été découverts.

Cela ne rassurait pas Chauvet :

— A Ouroumtsi, ils sont plus malins que tu ne penses; et puis leur gouverneur a dans son équipe des mécaniciens russes qui m'ont fait tout enlever, même les coussins des sièges. Ils ont aussi sondé les réservoirs.

— Si on les enterrait quelque part, dans le bled?

Idée aussitôt approuvée. Il fallait opérer discrètement à l'insu du contrôleur chinois et des soldats qui, dans un camion, escortaient le groupe. Le lendemain, on prétexta une panne de la voiture T. S. F. et, à trois, on eut vite fait de creuser une cachette dans un endroit facilement repérable.

La vieille route de charrette escaladait encore le dernier col du Bogdo Oula avant de plonger sur le plateau dzoungare où la piste redevenait facile. Sur l'autre versant et au pied du col, à Dahan Tchen, l'état de Kégresse empira, bien que les compresses humides eussent été renouvelées constamment.

(1) Neveu d'Adolphe Kégresse, l'ingénieur bien connu, inventeur du propulseur employé sur les autochenilles.

(2) Ils furent utiles six mois plus tard quand l'Expédition, contournant la boucle du Fleuve Jaune, fut attaquée par des bandits.

— Il me faudrait de la glace, dit Delastre.

Chauvet savait qu'on en trouverait à Ouroumtsi. Il partit en hâte, tandis que l'on s'arrêtait pour faire reposer le malade.

La température heureusement s'était rafraîchie. A mille mètres d'altitude, et protégé par les montagnes des souffles brûlants du Taklamakan, le plateau dzoungare connaissait un régime tempéré. Un air nouveau faisait onduler les hautes herbes. Le ciel, lui aussi, paraissait nouveau, d'un bleu frais, dans une atmosphère épurée et vivifiante qui faisait oublier déjà les brumes incandescentes des déserts du sud. C'était un autre aspect de l'Asie centrale, toujours immense, mais moins farouche; une coulée de steppe qui s'élargissait vite, s'éloignant des montagnes comme la mer s'éloigne des côtes.

Avance lente à cause de l'état de Kégresse. Le soir, ayant rencontré Chauvet qui revenait avec la glace, on campa auprès d'un petit lac salé. Ouroumtsi n'était plus qu'à huit kilomètres.

— Pas de nouvelles de Point?

— On ne m'a pas permis de le voir.

Fallait-il s'approcher encore ou attendre? Les instructions de Point étaient claires : « Camper en dehors des faubourgs. » Mais le docteur, lui était catégorique : « Il me faut un local pour hospitaliser Kégresse. » Le contrôleur chinois assura qu'on trouverait à Ouroumtsi une maison déjà prête.

Le 19 juillet, à huit heures du matin, ne voyant venir personne, Brull fit avancer les voitures. Elles allaient juste s'engager dans les faubourgs, lorsqu'un cavalier apparut, faisant signe de stopper. En bras de chemise, sans chapeau, hirsute et le front couvert de sueur, c'était Point. On avait peine à le reconnaître.

— Faites demi-tour et suivez-moi!

Malgré la protestation du contrôleur chinois, la caravane guidée par son chef ressortit, contourna les murailles et s'arrêta dans un petit bois, près d'un temple d'où, sur une hauteur, on découvrait le panorama de la ville.

— Enlevez tous les bandages et démontez les trains-porteurs des voitures!

— Pourquoi?

— Pour que le Maréchal ne puisse pas s'en servir. Il veut les réquisitionner. Si vous étiez entrés dans la ville, la chose était faite. Nous l'avons échappé belle. Je vous expliquerai plus tard.





" ON ETAIT BLOQUE A OUBOUMTSI... " (p. 136)



VICTOR POINT

Dessin d'Alexandre IACOVLEFF



M. TCHEN

Dessin d'Alexandre IACOVLEFF

Dix minutes après, lorsqu'une compagnie de fantassins chinois, essoufflée, arriva au pas gymnastique, les sept voitures reposaient sur leurs essieux. Derrière les soldats venaient des personnages officiels : M. Tchen, Commissaire des Affaires étrangères, le Chef de la police, le Commandant de la garnison, le Chef de la sûreté, le Directeur des douanes, le Directeur de la station radiotélégraphique et le Directeur du garage accompagné de deux mécaniciens russes. Le Dr Tsu Ming Yi et le général Yao s'étaient joints au cortège.

— Son Excellence, commença M. Tchen, exige que l'Expédition occupe dans la ville intérieure le local qui lui a été réservé.

Point fit un geste d'impuissance :

— Je regrette, mais nos mécaniciens sont malades et intransportables.

Il avait fait signe à la délégation de le suivre. A l'intérieur du temple étaient alignés quatre lits de camp sur lesquels reposaient Raymond, Remillier et Nuret, très affaiblis par leur récente crise de dysenterie. Quant à Kégresse, sa pâleur et son amaigrissement étaient pour tous d'assez visibles symptômes.

— Nous vous prêterons des mécaniciens pour conduire vos voitures, insista M. Tchen.

— Notre matériel est, lui aussi, indisponible.

Et de fait, les deux mécaniciens russes aussitôt consultés, déclarèrent que le remontage des bandes était au-dessus de leur compétence.

Après de méthodiques perquisitions les fonctionnaires quittèrent la place. Par une attention toute particulière, le commandant de la garnison avait laissé autour des voitures une garde importante de soldats, baïonnette au canon.

Ce n'était plus un bivouac, c'était un camp de prisonniers.

\*  
\* \*

L'attitude du Maréchal-président King semblait tout à fait illogique (1). Se justifiait-elle par des intérêts supérieurs? Lesquels?

Le Sinkiang est ce qui reste aujourd'hui de l'immense empire colonial chinois qui comprenait encore, il y a deux siècles, des pays comme le Tibet, l'Indochine et la Birmanie. Or cette province deux fois grande comme la

(1) En lui accordant des passeports le Maréchal King n'avait-il pas fait savoir en 1929 qu'il apporterait à l'Expédition son concours le plus entier et le plus efficace? Cf. page xxiv.

France est peuplée de quatorze races différentes. Les Mandarins qui administrent le pays ne manquent pas de le souligner avec quelque fierté car, bien que les Chinois en dépit des efforts qui ont été faits pour les introduire comme agriculteurs, ne soient représentés que par quelques fonctionnaires, des militaires et des marchands, leur faible nombre — si on le compare au reste de la population indigène (5 pour 100 environ) — ne les a pas empêchés de gouverner ces peuples disparates avec sagesse et fermeté. Œuvre due au prestige bien plus qu'à la force et difficile à préserver depuis que le pouvoir central s'était effondré à la suite de la Révolution en Chine de 1911. Seule une politique d'isolement pouvait éviter au Sinkiang la contagion d'une anarchie qui s'était répandue en Chine. L'ancien Gouverneur Yang et son successeur, le Maréchal-président King, l'avaient bien compris, et les résultats obtenus prouvaient qu'ils avaient raison. Alors qu'en Chine, les guerres civiles ravagent le pays, que les routes sont infestées de bandits, que des taxes arbitraires levées par les autorités locales à leur profit paralysent tout échange de marchandises, au Sinkiang, en dépit d'une invasion tentée par Feng Yu Hsian en 1928 (1), toute guerre civile avait pu jusqu'ici être évitée, les routes étaient sûres, les bandits y étaient inconnus et le commerce que des barrières intérieures ne gênaient point s'étendait librement sur tout le territoire.

Prospérité dans la paix que la Chine avait oubliée depuis le règne mémorable de l'empereur Kien-Loung dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Pour la maintenir, il fallait tout d'abord s'opposer à la diffusion des idées libérales venues d'Occident, à ce parlementarisme évangélisé par Sun Yat Sen qui, au lieu d'amalgamer les forces vives de la République chinoise dans un esprit nationaliste, n'avait fait que les dissoudre.

Comme ces idées pouvaient s'infiltrer dans sa province par les journaux, la correspondance privée ou des informations rapportées par les voyageurs, le Maréchal-président King, en bon tyran, avait su résoudre avec simplicité un problème qui lui semblait élémentaire. Pour éviter la propagation des nouvelles par la presse, il avait fait installer dans son *Yamen* un poêle où tous les journaux et tous les livres arrivés de l'extérieur étaient brûlés; la *Gazette officielle du Sinkiang* devant suffire aux besoins intellectuels de la population. Toutes les

(1) Dit maréchal Chrétien; chassé de la côte par Tchang Tso Ling, il avait envahi le Kansou voulant étendre son pouvoir sur le Sinkiang.

lettres étaient décachetées et lues ; quant aux télégrammes, il suffisait d'en retarder pendant un mois la délivrance ou l'expédition pour leur enlever toute virulence. Restaient les voyageurs chinois. La difficulté d'obtenir une permission pour entrer et sortir était déjà de nature à en décourager le plus grand nombre. Ceux-là même qui étaient autorisés à franchir la frontière étaient tous l'objet d'une enquête minutieuse pendant laquelle, pour plus de sécurité, on les maintenait en « observation ».

A l'égard des voyageurs étrangers, le Maréchal-président faisait preuve de la plus grande circonspection. Ce n'était pas qu'il les jugeât très dangereux, mais leur présence lui attirait généralement des ennuis et leurs buts lui paraissaient toujours suspects. L'un prétendait vouloir visiter les ruines de villes mortes depuis mille ans pour y déterrer des statues de Bouddha. Quel intérêt un Bouddha peut-il avoir pour des chrétiens, sinon d'être un prétexte pour rechercher quelque trésor enfoui ? L'autre, un Suédois, disait qu'il voulait vérifier l'emplacement actuel du Lob-Nor qui, paraît-il, serait revenu à la place que lui assignaient les anciennes cartes chinoises, après avoir séjourné quatorze siècles un degré de latitude plus au sud (1). Quelle importance la Suède pouvait-elle attacher à cette question ? Un troisième affirmait que son seul but était

(1) D'après les anciennes cartes chinoises, le cours du Tarim est orienté nettement vers l'est ; ce fleuve y est indiqué comme recevant les eaux d'un affluent, le Kontché Darya, avant de se jeter dans le lac Lob-Nor (Lou Lan Hai) à 40° 40 lat. Nord.

L'explorateur russe Przevalsky a découvert, en 1876-77, que le cours du Tarim s'infléchissait vers le sud et que lac Lob-Nor se trouvait à un degré de latitude au sud de la place que lui assignaient les cartes chinoises.

On émit alors l'hypothèse qu'il devait s'agir d'un autre lac. Le Dr Sven Hedin au cours de son voyage d'exploration en 1900 a résolu le problème en déclarant que les anciennes cartes chinoises étaient correctes puisqu'il s'agissait en réalité du même lac qui s'était déplacé. Le fond de l'ancien Lob-Nor s'étant rempli de limon avait dû provoquer un changement au cours du Tarim et du Kontché Darya qui avait formé, plus au nord, un nouveau lac.

De nos jours, le nouveau Lob-Nor s'étant à son tour comblé, l'ancien lit du Kontché Darya, affluent du Tarim, a repris son ancienne orientation remettant le Lob-Nor à sa place primitive. Ce changement eut lieu en 1921 et a été reconnu par le Dr Norine, géologue de l'expédition Sven Hedin en 1930.

Ces changements dans l'hydrographie de la région sont très importants car ils modifient les grands itinéraires à travers l'Asie. Avant le quatrième siècle, la Route de la Soie passait de Touen Houan par Lou Lan pour aboutir à Koutcha. Depuis le quatrième siècle, cette région est devenue infranchissable et les routes de caravanes ont dû contourner d'abord par le sud, puis par le nord le grand désert. Depuis quelques années la région de Lou Lan reprend vie, le désert s'est transformé en jungle luxuriante et l'ancienne Route de la Soie est redevenue praticable.

Sven Hedin compare le mouvement périodique de ces déplacements du Lob-Nor à l'oscillation d'un pendule dont la durée est de quinze siècles.

d'escalader une montagne inaccessible et, quand on lui demandait pourquoi, il répondait que c'était pour en mesurer la hauteur, ajoutant que trois de ses compatriotes anglais avaient trouvé la mort récemment aux Indes, en essayant pour le même motif de gravir le plus haut sommet du monde. Chose absurde et invraisemblable.

Certes, le Maréchal reconnaissait que les buts de l'Expédition française étaient plus compréhensibles. Le fait d'employer des automobiles et des appareils de T. S. F. lui prouvait qu'elle était « réellement scientifique » et le nom de son chef, un grand industriel, laissait entendre qu'elle venait pour des motifs parfaitement clairs et logiques : vendre du matériel.

Or le Sinkiang avait précisément besoin de machines pour améliorer ses communications intérieures que de grandes distances à travers le désert rendaient lentes et difficiles. Des voitures capables de franchir des dunes de sable et des postes radiotélégraphiques à grande puissance faciliteraient la tâche de l'administration et son contrôle sur les parties les plus lointaines de la province. D'autre part, la traversée du désert de Gobi projetée par l'Expédition, avec du matériel lourd, en lui signalant de nouveaux dangers, ouvrait à Son Excellence de nouvelles perspectives : dangers d'une invasion brusquée sur une frontière qu'Elle croyait invulnérable, mais perspectives attrayantes d'un débouché commercial qui Lui permettrait de s'affranchir en partie du joug économique de la Russie.

Tout bien pesé, le Maréchal-président avait accordé à Haardt les autorisations de passage que ce dernier lui avait demandées en 1929, l'assurant avec une courtoisie traditionnelle, d'ailleurs sincère, de son concours et de son appui.

Son attitude n'avait changé qu'en avril 1931, lorsqu'il fut informé par son représentant à Pékin qu'une délégation de savants chinois se joignait à la Mission française. Jamais il n'avait été question jusqu'alors de savants chinois.

L'affaire se compliquait. Il fallait trouver un motif pour ajourner le départ. Quelques Musulmans s'étant révoltés dans la région de Khami, le Maréchal King déconseilla par télégramme le voyage, arguant que « de nombreux bandits se trouvaient dans les terres incultes situées aux confins du Kansou ». Mais l'Expédition française n'avait tenu aucun compte de l'aver-

tissement et le Maréchal devait apprendre quelques jours plus tard qu'elle traversait déjà le désert de Gobi. Il était informé également que les Chinois qui faisaient partie du groupe n'étaient pas des savants mais bien de hauts personnages politiques dont le leader, un certain Docteur Tsu Ming Yi, Secrétaire du Comité central du Kuomintang, avait annoncé à la presse qu'il se rendait au Sinkiang pour y inspecter les cellules du Parti. La présence de deux militaires comme le général Yao et le colonel Tiao, ne faisait qu'augmenter l'inquiétude du Maréchal. D'où, second télégramme pour faire comprendre aux Chinois qu'ils ne pouvaient entrer dans sa province sans sa permission et l'envoi d'instructions au général Djou à Khami pour qu'on les arrête à la frontière.

Aussi, apprenant qu'en dépit de ses ordres l'Expédition au complet (Chinois et Français) arrivait à Tourfan, le Maréchal-président entra dans une grande fureur. « Qu'ils viennent ici, et sans retard, pour que j'examine leur cas à tous ! »

Quatre d'entre eux arrivèrent. On leur fit de grands honneurs car les rites voulaient que des personnages importants fussent reçus avec les égards dus à leur rang. Son Excellence se fût en effet reproché de ne pas les inviter à un repas de gala, même si Elle était obligée, pour le bien de l'État, de leur faire couper la tête au dessert.

La politesse d'abord, les affaires ensuite.

Mais le Maréchal n'admettait pas qu'un jeune Français désobéît à ses ordres, ce qui expliquait pourquoi, tout en lui souhaitant un bon voyage jusqu'à Kachgar — pure politesse — il prenait des mesures pour l'empêcher de partir et le contraindre, en le retenant prisonnier, à faire venir dans le plus bref délai le reste de l'Expédition dans la capitale.

Alors seulement il examinerait les conditions dans lesquelles on pourrait permettre à ces étrangers de continuer leur voyage.

Quant aux Chinois, leur cas était plus délicat. Avant de les renvoyer chez eux, il était utile de connaître les buts réels de leur présence au Sinkiang. Les explications qu'ils en donnaient étaient peu dignes de foi. Tsu Ming Yi, patriotiquement, déclarait voyager pour mieux connaître son pays. Le général Yao disait qu'il n'avait pas d'autre mission officielle que d'apporter à Son Excellence un sabre d'honneur et un portrait autographe du Maréchal



Tchang Kai Check, Président de la République. Seule, la personnalité du colonel Tiao surprenait le Maréchal King plus qu'elle ne l'inquiétait, l'attitude et les propos du colonel d'état-major le révélant plus maladroit que redoutable.

— J'avais pris soin, leur dit le Maréchal, non sans quelque perfidie, de vous avertir avant votre départ des risques qu'offrait une entreprise aussi téméraire.

— Nous sommes profondément reconnaissants à Votre Excellence des sages conseils qu'Elle n'a cessé de nous prodiguer, répondit Tsu Ming Yi. Nous les aurions certainement suivis si notre idéal patriotique ne nous avait fait un devoir de braver tous les périls pour mettre au courant Votre Excellence de certains soupçons nés au cours de ce voyage; soupçons que les événements n'ont fait que confirmer.

Le Maréchal-président lui demanda de les préciser.

Les buts de l'Expédition française, continua Tsu Ming Yi, que je croyais d'abord être purement scientifiques, me sont apparus, par la suite, suspects. A Sou Tchéou Point, bien qu'il eût été averti par Votre Excellence et par les autorités locales de l'insécurité qui régnait à Khami, insista pour traverser des pays en révolution après avoir tenté de communiquer télégraphiquement avec le chef des rebelles : Mâ-Djoung Ying. Huit jours plus tard, à Khami, en pleine zone de dissidence, Point entra en contact par l'intermédiaire du jeune duc Pei-Sir avec les Musulmans révoltés, ce qui m'a fait penser qu'il pouvait y avoir une relation entre le soulèvement des Chantous et la politique française. Vous constaterez, d'autre part, que le vrai chef de l'Expédition : M. *Ha-Ehr-Dè* (Haardt), a l'intention d'entrer au Sinkiang après avoir traversé tous les pays musulmans de l'Ouest : la Syrie, l'Irak, la Perse, l'Afghanistan et le Cachemir.

Il ajouta avec le plus grand sérieux :

— Ces constatations m'entraînent à former la seule conjecture raisonnable : celle que la France poursuit en Asie une politique pro-islamique dans le dessein d'arracher le Sinkiang à la Chine pour y créer un État musulman indépendant. J'ai donc cru bien faire, en arrivant à Sou Tchéou, de porter certains faits à la connaissance du gouvernement de Nankin en demandant qu'on retire à l'Expédition ses passeports et qu'on la reconduise sous bonne escorte, à la frontière.



Le Maréchal déclara que tout cela était très intéressant.

— Mais, poursuivit-il, il me paraît étrange que la France, ce petit pays si lointain sur la carte, puisse avoir des ambitions aussi démesurées.

Toutefois, comme il venait d'être informé effectivement la veille par Nankin, que les passeports de l'Expédition étaient annulés, il ajouta :

— Soyez rassuré. Il n'est plus question pour les Français d'avoir ici une activité quelconque. Vous pouvez donc considérer votre mission comme accomplie avec succès. Je ne doute pas que vous ne soyez anxieux de regagner Nankin où vous appellent des fonctions plus importantes. Les autorités russes m'ont assuré qu'elles faciliteront votre retour par le Transsibérien.

Et sans laisser à 'Tsu Ming Yi le temps de se ressaisir. Son Excellence ajouta :

— Ne vous inquiétez pas des frais de voyage, je m'en charge.

Le résultat de cette dernière entrevue était, au fond, satisfaisant pour les deux parties. 'Tsu Ming Yi et ses collègues n'étaient pas fâchés de se tirer, en « gardant la face », d'une affaire qui pouvait tourner mal, et le Maréchal se débarrassait à bon compte d'émissaires gênants qu'il supposait envoyés par Nankin pour des buts difficiles à éclaircir (1).

Bien qu'il eût appris l'annulation des passeports de l'Expédition et qu'il eût des ordres pour la faire reconduire immédiatement sous bonne escorte à la frontière, le Maréchal King ne se pressait pas d'agir.

Il avait depuis longtemps, nous l'avons dit, compris la nécessité d'avoir du matériel moderne. Or ce matériel lui devenait brusquement indispensable. La révolte des Musulmans prenait des proportions inquiétantes. Toutes les communications entre Khami et la capitale étaient coupées. On ignorait ce qui se passait là-bas et les troupes envoyées pour rétablir l'ordre ne pouvaient pas s'avancer au delà de 'Tchi Kou 'Tsing 'Tzé. Avec des autochenilles qui venaient de traverser le Gobi on pourrait atteindre rapidement Khami en contournant les lignes ennemies au Sud, par le désert de 'Tchol Tagh, région infranchissable en été, même avec des chameaux (2). D'autre part, un poste de T. S. F.

(1) Ces conversations furent rapportées plus tard par un fonctionnaire de l'entourage immédiat du Maréchal.

(2) Ceci fut confirmé trois mois plus tard par Petro qui suivit cet itinéraire pour s'échapper de Kham assiégé par les rebelles.

mobile affecté à l'état-major des troupes permettrait au Maréchal de diriger personnellement les opérations (1).

Pour faire venir ce matériel et s'en emparer, le Maréchal King avait fait pression sur Point en le gardant prisonnier pendant huit jours. Point ayant cédé fut remis en liberté dès que le Maréchal sut que le groupe quittant Tourfan se rendait à Ouroumtsi où des ordres avaient été donnés aussitôt pour loger l'Expédition dans la citadelle, au garage militaire. Mais se méfiant de ces dispositions et pressentant un danger, Point payant d'audace avait réussi, comme on l'a vu, à établir le campement en dehors des murs et, de ce fait, évitant la souricière, à déjouer cette première manœuvre.

\*  
\* \*

Réuni à ses camarades et jouissant d'une liberté relative, fort agréable après huit jours d'isolement, Point reprenant son assurance voyait renaître ses espoirs. On était bloqué à Ouroumtsi, mais on en sortirait un jour (2).

D'ailleurs, on avait le temps. Il fallait toutefois prévenir Haardt, sans nouvelles du Groupe Chine depuis trois semaines, d'un retard qui pouvait se prolonger. Cela n'était pas facile. Depuis son arrivée à Tourfan, l'Expédition s'était vu rigoureusement interdire tout usage de son poste radiotélégraphique. Impossible de communiquer secrètement à cause du bruit du moteur et de dresser le mât de l'antenne au milieu de tous ces soldats en armes dont la surveillance était dirigée par un civil, agent particulier de M. Tchen, commissaire aux Affaires étrangères.

De plus, à Ouroumtsi, le bureau chinois avait reçu l'ordre de refuser tous les télégrammes.

M. Tchen, d'ailleurs, n'attendit pas longtemps avant de rendre une nouvelle visite au camp des Français. Le 21 juillet, dans sa calèche attelée de deux trotteurs russes, il se présenta en chaussons de satin et coiffé, comme toujours, de son chapeau melon.

(1) Il existait deux postes de T. S. F. à Ouroumtsi ; le premier, à grande longueur d'ondes, qui ne marchait pas ; et l'autre, à ondes courtes, qui était en communication journalière avec Moukden.

(2) Mgr de Guébriant, Supérieur des Missions étrangères, l'avait déjà prévenu à Paris, avant le départ : « En Chine, il ne sert à rien de se hâter et les voyageurs pressés n'arrivent jamais. »

Point savait que le sourire aimable et la politesse raffinée du diplomate présageaient toujours quelque nouvelle désagréable. M. Tchen, après avoir bu une tasse de thé, exposa pendant dix minutes les qualités spécifiques de ce thé de Fou Kien qui, disait-il, pendant les chaleurs tenait le ventre froid, tandis que le thé rouge du Hou Nan, plus apprécié en hiver, tenait le ventre chaud :

— Je suis chargé par le Maréchal, dit-il ensuite, de vous informer que tous vos passeports sont annulés par le gouvernement de Nankin qui, de plus, nous a donné l'ordre de vous reconduire à la frontière.

Il reprit haleine :

— Cependant, tout peut s'arranger encore, Son Excellence demeurant seule juge de l'opportunité d'une mesure qui ressort de Sa propre juridiction.

Il toussa légèrement :

— Vos voitures... votre voiture T. S. F. notamment, affectée à l'état-major de ses troupes, lui serait précieuse pour maintenir une liaison entre la capitale et la zone des armées. Le Maréchal serait heureux que vous la mettiez à sa disposition, conduite par un de vos mécaniciens.

— Impossible.

— Nous nous bornons cependant à réclamer un matériel que vous nous aviez promis d'apporter avec vous : trois voitures et trois postes de télégraphie sans fil.

— M. Haardt n'a pas manqué à ses engagements, riposta Point. Ce matériel importé de France à Tien-Tsin est actuellement en route. J'ai été informé qu'il a quitté Lian Tchéou il y a trois semaines, et, sitôt les communications rétablies avec votre province, vous ne pouvez manquer de le recevoir.

— Soit. Mais c'est à présent qu'il nous le faut. La situation l'exige.

— Impossible, répéta Point. En notre qualité de Français, nous n'avons pas le droit de nous mêler à des opérations militaires, révoltes ou guerres civiles, dans votre pays. Tout ce qu'il est en mon pouvoir de faire, c'est d'offrir au Maréchal un petit poste portatif qui peut lui rendre service.

M. Tchen répondit qu'il transmettrait les résultats de cette première conversation au Maréchal. Je crains, ajouta-t-il en se retirant, que vous n'ayez à regretter plus tard votre attitude, d'autant que *Ha Ehr Dë* (Haardt) votre chef, ayant appris qu'il ne pourrait jamais entrer au Sinkiang, a renoncé à son projet. Il fait demi-tour et il vous abandonne.

\*  
\* \*

Cette dernière information communiquée négligemment, mais à dessein, par M. Tchen, augmentait sérieusement les inquiétudes de Point. Il savait bien que Haardt ne l'abandonnerait jamais, mais que pourrait faire Haardt lui-même, ayant franchi l'Himalaya, s'il apprenait que l'entrée au Sinkiang lui était interdite?

Le seul homme qui pouvait, à Ouroumtsi, renseigner Point sur la tactique à suivre, était un Européen, de nationalité danoise, M. Kirkegaard, Commissaire des Postes chinoises au Sinkiang. Son accueil fut très cordial.

— Je veux bien vous aider si une occasion favorable se présente, mais pourquoi n'iriez-vous pas voir le Consul des Soviets?

— Pourquoi irais-je le voir? demanda Point.

— Parce que, seuls, les Soviets ont ici une réelle influence.

Point n'avait guère confiance dans la possibilité d'une intervention des Soviets en sa faveur. Un an auparavant, Moscou avait interdit, comme on sait, à l'Expédition le passage par le Turkestan russe.

M. Smirnoff, consul général de l'U. R. S. S., fut très courtois. Il était tout disposé à faire une démarche auprès des autorités du Sinkiang. Il ne pouvait malheureusement rien entreprendre sans ordres de Moscou.

— Puis-je les solliciter en télégraphiant par votre intermédiaire?

M. Smirnoff ne se départit pas de sa prudence. L'efficacité du télégraphe chinois était, à son avis, plus que médiocre.

— Je suis persuadé néanmoins, conclut-il, que si vous réussissez par l'intermédiaire de Paris à communiquer avec Moscou, mon gouvernement ne demandera pas mieux que de vous aider.

De tout cela il ressortait une nécessité impérieuse : communiquer à tout prix avec l'extérieur pour signaler la situation. Puisque les soldats montant la garde autour du camp empêchaient Point d'employer son poste de T. S. F., il ne lui restait plus qu'une seule ressource : répondre à la force par la ruse.

\*  
\* \*

Point venait d'être informé précisément que le Maréchal King, toute réflexion faite, se décidait à accepter son premier cadeau : le petit poste portatif de 60 watts, offert la veille au cours de la conversation avec Tchen. Or pour être utile, cet appareil devait être réglé avec le grand poste émetteur d'Ouroumtsi et, seul Kervizic pouvait faire ce réglage, les « techniciens » chinois avouant leur incompetence.

L'occasion offrait une lueur d'espoir. Kervizic, avant de faire le travail, commença par choisir son heure : celle où il savait que le *Régulus* mouillé à Hong Kong était à l'écoute. Il ne lui restait plus qu'à *se tromper de longueur d'ondes*, ce qu'il fit sans que les sans-filistes chinois groupés autour de lui, la bouche ouverte, soupçonnassent la supercherie.

...F. P. C. G. ...F. P. C. G. ...de F. B. Q. R... F. P. C. G... de F. B. Q. R. (1).

— C'est lui, murmura Kervizic. C'est le *Régulus*. Il nous appelle.

...Q. P. C. F... (j'ai plusieurs télégrammes pour vous)... Q. S. A.?... (Quelle est la force de vos signaux?)... Q. R. K.?... (Comment me recevez-vous?)... Q. R. U.? (Avez-vous quelque chose pour moi?...)

L'index sur le bouton du manipulateur, avec des traits et des points, Kervizic à présent répondait avec fièvre :

— F. B. Q. R... ici F. P. C. G... Donnez T. F. C. (passez votre trafic).

Mais, reprenant l'écoute, il s'aperçut vite que sa réponse n'était pas entendue. Le *Régulus* continuait toujours ses appels : Q. S. A... Q. R. K... Q. R. U.?... Questions lancinantes que le petit poste réussissait à capter, mais auxquelles ses 60 watts ne pouvaient répondre d'une voix assez forte pour être entendue à 6 000 kilomètres de distance.

On ne peut décidément communiquer qu'avec le grand poste de la voiture, celui de 500 watts. Mais il est gardé militairement. Peu importe. Coûte que coûte, on essaiera.

(1) F. P. C. G. était l'indicatif d'appel du groupe Chine, F. B. Q. R. celui du *Régulus*, un aviso faisant partie de la division navale française d'Extrême-Orient.

Le 23 juillet, sous sa tente, après le dîner, Point tient conseil. Ils sont cinq autour de lui, comme des conspirateurs : Brull, Maurice Penaud, Conté, Carl et Kervizic. C'est l'avenir même de l'Expédition et sa réussite qui sont en jeu. Il faut transmettre avec le grand poste sans que les Chinois s'en aperçoivent. L'antenne est facile à dissimuler, mais le bruit du moteur ?

— Ça... dit Maurice, on peut toujours le camoufler.

Brull est de cet avis et Conté opine. Il a déjà une idée. Quant à Kervizic, il manipulera, dissimulé dans la cabine. Ce qu'il faut, c'est détourner l'attention des soldats. Carl s'en charge.

— Je leur organiserai une petite séance musicale.

— Alors, dit simplement Point, demain : préparatifs ; après-demain soir : exécution.

Le bivouac était installé dans un bosquet de peupliers, de forme sensiblement carrée. Ce bois tenait sur sa face Ouest à un petit temple et les trois autres côtés de son enceinte, chacun d'une trentaine de mètres, étaient délimités par une douzaine de piquets sur lesquels une corde avait été tendue pour protéger les vingt Français de l'indiscrétion de la foule chinoise.

Occupant le centre du camp, se trouvait la voiture-radio dont la carrosserie était divisée en deux compartiments : à l'avant, la cabine du pilote et des passagers, d'où l'on pouvait communiquer en faisant glisser un panneau mobile avec le poste proprement dit qui contenait les appareils d'émission et de réception. Cette seconde cabine avait une sortie indépendante que commandait une porte métallique s'ouvrant à l'arrière, sur l'extérieur.

En période normale, le quartier-maître Kervizic, opérateur, manipulait dans sa cabine dont les panneaux étaient ouverts et le courant électrique dont il avait besoin lui était fourni par un groupe électrogène installé à proximité de la voiture, sur le sol, et relié au poste par un câble.

Dans les circonstances actuelles, il fallait modifier ce dispositif trop visible et trop bruyant. Les pétarades du petit moteur à deux temps qui entraînait les génératrices et le câble de transmission à la cabine, suffiraient à dénoncer au Chinois le plus ignare que le poste était en action. L'idée de Conté était la suivante : on dissimulerait les deux génératrices sous l'essieu avant et, en les reliant par une courroie à la poulie du ventilateur, on les ferait entraîner par

le moteur de la voiture. Les câbles de transmission s'allongeant sous le châssis resteraient invisibles. Brull et Maurice approuvèrent ce projet qui fut exécuté dans la journée du 24.

— Oui, mais... réfléchit Brull, ils voudront savoir pourquoi Conté met son moteur en marche à la tombée de la nuit. Et quelles raisons leur donner?

C'est alors que Carl intervint. Il tenait à son idée de séance musicale et gratuite :

— Et le *pick-up*? Il faut bien du courant pour amplifier le son du phono électrique! N'oubliez pas que le concert est en plein air... Alors, la réponse est bien simple : « On fait tourner le « moulin » pour avoir du courant, parce qu'on a besoin de courant pour la soirée musicale! »

Cette idée de soirée musicale avait un autre avantage : elle permettait de pavoiser — ne pavoise-t-on pas pour une fête? — c'est-à-dire de tendre des fils d'arbre en arbre pour y suspendre des oriflammes et, par la même occasion, pour monter le fil de l'antenne. Vraie trouvaille d'officier de marine et dont Victor Point était l'auteur. Dans la nuit du 24, Kervizic grimpe au sommet d'un proche peuplier et ajuste sur la plus haute branche la poulie d'une drisse qui permettra de hisser le fil au moment opportun.

Dans l'après-midi du 25 tout est prêt. Le rôle de chacun est distribué. Conté a installé ses deux génératrices sur le courant desquelles sont branchés le poste de radio et l'amplificateur du phonographe. Les oriflammes palpitent gaiement. Les sentinelles chinoises n'ont aucun soupçon; seul, l'espion de M. Tchen, surnommé « l'Homme Bleu », flairer quelque chose d'anormal.

— Pourquoi ces drapeaux?

— Pour célébrer le centenaire de la troisième République, lui répond Carl, imperturbable.

A 8 heures du soir, au crépuscule, Kervizic profite d'un moment d'inattention pour se glisser à l'intérieur de la voiture. Il déplace le panneau mobile. Il est à son poste dont il calfeutre soigneusement toutes les fissures pour qu'aucune lumière ne filtre au dehors. Conté est au volant, dissimulé derrière les rideaux de capote, prêt à tirer sur le démarreur. Point, également dans la cabine, transmettra les indications du radiotélégraphiste au mécanicien. Comme il faut manœuvrer dans le silence le plus absolue, Kervizic corres-

pond avec Point en tirant sur une ficelle. Un coup veut dire : *en route*; deux coups : *accélérez*; trois coups : *arrêtez*.

Huit heures trente.

Le phonographe électrique et son *pick-up* sont installés près de la voiture. Le Père Teilhard et le naturaliste Reymond ont pour mission de changer les disques. Mais le haut-parleur, lui, est installé le plus loin possible, près de la tente de Brull, car c'est là que les soldats doivent écouter et jouir du spectacle que vient d'organiser Carl, entouré du docteur, de Maurice et de tous les mécaniciens.

Huit heures trente-huit. Un coup de ficelle : *en route!* Le moteur ronfle. Une voix s'élève dans la nuit :

...*Parlez-moi d'amour...*

Et, simultanément, dans la cabine, le cliquetis du Morse :

...F. B. Q. R... de F. P. C. G... Q. T. C. (urgent) F. B. Q. R... de ...F. P. C. G...

Trois coups de ficelle : *arrêtez!* Kervizic passe sur l'écoute. Mon Dieu!... ils écoutent tous... Ils écoutent de Tien-Tsin, de Hong-Kong, de Changhaï... Tous les bâtiments de la division navale française : le *Waldeck-Rousseau*, le *Régulus*, et même le poste français de Tchoung King.

Chaque fois qu'il passe sur une nouvelle longueur d'ondes, Kervizic entend un nouvel indicatif. Le *Régulus* a six télégrammes à passer. C'est lui que Kervizic entend le plus distinctement.

...*Ah! redites-moi des mots tendres...*

Tous les soldats chinois regardent cette planche magique et cet entonnoir d'où sort la voix d'une femme. Leurs yeux s'arrondissent. Le menton de l'Homme Bleu pend d'étonnement.

— Bigre! murmure Brull.

Il vient de s'apercevoir que les mots de tendresse susurrés par la chanteuse sont scandés par un crépitement étrange : deux traits... point... trois traits... un trait... un point... On dirait que le Morse déteint sur la mélodie. Tous les mécaniciens eux aussi, le remarquent. Il faut reprendre en chœur le refrain, hurler, danser, couvrir la voix du phono...

...*Parlez-moi d'amour...*

Pendant ce temps Kervizic parle au *Régulus*, à contacts brefs et répétés :



*...F. B. Q. R. de F. P. C. G. Légafrance Pékin. — Sommes immobilisés Ouroumtsi. Prière intervenir pour que soyons autorisés envoyer trois voitures Kachgar pour ramener groupe Haardt. Gouverneur menace réquisitionner voitures. Ai été personnellement retenu prisonnier dix jours. — Victor POINT.*

Kervizic s'arrête, en proie à une inquiétude soudaine. Il pense que le poste d'Ouroumtsi est bien capable de capter cet appel. Il rajoute :

« *...F. P. C. G. prie F. B. Q. R. passer son trafic en l'air. On nous esgourde (1).* »

Dix heures du soir.

— Mesdames et messieurs, le concert est terminé... C'est pour avoir l'honneur de vous remercier de votre collaboration...

Carl s'incline cérémonieusement devant les Chinois. Le moteur s'est arrêté. La voix s'est tue. Conté nonchalamment et les mains dans les poches, comme un flâneur, vient de se joindre au groupe de ses camarades.

— Alors!... le message?...

— Transmis, répond Conté. Le *Régulus* vient d'en accuser réception sur 27 mètres.

\*  
\* \*

Il faut reconnaître qu'à cette date, à la fin de juillet, la situation des Français à Ouroumtsi était fausse. L'Expédition n'avait plus ses papiers en règle et le retrait de ses passeports par Nankin, en lui enlevant un statut légal, ne lui permettait pas de faire auprès du Maréchal King des représentations légitimes. Avant tout, ces passeports devaient être à nouveau validés et, dans ce but, seule, la Légation de France à Pékin pouvait agir.

Elle agissait déjà. Point en était sûr, puisque le 29 juillet, Kervizic, toujours par le même procédé, recevait un message de M. Wilden (2), ainsi conçu :

(1) Passer le trafic en l'air, c'est envoyer des messages sans avoir pris contact préalable avec le destinataire pour s'assurer qu'il écoute. De cette façon Kervizic était sûr de pouvoir capter sans avoir besoin d'émettre.

(2) M. Wilden, ministre de France à Pékin, qui avait remplacé M. de Martel, nommé ambassadeur au Japon.

*Votre radio du 25 juillet a été capté. Haardt a été avisé. Toutes démarches nécessaires seront faites. Espérons que malentendus qui ont pris proportions incroyables seront dissipés.*

Déjà l'anxiété faisait place à l'espoir. D'une part, on était persuadé que l'appui de la Légation serait efficace; d'autre part, l'attitude du Maréchal semblait se modifier. Il venait d'offrir un grand déjeuner aux membres de la Mission. Quelques relations amicales s'étaient établies, les Français se montrant d'ailleurs toujours prêts à rendre service aux Chinois. Le Dr Delastre donnait gracieusement des consultations (il avait même opéré un des ministres) et Point avait fait réparer le grand poste d'Oroumtsi avec les moyens techniques dont disposait l'Expédition.

Le 7 août, bonne nouvelle :

*...F. P. C. G. de F. B. Q. R... Gouvernement chinois autorise votre colonne à continuer voyage jusqu'à Kachgar pour rejoindre groupe Haardt et retourner ensemble à Pékin... Instructions correspondantes déjà transmises aux autorités du Sinkiang par Nankin. Me réjouis du règlement heureux de cet incident. — WILDEN.*

Ainsi l'affaire est réglée. Quel dommage de ne pouvoir immédiatement en aviser les autorités pour gagner du temps! Mais comment avouer la réception clandestine de ce message (1)? Il faut attendre d'en être officiellement informé par le Maréchal. Deux jours se passent. Rien. Le troisième jour, visite de M. Tchen au camp.

— Son Excellence demande que vous pressiez vos préparatifs de départ.

Enfin!

Mais M. Tchen continue :

— Conformément à la décision du Gouvernement Central, que vous connaissez déjà, vous devez quitter le pays dans le plus bref délai et Son Excellence vous fera reconduire sous escorte à la frontière russe, à T'chougoutchak.

(1) Pendant plusieurs semaines émissions et réceptions demeurèrent clandestines; les Chinois dont la seule grande fête (le nouvel an) se célèbre pendant une quinzaine de jours durent sans doute admettre que notre fête nationale pouvait être célébrée, avec oriflammes et pavots, pendant si longtemps.

Quelle est encore cette nouvelle chinoiserie?

Serait-il possible que les nouvelles instructions ne soient pas encore reçues à Ouroumsi? Le lendemain on a la preuve du contraire par Kirkegaard :

— Je tiens de source sûre, dit-il, que le Maréchal vient de recevoir de nouvelles directives de Nankin à votre sujet. Elles sont favorables. Mais il ne vous en informera jamais tant que « vos savants chinois » n'auront pas quitté la province; car s'il autorise les membres français à poursuivre jusqu'à Kachgar, il n'a plus de prétexte pour renvoyer les membres chinois qui font partie de la même Expédition.

— Pourquoi ne les a-t-il pas déjà reconduits à la frontière?

— Un peu de patience. Ils attendent encore le visa soviétique.

On patienta. Deux jours plus tard, le Dr Tsu Ming Yi, le général Yao, le colonel Tiao, son secrétaire, et M. Young, vinrent au camp pour faire leurs adieux. Leur collaboration aux travaux de la Mission scientifique sino-française était désormais terminée.

Bon voyage.

Va-t-on partir cette fois? Pas encore. Le Maréchal ne veut rien entendre et décline toute nouvelle entrevue. « Faites-lui un cadeau important, souffle Kirkegaard. Il prétend que le poste de 60 watts que vous lui avez déjà donné est trop faible et ne marche pas. Ses opérateurs l'ont sans doute détraqué. Ce qu'il veut, c'est un grand poste et trois voitures.

— Dites-lui que ce grand poste et ces trois voitures sont actuellement à Sou Tchéou; ne sait-il pas lui-même que la route est bloquée par les rebelles, par ses ennemis, et que nous n'y pouvons rien?

— Il le sait aussi bien que vous... Il sait très bien aussi que Mâ Djoung Ying, le chef des dissidents, non seulement ne laissera jamais passer ce matériel, mais qu'à la première occasion il mettra la main dessus (1).

Point tenta un dernier effort :

— Vous allez dire au Maréchal que Haardt est un homme puissant et que si on le laisse entrer, il remplacera le matériel bloqué à Sou Tchéou

(1) Ces appréhensions étaient justifiées. Trois mois plus tard, le général Mâ Djoung Ying s'empara du poste de T. S. F. dans la ville de Ngan Si (à l'Ouest de Sou Tchéou) et le faisait installer à Si Ning Fou où, paraît-il, il marche à la satisfaction générale.

par un autre matériel qu'on fera venir, s'il le faut, par Berlin et Moscou (1).

Efforts infructueux. Le Maréchal ne cesse de multiplier les vexations. Chaque jour, M. Tchen visite le camp, insiste pour qu'on déménage. Le nouvel emplacement qu'il propose est un marécage infesté de moustiques. On le refuse. Il renforce la surveillance. Un matin, il exige qu'on lui livre tous les organes essentiels du poste de 500 watts.

— Je sais que vous communiquez secrètement!

Kervizic enlève successivement de la cabine la grosse lampe d'émission, les condensateurs, l'ampèremètre et la résistance de grille.

On continuait d'ailleurs à recevoir et à émettre, Kervizic n'ayant donné que les pièces de rechange. Le lendemain, M. Tchen faisait apposer les scellés sur la porte extérieure de la cabine. Il ne savait pas qu'il existait un autre accès par le panneau mobile.

En dépit des nouvelles réconfortantes captées de temps à autre (Nankin venait de renouveler ses directives, la Légation de Chine en France intervenait et Moscou avait donné l'ordre à son représentant d'Ouroumtsi d'appuyer les démarches de l'Expédition auprès des autorités chinoises) la bonne humeur de tous s'usait. De plus, Kégresse avait eu une nouvelle crise. Le manque de liberté, l'incertitude, une oisiveté forcée augmentaient l'angoisse générale. Le Père Teilhard, lui-même, commençait à s'énervier : « Cette plaisanterie a assez duré. Je perds mon temps. »

De fait, l'éminent géologue, ancien Président de la Société Géologique de France, dont la réputation s'étend aux cercles scientifiques de New-York et de Londres, qui avait interrompu d'importants travaux à Pékin (2) n'était pas venu en Asie Centrale pour changer avec le naturaliste Raymond les disques d'un phonographe, rôle qui leur était dévolu à tous deux dans la mise en scène de chaque soir.

Il faut dire que si l'Expédition avait ses soucis, le Maréchal avait les siens, plus graves encore. La révolte des Musulmans autour de Khami avait

(1) André Citroën prévenu de ces difficultés, avait compris qu'en Asie centrale, un beau cadeau vaut tous les passeports. Le 7 août, il télégraphiait à Point qu'il avait fait expédier de Paris à Tchougoutchak, via Berlin, trois nouvelles voitures et deux postes de T. S. F.

(2) Membre du « Geological Survey of China » le P. Teilhard de Chardin, en collaboration avec le Dr Black, de l'Institut Rockefeller, a contribué à la découverte de l'*Homo Sinanthropus Pekinensis* (l'Homme préhistorique de Pékin).

pris de telles proportions que la suprématie même des Chinois au Sinkiang était en jeu. Les nouvelles qui parvenaient de la zone des opérations étaient désastreuses.

Mâ Djoung Ying, ce jeune général de vingt ans, ce « voyou » comme disaient les Chinois, avait encerclé Khami, pris d'assaut la forteresse de Barkoul où se trouvait un dépôt d'armes important et s'était jeté ensuite sur le gros de l'armée chinoise campée à Tchi Kou Tsing Tzé. S'infiltrant la nuit par les passes peu accessibles des monts Karlyk Tagh et du Bogdo Oula, il avait cerné la nuit le camp du général Liou et massacré 8 000 hommes. Voyant son armée anéantie, le général chinois s'était suicidé. Seule, la résistance de Khami empêchait les rebelles de marcher en vainqueurs sur Ouroumtsi.

Il fallait du temps au Maréchal pour concentrer de nouvelles forces et résister à ses adversaires. Des troupes arrivaient de toutes les parties de la province; c'étaient des Chinois, des Mandchous, des Mongols, des Tadjicks, des Andijans, des Kirghizes et jusqu'à des Russes blancs (1). Il en arrivait de partout, de Tchougoutchak, de Kouldja, de Karachar, de Yarkend et même de Kachgar. Mais avec lenteur, car les distances étaient énormes.

Aux environs du 15 août, ces éléments épars commençaient seulement à se rassembler dans la zone des opérations. Encore les liaisons entre la capitale et la nouvelle armée restaient-elles difficiles à établir. L'unique ligne télégraphique, réparée chaque matin, était coupée la nuit suivante par des mains invisibles et le poste de T. S. F. offert par Point, aussitôt transporté au quartier général, n'avait pu encore être utilisé pour établir un contact jugé indispensable par le Commandement.

Le 20 août, le Maréchal se décida à faire venir Point dans son Yamen :

— Bien que Nankin ait annulé vos passeports, j'autoriserai votre chef, Haardt, à entrer au Sinkiang, mais à une condition : vous enverrez votre *électricien* aux armées pour m'assurer une liaison par T. S. F. avec mes troupes.

— J'irai au besoin moi-même, répondit Point du même ton, mais à deux conditions : 1° *Quatre voitures se rendront à Kachgar à la rencontre de Haardt;*

(1) Devenus citoyens chinois par la force des choses.

2° Vous me laisserez traverser les lignes pour que je puisse atteindre Khami et délivrer Petro, mon adjoint, dont je suis sans nouvelles (1). Donnant, donnant.

— Je vais réfléchir.

Après une semaine de réflexion, les conditions de Point étaient en principe acceptées. Mais il fallut une autre semaine pour s'entendre sur les modalités d'exécution.

\*  
\* \*

Quarante-trois jours s'étaient écoulés depuis cette soirée mémorable du 25 juillet, depuis le moment où Kervizic et Point avaient lancé leur premier message d'appel. Quarante-trois jours de marchandages, de pourparlers, de démarches diplomatiques, de communications clandestines. Quarante-trois jours pendant lesquels étaient intervenus tour à tour la Légation de France en Chine, la Légation de Chine en France, le gouvernement français, le gouvernement de Nankin et le gouvernement de Moscou, pour que fléchisse enfin la volonté capricieuse d'un Chinois, simple gouverneur de province.

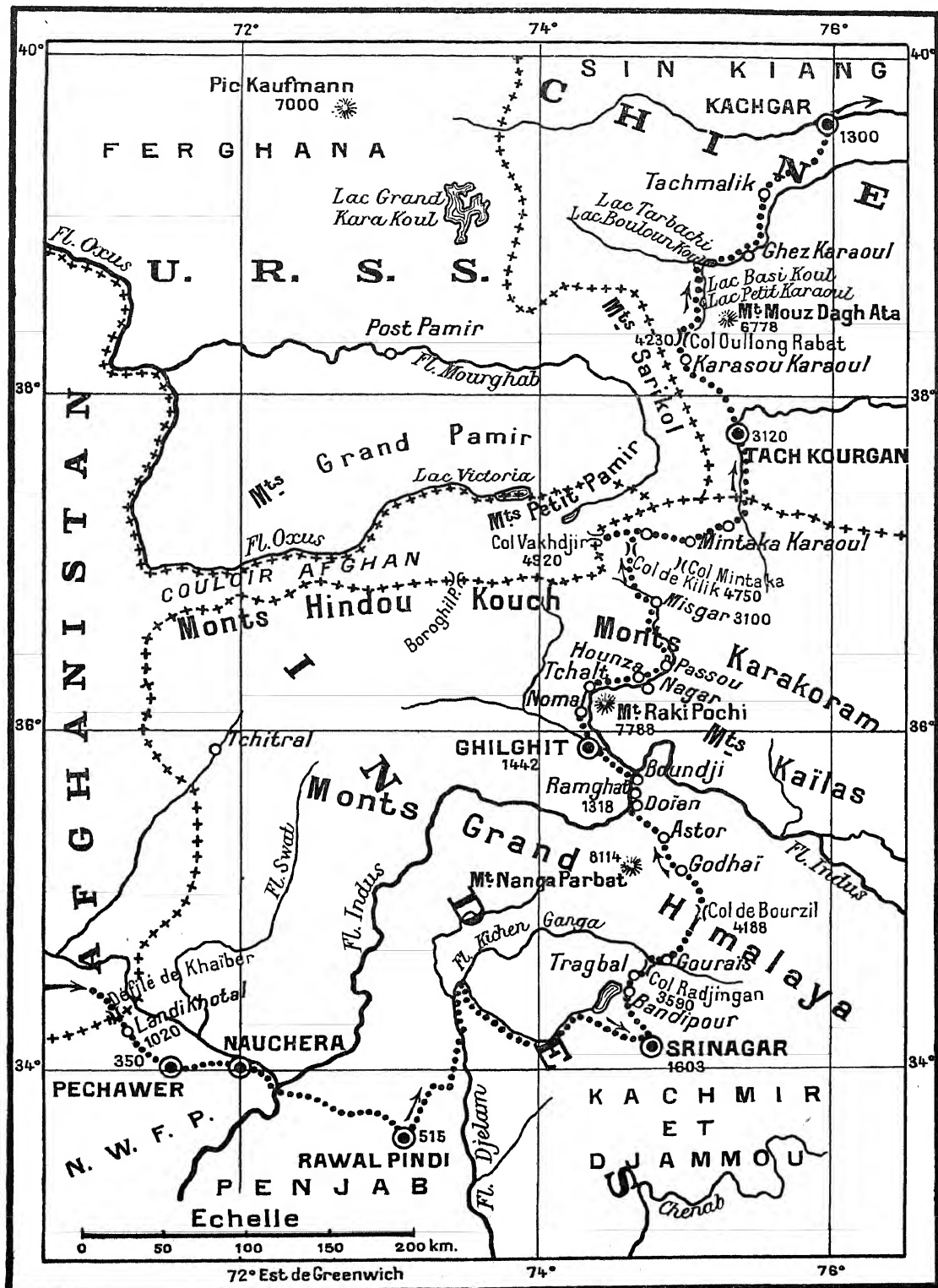
Le 6 septembre 1931, tandis que Victor Point accompagné de Kervizic et de Chauvet, se dirigeait vers l'Est, vers la zone de dissidence, quatre autochenilles se dirigeaient, elles, vers l'Ouest, à la rencontre de Haardt déjà entré au Sinkiang.

Donnant, donnant.

C'était également le jour où, cédant aux instances réitérées de M. Tchen, ceux qui restaient à Ouroumtsi durent emménager dans une maison des faubourgs.

Ils abandonnaient finalement le petit bois baptisé par tous et à juste titre, le « Camp de la Résistance ».

(1) Petro, enfermé dans la ville assiégée de Khami, n'avait pas donné de ses nouvelles depuis le 1<sup>er</sup> juillet, sept semaines exactement.



ITINÉRAIRE DE L'EXPÉDITION A TRAVERS L'HIMALAYA ET LES PAMIRS





## X

# A L'ASSAUT DE L'HIMALAYA

*OU L'ON RETROUVE LE GROUPE PAMIR. — DERNIER VISAGE DU  
CACHEMIR. — UN S. O. S. DE POINT. — LE CALVAIRE HIMALAYEN.  
HOUNZA ET NAGAR. — LES DERNIERS ARYENS.*

**R**ETROUVONS à présent Haardt et son groupe que nous avons laissés le 12 juillet à Bandipour, se préparant à franchir avec deux voitures l'obstacle formidable que lui oppose l'Himalaya.

La route venant de Srinagar se prolonge au delà de Bandipour, sur cinq kilomètres encore, jusqu'au pont de Sonarwain, traversant des rizières où par équipes, les jambes dans la boue et le torse plié en deux, chantaient les derniers cultivateurs de la plaine. On ne leur achetait le *paddy* (1) qu'une roupie les cinq kilos, mais ils semblaient heureux de vivre en dépit de la vase et de la chaleur, préférant leur misère au servage de leurs pères qu'on avait recrutés de force, jadis, comme porteurs, et qui étaient morts, le plus souvent de fatigue, de misère et de froid, sur le chemin de Ghilghit. Allah soit loué qui leur épargnait, aujourd'hui, un tel métier !

Voilà ce qu'ils pensaient en regardant s'éloigner hommes et animaux sur une file qui leur paraissait démesurée. Les porteurs de cette caravane géante, qui se dirigeait vers le Nord, étaient presque tous des gens de Gouraïs, de rudes montagnards au sang mêlé, issus d'un croisement de Dards et de Cachemiris. Arrivés chez eux ils céderaient la place aux gens d'Astor qui seraient eux-mêmes relayés par des Baltis ou des Ladakis que remplaceraient des hommes de Hounza.

Après avoir franchi le pont de Sonarwain, Haardt et ses compagnons

(1) Riz vulgaire dont les indigènes se nourrissent aux Indes.

tournèrent la tête pour voir encore une fois ce bout de route carrossable ombragée par les derniers platanes. Déjà le sabot des montures heurtait les cailloux d'un chemin muletier vite disparu dans les vignes sauvages et que l'œil retrouvait cinq cents mètres plus haut comme une égratignure au flanc du premier escarpement.

Chacun respirait, un peu enivré, cette première odeur d'altitude que donnent les sapins et les deodars. L'Himalaya semblait n'être d'abord qu'une Alpe plus majestueuse, plus étirée que celle d'Europe. On y entraît les poumons dilatés, orgueilleux de cette vue sans cesse plus élargie et qui découvrait peu à peu toutes les perspectives de la vallée du Cachemir avec ses lacs et le feston bleuâtre qui la séparait des terres brûlantes de l'Inde. Soudain, en se retournant pour le voir encore, on s'aperçut que le beau paysage de la plaine qui s'était insensiblement retranché derrière les pentes comme derrière des écrans, avait disparu. Toute une contrée venait brusquement de s'évanouir et, avec elle, tout un niveau d'humanité. Fuite surnoise qui serrait le cœur, comme une désertion.

Vers le Nord, le regard ne pouvait plus suivre que des nuages en déroute dans un ciel assailli par de géantes sapinières noyées de vapeurs. Et lorsque ces vapeurs s'élevaient, elles démasquaient d'autres montagnes, elles-mêmes dominées par d'autres crêtes. C'était là qu'il fallait s'enfoncer, avec deux voitures automobiles, en suivant des sentiers que les violentes pluies du solstice avaient rendus, par endroits, impraticables.

On irait, pensait Haardt, jusqu'au bout de l'effort possible.

\*  
\* \*

Une démonstration comme celle qui allait être tentée pour la première fois dans cette région, par deux voitures automobiles, laissait prévoir déjà une difficulté : celle de coordonner dans une même caravane, une progression à deux cadences et de soumettre l'allure animale, régulière et continue, à la traction mécanique sujette à des arrêts et à des accrochages.

Elle s'accompagnait donc, inévitablement, de manœuvres, de précautions, d'essais plus conformes au caractère d'une reconnaissance ou d'une exploration, qu'à celui d'un transport caravanier.



« LA PLAINE SE RETRANCHAIT DERRIÈRE LES PENTES  
COMME DERRIÈRE DES ÉCRANS... » (p. 152)



A L'ASSAUT DE L'HIMALAYA (p. 152)

PREMIER PONT (p. 153)

Déjà au cours de la seconde étape, avant Koragbal, Ferracci et ses mécaniciens avaient fait connaissance avec quelques virages étrangement capricieux, zigzags très serrés que les voitures ne pouvaient aborder sans manœuvres préalables à bras ou au cric. La marche du groupe Haardt s'était aussitôt ralentie; mais elle se trouva complètement dérégulée le surlendemain, avant Gouraïs, quand il fallut franchir le creux d'une gorge où mugissait en contrebas un invisible torrent.

Premier pont.

Résisterait-il sous le poids d'une voiture de deux tonnes? Seul, l'ingénieur hindou qui l'avait construit pouvait répondre à cette question. Il était là, précisément, détaché auprès de l'Expédition par le Maharajah de Cachemire. On l'interrogea. L'opinion qu'il avait sur la solidité de son pont semblait plus fragile encore que le pont lui-même. Après deux heures de calcul, il mouillait encore son crayon avec incertitude. Ferracci fut indigné. Au jugé il estimait, lui, l'opération possible en déchargeant chaque voiture au maximum.

— Allons-y!

On élingua trente mètres de câble. Au coup de sifflet, la manœuvre commença. Comme il était inutile de risquer une vie humaine, l'autochenille aborda la passerelle sans conducteur, vide. Elle arriva au milieu mais, engagée beaucoup trop à droite et frôlant le garde-fou, elle se bloqua. Les indigènes s'obstinaient à tirer sur le câble. La frêle construction craqua lamentablement.

— Arrêtez! Halte! Stop! Un homme au volant!

Encore eût-il fallu hurler cet ordre en hindoustani pour se faire obéir. Ferracci préférait l'exécuter lui-même. En trois bonds, il fut près de la voiture et redressa la direction d'une main qui ne tremblait pas. Le pont fut traversé. C'était le premier des quarante-cinq autres qu'il restait à franchir avant d'atteindre le col du Kilik.

\*  
\* \*

Le pays malgré ses hautes cimes gardait encore une douceur forestière et les officiers anglais qui venaient de Pechawer pour chasser dans ces alpages, y prenaient la nostalgie des grands parcs d'Écosse. Au sommet de la première

passé, à 3 660 mètres (1) passaient encore quelques buffles de l'Inde gardés par de petits bergers en loques de bure. D'une hutte, ici et là, montait une fumée bleue et odorante. Puis le sentier plongeant à nouveau entraînait dans une autre vallée où la neige de l'hiver précédent demeurait par plaques grises sur des pentes encombrées de sapins géants, déracinés par les avalanches.

D'une heure à l'autre, quittant l'ombre pour le soleil, et passant de la rive gauche du torrent sur la rive droite, il semblait qu'on changeât de climat avec l'altitude et de pays avec l'orientation. Non loin de Gouraïs, un jeune ménage anglais campait sous la tente. Le mari pêchait la truite et la femme peignait à l'aquarelle. Un vrai séjour de vacances. On avait construit quelques chalets rustiques au creux d'un petit vallon où fleurissait l'armoise. Puis la montagne se refermait et la colonne se glissait dans une fissure rocheuse pour retrouver deux étapes plus loin une autre « vallée heureuse » fleurie d'aubépines, de coquelicots, de boutons d'or et de pois de senteur. Dernier visage du Cachemire.

Cinq jours après son départ de Bandipour, Haardt avait ainsi couvert une distance de cent kilomètres. Sa marche avait été surtout ralentie par le passage de sept ponts. Les déchargements, l'installation de *points fixes* sur le flanc opposé du ravin, la traction par câble de la chenille, moteur arrêté, et pilotée à distance au moyen de deux ficelles pour éviter tout accident de personne, le rechargement, toutes ces manœuvres avaient immobilisé l'ensemble du convoi pendant de longues heures, imposant à tous, hommes et chevaux, un surcroît de fatigue.

Mais on avançait.

Très vite, le chemin encaissé, obstrué de blocs qu'une équipe de coolies déblayait tant bien que mal, prit un aspect particulier, stupéfiant pour les villageois Cachemiris. Bouche bée, ils regardaient passer cet étrange défilé de pièces mécaniques, de bandes de roulement suivies d'un essieu de rechange soulevé sur quatre épaules comme un palanquin.

Il ne s'agissait là que d'un ordre de difficultés : le plus simple. Haardt s'en aperçut lorsque son groupe arriva au pied du col de Bourzil qui chevauche la queue occidentale du premier grand chaînon himalayen, à 4 200 mètres.

(1) Passe de Radjdingan.

Sans transition, la mort succédait à la vie; la pierraille aux prairies et la neige aux fleurs des champs. Bien qu'on fût au mois de juillet, elle était d'une épaisseur de quatre à cinq mètres à droite et à gauche d'une piste mal tracée. Trois chevaux venaient de s'y enfoncer jusqu'au poitrail. Ferracci pensa que douze heures suffiraient pour atteindre le sommet du col si l'on pratiquait, à la houe et à la pioche, une sorte de corniche dans une neige solide qu'il fallait sonder à chaque pas pour éviter les ponts de glace minés de ruissellements souterrains. L'ascension commença en « première démultipliée ». On avançait d'un kilomètre en une heure. A cette altitude, le moteur perdait 53 pour 100 de sa puissance et la carburation se faisait mal, aussi imparfaite que la respiration démultipliée elle aussi par le jeu des poumons. Un soleil brutal après avoir chassé les brumes glacées de l'aube éblouissait à présent, causant des maux de tête insupportables, et la neige devenue molle rendait la progression sans cesse plus pénible.

Puis le devers s'accrut. Il fallut avancer avec une infinie prudence et surveiller constamment les deux voitures qui auraient pu glisser et, entraînées par leur poids, s'abîmer plus bas dans une poche de neige. Normand qui pilotait la seconde voiture se sentit plusieurs fois *démarrer*, son véhicule s'inclinant de façon inquiétante sur une pente à 45 degrés où il devenait indispensable de creuser des rigoles de soutien, côté talus, pour que les plaquettes des bandes de roulement pussent mordre. Accrochées ainsi par leur flanc droit, les deux voitures passèrent.

La journée s'écoulait peu à peu.

Jamais encore dans ces hautes solitudes le grondement de deux moteurs répercuté d'une cime à l'autre, n'avait fait entendre son écho. Une victoire. Peut-être aussi une offense aux silencieuses majestés de l'altitude. De fait, le beau temps était accordé comme une trêve dans ce large cirque aux pentes glacées qui s'étiraient très haut, déchirant le ciel à plus de cinq mille mètres. On pouvait compter, au passage, les victimes de l'hiver dernier : des cadavres d'animaux, mules ou poneys, ensevelis dans une tourmente de neige quelques mois auparavant et dont l'été restituait les carcasses. Avant d'arriver au sommet du col une hutte construite sur de géantes échasses ressemblait à quelque observatoire. C'était un abri pour les courriers du Sarikol qui traversaient la passe en hiver et la hauteur où il se trouvait perché faisait com-



prendre que la neige dans la mauvaise saison s'amoncelait là comme dans une immense cuvette, sur quinze ou vingt mètres d'épaisseur.

A six heures du soir quand on arriva en haut, tout le monde était épuisé. Les mécaniciens voulaient coucher sur place mais jamais les indigènes n'y consentirent. Souvent, même en juillet, une tourmente balayant le sommet du col au milieu de la nuit avait glacé en quelques minutes les hommes et les animaux assez imprudents pour s'être endormis là.

Au delà du col de Bourzil tout n'était qu'aridité. Plongeant de mille mètres, le sentier pénétrait dans les gorges du Ladak et du Baltistan où quelques tanières abritaient une humanité goitreuse et flétrie.

C'est à deux kilomètres du hameau de Godhaï que, sur un étroit balcon surplombant la rivière d'Astor, Cécillon sentit tout à coup le terrain manquer sous la chenille gauche. Sa voiture n'accrochait plus du côté de l'abîme. Il changea de couleur :

— Ferracci!... Je m'enfonce.

— Bouge pas...

L'obéissance réclamait ici une certaine dose de sang-froid. De son siège, heureusement, Cécillon ne pouvait voir ce que Ferracci constatait soudain avec effroi : tout un morceau de corniche détaché, ouvrant dans le vide une excavation énorme. Par quel miraculeux effet de l'équilibre une voiture de deux tonnes pouvait-elle ainsi rester suspendue? Ferracci ne chercha pas à le savoir, mais bien à prévenir à temps la catastrophe qui se préparait. Tout à l'heure encore, le chemin fait de terre rapportée s'étayait sur de grosses pierres en guise de mur de soutènement. Le mur venant de s'écrouler, la moitié du chemin avait disparu. Comme Cécillon paraissait anxieux de savoir s'il tenait encore à la terre ferme, Ferracci couché à plat ventre, pour voir, lui répondit par un juron :

— Ma pipe!

Elle avait sournoisement quitté sa poche pour entreprendre un voyage assez périlleux. Ferracci la suivait de l'œil. Elle descendait toujours, culbutant sur elle-même. Un dernier bond, et elle se perdit dans les eaux du torrent, deux cents mètres plus bas.

— Hé bien! répéta Cécillon, sur quoi suis-je assis?

— Sur rien, mon vieux.



Une plaisanterie de la montagne. Ce jour-là elle voulut bien ne chiper qu'une pipe, mais Cécillon revenu sur le sol dur après cinq heures d'une manœuvre au treuil assez compliquée devait garder longtemps le souvenir de cette aventure. Il en frissonnait encore le surlendemain, 21 juillet, lorsque les deux autochenilles firent leur entrée à Astor, saluées par des roulements de tambourins et des glapissements de flûtes mêlés aux cris des indigènes.

Un officier anglais, l'un des fils du maréchal Haig, observait à la jumelle l'étonnant phénomène.

\*  
\* \*

25 juillet. — Laplanche qui fait partie du groupe Audouin-Dubreuil (1), vient d'allumer les lampes de son petit poste et, l'œil fixe, effleurant de la main les boutons de réaction, il écoute sur 27 mètres, comme d'habitude.

— Vous entendez quelque chose?

Il secoue la tête :

— Oui... oh... Java. Rien, quoi!...

La nuit vient. Elle enveloppe tout, même l'accablante présence de la montagne. Elle fait oublier aussi cette altitude de 9000 pieds où le troisième groupe campe ce soir dans le refuge de Pechwari. Dernier élément de la colonne, il n'a pas encore franchi, lui, la passe de Bourzil et sa marche reste subordonnée à la marche du groupe Haardt qui le précède.

Dans l'unique salle du refuge, Audouin-Dubreuil vérifie les feuilles de paye des porteurs à la lueur d'une lampe-tempête, quand soudain ses papiers s'envolent. Dehors gronde un mugissement d'eaux captives au fond de la gorge. Laplanche, un peu plus agité que de coutume, vient brusquement d'ouvrir la porte :

— Des nouvelles .. Oui... des nouvelles de Point, captées à l'instant!...

Trois hommes se sont levés. Ils parlent tous à la fois. Quelles nouvelles? Qu'il raconte vite! De bonnes nouvelles?

— Pas trop, répond Laplanche. Lisez...

(1) Le troisième élément du groupe Haardt, progressant à huit jours de marche en arrière.

Quatre lignes au crayon. Il manque des mots. On se penche sur le bout de papier : « F. B. Q. R. de F. P. C. G. *Légafrance Pékin...* »

— Il appelait la Légation à Pékin. Je n'ai pas le numéro de l'ordre à cause d'une pointe atmosphérique.

— Mais lisez donc !

*...F. B. Q. R. de F. P. C. G. Légafrance Pékin. Sommes immobilisés Our... prière intervenir... soyons autorisés envoyer... voitures Kachgar pour... groupe Haardt. Gouverneur... réquisitionner voiture. Ai été personnellement retenu prisonnier... jours... V. Point... F. P. C. G. prie F. B. Q. R. passer son trafic en l'air, on nous esgourde. K...*

Vite, un coup d'œil sur la carte.

Ouroumtsi est au nord des Monts Célestes et en dehors de l'itinéraire prévu. Point n'avait rien à faire à Ouroumtsi. Il n'y a certainement pas été de son plein gré. On l'empêche donc de continuer sa route ? Pourquoi ? Et de quel droit réquisitionne-t-on les voitures puisque les passeports sont en règle ? Prisonnier ? Pour quelles raisons ? ... Relâché, alors, puisqu'il communique ? Que veut dire F. B. Q. R. ?

— L'indicatif d'appel du *Régulus*, explique Laplanche, un aviso français de la division navale, mouillé à Hong-Kong.

— On nous esgourde... répète Audouin-Dubreuil.

— On nous entend, traduit Sauvage, on nous épie. Ils doivent être étroitement surveillés et Kervizic par prudence emploie la « langue verte ».

Les quatre hommes réfléchissent.

Prévenir Haardt ? Mais Haardt a dû déjà quitter Astor et le message ne l'atteindra que dans quelques jours, à Ghilghit...

Par la porte entr'ouverte monte toujours le grondement du torrent. Autour du feu qu'ils ont allumé en plein air, une vingtaine de porteurs se rassemblent, tendant leur buste vers la flamme. Ce mugissement sourd et ces voix d'hommes rappellent aux quatre Français qu'ils sont à Pechwari, dans une hutte isolée au creux d'une épaule montagneuse, elle-même perdue dans un massif relié à d'autres chaînes...

Informé également Gœrger à Srinagar, dans le cas où Schuller n'aurait pu capter la radio ?...

Demain le troisième groupe en passant à Minimarg, poste télégraphique le plus proche, transmettra dans les deux directions ce message d'alerte, cet S. O. S. du Groupe Chine qui est en danger et qui appelle au secours.

\*  
\* \*

Haardt avait été prévenu qu'au delà d'Astor il était inutile d'insister.

— Vous ne passerez pas !

Tous les officiers anglais qui connaissaient la région étaient sur ce point unanimes. Chevillé au sol par quelques douzaines de peupliers, ce village d'Astor sur son socle de boue glaciaire que corrodent peu à peu les eaux de ruissellement, surplombe le confluent de deux gorges. Il tient debout par un prodige permanent, par une fantaisie d'Allah. Une centaine d'êtres humains y vivent pourtant dans des huttes aux murs de cailloux, s'obstinant à cultiver quelques arpents de terre à blé.

Vêtus de bure déchirée et coiffés d'un lambeau de laine sale relevé en bourrelet autour de la tête, ces montagnards fixaient sur les deux automobiles des yeux ternes, au regard sans reflet comme celui des prisonniers privés de ciel et de grands espaces. Leur destin, en les faisant naître là plutôt qu'ailleurs, voulait sans doute qu'ils vécussent comme des Pygmées dans un paysage de Cyclopes. Ils ne pouvaient contempler que des gouffres ou des cimes, n'entendre que des mugissements de torrents ou de sourds craquements d'avalanches et la Nature autour d'eux multipliait ses interdictions.

Eux aussi déclarèrent que la présence des voitures était un défi lancé aux Génies de la montagne, et qu'elles ne pourraient aller plus loin.

Au delà d'Astor en effet la vallée s'étrangle entre des chaînes plus hautes qui se resserrent pour envahir le peu de ciel resté disponible. Haardt voulant juger sur place, partit à cheval dans la matinée du 22 juillet avec Ferracci pour reconnaître l'étape Astor-Dachkin dont les 25 milles étaient considérés en plusieurs endroits comme infranchissables. Au mille 7, les deux hommes s'arrêtèrent : délavées par de récentes pluies d'orage, les terres du haut avaient cédé, entraînant au fond du ravin tout un pan de corniche qui, en s'ébouyant, n'avait laissé qu'un couloir d'avalanche. Le chemin était brutalement supprimé sur cent mètres, effacé par un écroulement monstrueux,

par trois cent mille mètres cubes de décombres glissés de la montagne, sol pourri où le talon heurtant une pierre la faisait rouler quatre cents mètres plus bas jusqu'au torrent.

— On allégera les voitures, dit Haardt.

Il le fallait bien pour franchir ce passage où les caravaniers du Sarikol n'avaient eux-mêmes d'autre ressource que de débâter leurs animaux en transportant les charges à dos d'hommes.

A partir d'Astor le chemin fléchissait brusquement et se convulsait en raidillons où les chenilles piquèrent du nez comme des chaloupes sur une mer démontée. Plus n'était question d'aborder les virages aux trois quarts écroulés, et c'est en plongeant, retenues à bras, que les autochenilles atteignirent au fond de la gorge, le niveau du torrent. Là au moins elles rouleraient à plat. Mais dans les vallées jeunes et en plein travail comme celles de l'Himalaya, si les pentes sont dangereuses parce qu'elles s'écroulent, les fonds sont également impraticables parce qu'ils drainent les éboulis. On avançait à présent, mètre par mètre, entre des blocs qu'il fallait déplacer au levier ou « décortiquer » à la masse suivant la méthode du mécanicien Corset qui, acharné, le torse nu, en sueur, apprenait aux gens d'Astor à ne pas s'écraser les orteils avec un marteau à devant et à trouver le « fil de la pierre ».

La nuit tombait. En cinq heures d'efforts, sans une minute de repos, on avait progressé de quatre milles (1).

Se retrouvant seuls, à l'aube, dans un chaos de roches et assourdis par le grondement de la rivière d'Astor qui écumait à leurs pieds Haardt, Ferracci et les quatre mécaniciens eurent tous sans se l'avouer l'impression qu'ils ne sortiraient jamais avec leurs voitures de ce fond de ravin aux murailles démesurées où leurs efforts d'insectes paraissaient d'une ridicule obstination. Mais au-dessus de leur tête, la bande de ciel devint plus claire et, avec le jour, avec Pecqueur qui ramenait d'Astor l'équipe de coolies, l'espoir revint, candide. Ne signalait-on pas après trois heures de déblayages encore difficiles, un kilomètre de bon chemin sablonneux parallèle au cours du torrent?

Le kilomètre parcouru on s'accrocha de nouveau à la falaise pourrie. Toute la matinée fut consacrée à des problèmes d'équilibre sur une corniche

(1) Six kilomètres quatre cents.



LE COL DE BOURZIL A 4200 MÈTRES (p. 154)

« PUIS LE DEVERS S'ACCENTUA... » (p. 155)



« A DEUX KILOMÈTRES DE GODHAI, SUR UN ÉTROIT BALCON  
SURPLOMBANT LA RIVIÈRE D'ASTOR, CÉCILLON S'APERÇUT  
TOUT A COUP QUE LE TERRAIN MANQUAIT SOUS LA  
CHENILLE GAUCHE... » (p. 156)



trop étroite dont il fallait éprouver la solidité avant de l'élargir à l'aide de plats-bords et de terre rapportée. On édifia ainsi, mètre par mètre, et long d'un mille, une sorte de chemin sous chaque roue avant d'atteindre le mille 7 où la coupure brutale signalée à Astor commandait l'arrêt obligatoire pour un démontage complet.

Le travail consista donc, le matin du 25, à convertir en charge de 30 kilos maximum, deux voitures déjà squelettiques.

Vers deux heures de l'après-midi, sous un soleil accablant, le terrain sur cinquante mètres était jonché de débris anatomiques. Boîte de vitesse, pont arrière, différentiel, roues avant, tambours de frein, bandes de roulement, poulies folles s'alignaient comme des pièces de démonstration. Ferracci et ses hommes, prêts, n'attendaient plus que les porteurs partis d'Astor.

Ils arrivaient déjà fatigués, et, par groupes de dix ou de vingt, ces pauvres gens commencèrent à palabrer. La plupart se dérobaient, les autres s'asseyaient par terre. Dans les discussions en hindoustani qu'il était seul à comprendre, le colonel Vivian Gabriel dont l'expérience était précieuse car il connaissait le pays depuis vingt ans, fut pris comme arbitre. Il proposa qu'on doublât les salaires : deux roupies par homme. Les charges seraient allégées. On ferait trois voyages au lieu d'un.

Ferracci considérant ses voitures démontées réfléchissait assez tristement. Haardt, lui, opposait aux événements une indéfectible patience.

Le 26, de grand matin, l'appât d'un double salaire avait fait arriver cent cinquante hommes. Le Roux et Corset les chargeaient un à un et, l'un après l'autre, ils portaient à l'assaut du terrain pourri. Cent mètres à franchir, mais la difficulté était de garder un équilibre rompu au moindre geste et de consolider les prises dans ce couloir d'avalanche où les chevaux même déchargés ne pouvaient monter, disait Corset, « qu'en spirale ». Ce fut bientôt une succession de halètements désespérés, une obstination collective, chaîne interrompue tous les dix mètres par une pause. Successivement on voyait, se dénivellant à grand-peine un volant de direction, un morceau de carrosserie, un essieu, un phare, un élément de capot ou de carter, suivis de cinquante autres pièces mécaniques qu'on hissait ainsi dans un couloir d'érosion raide comme un escalier aux marches effondrées. Sous le soleil inexorable les coolies matelassaient leurs épaules nues avec les haillons de leur tunique pour adoucir

les meurtrissures du métal. Après avoir franchi les cent mètres et retrouvé la terre ferme à l'autre extrémité de la coupure, les porteurs fléchissaient, exténués, devant Pecqueur qui, aidé de Cécillon et de Normand, reconstituait le stock.

L'opération commencée à 6 heures du matin, se termina à 6 heures du soir. En douze heures et cinq va-et-vient, les deux autochenilles passèrent sur cent vingt échines.

\*  
\* \*

Le lendemain, 27 juillet, on remonta les voitures, et ce fut la journée du 28 où l'on progressa de cinq milles en dix-huit heures, vers Dachkin.

La caravane avait perdu toute ordonnance. Composée de cavaliers, de chevaux de bât, de piétons, de porteurs et de deux voitures automobiles dont la présence seule était une gageure dans une région que nulle roue de charrette n'avait encore sillonnée, elle s'était disloquée, chacun de ses éléments obéissant au rythme de marche qui lui était propre. Le peu de largeur de la route ne permettait pas en effet qu'on s'attendît. S'arrêter, c'était obstruer le passage. Nulle autre ressource pour les cavaliers que de gagner l'étape la plus proche où ils étaient rejoints peu à peu par les poneys de charge, puis par les porteurs. Arrivé là, on attendait pendant un jour, deux jours, quelquefois trois. Les rations de fourrage diminuaient et dans cette misérable région habitée par quelques affamés nourris d'une poignée de seigle, une roupie d'argent ne procurait rien.

Chacun isolé dans son effort, mangeait n'importe quoi, couchait n'importe où. Implacable, le soleil surgit très haut derrière les crêtes, rétrécissait vite l'ombre des rocs surchauffés. La chaleur et la soif affaiblissaient à présent les plus vigoureux. On cheminait sur des crassiers gigantesques où la pierraille s'accumulait dans le fond des combes comme des scories dans la grille d'un cendrier. Pas de source dans ces ravins stériles.

Morizet, un des premiers, fut atteint par la dysenterie, mais il n'entendait pas pour cela interrompre son travail. A pied et suivi par l'indigène qui portait la *camera*, il s'entêtait, comme s'il voulait dénoncer sous tous les angles et image par image aux voyageurs de l'avenir ce paysage d'enfer.

Ce fut enfin Dachkin et, le 29 juillet : Doian, où Williams creva son poney.



Au delà de Doian, les récents orages, paraît-il, avaient encore tout détruit. Un bloc de falaise effondré dans la rivière d'Astor, en avait même changé le cours. Il fallait une fois de plus avant de s'engager, vérifier sur place ces renseignements peu encourageants... Haardt partit en avant.

— Vous me rejoindrez, dit-il à Ferracci.

Le rejoindre? Un ordre ne se discute pas. L'équipe Ferracci repart le 30. Et pendant huit heures, après quatre nouveaux raidillons et le passage à gué d'un torrent, après douze virages en accordéon et un demi-kilomètre de corniche refaite à la main, c'est toujours et encore la sueur, la soif, le soleil, les *sandflies* (1), une lutte où le désespoir fait suite à l'exaltation, un farouche corps à corps du rocher et de la mécanique. A midi, les cinq hommes titubent. Un an de leur vie pour un litre d'eau...

— Comment, vous êtes ici?...

L'homme qu'ils ont rejoint est à pied et tire son cheval par la bride. Il hésite à reconnaître ces méconnaissables.

— Vous nous avez dit de rejoindre, répond Ferracci, nous voilà...

— A cheval! Ferracci. Je vous ai demandé de me rejoindre à cheval!... Et vous, seul! Vous bouleversez toutes mes prévisions administratives!

Haardt les regardait avec tendresse. Il aurait voulu les embrasser tous les cinq.

\*  
\* \*

Le 2 août, les voitures roulaient à plat dans la vallée de l'Indus. Le fait paraissait incroyable après trois dernières journées d'efforts dans une région où le chaos s'était positivement offert en spectacle. Pays, disait Williams, qui brise le cœur de tout homme amoureux de la nature. Débâcle où les montagnes perdent jusqu'à leur majesté car on finit par les mépriser d'être à la fois si colossales et si fragiles.

Mais bien que tous se fussent rendu compte que cet alpinisme automobile ne pouvait avoir aucune utilité pratique, chacun s'était obstiné et de cet acharnement se dégageait à présent une réelle grandeur.

(1) Mouches de sable qu'on appelle aussi *simulies*.

Rampant sur le ventre, s'accrochant, glissant d'un mètre, pivotant sur place, privées dans un virage trop court de leur crochet de remorque ou de leur rouleau porteur, hissées au palan ou retenues avec des câbles, laissant enfin sur les rocs de l'Hattu-Pir des traces de peinture émouvantes comme des traces de sang, les deux voitures cabossées étaient devenues, osons le dire, deux symboles. Leur moteur tournant à plein régime depuis douze cents heures, vivait toujours et cette persistance, en stupéfiant les coolies indigènes, créait dans cette contrée, l'une des plus fermées du globe, une légende merveilleuse. On était passé. Voilà pourquoi, les mains en sang à force d'avoir tiré sur les câbles, ces pauvres gens d'Astor, après quarante-neuf ébauches de virages croulants, poussaient des cris de triomphe au delà de Ramghat, à la sortie d'un labyrinthe d'une incohérence cyclopéenne.

Depuis trois jours Haardt, Ferracci, Cécillon, Corset, Normand et Le Roux, n'avaient dormi que quelques heures, affaissés dans une anfractuosité de roc. Cette aube du 2 août était leur récompense. Ils avançaient à présent dans un couloir immense et facile, encore noyé de lune. Aux extrémités de la vallée deux spectres glacés les dominaient de leur masse énorme, si haute qu'elle paraissait irréaliste : derrière eux, le Nanga Parbat (8 860 mètres), devant eux le Raki Pochi (7 800 mètres).

La cime rose du Nanga Parbat s'illumina soudain et ce fut l'heure où la colonne exténuée pénétra dans les vergers de Boundji. Deux jours après, sans difficultés majeures, elle faisait son entrée à Ghilghit où, depuis la veille, la population énervée par l'attente guettait son arrivée.

Personne à Ghilgit ne savait comment était faite une automobile. Aussi les chemins étaient-ils encombrés d'une foule de curieux qui couraient dans la poussière ou qui riaient, immobiles, leur visage caché derrière le coude, comme des enfants. Les jeunes avaient grimpé sur le capot et se laissaient ensuite véhiculer avec ravissement pendant cinquante mètres ; puis ils cédaient la place à d'autres. La plupart, accroupis sur le sol, apprenaient comment tourne une roue et leurs yeux suivaient aussi le déplacement des blocs de roulement entraînés par la chenille. Stupéfaction et joie. Les vieux hochaient, avec ardeur, un visage plissé de mille rides. L'un d'eux, robuste encore, se prosterna.

Il espérait que les machines de fer traverseraient bientôt la montagne, de Ghilghit à Srinagar plus régulièrement pour lui permettre de connaître les pays de la vallée avant qu'il ne mourût.

Un optimiste.

\*  
\* \*

— Appelez-moi Ferracci!

Haardt relit le message d'Audouin-Dubreuil qu'on vient de lui apporter. L'arrêt du Groupe Chine bloqué à Ouroumtsi rend impossible la jonction des deux caravanes automobiles. Alors à quoi bon s'engager avec la sienne dans les gorges de Hounza et du Nagar pour escalader les pentes du Karakoram? Un tel exercice d'acrobatie, en bouleversant toutes les prévisions d'horaire, exige du temps. Or il faut se porter le plus rapidement possible au secours du Groupe Chine.

— Ferracci, il faut nous séparer.

— Mais, monsieur Haardt, on est bien décidé à continuer jusqu'aux limites du possible. Je réponds de mon équipe.

— Ferracci, le message de Point remet tout en question. Il faut renoncer à notre projet, car notre effort n'a plus de sens si, comme je le crains, la route du Sinkiang est barrée (1).

7 août. — Extrait du carnet de route de Ferracci.

*Ici finit pour nous l'Expédition. Dans la soirée le patron nous quitte. On voudrait bien lui dire adieu mais toutes les gorges sont serrées. Lui, a de la peine à contenir son émotion. Il monte à cheval pour s'éloigner rapidement. On est là, tous les cinq, à le regarder partir. Il se retourne, il nous fait des signes. Et puis, un bout de rocher le cache. Quand le reverrons-nous?*

Plus jamais, Ferracci.

(1) Des deux voitures ayant accompli le raid, l'une le « Croissant d'argent » est restée à Ghilghit en souvenir de la performance réalisée ; l'autre « le Scarabée d'or », ramenée en pièces détachées par Ferracci et sa vaillante équipe, est actuellement en France au Musée Citroën.

\*  
\* \*

A quelques kilomètres en aval de Ghilghit (1) s'ouvre dans la muraille une fissure : la vallée du Kandjout (2) qui prend sa source non loin des passes faisant communiquer l'extrême frontière nord de l'Inde avec le Turkestan chinois.

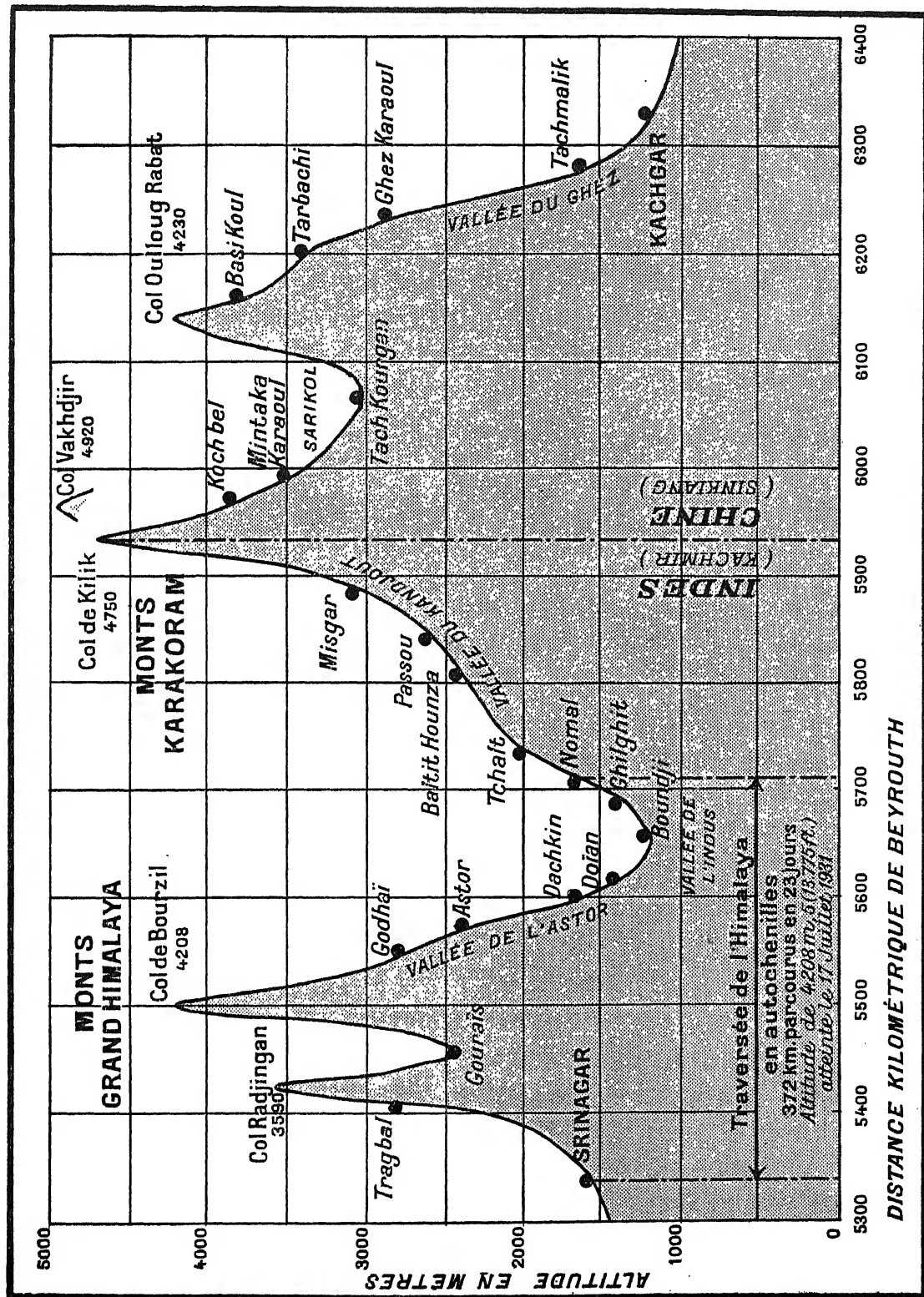
Toute cette région, hargneuse et difficile d'accès était, il y a quarante ans, un coupe-gorge dissimulé dans les replis d'un relief montagneux dont les sommets comptent parmi les plus hauts de l'Himalaya. Elle appartient à deux petits États restés indépendants : le Hounza et le Nagar dont les tribus pillardes étaient encore à la fin du siècle dernier un objet de terreur pour les populations voisines.

On entre dans cette ancienne caverne de voleurs par le seul point vulnérable, au confluent du Kandjout et de la rivière de Ghilghit. La gorge, là, est si étroite que le soleil ne la visite jamais. Mais l'ombre tapie dans ce couloir où la chaleur du mois d'août s'exhale des rochers rougeâtres, est encore plus étouffante que le soleil qui brûle à Ghilghit. Les chevaux, la tête basse, bronchent à chaque pas sur la terre boueuse d'anciens glaciers en déliquescence. Parfois la monture s'arrête comme si l'air lui manquait. Alors le cavalier met pied à terre et tire sur la bride jusqu'à ce qu'il chancelle à son tour, le cœur soulevé soudain par une haleine embrasée qui émane de ce vomissement géologique.

A une quarantaine de kilomètres plus au nord, plus au fond, et sur une corniche à flanc de granit dont les brèches sont étayées par un rapiéçage hâtif de claies et de poutres, on pénètre dans le royaume de Nagar. La frontière est indiquée par une porte à claire-voie, munie d'un cadenas. On ouvre le cadenas, on pousse la porte, on est entré. Cette protection n'est pas ingénue ; elle est ironique, car ce n'est pas en forçant le cadenas qu'on forcerait le passage. Le voyageur peut s'en rendre compte en continuant son chemin brus-

(1) L'Expédition fut reçue à Ghilghit par M. Todd, *political agent*, avec une cordialité que tous les membres du groupe Pamir n'oublieront jamais. Là comme sur tout le parcours, aux Indes, s'affirma l'hospitalité traditionnelle britannique.

(2) Appelée aussi rivière de Hounza.



COUPE ALTIMÉTRIQUE DU TRAJET SUIVI PAR L'EXPÉDITION A TRAVERS L'HIMALAYA

quement orienté vers l'Est, lorsqu'il découvre soudain cinquante kilomètres plus loin, les deux villages de Hounza et de Nagar, le premier sur la rive droite, le second sur la rive gauche du Kandjout.

Perchés sur le socle étroit du même plateau que sépare un ravin profond, les deux petits royaumes se font face et leurs deux capitales s'affrontent. Une haine séculaire divise en effet ces deux peuples musulmans dont les sectes sont différentes. Les Nagars sont Chiites et ne boivent pas de vin. Ils considèrent comme des infidèles ces gens de Hounza qui s'enivrent avec le jus de leurs raisins, ne reconnaissent pas l'autorité du Coran, négligent la prière et le jeûne et qui trouvent plus pratique d'appartenir à cette curieuse confrérie des Moulais, dont le chef spirituel est l'Aga Khan.

Les deux monarques, chefs de tribu ou, comme on les appelle dans le pays, les deux Mirs, s'étaient toujours haïs cordialement, la haine le cédant à la cordialité lorsqu'ils jugeaient leur indépendance menacée ; jusqu'en 1891, date à laquelle l'expédition anglaise commandée par le colonel Durand pacifia définitivement la région, ils s'étaient toujours unis pour triompher des dangers venus de l'extérieur.

Aujourd'hui, en août 1931, ils se contentaient d'attendre le passage du groupe Haardt avec une grande curiosité. Les temps héroïques étaient révolus. On ne pouvait plus comme jadis piller les caravanes et vendre les voyageurs comme esclaves à Kachgar ou dans les villes du Turkestan chinois. La route était pratiquement sous le contrôle du Gouvernement des Indes et les deux Mirs à présent recevaient une subvention annuelle, comme des fonctionnaires. En échange, ils devaient envoyer au Maharajah de Cachemire un tribut, symbole de leur vassalité. Le Mir de Hounza payait annuellement vingt onces de poudre d'or (1), deux chevaux et deux chiens, tandis que son collègue de Nagar s'en tirait avec dix onces d'or et deux paniers d'abricots.

Des deux Mirs, celui de Hounza était certainement le plus impatient d'accueillir le groupe d'étrangers qui traversait ses États avec de nombreux bagages et avait besoin de porteurs et de poneys. C'était, il faut le reconnaître, une aubaine pour ce roitelet qui exploitait le monopole des transports en commun dans la région du Karakoram car si les âges nouveaux avaient trans-

(1) La rivière de Hounza est réputée pour l'or qu'elle contient et les villageois, même avec des moyens primitifs, savent extraire le métal précieux des sables de la rivière.





LE VILLAGE D'ASTOR SUR SON SOCLE DE BOUE GLACIAIRE (p. 159)



« LES GENS DU PAYS REGARDAIENT  
CETTE ÉTRANGE CARAVANE... » (p. 159)



« LA COUPURE BRUTALE DU CHEMIN EXIGEAIT UN DÉMONTAGE COMPLET... » (p. 161)  
Debout à gauche : Haardt, en face de lui, assis : Pecqueur

UN HALAGE A LA CORDE (p. 161)



formé cet ancien brigand en fournisseur, ses clients demeuraient néanmoins ses victimes.

Mayoun, Hindi et Ali-Abad, trois villages sous-préfectures qui s'échelonnent entre la frontière du Hounza et sa capitale apparurent successivement aux yeux des Français étonnés, avec leurs maisons de pierres, d'ailleurs solidement bâties à mortier et pressées les unes contre les autres. Comme on était au mois d'août, mois des fruits, toute la récolte d'abricots séchait sur les toits plats. Vus du sentier en surplomb, ils étaient autant de sébilles pleines de louis d'or.

\*  
\* \*

— Ah! ah!... voilà dix-neuf ans que je ne suis pas descendu voir mes amis anglais à Srinagar.

Le Mir de Hounza est secoué d'un gros rire. Le nœud de sa cravate rose l'étrangle un peu. Il porte la coiffure nationale : une sorte de béret de laine blanche, aux bords étroitement roulés. Près de lui, son fils, héritier présomptif, vêtu à l'européenne, est botté de cuir fauve. C'est un gentleman-farmer au teint clair et rose, qui frise d'un doigt son épaisse moustache blonde.

— Vous ressemblez à un Européen, lui dit Pecqueur en souriant.

Il ne s'en étonne pas, affirmant que les gens de Hounza descendent d'Alexandre.

Au son des mandolines, des tam-tams et d'instruments en forme de clarinettes, les jeunes danseurs particuliers du Mir tournent, les bras gracieusement levés et jouent avec leurs tresses artificielles. Ces belles nattes brunes appartenaient jadis aux femmes de Kachgar. On les achète aux parents des défuntes.

Puis quatre hommes bondissent furieusement, frappent dans leurs mains, entonnent de vieux chants de guerre, évoquent les âges historiques, ceux où l'on pouvait piller librement les caravanes.

De la terrasse du château de Baltit comme d'un nid d'aigle, le paysage circulaire apparaît d'une majesté silencieuse et hallucinante. La vieille terre se soulève comme un défi. A la jumelle, lorsqu'on essaye d'analyser les détails de cette géante architecture glaciaire, la vue glissant le long des murailles à

pic, s'effarouche devant un spectacle par trop inhumain, œuvre du vent, du froid, de la neige et de la pesanteur.

— Encore du whisky ! propose le roi.

La réception va prendre fin. Haardt fait hommage au Mir de Hounza de magnifiques présents. Sa Majesté daigne les accepter et prie (c'est un homme qui pense à tout) qu'on veuille bien lui remettre les sommes d'argent que l'Expédition a l'intention d'offrir le lendemain aux serviteurs.

— Quant à ceux-ci...

Le Mir présente d'un geste vague quelques personnages qui s'inclinent jusqu'à terre.

— ...comme ce sont les notabilités les plus importantes de mon royaume, je les autorise à accepter eux-mêmes leur pourboire, de vos mains généreuses.

\*  
\* \*

Au delà de Baltit la vallée du Kandjout déjà très encaissée se rétrécissait davantage, ne laissant passer qu'un torrent entre deux pentes abruptes où il ne semblait pas possible qu'on pût accrocher un chemin. Le fil de l'itinéraire s'y déroulait pourtant, doublé parfois du fil télégraphique, mais on pouvait craindre qu'il ne fût coupé soudain par quelque éboulement dans cette région en mal d'équilibre, inachevée, et qui conservait encore l'âpreté du chaos. Le portage s'effectuait à dos d'homme, les poneys de bât ne passant plus.

Certains passages devaient être franchis en se hâtant, sous une pluie de gravier et de pierres. Plus loin, ou en face, derrière soi ou au-dessus, il y avait toujours quelque chose qui s'effondrait.

Le sentier s'élevait, dépassait le niveau des derniers petits champs d'orge et de maïs de Baltit pour continuer, plus haut toujours, dans quelque chose d'impassible et de minéral. Ataabad, onze kilomètres plus loin, n'offrait que quelques peupliers étiques. Au delà, Goulmit, Passou, Khaibar, Guircha, derniers hameaux du Hounza accrochés opiniâtrément à quelques arpents de terre cultivable, étaient réellement isolés du monde, isolés même les uns des autres par de géants escarpements et des coulées de boue.

La caravane des cent cinquante hommes s'entêtait. Les gens du Hounza portaient sans broncher leur charge de trente kilos. La plupart marchaient les

pieds nus sur les pierres coupantes et la file ondulait sur un étroit lacet à peine aussi large que la plante du pied.

Le 16 août, on traversa le torrent sur un dernier pont; il était fait de trois cordes en brindilles de bouleau tressées. L'une, sur laquelle on posait le pied, les deux autres servant de rampes pour les mains. On passait, le cœur chaviré.

Enfin, le 17 août, au centre d'un inextricable labyrinthe où la chaîne du Karakoram se nouait aux contreforts de l'Hindou-Kouch : Misgar.

Le fil télégraphique n'allait pas plus loin.

Les quelques montagnards qui vivaient là, étaient les derniers représentants de la race aryenne au seuil d'un monde nouveau.



## XI

# SUR LE TOIT DU MONDE

*CHEZ LES KIRGHIZES. — LES PREMIERS CHINOIS DE L'ASIE CENTRALE. — HAUTES VALLÉES DU PAMIR. — LA PLAINE ENFIN RETROUVÉE.*

**L**E Sinkiang est tout proche. Officiellement on a le droit d'y entrer. Officieusement on est averti que, passé la frontière, la population, sur l'ordre des autorités chinoises, doit s'abstenir de communiquer avec les étrangers qui ne pourront compter sur aucun secours et aucun ravitaillement.

Hackin, Iacovleff et Sivel commençaient à s'impatienter de cet arrêt obligatoire. Ils étaient arrivés les premiers à Misgar, et depuis quinze jours ils attendaient là, dans cette pauvre bourgade étouffée entre deux colosses : le Karakoram et l'Hindou-Kouch.

En y arrivant le 17 août, Haardt et son groupe se résignèrent, eux aussi, à attendre. Le télégraphe permettait encore à l'Expédition de conserver un contact. Par Gœrger resté au bout du fil à Srinagar, Haardt gardait une liaison avec ceux qui dans le monde entier s'intéressaient au succès de l'œuvre commune : André Citroën à Paris, Wilden à Pékin, Point à Ouroumtsi, le docteur La Gorce à Washington et le Consul britannique à Kachgar.

Or de toutes les informations reçues à la date du 20 août se dégageait, exposée par Gœrger, la situation suivante :

— Les passeports chinois annulés depuis plus d'un mois par Nankin (on ignorait pourquoi) venaient d'être à nouveau validés ;

— Nankin avait donné des ordres formels au Gouverneur du Sinkiang, pour que celui-ci autorise Haardt à entrer et Point à continuer vers Kachgar ;

— Le Gouverneur n'avait encore tenu aucun compte de ces ordres ;

— Son attitude pouvait être due au fait que le matériel promis ne lui était pas parvenu;

— Ce matériel (3 voitures et 3 postes de T. S. F.) expédié de Tien-Tsin le 3 avril et arrivé à la frontière du Sinkiang, était tombé aux mains des musulmans rebelles;

— Prévenu à Paris, André Citroën avait fait aussitôt expédier à Ouroumtsi, via Moscou, un autre matériel identique au premier;

— La caravane de Moulabaï partie de Kachgar avec 60 chameaux et 60 poneys pour se porter à la rencontre de Haardt, était bloquée quelque part, on ne savait où;

— La révolte musulmane s'étendait dans toute la région de Khami et cette ville où se trouvait Petro depuis deux mois, était toujours assiégée;

— Point gardait le ferme espoir d'une prochaine solution de ces difficultés.

La saison avançait. Bientôt les neiges envahiraient le col de Bourzil et tout retour par les sentiers de la montagne deviendrait impossible. On ne pouvait patienter au delà du 8 septembre. Passé cette date, il faudrait rebrousser chemin pour ne pas être bloqué.

Le 27 août, le troisième groupe rejoignait les deux autres. Deux cents porteurs s'étaient concentrés à Misgar. Les vivres s'épuisaient et la situation devenait critique.

Le 28, vers minuit, le postier de Misgar accourut. Message urgent. Le résident anglais de Ghilghit, averti par son collègue de Kachgar, prévenait Haardt que le caravanier Moulabaï était autorisé à se porter à son avance au delà du poste chinois de Tach Kourgan, à Beyick.

A la suite de quelles combinaisons le chiffre de la serrure avait-il été trouvé? Haardt l'ignorait. Mais le déclic avait joué, la porte s'entre-bâillait et la route de Chine était ouverte.

\*  
\* \*

En file indienne, et lentement, hommes et animaux gravissent, le souffle court, les dernières pentes. Le pays change de caractère. Aux gorges profondes, au chaos rocheux du Hounza, aux abîmes et aux pinacles aigus du Karakoram succèdent des vallées plus adoucies; les crêtes s'arrondissent et les

torrents remontés jusqu'à leur source deviennent plus minces. L'air se raréfie dans une atmosphère transparente. Très haut, quelques nuages s'effilent, pareils à de légers traits de pinceaux sur un ciel pâle. Enfin apparaissent les neiges éternelles. A chaque pas, les lignes de crête s'abaissent un peu plus et ne découvrent que le ciel : le Toit du Monde.

Neuf milles plus loin, à l'Ouest, s'ouvre sur l'Afghanistan, une autre porte, par le col de Vakhdjir. Ce col avait joué dans les projets d'itinéraire de l'Expédition un rôle assez important pour qu'on lui rendît visite. Il était plus élevé encore que le Kilik.

On repartit.

Cent mètres plus bas que le col, à 5 000 mètres, dormait un petit lac. Une grande plaque de glace y flottait, étincelante et comme endiamantée, sur des eaux que le soleil irisait des nuances les plus subtiles du spectre. Rare occasion de voir à cette altitude des eaux libres dans une cuvette entourée de sommets qui dépassaient tous 6 000 mètres. Les cartes n'indiquaient pas ce lac. Peut-être étions-nous les premiers à soupçonner son existence car, sauf pendant quelques jours, il doit être toute l'année enseveli sous la neige.

Une inscription à demi effacée sur une roche indiquait au col de Vakhdjir une frontière : Afghanistan, Turkestan russe, Turkestan chinois...

Seul idéal, grandiose et indéterminé; pays qui n'offrait que des plaques de neige sur des pentes étirées; solitude et silence à peine troublés par le cri bref des marmottes.

— Ligne de partage des eaux du Tarim et de l'Amou-Daria, le *Great Divide*, annonça Hackin.

De la moraine d'un épais glacier on voyait sourdre ces eaux; on les voyait naître. Sous nos pieds, le ruissellement se séparait : un caillou suffisait ici à le diriger en deux minces filets. L'un coulait vers la mer d'Aral; l'autre vers le désert de Gobi.

Au pied des deux cols se rejoignent la piste hindoue et la piste afghane pour former la piste chinoise. Là se trouvait un petit campement.

Cette ligne de partage des eaux était aussi une ligne de partage des races. Le monde aryen finissait là. Un autre pays commençait : celui des anciens Turcs et des Mongols. Le sédentaire cédait la place au nomade et l'Asie centrale s'ouvrait à Kochbel.

Trois tentes de feutre plantées dans une vallée large et herbue, dont les bords remontaient doucement jusqu'aux premières glaces. Tout autour, des animaux paissant. Debout, quelques êtres humains nous attendant, immobiles.

Leur visage aux larges saillies, aux paupières bridées n'exprimait qu'une sorte de curiosité stupéfaite, qu'un étonnement intense auquel nous opposions, d'ailleurs, une égale surprise. Les hommes portaient un bonnet en peau de mouton; ils étaient bottés de peau de mouton, vêtus de peau de mouton. Les femmes nous souriaient et, bien qu'elles ne fussent guère jolies, ce sourire nous troublait car c'était la première fois depuis Beyrouth que nous voyions des musulmanes à visage découvert. Quelques-unes étaient coiffées d'un casque-turban de cotonnade blanche; d'autres, plus coquettes, y avaient cousu des boutons de nacre et des grelots, l'agrémentant encore de passementeries et de galons qu'une sorte de tapis brodé recouvrait comme un châle. Tout cela était complété d'ornements bizarres : bijoux en corne, colliers en poils tressés et pendeloques en fer. Chic pastoral, qui surprenait un peu dans ce décor de hauts plateaux.

Ces créatures humaines vivaient là, aux sources de la vie nomade. C'étaient des Kirghizes, et leurs tentes de feutre s'appelaient des yourtes.

\*  
\* \*

Déjà, à Kochbel, une question se posait : celle du portage. Les gens de Hounza n'avaient pas le droit d'aller plus loin en territoire étranger. Cela semblait absurde dans un pays aussi démesurément élargi.

— Les Hindous passent la main, disait Sivel.

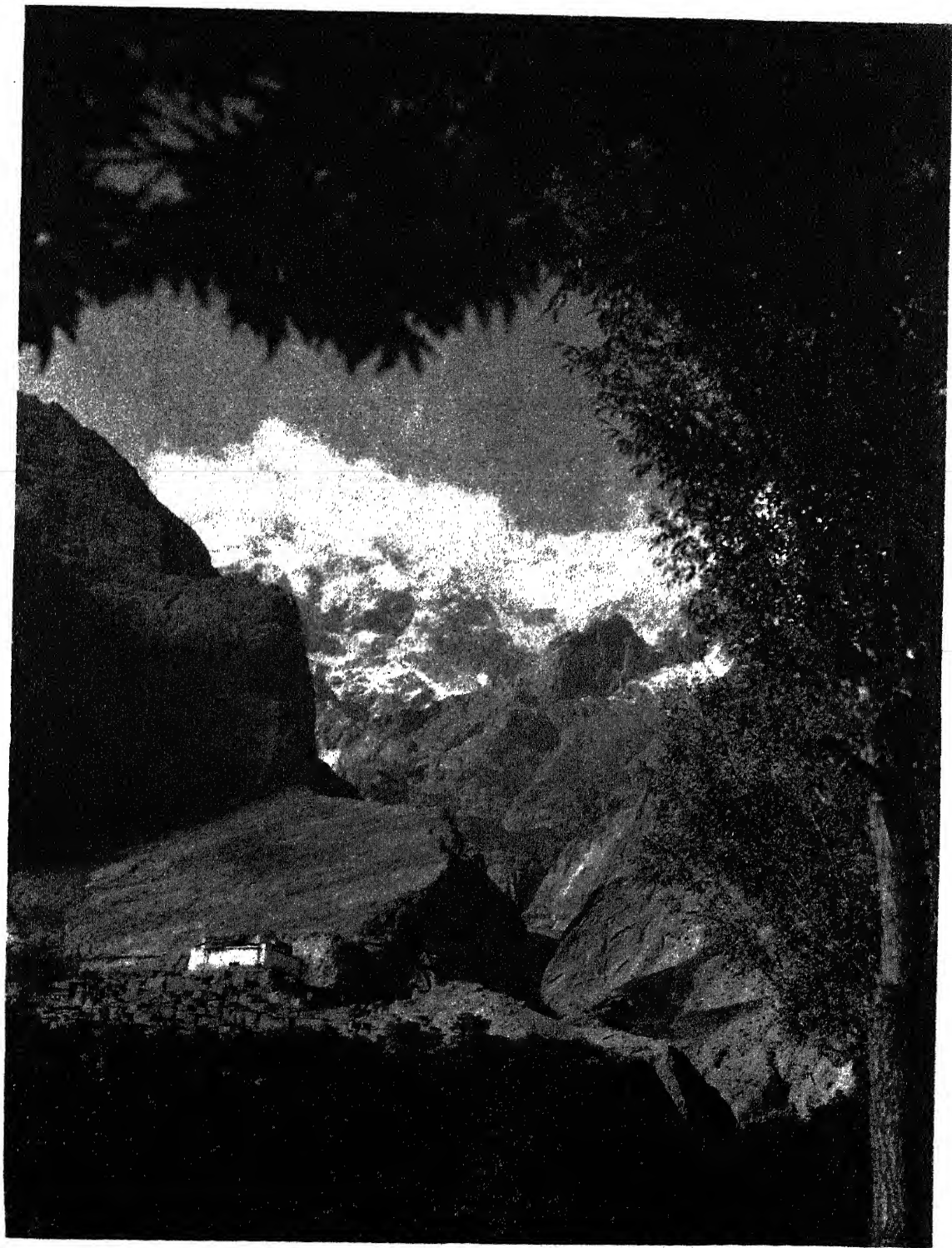
C'était vrai. Les Vakhis retourneraient le lendemain à Misgar. Hackin discutait déjà avec les Kirghizes de nouveaux tarifs. Tous les bagages jusqu'à transportés à dos d'hommes seraient arrimés sur des yaks qui assurent le transport aux grandes altitudes.

Morizet s'inquiéta :

— Un yak ! Je ne peux pas mettre pourtant un appareil de cinquante mille francs sur le dos d'une bête que je ne connais pas !

On lui présenta le plus beau troupeau ; ce qui mit le comble à ses appréhensions. Le yak est un ruminant étrange, une sorte de piano à queue, immo-





BALTIT, CAPITALE DU ROYAUME DE HOUNZA (p. 169)

LE MIR DE HOUNZA  
ET G. M. HAARDT (p. 169).



LES JEUNES DANSEURS DU MIR (p. 169)

bile et funèbre, sur quatre pieds courts et rigides. Un animal à tout faire. Bête de charge et bête de trait. On mange sa viande, on peut boire son lait dans l'une de ses cornes (chacune tient le demi-litre); sa fiente est un combustible et sa queue un chasse-mouche. Les Kirghizes le chevauchent à l'aide d'étriers carrés et massifs, en lui passant une corde dans les naseaux, ce qui le réduit facilement à l'état désiré de stupidité domestique. L'ensemble de l'animal, prêt à fonctionner, se vend à Kochbel 25 roupies (1).

L'Expédition en exigeait au moins une soixantaine pour ce court voyage de Beyick où Haardt espérait bien rencontrer le caravanier Moulabaï venu de Kachgar à sa rencontre, avec des chameaux et des poneys de charge.

Tout cela est discuté en plein air auprès d'un feu de genévriers. Début de septembre. Trois degrés au soleil, mais pas un souffle de vent. Amirrah, le boy hindou, agite une cloche à chameau pour annoncer que le déjeuner est servi tandis que Khaous, le boy afghan, achève de disposer par petites tables, les assiettes et les couverts. Jamais salle à manger de maharajah ne dépassera en luxe ce décor naturel animé de scènes rustiques, où un repas est servi à 4 400 mètres sur une immense plate-forme herbue, carrefour de quatre empires.

Le docteur Jourdan a derrière son dos, au Sud, le formidable rempart qui protège l'Inde et où se hérissent, déchiquetées, les cimes aiguës du Karakoram. Audouin-Dubreuil, un coude sur la table, regarde vers le Nord onduler à l'infini un moutonnement de dômes neigeux : le Pamir russe. L'heure des pipes. On les allume en protégeant la flamme de l'allumette contre une légère brise d'Ouest qui vient de la frontière afghane, et la fourchette de Gauffreteau tombée à ses pieds, se pique en terre de Chine.

Cadre sans mesure où les races humaines évoluaient sans se confondre; où le turban des Hindous restait distinct du bonnet kirghisze et du « tchalape » de Hounza. Cette animation de coolies, ces chevaux dessellés, ces ânes débâtés, ces yaks entravés et soufflant, tous ces feux allumés, mais dont la fumée bleue montait à présent sous un ciel collectif, composaient dans la vallée une symphonie si belle que chacun de nous, au milieu de cette population raréfiée, se grisait d'indépendance en respirant l'air léger des hauteurs.

(1) Deux cent cinquante francs.

\*  
\* \*

Nous galopions en suivant les larges vallées plates du Tagh Doumbach. Pierraille et pâtures. Une contrée inhabitée, vacante, sous un ciel où s'égarraient quelques légers cirrus.

Pouvait-on appeler Chine ce « no mans' land » où nul Chinois n'était encore en vue?

En passant tout à l'heure à Kara Tagh (Pierre Noire) le guide, un *beg* (1) de la région frontière, monté sur un de ces chevaux trapus d'Andijan, affirmait que le poste militaire soviétique de Kizil-Robat n'était qu'à trois heures de cheval en suivant le cours du Chirka Daria. Ce couloir était réellement à tout le monde et chacun pouvait ainsi, d'un galop, s'imaginer le conquérir.

Quant à l'Inde, elle était encore toute proche. On s'en aperçut le soir, au bivouac de Mintaka Akri, lorsqu'un Vakhi portant sur sa ceinture la plaque de « Mail Runner » (2) vint apporter à Haardt un dernier message reçu à Misgar deux jours après notre départ. Il avait franchi la passe de Mintaka (3) en huit heures, par des chemins impossibles, pour apporter la dépêche.

*Obtiens que quatre voitures iront à votre avance en échange installation d'un poste T. S. F. dans la zone dissidente où je pars ce soir avec Kervizic. — V. POINT.*

Le radio lancé d'Ouroumtsi avait été capté par Gœrger à Srinagar, télégraphié aux postiers de Misgar, qui l'avaient fait suivre ici, comme une lettre, par exprès.

Allons, tout s'arrangeait... et l'on se serait endormi ce soir-là le sourire aux lèvres, si la nuit, à 4 800 mètres, sous la tente, eût été moins froide. Il soufflait entre la Chine et l'Inde, dans ce corridor de Mintaka-Akzi, de bien fâcheux courants d'air. Et puis les yaks ronflaient comme des ventilateurs (4).

Ces animaux étaient décidément stupides. Gauffreteau s'aperçut le lendemain qu'en marchant de front, ils prenaient plaisir à s'envoyer de légères

(1) Chef.

(2) Courrier à pied.

(3) Qui avec la passe de Kilik relie dans cette région l'Inde au Turkestan.

(4) Le P. Huc dans son prodigieux voyage en Asie, au dix-neuvième siècle, appelle déjà ces animaux des « bœufs grognants ».



UNE PORTE DANS LE PALAIS  
DU MIR DE HOUNZA



LE PETIT-FILS DU MIR





« DANS CETTE RÉGION EN MAL D'ÉQUILIBRE,  
LE PORTAGE NE S'EFFECTUAIT QU'À DOS D'HOMMES... » (p. 170)

bourrades qui firent voler en éclats dix caisses de vivres. La caravane de yaks devenait une véritable entreprise de démolitions et il était grand temps qu'on rencontrât Moulabaï.

Ce Bouriate de Sibérie qui habitait le Sinkiang depuis plus de trente ans, fut exact au rendez-vous de Beyick, le 6 septembre. Il parlait un mauvais russe que Iacovleff réussit néanmoins à comprendre.

Quelles nouvelles?

Il avait désespéré de notre arrivée. On lui avait dit que le groupe du Grand Directeur (Haardt) avait péri tout entier dans l'Himalaya, emporté par une avalanche.

— Qui vous a dit cela?

Lorsque Moulabaï sourit, mille rides inattendues plissent son visage qui devient alors indéchiffrable comme un vieux parchemin. Iacovleff insiste :

— Les Chinois?

Moulabaï constate que les hommes d'Occident veulent toujours qu'on précise une pensée avec des mots. Il se tait, mais sous son bonnet de velours à visière de fourrure, il rit silencieusement. A quelques pas de là en effet un petit homme vêtu d'une robe de chambre ouatée, en chaussons, soulève sa calotte et se prosterne plusieurs fois. Il tient à la main une carte en papier rouge où son nom est inscrit en caractères peints à l'encre noire. Moulabaï traduit :

— Il met à votre disposition ses humbles moyens.

Quelques tasses de thé et un grand plat contenant des morceaux de mouton rôti ont été disposés à terre sur un foulard étalé en guise de nappe.

— Il s'excuse de ces misérables préparatifs, indignes d'hôtes aussi illustres. Mais le pays n'est pas riche.

— Rien ne peut nous émouvoir davantage que la cordialité de cet accueil, répond Haardt.

L'homme en chaussons abaisse plus profondément son visage grêlé comme une pomme d'hiver. C'est le représentant de l'*Ambane* (1) de Tach-Kourgan, envoyé à Beyick à notre rencontre.

Le premier Chinois de l'Asie centrale.

(1) Sous-préfet.

\*  
\* \*

Apparaissant au milieu des Kirghizes comme un spécimen humain rare et transplanté, il faisait soudain comprendre que le Sinkiang était quand même la Chine : une Chine lointaine d'ailleurs, et coloniale, aux confins de laquelle, trois étapes au Nord, Tach-Kourgan était moins une ville qu'un poste de contrôle surveillant une frontière encore bien indécise.

Haardt pensait ne s'y arrêter que quelques heures. Le temps de rendre une courte visite de politesse à l'*Ambane*.

Mais nous sommes attendus et quelques Sarikoli s'emparent aussitôt de la bride de nos chevaux pour nous guider à travers les ruelles misérables de la ville musulmane vers la résidence perchée dans le haut quartier et fortifiée comme une citadelle.

En tête du peloton Haardt s'avance, précédé par un introducteur qui tient entre le pouce et l'index sa carte de visite, comme une hostie. Lorsque tout le monde est rassemblé devant le seuil, un personnage frappe dans ses mains et les deux ais de bois vermoulu qui forment le portail d'entrée s'écartent solennellement. Au fond d'une cour en ruines un second portail, plus délabré encore, s'ouvre à son tour. Et ce n'est pas fini. Un dernier portail démasque le sanctuaire où se tient un personnage coiffé d'un chapeau mou et vêtu d'un vieux dolman kaki veuf de quelques boutons : l'*Ambane*. Il s'incline et semble ne pouvoir contenir les effusions de sa joie :

— Venir de si loin, dit-il, quitter d'aussi riches et d'aussi nobles contrées que les vôtres, pour visiter notre misérable pays !

Il serre nos mains dans les siennes, nous supplie d'entrer, nous fait asseoir. Avec le thé, les bonbons et les cigarettes, il feint d'offrir humblement la maison, le pays tout entier, le cœur. Et nous qui nous pensions être attendus avec des mitrailleuses !

— Comment remercier Votre Excellence d'un accueil qui s'inspire des plus exquis traditions de l'hospitalité chinoise ?

— Mes hôtes étrangers font preuve à mon égard d'une indulgence qui me confond.

Une invitation à prendre le thé au camp est acceptée avec une confusion



parfaitement simulée. Honneur considérable, mais dont l'*Ambane* ne peut se juger digne que si les illustres voyageurs acceptent en retour sa très audacieuse proposition de nous offrir à déjeuner le surlendemain.

— Diable! murmure Haardt, mais c'est que... nous ne pouvons pas nous éterniser ici!

Conception de la valeur du temps, qui est purement occidentale. L'urgence apparaît déjà comme une impolitesse. Arriver le plus tôt possible à Kachgar, rassurer des camarades impatients, tout cela peut être une réalité impérieuse pour des Français, mais la faire soupçonner à un Chinois serait de mauvais goût. En parler serait d'une grossièreté choquante. Première fissure dans le placage de ces politesse conventionnelles où le sourire est voisin de la grimace. Haardt juge impossible de refuser l'invitation.

La table était dressée dans une salle nue, décorée par un portrait de Sun Yat Tsen et par quelques sentences peintes sur soie. Elle était couverte de plats innombrables où chacun fut invité à puiser pour remplir son assiette. Pendant les premières minutes, la curiosité l'emporta nettement sur l'appétit. On s'exerçait au jeu des baguettes sans avoir réellement l'envie de s'en servir. Mais les invitations de l'*Ambane*, d'un vieux mandarin, directeur des douanes et du commandant militaire, se firent plus pressantes. Feignant de prendre pour des scrupules ce qui n'était que des appréhensions, ils s'empressaient de pêcher ici et là, dans les rapiers, les plats, les saladiers et les soupières les plus fins morceaux qu'ils amoncelaient pêle-mêle dans l'assiette de leurs voisins.

— *Tchin... tchin...* (s'il vous plaît).

Des ailerons de requin, des bêtes de mer ou olothuries, des foies de canard grillés, du saucisson de chien, friandises de conserve, évidemment, mais inestimables à Tach-Kourgan où elles étaient arrivées de très loin, de la Chine des côtes, par caravanes. Impossible, malgré notre répugnance, de ne pas goûter à cela.

— *Kam-Pé... Kam-Pé...* (à votre santé).

Williams résiste. Il est Américain, donc prohibitionniste. Peine perdue. Il doit vider son verre rempli d'alcool de sorgho, une ciguë épouvantable. Et le verre vide est aussitôt rempli.

— *Kam-Pé... Kam-Pé...*

Au bout d'une heure, Jourdan qui en est à son vingt-cinquième verre d'alcool, tient encore tête, le pouce levé; mais le visage de Morizet rougeoie comme un phare. Pecqueur a le regard fixe. Iacovleff tremble de la tête aux pieds. Hakin éclate de rire. C'est le moment où l'on fait passer des bols de riz devant les convives et des serviettes fumantes pour qu'ils s'essuient le visage. Il semble qu'un peu de riz adoucirait la brûlure des estomacs incendiés. Par contre, les serviettes sont répugnantes. Il faut pourtant se servir de la serviette et ne pas toucher au riz.

— Pourquoi? demande Audouin-Dubreuil.

Le riz n'est qu'un usage, un aliment-code qui veut dire : « Si vous n'avez pas assez mangé, rassasiez-vous de riz! » Toucher au riz serait la pire des impolitesses.

La réception se termine dans une salle voisine, devant une tasse de thé, des amandes, des pistaches et des graines de sésame. Sivel espérant sans doute quelque communion dans la musique fait jouer le phonographe. Mais l'*Ambane* en a un, également, un vieil appareil à cornet importé de Russie.

— Ha... Ha! Ho... ho!

Son plus jeune secrétaire remonte la mécanique et le disque se met à tourner. Dès les premières mesures, tous les Français se lèvent. Réaction spontanée devant laquelle les Chinois restent bouche bée. Que se passe-t-il donc? Hé... comment leur faire comprendre? En combien de temps, en combien de siècles? Iacovleff essaye d'abord d'expliquer à Moulabaï en russe, ce que peut être *la Marseillaise*. Mais ce Bouriate de Sibérie n'a pas la moindre idée d'un hymne national.

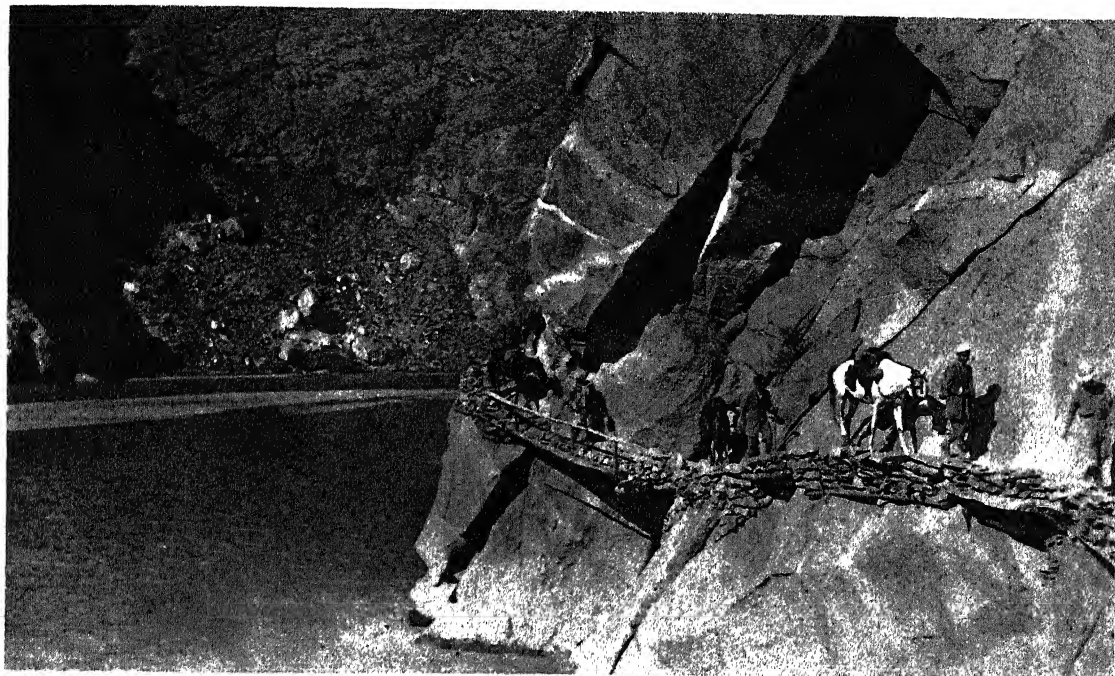
— Une sorte de prière, insiste Iacovleff, un chant religieux pour les gens du pays de France...

— Ha... ha!

L'*Ambane* informé, éclate de rire, se frappe sur la cuisse, crache par terre. Jamais réception, juge-t-il, ne fut plus réussie. Ces Français, créatures superstitieuses, sont décidément des originaux. Le commandant militaire propose aussitôt un duel entre les deux phonographes. A qui jouera le plus fort.

Étourdis par l'alcool, suffoqués par la fumée des cigarettes, nous sentons peu à peu faiblir notre résistance.

— Ha... ha!



« LA VALLÉE DE KANDJOUT SE RÉTRÉCISSE D'AVANTAGE... » (p. 170)

« LA CARAVANE DES CENT CINQUANTE HOMMES S'ENTÊTAIT... » (p. 170)

un ciel mat et sombre, le soleil ne répandait qu'une clarté diffuse. Mais, par une trouée, sa lumière s'échappant en rayons presque horizontaux, allait frapper vers l'Occident d'épais nuages blancs qui la réfractaient obliquement sur la neige. L'écran semblait plus lumineux que la source de lumière, de sorte que nous étions éblouis, non par le soleil, mais par son reflet. Nos ombres étaient à contresens.

Il régnait au sommet du col à 4230 mètres, une atmosphère tour à tour brûlante et glacée, qui couvrait le front de sueur et traversait le corps de frissons. Deux cents mètres plus bas, sur l'autre versant, la neige disparut, faisant place à la steppe : Soubachi.

\*  
\* \*

Les trois yourtes kirghizes de Soubachi ne constituaient ni un village ni un groupement de tribus nomades. Elles n'abritaient qu'une famille. Hackin nous fit remarquer que ces ingénieuses habitations n'exigeaient que des matériaux d'origine animale ou végétale : l'ossature était en bois, les parois en feutre, les chevilles d'assemblage en cuir de yak, les cordes en poils de chameau. Sa forme enfin, cylindrique à la base et hémisphérique au sommet, lui permettait de résister aux plus violentes bourrasques.

Quelques constructions de briques sèches s'élevaient çà et là, dans la vallée. De loin, elles se groupaient comme les maisons d'un village. De près, ce n'étaient que des tombes. Les nomades qui y reposaient après leur longue vie errante, avaient su choisir leur dernier séjour dans un décor d'une irréalité ineffable.

Une région de lacs où les perspectives se dédoublaient et où il nous semblait vivre entre deux ciels. La caravane longeant les rives du Petit Kara-Koul renversait dans ses eaux profondes, des guirlandes de chameaux et des frises de poneys. Là, dans un miroir d'eau sans tache se profilait virtuelle, mais aussi pure, aussi belle que la vraie, la cime du Mouz Dagħ Ata (le Père des Montagnes).

Plus loin, près du Basi-Koul, étincelaient d'autres lacs, d'autres montagnes qui flottaient, comme suspendues ou posées sur leur reflet, et que le sable rose des dunes décorait de nouvelles arabesques.

La vallée du Sarikol aboutissait à ce paradis. Au delà commençait un purgatoire : les gorges du Ghez. Mais quand on fut sorti clopin-clopant de ce

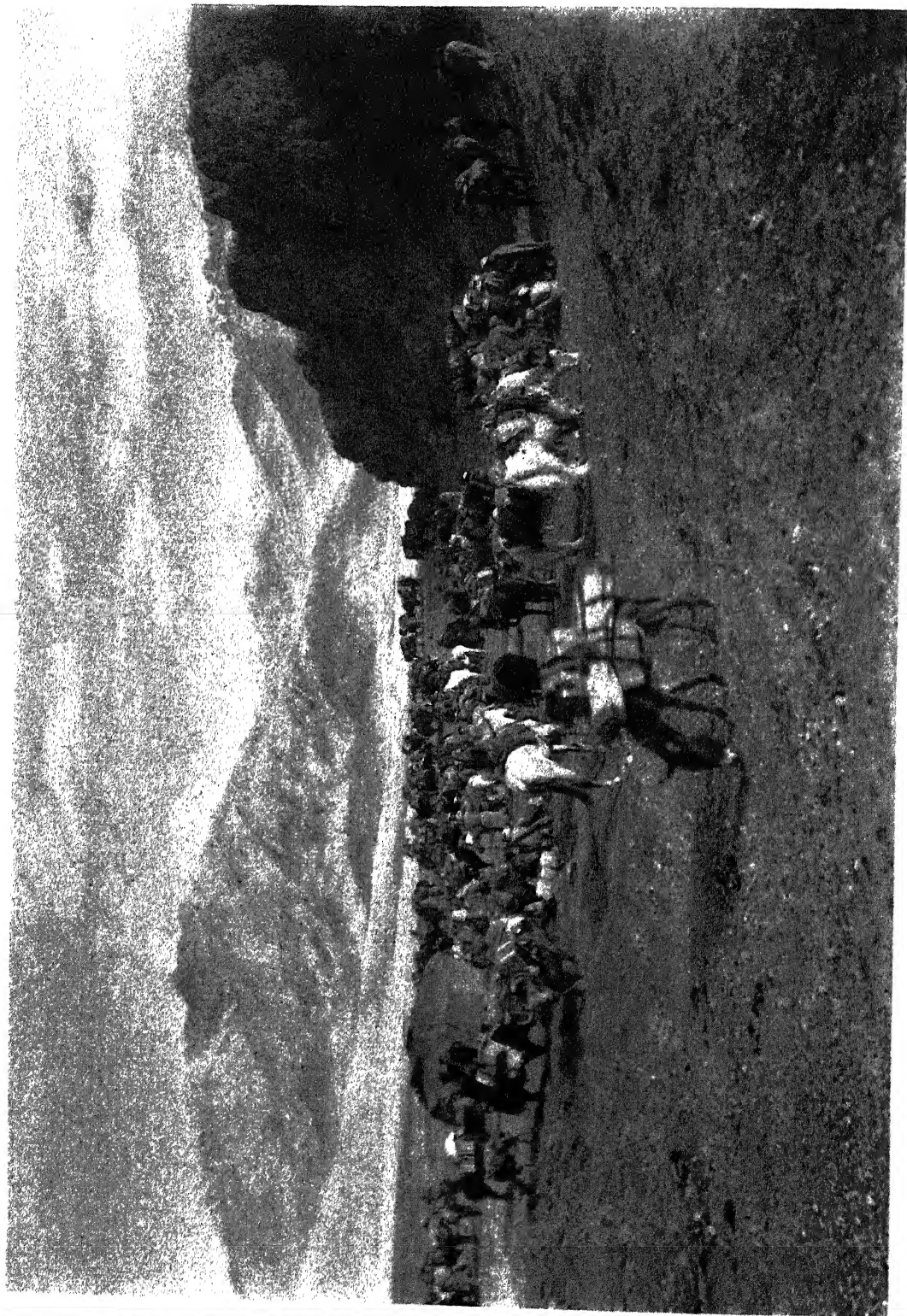


# SUR LE TOIT DU MONDE

Le Col de Vakhdjir à 4.920 m. d'altitude (p. 175)

LES CARTES N'INDIQUAIENT PAS CE PETIT LAC AU COL DE VAKHDJIR (p. 175)





CAMPMENT DE NOMADES A KOCHBEL (p. 176)

dédale enfermé entre deux murailles de roches dures, les surplombs qui bouchaient le ciel s'écartèrent.

Surprises.

Ce fut d'abord un arbuste. Williams, ému, voulut le photographier. Nous n'en avions pas vu depuis un mois. Une heure après, sentinelle avancée, apparut le premier peuplier. Puis un bouquet de saules, suivi d'un églantier. A Tokhai, nous fûmes réveillés par le chant du coq dans une ferme, première habitation de sédentaire.

Le ciel à présent s'abaissait. Pecqueur consultait l'altimètre comme on regarde sa montre : 2 200... 1 860... 1 245... Devant nous s'ouvraient des abîmes de clarté. Le torrent du Ghez assagi, libéré, s'étalait plus à son aise, serpentant à sa guise, cherchant son lit. On le traversa seize fois de suite dans la même journée. Mais la bonne humeur était à l'ordre du jour. On était pressé d'avancer et quand le gué était trop profond, nos chameaux faisant l'office de remorqueurs tiraient derrière eux les ânes, à la queue desquels étaient attachés nos moutons (nous en possédions à présent quinze offerts par les Kirghizes, au passage).

Altitude 800, 500, 300...

Plus vite! Les chevaux déferrés boitent, mais on descend... on descend toujours. Les crêtes qui ferment encore l'horizon ne sont plus que des murailles de granit rose. Elle s'abaissent elles-mêmes à leur tour. La ligne de faite s'incline. Chaque pan de muraille contourné révèle une autre chicane, qui n'est pas encore la dernière.

Tout à coup les chevaux, d'eux-mêmes, prennent le galop, gravissent un monticule...

— Tiens, une charrette à roues!... s'écrie Sivel.

Après soixante-cinq jours d'emprisonnement dans les défilés de l'Himalaya, du Karakoram et les hautes vallées du Pamir c'est, avec ses chemins plats, ses perspectives de niveau, ses villages, ses rideaux de peupliers, ses saules et ses cornouillers, ses riches cultures; ses vignes, ses champs de maïs, de chanvre, de colza, de millet, de melons sucrés; ses œillets d'Inde et ses parasols... avec son ciel où les constellations sont au complet; merveilleusement plate et déroulée à l'infini, la plaine enfin retrouvée et dont les brumes lointaines annoncent Kachgar.





## XII

# LA JONCTION D'AKSOU

*LE TAO TAÏ DE KACHGAR. — JOURNAL DE MAURICE. — PREMIÈRES  
ACCOLADES. — LA PETITE FILLE D'AKSOU.*

**U**NE transparente matinée d'automne dans les faubourgs de Kachgar baignés de lumière, avait fait présager un accueil débonnaire, celui de tous les pays où la vie est facile. Moulabaï ne nous avait-il pas dit qu'on arrivait « en pleine saison » : la saison des melons à cinq sous, des paniers de pêches grosses comme le poing, des poulets à un franc et du lait à trois sous la jarre?

Un Eden.

Mais on n'y trouvait pas de quoi s'y loger.

— Aucune résidence officielle n'étant digne de vous recevoir, avait dit le Tao Taï (1), la Municipalité se voit douloureusement obligée de faire camper votre illustre compagnie dans un « jardin ».

Comme ce jardin était un marécage infesté de moustiques, Hackin avait dû négocier, cinq heures durant, la location d'une bâtisse démeublée, hors des murs de la ville où nos « appartements » prenaient vue sur une cour que les chameaux et les poneys eurent tôt fait de transformer en cloaque.

— Où trouve t-on de l'eau?

— Nulle part, répondit Williams. Je pense que nous serons devenus dans quelques jours assez bons musulmans pour procéder à nos ablutions avec une poignée de sable, en remplaçant le savon par une prière.

(1) Le préfet.

Il avait sacrifié un gobelet de café tiède pour y tremper un blaireau et se barbouillait les joues d'une mousse brunâtre.

De l'air!... On ne campait pas sans haut-le-cœur sur le plancher poussiéreux d'une chambre transformée en dortoir, après tant de nuits dormies sous les étoiles ou sous le feutre d'une yourte.

Vers neuf heures, Sauvage et Morizet sortis de bon matin pour tourner quelques scènes de rues, revinrent bredouilles.

— Impossible de travailler. Nous avons été filés.

Décidément la journée commençait mal. Ils expliquèrent aussi que des soldats s'étaient placés devant la *camera* en proférant des menaces.

Deux factionnaires en armes surveillaient à présent la porte. La foule augmentait, passive, obstruant toutes les issues. Que signifiait tout cela? Il fallait en avoir le cœur net.

Botté, rasé, lavé, habillé, Hackin était prêt à recevoir, prévue pour onze heures, la visite de M. Pan Si Lou, avocat et interprète officiel. Haardt sortit à son tour de sa chambre pour recevoir le commandant de la garnison, accompagné du directeur des Postes.

L'arrivée du Tao Taï était annoncée pour midi.

\*  
\* \*

Une quinzaine de cavaliers, sabre au clair, galopèrent en trombe, ouvrant le passage à un vieux fiacre dont la caisse peinte en vert bouteille, était capitonnée de soie bleu ciel. Un clairon sonna. De la boîte, on sortit avec précaution comme d'une châsse, un personnage vêtu d'une robe de cérémonie en satin blanc et d'un mantelet de soie brochée. C'était le Tao Taï. Présentations. Chacun oscillait en courtes révérences.

Ami ou ennemi?

L'Occidental, toujours pressé de savoir, ne déchiffrait rien sur ce visage aux traits fins, à peine éclairé d'une bienveillance protocolaire et animé de sourires à éclipses. Un jeu se jouait là, pourtant, dont il fallait connaître les règles.

— Exprimez à Son Excellence, commença Haardt, tous mes regrets de La recevoir aussi misérablement.

Le Tao Taï s'excusa à son tour du peu de ressources qu'offrait son propre pays, admirant le courage de ceux qui avaient entrepris un voyage aussi pénible pour venir jusqu'au Sinkiang.

On servit le thé. Les politesses se succédèrent ainsi sur un rythme lent. Lorsqu'elles furent épuisées, le silence régna, à peine troublé par le léger craquement des amandes et des graines de citrouille épluchées d'un coup d'ongle. De part et d'autre, on s'observait. Bientôt les sourires ne suffirent plus à masquer, chez les uns un sentiment de méfiance, chez les autres, de malaise.

— Dites au Chef respectable de la Grande Expédition Citroën...

Le Tao Taï parlait avec beaucoup de douceur, en baissant à demi les paupières. Mais, décochée à l'abri d'une parole courtoise et fleurie, l'interdiction partait soudain comme une flèche empoisonnée. Tous ces personnages en robe et veste flottantes, doux comme des gens d'église, avaient, paraît-il, reçu du Maréchal-président d'Ouroumtsi, des instructions sévères : *la Mission ne devait se livrer à aucune recherche scientifique; les travaux cinématographiques et même photographiques étaient interdits.*

— Nos documents recueillis jusqu'à ce jour, protesta Haardt, présentent une réelle valeur documentaire. Veuillez expliquer au Tao Taï qu'à notre retour, ils seront publiés ou projetés sur les écrans du monde entier; ne serait-il pas regrettable que dans cette vue d'ensemble du continent asiatique, le Sinkiang ne figure que par une page blanche?

On lui répondit que les ordres d'Ouroumtsi devaient être exécutés sans discussion. Mais plus formel était le veto, plus exquise la politesse.

— Son Excellence, ajouta Pan Si Lou, ne doutant pas du noble but que poursuivent les membres de l'Expédition, serait très heureuse de les recevoir tous à dîner.

Et comme les sourires reflourissaient, un secrétaire surgit derrière le dos de Pecqueur, réclama tous les passeports, déclara aussitôt qu'ils n'étaient pas valables, prévint qu'il les ferait examiner par les bureaux.

Politesses et exigences étant débitées sur le même ton d'impassibilité souriante, chacun finissait par douter du sens des mots ou de la fidélité de leur traduction.

\*  
\* \*

*Sommes arrivés Koutcha. Santé bonne. Matériel bon état. Espérons être Aksou le 22 avec quatre voitures.* — Maurice PENAUD.

Ainsi nous n'étions plus séparés du Groupe Chine que par 500 kilomètres à peine. Haardt en avait la preuve dans ce télégramme reçu pour la première fois par fil chinois. Nos caravaniers assuraient qu'en avançant de 35 kilomètres par jour, en moyenne, on pourrait le rencontrer à Aksou, aux environs du 5 octobre. Mais il eût fallu partir sans perdre un jour. Or, les passeports n'étaient pas prêts.

Le lendemain on reçut une bonne nouvelle : *Avançons vers vous.* Le surlendemain, désillusion : *Nous est interdit dépasser Aksou. Vous attendons ici avec impatience et anxiété.*

Ces bizarreries ne nous étonnaient plus. Depuis notre arrivée à Kachgar nous avons été de surprise en surprise. La première avait été, tandis que nous nous croyions en Chine, de ne voir vivre autour de nous qu'une population musulmane. Appelés par les Anglais : *Turcs de l'Est* (Easten Turks), par les Russes : *Sartes* et par les Chinois : *Chantous*, ces braves gens habillés de cotonnades et coiffés d'une petite calotte, ne se connaissaient d'autre nationalité que celle de leur oasis. Ils s'appelaient eux-mêmes « Kachgarliks », gens de Kachgar.

M. Fitz-Maurice, le Consul général britannique, un des six Européens vivant à Kachgar, les jugeait assez méprisables.

— Des hommes, disait-il, sans valeur guerrière et que les Chinois gouvernent avec une poignée de soldats. Peuple sans idéal, victime d'une vie trop facile. Kachgar, d'après lui, était une des rares villes dans le monde où l'on peut vivre encore confortablement pour cent francs par mois.

De la terrasse du consulat, nous dominions une Arcadie où à perte de vue se déroulaient des cultures, des jardins, des vergers, des bosquets de tilleuls, d'acacias, de saules et de platanes. Au nord, les Monts Célestes; au sud, les grands pics lointains du Pamir.

Une terre promise. Mais à qui?

Non loin de la résidence anglaise se trouvait le consulat soviétique. Les deux postes d'observation étaient presque face à face. Qui l'emporterait des deux influences ? En existait-il une, seulement ?

En 1913, les troupes russes avaient bien tenté d'occuper la région et un représentant du tsar s'était même installé à Tach-Kourgan. Le Tao Taï avait laissé faire. Mais trois mois plus tard, l'importun était mort d'une maladie bizarre, empoisonné, disait-on, et les jaunes avaient repris doucement leur place.

Fitz-Maurice racontait l'histoire avec un curieux hochement de tête.

— Vous apprendrez à connaître les Chinois.

Les connaissant un peu plus chaque jour, nous les comprenions un peu moins. L'un après l'autre, cependant, tous les fonctionnaires de Kachgar furent acquis suivant les règles d'une diplomatie « au second degré » dont il était indispensable de faire jouer tous les ressorts.

Grâce aux cadeaux qui facilitèrent ainsi les transactions l'Expédition, le huitième jour des pourparlers, reçut enfin ses passeports. Le neuvième, elle rentra en possession de ses armes de chasse et de ses munitions. Mais chaque fusil avait été plombé et les cartouches, comptées une à une.

Jugés, de plus, trop inexpérimentés pour partir seuls, nous devions subir une escorte de dix cavaliers chinois. Un « contrôleur » eut mission de nous accompagner jusqu'à Aksou. Le Tao Taï avait bien insisté sur le caractère honorifique de cette escorte armée, sur l'utilité d'un guide...

Honneur qui n'était qu'une surveillance ; guide qui n'était qu'un espion. Mais ce 26 septembre, jour où nous quittâmes Kachgar, personne d'entre nous ne songeait à s'en formaliser.

Rejoindre d'un dernier élan ceux qui nous attendaient à Aksou ; nous n'avions réellement plus d'autre désir.

\*  
\* \*

Vingt jours auparavant à Ouroumtsi, si l'on s'en souvient, Victor Point avait obtenu à grand'peine du Maréchal-président l'autorisation d'envoyer quatre voitures à la rencontre de Haardt.

Quatre mécaniciens sous le commandement de Maurice Penaud faisaient

partie de ce groupe de jonction. C'étaient Balourdet, prénommé Clovis; l'imperturbable Piat; Gauthier, dit « l'homme-aux-biceps », et Remillier, plus connu sous le nom de Jo, popotier-mécanicien et poète à ses heures. Carl et le Père Teilhard faisaient également partie de ce groupe privilégié bien que M. Tchen n'eût voulu y incorporer que des mécaniciens. Parlant le russe (1), Carl avait réussi à se faire accepter comme interprète; quant au Père Teilhard, voyageur haut-le-pied, il avait dû profiter d'un « jeu d'écritures » sur la liste des passeports.

Un contrôleur chinois imposé par Tchen, le cuisinier Song et un guide chantou complétaient cet effectif qui s'élevait à neuf personnes.

Ouroumtsi-Aksou. Distance : 954 kilomètres. Durée : dix-huit jours. Moyenne journalière : 53 kilomètres. Maurice la considère comme un record de vitesse dans la région.

#### JOURNAL DE MAURICE

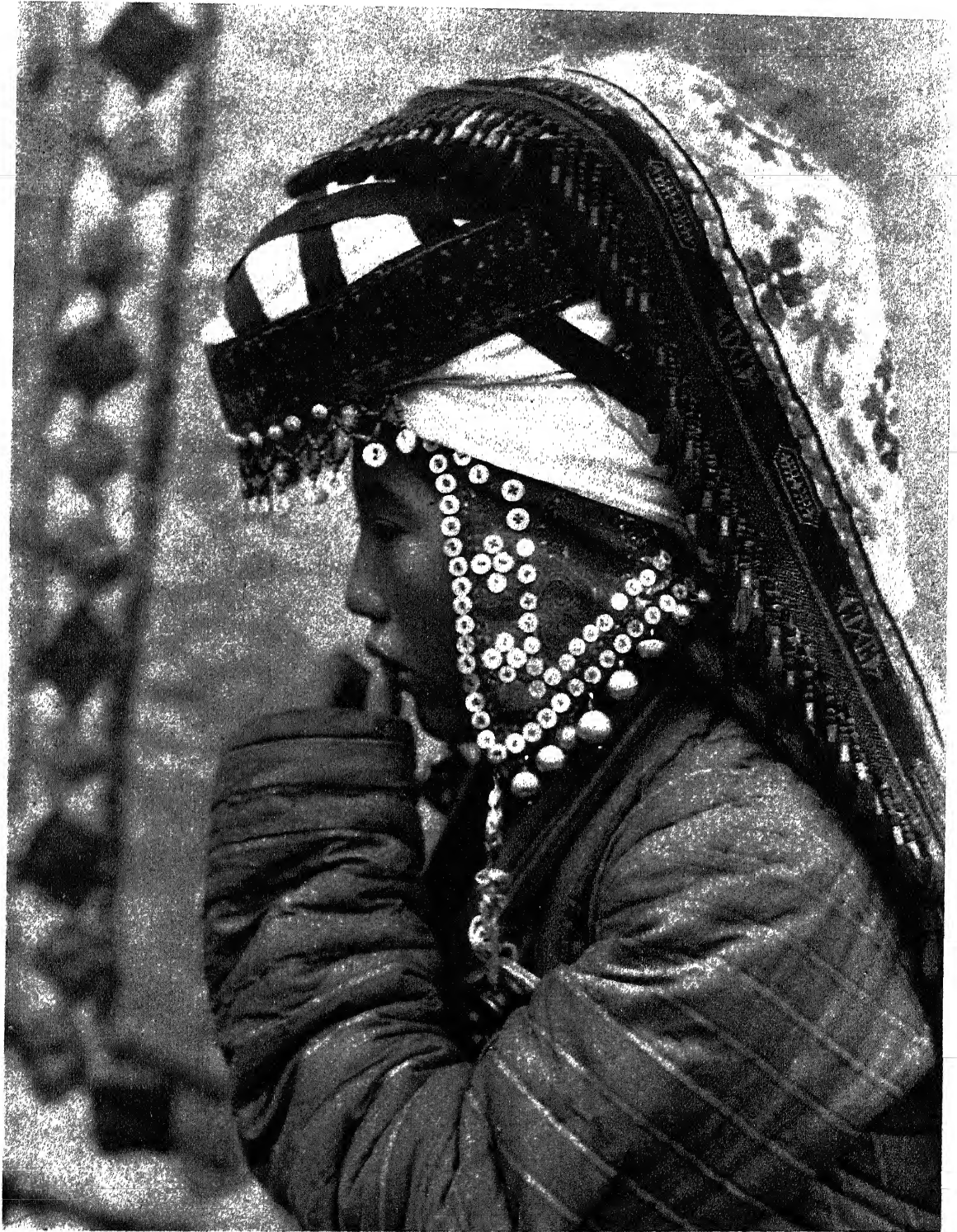
Ouroumtsi, 6 septembre. — *Cinq heures de l'après-midi. Point rentre de la ville au galop. Il agite nos passeports dans sa main. Nous pouvons partir. Nous attendions ça depuis quarante-trois jours.*

*Comme la nuit nous surprend à une vingtaine de kilomètres d'Ouroumtsi, chacun installe son lit à l'intérieur d'un carré formé par les quatre voitures, et se couche.*

*Je rêve (moi qui ne rêve jamais) que je suis dans l'Orne, chez moi, allongé sur l'herbe. Un petit veau me broute les cheveux et me souffle dans le cou. Cela finit par me réveiller. Qu'est-ce que c'est? Effectivement, c'est la tête d'un cheval, à trois centimètres au-dessus de mon front. Des cavaliers circulent entre nos lits. Une patrouille. Explications puis excuses. On nous avait pris, paraît-il, pour des rebelles chantous.*

7 septembre. — *Jusqu'à la bifurcation Tourfan-Toksoun, ça va. Nous connaissons la route pour l'avoir faite il y a deux mois. Au delà des montagnes commencent des galets, encore des galets, toujours des galets, sur 40 kilomètres. Si toute la route de Kachgar est comme ça, me dit Clovis, on n'est pas encore arrivé.*

(1) Langue employée fréquemment au Turkestan.



« CE CHIC PASTORAL SURPRENAIT UN PEU DANS UN DÉCOR DE HAUTS PLATEAUX... » (p. 176)





LES CHAMEAUX DE MOUJABAÏ (p. 173)



8 septembre. — *Quelle chaleur! Le Père nous explique que c'est très naturel puisque nous sommes à 180 mètres au-dessous du niveau de la mer.*

9 septembre. — *Des cailloux. Et ça monte. Et plus ça monte, plus les cailloux sont gros. Il paraît que c'est une route chinoise. Il est vrai que les charrettes peuvent à la rigueur passer par là parce qu'elles sont hautes sur pattes et que leur essieu est à un mètre du sol, mais pour nous, c'est une affaire. Il faut essayer de niveler tant bien que mal pour passer. On comble des trous, on fait sauter des blocs. Deux kilomètres de chemin nous réclament dix heures de travail. Nous appelons ça : la passe de Toksoun, parce que le vrai nom est impossible à retenir (1).*

10 septembre. — *Des soldats à présent. Nous en rencontrons par milliers. Des renforts qui montent à Khami pour étouffer la révolte. Notre contrôleur fait la causette avec un officier. — Si vous passez par Karachar, vous aurez du mal avec vos « charrettes », dit l'officier. Les miennes ont pu traverser à grand'peine sur des fascines et quelques-unes sont restées dans la vase. Mais ne vous en faites pas, qu'il dit, attendez! Dans un mois ou deux tout sera sec. Attendre un mois! Pourquoi pas un an?*

*Le soleil brûle. Les soldats défilent toujours par paquets. On se demande comment, à marcher ainsi dans le désert, ils peuvent tenir le coup. C'est vrai qu'ils sont à moitié nus et que tout leur barda est transporté sur des charrettes. A l'heure de la pause, on les voit tous assis par terre, au bord de la piste, en train de chercher leurs poux.*

11 septembre. — *Notre guide chantou nous fait faire un long détour pour éviter les marécages, mais il faut quand même les traverser en partie. Si les chenilles passent facilement, les remorques à roues s'enfoncent jusqu'au plateau de leur carrosserie. En les tirant de là, nous sortons des tonnes de boue. A Karachar, grand étonnement de la population. Les Chantous et les Mongols se jettent sur nous comme une volée de moineaux. Ils n'ont jamais vu d'autos.*

*Nous trouvons notre stock d'essence intact. Les autorités nous laissent passer. Tout irait bien s'il ne fallait pas traverser une rivière.*

14 septembre. — *Trois jours pour réparer le bac et construire un appontement. Quand tout est prêt, on embarque, mais les bateliers chantous commencent l'opération par*

(1) Passe de Munan Chosé Daban.

une fausse manœuvre. Le bachot se couche et prend l'eau. C'est un miracle que la première chenille ne plonge pas par six mètres de fond. Nous ferons nous-mêmes le transbordement.

15 septembre. — Ce soir la chenille de Gauthier a pris feu. Une fuite au réservoir d'essence. Je fais écarter les autres voitures et chacun saute sur son extincteur. Pendant cinq bonnes minutes il a fallu pomper comme des forcenés. Deux d'entre nous à plat ventre sous la voiture attaquaient le feu par en dessous. Les trois autres essayaient de l'étouffer par-dessus. Le feu éteint, on s'est regardé, pâles comme des morts. Je fais déboucher une bouteille de cognac. — Encore heureux qu'on soit tous là pour la boire, fait observer tranquillement Piat. C'est bête (1) tout de même, de s'être couchés sous les réservoirs sans réfléchir. Et s'ils avaient explosé! Quatre cents litres d'essence!... Tu te rends compte!

22 septembre. — Arrivés le 16 à Koutcha, déguisés en fariniers tant il y avait de poussière sur la route, nous campons dans une cour pour réparer nos deux réservoirs. Impossible de travailler : trop de curieux. Par centaines, les Chantous envahissent la place. On a beau fermer les portes, ils escaladent les murs. Tous les toits sont garnis de spectateurs. Le propriétaire de la maison vient trouver Carl en se frottant les mains : « Dites donc, j'ai une idée! Comme c'est demain jour de marché, on pourrait faire payer l'entrée de la cour. Un lan (2) pour voir les voitures; deux lans pour les toucher. » Il garantissait cinq mille lans de recette. — Faites une demande par écrit à M. André Citroën, 143, quai de Javel, Paris, a répondu Carl, toujours pince-sans-rire.

Repartis le 20 de Koutcha, nous arrivons le 21 au bord du Mouz Art. Quatre bras de rivière à traverser, tous larges et profonds. Un courant violent d'eau glacée qui provient de la fonte des neiges. Le gué où passent les cavaliers ne peut convenir aux voitures. Les Chantous nous en trouvent un autre en faisant passer plusieurs bourricots. Chaque fois que le bourricot tombe dans un trou d'eau, le courant le balaye jusqu'au prochain banc de gravier où il reprend pied. Excellent procédé pour baliser les hauts fonds.

Le lendemain 22, nous arrivons à Aksou.

Que de poussière cette journée-là! Jamais de ma vie je n'en ai tant vu sur une piste. On y enfonçait jusqu'aux genoux comme dans une couche de neige. Le bas du

(1) Cette « bêtise » était héroïque.

(2) Deux francs.



" AU BOUT D'UNE HEURE. JOURDAN, QUI EN EST A SON 25<sup>e</sup> VERRE D'ALCOOL..." (p. 182)  
De gauche à droite, assis : G. M. Haardt, Audouin-Dubreuil, Pecqueur. Le Fevre, Hackin, Jourdan.  
Debout et derrière la table : Sauvage, Sivel et Gauffreteau. A droite, assis et tête nue, l'Ambane.



« LE 12 SEPTEMBRE  
SANS TRANSITION,  
L'AUTOMNE FIT PLACE  
A L'HIVER... » (p. 183)



LA DESCENTE DU COL OULLOUG ROBAT, 4230 MÈTRES (p. 183)



« TOUT ÉTAIT D'UNE BLANCHEUR UNIFORME... » (p. 183)

radiateur la refoulait comme la proue d'un bateau. Les arbres étaient desséchés et tout blancs.

24 septembre. — *Défense de dépasser Aksou. Pourtant notre passeport est valable jusqu'à Kachgar. Impossible de se promener sans être accompagné de deux soldats, l'un devant, l'autre derrière. Carl pense que cette surveillance a pour but de nous empêcher de raconter à la population ce qui se passe à Khami.*

26 septembre. — *Premier télégramme de M. Haardt qui nous demande d'avancer à sa rencontre jusqu'à Maral Bachi. Le Père Teilhard insiste auprès des autorités pour qu'elles nous laissent partir. Rien à faire. On se ronge les ongles d'impatience. La surveillance est renforcée.*

8 octobre. — *Douze jours viennent de s'écouler. Ils seront là aujourd'hui. Ce matin, au réveil, un message nous est parvenu, signé Haardt : Arrivons midi avec soixante poneys et trente chameaux. Carl, hier déjà, ne tenait plus en place. Ce matin, il a disparu. Jo qui est dans le secret, me raconte qu'un Chantou est venu trouver Carl hier. — Ma fille est gravement malade. Elle va mourir. N'es-tu pas un peu docteur? — Non, répond Carl, mais ceux qui viennent ont un docteur parmi eux et je te le ramènerai si tu me prêtes un cheval*

*Un malin, ce Carl...*

\*  
\* \*

L'aube du 8 octobre.

Sous un grand ciel très vide et très clair, douze cavaliers pressent leur monture. Les chevaux sont à bout. Sauvage craint même que le sien n'ait plus la force de le porter pendant les derniers kilomètres. A neuf heures du matin, on les fait souffler. De fait, ils n'ont jamais été poussés à aussi vive allure. Oslamboï. Vingt kilomètres nous séparent d'Aksou; Audouin-Dubreuil pour la dixième fois déplie sa carte :

— Nous y serons, dit Pecqueur, vers midi.

— Voulez-vous parier, s'écrie Sivel avec impatience, que j'arrive là-bas à onze heures, en galopant ventre à terre et tant que ça peut!

Haardt sourit :

— Allons, Sivel, un peu de calme. Restons groupés, sagement. Il faut les rencontrer ensemble, pour que chacun garde l'illusion d'avoir été le premier à les avoir aperçus.

— Excusez-moi...

C'est Hackin qui vient de l'interrompre en lui touchant le bras :

— Là-bas, regardez...

Immobiles à présent, nous regardons tous ce que montre son doigt tendu : une tache grossissant vite, qui se déplace vers la gauche, puis qui se dirige droit sur nous.

— Quelque cavalier chantou, suggère Sivel.

— T'es pas fou, lui répond Morizet exalté; as-tu déjà vu un Chantou avec une culotte de cheval (sa vue était excellente), des bottes, une chemise kaki à manches courtes, pareille à la nôtre?

Le cavalier a fait du bras, un geste qui ressemble à un signal ou à un baiser. Il agite son chapeau. Toutes les questions qui montent du cœur s'arrêtent dans notre gorge.

— Carl, s'écrie soudain Hackin. Mon adjoint! C'est Carl...

On distingue à présent une barbe d'un blond clair, des lunettes... un visage qui rayonne. Sourire qui fait éclore chez nous douze sourires, tous pareils. Encore cinquante pas... A quelques mètres, Carl met pied à terre :

— Monsieur Haardt..., me voilà.

— Seul?

La joie le fait bredouiller :

— Seul... C'est-à-dire .. Oui, les autres sont là-bas. Aksou est encore à trente-cinq *li* (1). Ils voulaient tous venir à votre rencontre, mais il faut que je vous explique... les Chinois... enfin, nous sommes surveillés. J'ai pu venir en cachette... parce qu'un brave homme de Chantou m'a procuré ce cheval à la dernière minute. Vous... — il ne sait plus ce qu'il dit — comment allez-vous?

En chœur, douze voix répondent :

Ça va!

Comment expliquerait-il en quarante minutes un passé de quatre-vingt-dix jours? Haardt ne réclame que l'essentiel. Alors Carl raconte éperdument.

(1) Une quinzaine de kilomètres.



Il raconte l'avance des voitures dans le désert de Gobi, l'hostilité déclarée des savants chinois, leur opposition constante, le pacte de Sou Tchéou, l'arrivée inopinée du convoi au milieu d'une bataille, Petro resté dans la ville de Khami assiégée par les rebelles, Point et son groupe bloqués à Ouroumtsi par ordre du gouverneur, les ruses employées pour communiquer par radio en dépit des Chinois...

— 'Tous en bonne santé?

— 'Tous, oui, sauf Kégresse... une crise d'appendicite.

Une rivière encore. Plus que dix kilomètres, plus que cinq, plus que deux. Dernier quart d'heure d'une chevauchée de quatre-vingt-huit jours. Sous les pieds des chevaux monte une poussière dorée dans un chemin taché d'ombre bleue et que borde un ruisseau. Près du ruisseau, un pêcheur en salopette, manches retroussées, lâche sa canne, lève les bras, accourt :

— Vous tous, enfin!... On vous attendait depuis un bon moment, vous savez!

— Mon Père... mon cher et grand ami!...

Accolades. Chacun de nous met pied à terre et tire son cheval par la bride.

— Maurice!

De joie, là-bas, un petit homme vient de lancer son béret en l'air. Il accourt. De plus près, on s'aperçoit que ses cheveux ont beaucoup grisonné depuis six mois. Derrière lui, les vétérans de la *Croisière Noire* et des raids africains : Clovis Balourdet, Piat, Remillier...

— Bonjour, Gauthier!

Sauvage fredonne la *Marche nuptiale*. Des Chantous regardent défiler cette allégresse en marche. Ils se caressent la barbe sans comprendre.

— Alors, Maurice, interroge Haardt, en hésitant un peu, est-ce loin encore?

— Le cantonnement? Tout près.

— Et... où sont-elles?

Le chef mécanicien a compris. Il cligne de l'œil : « Là dans la cour. »

Les quatre voitures sont là, exactes au rendez-vous, étincelantes, aussi

neuves que si elles venaient de sortir de l'usine. Quatre puissants symboles de réussite.

— Des symboles ! proteste Maurice, dites plutôt des réalités !

Il nous fait tâter le cuir des coussins, ouvre des panneaux de duralumin, sort une valise...

— Attendez, ce n'est pas tout...

Sous une tonnelle, parfaitement, dix-neuf couverts d'acier chromé scintillent sur une nappe étincelante, décorée de roses et d'œillets pourpres. Hors-d'œuvre, poulet rôti, pommes frites, salade et crème renversée, café, cognac...

— J'espère que vous avez faim !

Pour l'instant on a plutôt la gorge un peu serrée.

Nous nous regardons comme si nous avions traversé l'Asie par des voies souterraines, en l'attaquant des deux côtés, éblouis à présent de nous retrouver au grand jour.

— Ces Messieurs sont servis, annonce gravement Remillier.

\*  
\* \*

— Docteur, vous savez qu'il n'y a plus de kélène (1) dans le tube !

Hackin, avec les pinces, maintient l'écartement de la plaie. Sivel qui fait fonction d'infirmier casse les tubes, à la demande. Maurice avec une torche électrique éclaire le champ opératoire et les mains du docteur. Iacovleff est chargé de l'anesthésie.

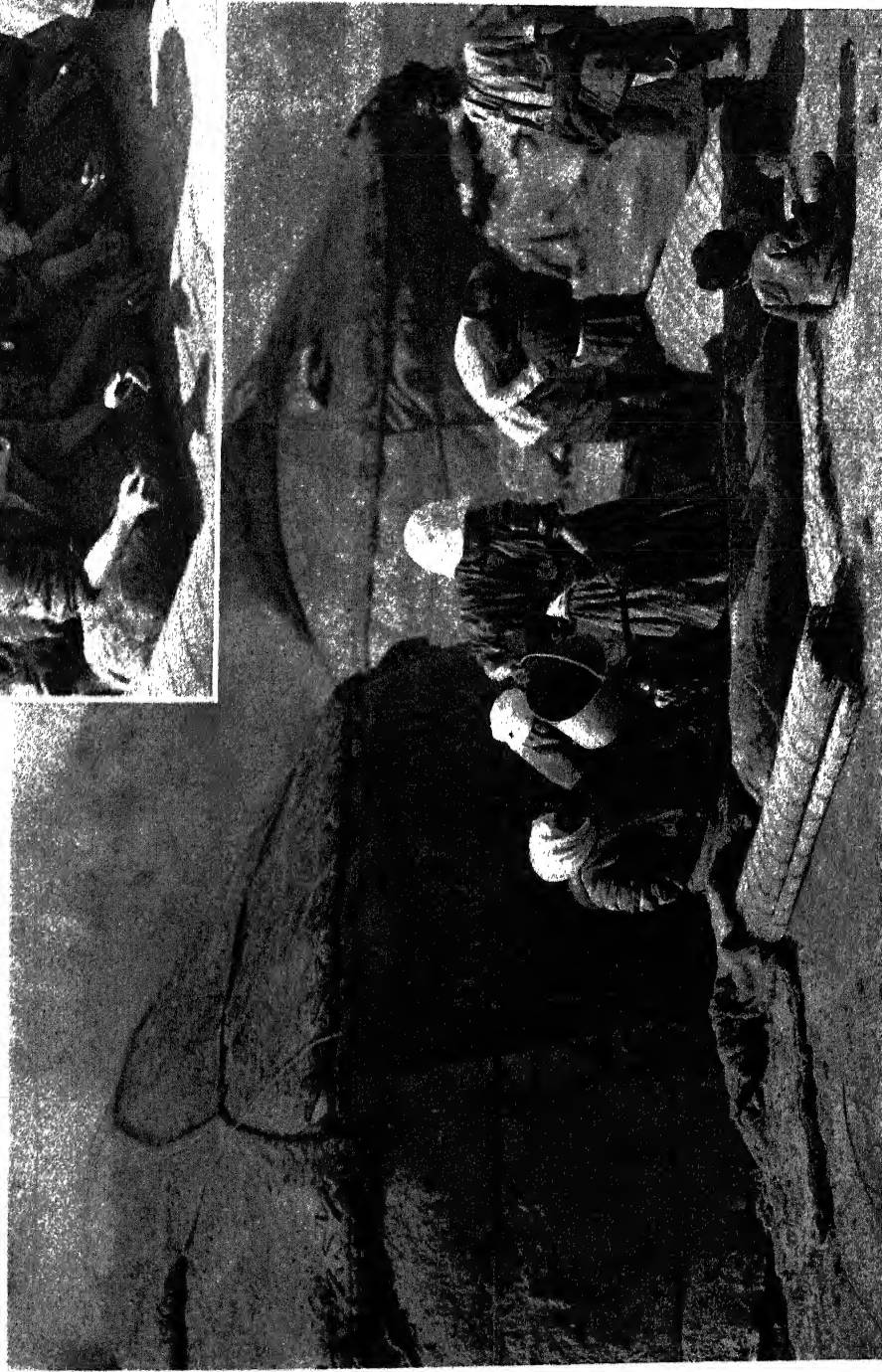
Comme la nuit est très sombre on distingue mal, à la lueur des étoiles, l'installation du campement dans cette cour de ferme chantoue. Seule l'ombre de Haardt penché sur une carte se profile nettement dans le carré de lumière que dessine, sur le plancher d'une grande véranda de bois, l'embrasure de sa fenêtre éclairée.

C'est l'encoignure de cette véranda que Jourdan a transformée tout à l'heure en table d'opération. D'une valise poussiéreuse, il a sorti les boîtes scellées qui contiennent les instruments stérilisés à Beyrouth. Sur une table

(1) Chlorure d'éthyle.



FABRICATION DU FEUTRE



LA YOURTE : HABITATION INGÉNIERUSE QUI N'EXIGE QUE  
DES MATÉRIAUX D'ORIGINE ANIMALE ET VÉGÉTALE (p. 184)



LE « BOUSKACHI », JEU KIRGHIZE, SORTE DE RUGBY  
OU LA BALLE EST REMPLACÉE PAR UN MOUTON

FEMMES KIRGHIZES

pliante de campement il a préparé ses tubes de catgut et de crins, ses compresses, ses flacons de teinture d'iode et d'alcool.

Chirurgie d'urgence. Les parents de la petite fille ont été prévenus des risques que comporte cette intervention tardive, mais sans laquelle, a tenté de leur expliquer le docteur, cet abcès du foie peut en évoluant s'ouvrir dans le ventre et devenir fatal.

Sans avoir la notion de ce que peut être un acte chirurgical, le père et la mère ont confiance.

La petite fille d'Aksou s'est endormie sans plus d'appréhension qu'une petite fille de Belleville.

Jourdan incise l'abcès; il nettoie, éponge, explore avec le doigt et trouve comme il le prévoyait un orifice profond passant entre deux côtes; c'est bien un abcès du foie. Il enfonce à présent dans le « trajet » un gros drain de caoutchouc.

— Docteur, répète Iacovleff anxieux, vous savez qu'il n'y a plus de kélène dans le tube!

— Mais mon cher, lui répond paisiblement Jourdan, je ne vous en demande pas...

Il fait son pansement. A peine a-t-il terminé que la petite fille se réveille.

Une angoisse pesait dans la nuit. Le silence de Williams et l'interruption d'activité chez tous en étaient les indices.

— Hé bien? interrogea Sauvage, le visage crispé.

— 'Tout s'est passé le mieux du monde, répondit Jourdan.

Mais les soucis post-opératoires sont aussi importants que l'opération elle-même et nous quittons, hélas, Aksou le lendemain matin. Or le pansement doit être visité chaque jour et le drain vérifié.

— Il le laissera en place pendant cinq jours (1), dit Jourdan. Le cinquième jour, *après s'être lavé très soigneusement les mains*, il enlèvera le tuyau de caoutchouc et il nettoiera la plaie à l'alcool. Puis il remettra les compresses et les bandes.

Ainsi par l'intermédiaire de Hackin qui traduit en persan et de Mahmoud, propriétaire de la ferme, qui traduit du persan en turki, le docteur

(1) On risquait en le laissant davantage de provoquer une hémorragie secondaire.

---

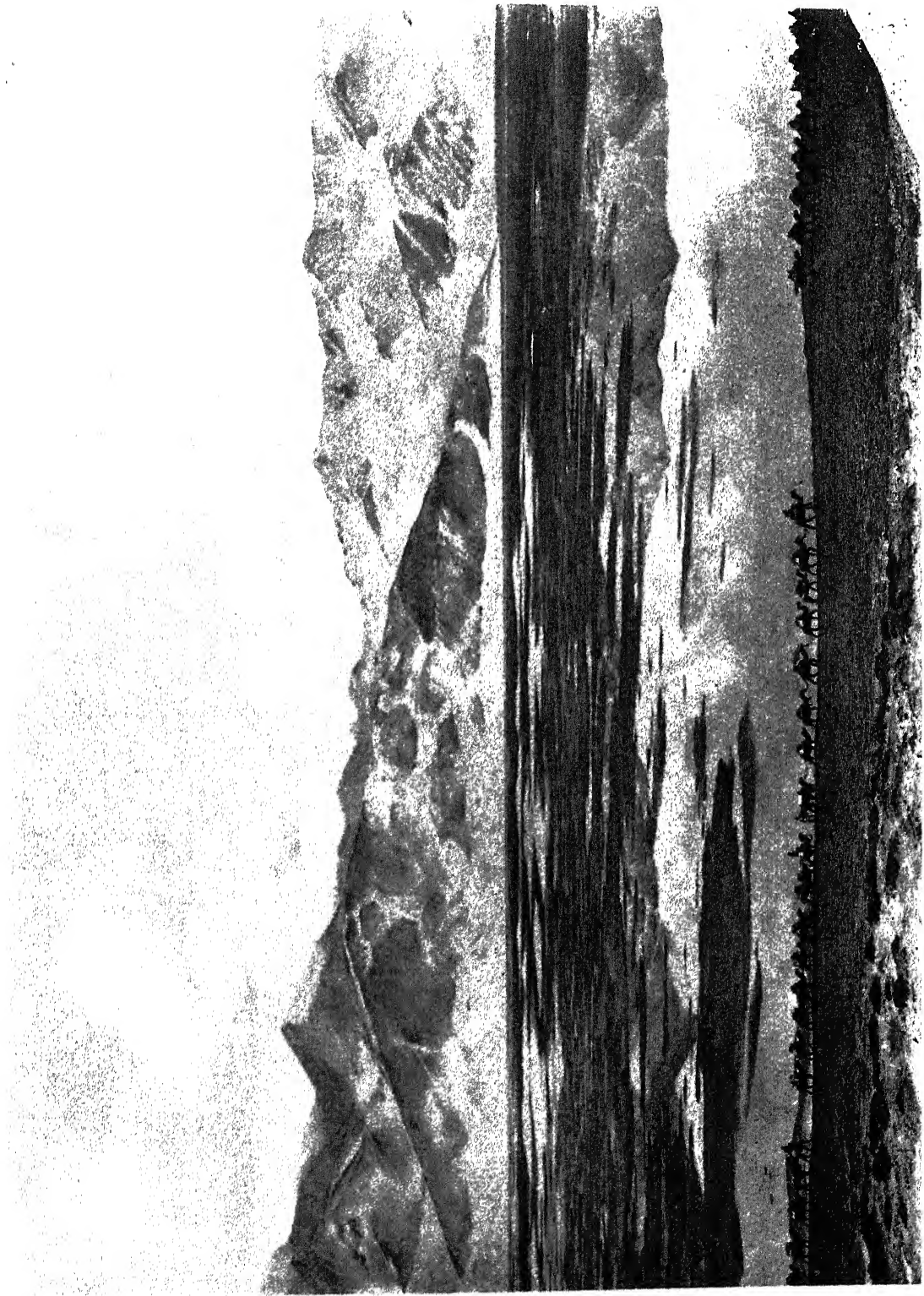
essaye de faire comprendre au malheureux père que de lui seul à présent dépend la vie de son enfant.

— Je viendrai la voir avant de partir.

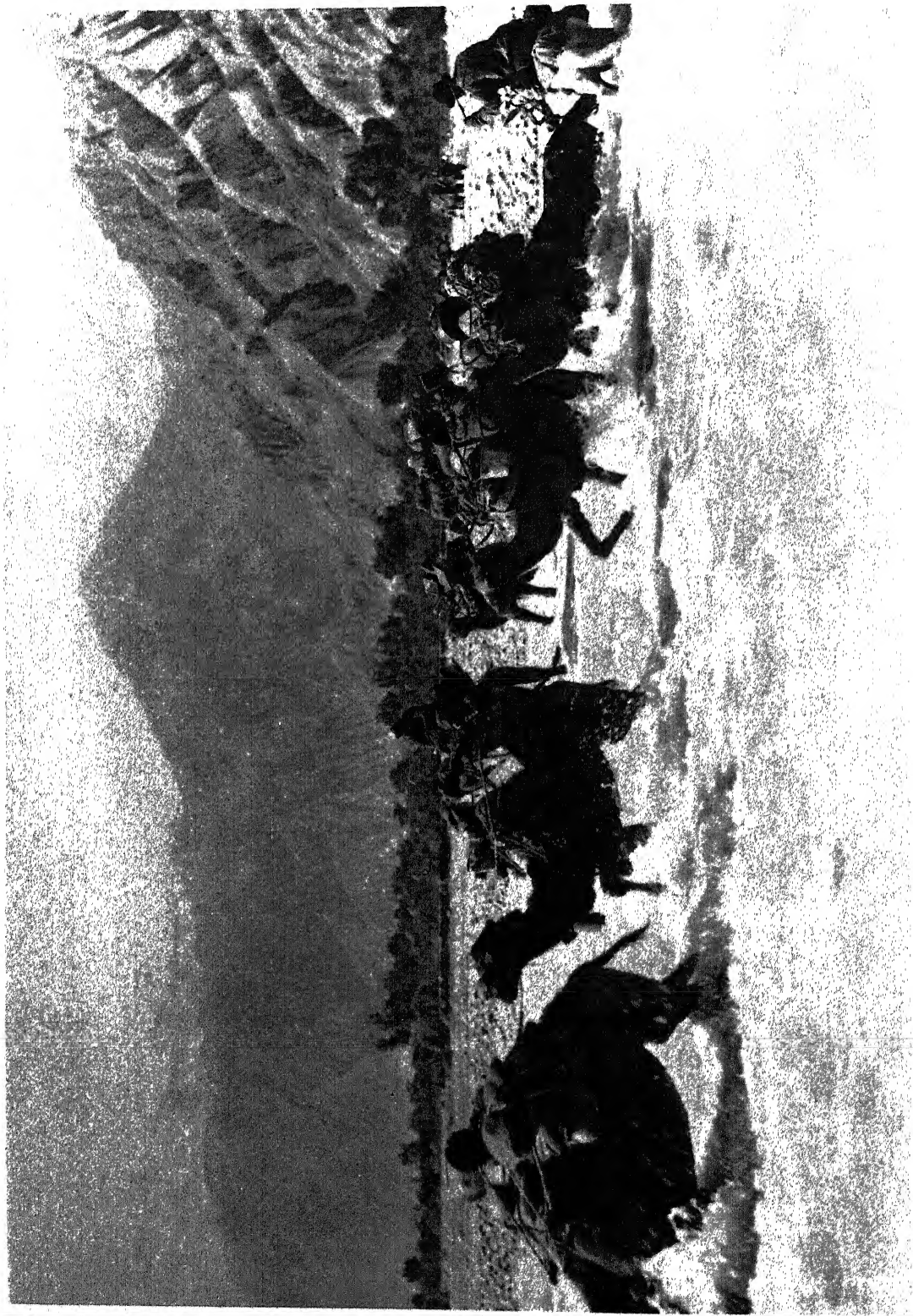
\*  
\* \*

Il la retrouva le soir même dans l'unique pièce d'une mesure en torchis éclairée à la chandelle. Couchée sur le sol, sans matelas, la petite fille était tout à fait réveillée.

Elle le reconnut et sourit à cet étranger qui, venu de si loin, s'était occupé d'elle.







• ON TRAVERSA LE GHIZ SEIZE FOIS DANS LA MEME JOURNÉE... • (p. 185)

## LA PASSE DE TOKSOUN

*POINT S'EFFORCE SANS SUCCÈS DE DÉLIVRER PETRO. — ATTENTE DÉPRIMANTE A OUROUMTSI. — HISTOIRE DE PETRO ET SIÈGE DE KHAMi. — RENCONTRE DE HAARDT ET DE POINT.*

**A**INSI la première jonction du groupe Pamir avec l'avant-garde du groupe Chine venait de se faire à Aksou. Mais cette autorisation d'envoyer quatre voitures à la rencontre de Haardt n'avait été obtenue du Maréchal King qu'en échange d'un service important. Le lecteur se souviendra que Point avait promis d'établir une liaison radio-télégraphique — dominant, dominant, — entre l'état-major de l'armée du Sinkiang et la capitale.

C'est pourquoi le 6 septembre, jour du départ de Maurice vers Aksou, Point prenait une direction opposée, vers l'Est, pour se rendre à Ta Che T'ou, quartier général des troupes chinoises aux confins de la zone de dissidence. Accompagné du mécanicien Chauvet et du boy-interprète Li, il emmenait également Kervizic pour réparer le petit poste de 60 watts, installé déjà aux armées mais que les Chinois n'avaient jamais pu faire fonctionner.

Deux jours plus tard, sur place, Kervizic comprit immédiatement pourquoi. Le poste était enfoui dans le creux d'une gorge, endroit certainement le plus défavorable à la propagation des ondes. L'ayant fait installer, après une rapide étude du terrain, en lieu découvert, Kervizic entra une heure après en communication avec Ouroumtsi. L'appareil marchait admirablement. Le troisième jour, Point se présenta devant le général Tchang, commandant en chef :

— Le poste fonctionne et ma mission est terminée. Comme convenu avec le Maréchal, je vais tenter à présent d'atteindre Khami où mon camarade Petro est bloqué depuis soixante-douze jours.

— Je ne suis pas au courant. Avez-vous un *houchao* ?

Point présenta son passeport spécial pour se rendre à Khami, signé du Maréchal. Sans l'examiner, Tchang le prit et le déchira en quatre morceaux :

— Le Maréchal gouverne la province, mais c'est moi qui commande ici. Vous resterez à ma disposition tant que je le jugerai bon.

Point ne répondit rien. Il s'était méfié et ses dispositions étaient prises depuis la veille. Tout son monde attendait dans le camion qui ronflait devant la porte. Vif comme l'éclair, Point sorti par la fenêtre grimpa sur le marchepied et l'on démarra à toute allure, sans tourner la tête. Trois kilomètres plus loin, les avant-postes chinois étaient dépassés. Seuls.

Ils roulaient à présent dans un bled qui n'était occupé par personne. Zone peu hospitalière, entre deux lignes ennemies et où, quelque part, ici ou là, devaient se trouver les premiers piquets de Chantous rebelles.

— Stop !

On regarda la carte. Tchi Kou Tsin Tzé se trouvait encore à trois kilomètres, vers l'Ouest.

— C'est le premier point d'eau, dit Chauvet. Nous les rencontrerons là.

Mais à Tchi Kou Tsin Tzé, pas un Chantou. Rien que des Chinois, ou plus exactement que des cadavres de Chinois : tout ce qui restait de l'armée du général Liou (1). Des milliers de charognes que la chaleur de ces régions, jointe à la sécheresse, avait momifiées. Mannequins de cire verdâtre, aux yeux vides, becquetés depuis deux mois par les vautours, et plus terrifiants que des squelettes.

Au delà de Tchi Kou Tsin Tzé, le camion s'engagea dans la montée du col. Il avançait très lentement. La pente était forte et le sable mou. Deux murailles de rocs allaient, se rapprochant jusqu'au sommet. On ne voyait toujours personne.

Bzz... Bzz... Bzz.

Trois coups de feu et déjà deux projectiles logés dans l'arrière du camion. Une autre balle vient de soulever un flocon de poussière.

— Demi-tour !

(1) Cf. page 147.



Et l'on redescendit trois fois plus vite qu'on était monté. De nouveau la carte :

— Si nous tournions à gauche pour gagner Khami par Pitchang et le grand désert?

— Je veux bien, répondit Chauvet, mais... attention à l'essence. Nous n'en aurons pas assez. Le détour est considérable.

Point devint sombre. C'était l'abandon définitif de Petro.

Pour revenir à Ouroumtsi, il fallut naturellement repasser par Ta Che T'ou, c'est-à-dire retomber dans les griffes du général Tchang qui fit — comme bien on pense — arrêter aussitôt le camion. Il demanda ironiquement à Point si sa promenade avait été bonne, ajoutant qu'il était bien content de le revoir, car le petit poste était de nouveau en panne.

Rien d'étonnant à cela, puisqu'on l'avait réinstallé au fond de la gorge.

— Pourquoi l'avez-vous déplacé?

— Pour raisons stratégiques, répondit gravement Tchang. Il était beaucoup trop en avant. Je ne tiens pas à exposer la vie de mes soldats. Déplacez-le, mais en arrière.

Kervizic avait rétabli la liaison le soir même, mais les soldats campaient en rond autour d'eux. Point était surveillé. Il ne s'échapperait plus, cette fois.

Il s'échappa le lendemain, et si rapidement que les soldats en restèrent bouche bée. Lorsqu'ils se précipitèrent sur leurs armes, le camion avait disparu.

Ce fut une randonnée épique dans la nuit. Le ciel était éclairé derrière les quatre fuyards par les fusées d'alerte que lançait le poste chinois. Un campement d'arrière-garde, quelques kilomètres plus loin, fut traversé « plein gaz » devant des soldats ahuris qui couraient en tous sens, croyant à une attaque. D'une traite cinquante kilomètres furent parcourus jusqu'au premier village : un dépôt d'essence militaire.

— Ordre du commandant en chef. Il me faut un bidon de 50 litres. Dépêchez-vous!

Le gardien du parc s'inclina et fit apporter l'essence.

A deux heures du matin, la lueur des phares éclaira la muraille d'une grande ville. C'était Kou Tcheng Tzé, le port caravanier du Sinkiang. Porte fermée.

— Ouvrez !

Une voix répondit en chinois :

— On n'ouvre jamais la nuit. Les clefs sont chez le Gouverneur.

— Réveillez le Gouverneur et dites-lui que par ordre du Général en chef, M. le Conseiller technique doit se rendre de toute urgence à Ouroumtsi pour une mission de haute importance.

Li, inspiré, venait de trouver cette formule. Était-elle un sésame ? Une demi-heure s'écoula. Puis la serrure grinça et la porte s'ouvrit, livrant passage à un officier suivi de six hommes. Angoisse.

L'officier s'excusait : « J'espère que vous n'avez pas trop attendu, mais vous savez que la nuit, les clefs sont toujours placées sous l'oreiller du Gouverneur. » Et il escorta en personne M. le Conseiller technique jusqu'à l'autre porte qu'il fit également ouvrir.

Le camion repartit en trombe. Le soir même il arrivait à Ouroumtsi.

Point s'attendait à ce que M. Tchen lui fit aussitôt grief de son escapade mais le méfiant diplomate n'en souffla mot. Deux jours plus tard, ce fut autre chose qu'il lui reprocha.

Il accusa le lieutenant de vaisseau Point d'avoir fait de la propagande antimilitariste sur le front et d'avoir refusé de réparer le poste de radio. Ces agissements, ajoutait le général Tchang dans son rapport, m'ont obligé à le « renvoyer » (1).

Le général Tchang pouvait-il admettre, sans « perdre la face » que trois Français surveillés de près, eussent réussi à s'évader deux fois de son quartier général, à réquisitionner son essence et à se faire ouvrir en pleine nuit la ville la plus riche et la mieux gardée de toute la province.

\*  
\* \*

Immobilisés depuis deux mois et privés de la joie d'aller à la rencontre de leur chef vers Kachgar, Brull, Delastre, Reymond et tous les autres, après avoir quitté le Camp de la résistance, se sentaient isolés, pour ne pas dire

(1) Accusations stupides, auxquelles Point naturellement ne comprit rien car il est difficile à un Européen de concevoir à quel degré la question de « face » est importante pour un Chinois.

abandonnés. Leur nouveau cantonnement était situé dans la « factoria », l'ancienne concession russe d'Ouroumtsi.

Brull enfermé dans sa chambre, volets clos, ne sortait presque plus. Point le retrouva devant une grande table chargée de papiers, allumant sa trente-huitième cigarette de la matinée, et entièrement absorbé par son travail.

— Bonjour, Brull, quoi de neuf?

— Mon cher, je crois avoir découvert ce matin, un procédé mécanique permettant de décrire une courbe à quatre branches, répondit-il sans lever la tête.

— Et à part ça?

— Rien.

Delastre, qui habitait une yourte installée dans la cour (la maison n'était pas assez grande pour contenir tout le monde), collait dans son album, par numéros de série, ce qu'il appelait sa documentation sur les mœurs chinoises : les petites images qu'on trouve dans les paquets de cigarettes *Hatamen*. Tout autour de lui et sur le sol, étaient amoncelés des tapis de Khotan, des peaux de renards et de lynx. Une corbeille d'œufs, une couple de poulets et un sac de riz avaient été déposés près de la porte à laquelle était attachée une brebis.

— Ce sont les cadeaux de ma clientèle. Je ne peux pas les refuser. Hier on voulait m'apporter une vache...

Tout le monde s'ennuyait ferme. Et puis la surveillance devenait odieuse. Le moindre geste était épié. La cour était toujours encombrée de militaires ou de civils, tous espions. Au bout de quinze jours, Point n'y tint plus. Il s'échappa une fois encore la nuit à cheval pour tirer l'ibex et le mouflon. Huit jours de liberté heureuse à la limite des neiges, dans les monts Célestes, parmi les Kasaks, gens simples et hospitaliers qui lui apprirent à chasser l'aigle, comme dans l'Europe du moyen âge on chassait au faucon.

Au retour, l'atmosphère d'Ouroumtsi lui parut encore plus déprimante. Pas de courrier de France, pas de nouvelles : ni de Haardt, ni de Maurice, ni de Petro. Qu'était devenu Petro? Les Chinois n'en savaient rien. Depuis le début de juillet ils n'avaient aucune nouvelle de Khami qui pouvait être assiégé, pris ou saccagé sans qu'on en fût informé car aucun courrier, ni à pied ni à cheval,

n'avait réussi à traverser le désert où les points d'eau étaient occupés par les rebelles.

Quant aux troupes du maréchal Tchang, elles n'avaient toujours pas pris l'offensive.

\*  
\* \*

21 octobre. — Trois heures du matin. Quelqu'un frappe violemment à la porte.

— Hello!... Ouvrez donc!

Point bondit hors de son lit.

— C'est Petro! crie-t-il à Kervizic. Je reconnais sa voix. Ouvrez! Nom de D...!

— Je ne trouve pas la clef...

— Ouvrez sans clef!

Sur le seuil, éclairé par une lampe de poche, apparaît un visage brûlé de soleil, amaigri, aux yeux enfoncés dans les orbites.

— Petro, mon vieux Petro!...

Point en pyjama ouvre tout grand ses bras.

— Comment êtes-vous venu? Seul?... A pied?

— Avec Goumbô, dans le camion.

— Comment... le camion est là? Vous avez donc retrouvé la cloche d'embrayage et la caravane?

— Je crois bien, répond Petro, que la caravane est fichue... avec la cloche d'embrayage et tout le reste.

— Alors?

— Alors, j'ai refait la pièce. Pas moi-même, mais j'ai eu la chance de trouver à Khami un forgeron comme il n'en existe pas beaucoup dans le monde; un véritable virtuose de l'enclume, qui m'a forgé au marteau une cloche de fer. Elle pèse trente kilos de plus que l'ancienne, mais je vous jure qu'elle est solide.

— Comment êtes-vous sorti de Khami? Racontez vite! La ville est donc délivrée?

— Non, pas encore. Mais c'est toute une histoire, et je meurs de faim. Donnez-moi à manger.

Ils entrèrent dans la maison. Pour commencer Petro vida coup sur coup deux bouteilles de lait, puis il engloutit une omelette de six œufs et attaqua un gigot entier dont bientôt il ne resta plus que l'os. Point, Brull, Delastre, Kervizic, tous le regardaient. Après avoir achevé un reste de tarte aux pommes et bu sa troisième tasse de café, Petro soupira : « Dites donc, on se nourrit bien à Ouroumsi ! Cela me change rudement du pain de sorgho et des entrecôtes de chameau crevé, qu'on ne mangeait pas tous les jours encore, à la fin de mon séjour...

— Commencez par le commencement, supplia Brull. Racontez ce qui vous est arrivé depuis le jour où nous nous sommes quittés. C'était le...

— Le 30 juin, il y a presque quatre mois, répondit Petro.

Et il commença son histoire.

#### HISTOIRE DE PETRO

— Après votre départ, je suis rentré dans la ville où par ordre du général Djou, le commandant en chef, on me logea dans la plus belle maison de Khami qui appartenait à un riche musulman nommé Yalbas. Comme vous devez vous le rappeler, j'avais envoyé le guide Pô à la recherche de notre caravane, avec des instructions précises : « Si tu ne peux pas ramener toute la caravane, enterre son chargement dans le sable, renvoie les chameaux en arrière, mais quoiqu'il arrive, rapporte-moi la caisse n° 133. » C'était elle qui contenait la cloche d'embrayage. J'avais pleine confiance dans le vieux Pô, ancien contrebandier d'opium, qui se débrouillerait toujours pour passer entre les deux lignes de combattants.

J'étais donc certain d'avoir ma cloche d'embrayage dans trois ou quatre jours. Certain aussi de pouvoir partir en dépit de quelques patrouilles chantoues qui commençaient à rôder aux environs de la ville.

A la vue de ces cavaliers, les Chinois avaient fermé les portes et la garnison aux créneaux s'était mise à tirer toute la nuit. Le jour suivant, stupeur. Deux Chantous envoyés par le général rebelle Mâ Djoung Ying apportèrent une lettre, exigeant qu'on rendit la place. Ayant lu la lettre, le vieux Djou fit décapiter en sa présence l'un des deux messagers. — Tu rappor-

teras cette tête à Mâ Djoung Ying, ordonna-t-il à l'autre. Et tu lui diras qu'il n'y a pas de réponse!

Le jour suivant, Pô n'était toujours pas revenu et dans la nuit je fus réveillé par un vacarme épouvantable : fusillade, coups de canon, cris sauvages. Que se passe-t-il?

Yalbas, mon hôte, me répondit : « Les Chinois sont des lâches. Ils tirent parce qu'ils ont peur de l'obscurité! » Un de ses serviteurs, monté sur le toit pour voir, dégringola presque aussitôt en hurlant. Il venait de recevoir une balle dans le bras.

De la lucarne d'où nous regardions à présent, Goumbô et moi, nous pouvions observer le lit de la rivière et le glacis ouest des remparts éclairé comme en plein jour par les fusées lumineuses. Au pied de la muraille tout était désert, mais au delà, dans les buissons et derrière les murs de ferme, des lueurs brèves s'allumaient par milliers. C'était le tir des rebelles, dirigé sur les créneaux pour empêcher les Chinois de montrer leur tête.

Soudain ce fut une ruée sur le glacis. En tête accouraient des hommes habillés comme des paysans (1), porteurs de hautes échelles qu'ils s'efforçaient d'appliquer contre la muraille. Ils étaient poussés plutôt que suivis par une troupe d'assaut composée, elle, de vrais soldats armés de coupe-tête : les Doun-ganes de Mâ Djoung Ying.

*Iouh...* A ce cri de guerre aigu et prolongé, hurlé par cinq mille gorges, répondit aussitôt le *Taâ!*... guttural et sauvage des assiégés. En dépit d'un feu meurtrier, les échelles se dressaient maintenant un peu partout, et sur chaque échelle, opiniâtres, avec une agilité de singes rouges, les rebelles montaient à l'assaut, l'un suivant l'autre.

Alors les Chinois cédant à quelque instinct naturel et oubliant leur fusil, se défendirent en vrais fils de Han, repoussant leurs agresseurs à coups de pique et de hache, les écrasant sous des rocs, les aveuglant d'étope enflammée, leur lançant au visage des grenades que, dans leur excitation, ils oublièrent d'armer et qu'ils jetaient comme des pierres.

Le vacarme de la fusillade et du canon avait cessé. On pouvait entendre à présent le vrai bruit du corps à corps, avec le frémissement des armes, les

(1) C'étaient des Chinois du Kansou que Mâ Djoung Ying avait enrôlés de force et qu'il traitait en esclaves.

予既欽慕哈爾君之賢以不得見  
為憾今幸邂逅相遇彼此投契而引  
以為友矣君又以把晤無多遜爾言  
別皆不能無惜是像為哈爾之友雅閣  
福天繪贈今以轉贈  
哈爾所作別紀念云爾 世夫馬德武敬贈



*Alexandre Iacovleff*  
21/2/1931  
*Kashgar*

S. E. MA-CHAO-OU, TAO TAI DE KACHGAR (p. 189).  
Dessin d'Alexandre IACOVLEFF



« APPELÉS PAR LES ANGLAIS « TURCS DE L'EST », PAR LES RUSSES « SARTES »  
 ET PAR LES CHINOIS : « CHANTOUS » CES BRAVES GENS NE SE CONNAISSAIENT  
 D'AUTRE NATIONALITÉ QUE CELLE DE LEUR OASIS. » p. 190

LES PETITES FILLES CHANTOUES (p. 200)



cris de douleur et de rage, que trouait par instant la détonation sèche d'un coup de revolver. Les Dounganes ici et là avaient réussi à s'accrocher aux créneaux. Nombre d'entre eux retombaient dans le vide, percés de part en part ou les mains coupées. Mais aussitôt d'autres les remplaçaient et l'on se battait déjà sur la muraille.

— Tout à fait notre Moyen âge, dit Point.

— Pas exactement, si vous voulez bien vous imaginer qu'à ce moment critique — je croyais la partie perdue pour les Chinois — une mitrailleuse, une seule, silencieuse jusqu'alors et probablement oubliée dans l'affolement général, se réveilla. Installée dans un blockhaus et prenant d'enflade les assaillants, elle faucha tout ce qui se trouvait sur le glacis qui, en une minute, fut couvert de cadavres. L'assaut était repoussé. Il y en eut trois autres dans la même nuit, chaque fois moins violents d'ailleurs, et sans résultat. Le lendemain, calme complet.

— Pourquoi les Chinois n'ont-ils pas tenté alors une sortie?

— Ils eussent pu le faire sans grand danger, répondit Petro. Le général Djou avait été informé par un sorcier chamaniste, que le rebelle Mâ Djoung Ying avec tous ses Dounganes, se préparait à partir vers Barkoul. Deux jours plus tard il ne restait plus autour de Khami qu'un millier de Chantous pour bloquer une garnison de 6000 soldats chinois. Seulement le vieux Djou se méfiait du sorcier et de ses renseignements. Il craignait un piège. Personnellement je crus, moi, le moment favorable de sortir pour obtenir quelques détails sur ma caravane et le vieux Pô. Il me suffit d'aller trouver le colonel commandant la porte Ouest, de lui faire un cadeau (une jumelle prismatique) pour qu'il me fasse non seulement sortir, mais pour qu'il me promette — ce qui avait son importance — de me laisser rentrer.

— Et vous avez pu effectivement rentrer?

— Oui, mais seulement huit jours plus tard. Sorti de la ville, et aussitôt fait prisonnier, je suis amené au quartier général des rebelles. Là, j'apprends que Mâ Djoung Ying, rentré de Barkoul le jour même, s'est emparé de ma caravane, qu'il a réquisitionné les chameaux pour ses besoins et qu'il a réduit en esclavage tous nos chameliers. Non seulement il ne veut pas me rendre mes caisses, mais il ordonne qu'on m'expédie quelque part, dans les montagnes

avec les autres prisonniers, comme gardien de troupeau. Et j'y serais peut-être encore aujourd'hui, si je n'avais fait la connaissance d'un certain colonel Kemal, ancien officier de la garde impériale turque, chef d'état-major de l'armée rebelle, qui me garda près de lui.

Mon seul désir était à présent de rentrer dans Khami pour retrouver Goumbô et le camion. Je désespérais d'y parvenir lorsqu'une occasion se présenta. Après de nouveaux assauts, la ville semblait prête à se rendre. Mais Mâ Djoung Ying, en dépit des ouvertures qui venaient de lui être faites, était peu disposé à envoyer de nouveaux parlementaires, se rappelant comment on avait reçu ceux qu'il avait déjà envoyés.

— Je serai ce parlementaire, dis-je.

Il accepta, et le même jour, escorté par des cavaliers dounganes, je fus conduit jusqu'aux avant-postes rebelles. Au delà il me fallait continuer seul, en agitant un mouchoir blanc. Je distinguais déjà dans chaque embrasure de la muraille, le canon des fusils braqués sur moi. Arrivé à dix mètres de la porte Ouest, quelques soldats se précipitèrent sur mon cheval et me désarçonnèrent. L'un d'eux m'avait déjà ajusté au bout de son fusil lorsque la porte de la ville s'entr'ouvrit. Le colonel m'avait reconnu. Il repoussa d'un coup de pied mon agresseur, dont le coup de feu partit en l'air. Le cadeau de la jumelle n'avait pas été superflu.

Me voilà donc amené au Yamen du vieux Djou. Il était en train de présider un conseil de guerre composé des quatre Colonels, chefs de secteurs, du Commandant de la milice et du Commissaire aux vivres. Tout ce monde me harcela de questions jusqu'à ce que le Général, frappant sur la table, eût imposé le silence :

— Vous avez vu Mâ Djoung Ying?

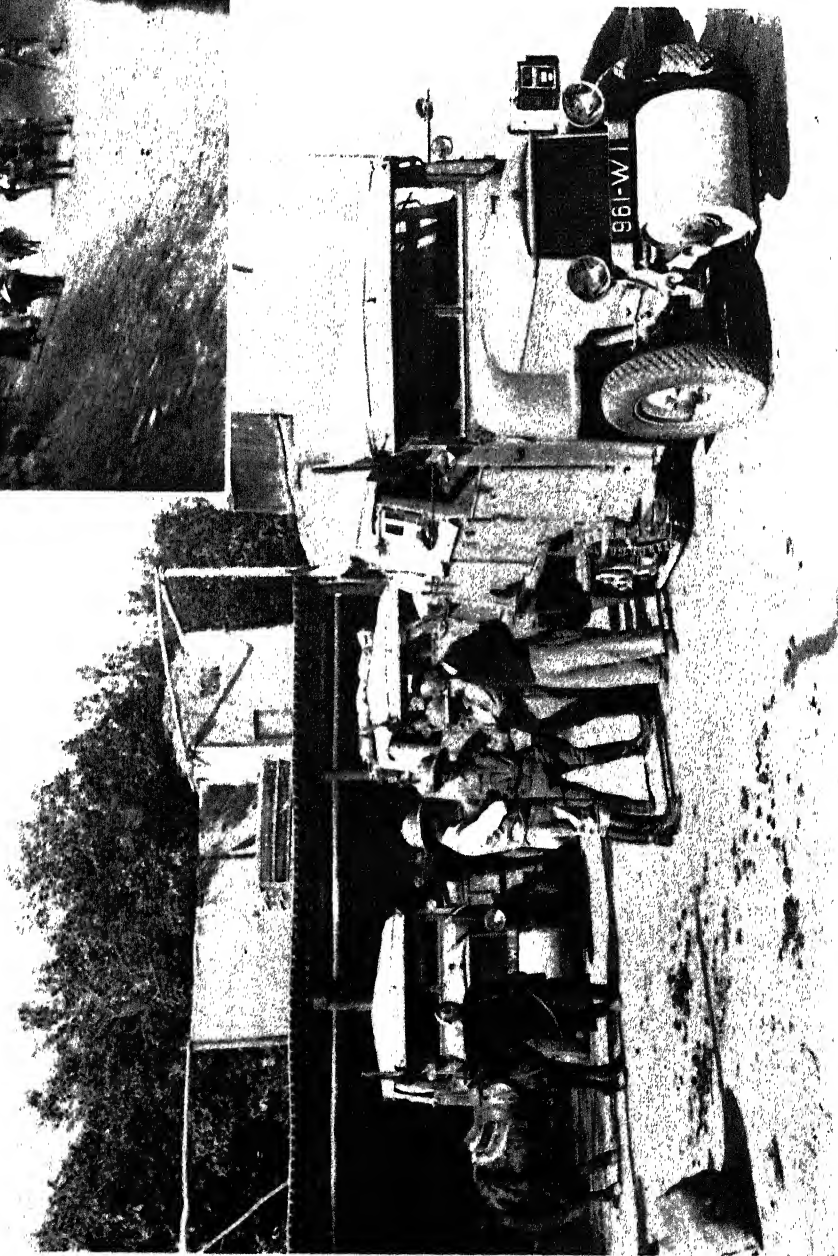
— Oui.

— Est-il vrai qu'il n'ait que vingt et un ans?

— C'est vrai.

— Messieurs, dit alors Djou, en se tournant vers les membres du conseil — il s'était dressé avec effort, soutenu aux coudes par deux soldats — j'ai quatre-vingt et un ans. Et ces cheveux que vous voyez, étaient déjà gris longtemps avant que Mâ Djoung Ying n'ait vu le jour. Comment osez-vous me

VOUS TOUS, ENFIN... ON VOUS  
ATTENDAIT DEPUIS UN BON  
MOMENT. : p 197





À LA LIMITE DES NEIGES BASSELS MONTES QUARTIER DE

demander de rendre la ville à ce malfaiteur en herbe, à ce nourrisson!... à ce *Tzei-Wa-Tzé* (1).

Le conseil fut impressionné. « — *Hao Chouo... Hao Chouo!* (Bien dit! bien dit!)... » Chacun avait honte d'avoir proposé au Général une capitulation.

— Nous nous défendrons jusqu'au bout, déclarèrent-ils d'une seule voix.

Mais combien de temps encore, pourrait-on se défendre? Le Commissaire aux vivres prit la parole. Il dit que les hommes avaient de quoi manger pendant deux mois, mais que les animaux manquaient déjà de fourrage.

— Il ne s'agit donc pas seulement de se défendre, dit Djou, mais surtout de sortir des murs et d'attaquer. Le blé sèche sur pied en dehors de la ville. Voulez-vous donc le laisser aux corbeaux? Je propose que le plus ancien en grade parmi vous, le colonel Hsioung, fasse une sortie. Sa grande valeur militaire nous garantit le succès.

Tout le monde approuva cette idée pleine de sagesse, hormis le colonel Hsioung.

— Le grand honneur qui m'est fait me touche profondément. Je voudrais le mériter sur-le-champ, persuadé, déclara-t-il avec modestie, qu'en rase campagne, mon régiment emporterait la victoire d'un seul élan. Mais vous n'ignorez pas que mon rôle est capital dans la défense de la ville. Les rebelles attaquent toujours dans mon secteur. Que faire? Je propose donc que l'honneur de commander la sortie soit offert au colonel Dou.

Le colonel Dou se confondit en remerciements. Cette proposition demeurerait l'honneur de sa carrière militaire. Mais il attira l'attention du Conseil Suprême sur ce fait regrettable que, commandant un régiment de cavalerie, il lui était impossible d'obliger ses hommes à se battre comme des fantassins.

Les deux autres colonels, Tchang et Cheu, déclinèrent également avec consternation un commandement si flatteur. Le premier alléguait l'incapacité de ses soldats, trop vieux, et qui fumaient tous l'opium. Quant au second, il déplorait l'inexpérience de ses hommes, trop jeunes, tous de nouvelles recrues.

(1) Le mot (littéralement *Tzei* : voleur; *Wa-Tzé* : nourrisson) est intraduisible. Djou l'avait créé par une sorte d'inspiration si heureuse que le lendemain tous ses soldats appelaient Ma Djoung Ying avec dédain par ce sobriquet argotique. Bon psychologue, le vieux mandarin avait su relever le moral de ses troupes en faisant jouer ce mépris des Chinois pour la jeunesse, qu'entraîne toujours chez eux le profond respect de l'âge, dû au culte des ancêtres.

— Alors j'irai, moi, proposa un gros homme, le Préfet, chef de la milice.

Un civil! Tout le monde éclata de rire. « — Vous ne commandez qu'à des tailleurs, à des épiciers et à des marchands de quatre saisons! »

Pour lui sauver la face, le général Djou dut intervenir : « Je vois, Messieurs, que vous êtes tous prêts à vous sacrifier pour cette noble cause. Je vous en remercie. Mais comme la question est importante, aucune décision ne doit être prise à la légère. »

On ajourna le conseil et je rentrai chez moi. Goumbô, heureux de me voir, fut soudain déprimé en apprenant que je n'avais pu rapporter la pièce nécessaire pour réparer le camion. Il jugeait la situation mauvaise :

— Si les Chantous prennent la ville, ils massacreront tout le monde. S'ils ne la prennent pas, nous crèverons tous de faim. A pied ou à cheval nous ne traverserons jamais le désert. Et notre camion est malade. Que pouvons-nous faire?

Je le rassurai :

— Nous allons fabriquer une autre cloche d'embrayage avec du fer, du coke et un forgeron. Trouve-moi ça!

Ni fer, ni coke, ni forgeron. Tout était réquisitionné pour la défense nationale.

Il ne nous restait plus qu'un espoir : attendre l'arrivée d'une colonne de secours. Les Chinois supposaient qu'elle finirait bien par venir. Tous avaient une confiance complète dans la haute muraille de Khami contre laquelle les assauts répétés des rebelles avaient échoué l'un après l'autre.

Consternation, quinze jours plus tard, lorsque les Dounganes et les Chantous faillirent s'emparer de la ville en faisant sauter une mine chargée de poudre noire qui ouvrit une brèche. M. Yuang, conseiller du général Djou, vint me trouver, anxieux :

— Existe-t-il un moyen, chez vous, en Europe, pour empêcher l'ennemi de creuser une mine sous la muraille d'une ville assiégée?

— Certainement, répondis-je.

— Lequel?

Pensant à ma cloche d'embrayage, je répondis :

— J'ai besoin de fer, de coke et du meilleur forgeron. Mettez tout cela à



ma disposition, et je m'engage à protéger votre muraille contre les mines.

Accordé. Pendant trois jours, je fis creuser par les soldats chinois une tranchée autour de l'enceinte, à une profondeur qui était plus bas que le niveau de la nappe d'eau souterraine. Les rebelles ne possédant pas de pompes ne pouvaient plus creuser sous cette tranchée. Leurs galeries s'inondaient et leur poudre noire devenait inutilisable.

Quant à moi, j'eus mon forgeron. Je lui montrai les treize morceaux de la cloche d'embrayage. La pièce coulée en fonte était irréparable puisqu'on ne pouvait pas la ressouder. Mais on pouvait forger au marteau une sorte de chemise de fer qui épouserait exactement la forme de l'ancienne cloche, une enveloppe extérieure qui maintiendrait ensemble tous les morceaux réajustés.

L'homme répondit :

— Je peux faire ça. Mon vrai métier est celui de serrurier; mais avant, j'étais forgeron comme mon père et mon grand-père.

C'était un grand gaillard, de belle carrure, et qui eut tôt fait de me prouver qu'il maniait le fer chaud comme de la cire. Brandissant son marteau il le laissait retomber à la volée, avec une précision de frappe incroyable. C'est un homme qui eût pu modeler une cuirasse sur le corps d'une femme. En une semaine l'enveloppe fut terminée. Elle s'ajustait au dixième de millimètre. Il s'agissait à présent de fixer à cette armature, par des boulons et des rivets, les morceaux de l'ancienne cloche. Pas de chignolle. On perça des trous à la méthode chinoise. Une journée par trou. Comme il y en avait une trentaine...

— Mon vieux Petro! dit Point ému.

— Bref, en quarante jours le camion était réparé et j'avais à présent les moyens de m'enfuir. Mais comment?

La lueur des bougies pâlisait.

— Allons nous coucher, dit Petro, je vous raconterai le reste demain.

Tous le supplèrent de continuer.

\*  
\* \*

— Au début d'octobre, trois mois après votre départ de Khami, j'étais toujours là. En dépit de quarante-trois assauts, Mâ Djoung Ying n'avait pas réussi à prendre la ville, mais la garnison s'était réduite de 6 000 à 2 500 hommes

et la famine se faisait plus cruelle. Depuis longtemps, chevaux, chameaux, mulets, tous les animaux sauf les chiens, avaient été mangés.

— Pourquoi pas les chiens ? demanda Reymond.

— Impurs. La farine de blé était épuisée et la ration quotidienne d'un soldat consistait en 500 grammes de farine de sorgho.

— Vous mangiez ça ?

— Moi, je mangeais des pigeons que j'attrapais, la nuit, sous les combles avec une lanterne électrique. Aurais-je pu vivre avec la ration d'un soldat chinois ?

— Comment faisaient-ils donc, eux ?

— Ils se soutenaient avec de l'opium. Sur les remparts, pas une sentinelle qui n'eût près de lui sa petite lampe. Tout un cordon lumineux de veilleuses serpentait le long des créneaux, la nuit. Une garnison d'intoxiqués... Fantastique !

C'était grâce à l'entêtement du vieux Djou que la ville résistait encore. Mais le moral de tous était tombé bien bas.

Seize messagers avaient été envoyés à Ouroumtsi depuis le début du siège. Pas un n'était revenu. Chaque jour, le vieux Djou était assailli de plaintes. Ses propres officiers l'abandonnaient : « — Nous ne pouvons plus tenir. A la fin d'octobre nous n'aurons plus de sorgho. Il faut capituler. »

Une délégation se rendit dans le camp des rebelles. Elle était composée de l'Imam (1) et de quelques notables. L'homme Saint revint seul. Capituler sans conditions, telle était la réponse de Mâ Djoung Ying.

C'est alors que M. Yang vint me trouver, plus anxieux encore que la première fois :

— Si la colonne de secours n'est pas ici le 1<sup>er</sup> novembre, nous sommes tous perdus. Il faut à tout prix informer Ouroumtsi de la situation. Voulez-vous essayer de sortir ?

— Et si les rebelles occupent déjà Ouroumtsi ?

Yang se bornait à espérer que non, car personne ne savait ce qui se passait au dehors. Pas un officier ne possédait un plan des positions même rapprochées de l'ennemi.

(1) Prêtre musulman.





HUIT JOURS DE LIBERTÉ HEUREUSE PARMI LES KAZAKS (p. 205)

LES KAZAKS CHASSENT À L'AIGLE (p. 206)

是我真面目

十一月十七日

朱瑞屏自題



LE GÉNÉRAL DJOU  
DÉFENSEUR DE KHAM (p. 210)  
Dessin d'Alexandre IACOVLEFF

Yuang insistait :

— Le Général mettra à votre disposition tout ce que vous désirez.

— Je désire, répondis-je, enfin, deux prisonniers vivants que je questionnerai moi-même.

— Vous avez pleins pouvoirs pour vous en procurer.

Je les achetai. Voici comment : je savais que, dans une tranchée occupée le jour par les rebelles, il ne restait la nuit que deux hommes. En promettant à quatre soldats chinois 3000 *lans* (1), j'obtins qu'ils sortissent la nuit sans fusil, armés seulement de leur couteau.

— La tranchée est à cent mètres. Vous irez, vous me bâillonnerez les deux gaillards et vous me les ramènerez sans leur faire du mal.

Le lendemain j'avais mes deux Chantous. Questionnés, ils m'apprirent ce que je voulais savoir : 1° Ouroumtsi et Tourfan n'étaient pas occupés ; 2° il ne restait plus autour de Khami qu'un cordon réduit de troupes dont la mission était seulement d'empêcher les Chinois de sortir.

Ceci me permettait d'exécuter mon plan : partir de nuit, rouler sans être aperçu entre les lignes ennemies ; au point du jour, me cacher ; repartir la nuit suivante, gagner le désert de Tchou Tagh et retrouver au delà de la zone dissidente la route de Tourfan d'où je gagnerais Kachgar.

— Vous nous croyiez donc à Kachgar ? soupira Brull.

— Dame!...

\*  
\* \*

Dans la nuit du 16 octobre, le cent neuvième jour du siège, une compagnie de soldats mise à ma disposition, ouvre une brèche dans la muraille nord de la ville. Comme le succès de mon entreprise est leur dernier espoir, ils travaillent avec acharnement et en silence. Les briques descellées à la main, sont transportées une à une et posées au pied de la muraille. A une heure du matin, tout est prêt. Le vieux Djou a tenu à venir en personne me dire au revoir. Il me tend dans un écrin sa vieille montre en or :

— Un gage de ma confiance!

Il m'apporte aussi une bouteille de cognac et douze livres de vieilles

(1) A peu près six mille francs.

croûtes de pain. Ce sont tous les vivres qu'il a réussi à me procurer.

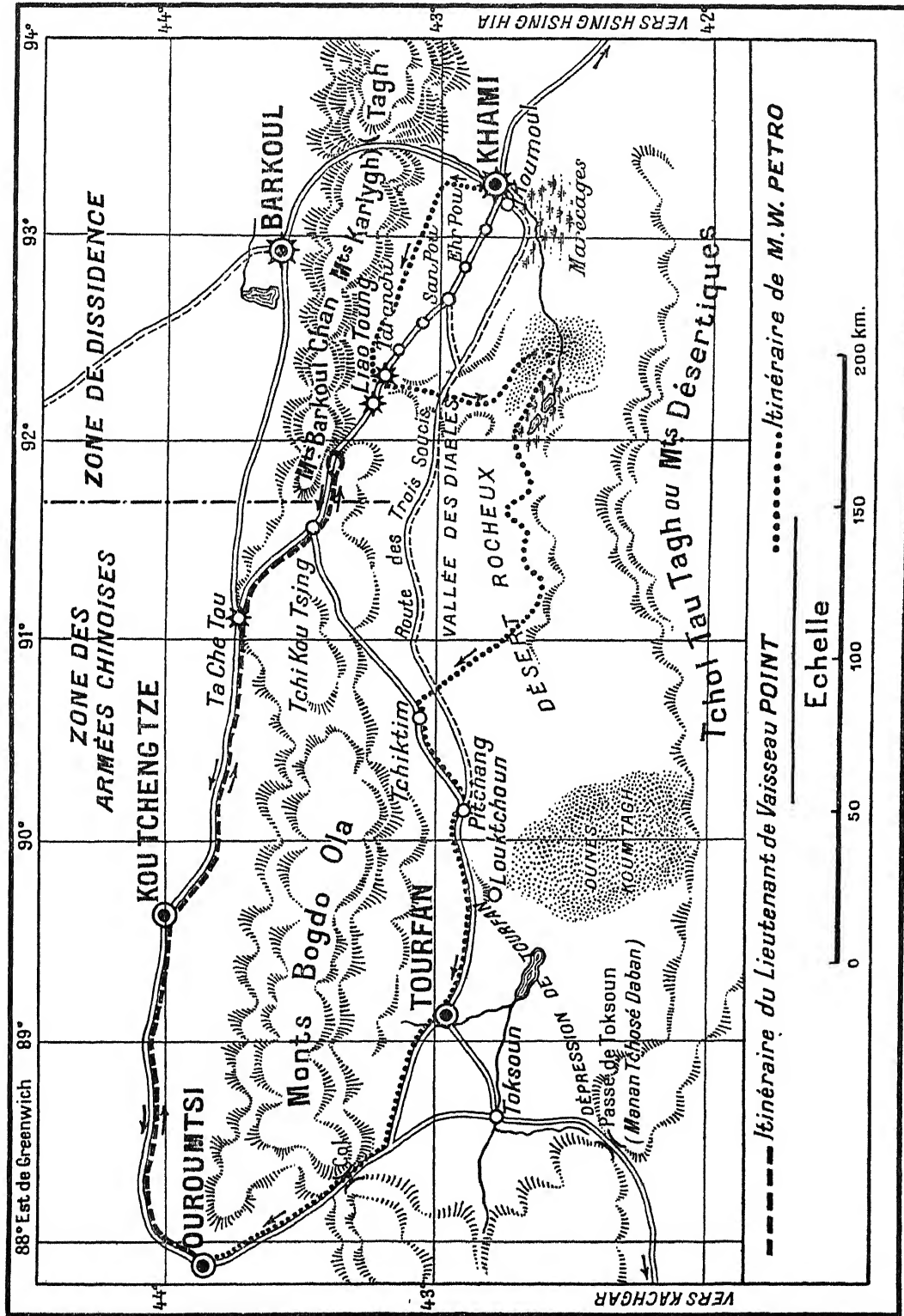
Mon groupe se compose de quatre personnes : M. Yuang, courrier extraordinaire du Général, Goumbô, un guide musulman et moi. J'ai choisi pour sortir le secteur nord, le plus tranquille et où la piste, que j'ai étudiée de jour, passe entre de petites dunes de sable mou. A l'heure dite, une fusillade nourrie éclate du côté sud. C'est le signal du départ qui a également pour but de détourner l'attention de l'ennemi et de couvrir le bruit de mon moteur. Obscurité complète. Goumbô marche en avant, tâtant le sol pour éviter les trous et les poches de sable. Deux cents mètres à parcourir en première vitesse dans un terrain mou. J'attends le sol dur. Je sais qu'il n'est plus qu'à cinquante mètres, qu'à trente... Coups de feu sur la droite. A ce moment le camion s'ensable. M...! J'arrête mon moteur. Un quart d'heure de travail à la pelle pour se sortir de là. Repartis. Cette fois, je tiens le sol dur. Il est grand temps. Goumbô aux yeux de lynx me signale devant nous quelques silhouettes : une patrouille chantoue. Sans hésiter, j'allume mes phares et je fonce à toute allure. Les chevaux éblouis s'effraient, et nous passons. Un quart d'heure après nous sommes déjà loin de la ville mais toujours en pleine zone de dissidence, et le jour se lève. Au Nord : les montagnes où sont les rebelles. Devant nous : le gros de l'armée de Mâ Djoung Ying. Au Sud : une chaîne d'oasis occupée toujours par les rebelles et qu'il faudra traverser pour atteindre le grand désert. Nous roulons d'une traite, sur une terrasse de cailloutis vers l'Ouest. Quatre-vingts kilomètres. Puis il faut se cacher et attendre la nuit pour pouvoir traverser la route où, à la jumelle, se révèle encore un mouvement de troupes.

La nuit vient et nous pouvons repartir. Vers minuit en passant devant un petit fort, tous phares éteints, nous entendons des chiens aboyer. Qu'une patrouille sorte à ce moment, et c'est la fin du voyage. Au lever du jour, à la sortie d'un ravin, nous voyons s'élargir devant nos yeux des kilomètres et des kilomètres de sable : le désert.

Libres.

\*  
\* \*

D'après les renseignements de mon guide, j'espérais recouper une vingtaine de kilomètres plus au Sud la *Route des Trois Soucis*, une ancienne piste reliant Khami à Tourfan, abandonnée depuis quatre-vingts ans par les voya-



CARTE DE LA ZONE OÙ SE SONT DÉROULÉES LES OPÉRATIONS MILITAIRES (1931-1932) ENTRE OUROUMTSI ET KHAMI

geurs qui redoutent précisément ces trois soucis : la Soif, la Faim et un Diable particulier qui soulève, paraît-il, des tourbillons (1).

Vingt kilomètres. Trente. Quarante. Pas de traces de piste. Rien qu'une plaine de sable mou qui s'incline toujours. Les roues du camion y laissent des traces si profondes qu'il est inutile d'espérer revenir sur nos pas. Une auto-chenille seule pourrait remonter la pente. Dix kilomètres encore et le camion s'ensable pour la quatrième fois dans un trou. Vingt-quatre heures pour se dépanner. Il nous reste encore six livres de pain sec et deux bidons d'eau. Je suis exténué. Aussi fatigué que moi, le guide musulman s'est assis par terre. Son buste vacille.

— Oh!... Allah!

— Tu m'as dit que je rencontrerais la route à vingt kilomètres au sud de la chaîne d'oasis et nous en avons fait le double?

— Oh!... Allah!

— Je crois bien qu'il a perdu la direction, m'explique paisiblement Goumbô.

Je secoue le guide par son cafetan :

— Nom de D...! pourquoi m'as-tu dit que tu connaissais la route!

— Oh!... Allah!

Il se prosterne. Cette route, il ne l'a jamais connue personnellement mais il en a beaucoup entendu parler par son père.

— J'ai menti, avoue-t-il enfin, parce que je voulais sortir de Khami.

Pendant trois jours nous cherchons au hasard. Dunes, marécages salés, ravins, labyrinthes de terre morte où le camion s'égare entre des tables d'érosion. La troisième nuit, un tourbillon de vent s'élève. Il menace de nous engloutir. Nous n'avons plus qu'un demi-gobelet d'eau par personne. Après, il reste l'eau du radiateur.

Le quatrième jour, Goumbô étend le bras :

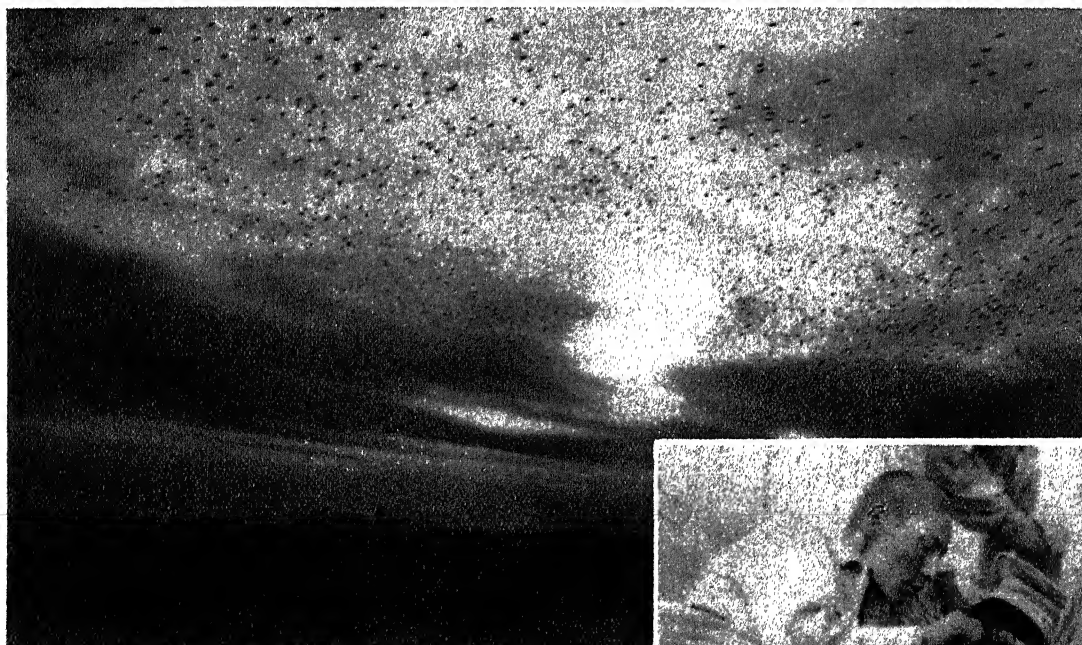
— Regarde.

Je regarde à la jumelle et ne vois rien. Mais il a vu, lui : un *obo* (2). La vieille piste des Trois Soucis. Une heure après nous sommes sur la grande

(1) Dans cette dépression que Sven Hedin appelle *Die Wüste der Winde* (le désert des tempêtes), il se produit souvent des tourbillons violents dus à des conditions aérodynamiques particulières.

(2) Cf. note page 87.



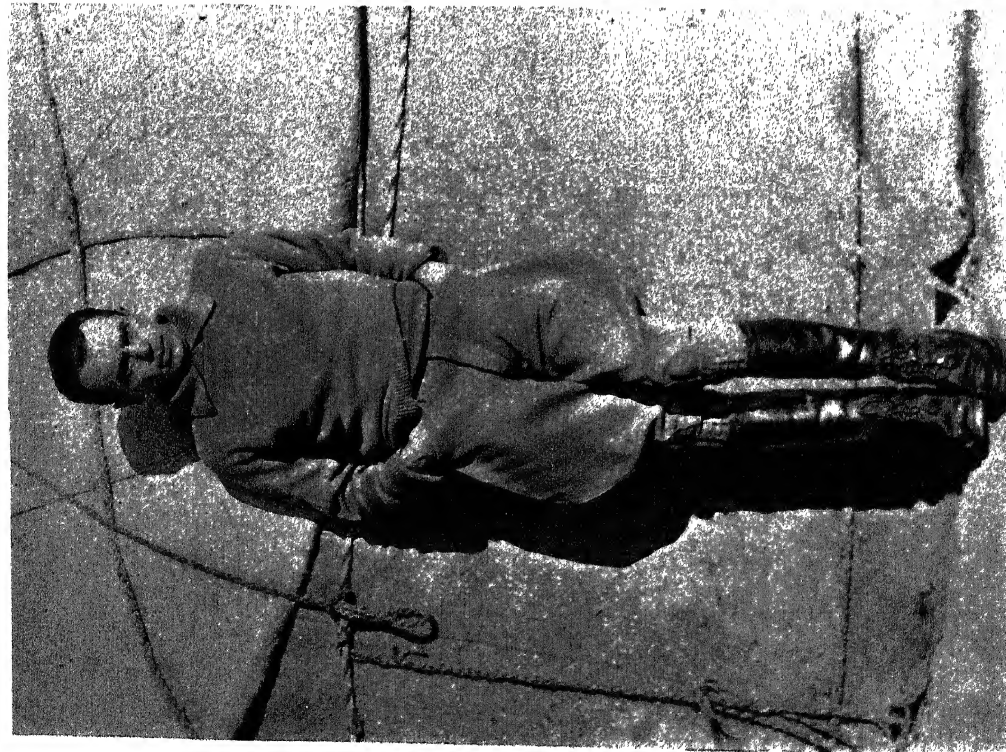


« UNE TRANCHÉE FUT CREUSÉE AUTOUR  
DE L'ENCEINTE DE KHAMT... » (p. 213).

« DES NUÉES DE CORBEAUX, EN S'ENVOLANT,  
OBSCURCISSENT TOUT LE CIEL... » (p. 260).



« DANS LA VILLE AFFAMÉE LES SOLDATS  
SE SOUTENAIENT AVEC DE L'OPIUM... » (p. 214).



PETRO



Goumbô (n. 266)  
Un Soudanais du Désert



route de charrette qui conduit à Tourfan. Le soir, nous atteignons le premier village en dehors de la zone dissidente. Plus une goutte d'eau. Plus une croûte de pain. Mais nous sommes sauvés.

Cela se passait hier.

\*  
\* \*

23 octobre. — Informé grâce à Petro de la situation critique de Khami, le Maréchal King vient de donner l'ordre au Général Tchang de forcer coûte que coûte les lignes rebelles pour délivrer la ville assiégée.

Il ne peut plus décemment refuser à Point et à Petro le sauf-conduit qui leur permet aujourd'hui de voler à la rencontre de Haardt. Or Haardt approche. Son premier message reçu à Ouroumtsi annonce qu'il a fait sa jonction avec Maurice le 8 octobre à Aksou. Il a signalé son passage à Koutcha.

Point, en route, ne tient plus en place sur son siège près de Chauvet qui conduit. L'émotion du jeune lieutenant de vaisseau grandit d'heure en heure. Ce moment qu'il attend depuis sept mois approche, est imminent. Les obstacles de la nature ont été surmontés, le désert traversé, l'opposition des hommes vaincue, les caprices du destin déjoués.

Se retrouver en Asie centrale au rendez-vous fixé à Paris, place de l'Opéra, sept mois plus tôt,... cela n'est-il pas incroyable?

— Que va-t-il me dire? Que vais-je lui répondre?

— Nous les rencontrerons probablement à Karachar, calcule Chauvet qui examine en connaisseur les roches amoncelées dans la passe de Toksoun. Pour « naviguer » là dedans, il nous faut au moins douze heures. Bah... Maurice y est bien passé avant nous...

Mais soudain son regard se fige :

— Non?... Pas possible?

Il se frotte les yeux. Un mirage? Il ne veut pas y croire.

— Regardez là, à cent mètres...

A cent mètres, une autochenille débouche d'un chaos de rocs éboulés. Près de la voiture une silhouette élancée, droite, immobile.

Point accourt, les bras tendus.

Il a reconnu le visage, puis le regard. Il entend à présent la voix...

Celle de Haardt :

— Bravo, Point, et merci!

## XIV

# LA SOURICIÈRE D'OUROUMTSI

*RÉCEPTION DE HAARDT PAR LE MARÉCHAL KING. — RÉUNIS ET UNIS. — LA COLONIE EUROPÉENNE D'OUROUMTSI. — UN DINER OFFICIEL. — PREMIERS FROIDS. — ARRIVÉE DE SALESSE. — LE PASSEPORT DE LA LIBÉRATION.*

**N**ous étions à Oouroumtsi trente et un, assis autour d'une même table. Réunis et unis. Haardt venait de trouver la formule.

Comme plusieurs d'entre nous ne se connaissaient pas encore, les échanges d'impressions étaient autant de prises de contact. Nous n'avions pas vu l'Asie de la même façon. Pour les uns, elle se traduisait en images accueillantes, colorées, pittoresques. Ils parlaient de coupoles d'or et de mosaïques, évoquaient des platanes centenaires dans les jardins des Mogols, essayaient de raconter l'Himalaya, ses abîmes, ses neiges et ses lacs endormis.

— Alors, le Toit du monde ? réclamait Reymond.

— La plus belle des symphonies pastorales, lui répondait Sauvage, lyrique ; je viens de vivre le poème de ma vie.

Maurice hochait la tête :

— Tant mieux pour vous !

Il ne parlait, lui, que de terrain pourri, de vent, de sable, de carcasses de chameaux et de têtes coupées. Sept mois de cauchemar.

Mais la partie la plus dure était jouée puisqu'on se retrouvait là, ensemble, au Sinkiang, et qu'on pouvait être à Pékin dans six semaines.

Seul à ne pas partager l'optimisme général, Hackin restait soucieux. La nature de ses recherches ne lui avait pas permis comme au Père Teilhard et au jeune naturaliste Reymond, d'enrichir sa documentation. Tout travail archéo-

logique lui avait été interdit dans les sites du Turkestan chinois (grottes de Kyzyl et monastères de Chortchouk) et il craignait qu'il en fût de même dans la région de Tourfan où se trouvaient ces « fameuses cités mortes du Gobi » (Khara Khodja et Bazaklik).

— Il faut absolument qu'on me laisse travailler là. C'est la raison même de mon voyage.

Haardt le rassura :

— J'ai pleinement confiance dans les résultats de ma visite au Maréchal, et je ne doute pas qu'une entière liberté de manœuvre ne vous soit accordée à bref délai.

\*  
\* \*

Le 29 octobre, deux jours après notre arrivée à Ouroumtsi, Son Excellence le Président du Conseil du Gouvernement du Sinkiang, le Maréchal King Chou Jen, commandant en chef des troupes de la province, donnait audience à Georges-Marie Haardt, chef de l'Expédition française.

Introduit dans un salon meublé d'un lit de cuivre et de six fauteuils d'acajou, Haardt y rencontra le Commissaire aux Affaires Étrangères, M. Tchen, son chapeau melon sur le ventre et immobile comme un Bouddha. Cinq minutes plus tard, la porte s'ouvrit et douze gardes du corps, ceinturés de cartouches, le *Mauser* en bandoulière, se rangèrent le long des murs.

— *Tsing Li!* (Garde à vous!)

Le Maréchal portait un uniforme kaki, très sobre, sans autres décorations que trois petites étoiles d'or, insignes de son grade.

Haardt le considéra. Tous les muscles qui, chez d'autres, expriment la surprise, l'intérêt ou la curiosité, semblaient paralysés sur ce visage jaune et parcheminé où la peau rétrécie sur les tempes, en étirant les paupières qui restaient mi-closes, adhérait à l'os, s'appliquait comme un masque.

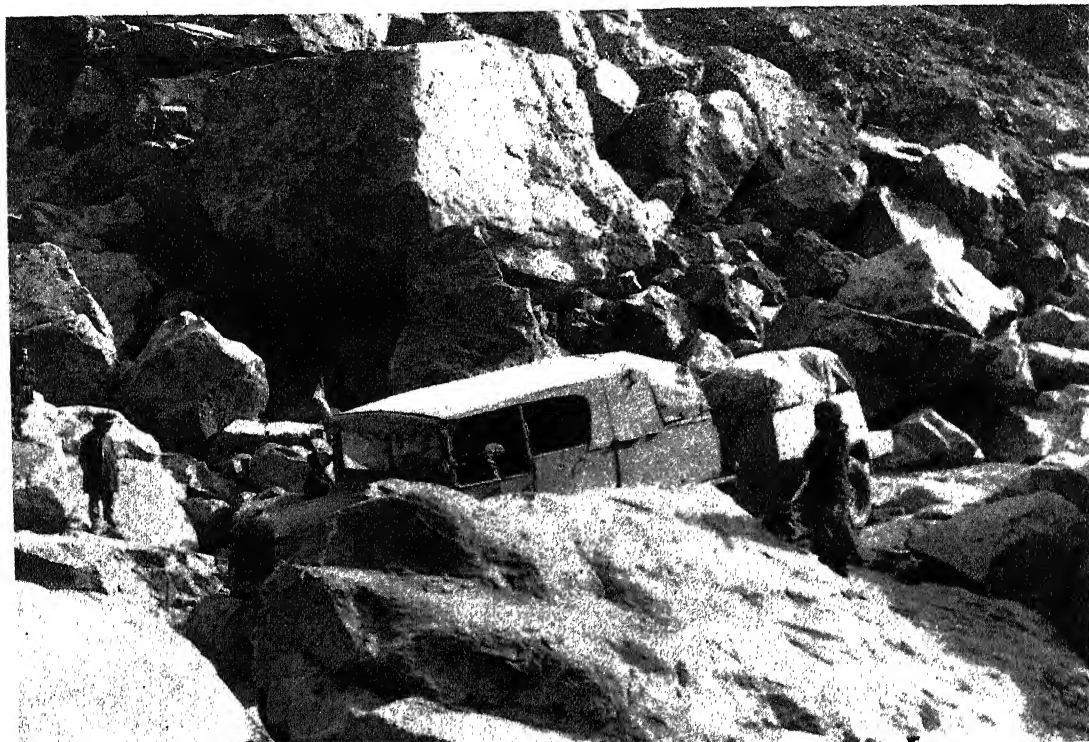
Tchen s'inclina profondément et Haardt se leva.

— *Tching Dzo... Tching Dzo...* (Asseyez-vous, je vous prie...)

Un éclat oblique des yeux derrière le masque indiquait au visiteur une place dans un fauteuil.

Du thé fut apporté, puis des cigarettes. L'interprète, qui venait d'entrer,





À CENT MÈTRES UNE AUTO-CHENILLE DÉBOUCHE D'UN CHAOS DE ROCS EBOULÉS... (p. 219)

DANS LA PASSE DE TOKSOUN p. 220,  
Autour de la table du centre, de g. à d. : Le Fevre, Sauvage,  
le serviteur himalou, Jourdan, G. M. Haardt et V. Point.

se tint debout, comme un arbitre, et attendit. Haardt crut enfin le moment venu de rompre le silence :

HAARDT (en anglais). — Dites au Maréchal combien vivement je ressens l'honneur de rencontrer dans la capitale du Sinkiang l'homme qui gouverne ce vaste pays avec une sagesse et une fermeté exemplaires. Je voudrais ajouter que j'admire chez lui les qualités brillantes dont il ne cesse de faire preuve pour conserver l'ordre et la paix dans une population composée d'éléments si divers.

L'INTERPRÈTE (en chinois). — L'étranger dit qu'il présente ses respects à Votre Excellence.

LE MARÉCHAL. — *T'ai ko Tchi!* (Trop aimable!)

L'INTERPRÈTE (se tournant vers Haardt). — Son Excellence est très sensible aux sentiments que vous avez bien voulu exprimer à son égard et vous demande si les autorités locales qui, très souvent hélas, manquent à leur devoir, ont su faciliter votre voyage dans un pays si pauvre et dont les routes sont si incommodes.

Haardt, d'habitude peu loquace, admira cette langue chinoise qui permettait de dire tant de choses en si peu de mots (1).

— J'ai trouvé depuis mon arrivée au Sinkiang, répondit-il, le concours le plus efficace et les marques de l'hospitalité la plus attentive. Si quelques petits malentendus ont pu naître auparavant, je les ai déjà oubliés et je prie Son Excellence de bien vouloir également les effacer de Sa mémoire.

L'INTERPRÈTE (en chinois). — Le chef de l'Expédition étrangère s'excuse des incidents dus à la jeunesse et à l'inexpérience de ses subordonnés.

De nouveau un long silence régna, pendant lequel on renouvela les tasses de thé et l'on apporta d'autres cigarettes.

HAARDT. — Bien avant mon départ de Paris, et me réjouissant de voir un jour Son Excellence, j'ai pensé qu'Elle me ferait un grand honneur si Elle daignait accepter ce petit cadeau gravé à son chiffre...

Comme il avait, ce disant, glissé la main dans sa poche, les douze gardes du corps qui n'avaient cessé d'épier ses mouvements saisirent tous ensemble la crosse de leur pistolet automatique.

(1) La vérité c'est que l'interprète chinois était tout à fait dans son rôle : il ne traduisait pas, il *interprétait*, se bornant à transmettre à son maître l'essentiel de ce que disait l'étranger et enjolivant de périphrases fleuries les réponses brèves du Maréchal.

— ...œuvre d'un de nos meilleurs artisans de France, reprit Haardt, en ouvrant un écrin qui contenait, fine et légère comme une feuille, une montre d'or à répétition, sonnant les minutes et les secondes.

— Qu'est-ce que c'est?

Un peu surpris le Maréchal avait soulevé ses paupières.

L'INTERPRÈTE. — L'étranger vous apporte une montre.

Prenant la montre, le Maréchal la tendit sans même la regarder à un garde du corps qui se tenait debout derrière son fauteuil.

Ce geste commenté par l'interprète signifiait, paraît-il, que Son Excellence, très touchée de ce présent, le considérait comme un gage de bonnes relations mutuelles.

Haardt crut alors le moment opportun de lire un mémorandum dans lequel il avait précisé ses desiderata : demande d'un passeport collectif, autorisations de travail pour l'archéologue et le cinéaste, liberté de circulation pour tous.

— *Tche Che Chen Mô?* (Que signifie tout cela?)

L'INTERPRÈTE. — Il vous présente une pétition.

— Transmettez-la au Secrétariat.

Le Maréchal King se leva aussitôt, terminant l'audience.

L'INTERPRÈTE (à Haardt). — Son Excellence vous remercie de votre visite et vous fait savoir que ces questions d'ordre administratif seront examinées par les organes compétents du gouvernement provincial.

— *Tsing Li!* (Garde à vous).

Et Haardt fut escorté par le Maréchal jusqu'à la troisième cour, ce qui était une marque de haute estime.

— Hé bien? lui demanda Hackin, anxieux, lorsqu'il fut de retour au cantonnement.

— Hé bien... rien. C'est un homme qui ne dit pas grand'chose.

— A-t-il accepté ce que vous lui demandiez?

— Pas précisément... non... Il n'a accepté que mon cadeau. Comme un tribut... sans même le regarder (1).

(1) Haardt ignorait — ce qui est excusable — que tout cadeau, quelle que soit sa valeur, doit être enveloppé dans un papier rouge. La politesse veut qu'un Chinois n'examine jamais en présence du donateur le cadeau qui lui est offert.





3111 MARECHAL KING CHOU-JEN (p. 222)  
 301 3111 301 3111 301 3111



3111 MEME (p. 223)  
 301 3111 301 3111 301 3111



LA JEUNE PRINCESSE  
NIRGIDMA DE TORHOUT (p. 227)

\*  
\* \*

Huit jours s'écoulèrent en échanges stériles de politesses et de compliments sans qu'un signe d'activité fût donné par « les organes compétents du gouvernement provincial ». Par contre, le neuvième jour, nous reçûmes du Maréchal une invitation à déjeuner. Cette manifestation de gala, fixée au 15 novembre, ajournait le départ à la seconde quinzaine du mois.

Ce n'est pas, cependant, que Iacovleff épargnât ses efforts en vue de créer une ambiance amicale.

— Je ne suis plus un peintre, bougonnait-il, mais une boîte à cadeaux !

Comme sa collection de dessins avait excité l'admiration des mandarins qui réclamaient tous l'honneur d'avoir un portrait signé de lui, il passait ses journées à parcourir la ville en tous sens, dans une vieille calèche, sortant de chez M. Liou pour se rendre chez M. Yang en passant par M. Li.

Et il revenait le soir, désespéré de ses échantillons de peinture diplomatique.

Ses regrets étaient d'autant plus vifs qu'Ouroumtsi offrait une diversité de spécimens humains qu'on rencontre rarement, même en Asie centrale : faces plates et lunaires des Mongols Torhouts, venus de Dzoungarie ; Chantous aux yeux d'émail glauque, à la barbe laineuse ; peau rouge et luisante des Kasaks sous le bonnet de soie jaune fourré de renard ; Mandchous dédaigneux écartant la foule sournoise des Dzounganes, types tous différents, dans les rues bruyantes et querelleuses du bazar.

— Une planète inconnue, s'écriait douloureusement André Sauvage, privé de la *camera* et condamné à se promener les mains dans les poches avec ses deux opérateurs, dans une ville où, à chaque pas, se présentaient des scènes neuves pour le cinéma.

— Regardez-moi ces cuisiniers chinois qui jonglent en plein vent avec des paquets de nouilles cuites à la vapeur... ces marchands de sel qui pèsent des pierres dans leur balance... ces deux prisonniers attachés l'un à l'autre par le cou avec une chaîne et qui demandent l'aumône... ce temple taoïste avec son enfer peuplé de démons coiffés de chapeaux verts... Tout est toujours inattendu... C'est *l'Inattendu* même!...

On avait bien essayé d'enregistrer, avec le sonore, des chants kasaks. La troupe composée de sept chanteurs dans leur plus beau costume était même déjà prête à exécuter son numéro devant Sivel réglant sa modulation et Morizet, l'œil collé au viseur.

Mais à ce moment, six policiers chinois avaient fait leur apparition dans la cour :

— *Touei Pou Tchi* (excusez)!

Et ils avaient immédiatement conduit à la police ces chanteurs qui, paraît-il, étaient suspects. Condamnés sur-le-champ à payer une amende de deux lans (1), par personne, les pauvres diables avaient été sévèrement avertis :

— Défense de fréquenter « ces gens-là ».

Sans doute étions-nous jugés peu recommandables.

\*  
\* \*

Dans une salle décorée de branches de sapin et illuminée avec des lanternes en papier, le docteur Norine, géologue et membre de l'expédition Sven Hedin, fait ce soir ses adieux à la colonie européenne et étrangère d'Ouroumtsi. Quelques-uns d'entre nous sont invités à cette petite fête qui comporte bal, rafraîchissements et buffet froid.

On quitte son manteau dans un hangar de ferme où un Chantou surveille le vestiaire. Le docteur Norine, *heureux partant*, reçoit ses invités.

— Cher docteur, auriez-vous donc reçu déjà vos passeports?

— Comment déjà?... Voilà plus d'un an que je les attends!

— Un an seulement!... Félicitations!

L'homme à lunettes qui laisse échapper un soupir d'envie s'appelle Ivan Gomerkine. C'est, dit-on, l'Européen le plus riche d'Ouroumtsi. Marchand de fourrures, il a le monopole de l'exportation du breitschwantz (2) et, de plus, il est le directeur du garage.

— Quel garage? demande Audouin-Dubreuil.

— Le Parc automobile militaire du Maréchal. Quatre-vingts voitures, dont

(1) Quatre francs.

(2) Peau d'agneau extrait du ventre de sa mère.

vingt sont en état de marche. Pourcentage qui fait honneur aux ateliers de réparation, hein?... Aussi Gomerkin est-il un homme indispensable. On lui laisse gagner tout l'argent qu'il veut au Sinkiang, mais à une condition : celle de ne pas en sortir.

Quelques groupes se forment. Il y a là des dames et même deux ou trois jeunes filles qui font tapisserie. Le docteur Norine nous présente : « Madame Antonoff (Chauvet rougit)... Madame Hetchess (Kervizic lui propose un fox-trott), le Père Hildebrand...

Beaucoup de Russes blancs, sous-produits de la révolution soviétique, trois Allemands, une Finlandaise mariée à un Anglais, nos amis danois : M. et Mme Kirkegaard et les quelques Français que nous sommes, voilà ce qui représente l'Europe, ce soir, dans ce coin perdu. Trois musiciens grattant leur *balalaïka* sur une petite estrade attaquent une mazurka et les couples commencent à tourner. Couples d'exilés, victimes de malheurs dont nous ne voulons pas être solidaires. Leur histoire est parfois assez mystérieuse. La blonde Mme Hetchess qui danse à présent avec Delastre, a traversé deux fois le désert de Gobi à dos de chameau. Un petit ingénieur allemand délégué par une firme de Hambourg et venu au Sinkiang pour six mois, attend depuis deux ans qu'on veuille bien le laisser repartir.

— *Glad to see you, Williams!*

C'est la jeune princesse Nirgidma de Torhout, une Mongole de Dzoungarie, élevée à Pékin, parlant couramment français, anglais et russe, sœur d'un prince régnant, mariée et divorcée, et qui dit :

— La vie est rudement moche à Ouroumtsi, emmenez-moi... Je voudrais retourner à Paris.

— Qu'attendez-vous pour partir?

— Mes passeports.

Ils attendent tous, plus ou moins, leur libération. Encore, eux, n'ont-ils pas perdu l'espoir! Mais dans la ville se cache une autre humanité d'Occident, ignorée, avilie par sa misère : quelques humbles boutiquiers, un ménage de Polonais qui fabrique des brosses pour vivre, un ancien consul tsariste, terré dans sa chambre et n'osant bouger, de peur que les Chinois ne lui dérobent son trésor. Crainte bien vaine puisqu'il est fou et puisque son trésor n'est qu'une illusion.

Haardt écoutait toutes ces histoires et ne disait rien. Nous le regardions. Une même pensée nous habitait.

— Il faut sortir de cette souricière.

\*  
\* \*

Le 15 novembre, le Maréchal-président King offrit dans un pavillon écarté de son *Yamen* un déjeuner en l'honneur des membres de l'Expédition.

La table dressée à l'européenne était ornée d'un surtout en cuivre doré flanqué de quatre volailles en aspic, d'innombrables bouteilles de cognac, de pâtisseries montées, de fleurs et de fruits. C'était le chef-d'œuvre d'un ancien traiteur russe agréé comme cuisinier officiel de Son Excellence et qui, chaque dimanche, composait pour les invités du Maréchal ce menu *standard* de caractère strictement diplomatique.

Déjeuner d'hommes, qui rassemblait en nombre égal Européens et Asiatiques et dont l'étiquette surprenait tout d'abord par un détail : au lieu d'être placés coude à coude et intercalés comme l'eût voulu notre coutume, hôtes et invités s'opposaient en vis-à-vis. Seize hommes blancs alignés d'un côté de la table faisaient face à seize hommes jaunes, comme les pièces rangées avant la partie sur les deux bords d'un échiquier.

Un témoin invisible qui aurait pu observer ces trente-deux convives, n'eût pas manqué de constater ce jour-là l'imperméabilité flagrante de deux races dont les différences s'avéraient irréductibles comme des différences d'âge.

Nous, Français, étions indiscutablement très jeunes dans l'histoire du Monde, avec nos visages expressifs et nos vareuses de drap taillé, solidement cousu aux emmanchures.

Les seize mandarins en robe de soie, assis devant nous à contre-jour, n'avaient, eux, pas d'âge appréciable. Ils dataient évidemment d'avant notre ère et les sourires qu'ils nous offraient par-dessus la nappe étaient d'une monnaie si usée qu'ils ne permettaient, dans l'ordre des sentiments, aucun échange.

Parmi eux, le vieux Djou, revenu l'avant-veille, occupait le haut bout de la table. Il avait été reçu à Ouroumtsi en triomphateur parce que la ville de Khami assiégée avait, grâce à son entêtement, tenu bon, permettant au général Tchang d'achever sa concentration et d'enfoncer les lignes rebelles. Mâ Djoung



Ying, blessé, avait dû s'enfuir au Sud-est, vers Ngan Si, en ramenant toutes ses troupes au Kansou. Les dangers d'une invasion semblaient être écartés pour cette année (1).

Le Maréchal, plié dans son fauteuil, les yeux mi-clos et la bouche ouverte, gardait son masque habituel que la politesse animait d'expressions feintes; il hochait la tête sans écouter, regardait sans voir, acquiesçait sans avoir l'air de comprendre, fumant sans arrêt des cigarettes qu'on lui présentait tout allumées, emmanchées dans un long tube au bout de jade.

Il n'y avait pas d'ailleurs de conversation générale. La disposition des places ne permettait que des *a parte*. D'un côté, on parlait français, de l'autre chinois et, lorsqu'ils échangeaient d'un bord à l'autre, par le truchement de Petro, quelques idées, Haardt et le Maréchal procédant par courtes allocutions évitaient prudemment toute allusion aux affaires en cours.

Seul le vieux Djou, tout chaud de son récent succès, parlait fort, s'animait et interpellait Son Excellence en l'appelant King tout court, pour bien prouver aux autres qu'il osait traiter le puissant maître du Sinkiang comme son égal.

Nous faisons tous largement honneur au porto russe, à la *vodka*, au cassis et au cognac. Une sorte de chaleur naissait ainsi peu à peu et pour l'entretenir on commença à jouer à de petits jeux : jeux de doigts ou jeux d'allumettes qui n'avaient qu'un but : celui de forcer les perdants à boire.

Mais le malaise persistait. Sans doute, la présence derrière chaque convive d'un garde armé d'un pistolet Mauser rappelait à chacun combien la vie humaine était au Sinkiang à la merci d'un caprice ou d'une intrigue. Et le Maréchal semblait le plus inquiet de tous. Deux ans auparavant, au cours d'un repas semblable, son prédécesseur le Gouverneur Yang n'avait-il pas été assassiné en présence de ses gardes (2)?

(1) Au printemps de 1932 une nouvelle invasion musulmane dirigée par Mâ Djoung Ying provoqua une révolte générale de tous les Chantous jusqu'à Kachgar. Au moment où nous écrivons ces lignes on sait que de nombreuses villes, y compris Ouroumtsi, ont été saccagées et en partie détruites. Le Maréchal King s'est enfui et la situation politique du Sinkiang reste très confuse.

(2) Le Gouverneur Yang, aimé et respecté de tous, avait été assassiné en 1929 à la suite d'une intrigue fomentée par un de ses meilleurs amis, M. Fang, alors Commissaire aux Affaires étrangères. Immédiatement abattu d'un coup de revolver, Fang ne put profiter de son crime, mais King, alors simple général, profitant du désarroi, réussit à s'emparer du sceau officiel et se proclama Gouverneur. Devenu maître du pays et craignant un pareil attentat le Maréchal-président King n'osait plus à présent sortir de son palais où il vivait entouré de 300 gardes du corps.

A l'issue du banquet qui dura trois heures, Haardt, par l'intermédiaire de M. Tchen, exprima le désir de rendre très prochainement au Maréchal et à ses ministres la politesse dont il avait été honoré.

— Le chef de l'État, répondit Tchen, est très sensible à votre déférence et accepte avec le plus grand plaisir votre invitation dont il fixe la date au 29 de ce mois.

— Si tard ! Mais je comptais bien partir avant.

— Rien ne vous presse, dit aimablement le diplomate. N'êtes-vous pas bien parmi nous ? D'ailleurs Son Excellence, fort occupée, n'accepte d'invitations que le dimanche. Comme elle est engagée dimanche prochain, il faut que vous attendiez le dimanche suivant.

Tout espoir de quitter Ouroumtsi était ajourné au mois de décembre.

\*  
\* \*

Haardt commençait à s'inquiéter de ces pertes de temps qui, totalisées, se chiffraient à trois mois de retard. Au lieu de traverser l'Asie centrale à la bonne époque, en septembre, après les chaleurs torrides et avant les grands froids si redoutables dans ces régions balayées par le vent, il se voyait contraint à préparer ce qu'il appelait sa « campagne d'hiver ».

Comme les voitures et l'équipement de l'Expédition avaient été conçus spécialement pour les grosses chaleurs et non pour le froid, il fallait protéger les moteurs, calfeutrer les carrosseries et chauffer l'intérieur des cabines avec un dispositif spécial. Nos tentes en toile d'avion très mince n'offraient qu'une protection bien médiocre dans une région où les indigènes ne couchent que sous des tentes de feutre. On fabriqua des poêles.

La question des vêtements chauds se posait aussi car les froids du Gobi, en hiver, sont plus durs à supporter que ceux de la Sibérie. Nos *Shakleton* (1) et nos vestes de cuir étaient insuffisants. On pouvait les fourrer, mais rien ne valait ces vulgaires peaux de mouton encore grasses de suint, plus chaudes que les plus coûteuses fourrures.

On se procura donc des peaux de mouton. On les tailla, on les cousit,

(1) Type de vêtement utilisé par Shakleton au cours de ses expéditions.



on en fit des vêtements. Cet équipement arctique fut complété par des bottes, des gants et des bonnets fourrés. Carl, l'aide-archéologue, se révéla une fois de plus utile en prenant des mesures comme un maître-tailleur et des pointures comme un maître-bottier.

— Et les vivres?

Notre premier stock de ravitaillement sur le chemin du retour ne nous attendait qu'à Sou Tchéou, treize cents kilomètres plus à l'Est, le stock prévu pour Khami ayant été pillé depuis longtemps par le général Mâ Djoung Ying. On acheta de la mortadelle par quintaux, des nouilles, du riz et, au *Sovtorg* (1), ces conserves de crabes exportées au Sinkiang par le gouvernement soviétique.

Achats imprévus et fort coûteux. Ils épuisèrent vite la caisse de l'Expédition. Comment se procurer de l'argent? Haardt pouvait s'adresser au Maréchal qui lui avait proposé, d'après les accords passés, de mettre à sa disposition en échange d'un versement à Tien-Tsin, les fonds dont il aurait besoin en monnaie locale. Mais l'opération était compliquée. De plus, le taux imposé par Son Excellence (deux lans pour un dollar-argent) était par trop défavorable.

Des marchands proposèrent, en cachette, leurs services.

Leurs maisons de commerce n'étaient, pour la plupart, que les agences d'une maison-mère à Tien-Tsin. Plusieurs d'entre eux étaient prêts à nous donner de l'argent contre un chèque. Ils offraient, eux, plus de cinq lans pour un dollar.

— Vous n'avez donc pas confiance dans la monnaie de votre pays? leur disait Haardt.

— Si... Rien ne nous empêche d'acheter avec la monnaie du pays de l'or en lingots. Mais il est difficile de faire parvenir cet or sur la côte. Généralement nous n'envoyons là-bas, pour balancer nos comptes, que des marchandises. Seulement que faire, cette année, puisque pas une caravane n'a pu partir vers l'Est à cause de la révolte?

Notre chèque payable à Tien-Tsin leur rendait service.

(1) Magasin soviétique.

\*  
\* \*

Les pourparlers avaient succédé aux pourparlers sans que les négociations eussent avancé d'un pas. Ce que demandait Haardt était pourtant bien simple :

1° Une autorisation de travail pour Hackin, le cinéma et le peintre dans les sites archéologiques près de Tourfan;

2° Des passeports pour quatre d'entre nous : Brull. Kégresse. Jourdan et Carl, que leurs affaires ou leur santé obligeaient à retourner en France;

3° Un passeport général de sortie pour l'Expédition.

Sur ces trois points, Haardt rencontrait de la part des Chinois un acquiescement de principe. On était d'accord, disait Tchen, et le Maréchal donnerait certainement son autorisation. L'Expédition pourrait partir.

— Quand?

— Incessamment.

Mais il ne précisait aucune date et le mois de novembre s'écoulait, jour après jour.

Un vent froid balayait à présent la poussière dans les rues d'Ouroumtsi. Le mercure descendait dans le tube du thermomètre : — 8 centigrades. Puis, un matin : — 14.

Sans courrier de France, sans nouvelles de l'extérieur, privé de toute activité, chacun s'épuisait dans une attente morne du lendemain, vivait au ralenti, relisait ses vieilles lettres. Les mécaniciens avaient perdu leur entrain. Certains d'entre eux étaient à Ouroumtsi depuis quatre mois et leur gaieté finissait par s'érailler comme les disques de leur phonographe.

Enfermés dans un continent comme dans une prison, nous nous y étions enfoncés jusqu'au cœur, à trois mille kilomètres de tout océan. Jamais la mer n'avait signifié pour nous pareille somme de délivrance et de liberté!

Un soir, le 20 novembre, alors que tout le monde rassemblé pour le dîner allait se mettre à table, un voyageur inconnu, en costume de sport, *leggings* et jumelles, qui parlait français avec une pointe d'accent bordelais, tomba comme la foudre au milieu de nous tous.



OUROUMTSI SOUS LA NEIGE (p. 236)  
LE PASSEPORT DE LA LIBÉRATION (p. 236)



— Permettez-moi de me présenter à vous, monsieur Haardt : Jacques Salesse.

Les explications qui suivirent nous chargèrent tous de stupéfaction.

— Je vous apporte les trois voitures et le matériel que vous avez commandés à Paris en septembre dernier. M. André Citroën me charge de vous présenter ses compliments. J'ai aussi du courrier; pas très jeune puisqu'il date de cinquante-trois jours. Mais j'espère qu'il vous fera plaisir!

Trois voitures, des pièces de rechange et deux postes de T. S. F., c'est exact, avaient été commandés télégraphiquement par Haardt lorsqu'il était à Misgar (1).

— Quarante-deux caisses et trois conduites intérieures, précisa Salesse. Tout cela arrive de Paris, *via* Berlin, Moscou, Novossibirsk et Tchougoutchak en cinquante-trois jours. Je n'ai pu aller plus vite.

Il s'excusait...

— Racontez...

— Oh! c'est très simple. Parti de Paris le 18 septembre, j'arrive quarante jours plus tard à Sergiopol, la plus reculée des stations de chemin de fer dans les steppes kirghizes.

Là, je sors mes voitures et je fais transporter mes caisses par camions jusqu'à la frontière chinoise à Tchougoutchak. Parlant le russe, je m'étais assez bien débrouillé jusque-là; mais avec les Chinois cela devenait difficile. Je demande si l'Expédition française est toujours à Ouroumtsi. — Les « Fransouski »? Ils sont partis depuis longtemps. Vous ne trouverez plus personne.

On verra. En attendant, je fais suivre mes quarante-deux caisses par charrettes. Moi, je n'attends pas et je filerai en avant avec les trois voitures. Les Chinois me disent : « *Kha... kha!...* » Je leur réponds : « *Kha... kha... kha!...* », et j'ai l'impression que nous nous sommes parfaitement compris. Il me faut deux chauffeurs. Je les trouve. L'un était un horloger qui n'avait pas conduit depuis onze ans. L'autre, un serrurier qui n'avait jamais tenu un volant de sa vie. Un petit cours de perfectionnement et nous partons. Neuf cents kilomètres sur un chemin qu'on me dit effroyable : marécages et rivières. Après trente-six heures de route, les premiers froids nous surprennent. Grosses

(1) Cf. page 174.



difficultés, le lendemain matin, pour remettre en marche. Je casse deux manivelles. Tous mes démarreurs sont coincés par la boue gelée. Je les démonte et je les nettoie. Le jour suivant, un de mes chauffeurs fausse son essieu avant; l'autre entre dans une charrette et démolit son pare-brise. On avance tout de même. Encore 350 kilomètres de bled. Les essieux, les ressorts et même le bas des radiateurs traînent dans une sorte de farine. Les moteurs ne sont plus que des aspirateurs de poussière. S'il pouvait seulement pleuvoir! Il neige toute une nuit. Ça va mieux, mais comme il dégèle aussitôt, mes trois voitures s'embourbent l'une après l'autre dans la boue. A Manas, un flotteur crevé. Je le répare. Ouroumtsi approche. A 30 kilomètres du but, je suis forcé d'abandonner une voiture, celle dont l'essieu était faussé. Quinze kilomètres plus loin, la seconde s'enlise et pas un bœuf pour la retirer. Je continue avec la troisième...

— Où est-elle? demande Haardt.

— Presque ici... à huit kilomètres. Je suis venu à pied.

— Pourquoi?

— Parce qu'elle ne marche plus.

— Pourquoi ne marche-t-elle plus?

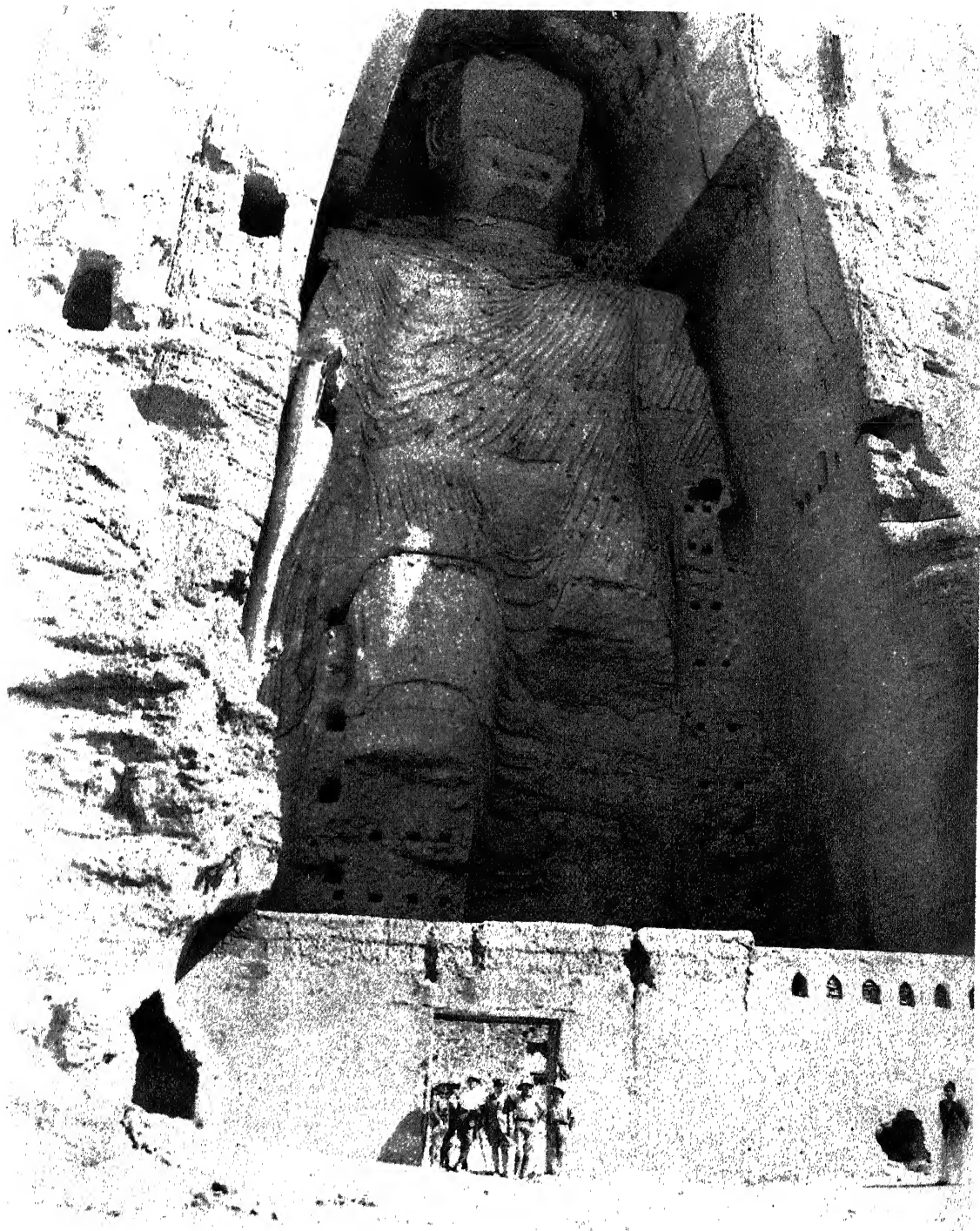
— Si je le savais, répond Salesse avec un soupir, je ne serais pas venu à pied!

\*  
\* \*

Les trois voitures de Salesse, remorquées par une chenille jusqu'à Ouroumtsi, puis réparées, furent présentées quelques jours plus tard au Maréchal King. Le lendemain deux des demandes formulées par Haardt étaient accordées : deux passeports, l'un pour le « groupe France », l'autre pour le « groupe Tourfan ».

Brull, Jourdan, Carl et Kégresse qui faisaient partie du « groupe France » partirent dans les vingt-quatre heures.

Le « groupe Tourfan » sous la direction d'Audouin-Dubreuil (Hackin, Williams, Iacovleff, Sauvage, Morizet et Sivel), partit le 23 novembre vers les sites archéologiques. Il était autorisé à travailler dans les ruines et à cinématographier les « cités mortes », mais il lui était expressément interdit de prendre une seule image des populations indigènes. — Rien de vivant! avait précisé M. Tchen.



LE BOUDDHA DE 55 MÈTRES, A BAMİYAN p. 242



SPÉCIMENS D'ART GRÉCO-BOUDDHIQUE TROUVES PAR  
L'EXPÉDITION DANS LES SITES DE CHORTCHOUK (p. 249)



Le 28 novembre, les 42 caisses annoncées par Salesse arrivèrent. Le Maréchal reçut son matériel et c'est probablement à cause de cela qu'il présenta le lendemain ses vœux de bonne réussite à Haardt au cours du déjeuner qui lui était offert.

Son Excellence, cette fois, était l'invitée de l'Expédition.

Mais selon la coutume instituée à Ouroumtsi, le Chef de l'État ne pouvait manger que la nourriture préparée par son propre cuisinier et servie par ses propres gardes du corps dans sa propre salle à manger. L'hôte avait juste le droit d'être admis au palais une heure à l'avance pour surveiller les préparatifs, et le privilège de payer la note.

Revenant du palais, Haardt reçut une enveloppe officielle, imposante par ses dimensions et les nombreux cachets dont elle était ornée. Elle contenait une feuille de papier de riz, grand format, le *Houchao* du Maréchal sur lequel il était signifié ceci :

« *Le Président du Conseil de la Province du Sinkiang, cumulant les fonctions*  
 « *de Commandant en Chef des Frontières,*  
 « *Intéressé à cette affaire de passeport, déclare :*  
 « *le Chef du groupe de voyageurs français Haardt emmène ensemble :*  
 « *membres du groupe, 26 noms; automobiles, 9 pièces, qui se préparent à aller à*  
 « *Tourfan, Khami, Sou Tchéou, et le pays des Herbes...*  
 « *Ils sont venus (chez moi) avec une supplique pour qu'on leur délivre un passe-*  
 « *port et, approuvant cette demande, je leur délivre en conséquence le présent Houchao.*  
 « *En vue de permettre aux autorités militaires et à la police de leur faciliter le*  
 « *passage, ces Messieurs sont priés de ne pas créer d'incidents et de ne pas transporter*  
 « *des objets prohibés, ce qui leur évitera d'être punis,*  
 « *Vingtième année de la République chinoise,*  
 « *11<sup>e</sup> lune, 28<sup>e</sup> jour.*

« *Le Commissaire aux Affaires étrangères,*  
 « *Signé : TCHEN.*

« *Le Président du Gouvernement*  
 « *et Commandant en Chef,*  
 « *Signé : KING CHOU JEN. »*

« *Le témoin de l'apposition*  
 « *du cachet,*  
 « *Signé : HSU WEN PING. »*

— Le Passeport de la Libération, dit Haardt (1).

Il songeait aux grands espaces libres, à cette vie heureuse de nomades qui nous attendait demain sur la route, à tout cet inconnu de l'Asie qu'il nous restait à vivre encore.

Ouvrant la fenêtre à deux battants pour respirer plus largement, il s'aperçut alors que le feutre des yourtes et le toit des voitures étaient couverts d'une couche blanche, déjà épaisse.

La neige.

(1) Quittant Ouroumtsi, Haardt confia à Salesse la mission de ramener à Paris une partie des documents et des collections recueillis au Sinkiang. Le retour de Salesse ne s'effectua pas sans incidents. Enlisées dans la neige, ses charrettes furent remplacées par des traîneaux. Puis le froid devint cruel. Arrêté par trois bandits qui prétendaient visiter ses caisses, Salesse abattit deux chevaux à coups de revolver et s'échappa sans dommage en profitant du désarroi des cavaliers. Parti le 1<sup>er</sup> décembre d'Ouroumtsi, il arriva un mois plus tard à Serguïopol, retrouva la voie ferrée et, *via* Moscou, débarqua à Paris le 19 janvier. Ses nombreux bagages contenus dans ses coffres dont les plombs avaient été violés, les serrures arrachées et les fermetures coupées au burin étaient néanmoins au complet. Tout avait été visité, bouleversé en U. R. S. S. mais rien ne manquait. Grâce à son énergie et à sa ténacité, Jacques Salesse avait mené à bien sa tâche délicate.

# BAMIYAN ET LES CITÉS MORTES DU GOBI

CE QUE FUT AUTREFOIS L'ASIE CENTRALE. — UN COUP D'ŒIL  
SUR LES SITES ARCHÉOLOGIQUES DE BAMIYAN A OUROUMTSI.  
TRAVAUX DU GROUPE HACKIN A TOURFAN.

C'EST bien parce que Haardt s'était proposé de suivre au Turkestan chinois l'une des plus grandes voies continentales empruntées par le bouddhisme dans son expansion vers l'Est, que Joseph Hackin avait fait partie de la *Croisière Faune*.

Se livrant depuis de longues années à l'étude du bouddhisme, l'éminent archéologue avait limité jusqu'ici ses champs d'observation personnelle à l'Afghanistan, à l'Inde et au Japon. Si l'Afghanistan était en effet le point de départ des influences dont l'art bouddhique s'était trouvé renforcé dans les premiers siècles de notre ère, le Japon où le bouddhisme était devenu et reste encore la religion nationale, en était le point d'aboutissement. Or, une occasion unique était offerte à Hackin de suivre, au long d'un itinéraire jalonné par des sites archéologiques du plus haut intérêt, le cours de ce grand fleuve mystique dont la source était aux Indes et qui durant les premiers siècles de notre ère avait été « un élément fixateur de paix, d'idéalisme et de renoncement » pour les civilisations indécises et turbulentes de l'Asie centrale.

Certes, les oasis qui sur cette voie s'essaient dans les sables du Gobi ont été déjà reconnues et explorées depuis la fin du dix-neuvième siècle par plusieurs missions scientifiques européennes et par une expédition japonaise; des fouilles ont été effectuées, mettant au jour des manuscrits, des sculptures et des peintures murales mais, en dépit de ces importants résultats

acquis dans le domaine de l'archéologie et de la linguistique par les Grünwedel, les Oldenburg, les von Lecoq, les Kozloff, les Paul Pelliot et les sir Aurel Stein, le chantier de travail reste immense.

D'où l'anxiété de Joseph Hackin d'obtenir du Maréchal-président l'autorisation de travailler et, l'ayant obtenue, son impatience de se rendre au plus vite aux environs de Tourfan.

\*  
\* \*

Ce que fut l'Asie centrale jusqu'au quatrième siècle avant notre ère reste encore mal éclairci. Désert qui sépare comme un océan trois grandes civilisations riveraines : à l'Est, celle de la Chine, au sud celle des Indes et à l'Ouest celle de l'Iran, cette immense cellule sans noyau se perdait vers le Nord aux confins d'une région peuplée de tribus nomades qu'on croit être aujourd'hui de race indo-européenne, appelées Scythes et Sarmates, qui furent des « Touraniens », cousins, en réalité, de ces Iraniens fondateurs en Perse de l'empire achéménide sédentaire de Darius et de Xerxès.

C'est de 330 à 325 avant Jésus-Christ que dans une marche foudroyante et victorieuse, Alexandre va rattacher par ses conquêtes l'histoire de cette Asie centrale à celle de l'antiquité gréco-romaine. En cinq ans, il détruit l'empire perse des Achéménides, occupe la Sogdiane (aujourd'hui Turkestan russe), la Bactriane (Afghanistan septentrional), soumet le nord-ouest de l'Inde et le Punjab.

Épopée brillante qui n'a pas, du point de vue politique, de conséquences durables pour les Macédoniens car l'Inde, à la mort d'Alexandre, s'affranchit assez vite de leur joug, mais qui n'en établit pas moins pendant deux siècles et demi une influence hellénistique sur les frontières occidentales de la haute Asie.

Comment cette symbiose politico-religieuse s'est-elle produite ? L'archéologie nous l'explique aujourd'hui, documents à l'appui. Il est avéré que les successeurs grecs d'Alexandre ou Séleucides et, plus tard, les principicules grecs qui leur succédèrent : les Démétrios, les Eukratidès, les Diodote et les Euthydème régnèrent, bien que leur puissance déclinât peu à peu, sur la Bactriane et une partie de l'Inde du Nord jusque vers l'an 50 avant Jésus-Christ.

Or l'Inde était depuis longtemps une théocratie à double visage et il est fort possible que les Grecs aient cherché à consolider leur prestige en se conci-



LE GROUPE D'AUDOUIN-DUBREUIL DANS LES CITÉS  
MORTES DU GOBI (p. 250)



HACKIN ET IACOVLEFF DANS UNE GROTTA A BAZAKLIK p. 250.

liant l'une ou l'autre de ces deux grandes mystiques : le Brahmanisme et le Bouddhisme.

Autant les brahmanes avec leur système de castes ne pouvaient que se montrer réfractaires aux avances des Grecs qu'ils considéraient comme des parias, autant les bouddhistes, dont la religion admettait tout le monde, purent accepter une sorte d'alliance politique avec l'Hellénisme, alliance que confirment des monnaies trouvées dans toute la région indo-afghane et des textes où nous apprenons déjà que le roi grec du Penjab Ménandre (son nom en pâli est Milinda) converse avec des patriarches bouddhistes sur le thème bouddhique de l'*inexistence du Moi*, de ce Moi, source de toute passion et de tout égoïsme.

Ces entretiens philosophiques durent se tenir au milieu du deuxième siècle avant notre ère ; conversations éphémères, car ce fut peu après cette époque qu'un glissement de populations, si fréquent dans cette mouvante Asie, obligea les Grecs à abandonner définitivement l'héritage qu'ils tenaient d'Alexandre.

Leurs envahisseurs étaient venus du Nord. Ils avaient pour ancêtres ces Scythes d'où était sorti leur peuple, de race indo-européenne. Et ce peuple avait occupé aux confins de la Chine occidentale (1) l'actuelle province du Kansou jusqu'au moment où il en avait été chassé par des barbares voisins : les Hiong-Nou (Huns) qui eux, étaient de race turco-mongole.

Fuyant vers l'Ouest, ces Yue Tché ou Scythes avaient gagné par étapes, en essayant probablement sur le chemin des oasis leurs éléments sédentaires, la Sogdiane, la Bactriane, puis enfin le nord-ouest de l'Inde d'où ils chassèrent peu à peu les descendants des Macédoniens. Établis désormais dans la région à la place des Grecs et connus sous le nom d'Indo-Scythes, ces nomades par leurs hérédités lointaines étaient disposés à conserver le cadre de la civilisation préexistante. Qui plus est, ils devinrent bouddhistes et se convertirent à fond.

Et voici qu'en moins de deux siècles se fonde une importante dynastie indo-scythe dont le roi le plus fameux, Kanichka, règne sur une région qui engloberait actuellement le Turkestan russe, l'Afghanistan et le Cachemir. Converti à la doctrine du Çakiamouni, ce puissant monarque devient un saint,

(1) Les Chinois appelaient ce peuple : Yue Tché.



convoque des conciles, fait codifier les écritures et mérite enfin qu'on l'appelle aujourd'hui le « Clovis du Bouddhisme ».

L'art également exprimait dans son domaine cette communion des Grecs puis des Indo-Scythes avec les Indiens bouddhistes. Les artistes grecs avaient commencé par leur apprendre à traduire en œuvres de pierre leur architecture de bois. Ils renouvelèrent ainsi l'art indien et créèrent l'image du Bouddha qui, jusqu'alors et logiquement, n'avait jamais été représenté puisque le bien suprême de la bouddhéité est la dépersonnalisation.

Sous les traits d'un Apollon imberbe, radieux et vêtu du peplum, le Bouddha connut alors — si l'on peut dire — sa première incarnation iconographique.

Imagerie religieuse où, à la plastique grecque, se mêle l'originalité spirituelle de l'Inde. Le type hiératique du Bouddha, tel qu'il domine l'Asie depuis des siècles, se révèle. Kanichka et les empereurs indo-scythes, qui ont décidé ment la manie de la conversion, enverront des missionnaires qui véhiculeront le long des pistes de l'Asie centrale ces saintes effigies de l'art gréco-bouddhique jusqu'aux confins extrêmes du Gobi.

\*  
\* \*

Mais les vagues de barbarie continuent à déferler du Nord. Au quatrième siècle, l'empire hunnique se démembre. De nouveaux glissements s'opèrent. Les Turco-Mongols envahissent l'empire chinois et s'emparent de toute la Chine au nord du fleuve Jaune. Sous les noms de Huns blancs ou Huns hephtalites, ils s'ébranlent en hordes menaçantes, s'emparent de la Sogdiane, de la Bactriane et même du Punjab. Iconoclastes, ces chefs barbares, en véritables « Attila de l'Inde » n'épargneront rien. Ils chasseront les Indo-Scythes, massacreront leurs moines, détruiront tout par le fer et le feu. Et la civilisation gréco-bouddhique atteinte dans la région indo-afghane ne subsistera plus trois siècles plus tard, que dans les oasis du Gobi.

Curieuse histoire que celle de ces petits peuples indépendants du Gobi (royaume de Koutcha, de Karachar et de Tourfan). Ils sont de souche indo-européenne. Sans poursuivre l'exode aventureux de leurs frères indo-scythes, ils sont restés sur place, demeurant là où la vie était possible. Mais comme une





LES GROTTES DE BAZAKLIK (p 250)



BEAU BOTHISATTVA DE BAMİYAN QUI ÉVOQUE CERTAINES  
MOSAÏQUES BYZANTINES DU XII<sup>e</sup> SIÈCLE (p. 242)

Les ornements de tête sont d'influence  
purement iranienne (Groupe de grottes E)

PEINTURE MURALE DE BĀZAKLIK  
(p. 250)

Remarquer l'armure caractéristique de la  
chevalerie Koutchéenne, d'origine sassanide.

AUTRE TYPE DE PEINTURE MURALE A BĀZAKLIK  
(p. 250)

Fragment d'une grande composition représentant  
un parinirvana (mort du Bouddha)

très lointaine consanguinité les reliait aux Iraniens de l'Ouest, ils reprirent avec eux des relations. Recevant par les caravaniers sogdiens tout ce qui était indispensable à leur civilisation matérielle, jusqu'aux cosmétiques et aux parfums de la Perse et, par les missionnaires bouddhistes, l'élan mystique que réclamait leur aristocratie, ces Koutchéens, ces gens de Karachar et de Tourfan connurent dans les oasis perdues de l'immense désert une civilisation brillante qui se prolongea pendant six ou sept siècles.

Ce sont eux que nous retrouverons au septième siècle, conscients du péril qui les menace et préoccupés de leurs relations avec leurs puissants voisins : à l'Est, les Chinois de la dynastie T'ang ; à l'Ouest, les Turcs occidentaux qui, à cette époque, auront chassé les Huns hephtalites. Ménageant les premiers sans rebuter les seconds et finissant par accepter une double vassalité, ils se décideront par prendre parti et, pour leur malheur, se rangeront du côté des Turcs contre les Chinois.

Victorieuses, les armées du Fils du Ciel leur porteront un coup mortel. La culture gréco-bouddhique ne s'en relèvera pas. Prolongée momentanément par les Ouïgoures (1) jusque vers l'an 1000, elle s'éteindra, submergée cette fois-ci par la puissante vague d'assaut de l'Islam qui convertira définitivement la Kachgarie et les oasis du Gobi englobées désormais dans ce que nous appelons aujourd'hui le Turkestan chinois.

Mais dans le géant creuset de l'Asie centrale, le bouddhisme a joué son rôle d'élément catalyseur. Tout chargé des influences grecques et iraniennes, il pénètre déjà en Chine pour gagner ensuite la Corée et le Japon, reliant entre elles toutes les civilisations de l'ancien monde.

\*  
\* \*

Treize siècles avant les voyageurs de la *Croisière Jaune*, un pieux bouddhiste, le pèlerin chinois Hiuan-tsang avait traversé l'Asie Centrale de la Chine aux Indes et son itinéraire, bien qu'inversé, présentait avec le nôtre de curieuses similitudes. Venant de l'ancienne capitale chinoise, Si Ngan Fou (actuellement dans la province du Chensi), il avait traversé le désert de Gobi,

(1) Tribus détachées des Turcs orientaux.

suivi la chaîne des oasis et pénétré en Sogdiane d'où il était redescendu sur Bamiyan.

Or c'est à Bamiyan précisément que Joseph Hackin, récemment arrivé du Japon, avait retrouvé en mai 1931 les membres de l'Expédition, considérant cette fois l'ancien chantier de ses travaux comme un lieu de rendez-vous, point de départ d'une grandiose promenade archéologique qu'il prolongerait en Asie centrale avec Haardt et ses compagnons.

Lieu de repos tout indiqué pour les caravanes qui descendaient de Samarkande vers les Indes, Bamiyan se trouvait jadis sur l'une des « Voies sacrées du Bouddhisme » entre les deux moitiés, grecque et indienne, de l'ancien empire d'Alexandre.

Devant les deux Bouddhas géants creusés dans la falaise, Hackin nous avait fait remarquer ce qui restait de la chevelure ondée et du manteau monastique, drapé sur les épaules à la mode grecque.

— N'êtes-vous pas là en présence, bien qu'à une échelle gigantesque, de deux statues hellénistiques ?

Et nous montrant les peintures murales qui décoraient les grottes, le savant archéologue nous avait fait comprendre l'importance des emprunts que, trois siècles plus tard, les équipes d'artisans avaient faits à une autre civilisation : celle de l'Iran sassanide.

— Les derniers roitelets grecs ont disparu, chassés par les barbares. Et vous voyez déjà que leurs successeurs indo-scythes en contact avec l'empire perse imposent aux moines-peintres de nouveaux canons décoratifs : rubans flottants, parures, vases et diadèmes... Ces personnages princiers qui s'avancent des deux côtés de la statue du Bouddha, par familles, portent tous des coiffures sassanides surmontées de croissants et de globes... Les Bouddhas sont « parés »...

Enfin, dans le vestibule d'un sanctuaire, il nous avait montré un plafond décoré de médaillons dans lesquels sont inscrites des têtes de sangliers.

— En tous points semblables, reconnut Iacovleff, à celles qui ornent les vêtements d'un roi perse sur les fresques de Tak-I-Bostan, près de Ker-manchah (1).

(1) Ville persane où l'Expédition était passée quelques mois auparavant.

\*  
\* \*

Pourtant, quatre mois plus tard, quand nous eûmes dépassé Kachgar, les sept premières étapes de notre chevauchée vers l'Est ne nous avaient offert que des images musulmanes sur cette route historique du bouddhisme. Reliant les uns aux autres de petits îlots de verdure perdus dans les sables et les rocs du désert, la piste n'était fréquentée que par des Turkis : âniers poussant leurs bêtes chargées de bois, femmes masquées par des voiles verts, roses ou blancs sous le bonnet rond bordé de fourrure et, près des villages, floraison inattendue de petites filles, amusantes avec leurs nattes tressées en ficelles autour de la tête.

C'est seulement au cours de la huitième étape, le 3 octobre, alors que nous suivions une des chaînes marginales des Monts Célestes, que Hackin nous avait montré, à notre droite, établies sur un éperon schisteux dont le court relief, très usé, émergeait à peine des sables, les ruines d'une ancienne cité bouddhique : Toumtchouk.

Il s'y dirigeait, suivi par quelques-uns d'entre nous, quand le contrôleur chinois (imposé par le gouverneur de Kachgar) manifesta sa présence :

— Tout travail scientifique est rigoureusement interdit !

Qu'entendait-il par « travail scientifique » ? Nous savions bien que nous n'avions pas le droit de faire des fouilles, mais qui eût cru qu'une simple visite nous fût défendue ? Le Chinois précisa : « Vous n'êtes autorisés qu'à suivre la route sans vous écarter. »

Nous avons donc poursuivi notre chemin en traversant des hameaux dont les masures de briques séchées étaient couvertes d'un toit de branches de saules ou de peupliers. Sable et poussière, forêts naines de tamaris rabougris et décolorés, chemins creux bordés de saules, flaques d'eau magnésienne, steppes et cailloutis, c'était bien là tout ce que nous avons vu en fait d'art gréco-bouddhique jusqu'à Aksou.

\*  
\* \*

Le 14 octobre, nous étions arrivés près du village de Kyzyl. La caravane de chameaux et de poneys avait fait place depuis Aksou à quatre autochenilles équipées avec des appareils nouveaux, chargées de films et pourvues du confort désirable.

Hackin ce jour-là tressaillait secrètement. Les grottes de Kyzyl (1) déjà visitées et exploitées par von Le Coq, sir Aurel Stein et Pelliot, étaient pour leur collègue français d'un intérêt exceptionnel. Serait-il obligé de passer son chemin sans rien voir, comme à Toumtchouk ? Par bonheur un nouveau *guide* avait remplacé à Aksou notre contrôleur chinois et le hasard avait obligé Maurice à stopper pour faire réparer l'essieu d'une remorque. Les grottes se trouvaient à deux heures de marche à pied au sud de notre campement. Hackin fut autorisé à les visiter avec quatre personnes. Le contrôleur s'était joint au groupe pour veiller à ce qu'on ne prît aucune note et aucune photographie.

Enfouies dans un vallon, les grottes étaient creusées comme à Bamiyan dans une falaise tendre que masquait un rideau de jeunes peupliers dorés par l'automne. A leur pied vivait un petit hameau. Le présent semblait s'être endormi là au milieu des saules, des jujubiers et des épines-vinettes.

Mais en pénétrant dans les sanctuaires, nous vîmes ressusciter sous nos yeux un passé plein de fraîcheur et notre promenade s'illumina. Sur la paroi préalablement préparée au pic on avait, voilà plus de mille ans, étendu une couche de terre et d'argile recouverte de plâtre. Les peintures avaient été exécutées sur cet enduit. Elles représentaient des épisodes de la vie du Bouddha. Hackin nous les expliqua avec son ordinaire virtuosité : le Bouddha au nirvâna, emmaillotté dans son arc-en-ciel, ou subjuguant l'éléphant blanc. Et les innombrables légendes de ses incarnations : l'enfant si pauvre qu'il ne peut offrir à la Divinité qu'une poignée de poussière et qui récompensé de ce geste deviendra le puissant empereur Açoka ; le singe qui va dépouiller l'arbre de tout son miel pour l'offrir au Bouddha ; le partage des reliques afin que soit

(1) Près de Koutcha.

évitée la guerre entre les adorateurs de Celui qui prêcha la Paix; la Souris géante qui nourrit de son lait le nouveau-né d'une femme morte; une Nagi (1) enlevée par l'aigle bicéphale représentant Garuda.

— Transposition gandharienne de l'enlèvement de Ganymède par Jupiter, commenta Hackin.

Mais les peintres de Kyzyl ne s'étaient pas bornés à illustrer la légende. Ils avaient enluminé leur époque. Toute la brillante chevalerie de Koutcha, « gens de notre race, à l'ovale pur, au long nez droit, aux sourcils bien arqués », revivait sur les murs. Et devant ces élégants seigneurs koutchéens apparaissant sous les espèces d'une chevalerie bardée de fer, les phrases si évocatrices de René Grousset (2) nous revenaient à la mémoire : « ...tantôt les cottes de maille descendent jusqu'aux genoux à la manière sassanide; plus souvent elles couvrent seulement les épaules et le thorax, l'abdomen étant protégé par un corselet de bandes mobiles. Quant à l'épée koutchéenne, cette longue épée droite avec une poignée mince en forme de croix, avec le pommeau en boule, en champignon ou en fleur de lys, nous la connaissons déjà : c'est notre grande épée de chevalerie, notre arme d'estoc et de taille, faite pour être brandie à deux mains. Fourreaux et poignées sont d'ailleurs merveilleusement ouvrés, avec un décor de rosaces, d'étoiles, de caissons et de fleurettes qui atteste le goût de ces nobles seigneurs...

« ...voici se présenter enfin les dames koutchéennes... les voici toutes, donatrices et zélatrices, pressées autour des autels du Bouddha et y apportant leur élégance toute mondaine. Elles passent devant nous, avec leurs riches corsages qui leur moulent le buste et leur serrent la taille et qu'ouvre, des deux côtés de la gorge, le triangle du grand revers koutchéen; avec leur longue robe à traîne que la mode voulait bouffante et largement évasée vers le bas, revers, ceinture et bordure du corsage et de la robe étant en outre ornés du décor de passementerie à médaillons, à perlages et à fleurettes cher au goût tokharien...

« ...jaquettes d'un blanc laiteux à revers bleu tendre avec bordure brun violet et robes blanches à rayures violacées; corsages vert olive à bordure blanche, corsages noirs à décor blanc et vert, corsages blancs à décor noir; corsages bleus à bordure dorée, robes vertes ou bleu clair à stries jaunes... couleurs du temps passé et toilettes d'autrefois sur les belles dames d'une race disparue, au fond du désert de Gobi, il y a treize cents ans... »

— Qu'on me donne huit jours, s'écria Hackin. J'ai ici les éléments d'un ouvrage complètement original.

(1) Reine des Serpents.

(2) *Sur les traces du Bouddha*, par René GROUSSET, 1929, Plon éditeur.



Pas même huit heures. Il n'était autorisé qu'à faire une « promenade ». Peut-être serions-nous les derniers à admirer les vestiges de cette civilisation koutchéenne si curieusement semblable à la nôtre, de race et d'aspect. Que resterait-il dans cinquante ans de ces admirables fresques déjà dégradées par les érosions et par les Turkis fouillant toutes les grottes pour y chercher sans le découvrir ce qui s'y trouvait pourtant : un trésor ?

\*  
\* \*

Le 20 octobre, par un ciel clair et une température douce, sans vent : Chortchouk. Le site avait déjà été visité.

— Agréable, hein, cette archéologie matinale ?

Hackin nous précédait, escaladant déjà des monticules de terre molle. Le premier groupe de ruines rassemblait un certain nombre de logettes exigües aux murs de pisé et qui avaient été des cellules de moines. Ces réduits meublés d'une banquette de terre et percés d'une ouverture, délavés par les pluies, rongés par les vents, usés par les siècles, n'avaient pas grand intérêt.

Mais non loin de ces cellules se trouvaient les sanctuaires. Leur nombre nous étonna.

— Hiuan-tsang, nous dit Hackin, est passé par ici en venant de Tourfan. Il nous apprend qu'une dizaine de couvents dans la région abritaient à peu près deux mille religieux. Vous remarquerez que le plan de ces sanctuaires est uniforme : un vestibule en général détruit par le temps et les érosions, un Saint des Saints où se trouvait une statue du Bouddha et un couloir circulaire qui permettait aux fidèles de se livrer autour de la statue à leur pieuse déambulation.

Quelques-uns de ces sanctuaires avaient été déjà fouillés, mais d'autres demeuraient intacts, laissant apparaître le long des pans de murs ou dans les angles, des traces très visibles de personnages en haut-relief. Ici, ne subsistaient que les trous dans lesquels avaient été fichés les goujons de bois qui servaient de soutien à la statue, mais là, on reconnaissait quelques formes de la statue elle-même, de proportions si parfaites et de rapports si justes que les dégradations du temps n'avaient pu enlever à ces décombres l'éloquence muette que conserve toujours la beauté.



Ces œuvres où s'accusait très nettement l'influence iranienne étaient cependant d'une inspiration classique. Les plis du drapé, les boucles de la chevelure et la maîtrise avec laquelle avait été traitée l'anatomie du corps humain ne laissent prise à aucun doute.

— Elles datent du sixième au huitième siècle, dit Hackin.

Il nous fit remarquer que ces statues dont une armature de roseau soutenait le torse, les bras et les jambes, étaient faites de terre mélangée avec de la paille et que cette paille était hachée de plus en plus menue à mesure que l'artiste atteignait le modelé extérieur.

Non loin d'un torse de vieillard que des personnages soutenaient aux aisselles et qui faisait penser à une descente de croix, un pan de voûte à demi effondré dessinait encore très nettement une arcature au-dessus de nos têtes. Ce qui en restait paraissait solide. De quels matériaux étaient donc faites ces constructions qui défiaient avec une foi encore si frémissante les vents du désert, la poussée des sables et les écarts énormes de la température (1)? De terre, de brique crue et d'une sorte de pisé qui s'effritait sous nos doigts. Une voûte en plein cintre et qu'on eût dite romane, nous montrait son humble structure. Les architectes de l'époque s'étaient servis simplement de roseaux ou de branches de saule qui, courbées en arcs, avaient « armé » ce ciment naturel. Tout cela tenait encore depuis quinze cents ans.

Pour passer d'un sanctuaire à l'autre, Hackin nous avait fait gravir des mamelons parsemés d'éboulis.

— Tiens, dit Jourdan en se baissant, une tête!

Et plus loin, à côté, derrière nous, une jambe où le genou dessinait encore un ovale stylisé, une feuille d'acanthé, un morceau de corniche, le fragment d'une main dont les doigts joints s'allongeaient avec une ferveur mystique...

Nous n'avions qu'à nous baisser et qu'à prendre. La stupeur, le ravissement se peignaient sur tous les visages; et la gêne aussi, car le contrôleur chinois était près de nous. Ramasser quelque chose n'était-ce pas se livrer à un travail scientifique?

— En dix minutes, se borna à constater Hackin, on réunirait une pan-

(1) Dans cette région le thermomètre en quelques heures remonte de — 10° à + 20° centigrades.

netée de ces merveilles. En quinze jours de travail, on en remplirait une salle de musée.

Il tenait dans sa main un petit torse polychromé où la fixation de la ceinture autour des hanches dessinait une ondulation grecque. Après l'avoir considéré un long moment, il l'offrit au Chinois :

— Prenez. C'est une pièce capitale. J'espère que le Gouverneur d'Ou-rourmtsi appréciera tout l'intérêt que présentent ces sites archéologiques et qu'il les fera protéger contre les injures du temps.

Le contrôleur empocha. Iacovleff, à présent, trouvait, émergeant du sol, un pied. Avec un canif, puis avec son mouchoir, et prenant d'innombrables précautions, il en enleva la terre et le modelé apparut, plein de grâce.

— L'index plus long que l'orteil, constata Jourdan, comme il est d'usage dans la sculpture académique.

Laisser ce pied... quel dommage ! Iacovleff l'essuya une fois encore et le remit solennellement au contrôleur. Très vite le Chinois fut encombré de nos découvertes.

Il restait à voir les grottes qui, sans avoir l'importance de celles de Bamiyan ou de Kyzyl, offrent néanmoins des traces de peintures murales. La plupart avaient été mutilées, soit par la haine des musulmans, soit même par la pitié salubre des archéologues.

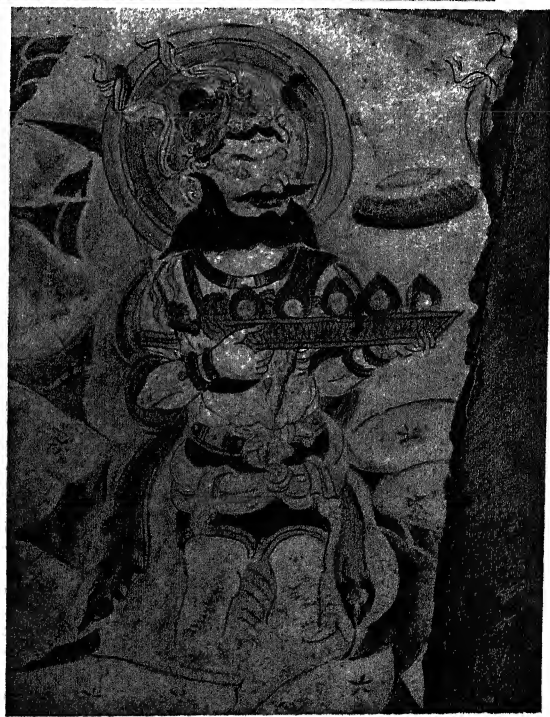
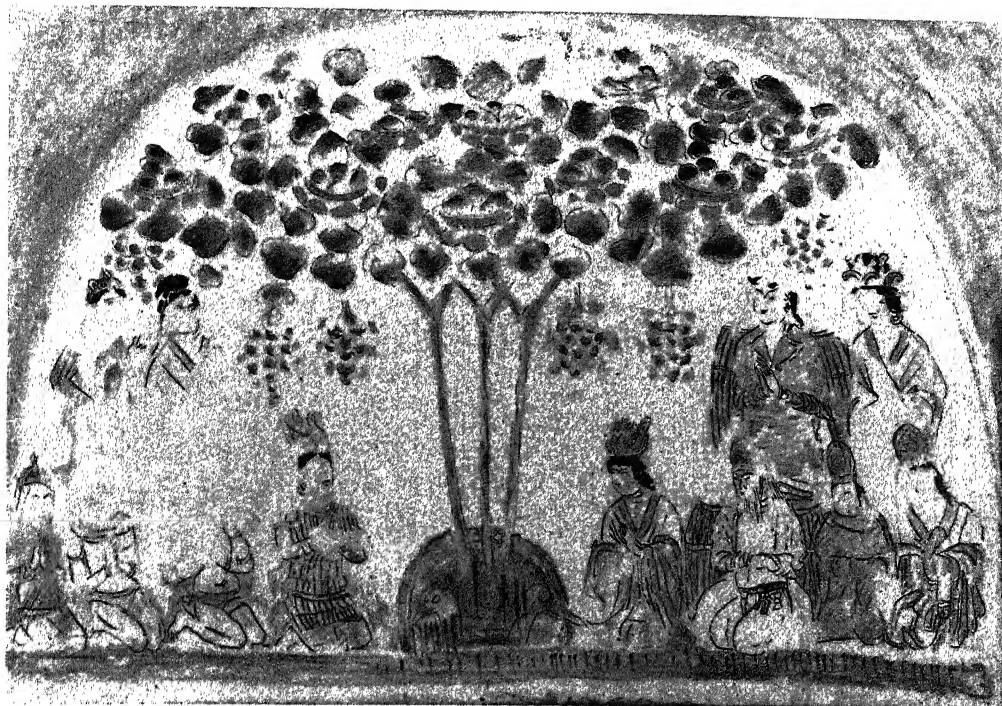
Mais quelle beauté dans ce qui restait !

— Tenez... on commence à trouver là, les premières influences chinoises et tibétaines !

Hackin venait de reconnaître le mantelet tibétain et des masques de personnages chinois dans une peinture où toutes les civilisations semblaient communier dans un même idéal mystique : perlés sassanides et influences iraniennes dans l'ornement du costume, facture d'un classicisme grec dans le geste et l'attitude, sensualité et grâce indiennes dans les visages voluptueux aux lourdes paupières et jusqu'aux apports du bouddhisme tantrique (1) dans ce Civa aux bras multiples.

Plus loin, un plafond resté intact émerveillait par une décoration florale

(1) Certaines formes tibétaines du bouddhisme avec personnages terribles.



REMARQUABLE PEINTURE MANICHÉENNE A BAZAKLIK (p. 250)

PEINTURE SUR COUPOLE A MURTUK (p. 248)

La Divinité assise sur un lotus et tenant une fleur est du style Koutchéen. La forme du corps est d'inspiration indienne, tandis que le visage trahit des influences grecques

PEINTURE MURALE A BASAKLIK (p. 250)

Type de donateur dont l'aspect général est irano-turc, mais où l'on remarquera néanmoins dans la musculature les premières influences chinoises.



DR. R. H. DIX, HUI DIX HUGHAINES, LAUGANDE O'NEILL, M. J. KOSTER, C. A. ...

aussi fraîche, aussi ingénument vivante que celle qui orne chez nous certaines de nos tapisseries médiévales. Des Bouddhas méditaient, compartimentés dans un entrelacs de tiges de lotus dont les fleurs épanouies dans le ciel prenaient racine dans une eau onnée où s'ébattaient de petits canards.

— Canards, remarquait savoureusement Hackin, dont l'œil est chinois, mais dont la ligne générale est sassanide.

Et il allait même jusqu'à reconnaître dans une sorte de démon guerrier qu'écartelaient des gestes frénétiques, le précurseur d'un Génie batailleur inventé bien plus tard par les peintres japonais.

Fantaisie, couleur, puissance mystique, voilà ce que nous trouvions à chaque pas dans ces grottes envahies par les sables. Ces monuments incomparables de la poésie humaine n'étaient plus aujourd'hui que des souvenirs délabrés; mais, périssables, ils avaient su néanmoins durer assez longtemps pour que jaillît un jour comme d'une source fraîche notre émotion d'hommes du vingtième siècle, parlant soudain à voix basse comme si nous craignions de troubler le souffle encore perceptible d'une inspiration défunte.

Nous devons nous rendre compte, en arrivant quelques jours plus tard à Ouroumtsi que le Maréchal-président King se souciait peu des vestiges du passé. Il leur préférait les peaux de zibeline, les autos, les armes et les postes de radio. Encore avait-il eu le bon esprit de nous autoriser à racheter au contrôleur les antiquités gréco-bouddhiques de Chortchouk qui sont aujourd'hui exposées à Paris.

\*  
\* \*

Le royaume de Tourfan avait été au septième siècle l'un des États les plus importants de l'Asie centrale comme l'attestaient un ensemble de localités jadis prospères : Bazaklik, Mourtouk, Sängim et Khara Khodja.

Comme Haardt avait, nous l'avons dit, obtenu le 20 novembre de détacher dans cette région Audouin-Dubreuil avec le groupe scientifique de l'Expédition, Hackin désireux de se livrer enfin aux recherches qui répondaient à son plan de travail fixa presque aussitôt son choix sur le site de Bazaklik, à 40 kilomètres à l'Est de Tourfan.

Composé de Hackin, du Père Teilhard, de Williams, de Iacovleff et de

Sauvage avec ses deux opérateurs, l'équipe ayant quitté la veille Ouroumtsi, se mit aussitôt au travail. Tandis que le Père Teilhard consacrait ses dix jours à la prospection géologique de la région, les autres, sous la direction de Hackin, se livrèrent dans leur domaine respectif à une étude approfondie du site et de ses vestiges.

Hackin qui aurait bien voulu faire des fouilles méthodiques — il y avait là beaucoup à découvrir — dut, faute d'autorisation officielle, se borner à relever le plan des sanctuaires et des inscriptions, à prendre des mesures et à demander à Iacovleff de copier certaines peintures murales.

Von Le Coq, vingt ans plus tôt, avait fait là d'importants prélèvements et l'on voyait sur les parois des traces de scie. Il avait décollé, par-dessous, des panneaux entiers; il restait néanmoins des œuvres nombreuses et d'une qualité exceptionnelle.

Immobiles, du matin au soir, les deux hommes travaillaient avec ferveur. Employant des couleurs à la détrempe qu'on dilue avec de l'eau, Iacovleff avait dû se confectionner une palette métallique qu'il réchauffait avec une lampe à souder; il fallait peindre vite pour que les couleurs pussent sécher avant de geler. En dépit de cette difficulté, du courant d'air glacial qui lui engourdisait les mains et de l'éclairage difficile, le peintre put pourtant reproduire avec une émouvante fidélité tous les documents restés *in situ*.

L'un d'eux, d'après Hackin, avait un intérêt de premier ordre par ce qu'il révélait de détails sur une occupation manichéenne (1) antérieure à la mainmise du bouddhisme sur Bazaklik : « *décoration peinte à la détrempe, appliquée sur un grossier enduit de chaux dissimulant à peine les parois rocheuses imparfaitement égalisées et contrastant avec la richesse décorative des ensembles bouddhiques. Les bouddhistes prenant la suite des manichéens n'avaient dégradé en aucune façon les peintures exécutées par leurs devanciers. Ils s'étaient contentés de les dissimuler en constituant un revêtement interne de briques garnissant aussi bien la voûte que les parois* (2). »

(1) Religion fondée en Perse au troisième siècle de notre ère par Manès ou Mani avec des éléments empruntés à la fois aux chrétiens et au mazdéisme.

(2) Ces courtes lignes n'ont pas l'ambition de donner même une idée des résultats acquis par l'Expédition dans le domaine archéologique. Il sera heureusement possible à M. J. Hackin de fournir aux spécialistes et aux amateurs d'art un travail précis où la documentation sera analysée, commentée dans le détail et étayée d'opportunes comparaisons.

\*  
\* \*

A Khara Khodja, en comparant avec les photographies prises par ses prédécesseurs, les monuments restés encore debout, Hackin constatait qu'une vingtaine d'années à peine avaient suffi pour les altérer gravement. On eût dit que la détérioration en était arrivée à son point critique. Tout tombait en pourriture. C'est pourquoi Williams avec cette *american thoroughness*, conscience méticuleuse que nous avons toujours admirée en lui, ne laissait rien échapper à son objectif.

Et Hackin songeait que son effort n'avait pas été vain puisqu'il avait pu, comme ses prédécesseurs, arracher à l'œuvre néfaste du temps quelques œuvres grâce auxquelles les cités mortes du Gobi, dont il ne resterait peut-être dans vingt ans que des témoignages informes comme des stalagmites, échapperaient à une totale disparition.

•





QUATRIÈME PARTIE

---

LE CHEMIN DU RETOUR

D'OUROUMTSI A PÉKIN



## XVI

# LA ROUTE DES HUIT « DIX-HUITAINES »

*VERS PÉKIN. — LE GÉNÉRAL TCHANG, LIBÉRATEUR DE KHAMI.  
LA GRANDE ROUTE NATIONALE DE L'ASIE CENTRALE. — LE RAID  
D'AUDOUIN-DUBREUIL A SING SING HIA.*

**L**e printemps semblait s'être attardé à Khara Khodja, dans cette dépression dont la cote la plus basse est à 180 mètres au-dessous du niveau de la mer, et l'âpre froid qui régnait à Ouroumtsi s'était soudain dissous dans une brise tiède.

Hackin était plus optimiste. Dans le minimum de temps, il avait utilisé avec le maximum de profit une collaboration que les archéologues moins favorisés ont rarement à portée de la main.

Et maintenant, vers Pékin!

C'était le vœu de Haardt, notre vœu à tous. S'envolant aujourd'hui avec allégresse bien au delà des frontières du Sinkiang, jamais nos espoirs ne s'étaient autant raffermis.

En plein bled, le soir même, et pour la première fois depuis le Camp de la Résistance (1), le mât d'antenne est dressé. Nous sommes groupés autour de la voiture-radio; tous, sauf le Père Teilhard qui, son marteau à la main, infatigable, cherche obstinément, à la lueur d'une lampe de poche, un « contact » de formation géologique remarqué cinq mois auparavant, le 2 juillet.

Audition faible.

(1) C'est-à-dire depuis trois mois.

Comme la nuit est noire, on ne distingue que quelques visages éclairés par la lueur qui s'échappe du panneau resté entr'ouvert. Kervizic, casqué, surveille l'aiguille de l'ampèremètre. Entendrons-nous quelque chose? Et le *Waldeck* (1) nous écoute-t-il, seulement, depuis si longtemps que nous gardons le silence?

Un crépitement suivi d'une longue étincelle. Kervizic se retourne, retire son casque :

— Le condensateur vient de claquer. Ça fait le troisième depuis le départ de Pékin (2).

— Changez le condensateur!

C'était le dernier.

\*  
\* \*

Le Sinkiang est relié à la Chine des Côtes par un couloir au nord duquel s'étend l'immense désert de Gobi; au sud, se dressent les montagnes du Nan-Chan. Cette mince chaîne d'oasis du Kansou a toujours été, depuis les époques les plus lointaines, l'itinéraire suivi par les conquérants chinois qu'attiraient les richesses de l'Asie centrale. C'est la fameuse route des « Huit dix-huitaines », la grande ornière de la Chine, longue de 12 000 li (3) et qui, entre Ouroumtsi et Pékin, se divise en huit sections de dix-huit étapes chacune.

Peu fréquentée par les caravanes de marchandises qui empruntent toujours l'itinéraire plus direct du Gobi, elle est utilisée surtout par les fonctionnaires et les marchands qui, voyageant en charrettes, préfèrent aux pistes du désert une route jalonnée sur tout son parcours de stations fortifiées où l'on peut trouver des vivres, du fourrage, de l'eau et un abri contre les brigands.

L'extension de la Grande Muraille à l'ouest du fleuve Jaune n'a jamais eu d'autre raison que celle de protéger cette *voie nationale* contre les raids des nomades du Nord.

(1) Le *Waldeck-Rousseau* était à cette époque le navire amiral des forces navales françaises en Extrême-Orient. C'est par son intermédiaire que les messages de l'Expédition Citroën Centre-Asie étaient transmis à Pékin ou à Paris

(2) Le condensateur est l'appareil créateur d'ondes par oscillations. Il se compose de lames de laiton isolées par des plaques de mica enduites de paraffine. Les grosses chaleurs de l'été ayant fait fondre la paraffine, l'isolant était altéré.

(3) Six mille kilomètres environ.



« ON CAMPA A KHAM I EN DEHORS DES MURS, SOUS LA TENTE... » (p. 257)

LES MEMBRES DE L'EXPÉDITION CITROËN CENTRE-ASIE A KHAM I

Debout de g. à d. : Sauvage, Gauffreteau, Specht, Hackin, Balourdet, Kervizic,  
G. M. Haardt, Pecqueur, Chauvet, Pétro, Remillier, Dr. Delastre, Point.  
Dielman, P. Teilhard de Chardin, Le Fèvre, Nuret et Conté...

Assis : Maurice Penaud, Audouin-Dubreuil, Sivel, Iacovleff, Piat  
Reymond (en haut) et Gauthier.



TCHANG LIU CHOUET, ANCIEN GITE D'ETAPE (p. 260)  
SUR LA ROUTE DES HUIT DIX-HUITAINES

Il avait été prévu depuis longtemps que les autochenilles suivraient, pour atteindre Pékin, cet itinéraire dont l'intérêt principal pour l'Expédition était de passer à proximité de Touen Houan (les fameux sanctuaires bouddhiques) et de traverser le Kansou, province encore moins connue que le Sinkiang. Aussi, des dépôts de ravitaillement en essence et en vivres avaient-ils été disposés sur la route jusqu'au fleuve Jaune, dans les villes de Khami, de Ngan Si, de Sou Tchéou, de Kan Tchéou et de Lian Tchéou.

Comme on le voit, la première station importante était Khami, ville où Petro était resté enfermé trois mois et qui avait été délivrée le 1<sup>er</sup> novembre par les troupes chinoises. Mais la révolte n'était pas complètement étouffée et l'on se battait encore dans la région.

Haardt qui commençait à se méfier des généraux chinois aurait bien voulu éviter Khami mais les circonstances l'obligeaient à s'y arrêter. De plus, le Groupe Chine en y passant au mois de juillet avait laissé, pour les reprendre au retour, plusieurs caisses d'échantillons minéralogiques prélevés par le Père Teilhard et quelques collections d'animaux et d'insectes fort précieuses pour Reymond.

On arriva dans la nuit du 5 décembre pour camper en dehors des murs, sous la tente. Première désillusion : le stock d'essence et d'huile avait disparu.

— Mes serpents? réclama Reymond.

— L'essence, l'huile, les caisses de cailloux, les dynamos, les collections, tout a disparu, répéta Petro.

— C'étaient de si beaux serpents, soupira le naturaliste.

— Je donnerais bien tous vos serpents pour retrouver ce que vous appelez mes cailloux! répondit le géologue.

Petro n'y comprenait rien. Ce matériel avait bien été déposé par ses soins au *Yamen*. Or le général Tchang qui avait remplacé le vieux Djou, prétendait ne pas être au courant. L'entrepôt était vide et la trace des scellés soigneusement effacée.

— Ce n'est pas tout. Le général Tchang vient de confisquer ce matin nos passeports, dit Petro.

Il ajouta :

— Notre passage à Khami est pour lui une occasion de profit qu'il ne

peut négliger. Simple question de « squeeze » (1). La difficulté est de le lui offrir habilement.

— Allons, dit Haardt, c'est une semaine de retard!

Le général Tchang, libérateur de Khami, était, on n'en doutait pas, un guerrier redoutable. Heureusement, cet homme fort avait un point faible : il était vaniteux.

— Iaco, faites-lui donc son portrait!

Tchang fut si flatté de la proposition qu'il ajourna sur-le-champ la séance de son conseil pour accepter une séance de pose. Devant son pastel terminé, il resta néanmoins pensif et un peu déconcerté :

— Vous m'avez fait les yeux trop petits. Qu'on m'apporte un miroir!

Mais bien qu'il s'efforçât de les écarquiller, ses yeux se devinaient à peine entre deux bourrelets de graisse dans un visage que le dessin et le reflet s'accordaient pour montrer totalement inexpressif.

Quelques retouches accomplirent une métamorphose radicale. Transformé, le visage était superbe et les yeux agrandis étincelaient à présent d'intelligence.

— A la bonne heure! C'est bien moi, s'écria Tchang. Vous rajouterez simplement deux décorations et une étoile sur le col, car je serai certainement nommé général de division dès mon retour à Ouroumtsi (2).

Le soir même, il convenait que nos papiers étaient parfaitement en règle; dans la soirée du sixième jour, un messenger nous apporta l'assurance écrite que l'Expédition pouvait quitter Khami et le Sinkiang quand elle le voudrait. A ce document était jointe la photographie équestre du général Tchang, enrichie de cette dédicace autographe :

*Le vainqueur de Khami : Tchang  
Au vainqueur des Pamirs : Haardt.*

(1) Le mot anglais *squeeze* veut dire littéralement : presser (comme un citron). Il est employé par tous les étrangers résidant en Chine pour désigner une extorsion, un pot-de-vin.

(2) Un an plus tard, en janvier 1933, Tchang devait être assassiné à Ouroumtsi par le successeur du Maréchal King.



\*.  
\* \*

En dépit du froid qui commençait à rendre peu agréable la vie sous une toile de tente (le thermomètre était descendu à — 16° centigrades) cette pause à Khami n'avait pas été inutile. Nous savions désormais à quoi nous en tenir sur la situation militaire de la région.

Mâ Djoung Ying, le chef des rebelles, n'avait pas été complètement battu et ses troupes de Dzounganes s'étaient simplement repliées sur la province voisine du Kansou où elles occupaient les villes de Touen Houan et de Ngan Si, menaçant — croyait-on — Sou Tchéou et nous coupant la route, car il eût été dangereux de tomber dans les mains de Mâ Djoung Ying dont les intentions à notre égard n'étaient pas douteuses (1).

— Évitions donc Ngan Si, décida Haardt, et nous gagnerons directement Sou Tchéou par le désert.

Point fit la moue :

— Une étape de 600 kilomètres! Nous n'aurons pas assez d'essence.

— Le stock de Ngan Si nous est donc indispensable?

— Indispensable! affirma Maurice.

Petro intervint à son tour :

— Nous pouvons trouver de l'essence avant Ngan Si, puisque cinq mille litres et vingt caisses d'huile ont été enterrés à Sing Sing Hia, il y a six mois, par Ehr-Wu (2).

— Le village est complètement détruit, ajouta Petro; je suppose qu'il doit être évacué par les soldats de Mâ Djoung Ying, mais on ne sait jamais... S'ils y sont, ils nous accueilleront avec des mitrailleuses. Il y a là un risque à courir.

— Peu importe, dit Audouin-Dubreuil, il faut y aller et j'irai.

Il proposait qu'on fît avancer toutes les voitures jusqu'à l'endroit dénommé sur la carte *Kou Chouei* (eau amère). De là, se portant en avant avec deux camions jusqu'à Sing Sing Hia, il y déterrerait l'essence, l'huile, et les

(1) Mâ Djoung Ying avait pillé, comme on le sait, la caravane n° 5 qui contenait des pièces de rechange et la fameuse cloche d'embrayage que Petro avait dû réparer à Khami.

(2) Cf. page 110.

ramènerait le jour même. Un simple raid de 160 kilomètres aller et retour.

-- Et si vous ne revenez pas ? dit Haardt.

— Je reviendrai.

\*  
\* \*

Aux environs de la ville, l'oasis de Khami ravagée par la guerre, n'était plus que terre morte. Tous ceux du groupe Chine qui l'avaient vue au mois de juin, ne la reconnaissaient plus. De ces fins rideaux de peupliers plantés au bord des canaux d'irrigation, il ne restait aujourd'hui qu'un enchevêtrement hargneux de souches se hérissant auprès de tranchées remplies d'ordures. Ce qui demeurait des maisons en terre battue était informe. On eût dit des fourmilières éventrées.

Plus loin, lorsqu'on avait franchi cette zone de mort, quelques villages déserts n'offraient que des ruelles vides où erraient des chiens immondes. Abandonnées depuis plusieurs mois, les fermes aux portes éventrées ne laissaient voir que des foyers détruits où d'humbles objets oubliés dans la panique étaient enfouis dans la cendre froide : un chaudron, une pipe d'argile, un vieux cafetan.

Le cœur se serrait devant ces cultures saccagées, devant ces jardins mutilés, devant ces champs de blé que la guerre n'avait pas permis de moissonner. Planant au-dessus des tiges brisées aux épis vides et grisâtres, une sombre nuée bougeait dans le ciel, déployée comme un immense voile de deuil qui soudain s'épaississait puis en tournoyant, s'éclairait dans une demi-transparence plus funèbre encore : les corbeaux.

Enfin, la zone des cultures s'interrompt. Le désert recommençait. Ce fut le crépuscule, puis la nuit.

A Tchang Liou Chouei (1) (l'eau qui coule toujours) il n'existait qu'une grande bâtisse aux murs de boue séchée, ancien gîte d'étape sur la route des huit dix-huitaines dont le nom figurait sur les vieux guides routiers du dix-huitième siècle (2) comme un relais « où le voyageur pouvait trouver logement

(1) C'est à Tchang Liou Chouei, treize siècles auparavant, que le pèlerin chinois Hiuan-tsang, venant de Lian Tchéou trouva, épuisé de fatigue et de soif, un étang d'eau pure où il put se désaltérer avant de continuer sa route sur Khami. Ce point d'eau situé à 56 kilomètres au sud-est de Khami a été localisé par Aurel Stein.

(2) Les Chinois possédaient déjà au dix-huitième siècle des guides fort détaillés sur l'état des routes dans leur immense pays.

et nourriture à des prix modérés. » L'un de nous frappa à la porte. Pas de réponse. On entra.

Cela avait dû être récemment encore une grande auberge pour « chameaux et charrettes » avec des chambres de voyageurs disposées comme des cellules autour d'une cour immense.

Et c'est dans l'une de ces cellules où il cherchait à déplier son lit, que Specht découvrit, blotti frileusement contre la muraille, un être humain.

Que faisait là, tout seul dans ce lieu abandonné, ce très vieux Chinois au visage menu et plissé de mille rides? Sans répondre aux questions, effrayé, l'homme se contentait de marmotter en serrant contre sa poitrine un petit chien pékinois.

— Je le reconnais, s'écria soudain notre boy Ehr Wu, c'est le Lao Tao (1) de Sing Sing Hia, mon ami... celui qui m'a aidé à enterrer l'es-sence.

— Mais que fait-il ici?

— Il parcourt les champs de bataille et ensevelit les morts pour s'acquérir du mérite.

— Puisqu'il connaît la cachette, nous l'emmènerons, décida Audouin-Dubreuil.

#### DU CARNET DE ROUTE D'AUDOUIN-DUBREUIL.

Samedi 12 décembre 1931. — *A 2 heures du matin le froid me réveille. Le thermomètre, suspendu à la vitre, marque 21° au-dessous de zéro. J'enlève un gant pour déplacer mon fusil. Au contact de l'acier je sens une brûlure.*

*Un silence profond pèse sur le village en ruines.*

*Deux boys chinois, près d'un feu, font dégeler les glaçons pour avoir de l'eau pour le café.*

*Aux premières lueurs du jour, je gravis la colline et j'entre dans le temple qui domine le village. Des idoles éventrées m'entourent. Leurs yeux, au regard vivant, me fixent étrangement et suivent avec obstination ma promenade dans la pagode. Une idole me montre son ventre ouvert.*

(1) Prêtre taoïste.

*Dans le silence de cette matinée glaciale, le temple pillé semble subir avec sérénité la souffrance de sa profanation.*

*Dans la cour, deux camionnettes s'apprêtent à partir pour Sing Sing Hia où elles vont prendre l'essence et surtout l'huile qui nous est indispensable pour aller jusqu'à Sou Tchéou.*

*On met de l'eau bouillante dans les radiateurs et on chauffe les moteurs avec les lampes à souder. A 9 h. 20, les voitures sont prêtes et elles sortent de la cour. Dans la première voiture que j'occupe avec Petro, j'emmène le Mongol Goumbô et le vieux bonze qui affirme se rappeler l'endroit où a été enterré le ravitaillement d'essence et d'huile. Dans la deuxième voiture suivent Chauvet et Sivel.*

*Nous sommes impatients de partir afin d'arriver avant la nuit, car si le poste est occupé, il faut éviter de tomber dans une souricière où il serait alors impossible de se défendre. Mais au moment de partir, le vieux bonze n'est plus là. On le retrouve bientôt. Il arrive avec, dans les bras, une cloche sacrée qu'il veut emporter avec lui.*

*Nous voudrions bien lui faire plaisir, mais cette cloche est un bagage vraiment trop encombrant. Petro lui conseille de la cacher dans un trou. Le vieux bonze hésite. Il va à droite, à gauche, puis il revient et il insiste pour l'emporter. Enfin il s'approche du puits, semble réfléchir un instant et soudain y jette la cloche.*

*Petro et Goumbô approuvent cette sage décision. La cloche ne peut pas être mieux placée. C'est en effet par ce puits que reviendra le Dragon de l'eau qui est le protecteur de la pagode. La cloche sacrée est allée vers lui.*

*Le bonze monte enfin dans la voiture avec son petit chien.*

*Nous sommes tout de suite dans le désert et je retrouve mes impressions d'autrefois : l'espace avec l'enchantement de sa lumière et ses horizons.*

*De loin en loin, nous traversons quelques petits groupes de maisons en ruines, anciens postes de relais qui ont été dévastés par les pillards. Aucune trace de vie, sauf des gazelles qui fuient à notre approche.*

*A 129 kilomètres de Khami, nous nous arrêtons au village de Kou Chouei où nous laissons une partie de notre chargement, afin de pouvoir embarquer le plus possible d'huile et d'essence à Sing Sing Hia.*

*Quelques réfugiés misérables habitent les ruines de ce petit village qui est une halte sur la grande piste d'Ouroumtsi au fleuve Jaune. Ici aussi, tout a été détruit et pillé. Partout, dans les réduits, dans les cours, apparaissent les traces des récents combats : lambeaux d'uniformes, hardes ensanglantées.*

*A 2 heures, nous repartons. A vingt kilomètres la piste devient moins bonne : pierre, trous de sable. A quelque distance devant nous, un loup de haute taille court à grandes enjambées.*

*4 h. 30 : le soleil est très bas. Nous sommes enfin dans la montagne. Nous perdons souvent la piste en suivant un fond de vallée qui s'élève vers le col. Soudain un cheval sauvage coupe notre route à environ deux cents mètres.*

*Une demi-heure plus tard, nous arrivons au col. La montée a été très dure. Nos voitures se sont cabrées et ont projeté la lueur de leurs phares sur les rochers qui dominent le col. Si le poste était occupé, nous ne pouvions lancer meilleur avertissement.*

*La nuit tombe. Le col est sinistre. Des nuages gris-noir barrent l'horizon à l'Ouest. Nos phares éclairent les pagodes en ruines. Une idole gît à la porte du temple qui a été pillé.*

*A l'Est, bien que la neige recouvre le sol, on ne voit qu'un trou noir. C'est dans ce trou, à un ou deux kilomètres, qu'est le poste de Sing Sing Hia et son petit village.*

*Guidés par le vieux bonze, nous faisons deux kilomètres. En le suivant Goumbô, son mauser à la main, entre dans le village tandis que, armés de nos mousquelons, nous faisons une reconnaissance rapide aux abords du mur. C'est là que doit se trouver enterrée notre provision d'essence et d'huile.*

*La nuit est complète maintenant. Partout, autour de nous, un rideau noir, sauf le cercle lumineux de nos phares et la pâle clarté du sommet de la montagne qu'éclaire le croissant de la lune.*

*Le bonze et Goumbô reviennent. Ils n'ont rien vu dans le village. Le poste paraît complètement abandonné.*

*Nous nous mettons au travail. Pendant deux heures, à l'endroit que le bonze nous a indiqué, nous creusons à coups de pioche et de pelle. Sur dix mètres carrés nous avons enlevé la couche de neige glacée qui a parfois plus de cinquante centimètres d'épaisseur et nous avons creusé le sol.*

*Enfin Chauvet qui, sans arrêt depuis trois heures a manié la pioche avec une force d'athlète, pousse un cri. Un coup de pioche a rendu un son métallique. Nous déterminons un bidon d'essence, puis plusieurs, une vingtaine. Après cinq heures d'efforts, enfin, nous avons les caisses d'huile.*

*Avant de charger sur les voitures les caisses et les bidons, nous essayons de boire. Mais l'alcool nous glace. Seul, Chauvet parvient à enfoncer ses dents dans un morceau de*

corned-beef glacé. Petro, Sivel et moi, nous avons des crampes d'estomac. Nous ressentons tous maintenant la fatigue causée par cet effort qu'il a fallu soutenir pendant cinq heures par un froid de 18° au-dessous de zéro.

Nous chargeons toutes les caisses d'huile et soixante-quinze bidons d'essence.

Le vieux bonze nous explique qu'il est parti il y a vingt ans de Setch'oan, envoyé par l'abbé de son monastère qui lui a dit d'aller vers l'Ouest, toujours vers l'Ouest, et de restaurer tous les sanctuaires détruits qu'il trouverait sur sa route en vivant d'aumônes. Aussi désire-t-il aller rendre compte à son supérieur de l'œuvre qu'il a faite depuis vingt ans, d'autant plus que maintenant il lui est difficile de poursuivre son apostolat : tous les sanctuaires sont détruits, et ceux qui passent, au lieu de faire la charité, ne font que piller.

A 3 heures du matin, sous les feux de nos phares apparaît un village dévasté : Kou Chouei. L'Expédition y est-elle arrivée ?

En entrant dans la cour du caravansérail, nous entendons les bruits des moteurs. Les petites lampes sont encore allumées. Deux mécaniciens veillent. Désormais, à cause du froid, les moteurs tourneront sans arrêt pendant des jours et des nuits...



« LE "LAO TAO" QUI PARCOURAIT  
LES CHAMPS DE BATAILLE POUR ENSEVELIR LES  
MORTS ET S'ACQUÉRIR AINSI DU MÉRITE... » (p. 261)





「UNE IDOLE MONTRE SON VENTRE OUVERT...」 (p. 261)



## XVII

# LE CŒUR GLACÉ DE L'ASIE

*DANS LE « BLANC DE LA CARTE », — LES CHINOIS DE SOU TCHÉOU.  
DURES ÉPREUVES DES MÉCANICIENS. — LE PREMIER JOUR DE  
L'AN 1932.*

**S**UR la carte, les deux routes qui relient Khami à Sou Tchéou figurent assez grossièrement un triangle obtus. Le grand côté de ce triangle est formé par la piste chamelière qui traverse une partie du désert de Gobi en passant par le col-frontière de Ming Chouei (1); les deux petits, par une ligne brisée s'articulant à Ngan Si et dont la longueur totale représente une des « huit dix-huitaines » de la grande route chinoise (2).

Ces deux itinéraires, nous l'avons dit, présentaient chacun un inconvénient. Pour pouvoir choisir le premier, de beaucoup le plus sûr, l'Expédition n'avait pas assez d'essence et en choisissant le second, par Ngan Si, elle risquait de tomber entre les mains de Mâ Djoung Ying.

Mais ce matin, 12 décembre, le dilemme est écarté. Grâce à Audouin-Dubreuil revenu de Sing Sing Hia pour retrouver à Kou Chouei le gros de la colonne, Haardt dispose de quatre mille litres d'essence supplémentaires qui lui permettront de réaliser son premier projet : atteindre Sou Tchéou par le Gobi.

L'étape qui s'annonce n'est pas facile. Il faut d'abord que les autochenilles abandonnent la route des « huit dix-huitaines » sur laquelle elles se sont engagées, pour retrouver la piste chamelière de Khami-Sou Tchéou quelque part, à 80 kilomètres au Nord de Kou Chouei, environ. Mais cette distance

(1) Itinéraire suivi par le Groupe Chine à l'aller.

(2) Une dix-huitaine représentant dix-huit jours de voyage en charrette.

calculée à vol d'oiseau dans une région soulevée par les premiers escarpements du plateau mongol et complètement inconnue, équivaut à un *cross-country* qui peut ménager des surprises.

Nous allons, comme dit Reymond, sillonner le « blanc de la carte ».

Or si nous avons suffisamment de vivres et de carburant, une question reste grave. Le gel ayant fait éclater en effet tous nos bidons et cinq de nos réservoirs, Remillier ne peut emporter dans sa voiture-popote que 300 kilos de glace, c'est-à-dire moins de dix litres d'eau par personne. La ration est normale si nous rencontrons assez vite un puits, mais fort médiocre si la colonne s'égare.

L'hypothèse doit être envisagée puisque nous nous lançons dans l'inconnu sans guide.

\*  
\* \*

A la vérité, nous avons avec nous mieux qu'un guide. Nous avons Goumbô, un « spécialiste du désert ». Ce Mongol avec sa coiffure posée de travers et sa robe violette ressemble à un grand clown démaquillé. Mais il est au service de l'Expédition depuis sept mois. C'est un ami sûr.

Doué d'un flair spécial, d'un sixième sens qui lui permet de voyager sans se perdre dans les solitudes du désert, Goumbô connaît de plus les voitures et sait apprécier l'effort qu'on peut leur demander en terrain varié. En observant le travail des mécaniciens, il a appris à rendre une foule de services : graissage, nettoyage du carburateur et même réglage des soupapes.

L'ensemble de ces connaissances ne suffit d'ailleurs pas à dissiper chez ce nomade le sentiment qu'un moteur reste une divinité assez mystérieuse.

— Tu as bien compris cependant comment le piston va et vient dans le cylindre ? lui demande souvent Petro.

— Oh ! oui...

— Et comment les gaz de l'essence se trouvent comprimés, puis allumés par une étincelle pareille à celle de ton briquet ?...

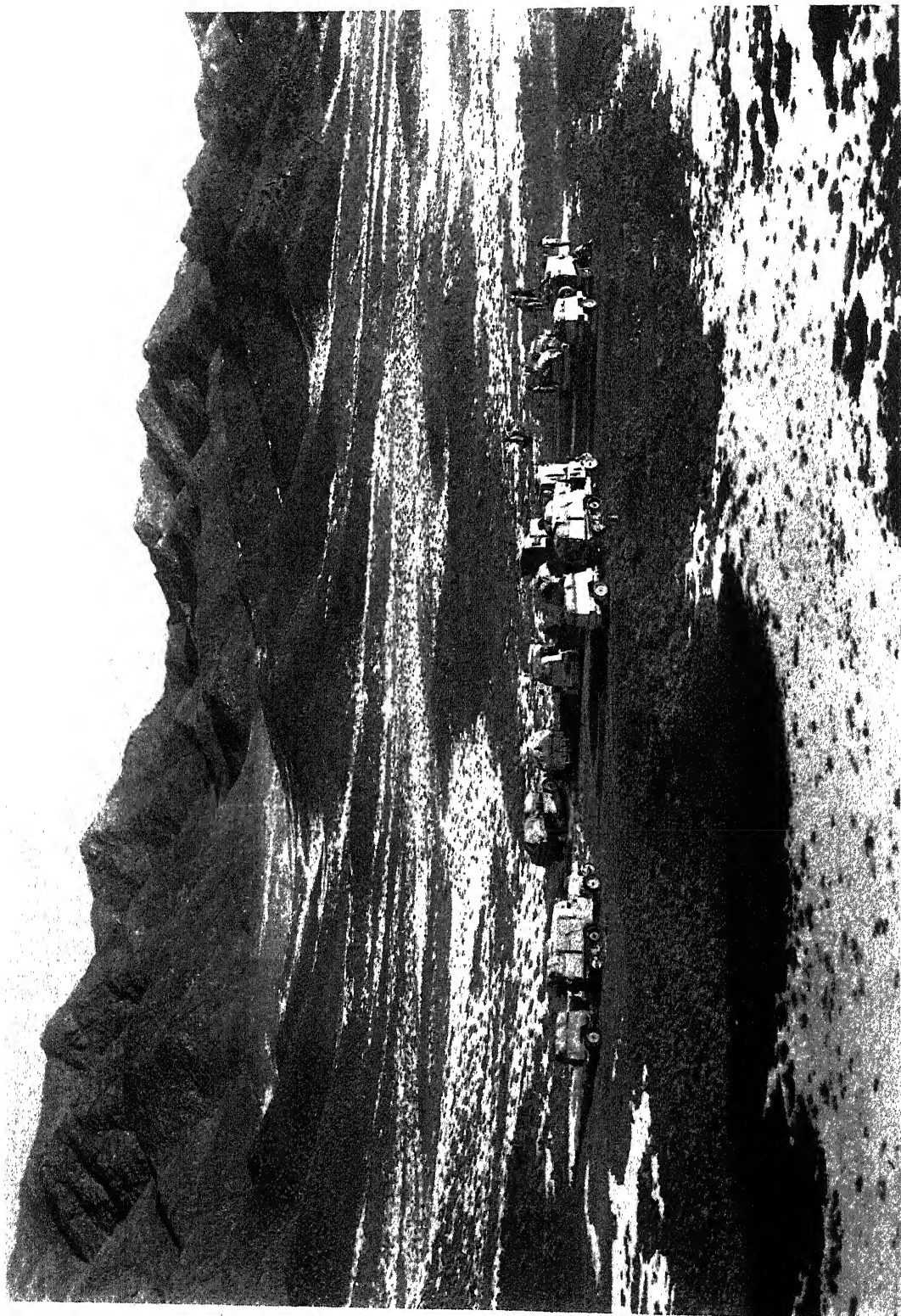
Il a compris tout cela, ainsi que la détente du mélange gazeux qu'il compare à une explosion de poudre noire.

— Alors qu'est-ce que tu ne comprends pas ?

Goumbô se gratte la nuque :



LOUIS AUDOUIN-DUBREUIL  
Dessin d'Alexandre IACOVLEFF



AU CŒUR GLACÉ DE L'ASIE D'ÉTÉ

— Je ne comprends pas... comment ça marche!

C'est pourquoi, ce matin encore à Kou Chouei, il continuait à chercher sous le capot l'âme de cette mécanique, le dieu caché. Ce Mongol, capable avec les données que lui offraient certaines particularités du bled d'esquisser la configuration de toute une région même au delà des limites perceptibles de l'horizon, se prosternait avant le départ devant une autochenille. Maurice, stupéfait, le découvrit brûlant une baguette d'encens et faisant trois fois le *Ko-To* avant de faire venir l'essence au carburateur.

Actions de grâces d'un homme d'Asie à qui trente Européens confiaient la tâche redoutable de guider l'Expédition dans une région que lui-même ne connaissait pas.

\*  
\* \*

En faisant choix d'une piste quelconque qui s'orientait sensiblement vers le Nord, Goumbô expliqua que cette trace ne nous conduirait sans doute qu'à un petit lac salé ou qu'à ces bosquets de tamaris connus des caravaniers qui viennent s'y approvisionner en sel ou en bois de chauffage. Cette piste sans doute disparaîtrait bientôt, mais tant que son orientation était bonne, on avait avantage à la suivre car les chameaux choisissent toujours le meilleur terrain.

De fait, quinze kilomètres plus loin, elle s'arrêta.

Nous nous trouvions alors dans une région qui orographiquement était indéchiffrable à des voyageurs comme nous, habitués aux grands systèmes des vallées tributaires gouvernées par des lignes de partage des eaux. Ici, on arrivait en suivant une vallée à l'une de ces nombreuses cuvettes ou bassins intérieurs dont tout le désert était formé et d'où il était parfois impossible de sortir.

Goumbô nous fit donc avancer en suivant les crêtes. Au crépuscule, la colonne des voitures s'arrêta sur un plateau rocheux. Nous avons parcouru depuis Kou Chouei quarante kilomètres. Il était six heures du soir. Impossible de continuer dans l'obscurité. On descendit. Il fallait s'arrêter là, douze heures au moins, jusqu'au lever du jour. Or nous étions en décembre et le thermomètre marquait — 20° centigrades.

— Alors, s'inquiéta Maurice, je laisse tourner mes moteurs pendant douze heures? Je ne peux pas les arrêter sans vidanger.

Problème.

Vidanger, c'est-à-dire recueillir l'eau des radiateurs dans un récipient, nous ferait retrouver le lendemain matin des blocs de glace. Pour remettre les moteurs en marche, il faudrait d'abord faire fondre cette glace et, ayant ainsi obtenu de l'eau, la faire bouillir. Mais l'expérience avait démontré que l'eau même bouillante au contact du moteur froid, gelait presque immédiatement.

De plus l'huile gelait, elle aussi, et il serait impossible de décoller à la manivelle les pistons grippés dans les cylindres. Obligation donc d'allumer de grands feux. Les uns pour chauffer l'eau, et les autres placés sous le carter des moteurs (manœuvre dangereuse) pour réchauffer le bloc et les canalisations d'huile.

Pour entretenir un feu, il faut du bois. Où trouver du bois dans le désert?  
— Tournez au ralenti, dit Haardt.

Solution provisoire, car elle présentait aussi de sérieux inconvénients. Même en tournant à 600 tours-minute, il se produisait au bout de quelques heures des remontées d'huile qui encrassaient les bougies et formaient dans les cylindres des dépôts de carbone. C'était, d'autre part, une consommation supplémentaire d'essence. Or la distance qui devait être parcourue sans ravitaillement nous imposait la plus stricte économie de carburant.

Notre voyage d'études se transformait ainsi, peu à peu, en raid sportif. Le froid nous imposerait, sitôt la piste retrouvée, la nécessité de rouler jour et nuit, en procédant par bonds de 300 à 600 kilomètres.

Et puis il fallait retrouver la piste.

\*  
\* \*

A l'aube du 14 décembre, le soleil n'éclaire que l'immensité morne d'un paysage minéral. Pas un brin d'herbe, pas une trace de gazelle, pas un cri d'oiseau. Rien d'animé que ces neuf monstres de métal qui rampent sur un sol vierge dans l'inertie hallucinante du Gobi.

Notre direction générale s'oriente Nord-est, mais en dépit des avertissements de la boussole, nous sommes toujours refoulés vers l'Ouest par des dénivellations abruptes.

Ce fut dans l'après-midi, assez tard, que Goumbô découvrit enfin une

rampe qui descendait en pente douce. Peu après, ô joie, des ossements de chameaux et des fientes desséchées lui indiquèrent un ancien passage.

La colonne s'arrêta pendant qu'il suivit cet embryon de piste jusqu'à la première bifurcation qu'il était sûr de rencontrer. Si la piste était recoupée *dans le sens de la marche* par un embranchement à angle aigu, il n'y avait qu'à la suivre.

— Et s'il n'existe pas d'embranchement?

— Il en existe toujours. Au désert, l'orientation des pistes est immuablement conditionnée par la présence d'un puits. Qu'on s'en éloigne, les pistes s'écartent; qu'on s'en approche, elles convergent. Or le puits ne peut être, la région étant ici inhabitée, qu'en un endroit : sur la route que nous cherchons.

— Soit.

Ces traces semblèrent nous entraîner au début dans une mauvaise direction; mais ayant contourné un massif argileux elles s'infléchirent vers le Nord et devinrent à chaque bifurcation plus accentuées.

Vers la fin du jour, elles se confondirent dans un réseau parallèle de sillons qui fuyaient vers l'Est : la grande piste Khami-Sou Tchéou.

\*  
\* \*

L'aspect particulier d'une piste chamelière dans le Gobi tient à ce que toute caravane se compose d'éléments de huit bêtes encordées à la file. Ces éléments, si la configuration du terrain le permet, avancent de front et foulent le sol en sillages parallèles sur une largeur qui est fonction de l'importance du trafic. La grande piste Kalgan-Ourga, par exemple, peut atteindre jusqu'à huit cents mètres de large.

Beaucoup moins fréquentée, celle de Khami-Sou Tchéou que nous venions d'atteindre, conservait néanmoins ce parallélisme qui évoquait celui des rails de chemin de fer. La similitude s'accusa davantage le lendemain, aux approches de Ming Chouei, frontière du Sinkiang lorsque, se fondant les unes dans les autres, toutes ces pistes n'en formèrent plus qu'une pour traverser le col.

Le passage s'étranglait sur cent mètres entre des schistes noirs affleurant une mince couche de neige; puis, au delà, sur un sol aussi nu qu'une plage à



marée basse, les pistes démultipliées s'épanouissaient à nouveau comme un réseau de voies ferrées dans une gare de triage.

Pas très excitant, ce Gobi!

Reymond le trouvait singulièrement atypique en hiver.

— Comment, atypique! protestait le Père Teilhard; c'est au contraire un champ privilégié pour la prospection. Vous ne voyez donc pas que le sol est jonché d'outils préhistoriques!

Ses yeux avertis découvraient la moindre pierre taillée qui se détachait en rouge sur la nudité grise du sol balayé par le vent. Il faisait arrêter sa voiture, descendait, ramassait un caillou, puis un autre. S'agissait-il d'un véritable foyer de culture paléolithique moyenne? Non, mais plutôt de la limite méridionale d'une très ancienne vague humaine partie de Sibérie. Toutefois, il reconnaissait se trouver en présence d'une industrie en quartzite, d'apparence moustérienne (1).

— Moustérienne ou pas, lui répondait Sauvage, cette apparence est cinématographiquement nulle. Ce désert de Gobi n'est pour l'objectif qu'un chantier poussiéreux et décomposé.

— Tiens! s'écriait Delastre, un oiseau... Où est mon fusil?

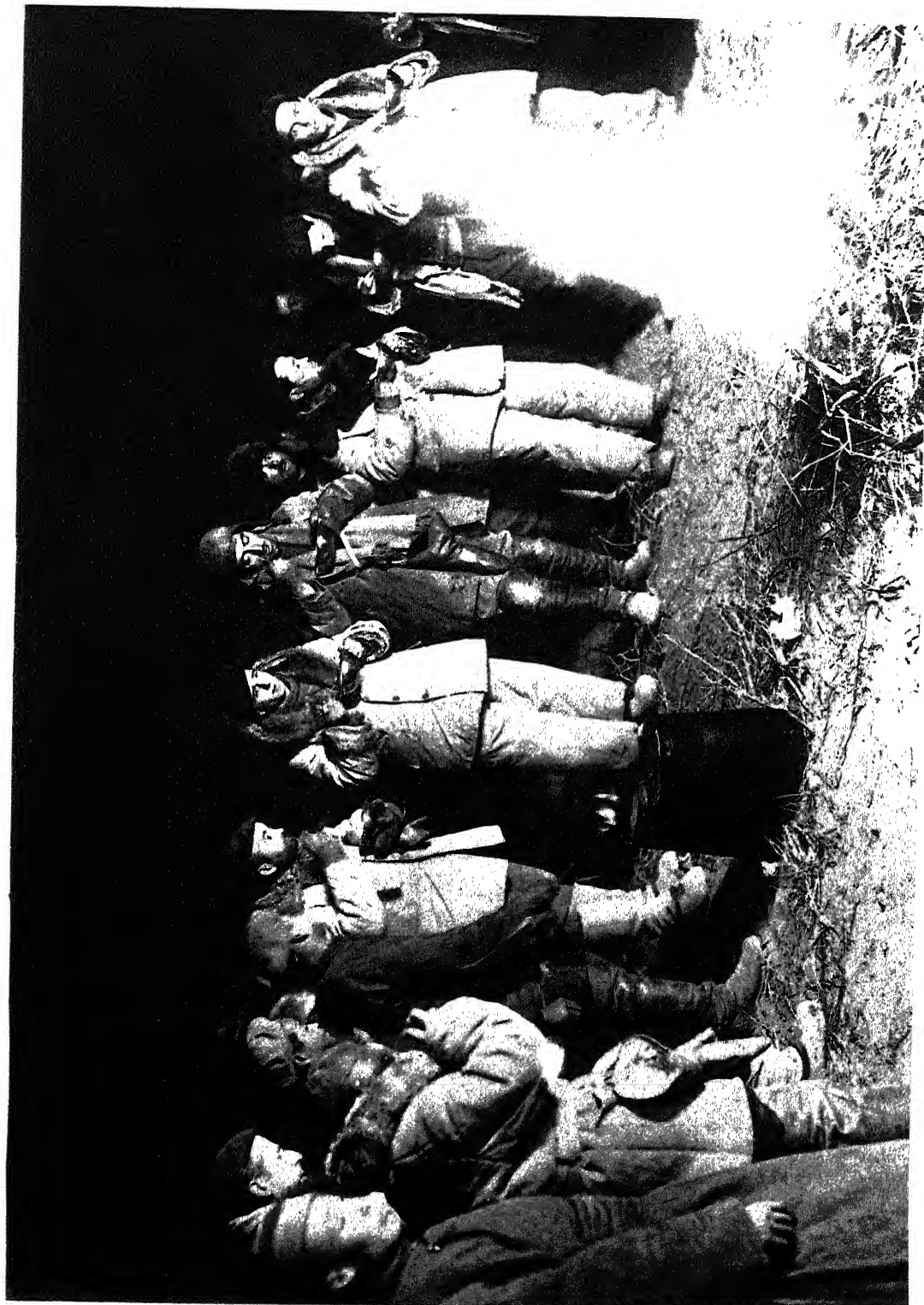
— Petit échassier à tête noire qui vit dans le sable et court très vite, commentait instinctivement Reymond. Ne gaspillez pas votre cartouche.

Cet oiseau fut la seule créature vivante que nous aperçûmes pendant cinq jours. La nuit, le croissant de la lune suspendu dans le vide n'éclairait faiblement que la solitude et que le silence. Nous roulions alors vingt heures sur vingt-quatre. Peu à peu la fatigue nous fit sentir plus cruellement les atteintes du froid. Chacun céda à un dangereux engourdissement. L'immobilité à laquelle nous étions condamnés nous glaçait, paralysait notre curiosité, nous plongeait dans une torpeur singulière. Inertes, nous somnolions par intermittences, tandis que les mécaniciens aux yeux brûlés de sommeil, résistaient encore, dormant deux heures à peine chaque nuit, accoudés sur leur volant.

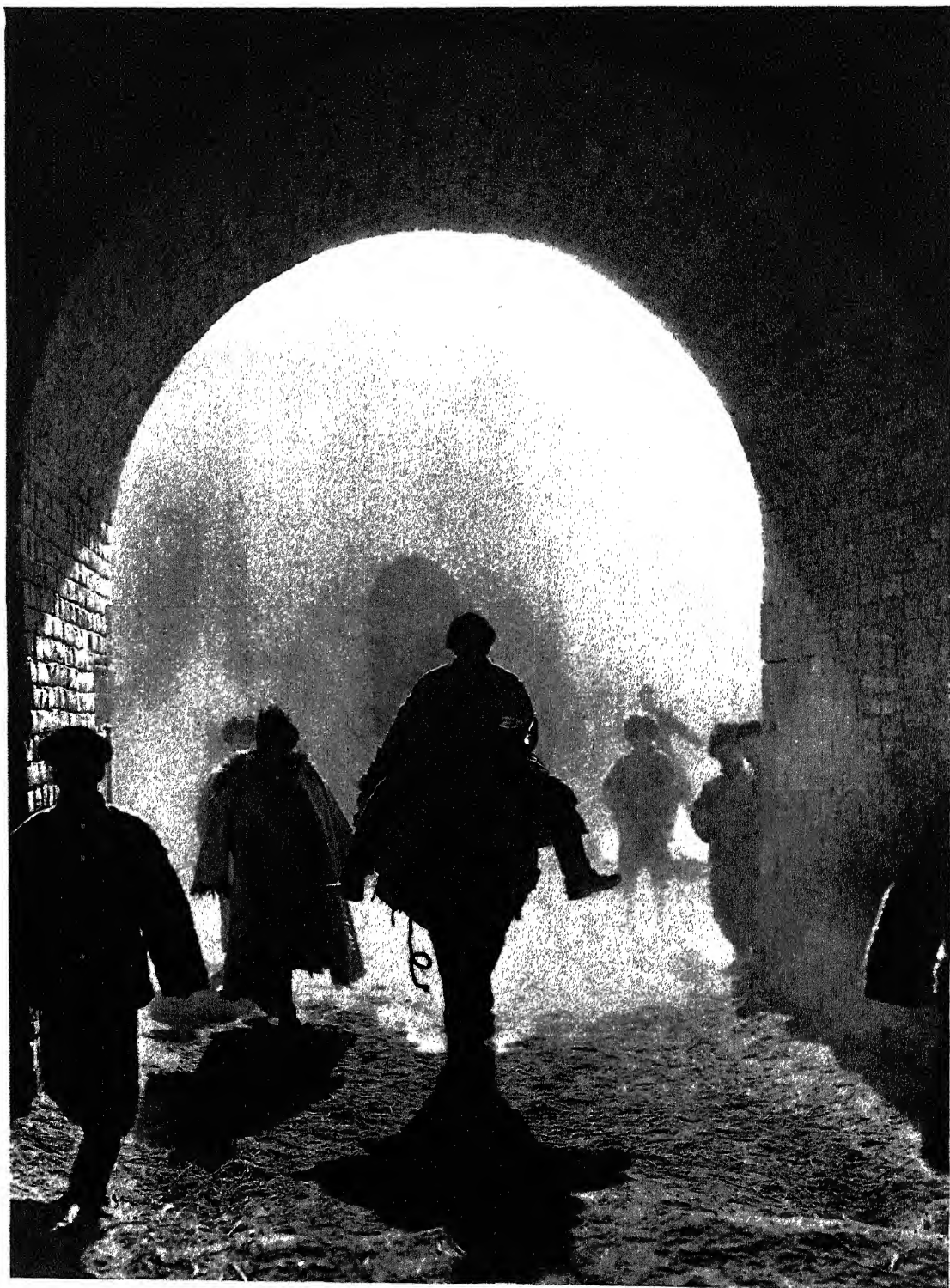
Deux fois par jour, rapidement, les repas se prenaient en plein air. Il fallait se dépêcher pour que la soupe distribuée bouillante par Gauffreteau

(1) Voir Appendice.





« QUI VEUT ENCORE DES NOUILLES ? PROPOSA TRISTEMENT GAUFFRETEAU... » (p. 274)



« A MIDI NOUS SOMMES DEVANT LES PORTES  
D'UNE VILLE : SOU TCHÉOU... » (p. 272)

dans les écuelles de métal et qui se refroidissait avant d'être avalée, ne s'achevât en sorbet. Nous la mangions debout avec avidité et la nuit, muets, emballés dans des fourrures qui paralysaient tous nos mouvements, sans nous reconnaître, nous étions groupés autour de la voiture-popote comme d'étranges mannequins aux ombres déformées par la lueur des phares.

Un soir on s'arrêta quelques heures pour permettre à Kervizic qui avait réparé son condensateur, de communiquer avec la côte. Mais le vent de Nord-ouest redoubla de violence et il fallut renoncer à dresser le mât d'antenne.

L'épuisement était général. Sous l'unique tente montée à la hâte pour qu'on pût se protéger des rafales, nous nous entassions debout, baissés ou accroupis, avec des mains bleuies et des regards mornes, comme ceux de quelques vagabonds égarés dans les bas-fonds du désert.

— Qui veut encore des nouilles? proposa tristement Gauffreteau.

Williams soupira sans répondre, râpant avec une lime l'entaille de ses crevasses. Iacovleff lui conseilla l'emploi du chatterton dont il entourait ses doigts aux jointures.

Specht s'indigna en regardant le thermomètre :

— Moins cinq!... Comment moins cinq?... Il n'a jamais fait si froid.

— On ne discute pas un appareil de précision, répondit Pecqueur, sans rire.

Il omettait d'ajouter qu'il venait de se servir du mince tube de cristal comme d'une cuiller pour remuer son café. Abandonné sur la table, l'instrument disait à présent la vérité. La colonne de mercure redescendait, redescendait...

Moins 33 centigrades.

Haardt qui donnait à tous l'exemple de la patience et du calme décida qu'on franchirait sans s'arrêter les cent cinquante derniers kilomètres qui nous séparaient encore de Sou Tchéou.

\*  
\* \*

On avançait à coup de café chaud et d'eau-de-vie.

Le 18 décembre, à 3 heures du matin, arrêt. Pour la première fois depuis six jours des êtres humains nous entourent. Soldats, paysans, vagabonds? Li les interroge. Où est Mâ Djoung Ying?

Ils disent que Mâ Djoung Ying n'est pas à Sou Tchéou. Alors nous irons. Et toute cette curiosité indiscrete se dissipe dans la nuit.

Le jour se lève ce matin sur un paysage terreux, corrompu. Le premier village fait naître un premier serrement de cœur. Bien que la vie semble arrêtée par l'hiver, les enfants pullulent. Tous n'ont sur leur poitrine qu'un méchant haillon découvrant des cuisses maigres, noires de saleté, de misère et de froid. Tous ces visages sont à peine éclairés par une sorte de curiosité abêtie. A midi nous sommes devant une ville dont les portes se ferment devant nous. Il faut parlementer une heure pour entrer.

Sou Tchéou, enfin!

Nous coucherons ce soir sous un toit. Des caisses de ravitaillement nous attendent, et un message :

*Ai convoyé trois berlines et matériel T. S. F. destiné au gouverneur du Sinkiang jusqu'à Ngan Si où j'ai été immobilisé trois mois sans nouvelles de vous. La ville a été prise par Mâ Djoung Ying qui s'est emparé du poste de T. S. F. qu'il offre de restituer en échange de vingt mitrailleuses et d'un million de cartouches. Je me suis échappé de Ngan Si avec les voitures et suis revenu ici où le colonel commandant la place attend incessamment l'arrivée de Mâ Djoung Ying. Par mesure de sécurité je ne laisse ici que l'essence indispensable pour parcourir cent kilomètres. Le reste est réparti le long de la route jusqu'à Lian Tchéou où je vous attends. — GRICHKOFF (1).*

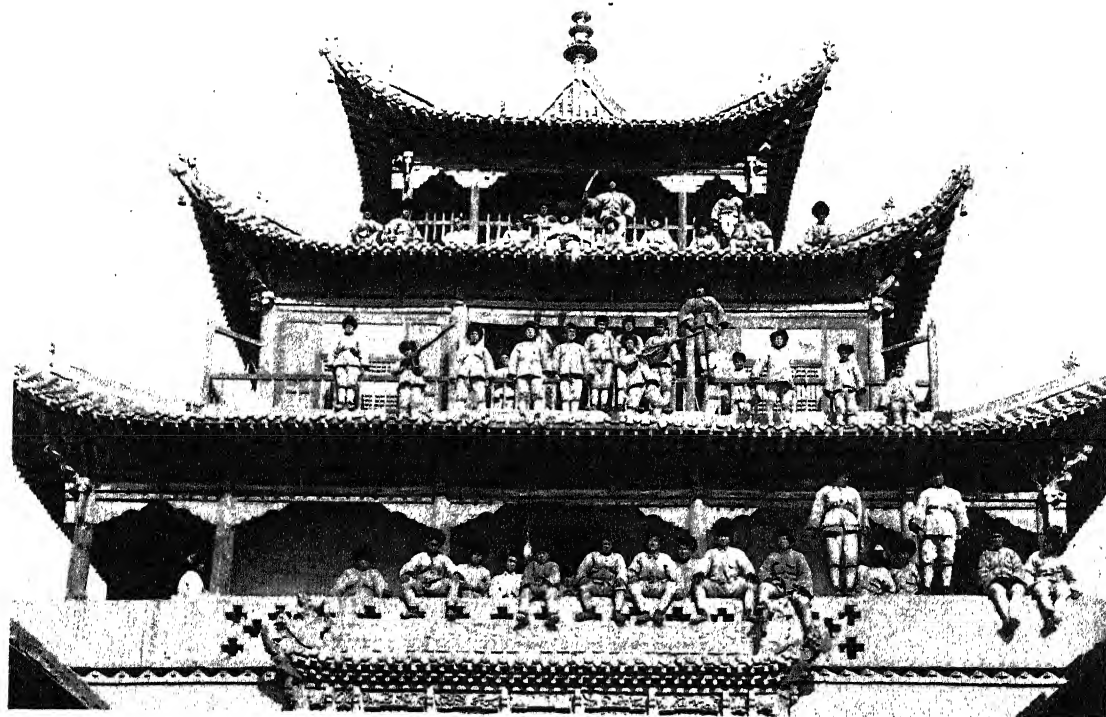
La perte de ce matériel de T. S. F. qui, rendu sur place, valait plus de 500 000 francs était, pour Haardt, un coup très dur mais moins tragique qu'eût pu l'être celle de notre essence. Si l'essence de Sou Tchéou avait été confisquée, il eût fallu en faire venir d'autre de Pékin et attendre au moins quatre mois son arrivée par caravane.

Haardt pouvait également se féliciter d'avoir évité Ngan Si pour une raison que le message à présent rendait parfaitement claire.

Mais cette ville de Sou Tchéou où les membres du Groupe Chine avaient eu maille à partir, dans le trajet d'aller, avec les autorités (2), devait au

(1) Grichkoff avait été chargé d'amener par la grande route jusqu'à Ouroumtsi le matériel (automobiles et T. S. F.) destiné au Maréchal King. On comprend à présent pourquoi ce matériel n'avait jamais pu parvenir à destination. Cf. page 145.

(2) On se rappelle le traité de Sou Tchéou du 20 juin 1931.



« LA CITÉ SEMBLAIT N'ÊTRE PEUPLÉE QUE DE SOLDATS. » (p. 273)

THÉÂTRE EN PLEIN AIR A SOU TCHÉOU L'UNE DES PLUS  
ANCIENNES VILLES DU KANSOU





PEINTURE MURALE A SOU TCHÉOU

Propagande Nationaliste par l'image. La peinture représente la carte de Chine indiquant toutes les parties de l'Empire arrachées par les puissances impérialistes (le Turkestan Russe, la Corée, Formose, l'Indo-Chine, la Birmanie, le Népal, etc.)

retour nous réserver quelque occasion nouvelle de contact intime avec les officiels. On ne s'étonnera pas d'apprendre que les passeports furent de nouveau déclarés sans valeur et le départ mis à prix.

— Nous serons partis, dit Haardt, dans quatre ou cinq jours puisque la place n'est commandée ici que par un officier supérieur. Je commence à connaître le tarif : un mois de retard pour un maréchal, dix jours pour un général et cinq jours, je le suppose, pour un colonel.

Il dut avouer bientôt qu'il préférerait les autorités du Sinkiang, mandarins de la vieille école, à ces brutes militaires, classe dominante de la nouvelle Chine. Et le boy Li partageait son avis :

— Il est malheureux, disait Li, qu'une ville aussi riche et aussi importante que Sou Tchéou soit gouvernée par un coolie, un illettré qui peut à peine signer son nom !

La cité, l'une des plus anciennes et des plus commerçantes de la province du Kansou, n'était aujourd'hui peuplée que de soldats. Contre quels ennemis protégeaient-ils Sou Tchéou ? Contre d'autres soldats chinois qui désiraient s'y installer pour y vivre, comme eux, en parasites aux dépens des honnêtes marchands et des cultivateurs. Le malheur de la Chine vient de cette soldatesque arrogante et inutile, nourrie et entretenue par ses chefs qui ruinent le pays en accablant de charges trop lourdes le commerce et l'agriculture.

Au Kansou, tous les malheurs dataient de Feng Yu Hsiang, qu'on appelait le « Maréchal Chrétien ». Avant lui, le pays était encore administré par des mandarins civils, nommés au concours et qui avaient passé des examens. Bien que leur conduite fût loin d'être irréprochable, la hiérarchie des classes entretenait chez eux un certain respect de la loi et des droits de l'individu ; leur malhonnêteté gardait toujours une certaine mesure ; en somme la population pouvait vivre et vivait contente.

Mais chassé de la Chine des Côtes par Tchang So Ling, le Maréchal Chrétien s'était installé en 1924 ou 1925 au Kansou pour y réorganiser son armée avec l'aide des Soviets, et ce prétendu « Libérateur de la Chine » avait commencé par ruiner la province, paralysant les échanges en taxant les caravanes, écrasant le peuple d'impôts, enlevant aux paysans leur dernier sac de blé ; tout cela au nom des trois immortels principes de Sun Yat Sen dont les

sentences étaient placardées sur tous les murs, dans les villes, les villages et même le long des routes.

Lorsque Feng Yu Hsiang fut battu en 1929 par le Gouvernement de Nankin, le Kansou était retombé entre les mains des Mâ, chefs de bandes militaires dont l'ancien esprit de famille fit bientôt place à des rivalités qui achevèrent la ruine du pays.

Le général Mâ Pou Fan que Point avait connu à Sou Tchéou sept mois auparavant, n'était plus là. C'était un autre Mâ, un colonel, qui occupait la ville avec d'autres troupes et qui, dans quelques jours, céderait la place à un troisième Mâ : notre vieille connaissance, Mâ Djoung Ying.

Ce colonel au demeurant était un homme simple, aux prétentions modestes. Une jumelle prismatique et deux boîtes de graisse consistante (cadeau apprécié ici par les militaires qui n'ont pas de graisse d'armes) suffirent à le contenter. Il nous fit rendre presque aussitôt nos passeports mais eut le tort de les remettre aux mains d'un certain Monsieur Sou qui se présenta chez nous comme président du Tang-Pou, cellule locale du parti Kuomintang.

La visite de Monsieur Sou eut lieu le 21 décembre.

Pourparlers. Ils se prolongent jusqu'à 11 heures du soir. Haardt, alors, intervient. Comme il n'a pas paru au début de ces négociations et que tout le monde est très échauffé, son calme fait impression.

Questions courtes et simples :

— Demandez-lui si un passeport de Nankin est valable ici, oui ou non.

Comme délégué du Kuomintang envoyé par Nankin, Monsieur Sou n'a pas le choix des réponses.

— Oui, concède-t-il.

— Demandez-lui s'il sait que la Chine traverse en ce moment une période critique. S'il pense qu'à ce titre, elle a besoin des étrangers... de la France, en particulier. Dites-lui qu'il semble en ce moment jouer un jeu contraire aux intérêts de son pays. Ceci, amicalement.

Haardt s'en tient à cette déclaration et s'éloigne. Le délégué paraît soudain plus calme :

— Il nous faut quelques mousquetons !

— Vous en aurez deux.

— Deux revolvers aussi, et deux *mauser* avec des cartouches...



— En échange du passeport... oui!

Minuit. Monsieur Sou semble prendre une décision :

— Ah!... et puis, allez!... Vous partirez demain. Le passeport en échange des armes.

Soupir de soulagement. Si nous partons demain, il est temps d'aller dormir. A deux heures du matin, de nouveaux coups sont frappés à la porte.

Ah!... la Chine!

Des soldats. Encore! Ils sont inquiets de ne pas avoir vu revenir le délégué du Kuomintang. Ils supposent que nous l'avons incarcéré. Où est Monsieur Sou?

On le cherche. On le trouve. Il fait une partie de mah Djong (1) avec Li et Gao, les deux boys chinois qui nous servent d'interprètes. Monsieur Sou est d'excellente humeur.

Li et Gao ont reçu en effet l'ordre de perdre à chaque partie et le délégué du Kuomintang vient déjà de gagner 40 dollars.

\*  
\* \*

— Je serai tranquille dans mon cœur lorsque j'aurai votre opinion sur ce miroir. N'est-ce pas une belle pièce de l'époque Han?

Hackin sans répondre examine longuement l'objet. On lui avait conseillé le matin même du départ d'aller rendre visite à ce vieux Djang Wen Hao, grand lettré et ancien juge, qui avait à Sou Tchéou la réputation d'un amateur d'art. Il l'avait trouvé dans sa petite maison entouré de ses livres et dessinant au pinceau des fleurs et des papillons.

— Belle pièce, répond Hackin en posant le miroir de bronze sur la table. Mais elle est d'une époque postérieure à celle des Han.

— Qui vous le fait croire?

— Ce motif, en grappe de raisin. Vous savez bien que l'introduction de la vigne chez vous, en Chine, date de la dynastie T'ang.

(1) Si le mah Djong est devenu en Chine un jeu national, c'est parce qu'il répond aux exigences de la vie chinoise. Quand un Chinois désire donner un pot-de-vin important à un personnage officiel, il l'invite à jouer au mah Djong. Son but est alors de faire gagner son adversaire jusqu'à concurrence de la somme qu'il a l'intention de lui offrir. Solution élégante qui permet au mandarin d'accepter gracieusement un pourboire sans s'exposer à des remarques désobligeantes.

Le mandarin sourit :

— Vous avez raison. Je me suis permis d'éprouver votre érudition et je reconnais qu'elle est profonde. Voulez-vous voir de vieilles céramiques? J'en ai de très belles.

Pendant deux heures ainsi, le savant français et le lettré chinois communient dans l'admiration des chefs-d'œuvre du passé, trésors couverts de poussière et que le mandarin ne montre qu'à des connaisseurs, seuls capables de les apprécier.

Au moment où Hackin prend congé, Djang Wen Hao le retient d'un geste :

— Attendez encore. Vous n'avez pas vu ce que j'ai de plus beau : un magnifique brûle-parfums en bronze de l'époque Tchéou. La pièce est unique et je vous offre pour 200 dollars un objet dont je ne me serais certainement pas séparé si les temps n'étaient venus où le chef de cent soldats est tenu en plus haute estime qu'un lettré de science et de talent. Que voulez-vous?... Voilà quinze ans que j'ai résilié mes fonctions publiques pour ne pas avoir affaire avec la canaille des nouveaux dirigeants...

Hackin, ému, prend l'objet et paye sans le regarder.

— C'est un vieil homme bien digne de respect, nous dit-il en rentrant.

Il considérait sa nouvelle acquisition en hochant la tête. L'ayant examinée de plus près, il sortit une loupe de sa poche :

— D'ailleurs diablement habile, ajouta-t-il, pensif.

Il venait de s'apercevoir que la pièce était fausse.

\*  
\* \*

Ainsi nos contacts avec la population chinoise étaient d'une sincérité si douteuse qu'ils rendaient chaque jour notre confiance plus fragile. Chacun préférerait décidément au confort relatif qu'offrait le séjour dans un cantonnement (où l'on pouvait manger assis et dormir sur son lit de camp), la fatigue des longues étapes dans le bled et le manque de sommeil.

Mais dans cet état de raid ininterrompu, notre matériel dont la bonne

santé était pour nous une garantie de succès, ne pouvait être entretenu et réparé avec le soin que réclamait l'effort énorme auquel il était soumis depuis de longs mois. Ce ravitaillement en pièces de rechange sur lequel nous comptions tant et qui avait disparu, privait de l'indispensable les moteurs qui commencèrent bientôt à donner des signes de fatigue.

Alors débutèrent pour les mécaniciens de dures journées qu'ils vécurent sans une plainte, avec un généreux mépris de leurs souffrances et de leurs efforts.

Le 22 décembre, à 100 kilomètres à l'Est de Sou Tchéou, une panne immobilise la voiture 6, celle de Remillier. Le pignon de distribution de l'arbre à cames est cassé. Accident sérieux qui entraîne le démontage complet du moteur. La réparation eût exigé une semaine dans un garage. Haardt demande à Remillier combien de temps durera le travail.

— Quelques heures, répond-il.

Le travail dure huit heures. Jusqu'à l'aube, la température restera de — 23 degrés. Des bonnes volontés se sont offertes aussitôt. Mais elles sont trop nombreuses pour être utiles. Trois mécaniciens seulement resteront près de leur camarade. Pour retirer un boulon ou déclaveter une pièce il faut ôter ses gants. Travail à main nue sur du métal nu. A peine les gants sont-ils enlevés qu'il faut les remettre, car les doigts s'engourdissent et commencent à geler.

Les trois mécaniciens tournent autour du moteur comme autour d'un parent malade. Ils sont d'une inaltérable patience, d'une bonne humeur chromée.

— Ce n'est pas le même pas de vis!

— Bouge pas, mon petit gars, j'ai ce qu'il faut!

Balourdet traite la mécanique comme une vieille amie; Piat est d'une force placide à laquelle rien ne résiste. Quand il pèse de tout son poids sur une clé à tube pour desserrer un écrou, l'écrou est obligé de céder.

Maurice ne perd pas sa bonne humeur:

— C'est l'ennui des petits trucs qui s'appuient sur des petits ressorts...

Et Remillier se parle à lui-même avec l'accent provençal, pour se réchauffer le cœur.

Quand le soleil se lève le lendemain, dans un écrasement de pastels ce sont eux qui n'ont plus de couleur. Leurs joues creusées par la fatigue et le froid ont des reflets de métal, des taches moisies. Mais nous pouvons repartir. Le moteur est réparé.

Le 23 décembre nous reprenons la piste. A 53 kilomètres de Kan Tchéou, une bande de roulement appartenant à la voiture 3 est sectionnée. On mettra un emplâtre. En route. Mais dix minutes ne se sont pas écoulées que les tocs de la roue-arrière droite du camion Chauvet ne résistent pas au patinage dans le sable et sont cisailés tous les six. Cette fois nous coucherons sur place pour ne pas narguer le mauvais sort.

26 décembre. Quatre heures du matin. On décolle. Nouvelle panne identique à celle qui est arrivée quelques jours avant, à la voiture 6. Cette fois, c'est à la voiture 4. Six heures de travail. En avant de nouveau. Au soixantième kilomètre, Conté fronce le sourcil. Une de ses bandes de roulement est hors d'usage. Il faut qu'il en remonte une autre, qu'il change soixante blocs de roulement, soixante dents d'entraînement et soixante plaquettes. Température — 28 degrés. Tout le convoi est immobilisé dans un couloir de caillasse et les plus optimistes ne peuvent éviter un hochement de tête découragé.

Encore 180 kilomètres jusqu'à Lian Tchéou où se trouve une importante communauté de Pères catholiques. Pourra-t-on, en roulant toute la nuit, regagner le temps perdu? Voilà trois jours que nous n'avons pas dormi. Les mécaniciens sont épuisés. Tiendront-ils au volant dix-huit heures encore? Ils tiennent.

Le 28 décembre, à 6 heures du soir, il ne reste plus que vingt kilomètres à faire pour atteindre Lian Tchéou. Malheureusement cette courte distance est coupée par de nombreux passages sur des ruisseaux alimentés par des sources chaudes et qui ne sont qu'en partie gelés. Les voitures crèvent la croûte de glace, l'eau qui atteint les tambours de frein règle aussitôt et les roues-avant se bloquent. Il faut les réchauffer à la lampe à souder.

Huit heures pour faire ces derniers vingt kilomètres. Les plus énergiques vont fléchir. Dormir, ne fût-ce qu'une heure... Mais cette faiblesse est courte et l'on arrivera... parce qu'il faut arriver.

On arrive.

Tout arrive.

A deux heures du matin, des voix parviennent à nos oreilles. Elles ont un accent de bienvenue qui nous les fait paraître irréelles.

— Nous vous attendions... Venez qu'on vous montre vos chambres... Fatigués, hein?

Personne ne répond. Un des Pères lève plus haut sa lanterne. Il cherche à voir nos visages pour se persuader que nous ne sommes pas des spectres.

\*  
\* \*

Dans le grand réfectoire de la communauté, les Pères du « Göttlicher Wortes » (Verbe divin) et tous les membres de l'Expédition sont rassemblés autour de la longue table pour le repas du soir.

C'est le premier jour de l'année 1932. Dans un angle de la pièce un petit sapin brille de toutes ses bougies. Dielmann l'a décoré en suspendant des joujoux inédits : segments de piston, roulements d'acier et ressorts de soupapes. Comme le repas est fini, le Père provincial a allumé sa pipe. Il est Allemand. Tous ces missionnaires sont des Allemands.

Il prend la parole :

— Vous êtes venus trente. Mais vous seriez venus cinquante que l'on se serait serré un peu plus pour vous accueillir tous. Vous êtes Français, messieurs, et nous Allemands... et nous nous sommes battus les uns contre les autres. Voyez-vous... certains mots qui, en Europe, nous semblaient si chargés de sens en acquièrent ici un autre, moins formulé mais peut-être plus profond puisque, rassemblés ce soir autour d'une même table, en Chine, si loin de nos deux pays que nous aimons pourtant avec une tendresse également exclusive, nous avons spontanément uni dans nos cœurs France et Allemagne comme deux provinces d'une autre patrie, plus grande encore.

Alors Reymond, le naturaliste Reymond, le sceptique Reymond, appelant à lui tous ses mots allemands du collège, commença à chanter d'une voix sans art et que la conviction rendait encore plus saccadée :

*Ich hatt' einen Kamerad...*

---

Les yeux baissés sur la table, les membres de l'Expédition écoutaient celui qui s'était chargé de répondre au nom de tous.

Quand il eut fini, le Père Volpert se leva et ce doyen des missionnaires, en Asie centrale depuis quarante ans, encore solide au poste qu'il ne quitterait que pour mourir, leva son verre pour ajouter :

— A votre réussite, mes frères européens!



MORALE SOCIALE PAR L'IMAGE  
(Propagande éducatrice de Fen Yu Hsiang)



LE PÈRE VOLPERT, doyen des Missionnaires Catholiques de Liang Tchéou  
Dessin d'Alexandre IACOVLEFF



## OASIS CHRÉTIENNES

LES EXPLORATEURS AU COUVENT. — PREMIÈRES NOUVELLES DU MONDE EXTÉRIEUR. — LA GRANDE MISÈRE DU KANSOU. — EN LONGEANT LE FLEUVE JAUNE. — L'ABBAYE DE SAN-TAO-HO.

CHACQUE matin, la cloche de la chapelle nous appelait au réfectoire où deux longues tables avaient été placées bout à bout. Le Père Provincial disait le *Benedicite*. Un signe de croix, puis chacun enjambait sa place et s'asseyait sur son banc.

A bien les regarder, ces cinquante hommes rassemblés étaient on ne peut plus dissemblables. Leurs aspirations et leurs buts, leur nationalité et leur âge, leurs connaissances du monde, leur langue, tout ce qu'il y avait en eux de plus intime et de plus convaincu eût logiquement dû les séparer. Or c'était cela au contraire, qui les rapprochait.

Le vieux Volpert, en caressant du doigt sa longue barbe blanche s'intéressait, bien qu'il n'en eût vu dans sa vie que deux ou trois, aux voitures automobiles et se faisait expliquer par Maurice le travail à la chaîne, quai de Javel. Balourdet apprenait pendant ce temps comment les séminaristes chinois préparent leurs examens de théologie. Et si Morizet étonnait le plus jeune des missionnaires en lui parlant des studios de Joinville, Sauvage trouvait prodigieux que les écoliers du Kansou se servissent du pinceau pour tracer des mots latins et d'une plume pour inscrire les chiffres d'une table de multiplication.

Vie soudain paisible et réglée où chacun vaquait à ses occupations jusqu'au soir et, le souper achevé, allumait sa lanterne pour regagner de bonne heure sa cellule.

Après la tension nerveuse subie au cours des dernières semaines, ce repos inattendu était pour nous tous une détente morale et physique. Rasés chaque

matin, propres et bien nourris, nous avons tous repris un rythme de travail que favorisait la discipline monastique.

Des explorateurs au couvent.

\*  
\* \*

Nous avons trouvé à Lian Tchéou notre ravitaillement intact. Rien ne manquait, sauf des bandes de roulement. Les mécaniciens se mirent au travail et en quelques jours notre matériel fut remis à neuf.

Kervizic en retrouvant deux condensateurs avait pu réparer son poste de T. S. F. et le contact était rétabli avec Pékin. La Légation de France nous envoyait ses meilleurs vœux et nous félicitait de notre résurrection. Que s'était-il donc passé au dehors, depuis si longtemps?

La crise financière mondiale se révélait chronique, les Japonais avaient envahi la Mandchourie et bombardaient Changhaï. — Et quoi de neuf en France? — De nouveaux impôts.

Ces premiers échos qui nous parvenaient de l'extérieur après quatre mois de silence nous firent presque regretter Ouroumtsi et notre bienheureuse ignorance de toute information.

— Restez avec nous!

Mais il fallait bien repartir.

\*  
\* \*

Cette route, dite carrossable, et qui traversait une région de loess (1) devait être âgée de plus de deux mille ans. Elle était née vraisemblablement d'un passage de charrette dont les roues avaient tracé dans le sol vierge leur double sillon. D'autres charrettes avaient dû suivre les traces de la première, puis d'autres encore, des millions d'autres. Foulé par le sabot des bêtes et creusé par les roues, le sol s'était peu à peu effrité et réduit en poussière. Déblayée au fur et à mesure par le vent, la route s'était enfoncée chaque année de quelques centimètres. Avec le temps elle était devenue tranchée, puis un couloir profondément encaissé. Aujourd'hui c'est un véritable boyau entre deux murailles verticales qui atteignent trente mètres de hauteur.

(1) Mélange de sable au grain très fin et d'argile fine, très commun en Chine et qu'on croit venu du plateau mongol.

« ENFANTS SAGES... » (p. 283)



« ENFANTS TRISTES  
COMME DES VIEILLARDS... » (p. 283)



EN PLEIN HIVER ET PIEDS NUS SUR LA GLACE, LES ENFANTS DU KANSOU N'ONT  
SUR LEUR POITRINE QU'UN MÉCHANT HAILLON. (p. 272)



LE FLEUVE JAUNE (p. 285)

La largeur de ce boyau ne dépassant pas celle d'une charrette, nos autochenilles en s'engageant dans ce tunnel n'en seraient jamais sorties. Mais il eût bien fallu tenter l'expérience si le fameux Maréchal Fen Yu Hsiang dont nous reconnûmes cette fois le mérite, n'avait pas fait construire cinq ans auparavant ce que les Chinois du Kansou appellent avec fierté une route « automobile ».

Ne nous trompons pas. Avec ses caniveaux comblés, ses ponts emportés et ses jeunes arbres coupés au ras du collet, cette route qui n'avait jamais été entretenue depuis sa fondation n'était plus que le souvenir d'un effort avorté. Mais comme on pouvait y passer sans le secours de la pelle et de la pioche, personne ne fit de difficultés pour admettre qu'elle fût, en Chine, une « route nationale ».

Et la marche reprit le 7 janvier dans la solitude inconnue.

Accordée comme une trêve de distance en distance, entre deux villages fortifiés, cette solitude d'ailleurs n'est pas franche. L'angoisse renaît chaque fois que nous sommes en vue de ces lourdes portes bardées de fer, de ces murs où parfois des têtes de pillards, fraîchement coupées, sont clouées par l'oreille. Qu'allons-nous trouver derrière? Bandits, soldats ou paysans?

Ce ne sont que des villageois du Kansou : de pauvres êtres agglutinés sur les seuils et qui, immobiles, contractés, réchauffant leurs mains sous leur peau de mouton, à demi courbés comme s'ils priaient, nous regardent passer. Des cheveux raides et poussiéreux leur tombent sur la nuque. La curiosité suspend pour un court moment les reniflements de cette piteuse humanité nourrie de millet bouilli, au visage souillé de terre, au nez qui coule, aux yeux larmoyants, à la bouche ouverte. Nulle joie de vivre. Leur sourire en nous voyant n'est qu'une grimace étonnée ou qu'un signe de méfiance : « Que viennent faire chez nous ces étrangers? »

Et que d'enfants, dans ce pays qui ne peut les nourrir (1)! Ils nous épient à distance respectueuse, sages et tristes comme des vieillards. Et paisibles, sauf toutefois lorsque Williams en leur faisant cadeau d'un pot de confiture déchaîne une bagarre. Il faut qu'un adulte s'interpose, s'empare de la

(1) La mortalité infantile au Kansou atteint 40 % pour les enfants âgés de moins d'un an.

boîte et, y plongeant son doigt, le fasse sucer à tour de rôle. Distribution équitable.

Cette population déshéritée a faim, mais elle ne se plaint pas, trouvant cet état normal. L'année, paraît-il, a été bonne au Kansou; prospérité bien relative et qui fait imaginer l'horreur d'une famine.

Cette population a froid. Après avoir déboisé pendant des siècles dans un pays où la houille affleure et d'où ils n'ont pu extraire un morceau de charbon les gens ici continuent à gratter ce qui reste encore sur la montagne pelée et descendent sur leur dos les derniers lambeaux de la forêt. L'homme consent à marcher pendant une demi-journée, le dos courbé sous son fagot de broussailles, pour ramener au logis de quoi se chauffer pendant une heure.

Le soir venu, couchés pêle-mêle dans la salle commune, enfants et adultes attendent le sommeil dans un gîte sans feu dont l'atmosphère est alourdie par une vapeur rance et sucrée. L'aïeule, après avoir longuement tiré sur sa pipe, fait grésiller au-dessus d'un lumignon une autre boulette d'opium. Elle tend le bambou poisseux à sa fille. La fille tire à son tour une bouffée pour rejeter ensuite dans la bouche de son nouveau-né l'âtre fumée de la drogue. Distraction familiale en attendant que le jour se lève et qu'on puisse se réchauffer un peu au soleil.

Ainsi, tout au long de la « route nationale », la misère nous accable au passage; et la terre elle-même se soulève avec détresse, exprimant cette misère par un paysage aussi brutal, aussi lisible qu'un schéma :

Deux sillons de terre jaune réunis par une flaque d'eau gelée. A gauche, un orme aux bras décharnés; il est mort. Près de l'arbre, un oiseau; il est crevé. A droite, une vieille pagode aux murs joliment peints; le toit en est effondré, les dalles disjointes. Arbre, maison, oiseau, tout n'est que ruines.

\*  
\* \*

Opium, famine, bandits, révoltes musulmanes, voilà tout ce que protégeait à présent, singulière ironie du sort, cette levée de maçonnerie hérissée de tours de guet, crénelée et bastionnée, que nous suivions depuis Sou Tchéou : la Grande Muraille.



Jadis elle avait été effectivement pour le monde civilisé une protection, la limite de ces terres incultes du Nord peuplées de nomades barbares. Les Chinois y croyaient encore. Ils nous disaient : « Au delà il n'y a plus d'hommes. Vous ne trouverez que des Mongols. »

Eh bien, la solitude du désert nous semblait préférable à ce grouillement d'humanité souffrante ! Et quand nous eûmes abandonné la « route nationale » pour couper au plus court vers le Fleuve Jaune, nous nous sentîmes au delà de la Grande Muraille, dans ces terres incultes, parfaitement soulagés.

Les premières dunes de l'Ala-Chan semblaient déjà submerger l'horizon. C'étaient les fameux sables Tengheri, extrémité de la grande bande de dunes qui prend le Gobi en écharpe, du Nord au Sud, et que le groupe Chine avait traversée sur le même méridien mais quatre degrés plus au Nord, aux environs de Hoyer Yamatou, huit mois auparavant (1).

Quand, deux jours plus tard, nous les eûmes franchis (2), Haardt sourit, apercevant enfin sous les épais glaçons entraînés par la dérive, le cours majestueux d'un vrai fleuve : le Fleuve Jaune.

Pour la première fois depuis six mois, ceux qui avaient franchi l'Himalaya considéraient, émus, des eaux qui coulaient enfin vers la mer.

\*  
\* \*

Pendant les longues heures de roulage dans une cabine tapissée de feutre, où le paysage extérieur n'entrait que par l'ouverture d'un mica, chacun de nous laissait vagabonder ses pensées. La France quittée depuis si longtemps nous apparaissait comme une tapisserie précieuse aux nuances délicates ; nous en comprenions les subtiles beautés. Jamais la Provence, la Bretagne, la Touraine, la Bourgogne, n'avaient été aussi belles que ce soir-là. Piat se rappelait qu'un an auparavant, jour pour jour, il avait eu une contravention sur la route de Fontainebleau pour excès de vitesse. Ce souvenir l'attendrissait. Notre imagination affamée l'emportait sur notre curiosité assouvie et voyageait bien plus aisément dans cette France du passé que dans

(1) Cf. page 83.

(2) L'hiver et le vent nous avaient, pour une fois, favorisés. Le peu d'humidité contenue dans le sable avait en gelant formé une croûte superficielle assez dure où les voitures passèrent facilement.

cette Chine du présent qui nous semblait décolorée, immense et monotone.

Monuments, ponts, temples, boutiques, tombeaux, villages, fermes n'avaient été jusqu'ici, sur un parcours de deux mille kilomètres, que les accessoires dépareillés d'un monstrueux bric-à-brac. Mais à bien y réfléchir, ces monuments, ces ponts, ces temples, ces tombeaux se ressemblaient tous; et les boutiques, et ces portes fortifiées, et ces palais de gouverneurs avec, devant l'entrée, le mur-écran qui les protège contre les mauvais génies.

Quittant les confins de l'empire et descendant le Fleuve Jaune, qui nous rapprochait de la Chine centrale, nous espérions bien trouver à Ning Hia d'autres éléments d'intérêt, des témoignages plus probants de la civilisation chinoise. Erreur. Cette uniformité était le fruit même de cette civilisation qui avait imposé à toute activité humaine des traditions rigides comme des cadres où le génie de l'individu s'était figé.

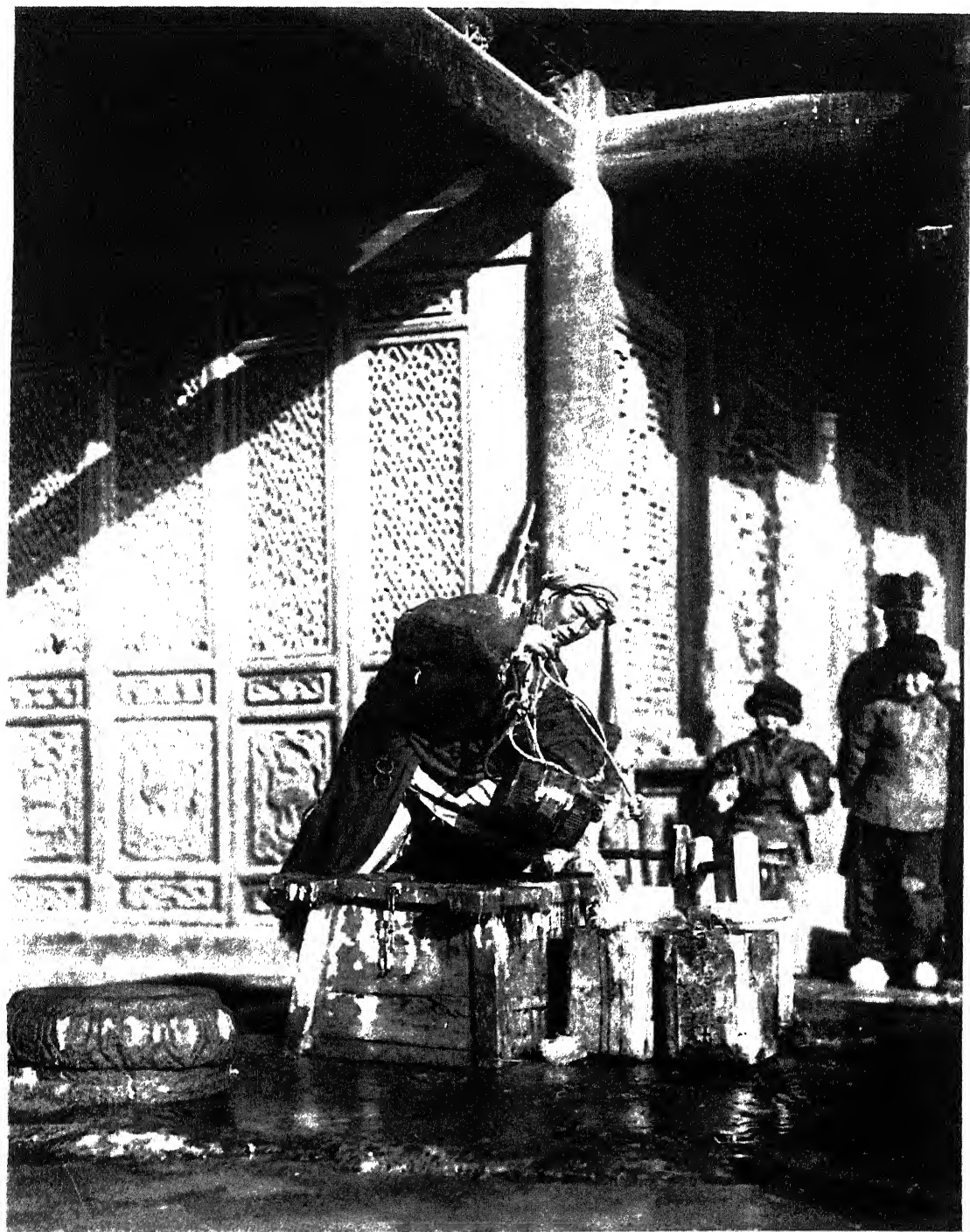
*Standardisation.* Voilà le mot qu'il fallait prononcer, exprimant ici une méthode appliquée depuis des millénaires, bien que les Américains aient cru l'inventer à la fin du siècle dernier. Et combien plus formelle ici qu'en Occident où le désir de la perfection anime toujours l'esprit de recherche. En Chine, plus de recherche. La perfection était atteinte.

A quoi bon se creuser la tête pour améliorer la construction d'une roue de charrette? Ne donne-t-elle pas satisfaction depuis toujours? Améliore-t-on une chose parfaite? Pourquoi innover en matière d'architecture, chercher de nouveaux principes? La courbe de ce toit, naturelle et gracieuse, les proportions de ce temple, l'ordonnance de cette cour, la forme de ce lotus sculpté dans la pierre où le vieil artiste a su rendre la petite âme de la fleur, ne sont-elles pas l'expression définitive de la beauté, dans la symétrie?

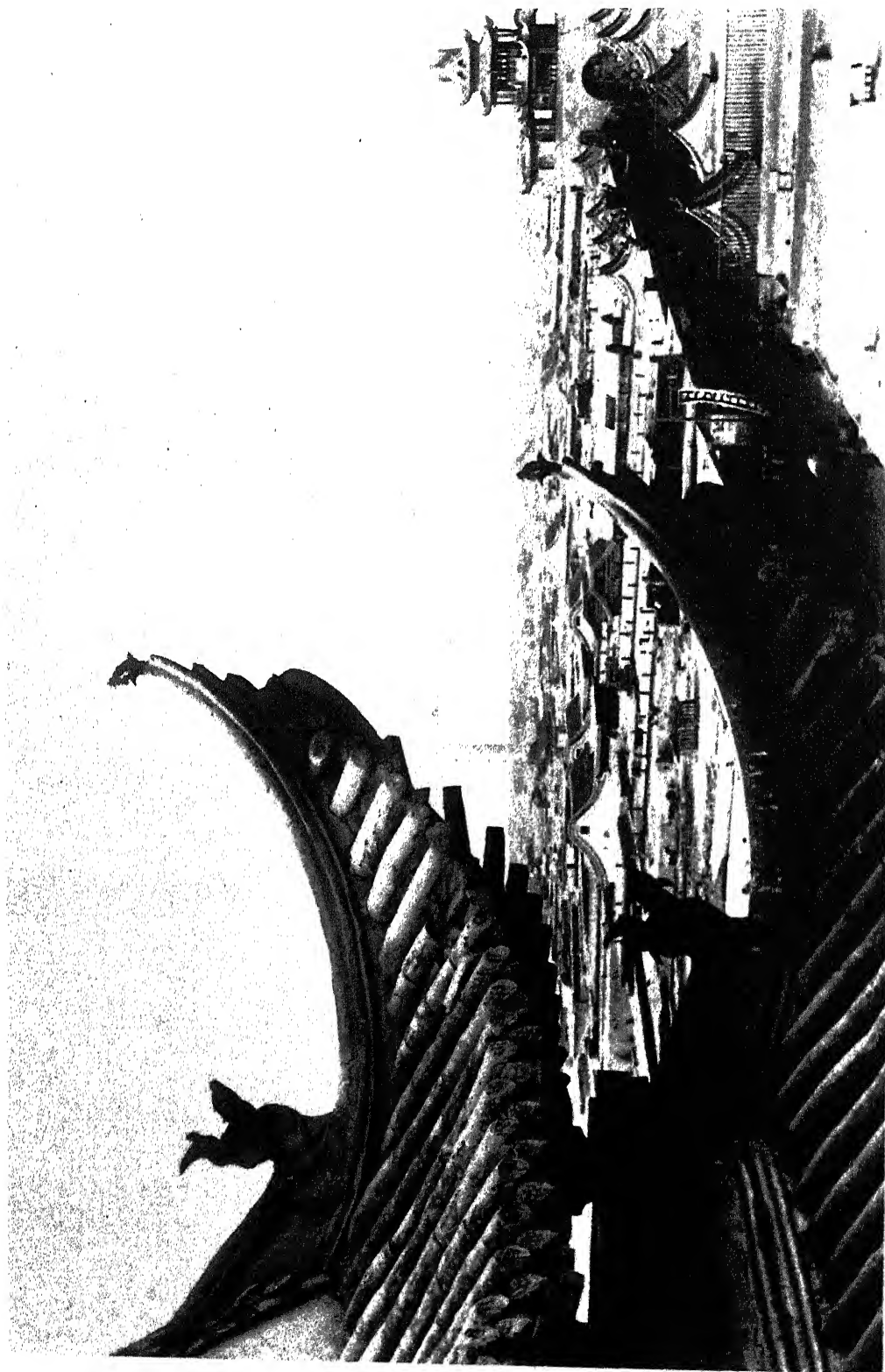
Voilà pourquoi la ville de Ning Hia nous apparut semblable à toutes les autres. Comme à Sou Tchéou, Kan Tchéou ou Lian Tchéou, c'était la même enceinte carrée, percée de quatre portes surmontées chacune d'un pavillon à triple toit; la même disposition des rues se coupant à angle droit, les mêmes tuiles grises, les mêmes foules flânant devant les mêmes boutiques, les mêmes odeurs, la même ambiance.

Une seule promenade, là comme ailleurs, suffisait à épuiser la curiosité. Ce qu'on pouvait voir de réellement nouveau à Ning Hia, c'étaient peut-être quelques bicyclettes et, aux étalages, des bouteilles thermos, des lampes élec-





UN PORTEUR D'EAU A NINGHIA (p. 287)



A NINGHIA. LA COURBE DE CE TOIT NATURELLE ET GRACIEUSE. . . 283

triques de poche et ces chromos importés du Japon où des nageuses en kimono entrent en souriant dans une baignoire émaillée.

Vagues influences d'outre-mer.

La vraie surprise fut dans l'accueil que nous reçûmes des autorités.

Personne à Ning Hia ne songeait à nous réclamer nos passeports. Chacun pouvait aller et venir sans être épié, travailler à sa guise. Et les soldats qui montaient la garde à la porte du cantonnement n'étaient là que pour nous protéger contre l'indiscrétion de la foule.

Pour la première fois, nous recevions des cadeaux au lieu d'en donner : quatre manteaux de soie bleue, doublés de cette peau d'agneau d'Ala Chan, blanche, fine et soyeuse. Et le chef de la police nous les apporta en personne, de la part du gouverneur, en nous souhaitant la bienvenue.

Ce qui nous surprenait encore, c'étaient tous ces mandarins que nous avions l'habitude de voir vêtus d'une longue robe de soie, porter à Ning Hia ce qu'on appelle le *Djoung Chang Yi*, le costume de Sun Yat Sen (1), c'est-à-dire un pantalon en drap bleu et une tunique à col droit, fermée à cinq boutons et taillée à l'européenne.

— Un premier pas dans la voie de l'émancipation économique de notre pays!

— ???

— L'ancienne robe chinoise, qui est longue, exige deux fois plus d'étoffe que la tunique, qui est courte. L'économie réalisée sur un costume est de deux mètres carrés. A raison d'un dollar (2) le mètre de cotonnade, le peuple chinois peut épargner ainsi 800 millions de dollars qui n'iront pas dans la poche des marchands anglais ou japonais.

On sentait déjà là l'influence du Kuomingtang, de ce parti nationaliste et xénophobe qui depuis un an était la source de toutes nos difficultés politiques et qui, par une violente campagne de presse, avait failli compromettre la réussite de notre expédition en Chine.

Troisième surprise : ce même Kuomingtang, à Ning Hia, organisait un grand déjeuner en notre honneur. Banquet officiel dans le « *Djoung Chang T'ing* » (Hall Sun Ya Sen) dont la porte était surmontée d'une inscription à

(1) Sun Yat Sen est plutôt appelé en Chine par son autre nom : *Djoung Chang Yi*.

(2) Un dollar *mex* valait à cette époque à peu près six francs de notre monnaie.

quatre caractères : *Tien Hsia Wei Koug* (Ce qui est sous le Ciel appartient à tous).

Au fond de la salle un agrandissement photographique du « nouveau Confucius » (1). Oriflammes et drapeaux. Et sur une longue table couverte d'une nappe en cotonnade, un repas de gala servi à l'européenne.

— Il n'y a que deux grands peuples qui savent bien manger : les Français et les Chinois.

Politesse du général Mâ (encore un Mâ, mais de la vieille école, celui-là, et raffiné) qui faisait un louable effort pour avaler sans haut-le-cœur ce consommé tiède et incolore, ces poissons du Fleuve Jaune bouillis et qui sentaient la vase, cette friture de petits pois à l'huile végétale, conception chinoise d'une cuisine française qui nous faisait apprécier, mais un peu tard, les holothuries en conserves et les jeunes pousses de bambou de notre premier repas à Tach-Kourgan.

M. Chen, délégué du parti, en quelques mots d'une éloquence pompeuse, proposa le premier toast en l'honneur de M. Pou-Li-Ane.

— Attaqué par une nation impérialiste et sans scrupules, notre pays, messieurs, n'a cependant pas d'autre ambition, dans sa politique extérieure, que celle de vivre en paix avec ses voisins. Les Japonais ont envahi la Mandchourie sans aucune provocation de notre part. C'est alors que M. Pou-Li-Ane, l'un des hommes les plus éminents de votre Honorable Pays, Président de la Ligue des Nations, et dont les paroles pleines de sagesse sont écoutées dans le monde entier, n'a pas craint de prendre la défense de notre juste cause.

— De qui veut-il parler?

— De Briand.

Privés de journaux depuis très longtemps, nous ne savions pas au juste ce qui se passait en Mandchourie. Audouin-Dubreuil demanda quelques précisions :

— Alors, vous vous battez contre les Japonais?

M. Chen répondit qu'il ne pouvait en être question, et ceci pour deux raisons :

(1) Sun Yat Sen.



VAGUES INFLUENCES D'OUTRE-MER (p. 287)

TOUT CE QU'IL FAUT POUR FUMER L'OPIMUM.





LA VOITURE SETAIT ENFONCEE DANS L'EAU JUSQU AU BOUCHON DU RADIATEUR... - p. 24.

— *Primo*, dit-il, parce que nous sommes un peuple profondément civilisé, foncièrement pacifique, et parce que nous croyons qu'à notre époque, des incidents de ce genre doivent être réglés par la force morale du bon droit, non par les brutalités de la guerre. *Secundo*... parce que les Japonais sont plus forts que nous.

— Mais alors à quoi servent tous ces soldats que nous voyons partout en si grand nombre?

— Ne faut-il pas maintenir l'ordre intérieur et protéger la population contre les bandits?

A l'issue du banquet le vieux Mâ reparla de ces bandits plus aguerris, à son avis, que les soldats et très dangereux pour les voyageurs sur la route de Pao Tou.

Comme c'était celle que nous allions suivre, il nous conseilla d'être bien armés et, comme les bandits sont déguisés en soldats, d'éviter les fausses manœuvres.

— Je veux dire, expliqua-t-il, de ne pas tirer quand il faut parler et de ne pas parler quand il faut tirer. Un de mes secrétaires vous accompagnera jusqu'à Pao Tou; il est rompu à ce genre de négociations.

\*  
\* \*

Le soir, réunis chez le missionnaire catholique de Ning Hia, nous preions le thé dans sa petite chambre tapissée de livres, d'aquarelles et de reproductions photographiques.

— Vous êtes resté bien silencieux pendant ce banquet, mon Père, lui dit Haardt.

— Que voulez-vous, répondit philosophiquement le vieux missionnaire, jadis j'avais plaisir à échanger des idées avec *eux*. Maintenant, lorsque je vais voir un vieil ami comme le vieux Mâ, nous ne nous parlons plus. Nous restons simplement assis l'un en face de l'autre, et nous nous regardons. C'est un vieux Chinois, moi-même j'ai trente ans de Chine... Comment voulez-vous dans ces conditions, que l'un croie ce que l'autre lui raconte?

Il utilisait ses loisirs en peignant des Sainte Vierge chinoises en chaussons de soie ou des Dieu le Père en robe de mandarin, à l'usage des néophytes;

mais il préférerait jouer du Hændel sur son violon, accompagné à l'harmonium par son confrère le pasteur protestant parce que, disait-il, à ce moment-là nous oublions tous les deux que nous sommes en Chine.

\*  
\* \*

Le Père Van Dyck appartenait à la Congrégation belge des missionnaires scheutistes (1) dont la Maison provinciale se trouve 300 kilomètres plus au Nord, sur la grande boucle du Fleuve Jaune dont nous descendons à présent la rive gauche.

Depuis Sou Tchéou, notre route se trouvait ainsi jalonnée d'oasis chrétiennes. Accueillis là comme pourraient l'être des soldats revenant d'une longue patrouille par les avant-postes de leur régiment, nous étions pour ces quelques Allemands du Kansou et pour ces Belges du Fleuve Jaune des frères d'Occident. Et ils nous ouvraient les bras.

Ce « climat latin » entre la Mongolie et le Tibet avait de quoi surprendre. Il régnait pourtant ici depuis très longtemps, depuis l'influence qu'avait su prendre à la cour de l'empereur Kien-Loung au dix-huitième siècle l'Ordre savant de ceux qui, à cette époque, avaient été les grands ambassadeurs spirituels de l'Europe en Asie : les Jésuites.

Puissants barons ecclésiastiques, ils avaient entrepris dans toute cette partie de la Chine des travaux gigantesques dont nous pouvions voir encore les traces au passage : le barrage de Choung Wei et ces formidables écluses de pierre qui, ramenant les eaux du Fleuve Jaune dans leur ancien lit, avaient, par l'irrigation, arraché deux mille hectares à la stérilité du grand désert d'Ala Chan.

Tel était le sujet de la conversation pendant cette nuit du 20 janvier, vers deux heures du matin alors que, parti de Ning Hia à la tombée du jour et roulant depuis onze heures, le convoi venait soudain de s'arrêter.

- Vite ! On a besoin de tout le monde, interrompit la voix de Chauvet.
- Qu'y a-t-il ?
- Ce qu'il y a n'est pas beau à voir !

(1) Les missions de Scheut sont établies le long de la boucle du Fleuve Jaune entre Pao Tou et Ning Hia. Elles ont été fondées il y a cinquante ans par le Père belge Verbist.



L'accident était arrivé au « Croissant d'Argent », l'autochenille n° 2, celle d'Audouin-Dubreuil. En passant précisément sur le plancher d'un de ces canaux d'irrigation, la lourde voiture avait défoncé la croûte de glace qui paraissait solide et était entrée dans l'eau jusqu'au bouchon du radiateur. En voulant la dégager, la voiture de Remillier avait retourné ses deux ressorts avant et crevé son carter. Audouin, Pecqueur, Williams et Gauthier, les occupants de la voiture sinistrée, en étaient sortis par le toit, sauvant ce qui leur tombait sous la main. Des ombres, vaguement profilées par la lueur des phares qui continuaient à éclairer sous l'eau, animaient ce désastre.

La voiture s'enfonçait lentement. Remillier et Chauvet n'eurent pas un geste d'hésitation. Ils entrèrent jusqu'à mi-corps dans l'eau glacée pour accrocher deux amarres et Maurice prit la direction de la manœuvre. On cassa d'abord au pic la glace qui rendait toute traction impossible.

— Mes appareils et mes plaques! s'écria soudain Williams.

— Où?

— Dans la remorque, vite!

Comme la remorque était elle aussi menacée par l'eau. Chauvet essaya de soulever le couvercle du caisson avant, mais il tenait bon.

— Tant pis pour les plaques! Il faut sortir la voiture de là, avant que l'eau ne recommence à geler!

Au coup de sifflet, trois filins accrochés aux trois voitures restées sur la berge se tendirent. Après de nombreuses tentatives, on put enfin ramener sur l'autre rive chenille et remorque couvertes de vase et déjà plaquées de glaçons.

Par bonheur, le matériel photographique était intact. Mais quand il ouvrit ses deux valises ruisselantes, Williams poussa un rugissement de désespoir :

— Mes chemises!

Treize heures de retard supplémentaire dont six heures d'attente au moins dans la nuit, avant de faire quelque travail utile. Nous avons le cœur las. Où dormir? Les uns se rassirent dans leur voiture; les autres s'allongèrent dessous, la tête près du moteur pour sentir un peu la chaleur. Goumbô, enroulé dans sa robe violette fourrée d'agneau, dormait paisiblement sur le sol glacé. Habitude mongole.

Williams considérait d'un œil sombre ses chemises qu'il avait tenté en vain d'égoutter. Déjà empesées par le gel et rigides comme des épouvantails, elles semblaient protester énergiquement contre ce viol de leur intimité, contre le froid, la nuit, les Jésuites et leurs canaux d'irrigation, contre cette Chine enfin où nous étions englués depuis de longs mois.

\*  
\* \*

Au crépuscule, les champs de faux sorgho ondulaient sauvagement jusqu'aux premières levées des Ordos. Dressé au milieu d'un pli granitique, un géant socle de pierre se détachait à contre-jour sur le ciel incendié : l'encume de Gengis Khan. Tout cela était d'une beauté encore inconnue, riche d'espaces insoupçonnés. Mais si notre émotion le cédait à notre stupeur, c'est bien parce que notre voyage depuis quelques jours était plus une exploration dans le temps que dans l'espace.

Insécurité des chemins, détresse naïve des paysans, férocité des soldats, tout rappelait notre moyen âge depuis ces bourgades fortifiées avec désespoir contre le massacre et le pillage, jusqu'aux remparts de cette abbaye dont un rayon de lune venait ce soir de dénoncer le profil redoutable : Saint-Jacques (1).

L'ensemble de la communauté, Siège du vicariat apostolique, forme un carré de cinq cents mètres de côté. Un chemin de ronde abrité par un parapet percé de meurtrières, permet de surveiller tous les environs à plusieurs kilomètres de distance. Dans cette enceinte flanquée de courtines, de rampes, de bastions et d'échauguettes douze missionnaires, véritables moines-soldats, tiennent depuis quarante ans avec des arquebuses et de méchants fusils à pierre.

— Nous avons mis en lieu sûr vos caisses de ravitaillement, dirent-ils pour nous rassurer.

Maurice se gratte la tête. Il ne trouve toujours pas ces bandes de roulement toutes montées qui sont parties l'année précédente de Tien Tsin avec

(1) La bourgade de San Chen Koung, dans la région de San Tao Ho (les trois rivières). Les trois rivières sont les trois bras du Fleuve Jaune.

un assortiment de pièces détachées. Or nous en avons grand besoin...

— Sept caisses, qui font au moins deux mètres de long, mon Père!

Le Père Labarre réfléchit :

— Un chef de bandits a dû les arrêter en chemin.

Naturellement.

Et il ajoute :

— On a dû vous avertir que la route jusqu'à Pao Tou, n'est pas sûre. Toutefois...

— Toutefois?

— Toutefois jusqu'à Ou Youen, à mi-chemin de Pao Tou, vous n'avez rien à craindre. Ou Youen, il est vrai, est occupé par les soldats de Wang Yuïng mais cet ancien bandit qui commande aujourd'hui à dix mille hommes brûle de devenir un « officiel » et, comme il veut un grade dans l'armée chinoise, il n'osera pas vous attaquer. A partir de Ou Youen, dame...

Hésitation peu rassurante.

— Informez-vous, poursuit-il lentement. Je sais qu'il existe trois routes. Choisissez bien. Tout dépend un peu de votre flair. Si les bandits occupent les trois routes, ils seront moins nombreux sur chacune d'elles et vos chances, si j'ose dire, s'égalisent.

— Et nos bandes de roulement? dit Haardt.

Le Père de Wilde pensait qu'elles devaient être dans les mains du général Sou. Pourvu d'un grade et devenu régulier Sou, lui, n'avait plus les mêmes raisons que Wang Yuïng et il recommençait ses brigandages. Sou avait dû apprendre que l'Expédition passerait tôt ou tard dans sa région et, persuadé qu'elle aurait besoin de son matériel, il avait mis en lieu sûr les bandes de roulement pour pouvoir en négocier à son aise la restitution.

— Il se trompe, riposta Haardt, et nous nous passerons de lui.

— Soyez prudents!

24 janvier. — Quatre heures du matin. Les moteurs tournent. Encore un petit verre de *Chao Tiou* (1) distillé ici même, à l'alambic.

— En voiture!

(1) Alcool chinois fait de sorgho fermenté.

---

Un dernier regard à ces douze hommes que nous ne reverrons plus ni ce soir, ni demain, ni jamais... A ces douze amis belges qui mourront à leur poste sans revoir leur Belgique. Mgr Schoote nous serre encore une fois la main, à tous :

— Nous sommes trop pauvres pour vous offrir un souvenir durable de votre séjour à Santao Ho, mais nous dirons tout à l'heure notre messe, à votre intention.

## XIX

# LE « SAN POU KOUANG »

*NAISSANCE ET VIE D'UN BANDIT CHINOIS. — L'EXPÉDITION EST  
ATTAQUÉE A PA TSÉ BOLONG. — ARRIVÉE A PAO TOU OU  
COMMENCE LA VOIE FERRÉE.*

**T**ROIS cent cinquante kilomètres nous séparaient encore de Pao Tou. Le vent s'était levé dès la pointe du jour, soufflant du Sud, de notre arrière par conséquent, et brouillant tout. A dix heures du matin, la visibilité était nulle et les mécaniciens n'apercevaient rien au delà du capot de leur voiture. Ils avançaient très lentement, flairant la piste, anxieux de ne pas culbuter dans un trou. Soulevée devant le pare-brise et rejaillissant sur les glaces comme de l'écume, une poussière impalpable avait envahi l'intérieur des voitures, nous entraînait dans les narines et nous plâtrait les dents.

Cette bande de terre qui s'allonge sur la rive gauche du Fleuve Jaune entre deux déserts : à l'Ouest l'Ala-Chan et à l'Est les Ordos, était encore, il n'y a pas bien longtemps, le domaine des princes mongols. Mais sous la pression d'une population limitrophe en surnombre, elle fut peu à peu envahie, plus exactement colonisée par les gens du Chansi qui remontaient le cours du fleuve et par les gens du Kansou qui le descendaient.

Le territoire aujourd'hui est uniquement peuplé de Chinois qui ont pacifiquement mais avec ténacité, refoulé les Mongols vers le désert.

Derrière ce flot humain, les mandarins s'étaient installés avec prudence pour assimiler administrativement le nouveau territoire en le rattachant d'une part, à la nouvelle province de Su-Yuan (partie nord de l'ancienne province du Chansi), de l'autre, à la nouvelle province de Ning-Hia (partie nord de l'ancienne province du Kansou).

Comme le gouverneur de Ning-Hia et le gouverneur de Si-Yuan n'avaient pas encore pris — si l'on peut dire — géographiquement contact et comme le prince mongol de l'Ala-Chan s'était retiré vers l'Ouest, la contrée qui se trouvait isolée des trois juridictions s'était appelée le « San Pou Kouang » (littéralement : *San* : trois; *Pou* : ne pas; *Kouang* : administrer). Ce qu'on pourrait traduire en français par : *des trois côtés, on s'en f...*

Il paraît inutile d'expliquer plus longuement pourquoi cette région échappant à tout contrôle administratif et située sur le Fleuve Jaune, route suivie par les marchandises venant par eau du Koukou Nor et du Tibet, constitue pour les bandits un terrain de manœuvre où ils peuvent se livrer sans risque aux opérations les plus fructueuses.

\*  
\* \*

— Prenez garde aux bandits!

Tels étaient les mots qui nous sonnaient aux oreilles depuis que nous étions en Chine.

Or chez un peuple aventureux comme les Arabes, cette abondance de pillards nous eût moins étonnés que chez les Chinois dont la masse résolument sédentaire — nous l'avions constaté au passage — ne semblait désirer qu'une chose : à la ville exercer paisiblement son commerce; à la campagne, cultiver la terre sans nuire au prochain.

Si l'on songe que l'ancienne civilisation chinoise s'était édifiée sur la base patriarcale des rapports qui faisaient de l'Empereur le père de tous ses sujets, d'un Gouverneur de province le père de ses administrés et du Chef de famille le maître absolu de sa descendance, on comprendra que la plupart des Chinois respectueux, par goût, de l'autorité et des traditions ancestrales, inclinent à vivre selon ces sages principes.

Mais qu'un bouleversement quelconque (famine, guerre, inondation) arrache ces hommes vertueux à leur famille en les forçant à abandonner terres ou maison, et voici qu'ils perdent aussitôt avec leurs biens matériels, tous les symboles tangibles de la doctrine positiviste dans laquelle ils avaient foi (1).

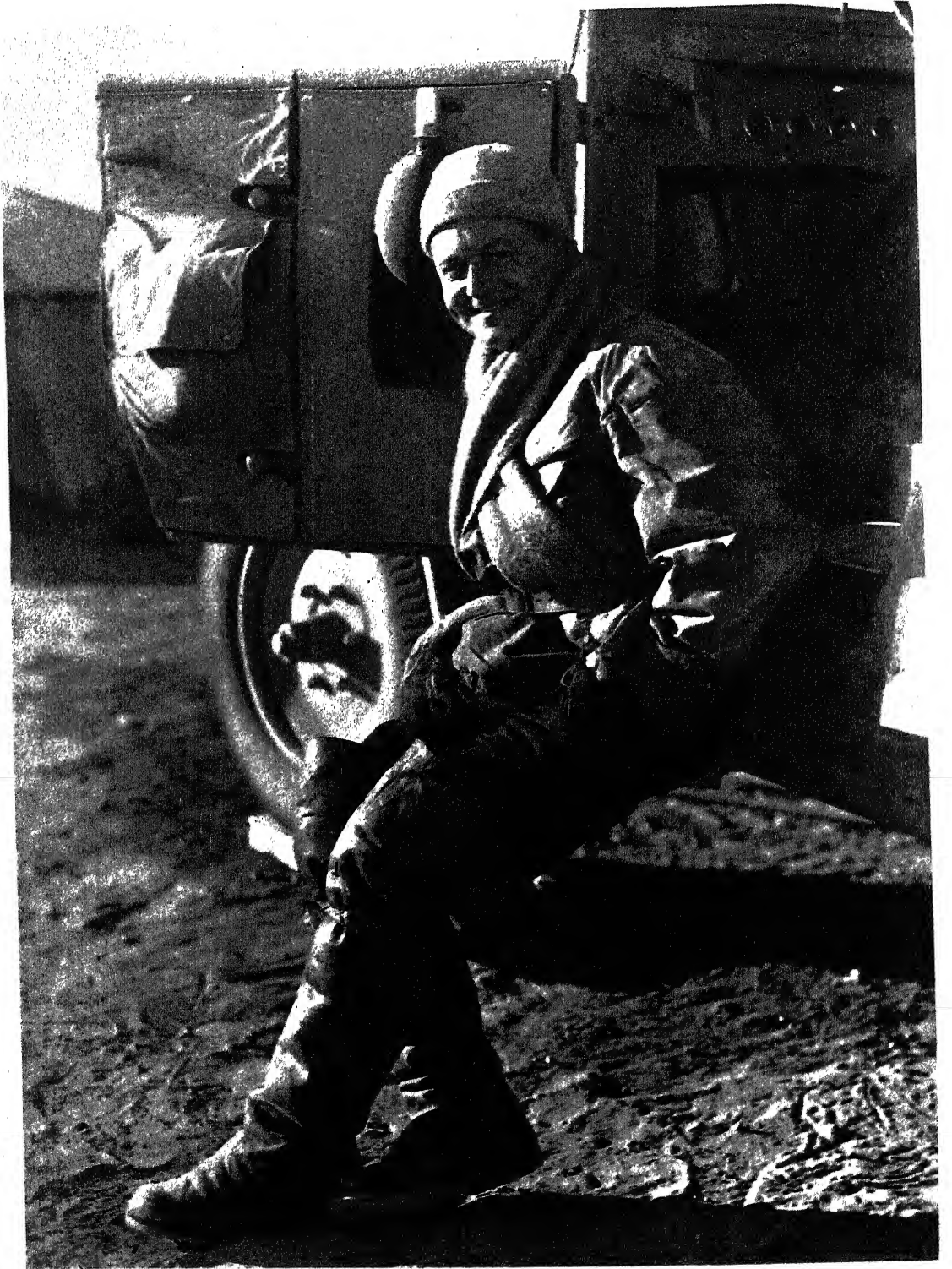
Les règles qu'elle comporte leur semblent inapplicables. Ils s'en jurent

(1) Celle de Confucius.



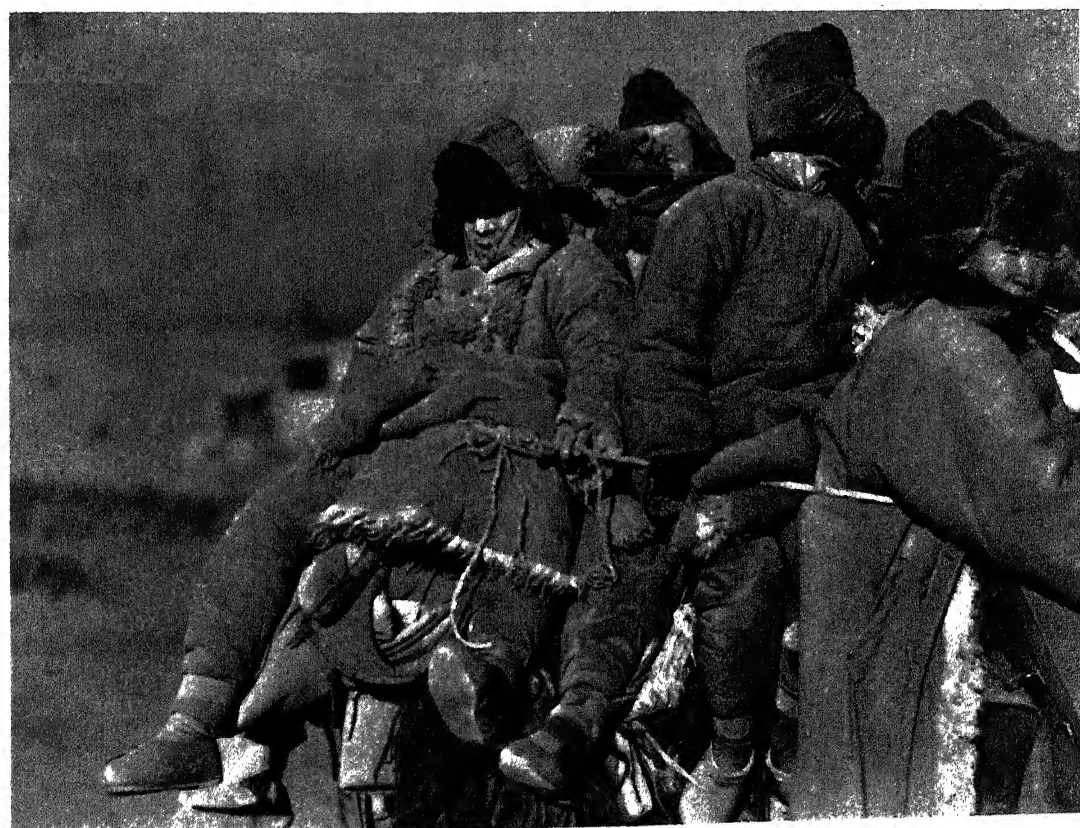
UN CHEMIN DE RONDE DANS L'ABBAYE DES MOINES-SOLDATS DE SAN TAO HO (p. 292)





GEORGES LE FÈVRE





« AUJOURD'HUI SOLDATS, DEMAIN... ? » (p. 298)  
« VINGT-CINQ CHINOIS ENTASSÉS PÊLE-MÊLE  
ET FICELÉS COMME DES BALLOTS... » (p. 304)



DANS LA TERRE DES HERBES, A PEI LING MIAO (p. 307)

affranchis et n'ayant jamais su réinventer dans une morale individuelle, les principes qui font rechercher à tout prix une vie stable, ces Chinois déracinés flottent comme des épaves, sont prêts à faire n'importe quoi n'importe où.

Mais on ne fait pas n'importe quoi en Chine où le peuple des travailleurs est enrégimenté dans des corporations précises. Ne s'improvise pas qui veut cantonnier, coolie ou porteur de chaise dans ce pays où les mendiants eux-mêmes s'organisent en puissantes associations.

Que faire? Dangereuse incertitude pour un sans-travail. Être soldat? Il n'est pas toujours facile de s'enrôler tandis qu'il est toujours possible de voler quelque chose. Que ce chômeur vole un fusil et le voilà bandit.

\*  
\* \*

Il trouvera vite des associés car opérer seul convient peu au brigand chinois dont le courage n'est pas la qualité spécifique. Une petite bande se forme ainsi, qui assassine à bon marché. Un dollar par-ci, un fusil par-là et la compagnie vivote en terrorisant les voyageurs. Pillant sans discernement et attirée par l'appât d'un faible profit pourvu qu'il soit immédiat, elle est une des moisissures les plus vénéreuses du brigandage chronique qui sévit particulièrement avant la récolte du *Kao Lian* ou maïs. Rien de plus propice en effet aux embuscades que ces hautes tiges en bordure de la route, qui forment d'impénétrables fourrés. *Pan tzé chou* (mains qui sortent du maïs), tel est le nom qu'on donne à ces petits brigands connus dans la Chine entière sous l'appellation générique de *Tzei* ou voleurs.

Quelque peu prévoyants de l'avenir, ces irréguliers rêvent bientôt d'appartenir à de puissantes « coopératives de brigandage » qui leur permettront d'agir à coup sûr en utilisant les informations recueillies par leurs affiliés dans les magasins, les banques et jusque dans les bureaux du gouvernement.

Les voici devenus salariés, soumis à des chefs responsables que secondent de vrais états-majors et chargés de missions précises qui font partie d'un large programme d'action : rançonner les riches voyageurs et prélever sur les caravanes de marchandises des tributs en espèces ou en nature.

Le brigandage est devenu flibusterie. Le *Tzei* monte en grade; c'est à

présent un *Tou Fé* (pirate), mot qu'on prononce à voix basse parce qu'il jouit d'un certain prestige et s'applique à des bandits qui appartiennent à une administration hiérarchisée, à une société s'appelant soit *Association pour la Défense de la paix*, soit *Comité protecteur des voies et communications*.

Bien loin d'effrayer les paysans, ces sociétés cherchent à établir avec eux de bonnes relations; elles payent scrupuleusement tous les vivres qu'elles réquisitionnent pour les besoins de leurs troupes. Car nous sommes en présence de véritables armées pillardes dont les chefs ont déjà l'ambition de régulariser tôt ou tard leur situation.

Peu de mois s'écouleront en effet avant que ces puissants barons de la rapine ne proposent leur soumission au gouvernement — à condition qu'ils reçoivent un grade militaire et qu'on les incorpore avec leurs effectifs dans l'armée régulière.

N'ayant aucun moyen d'action contre eux, les autorités cèdent le plus souvent aux chefs de bandits qu'ils nomment colonels ou généraux selon l'importance des forces dont ils disposent.

Il n'en faut pas plus pour faire d'un bandit, un soldat à deux dollars par mois, nourri, logé et habillé aux frais de la flibuste.

\*  
\*\*

Cette assimilation par l'organisme de ses propres toxines serait assez ingénieuse si les gouverneurs chinois, militarisant ainsi tous les chenapans de leur province, en faisaient de vrais soldats. Mais sous l'uniforme les brigands continuent leurs brigandages qui ne font que prendre un caractère officiel. De plus, tous ces chefs factieux ont des rivaux qui entretiennent dans le pays un état de trouble continu. Leur puissance est précaire. Vaincus, ils perdent à la fois leur puissance et leurs richesses.

Que l'*Association pour la Défense de la paix* devenue neuvième division soit concurrencée par le *Comité protecteur des voies et communications*, qu'elle fasse de mauvaises affaires, son chef devenu général ne pourra plus payer la solde de ses troupes. La discipline baissera. Encore un peu, les soldats désertent par bataillons entiers et reprendront leur liberté d'action en gardant naturellement leurs armes.

Ils deviennent alors des « soldats indépendants » (Dou Li Touei), ce qui est pour le pays qu'ils occupent en massacrant, brûlant et pillant tout, l'abomination de la désolation.

Mais quand ils ont tout ravagé. Dieu, dans sa sagesse, permet parfois qu'ils reprennent conscience de leurs intérêts immédiats, qu'ils cherchent un chef plus puissant, qu'ils essaient de réintégrer l'armée.

Inutile donc d'expliquer plus clairement l'esprit de ce vieux proverbe chinois :

*Pou Young Hao tie dzouo ting*  
*Mei you hao yen tang ping,*

qui veut dire :

On n'emploie pas du bon fer pour fabriquer des clous, et des gens honnêtes pour faire des soldats.

..

Pendant le séjour qu'elle avait fait en Chine, notre Expédition avait eu déjà l'occasion d'observer l'échantillonnage complet de ces indésirables : en avril, le *Chat Sauvage* (1), type du bandit puissant promu général de division; avant d'arriver à Sou Tchéou, les ex-soldats de Mâ Djoung Ying (2), types de « soldats indépendants »; enfin Mâ Djoung Ying lui-même, beau spécimen de malfaiteur officiel.

Si les « petits brigands » avaient jusqu'ici échappé à notre examen, c'est bien parce qu'ils n'osaient pas attaquer trente Européens bien armés.

Il fallait toutefois ouvrir l'œil et plus que jamais ce 26 juillet à onze heures du matin, lorsque nous fûmes en vue des murailles de Ling Ho où, de l'avis du vieux Mâ, commençait la zone suspecte.

Nos neuf voitures traînant derrière elles des remorques qu'on avait pris très souvent pour des canons, défilèrent en file imposante sans être inquiétées. Les bandits avaient sans doute peur.

Quatre-vingts kilomètres plus à l'est se trouve la ville de Ou Youen. Par qui était-elle occupée? Nous n'en savions rien. Mais à Ou Youen comme

(1) Cf. page 70.

(2) Cf. page 92.

à Ling-Ho, notre arrivée inattendue eut d'heureuses conséquences. Interloqués, les soldats bandits se contentèrent d'agiter leur fusil et de courir en tous sens, tandis que nous contournions avec dignité la ville sans y entrer.

Le peloton de cavalerie lancé sur nos traces ne put nous rejoindre, la route étant bonne et les voitures roulant à vive allure.

Sains et saufs encore une fois.

Petro, dans le camion de tête, cherchait à se renseigner sur la sécurité de la région. Mais cela n'était pas facile. S'arrêter dans un village pour avoir quelque information présentait un danger, car le camion pouvait être aussitôt entouré par une foule suspecte, et attaqué.

— *Eh!... Lao Han* (Eh!... vieux « fils de Han »). Où vas-tu donc?

Il avait aperçu un chamelier poussant ses deux bêtes et qui venait en sens inverse.

— Je vais à l'Ouest, répondit l'homme prudemment.

— As-tu mangé?

— Excuse... je ne t'ai pas attendu (1).

— D'où viens-tu?

— Je viens de l'Est.

Ces politesses échangées, Petro offrit au vieux une cigarette. L'ayant allumée, puis ayant aspiré une longue bouffée qu'il rejeta par les narines avec béatitude, le chamelier s'accroupit sur ses talons, désormais à son aise et prêt à répondre aux questions.

— Est-ce que..., commença Petro, sur la route... hum!... le voyage est... possible... hé?

— *Yeh k'o yi* (Ça peut aller!... couci-couça.)

Il faut insister. Mais il est délicat d'amener sans précautions la conversation sur les brigands, car cet inconnu — qui sait? — peut en être un lui-même.

— *Lou chan yu che mei you che?* (Sur la route... hum!... se passe-t-il quelque événement?)

— Rien de ce qu'on puisse appeler — le vieux hésita puis s'humecta les lèvres du bout de sa langue — réellement sensationnel!

— *A qui appartiennent* les soldats qui occupent la route?

(1) Formule habituelle de politesse, analogue à notre : « Comment vas-tu? — Pas mal, merci. »

— Comment le saurais-je? Soldats ou bandits, ils se ressemblent tous. Si le vieux a prononcé le mot : bandit (Tou Fé) c'est qu'il n'en est pas un.

— Enfin, quoi... la route est sûre?... hein?

— *P'eng yun tchi!* (Ça dépend de votre chance!)

Est-ce vraiment la tout ce qu'on peut savoir de cet homme?

— Offrez-lui une seconde cigarette!

— Le paquet tout entier ne nous ferait pas obtenir un renseignement plus précis, répondit Petro.

..

Haardt, sur les conseils de Pecqueur chargé de la sécurité, avait recommandé à tous ses mécaniciens de rouler « à distance de poussière » mais en conservant le contact.

Malheureusement il n'est pas toujours facile à une escadre de neuf voitures roulant dans un pays de loess, de garder rigoureusement ses distances. Chaque autochenille séparée de sa voisine par cent mètres au minimum (il n'était guère possible de diminuer cet intervalle sans être suffoqué par la poussière) composait une file dont les deux éléments extrêmes étaient déjà à 800 mètres l'un de l'autre.

Or le moindre arrêt d'une voiture — et ils étaient fréquents — suffisait à étirer considérablement cette distance déjà appréciable.

En pratique (nous avions vent debout) il était impossible à chaque mécanicien de surveiller l'allure de celui qui le suivait, derrière l'écran de poussière soulevé par sa propre voiture.

Dans la journée du 27, Nuret (voiture 4), avançant difficilement par manque de compression dû à une poussière que les filtres à air étaient impuissants à éliminer des cylindres, dut stopper. Il était 4 heures de l'après-midi. Cet arrêt conjugué avec celui de la voiture 7 (Conté) eut pour résultat de couper la colonne en deux tronçons bientôt séparés par 8 kilomètres.

La tête du convoi atteint alors un petit village appelé Pa Tsé Koulin (1). A peine s'y est-elle engagée que des individus sortent d'une cour de ferme,

(1) Près du village marqué sur les cartes anglaises Pa Tsé Bolong.



épaulent leurs armes et font signe de stopper. D'autres soldats, plus nombreux, sont masqués à droite et à gauche par les talus du chemin et en position de tir.

S'arrêter, c'est risquer de ne plus repartir. Aussi le convoi continue-t-il à avancer. Mais plusieurs détonations éclatent soudain. Arrêt. Que se passe-t-il ? Une salve vient d'être tirée sur la voiture d'Audouin-Dubreuil qui descend aussitôt, le fusil à la main. Tout le monde l'imité. La voiture s'essuie à son tour quelques coups de fusil. Des silhouettes bougent dans les champs puis se rapprochent. Essaye-t-on de cerner le convoi ? Les balles sifflent...

Point et Petro, qui ont déjà traversé le village dans leur camion, reviennent en courant, suivis de Chauvet. Balourdet est déjà en batterie. Sans attendre une nouvelle provocation, il commence à faire parler une arme plus efficace (1). Deux bandes de vingt cartouches en rafale. Chauvet lui donne la réplique.

A cette prompte manifestation de nos moyens de défense répond soudain un calme extraordinaire. La route s'est vidée. Trente secondes s'écoulent.

— Cessez le feu ! commande Pecqueur.

Il vient d'apercevoir quelque chose, hissé au bout d'une perche et qui s'agite derrière un mur : un panier, une sorte de drapeau parlementaire.

Pecqueur et Point font des signes et déposent leurs armes. Trois soldats chinois qui viennent à leur rencontre font de même. Leur visage exprime le plus complet étonnement :

— Mais, nous sommes des soldats !

— Pourquoi tirer sur nous alors ?

Ils sortent les uns après les autres de leur cachette.

— Nous pensions, dit leur officier, que vous étiez des brigands.

Il ne manque pas d'un certain cynisme :

— Avez-vous déjà vu des brigands voyager en auto, sous le pavillon français ?

Déjà l'officier multiplie les révérences. Il ignorait qui nous étions. « Mieux vaut, déclare-t-il, conclure à un léger malentendu puisqu'il n'y a ni morts, ni blessés. Oublions donc au plus vite cet incident fâcheux. Voulez-

(1) Celle-là même qui, enterrée au mois de juillet par le groupe Chine dans le Bodgo Oula, avait été retrouvée intacte au mois de décembre, après le départ d'Ouroumtsi. Cf. p. 127.

vous boire une tasse de thé et accepter la carte de visite du général? »

Petro prend la carte et lit : « *Tou Li Ma Toei Ta Seu Ling. Ta* : grand; *Seu Ling* : général; *Ma Toei* : des cavaliers; *Tou Li* : indépendants. »

Des cavaliers indépendants. C'est bien cela. Le pire fléau. Nous l'avons échappé belle. Ils sont commandés par le général Sou qui est cantonné à quelque distance. « Le général Sou vous prie de l'attendre, ajoute l'officier. Il veut vous parler. » Sans doute au sujet des bandes de roulement. Mais nous ne tomberons pas dans ce piège et le général Sou gardera comme cadeau ce matériel auquel il semble attacher tant de prix.

Les quatre dernières voitures ont rejoint. On repart aussitôt dans l'obscurité. Encore une nuit sans sommeil.

Une de plus.

\*  
\* \*

Onze balles ont été tirées sur l'autochenille d'Audouin-Dubreuil. Plusieurs ont été retrouvées dans les coussins de la cabine et dans la bâche de la remorque. La voiture scientifique mérite décidément une citation. Après avoir échappé à l'incendie en septembre dernier (1) et à la noyade (2), le Croissant d'Argent » s'en tire aujourd'hui à bon compte après avoir essuyé un feu de salve.

Deux projectiles ont traversé le capot de la voiture-cuisine sans crever heureusement le radiateur. C'est miracle que personne n'ait été touché.

Le soleil pâle du 28 janvier réchauffe faiblement notre entrain. Pao 'Tou n'est plus qu'à soixante kilomètres et quelques villages, affreusement suspects n'ont pas encore été traversés. Plus nous approchons du grand centre caravanier et plus les détrousseurs de caravanes sont à craindre. Mais il faut croire que notre riposte énergique est déjà signalée dans le pays. Personne sur la route. Dans les quelques villages rapidement traversés, tous les curieux ne nous regardent qu'à bonne distance. Leur tête seule dépasse le haut des murs. Le bruit court déjà, paraît-il, que nous sommes des Japonais venus de Moukden pour envahir la Chine par le Nord sur des tanks blindés.

(1) Cf. page 194.

(2) Cf. page 291.

Réputation avantageuse qu'il est utile de conserver quelques heures encore.

Pao Tou n'est plus qu'à trente kilomètres, à vingt, à dix... Nous croisons sur la piste une auto. La première que nous voyons depuis Ouroumtsi. C'est une vieille camionnette qui contient vingt-cinq Chinois entassés pêle-mêle et ficelés comme des ballots. Quand un obstacle se présente ou que la montée est trop rude, les voyageurs descendent et poussent la voiture. Ce coup de main obligatoire s'ajoute au prix du transport.

Courage et bonne chance!

Encore cinq kilomètres. Soudain... un cri insolite déchire l'air et nous surprend. Il recommence et le cœur se met à battre. C'est un sifflement aigu qui s'allonge dans le ciel comme une invisible écharpe.

Le chemin de fer...

Ce train qui roule vient d'amener à Pao Tou aujourd'hui même André Gœrger, l'homme qui incarne les angoisses et les soulagements de tous ceux qui nous attendent.

Secrétaire général de l'Expédition et ouvrier de la première heure, Gœrger voit enfin s'accomplir l'œuvre à laquelle il a collaboré depuis trois ans. Nous ayant accompagnés jusqu'aux Indes, il nous retrouve en Chine après avoir fait le tour du monde en sens inverse; revenu à Paris, traversant l'Amérique et touchant le Japon pour aboutir dans cette auberge chinoise où, avec le courrier, le rhum et les cigarettes caporal du ravitaillement, il nous apporte surtout le sentiment de la réussite.

— Dame!... Puisque tout finit bien, conclut en souriant Audouin-Dubreuil.

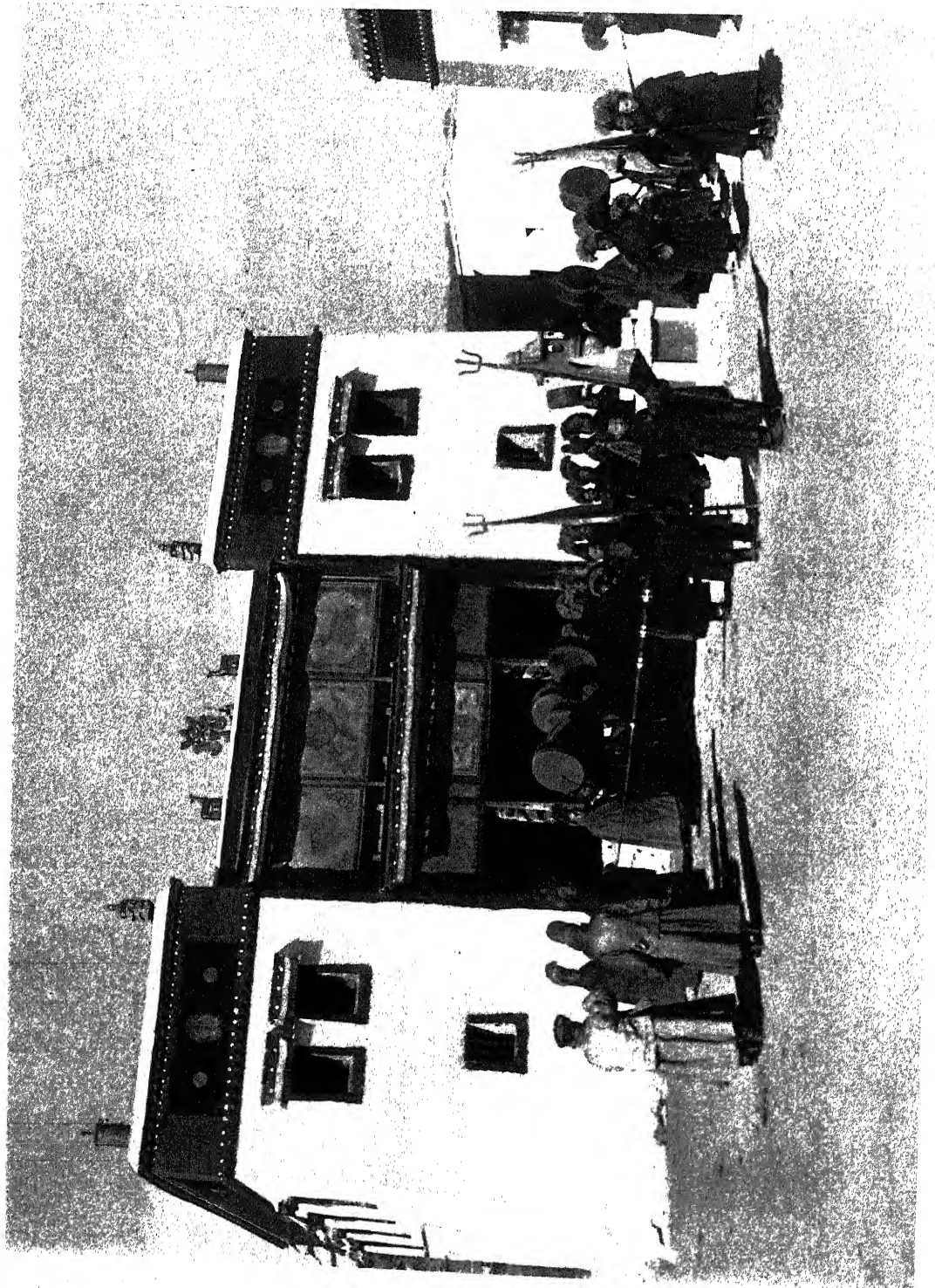
— Vous l'avez échappé belle!

Gœrger a raison. Quelques heures après notre arrivée un bruit se confirme. L'auto rencontrée à 10 kilomètres de la ville a été attaquée par les bandits. Trois voyageurs ont été tués. Les autres, dépouillés de leur argent et de leurs vêtements, viennent de regagner péniblement Pao Tou, tout nus. Leur chauffeur est sauf, mais affolé :

— Emmenez-moi jusqu'à Kalgan pour que je puisse reprendre mon métier!



LA LAMASERIE DE CHARA MOUREN



LE MUGISSEMENT GRAVE DES TROMPES  
APPELAIT LES LAMAS A LA PRIERE... (p. 309)





LES LAMAS-MUSICIENS



« LE PRINCE HSI HSU NING SE PROSTERNA LONGUEMENT DEVANT LE PETIT AUTEL... » (p. 312)

LES ARCHERS DU PRINCE HSI HSU NING (p. 312)



— N'y a-t-il pas aussi des bandits aux environs de Kalgan?

— Pas les mêmes, répond-il. Bien plus corrects. Ils tirent toujours un coup de fusil en l'air, pour prévenir. Alors le chauffeur s'arrête. Et ils ne pillent que les voyageurs.

Indigné, il secoue la tête :

— Tandis qu'ici, ils m'ont brûlé ma voiture! Que leur avait-elle fait, sinon de leur procurer du travail! Je préfère cent fois les bandits de Kalgan! Des *gentlemen* eux, au moins!...



## DANS LA TERRE DES HERBES

*GAI MING, LE MOINE TIBÉTAIN. — LES LAMAS DE PEI LING MIAO. — UN FEU D'ARTIFICE DANS LE DÉSERT. — A LA COUR DU PRINCE HSI HSU NING. — ADIEUX A GOUMBO. — LE KILOMÈTRE 12.115.*

**C**ETTE lamaserie de Pei Ling Miao où nous sommes arrivés hier dans la nuit n'est qu'à 200 kilomètres au nord de Pao Tou. Elle est située pourtant dans un autre monde, dans cette Terre des Herbes qui commence « derrière les montagnes », *Chan ho t'o*, comme disent les Chinois.

Qu'on s'imagine, au milieu d'un large amphithéâtre noyé d'ombre, une colline basse où luisent à peine, offrandes sur un autel, une multitude étagée de cellules monastiques. De minces fumées montent comme des vapeurs d'encens vers un ciel où pâlisent les dernières étoiles.

Le soleil s'élève, encore invisible. Soudain ses rayons atteignent le toit des temples dont les cornes d'or s'allument comme des cierges. Puis un souffle naît, qui dissipe à présent ce brouillard mystique, offre aux yeux une cité de féerie dont les toits de faïence bleue et les murs d'albâtre surgissent du désert comme du néant.

\*  
\* \*

Accroupis sur des coussins de soie verte et rouge, nous considérons à présent Gai Ming, le Tibétain au visage impénétrable. Il semble lui aussi nous considérer mais, bien que la prunelle de ses yeux soit fixée sur nous, nous avons l'impression qu'il ne nous voit pas et que son regard comme ses pensées nous traversent pour se perdre dans l'au delà de l'Espace et du Temps.

Ce moine est un *Lha-ram-pa*, savant docteur en théologie venu du grand monastère de Labran, un des foyers de la science bouddhique. Délégué par Sa Sainteté le Pantchen Lama (1) et leader spirituel du monastère, ce lama jaune est assis dans sa yourte sur un lit de fer, entre une cloche d'argent massif et une lampe à pétrole. Il appartient à la secte des « vertueux ». Tout en égrenant l'ambre de son chapelet il nous remercie de nos salutations. D'une voix très douce, à peine timbrée, il nous rappelle que des prières collectives avaient été faites pour le succès de l'Expédition lors de son premier passage à Pei Ling Miao.

— Dites-lui que les prières ont été efficaces, puisque le voyage a miraculeusement réussi.

Ce premier échange de politesse dure six minutes. Le lama parle en tibétain à son secrétaire qui traduit en mongol. Goumbô, notre interprète, répète en chinois la phrase à Petro qui nous la restitue en français. En dépit de cette conversation à trois relais, nous sommes animés d'un grand désir de nous comprendre.

— Sa Sainteté le Pantchen Lama se porte-t-elle bien?

— Elle se porte bien. Vous La rencontrerez sur votre route, un peu plus à l'Est.

Deux lamas-serviteurs nous offrent du thé salé au beurre. Gaï Ming garde dans son ample robe de soie brochée une immobilité d'idole.

Hackin qui depuis vingt ans se livre aux études bouddiques (2) vient d'écrire sur une feuille de son carnet un souhait de bienvenue en langue tibétaine avec une invocation. Étonnement de Gaï Ming, soudain volubile et dont les yeux lancent une flamme :

— Des caractères sacrés ! Qui êtes-vous donc ? De quel pays venez-vous ?

Mais Hackin secoue la tête :

— Dites-lui que si je sais écrire le tibétain, je ne peux pas le parler.

Alors Gaï Ming écrit à son tour une phrase sur le carnet : « Quel est le nom de votre plus grand prophète ? »

— Jésus, né huit siècles avant Padmasambarâ.

(1) Le titre exact de ce « Bouddha vivant » est Pantchen Erdeni (Tachi) Lama. Il réside à Tachiloumpou, à huit jours de voyage à l'ouest de Lhassa.

(2) M. Joseph Hackin a même traduit en français des ouvrages tibétains, *Atticha* et *Mantah*.

— Iésou, répète Gaï Ming, lui aussi enseignait qu'il n'est qu'un Dieu dont la parole ne peut être ni modifiée ni altérée. Hélas, soupire-t-il en faisant tourner avec ses deux doigts, comme un toton, un minuscule moulin à prière en argent ciselé, les siècles ont passé ! Des gens ont commencé à discuter cette parole, à l'interpréter à leur guise. De multiples affluents ont brouillé le cours de la grande Rivière. Notre mission à nous, lamas, est de veiller à ce que la parole de Dieu soit conservée dans sa forme primitive... Que faisaient donc les hommes de votre race à l'époque de Padmasambarâ ?

Hésitations. Que faisaient-ils ? Que faisaient les Mérovingiens ? Précisément des rois fainéants...

Mais Gaï Ming continue gravement, sans attendre la réponse :

— Jésus, Bouddha, Mahomet, trois émanations d'une même puissance divine. Quand vous voyez les reflets de la lune dans un étang ou dans un puits, vous pensez qu'il y a deux, trois lunes. En vérité, n'est-ce pas la même ?

Dehors, Sauvage s'impatiente.

Ses appareils sont en place, mais avec 30 degrés de froid, le compensateur gèle et il faut le réchauffer avec les caresses de la lampe à souder pour émouvoir certains rouages noyés dans l'huile de paraffine devenue pommade.

— Vous savez que l'éclairage commence à changer. Peut-on « tourner », oui ou non ?

Gaï Ming admet qu'on le photographie, mais il recule soudain devant cette boîte étrange aux gros yeux de cristal dont la manivelle qu'on tourne avec la main, doit moudre quelque malédiction.

Ces gens ne veulent-ils pas retenir, avec son image animée, autre chose ?... un peu de son âme ?

\*  
\* \*

Puisque le mugissement grave des trompes tibétaines appelle les lamas à la prière, est-il permis de cinématographier à l'extérieur des temples ? Gaï Ming, leader spirituel, s'y oppose, mais l'abbé de la lamaserie, leader temporel, n'a pas refusé ce matin les 400 dollars qui permettront aux deux mille lamas jaunes de Pei Ling Miao d'ajouter à leur ordinaire de millet bouilli et de thé au beurre, un gâteau de farine. Il a même promis d'organiser dans la cour une

*Danse des démons.*

Ce matin, les circonstances favorisent la prise de vues. Un beau soleil, sans vent. Une atmosphère limpide. La camera est prête, le micro installé et les câbles de caoutchouc relient les appareils à la chenille restée à l'écart.

Dans le temple, les yeux encore mal habitués à l'obscurité distinguent à peine au fond du sanctuaire une géante figure de bois doré. Bouddha au regard sans prunelle, sérénité radieuse, ineffable. Des prières montent en faux bourdon dans la pénombre. Entre les colonnes on aperçoit à présent des formes humaines empaquetées dans leur lourde robe. Les novices sont à l'entrée du temple et leurs voix nasillardes se mêlent au grondement des vieux moines dont le corps oscille comme un ostensor.

Cette odeur d'encens, ces lueurs de veilleuse, ces reflets de vieil or, ces tentures fanées, ces chants religieux en tibétain (1), tout contribue à créer une atmosphère mystique qui dissout la curiosité, entraîne la rêverie vers l'Indéterminé, peut-être le Divin.

Lorsque la cérémonie qui a duré deux heures prend fin subitement, une foule sordide aux toges de pourpre envahit la cour.

Williams, avec son appareil et sous son voile noir, est l'objet d'une ardente contemplation. Mais il a l'expérience des foules. Il en a vu sous toutes les latitudes. Son large sourire fait naître aussitôt la sympathie. Peu à peu, par des signes, des clignements d'œil et sans interprète, il manœuvre tous ces Mongols, les dispose devant l'objectif sans les effaroucher et contient d'un geste une turbulence qui, à la moindre provocation, pourrait devenir hostile.

Hackin, demeuré à l'écart, est évidemment préparé par sa connaissance à la compréhension de ce qu'il voit. Immobile, malgré le froid, il examine longuement, peinte à fresque sur l'un des murs du vestibule, un *Bhavaçakra* : Roue de la Vie où la destinée de l'homme est inscrite dans un cercle à compartiments.

— Croyez-vous, dit-il au Père Teilhard, qu'une philosophie puisse être exprimée plus schématiquement que dans cette Roue de l'Excellence où l'âme pénètre successivement dans les différents mondes, où elle s'épure, accède aux différents étages de la méditation formelle et non formelle pour parvenir enfin aux sphères de la perfection?

— Des voleurs! interrompt Sauvage, hors de lui. Impossible de tra-

(1) Le latin des Mongols.

vailler! Ils chapardent. On m'a déjà enlevé trois vis du pied gyroscopique!

Bien difficile d'écarter les remous de cette humanité crasseuse, encore éloignée de la bienheureuse ataraxie bouddhique.

— Nous n'aurons jamais rien, gémit-il, rien de cet Orient où tout s'évade, tout s'enfuit... Cette prière publique était un élément de premier ordre. Elle échappe à son tour. Il y a décidément quelque chose en Asie qui résiste au canon et aux machines; quelque chose qui dit : « Non!... » Voyez Gandhi...

Que faire pour gagner ces âmes et comment lutter contre leurs superstitions?

— Superstition, dit Haardt, due au fait que notre offrande n'est pas assez belle ou qu'elle a été mal répartie.

L'explication n'est pas valable car le vieil abbé qui refuse à présent de laisser tourner les scènes rituelles, a rendu l'argent.

— Trois cent cinquante dollars exactement, précise Pecqueur. Or nous lui en avons versé quatre cents.

Les cinquante autres sont sans doute restés dans les plis de sa large robe « pour pourvoir à l'entretien des lampes » du monastère.

Une indemnité.

\*  
\* \*

C'était dans la nuit du 5 février. Nous étions partis le matin même de Pei Ling Miao. Vers onze heures du soir, jaillie derrière l'horizon, toute une floraison lumineuse s'épanouit dans le ciel. A minuit, les arabesques multicolores, les fontaines de feu, les soleils qui s'élevaient à présent très haut, retombaient en crépitant près de nos voitures qui soudain furent entourées par une foule en fête.

On entendait quelque part la voix enthousiaste de Point :

— Le Pantchen Lama est ici et des cérémonies solennelles se dérouleront demain... un spectacle unique! Le Prince nous fait dire par son chambellan qu'il nous prie tous d'accepter son hospitalité.

Ahuris, nous regardions évoluer dans un décor inattendu, fait d'ombre épaisse et de clarté brutale, des seigneurs somptueux, courtisans aux gestes raffinés, guerriers d'une autre époque, tous irréels comme les personnages d'un conte.



Précédés par le chambellan du prince Hsi Hsu Ning, des porteurs de lanternes descendaient à présent les degrés tapissés de feutre blanc d'un perron aux trois portes gardées par des monstres de pierre. Quelques serviteurs coiffés d'un bonnet à aigrette nous conduisirent dans ce palais surgi du sable nu comme sous la baguette d'un magicien. Ayant traversé une cour nous pénétrâmes dans un appartement.

La lueur des bougies caressant les meubles d'ébène et les boiseries sculptées palpitait sur les porcelaines peintes. Le chambellan nous pria, de la part de notre maître et souverain, d'accepter à souper.

D'illustres étrangers, nous dit-il en souriant, ne peuvent déceimment poursuivre leur chemin cette nuit, dans la steppe mongole. On ne voyage pas pendant la nuit du *Tsagane* (1).

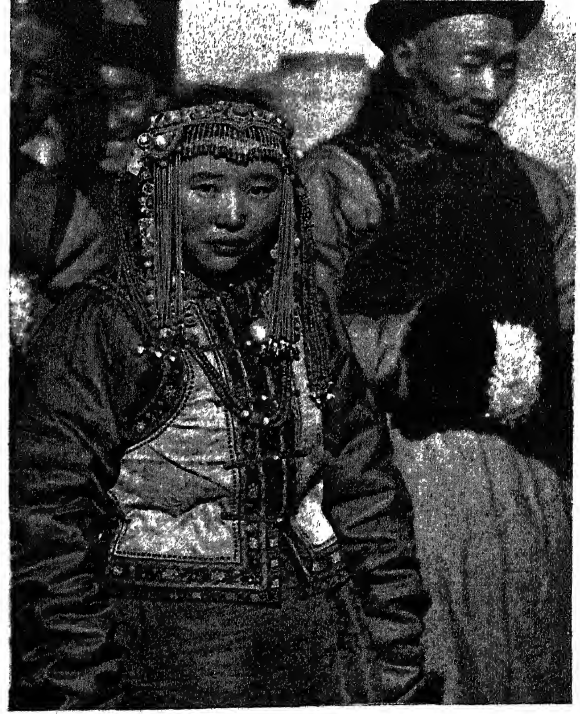
Et ce fut pour nous, le lendemain, comme si toute une époque renaissait, tirée des ombres du passé. Salué par le son grave des trompes tibétaines, le soleil dorait déjà le toit du palais et du temple, seuls édifices de pierre se dressant parmi les dômes écrasés des yourtes. Cette cité de feutre clair n'existait que depuis quelques heures. Elle abritait les sept barons venus avec les sujets de leur bannière pour solliciter la bénédiction du Bouddha Vivant, le Pantchen Lama, un des deux pontifes du lamaïsme bouddhique (2).

Le prince Hsi Hsu Ning, vêtu d'un cafetan de soie noire bordé d'hermine se prosterna longuement, le front dans la poussière, devant un petit autel dressé dans le sable face au soleil levant. Derrière lui une foule s'était rassemblée. L'éclat des costumes surprenait. Bien qu'en effet les couleurs fussent vives et violemment contrastées, elles restaient toujours harmonieuses comme chez ces archers coiffés du bonnet jaune et qui portaient sur leur robe de soie pourpre une large ceinture orange.

On reconnaissait les princes aux carrés de broderies qui étincelaient sur

(1) Le premier jour de la première lune : le nouvel an mongol.

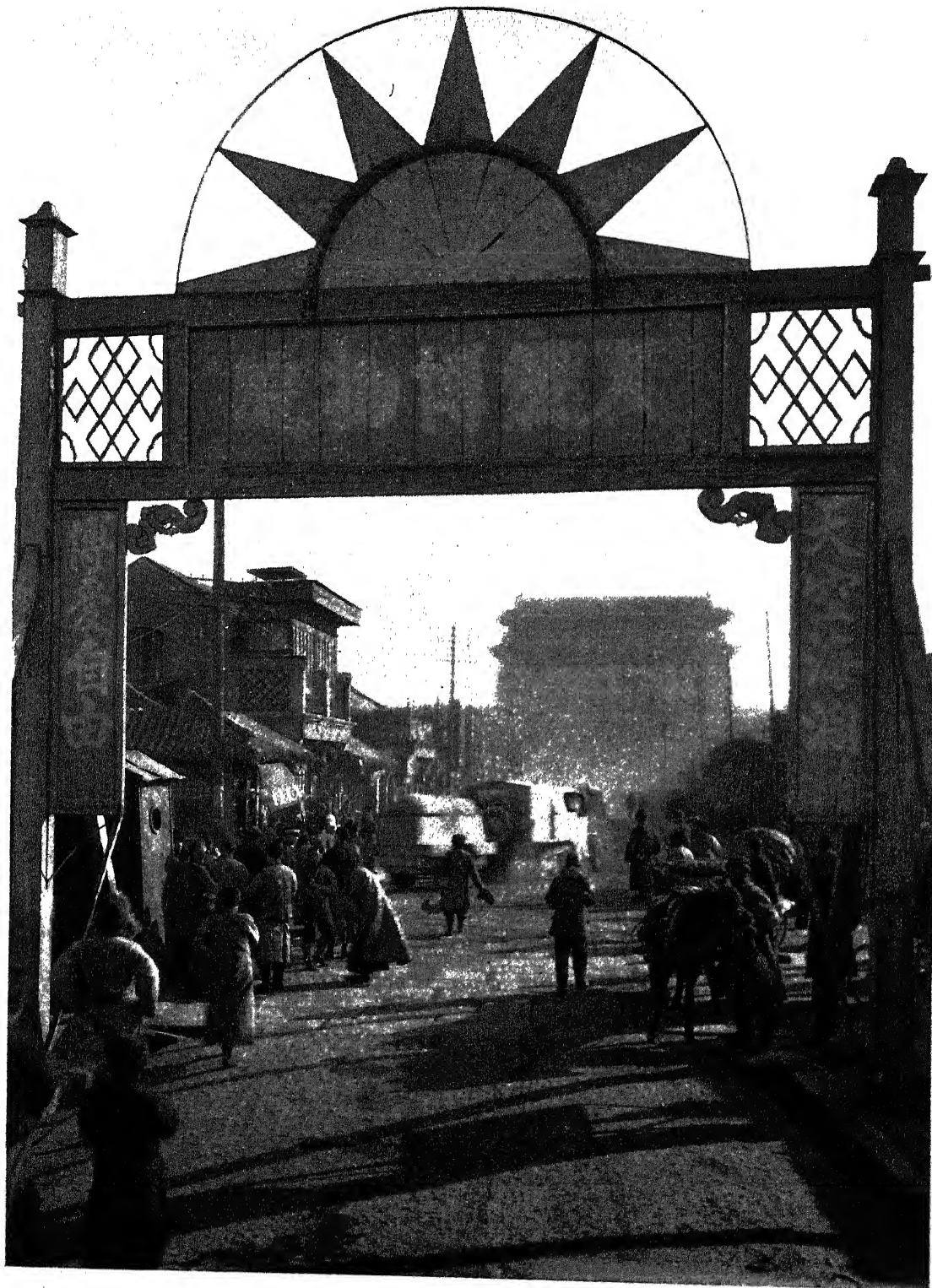
(2) Depuis que le Tibet s'est affranchi de la suzeraineté chinoise, l'autorité religieuse du Dalaï Lama sur les Mongols n'est plus acceptée par les Chinois qui reconnaissent seulement le Pantchen Lama comme pontife de la religion bouddhique en Chine. Ils le reçoivent avec des honneurs royaux. Lors de son dernier séjour à Pékin, le Pantchen Lama descendu du train spécial qui était autrefois celui de l'impératrice Hsu Hsi, fut conduit à sa résidence entre deux haies de troupes, par des rues tapissées de soie jaune : la couleur impériale.



« LES HEURES S'ÉCOULAIENT AINSI EN COURTOISIES ET SALUTATIONS... » (p. 313)

UN NOBLE MONGOL

UNE PRINCESSE MONGOLE



LA PORTE OUEST DE PÉKIN : KILOMÈTRE 12.115 (p. 316).

leur poitrine et les dignitaires, à leur veste de brocart ou à leur bonnet surmonté du globe hiérarchique de lapis, de corail ou de cristal.

Toute l'aristocratie d'une région s'était concentrée là; une vieille noblesse de sang, qui avait gardé avec sa longue natte les modes de l'ancienne cour mandchoue. Elle s'écarta respectueusement quand le Prince, ayant achevé les prières rituelles, s'avança sous son parasol de soie jaune pour se rendre dans le pavillon d'honneur du Pantchen Lama, tandis que les soldats tibétains, gardes de Sa Sainteté, lui présentaient les armes à l'européenne.

Un par un, par ordre de préséance, depuis les princes du sang jusqu'aux plus humbles nomades du désert, tous ces Mongols, qui ne se sentent à leur aise qu'à cheval, marchaient un peu gauchement dans leurs lourdes bottes à semelle courbe, vers le sanctuaire où se trouvait le Pontife. Sur la robe de soie fourrée de renard ou de lynx, un mince poignard et une poche à silex leur battaient les hanches. Ayant reçu la bénédiction, ils se félicitaient ensuite les uns les autres, selon d'antiques coutumes.

Les hommes liges, à genoux devant leur seigneur, touchaient une main qui aussitôt les relevait d'un signe d'une aisance si parfaite que la dignité du vassal ne semblait point être atteinte par ce vieux cérémonial de servage. La coutume voulait aussi qu'on échangeât deux fois sa tabatière en prononçant des souhaits rituels.

Les heures s'écoulaient ainsi en courtoisies et en salutations. Ceux qui n'étaient pas encore reçus attendaient sans impatience. Personne, d'ailleurs, ne faisait attention à nous.

Il eût fallu rester plus longtemps, six mois, six ans peut-être, pour pénétrer davantage dans son intimité profonde, ce qui était l'âme de ce peuple mongol.

Mais les Occidentaux sont toujours les esclaves du temps. Trois mois de retard sur l'horaire avaient déjà bouleversé nos prévisions et notre programme éventuel de retour.

Nous étions pressés.

Et nous partîmes, emportant toutefois de cette courte visite au prince Hsi Hsu Ning une vision fraîche comme une enluminure : celle de la vieille Chine impériale dont ces Mongols avaient jadis été les maîtres et dont les images à peine entrevues entraient intactes dans le domaine de nos souvenirs.

\*  
\* \*

A Serben, soixante kilomètres plus à l'Est, Goumbô nous fit ses adieux. Il était arrivé chez lui et il retrouvait sa vieille mère exactement comme il l'avait laissée dix mois auparavant, surveillant sa marmite de fer. Rien n'avait changé dans la yourte, ni le feu d'argols (1), ni la place occupée par les trois Bouddhas sur le petit autel domestique, ni les larmes de la vieille qui pleurait en revoyant son fils, comme elle avait pleuré en le quittant.

Des bruits, disait-elle, « avaient couru dans la région qu'un chamelier chinois avait raconté qu'il avait entendu dire à Kalgan que dans les journaux de Nankin il était écrit que des étrangers auraient abandonné leur guide mongol en plein désert, sans eau et sans vivres. »

Elle avait cru son fils mort. Goumbô la rassura. Il était bel et bien revenu avec ces étrangers qu'il considérait comme ses amis.

— Alors, pourquoi ne veux-tu pas venir avec nous jusqu'en Europe? lui fit demander Haardt.

L'Europe! Combien de fois pendant le voyage Goumbô n'avait-il pas cherché à savoir à quoi ressemble cette terre lointaine; si l'on y cultive le sol; s'il y a des chameaux, des déserts et des obos, comme ici, pour se guider sur les pistes?

Mais il secoua la tête avec beaucoup de dignité :

— Les gens de chez vous me regarderaient tous comme une bête curieuse et je serais ridicule...

Un sage.

\*  
\* \*

En quittant Goumbô et son petit campement de Serben, vite disparu au fond d'un vallonnement, nous quitions déjà la Terre des Herbes et ses ondulations monotones.

Terre qui ne connaît point la charrue et ne subit d'autres lois que celles de la Nature. Hommes et bêtes y trouvent leurs joies, y mêlent leurs luttes, y

(1) Fiente de chameau, utilisée comme combustible.

éprouvent les mêmes souffrances. Toutes les créatures de Dieu peuvent y vivre librement, suivant le rythme d'une sagesse dont la civilisation humaine n'a pas encore rompu l'équité.

Cette *limitation des armements* qu'on cherche aujourd'hui dans le monde, existe là depuis toujours. C'est elle qui permet aux loups et aux gazelles de perpétuer leur espèce sans que le fort puisse exterminer le faible, opposant à la voracité des uns la rapidité des autres, dans une judicieuse équivalence des armes d'attaque et des « garanties de sécurité ».

Quant aux hommes, sans être artisans, ni laboureurs, ni commerçants, ils vivent heureux sur un sol qui assure leur existence sans qu'il leur soit besoin de détruire ou de posséder.

Toute leur richesse dépend de cette herbe, véritable don de Dieu, miraculeuse, semble-t-il, dans un pays où il ne pleut presque jamais et où l'humidité du sol n'est apportée que par la fonte des neiges.

Tel était le pays qui finissait aux bords du plateau mongol, faisant place à la Ming-Ti (terre cultivée) où réapparurent les premiers Chinois.

\*  
\* \*

Une voie s'ouvre entre des tours de guet et descend par une passe escarpée sur Kalgan. Première plongée vers les vallées fertiles et peuplées de la Chine des côtes. Tièdeur soudaine. A mesure que le niveau s'abaisse, la température s'élève.

Mais en dépit d'une ambiance plus supportable, toutes nos vieilles fatigues accumulées nous accablent soudain, insistent...

Lassitude compréhensible. Elle ne résulte pas tant des dures épreuves physiques déjà oubliées que du sentiment de l'arrivée prochaine vers un but qui termine une phase exceptionnelle de notre existence. La vie collective dans le bled, dont nous avons goûté depuis presque un an les heures fraternelles, nous rend sensibles à l'attrait d'une existence plus normale où chacun trouvera dans un peu de recueillement l'expression de tout ce qu'il a ressenti.

Le 10 février, la passe de Nankéou.

Le 11, nos premiers compatriotes nous accueillent les larmes aux yeux,



sur le perron d'un grand bâtiment de pierre : le Collège français des missionnaires maristes.

— Du vin de France!

— De France! répète joyeusement le frère Antonin en ouvrant la fenêtre, mais non, regardez... il vient d'ici, des vignes que nous avons plantées.

Et ce matin du 12 février, trois cent quinzième jour de notre voyage depuis Beyrouth, il ne reste plus que dix-huit kilomètres à parcourir sur cette route facile, bordée de stèles, convenablement empierrée, puis dallée entre deux rangées d'arbres, puis entre des murs de pierre, puis entre des boutiques dont les enseignes flottantes et les panneaux de bois doré annoncent les faubourgs d'une très grande ville.

Mêlée aux charrettes, aux *pousses*, aux vieux coupés, aux cortèges de mariages ou d'enterrements, la colonne des voitures encadrée d'agents cyclistes pénètre sous une arche massive : la porte Ouest de Pékin.

Kilomètre 12.115.

Dans une avenue élargie les images glissent à présent contrariées par le mouvement des tramways et le va-et-vient des autos; elles ne retrouvent un moment leur immobile grandeur que dans la ville interdite, ligée dans les reflets d'un lac tranquille, enfermée dans une imposante enceinte rouge ou impérialisée par les tuiles jaunes des grands toits infléchis du Palais d'Hiver.

A chaque virage les mécaniciens étendent le bras, attentifs à la file des voitures. Un agent lève son bâton blanc à l'entrée du quartier diplomatique. Rues asphaltées. Façades de granit.

A droite, encore, pour passer sous le haut porche de pierre. Il ne reste plus à suivre que l'allée sablée contournant les pelouses et qui mène à ce péristyle. Toute l'Europe de Pékin est venue nous y accueillir debout.

— Stop!

Un appel cuivré de clairon interrompant le murmure assourdi des conversations vient soudain de préparer le plus international des silences.

Accueillant Georges-Marie Haardt, une voix s'élève alors, claire et distincte :

— Je suis heureux de vous souhaiter la bienvenue à la Légation de France. Pékin, terme de votre longue et héroïque randonnée...



## XXI

# LA DERNIÈRE ÉTAPE DE HAARDT

RÉCEPTION A LA LÉGATION DE FRANCE. — LE PROGRAMME DU  
RETOUR. — MORT DE GEORGES-MARIE HAARDT. — LE VISAGE  
FRANÇAIS DE L'ASIE. — MARSEILLE.

*« ...En portant au cœur de l'antique terre d'Asie le nom de votre pays, vos investigations jeteront une lumière nouvelle sur ce vieux continent où l'humanité attendrie croit retrouver son berceau... Vos prouesses rendent au loin le témoignage d'une volonté qui n'a dû d'être soutenue qu'au souvenir toujours présent de la patrie... »*

**M**ONSIEUR LAGARDE, Conseiller d'ambassade à Pékin, a terminé son allocution. Haardt l'a remercié. Silence ému. Puis, chacun de nous devenu centre d'un groupe d'auditeurs avides de détails, est criblé de questions : « Quelle a été la plus dure journée? le souvenir le plus émouvant? le plus grand danger? A-t-il fait beau temps? »

Curiosités difficiles à satisfaire.

En dépit de ces sourires offerts comme des fleurs et de ces élégances retrouvées, debout, une coupe de cristal à la main, assez gauches et plus étourdis qu'enivrés, nous avons à présent, comme tous les voyageurs revenant du désert, humainement un désir : prendre un bain.

Glisser dans l'eau tiède en échappant à nos souvenirs, à cette misère opprimant des millions de paysans chinois, à ce faste anachronique de maharajah, à cette propagande islamique, à cet antagonisme anglo-soviétique, à cette indépendance mongole que couronne à présent un conflit sino-japonais, est-ce possible? Obsédés par l'Asie depuis dix mois, pourrions-nous l'oublier pendant une heure? Non. Déjà la sonnerie du téléphone insiste, les invitations

affluent. Télégrammes de Paris, longs articles dans la presse de Pékin, de Changhaï et de Hong-Kong. On parle de prestige français en Extrême-Orient, de la « face » que nous avons puisque les autorités chinoises elles-mêmes semblent s'incliner devant le résultat et que le Maréchal Tchang Hsueh Liang a fait savoir qu'il recevrait officiellement à sa table Haardt et son état-major.

\*  
\* \*

Quelques jours après l'arrivée recommence donc une activité de départ dans ce grand hôtel de Pékin où chacun de nous, titulaire d'une chambre, retrouve, avec le courrier et les télégrammes, une vie sociale qui le déconcerte. Atteints aussitôt par des joies, par des deuils et n'ayant plus les mêmes soucis, nous n'avons déjà plus les mêmes regards. Encore suffit-il d'une rencontre à l'angle d'un couloir, dans l'ascenseur ou dans ces réceptions, dîners officiels ou *cocktail-parties*, auxquels nous sommes conviés plusieurs fois par jour, pour qu'un clignement d'œil fasse aussitôt renaître le sentiment de notre merveilleuse confraternité.

— Pardon... n'étiez-vous pas en décembre dernier, vers minuit, en plein désert de Gobi avec une bande de vagabonds, attendant votre tour, l'écuelle à la main, auprès de la cuisine roulante?

Hackin ne manque pas d'humour.

— Si j'y étais!... Je vous ai même bousculé pour être servi le premier!

Deux hommes en habit, face à face, dans la foule brillante d'un bal. Ils ont échangé un sourire et un regard de complices que nuance déjà le regret de ce qui appartient au passé et ne reviendra plus.

Aujourd'hui nous est offert le but essentiel du voyage : Pékin. Mais ce présent ne dure que quinze jours. Est-il possible en quinze jours d'arracher à Pékin, comme un secret, l'explication des difficultés, des étonnements et des impatiences que nous avons trouvés en Chine depuis cinq mois? Surgis de la haute Asie nous avons abordé l'immense pays par ses frontières les plus lointaines et les plus indécises. Tout ce qui devait nous surprendre nous y a surpris et, différents en cela des touristes qui, débarquant à Tien Tsin ou à Changhaï, sont curieux des rues, des foules ou des visages, nous sommes

plus anxieux de clarté que de mystère et de logique que de pittoresque.

Puisque le décor du passé ne compte ici que pour les promeneurs, n'appartient-il pas aux artisans de l'avenir, à ces Chinois cultivés de Pékin qui ont fait leurs études à Oxford, à l'Université de Harvard ou à Moscou, de rectifier enfin nos opinions sur le Sinkiang, le Kansou et sur eux-mêmes? Ils semblent connaître, hélas, bien mal le présent, et nos incompréhensions continuent.

Pour tel nationaliste, la Chine que nous venons de traverser n'est qu'une Chine coloniale, une *Chine d'expansion*. Elle est trop lointaine. Il ne l'accepte pas. Elle l'embarrasse. Celui-ci juge qu'il vaut mieux la laisser indépendante. Pour celui-là, elle n'aurait d'intérêt que si l'on pouvait en extraire beaucoup de pétrole.

Qu'est-ce alors que ce nationalisme des Chinois dont leurs délégués nous parlent à Genève au nom de 400 millions d'individus? Un sourire accueille cette nouvelle question, classique, paraît-il. A nous de préciser ce que nous entendons par nationalisme.

S'il s'agit du sentiment virulent et borné de certains droits qui, pour tels peuples d'Europe, ne date que de la Révolution française et, pour les autres, de la grande guerre, la Chine n'est pas organisée pour l'éprouver encore.

Voulons-nous dire cette *conscience fondamentale d'appartenir à une même race* qui cimente les hommes depuis toujours? Elle n'a jamais cessé d'exister ici. Les Mandchous le savent bien qui, installés depuis trois siècles en Chine, sont restés si longtemps des étrangers!

— Étrangers aussi, alors, ces paysans de la Chine centrale qui se nourrissent de racines et dont quarante enfants sur cent meurent chaque année de froid et de faim?

Ils déclarent que non.

— Pourquoi les Chinois du Nord ou les Chinois du Sud ne leur viennent-ils pas en aide?

— Parce que les approvisionnements ne leur arriveraient pas; parce que les communications manquent et les moyens de transport; parce que les recettes budgétaires dépassent à peine 4 milliards (1) dans un pays dix fois plus

(1) De francs-papier.

peuplé que la France; parce que la misère générale est due à l'insécurité, aux taxes arbitraires, aux concussions, aux brigandages.

Les Chinois conviennent de tout cela et sont armés de patience. Le temps ne doit-il pas permettre à la Chine de s'organiser? Mais quand? Ils n'en savent rien. Et comme leurs aspirations se dégagent encore mal de l'orgueil qu'ils éprouvent à se rappeler leurs perfections mortes, la contrainte amincit à présent leur sourire, et leurs yeux se dérobent derrière le cristal des lunettes. Plus de questions. Ils affirment :

— La sagesse ne doit plus être recherchée dans le passé. Nous espérons la trouver dans une vie plus pratique et plus moderne appuyée sur le sentiment d'une force reconquise. Alors seulement, concluent-ils, vous pourrez nous comprendre, car nos dernières susceptibilités ne disparaîtront qu'avec nos dernières faiblesses.

\*  
\* \*

Il faut préparer l'avenir immédiat.

Traverserons-nous la Chine du nord au sud en passant par les provinces méridionales pour entrer au Tonkin par la frontière du Koang Si? La route est longue, difficile; mais plus longues et plus difficiles à obtenir seraient les autorisations de passage que le gouvernement peut accorder à Pékin, refuser à Loyang ou suspendre à Nankin, la Chine étant dans un habituel état d'anarchie et ses conflits avec le Japon atteignant un culmen d'intensité.

Le plus simple sera d'embarquer à Tien Tsin personnel et matériel à destination d'Haïphong.

L'Expédition se divisera en deux groupes. Le premier, qui s'est embarqué à Tien Tsin, se dirigera sans escale vers la côte indo-chinoise. Haardt et ses collaborateurs suivront presque aussitôt en s'arrêtant trois jours à Changhaï pour remercier de vive voix le ministre de France, M. Wilden, et l'amiral Heer, commandant les forces navales françaises d'Extrême-Orient, du concours qu'ils n'ont cessé d'apporter à la Mission pendant toute la traversée de la Chine.

Les opérations de transport seront terminées en trois semaines et l'Expédition Citroën Centre-Asie, reconstituée à Hanoï, traversera l'Indo-Chine avant la saison des pluies. Les projets ultérieurs comportent un retour par le



L'ACCUEIL SUR LE  
PERRON DE LA  
LEGATION DE FRANCE  
(p. 316)

G.M. HAARDT ET V. POINT  
A L'ARRIVÉE A PÉKIN



L'EXPÉDITION APPREND LA MORT DE G. M. HAARDT A HAÏPHONG (p. 323)  
 LE GOUVERNEUR GÉNÉRAL PASQUIER REÇOIT LES MEMBRES DE L'EXPÉDITION A HANOÏ (p. 325)



Siam, la Birmanie, les Indes, pour atteindre la Perse méridionale et, à Hamadan, rejoindre la route de Bagdad qui nous ramènera à notre point de départ : Beyrouth.

\*  
\* \*

3 mars.

Changhai est en état de siège et les faubourgs de Chapei sont encore jonchés de cadavres. Les Japonais ont enlevé leurs morts, mais les Chinois sont moins pressés et des maisons éventrées s'échappe aujourd'hui une odeur douce et terrifiante. Interdiction de circuler la nuit sans sauf-conduit. Chaque jour, des milliers de Chinois évacuant les quartiers suburbains envahissent les concessions avec leur mobilier empilé sur des *pousses*. Que des provocateurs se glissent parmi eux et c'est la fusillade dans les rues.

Voilà ce qu'on dit à bord du *Waldeck-Rousseau* où l'amiral Herr reçoit Haardt et ses compagnons. Le vieux croiseur cuirassé dont les ancres sont mouillées devant le Consulat général de France a démuselé ses canons. Par les sabords entr'ouverts on entend vivre un pays qui ferraille de tous ses tramways, fait rouler ses camions, calcule, agiote, combine, mais qui, en dépit de sa prodigieuse activité, tremble de peur.

C'est la Chine, encore et toujours elle, que nous avons traversée de l'Ouest à l'Est pendant de longs mois comme une masse protoplasmique, sans y laisser un sillage. Elle a commencé pour nous au col du Killik, sous la yourte d'un premier berger kirghize, et elle aboutit aujourd'hui à Changhai, à ce M. Tché Ki Chu, secrétaire de l'agence Havas qui, promenant verticalement son pinceau sur une feuille de papier de riz, traduit à vue, du français en chinois, le dernier discours de M. Paul-Boncour.

Cette Chine nous l'avons connue d'abord nomade, puis sédentarisée, puis proposant timidement, et un à un, ses fonctionnaires; puis imposant soudain, pour gouverner une province, un dictateur. Nous l'avons connue islamisée, médiévale, soviétique, chrétienne, indépendante et pressurée par des chefs de bande; lamaïque et exploitée par des prêtres mendiants; mongole et divisée en tribus; impériale sous un prince commandant à douze bannières. Nous l'avons connue savante dans les laboratoires du *National Geological Survey*; mondaine dans les salons de Mme Wellington Koo, agonisante dans les



jardins du Palais d'Hiver et ici, à Changhaï, ressuscitée, républicaine et presque patriote, devant les mitrailleuses japonaises.

Sur le paquebot américain qui l'emmène à présent vers Hong-Kong et l'Indo-Chine, Georges-Marie Haardt étouffe un soupir devant cette vision de la civilisation retrouvée.

En s'éloignant, l'énorme ville de Changhaï semble se détourner peu à peu comme un visage, le dernier de la Chine qui, sous ce maquillage occidental, est peut-être le plus énigmatique de tous.

Encore un adieu au *Waldeck-Rousseau* dont un grand pavillon tricolore caresse la poupe et, près de lui, à ce petit aviso gris clair, impeccable, allongeant son fuseau d'antennes et dressant vers le ciel les tubes d'acier de ses canons de 14 : le *Craonne*.

— Celui-là ne nous a jamais oubliés, dit Haardt avec mélancolie. Dans tout ce vacarme, il a su entendre nos appels venus du désert.

Il s'enveloppe frileusement et frissonne.

— Reposez-vous donc quelques jours à Hong-Kong!

Avant d'aborder l'Indo-Chine, une semaine de tranquillité lui permettrait en effet de préparer l'itinéraire en Birmanie et la traversée des Indes dans le calme et l'isolement.

Nous insistons.

— Soit, répond-il, laissez-moi ici et continuez sur Haïphong où vous rejoindrez les autres. Nous nous retrouverons tous à Hanoï.

Mais il ne cède pas sans regret à cette lassitude étrange, encore inconnue pour lui.

\*  
\* \*

16 mars.

Débarqués le matin même sur le terre-plein des docks d'Haïphong, camions et autochenilles doivent partir le soir pour Hanoï. Haardt est encore à Hong-Kong en compagnie du capitaine de corvette Pecqueur et de Petro, mais tous trois, pensons-nous, ne tarderont plus à nous rejoindre.

Une lumière grise traverse un ciel chargé d'eau. Debout près des voitures nous attendons vaguement un signal, car le Résident-maire de la ville veut nous recevoir et nous souhaiter la bienvenue au Tonkin. Audouin-Dubreuil

et Point, appelés d'urgence au téléphone pour recevoir un message du Gouvernement général, ne sont pas encore revenus.

Les voilà... Chacun se dispose à monter en voiture. Un instant... Audouin-Dubreuil fait un signe aux membres de son Expédition. Il leur demande de se réunir autour de lui. Il a quelque chose à leur dire. Comme il est pâle!

— J'avais déjà reçu hier des nouvelles inquiétantes, mais je viens d'apprendre à l'instant même l'affreuse réalité. Haardt, mon vieux camarade et notre chef à tous, est mort cette nuit à Hong-Kong des suites d'une pneumonie double.

Tête basse et figés sur place, nous restons quelques instants immobiles, sans comprendre.

Pour ceux qui ont quitté Haardt à Pékin, le mois dernier, cette nouvelle, télégraphiée par Pecqueur, est en effet si brutale que la stupéfaction n'a pas encore fait place à d'autres sentiments. Mais pour Point et pour moi, qui avons dit au revoir à notre chef en rade de Hong-Kong il y a quelques jours à peine, cette disparition fait surgir aussitôt des gestes si récents et tinter une voix dont nous croyons entendre encore si exactement la résonance, que le personnage de Haardt, évoqué soudain, n'a jamais été aussi vivant. Il semble que, désincarnée sa volonté ne puisse tarder à s'affirmer devant nous pour prendre les mesures que comporte une aussi tragique et brusque défaillance. Hélas! les minutes s'écoulaient. Rien ne vient démentir l'évidence de ce qui tout à l'heure était à peine croyable et qui peu à peu devient une lente conviction.

Sans doute Haardt était arrivé à Pékin très fatigué et le froid qu'il supportait mal semblait avoir diminué ses forces. Une aphonie l'avait empêché de répondre aux témoignages de sympathie dont il avait été l'objet et il avait dû s'aliter deux jours. Mais le diagnostic de Robert Delastre, docteur de l'Expédition, s'était trouvé confirmé par le spécialiste anglais appelé en consultation : légère grippe qu'un repos de quelques jours suffirait à enrayer.

Sans doute en se rendant un peu trop tôt à des dîners officiels suivis de réceptions que Delastre, malgré des avertissements répétés, n'avait pu obtenir qu'il refusât, Haardt avait-il commis par la suite quelques imprudences, mais

en quittant Tien-Tsin, son état s'étant amélioré, il s'était obstinément refusé à se faire accompagner par le docteur, estimant que la place d'un médecin était avec le gros de l'Expédition qui aurait à supporter les atteintes brusquées du climat tropical.

A Changhaï, des journées encombrées d'invitations et d'obligations protocolaires n'avaient pu lui permettre encore de se reposer. Il était donc naturel que le médecin consulté sur place l'engageât à ménager ses forces, ce qui l'avait déterminé à se reposer à Hong-Kong.

Que s'était-il passé après?

Nous ne le sûmes que plus tard, lorsque le courrier nous apporta la première lettre du commandant Pecqueur...

*Le 12 mars, en débarquant par un temps froid et brumeux, Haardt s'était fait conduire à Repulse-Bay, qui se trouve à vingt minutes de la ville. Là il avait dû s'aliter et le docteur Black, médecin du gouverneur, appelé à son chevet, avait diagnostiqué une forte grippe. Une prise de sang n'avait révélé cependant aucune trace suspecte.*

*Le dimanche 13 mars, l'état ne s'améliorant pas, il fut décidé qu'on ferait venir le lendemain le professeur Gerrard en consultation.*

*Le lundi 14, les deux praticiens avaient fait le même diagnostic : très forte grippe qui devait nécessiter un arrêt de trois semaines environ avant de songer à poursuivre le voyage. Une nouvelle prise de sang n'avait rien révélé de plus que la première.*

*Le mardi 15, le docteur Black avait reconnu qu'une pneumonie se déclarait, intéressant le lobe inférieur du poumon gauche.*

*Dans la journée la maladie ne fit pas de progrès. La seule chose à craindre était une défaillance du cœur (1).*

Mais le moral n'était pas atteint. Haardt voulait continuer à travailler et le capitaine de corvette Pecqueur dut insister avec fermeté pour l'obliger à prendre un repos complet.

La température s'était élevée à 40°.

Dans la nuit du 15 au 16, le malade s'était plaint de respirer difficilement. On lui avait donné de l'oxygène. Vers 3 heures du matin, la température s'étant abaissée, il avait réclamé sa valise et ses papiers.

(1) Extrait du procès-verbal rédigé par le capitaine de corvette Pecqueur.

— Nous mettrons tout cela en ordre demain, lui répondit alors Pecqueur.

Haardt s'était assoupi. Sa respiration était devenu plus lente, puis plus faible. A 3 h. 40 du matin, le commandant Pecqueur était entré dans la chambre de Petro, pâle d'insomnie :

— Tout est fini.

\*  
\* \*

Ainsi, le 17 mars, à Hanoï, la bienvenue que nous souhaitait M. Pasquier, Gouverneur général de l'Indo-Chine, et qui la veille encore devait comporter des paroles de joie, se trouvait brusquement assombrie par des condoléances, des mots de deuil et des regrets. Si longtemps attendu, ce jour, que chacun de nous s'était plu, au cours des longues nuits d'hiver, à imaginer lumineux et vibrant, se trouvait être le plus sombre et le plus désolé de cette longue année de voyage.

Chacun de nous, individuellement, était privé par cette mort, d'un compagnon respecté et d'un chef. Mais l'âme collective de la Mission perdait surtout en lui son expression naturelle et sa force agissante. Frappée au cœur, l'Expédition Citroën Centre-Asie conserverait sans doute comme un patrimoine l'énorme actif du passé mais cette richesse, d'ailleurs inaliénable, ne pouvait plus être désormais augmentée. La mort de Georges-Marie Haardt enlevait toute raison d'être au gigantesque programme de route prévu par la Birmanie, les Indes et la Perse, réduit à présent à l'itinéraire d'un retour précipité.

Durant les jours qui suivirent et à mesure que les effets de la surprise cessaient peu à peu de l'engourdir, notre douleur fut plus cruelle. La perte nous apparaissait irréparable et le sort trop injuste. Cette croisière en Asie avait été conçue depuis trois ans. Pendant de longs mois Haardt, avec André Citroën, en avait minutieusement étudié les réalisations possibles. L'idée avait pris corps, elle s'était imposée puis, absorbant des activités sans cesse plus opiniâtres, elle avait triomphé des dernières résistances jusqu'à l'heure du départ où l'Expédition avait commencé de vivre, détachée de l'Occident, sa vie singulière et merveilleuse.

Pendant onze mois, dans les sables brûlants de la Syrie, dans les vallées pierreuses de la Perse et de l'Afghanistan, accrochée aux escarpements hima-

layens, nomadisant dans les hautes vallées du Pamir, en butte aux tracasseries chinoises, sourdement menacée, poursuivie et n'échappant aux convoitises des pillards qu'en traversant des solitudes immenses et glacées, l'Expédition, grâce à son chef, n'avait pas un seul instant désespéré de ses objectifs.

Riche de 5000 photographies, de 50000 mètres de film, de dessins, de documents ethnographiques, d'échantillons minéralogiques, d'objets d'art et de collections d'histoire naturelle, elle avait atteint aujourd'hui ses buts essentiels.

Silencieux et tenace Haardt avait su communiquer à tous son énergie faite d'un optimisme mystique et d'une indéfectible patience.

Par quel mystérieux désir de revanche le destin enlevait-il aujourd'hui à ce vainqueur la joie suprême de l'effort accompli qui, pour une âme comme la sienne, était la vraie et la seule récompense?

\*  
\* \*

*L'homme est mort, mais l'œuvre reste. Ramenez en France le corps de votre chef. Pleure avec vous. — ANDRÉ CITROËN.*

Et ce sont nos dernières journées d'Asie.

Sur la route de Hanoï à Hué, vieille de huit siècles, aujourd'hui relevée aux virages et goudronnée, circule un peuple de travailleurs. Leurs charges équilibrées sur la tête ou portées dans des paniers accrochés à des bambous flexibles, témoignent d'un effort qui semble plus souple, d'un travail plus facile, d'une marche plus balancée sous l'écran du parasol.

Ces impressions nous émeuvent parce que nous pensions avoir oublié, dans la misère et l'anarchie où vit la Chine centrale, qu'il pouvait exister une Asie paisible et laborieuse, administrée selon des principes rationnels. Nous la retrouvons à Vinh, à Hué, à Tourane et dans tous les villages de cette Indochine où transparaît à présent le visage de la France.

Peut-être, en d'autres circonstances, aurions-nous pu prouver à ceux qui les nient encore obstinément, combien heureuses sont les influences qu'apporte aux indigènes, en dépit de certaines erreurs, la civilisation occidentale en Asie!

Mais on ne sait quel fil est rompu. Chacun, sans se l'avouer, hâte sa marche vers un émouvant et dernier rendez-vous.

\*  
\* \*

Le 4 avril 1932, un an, jour pour jour, après notre départ de Beyrouth, le *Félix-Roussel* double le cap Saint-Jacques, remonte lentement la rivière de Saïgon et procède aux manœuvres d'accostage. Un dur soleil frappe verticalement le dallage du quai où, alignés devant sept autochenilles et deux camions, les membres de l'Expédition attendent un cercueil.

Un mois plus tard, le 29 avril, dans les brumes du matin, une vedette viendra se ranger à la muraille du grand paquebot qui entre dans la rade de Marseille.

Un homme vêtu de noir gravit lentement l'échelle de la coupée.

André Citroën, qui, un an auparavant, avait dit adieu pour la dernière fois à Haardt quittant la terre de France, veut être le premier à saluer l'ami qu'il a perdu.

*Saint-Germain-en-Laye, juillet 1933.*

FIN

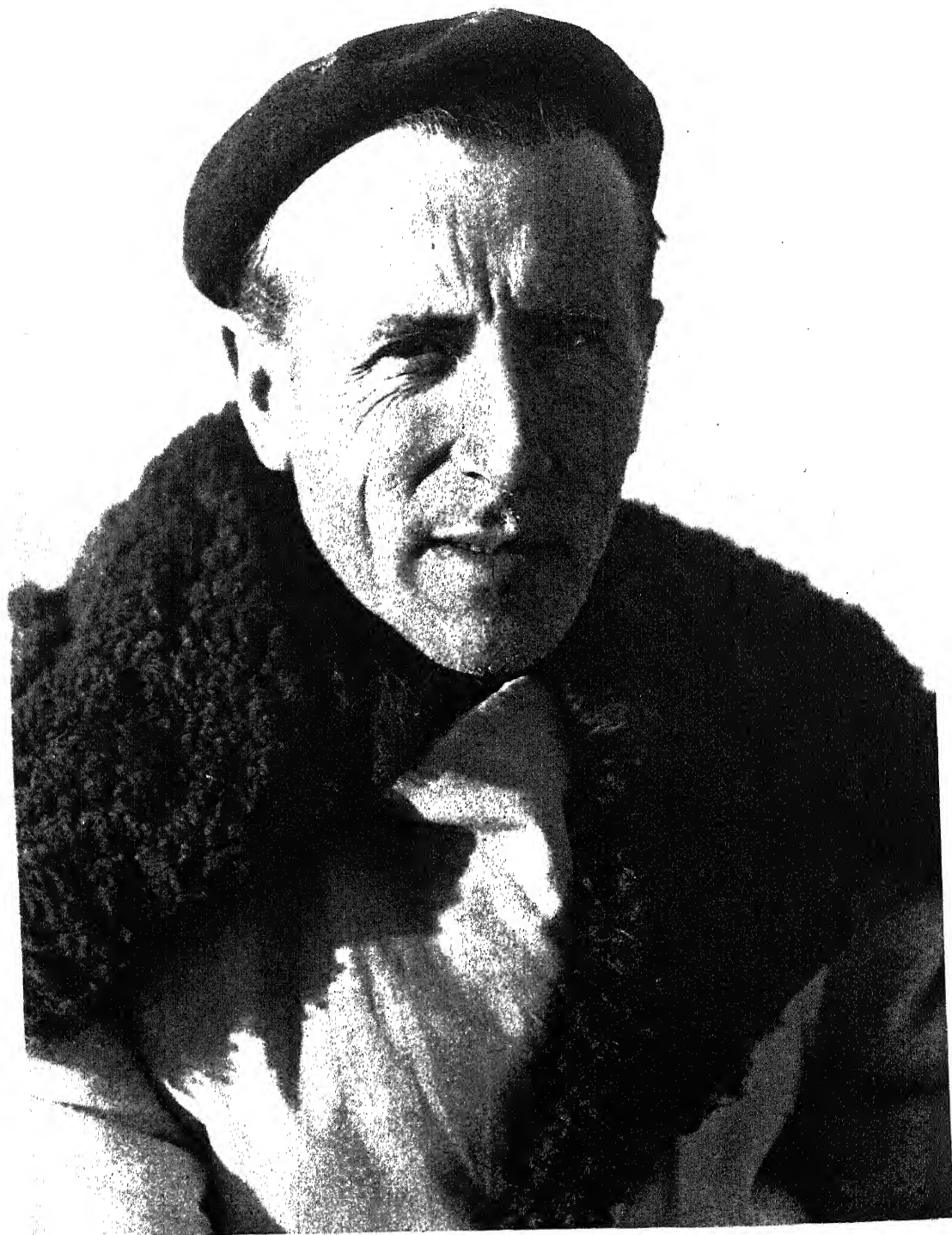




LA DERNIÈRE PHOTOGRAPHIE  
DE GEORGES-MARIE HAARDT  
EN FÉVRIER 1932 A PÉKIN



ALIGNÉS DEVANT SEPT AUTO-CHENILLES, LES MEMBRES DE L'EXPÉDITION  
ATTENDENT UN CERCUEIL (p. 327)



LE P. TEILHARD DE CHARDIN (p. 329)

# APPENDICE

PAR LE P. TEILHARD DE CHARDIN

---

## I

### OBSERVATIONS GÉOLOGIQUES EN CHINE

Au cours de l'expédition Citroën Centre-Asie, les observations géologiques n'ont pu être effectuées que sur le parcours Pékin-Aksou et retour. Les résultats les plus originaux, concernant le trajet Kalgan-Khami, se trouvent exposés dans le mémoire explicatif de la carte géologique itinéraire au millionième publiée par la *Revue de Géographie physique et géodynamique* (1). Dans la présente note, notre but, à la fois plus simple et plus ample, sera moins de signaler ces données nouvelles, que de donner un court aperçu des connaissances générales actuellement acquises par la Géologie sur le territoire traversé en Chine et au Sinkiang par l'Expédition.

Deux régions principales sont à distinguer sur ce domaine : le Plateau mongol (trajet Kalgan-Khami), et le Tien Chan (trajet Khami-Aksou).

#### 1<sup>o</sup> LE PLATEAU MONGOL.

Lorsque, de la plaine maritime de Pékin, le voyageur s'avance vers l'Ouest, trois gradins étagés lui paraissent se succéder pour constituer l'édifice asiatique. Au premier et plus bas de ces gradins (on y accède par la passe de Nankéou) appartiennent le môle du Chansi, le Chensi au nord des monts Tsinling, et le pays des Ordos. Au troisième, le plus haut, correspondent les hauts massifs du Tibet et le Tien Chan, « le toit du monde ». La plate-forme intermédiaire (à laquelle l'Expédition est accédée par la passe de Kalgan) constitue le Gobi ou Plateau Mongol.

Considéré dans son ensemble, le Plateau Mongol se présente comme une immense péninsule, haute de 1 000-1 400 mètres en moyenne, légèrement déprimée dans son centre, et relevée en bordure (au Nord, à l'Est et au Sud) par un système de « lèvres », où se manifestent divers phénomènes de cassures et de plissement, accompagnés ou non d'éruptions : crêtes usées de l'Altaï sibérien et du Baïkal, où la géologie pense reconnaître un des plus anciens éléments de l'architecture du monde ; lèvre du Grand Khingan (dominant la plaine mandchoue et le pays de Jehol), marquée par de puissantes éruptions Secondaires (granites, rhyolites et andésites) et Tertiaires

(1) 1932, vol. V. fasc. 4.

(basaltes) ; falaise de Kalgan, noyée sous les basaltes ; lèvres du Ta T'sing Chan, formée par les dalles basculées d'un vieux fondement cristallin ; muraille de l'Ala Chan, déferlant en nappes sur l'Ordos.

Sauf quelques brèches par où s'écoulent, vers le Nord, des eaux allant à l'océan Arctique, ou déviées vers le Pacifique (Amour), l'irrigation de ce vaste domaine est entièrement close : des « gols », fixes ou temporaires, y meurent dans des « nors » généralement salins, le tout distribué en bassins fermés, au gré des dépressions et des arêtes que l'érosion pluviale ou éolienne a sculptées dans les roches inégalement dures du Plateau.

Jusqu'à ces dernières années, la géologie du Gobi était demeurée presque inconnue. Mais, depuis les travaux des professeurs Berkey et Morris, géologues de la grande expédition conduite, de 1922 à 1930, par le Dr R. Chapman Andrews, ses traits commencent à prendre figure. Deux éléments fondamentaux se succèdent et s'opposent dans la structure du Plateau Mongol : un vieux socle, d'abord, nivelé vers le milieu des temps Secondaires, et puis un manteau complexe de sédiments plus tendres, déposés peu à peu dans les inégalités de la table rocheuse entre le Crétacé inférieur et les temps modernes.

#### a) *Le vieux socle du Plateau Mongol.*

Pour le Gobi comme pour le Sahara, une légende s'est accréditée, qui décrivait ces grandes solitudes désertiques comme le fond desséché d'une mer. En réalité, depuis l'aurore des temps géologiques, le Plateau Mongol se découvre à nous comme une des régions les plus continentales de l'Asie. Le long de sa bordure orientale et méridionale expire la puissante série marine (couches à Trilobites et Orthocératidés) qui marque, en Chine proprement dite, les débuts des temps paléozoïques. Et, en place de ces bâtis calcaires, des schistes, des grès, et encore des schistes (vases et sables amenés du Nord par quelque grand fleuve), reposent, souvent directement, sur la masse aplanie de vieux cristallin qui forme, en Asie centrale comme ailleurs, les dernières assises reconnaissables de tout ancien continent. Une fois, cependant, vers la fin du Carbonifère, la mer s'est avancée, noyant la totalité du Plateau Mongol. Mais son passage n'est marqué d'ordinaire que par de minces bancs de calcaire à Polypiers et à Crinoïdes. Après cette mystérieuse avancée, les eaux océaniques se sont retirées pour toujours. Les grès et les schistes noirs, la « série de Khangai », ainsi l'appellent les géologues, ont continué à s'accumuler entre les croupes de gneiss. Et puis, vers la fin du Trias, semble-t-il, un phénomène remarquable s'est dessiné. Comme une banquise qui craquerait, la carapace cristalline et sédimentaire s'est bombée peut-être, puis fissurée ; et, par tous les joints, un flot de granite, auréolé de porphyres divers, a envahi par le bas, imprégné et métamorphisé, ce que les mers n'avaient pu submerger d'une manière durable. Rien sans doute (sauf peut-être en bordure) qui puisse se comparer aux chevauchements de l'Himalaya et des Alpes. Mais plutôt un froncement général des matériaux encadrés dans des masses rigides. Nous ne saurions guère nous représenter imaginativement ce qui a pu transpirer à l'extérieur de ces mouvements médiocrement profonds. Ce qui est sûr, c'est que, sur le nouveau relief déterminé, en surface, par ces grands événements internes, l'érosion a recommencé à jouer. La dénudation s'est étendue, au cours du Jurassique, jusqu'au niveau où les granites apparaissent mêlés aux schistes laminés et partiellement recristallisés. Elle a réaplani l'ensemble tourmenté de ce qui est devenu le socle actuel du Plateau Mongol. Alors a commencé (au début du Crétacé) la période, encore en cours, de la formation et du déplacement incessant des bassins sédimentaires fermés.

b) *Les Bassins sédimentaires du Gobi.*

Les grès et schistes noirs de Khangai, avons-nous dit, semblent avoir été déposés dans un système d'estuaires. A partir de la fin des grandes éruptions, le Gobi a atteint la plénitude de ses conditions continentales. Vases lacustres contenant des empreintes d'insectes et de poissons ; sables mouvants où se retrouvent les restes enlisés de grands vertébrés ; poussières désertiques où, comme feraient encore aujourd'hui des autruches, enterraient leurs œufs les Dinosauriens ; terres rouges, surtout, rappelant nos latérites tropicales ; tels sont les divers types de dépôts (les plus anciens légèrement gauchis, les plus récents horizontaux) que le prospecteur rencontre, à l'état de lambeaux plus ou moins étendus, sur la surface perpétuellement balayée par le vent, du Plateau Mongol. Rarement ces formations se superposent de manière à donner une longue série continue. Mais comme si, par le jeu de l'érosion, et probablement aussi sous l'influence de quelque ondulation interne du socle, les cuvettes où elles se sont amassées avaient graduellement changé de place au cours des âges, leurs termes s'observent le plus souvent isolément, ou séparés par des lacunes profondes, en un puzzle que la Géologie ne saurait résoudre si elle n'avait, pour la guider, d'admirables fossiles.

Paléontologiquement parlant, le vieux socle grés-schisteux du Gobi est d'une pauvreté désespérante. A part quelques empreintes végétales obscures, aucune trace de vie n'a encore été trouvée dans ces roches laminées et transformées. Juste à l'opposé, les sédiments de couverture, réputés jadis stériles, se montrent d'une richesse étonnante en ossements fossiles. Et c'est l'honneur de l'expédition Andrews d'y avoir récolté dans une douzaine de niveaux bien individualisés, s'échelonnant entre le Crétacé et la fin du Tertiaire, une admirable série de formes, souvent étranges : Dinosauriens, associés à de minuscules Mammifères dans le Crétacé ; Rhinocéridés et Carnassiers gigantesques dans le Tertiaire moyen ; Mastodontes bizarres, dans le Miocène... La résurrection d'un monde, pendant quelques millions d'années.

Il sera peut-être possible, un jour, en associant l'étude de ces faunes successives à une analyse détaillée des sédiments qui les contiennent, de reconstituer, à grands traits, l'histoire physiographique et climatérique du Gobi au cours de cette longue période. D'ores et déjà, un point paraît se dégager. Dès qu'il nous apparaît définitivement formé dans son socle, à la fin du Secondaire, le Plateau Mongol laisse apercevoir des traces possibles de conditions arides faisant pressentir le désert ; et ces caractères vont en s'accroissant rapidement vers la fin du Tertiaire. Au Pliocène final, une immense érosion étale au loin, autour des massifs rocheux, des nappes de graviers, tandis que des vents persistants chassent en nuages, vers la Chine, les sédiments légers. C'est la grande dénudation qui commence. Durant le Quaternaire, de grands nors, aux vases blanchâtres et stériles, remplissent encore le fond des bassins, cependant que les dernières poussières loessiques balayées par le vent glaciaire, vont se déposer comme une neige sur les montagnes du Chansi, du Chensi et du Kansou. Le désert s'est définitivement établi.

Telle est, en raccourci, la vision du passé qui, semblable à un mirage de plus en plus consistant, monte, flotte et, graduellement, se précise aux yeux du géologue à travers le Gobi. Ce tableau n'est pas, loin de là, l'œuvre exclusive de la Mission Citroën. Mais parce que, sur plusieurs milliers de kilomètres, les autochenilles ont permis, les premières, de tracer une coupe en long, Est-Ouest, du Plateau Mongol, on doit dire que, grâce à elles, nos perspectives sur la structure et l'histoire du Plateau Mongol se sont notablement étendues et précisées. Les nécessités de la route n'ont pas permis la chasse aux fossiles dans les bassins. En revanche, la nature du vieux socle (âge et répartition des schistes de Khangai par exemple) et l'extension des dernières phases d'érosion majeure à toute l'Asie centrale, ont fourni matière à des observations qui resteront, on peut l'espérer, définitives.

2<sup>o</sup> LE TIEN CHAN.

Jusqu'aux approches de Khami, en venant de Sou Tchéou, le désert garde les caractères essentiels du Plateau Mongol : barres cristallines courant, Est-Ouest, à travers des masses schisteuses métamorphisées, où se creusent des bassins encombrés de grès tendres et de sédiments rouges. Et puis, comme deux paysages se fondent l'un dans l'autre au long d'un film, le cadre change. Une crête plus haute que les précédentes dessine les 4 000 mètres et plus du Karlik Tagh. A ses pieds, le pays s'affaisse à perte de vue en direction de l'Ouest. Et voilà, jusqu'aux approches de Koutcha, sans doute, le socle schisto-granitique, entremêlé de bancs calcaires Carbonifères, se poursuit quelque temps en s'effilant à une altitude moyenne. Mais l'équilibre est rompu en faveur d'une structure nouvelle. En la place du froncement sans limite de la pénéplaine gobienne, deux éléments absorbent le regard : l'énorme arête des monts Célestes ; et, à ses pieds, amorcée par le trou de Tourfan (200 mètres au-dessous du niveau de la mer), l'immense dépression où le Tarim, roulant parmi les brousses de peupliers sauvages un cours aussi puissant que celui du Fleuve Jaune, va perdre ses eaux dans le bassin mouvant du Lop Nor. Une seule chaîne, et un seul bassin. Par pure simplification et interdigitation du relief, on se trouve avoir passé, presque insensiblement, de la monotonie mongole aux formes monumentales de la Haute Asie.

Quelque modification interne, profonde, accompagne évidemment, et explique cette métamorphose. On peut la trouver, partiellement, dans une puissance croissante des roches sédimentaires, jointe à la réapparition des dépôts marins.

Les chaînes moigoles, nous l'avons dit, ne sont que des îlots ou dykes intrusifs, isolés par l'érosion au milieu des schistes ne dépassant pas une épaisseur moyenne. Dans les hautes régions du Tien-Chan, au contraire, les calcaires d'âge primaire, associés à de puissantes séries détritiques, forment la masse de la montagne, presque sans mélange de roches éruptives. Sur le Gobi, les sédiments tendres accumulés depuis la fin du Secondaire entre les rides du Socle marquent simplement d'anciens bassins continentaux. Entre le Tien Chan et le Kouen Lun, par contre, région demeurée longtemps ouverte à l'Ouest comme un golfe sur les mers méditerranéennes, des eaux amères ont reflué assez loin, jusqu'au début du Tertiaire. De grosses Huîtres, des Cérithes, se rencontrent dans les grès et argiles roses du pays de Yarkend et de Kachgar. Ce n'est qu'à la suite des mouvements alpins (d'où est sorti ce que nous appelions, en commençant, le troisième gradin de l'Asie centrale) que, la masse s'étant refermée par l'exhaussement du Pamir, le bassin du Tarim est devenu l'énorme fossé où, par milliers de mètres, les sables et les boues descendus des montagnes se sont amassés, et s'amassent encore, noyés, au Sud-Ouest, par les dunes cendreusees du Takla Maklan.

Entre deux unités aussi importantes et aussi dissemblables que la masse rigide du Tien-Chan et la masse molle du Tarim, il est naturel que les effets de contact atteignent une ampleur que ne laisse pas soupçonner la structure brisée du Plateau Mongol. Ainsi ont pris naissance les nappes de graviers Pléistocènes, frangées de « loess », qui, en bordure de la chaîne, forment des glacis de plus de trente kilomètres de profondeur. Ainsi, entre la montagne et la plaine, se sont ployés, en un bourrelet presque continu d'avant-chaînes, les sédiments lagunaires et les graviers de « piedmont » où se lit, depuis le Jurassique jusqu'aux débuts du Quaternaire, l'histoire des mouvements différentiels d'où est sorti le relief actuel de la Haute-Asie.

A raison des difficultés politiques racontées dans le livre auquel ces pages font suite, l'Expé-

dition Centre-Asie n'a pu qu'effleurer l'étude de ces réalités majestueuses. Ce qu'elle en a retenu ne saurait se comparer avec les résultats étendus et précis qu'achevaient de réunir à la même époque, ses émules et amis de l'expédition Sven Hedin. Ce peu est pourtant beaucoup. Car il a permis, en établissant la soudure entre la géologie du Gobi et la géologie du Sinkiang, de mieux distinguer et de mieux suivre, sous des modifications secondaires, plusieurs traits fondamentaux de la structure interne et de la figure externe du grand Continent.



## II

### LA PRÉHISTOIRE D'ASIE CENTRALE

A la différence du continent africain où les plus vieilles industries de la pierre ont laissé, du Nord au Sud, des traces abondantes, l'Asie, prise dans son ensemble, se présente, dans l'état actuel de nos connaissances, comme un bloc difficilement et irrégulièrement submergé par les invasions humaines.

Par sa bordure Sud-occidentale (Syrie, Mésopotamie, Arabie) elle fait corps, au Paléolithique, avec les régions africaines et méditerranéennes. Même richesse et mêmes types d'instruments. Des outils amygdaloïdes dont la forme ne surprendrait pas à Abbeville, se rencontrent jusque dans les latérites lavées de l'Inde méridionale.

Dans ses étendues septentrionales (Sibéries), le Paléolithique ancien semble, au contraire, faire défaut. Seul, jusqu'ici, un Paléolithique moyen et supérieur, de type Europe orientale, a été reconnu, du côté de Kranoiarsk, dans les terrasses de l'Iénisséï.

Tout à fait à l'Est, enfin, la sensationnelle découverte de l'Homme de Péking (un proche parent du Pithécantrophe de Java) semble indiquer qu'au Quaternaire inférieur (c'est-à-dire avant l'âge du lœss) une infiltration humaine, excessivement ancienne, s'est produite, du Sud au Nord, le long de la côte pacifique.

Entre ces trois aires de pénétration l'Asie centrale, malgré les théories séduisantes qui espèrent y trouver le berceau de l'Humanité, continue, si l'on s'en tient aux faits, à former un bastion, une barrière, qui n'ont été forcés pour de bon (et encore d'une manière précaire) qu'à partir du Néolithique.

Les plus anciennes traces humaines encore relevées en Asie centrale ont été rencontrées, à partir de 1922, au milieu des dépôts sableux ou lœssiques qui représentent le Quaternaire supérieur dans les haut et moyen bassins du Fleuve Jaune (Chensi, Ordos, Kansou). Dans les graviers de base de ces formations, des quartzites taillés, plus ou moins roulés, pourraient représenter le Paléolithique moyen, ou même ancien. Dans la masse même du lœss et des sables, des foyers ont livré, avec des restes nombreux d'animaux disparus (rhinocéros, cerfs, buffles et antilopes de types spéciaux), un outillage complet rappelant le Paléolithique supérieur (aurignacien) d'Europe orientale. Pas de restes humains osseux encore, malheureusement.

Tout porte à croire que cette culture « paléolithique moyenne » dont l'Expédition a reconnu des traces intéressantes sur un plateau désertique entre Sou-Tchéou et Khami, marque la limite méridionale atteinte par une vague humaine partie de Russie ou de Sibérie. Il est néanmoins curieux que les connexions soient encore si mal établies, pour cet âge, entre le Kansou ou le Chensi et la haute vallée de l'Iénisséï. Le Gobi, comme tous les déserts, représente un champ privilégié pour la prospection (ce qui ne veut pas dire pour la stratigraphie) archéologique. Sur son sol nettoyé par le vent, il est impossible à des yeux avertis de « manquer » la moindre pierre taillée. Or, malgré ces conditions exceptionnelles, c'est à peine si les archéologues américains, français et

suédois, après des recherches portant sur des milliers de kilomètres, sont parvenus jusqu'ici à recueillir, en petit nombre, des pièces dont l'apparence ou les conditions de gisement puissent faire penser qu'elles appartiennent vraiment au Paléolithique. Et ce demi-succès, encore, ne vaut-il que pour la Mongolie. Plus au centre de l'Asie, dans le bassin du Tarim, rien n'a encore été trouvé d'antérieur au Néolithique.

Les premières traces distinctes d'une occupation stable de la région comprise entre le Fleuve Jaune et les confins de la Sibérie ne remontent pas plus haut que le Mésolithique, époque à laquelle, d'après les observations du Dr Nelson (de l'Expédition américaine), une population, ignorante encore de la poterie, mais habile déjà à travailler l'os et à éclater finement des roches délicates, aurait occupé les bassins, déjà partiellement ensablés, de la Mongolie extérieure. Au Néolithique, les vestiges humains se rencontrent partout en abondance, répartis sur deux zones parallèles, étendues de l'Est à l'Ouest, zones dont nous ne savons encore si les oppositions tiennent à une différence d'âge, ou simplement de culture.

Au Nord, depuis Tsitsikar jusqu'à Ouroumtsi, c'est la « zone mongole », d'apparence plus ancienne, caractérisée par une poterie grossière et des calcédoines artistement ouvrés (flèches, perçoirs, lamelles, avec leur résidu de nucléus coniques, jolis comme des bijoux).

Au Sud, depuis le Chantung jusqu'au Kansou occidental (et probablement au delà encore) c'est la « zone chinoise », relativement jeune (fin du troisième millénaire avant le Christ), où abondent, avec les haches polies, les restes d'une poterie peinte (rouge, noire et jaune) où les archéologues pensent déceler les indices d'une traînée de civilisation qui se raccorderait aux centres protohistoriques du Turkestan russe et d'Asie Mineure.

A plusieurs reprises, au cours de la traversée du Gobi, et jusque dans les cols du Tien-Chan, près de Tourfan, l'Expédition a rencontré des sites néolithiques de type « mongol ». Son itinéraire passait trop au Nord, pour qu'elle pût récolter des poteries peintes. En revanche, sur le plateau désert qui domine la rivière d'Aksou, elle a trouvé les traces laissées par une population singulière, d'âge probablement tardif, mais de culture strictement lithique : couteaux grossiers, grattoirs, pierres à filets, fabriqués avec des galets de schiste.

Même dans la zone mongole (on y rencontre fréquemment, en effet, en plein désert, des fragments de petits moulins en pierre), les néolithiques d'Asie centrale menèrent, au moins partiellement, une existence agricole. Il ne faudrait pas en conclure trop vite que, à cette époque, leur population fût très dense et leur société bien solidement établie. Sauf dans ses steppes bordières, réserve des populations pastorales qui ont périodiquement envahi l'Europe, l'Asie centrale, toujours désertique depuis que nous la connaissons, ou menacée de devenir un désert, ne donne pas à ceux qui la visitent l'impression d'avoir jamais donné naissance, en aucun temps, à une civilisation autonome... Vaincue par l'homme, elle est restée pour celui-ci un lieu de passage et de contact entre l'Est et l'Ouest. Elle n'a jamais été un foyer.



# TABLE DES ILLUSTRATIONS

	Pages.
GEORGES-MARIE HAARDT, Chef de l'Expédition Citroën Centre-Asie. <i>Dessin d'Alexandre Iacovleff</i> , cop. E.C.C-A.....	Frontispice
ANDRÉ CITROËN : L'âme de l'Expédition.....	I
Intérieur de la voiture popote.....	XXII
Voiture médicale et atelier.....	XXII
Itinéraires schématiques de l'Expédition.....	XXII-XXIII
Intérieur du poste émetteur de la voiture T. S. F.....	XXIII
Équipement sonore de la voiture cinéma.....	XXIII
Sur la route de Bagdad. <i>Phot. Morizet</i> , cop. E.C.C-A.....	2
Les ruines de Palmyre. <i>Phot. M. O. Williams</i> , cop. N.G.S.....	3
« Aujourd'hui la capitale de l'Orient n'est plus qu'un carrefour de pistes. » <i>Phot. M. O. Williams</i> , cop. N.G.S.....	3
Sattani, cheik des Haddidines, fils de Naouaf. <i>D'après le dessin de Iacovleff</i> .....	6
Sur les rives du Tigre. <i>Phot. M. O. Williams</i> , cop. N.G.S.....	7
Campement de nomades au Kurdistan. <i>Phot. M. O. Williams</i> , cop. N.G.S.....	7
Le mystère des petites mosquées. <i>Phot. M. O. Williams</i> , cop. N.G.S.....	10
Un visage de la Perse rustique. <i>Phot. Morizet</i> , cop. E.C.C-A.....	II
Dans ce paysage noyé de lune au pied des contreforts du Zagros... <i>Phot. M. O. Williams</i> , cop. N.G.S.....	14
L'histoire de Perse sculptée dans la pierre, à Tak-I-Bostan près de Kermanschach.....	15
Le roi Sassanide Chosroès II (590-628 après J.-C.) sur son fameux cheval de guerre « Noir comme la nuit ». <i>Phot. M. O. Williams</i> , cop. N.G.S.....	15
Le monument de Darius le Grand. <i>Phot. M. O. Williams</i> , cop. N.G.S.....	18
Le Tchador disparaîtra peu à peu... <i>Phot. M. O. Williams</i> , cop. N.G.S.....	19
S. A. R. le prince héritier de Perse visite le campement. <i>Phot. M. O. Williams</i> , cop. N.G.S...	22
Le trône de marbre translucide au palais Tahkté Marmar à Téhéran. <i>Phot. M. O. Williams</i> , cop. N.G.S.....	23
Peintures murales à l'intérieur de l'ancien palais de Goulistan. <i>Phot. M. O. Williams</i> , cop. N.G.S.	26
Et le tambourineur chanta... <i>Phot. Morizet</i> , cop. E.C.C-A.....	27
Des villages en ruines... <i>Phot. M. O. Williams</i> , cop. N.G.S.....	30

	Pages.
...et des tombeaux. <i>Phot. M. O. Williams</i> , cop. N.G.S.....	30
Meched, la ville sainte aux coupoles d'or pur. <i>Phot. M. O. Williams</i> , cop. N.G.S.....	31
Islam Kaleh, poste frontière d'Afghanistan. <i>Phot. M. O. Williams</i> , cop. N.G.S.....	34
Ces guerriers pieds nus et harnachés de cartouches... <i>Phot. M. O. Williams</i> , cop. N.G.S.....	35
Bientôt surgirent les épaisses murailles d'une ville : Herat. <i>Phot. M. O. Williams</i> , cop. N.G.S.....	38
Sous cette lumière filtrée d'en haut par les claies grossières du toit... <i>Phot. M. O. Williams</i> , cop. N.G.S.....	39
Traversée du Farah. Les indigènes halèrent le câble en chantant. <i>Phot. M. O. Williams</i> , cop. N.G.S.	42
Jourdan organisa une consultation. <i>Phot. M. O. Williams</i> , cop. N.G.S.....	43
Ferraci-Baba Motor.....	46
Baba-Daria.....	46
Danseurs-guerriers. <i>Phot. Morizet</i> , cop. E.C.C-A.....	47
Un jeune Afghan. <i>Phot. Morizet</i> , cop. E.C.C-A.....	47
Le vieux Ghazni. <i>Phot. Morizet</i> , cop. E.C.C-A.....	50
Le nouveau Caboul. <i>Phot. M. O. Williams</i> , cop. N.G.S.....	50
Un cabinet de travail à Bamiyan. <i>Phot. Morizet</i> , cop. E.C.C-A.....	51
La vallée de Bamiyan. <i>Phot. Morizet</i> , cop. E.C.C-A.....	54
Le visage islamisé de Bamiyan. <i>Phot. M. O. Williams</i> , cop. N.G.S.....	55
Le colonel Vivian Gabriel. <i>Dessin d'Alexandre Iacovleff</i> , cop. E.C.C-A.....	58
Srinagar, Venise des Indes. <i>Phot. M. O. Williams</i> , cop. N.G.S.....	59
Dans l'ancienne demeure des Mogols.....	62
La Grande Muraille. <i>Phot. M. O. Williams</i> , cop. N.G.S.....	63
Un atelier de fortune à Loung Hou Tai, petit village près de Nankéou. <i>Phot. Specht</i> , cop. E.C.C-A...	63
Le Gobi. <i>Phot. M. O. Williams</i> , cop. N.G.S.....	72
La bande de sable n'avait que cinq kilomètres de largeur... <i>Phot. M. O. Williams</i> , cop. N.G.S....	73
Les premières dunes. <i>Phot. M. O. Williams</i> , cop. N.G.S.....	80
Quelques minutes après on découvrit le puits avec sa vieille auge de bois... <i>Phot. Specht</i> , cop. E.C.C-A.....	81
Le Gobi noir. <i>Phot. Specht</i> , cop. E.C.C-A.....	81
Déjà apparaissaient les avant-postes de la Grande Muraille. <i>Phot. Specht</i> , cop. E.C.C-A.....	106
Sou Tchéou. <i>Phot. Specht</i> , cop. E.C.C-A.....	106
La piste s'allongeait à présent sur une plaine déclive. <i>Phot. M. O. Williams</i> , cop. N.G.S.....	107
La route était obstruée de cadavres d'hommes et animaux. <i>Phot. Conté</i> , cop. E.C.C-A.....	110
Le docteur Delastre a installé son petit poste de secours... <i>Phot. Nuret</i> , cop. E.C.C-A.....	110
Il était étrange de voir cette infanterie transportée sur d'énormes charrettes... <i>Phot. Conté</i> , cop. E.C.C-A.....	111
Dans la zone de dissidence. <i>Phot. Specht</i> , cop. E.C.C-A.....	111
Il était 5 heures du soir. La route de Khami était libre. <i>Phot. Petro</i> , cop. E.C.C-A.....	111
Dans l'inconnu du Sinkiang. <i>Phot. M. O. Williams</i> , cop. N.G.S.....	120
Le camp de la résistance. <i>Phot. Specht</i> , cop. E.C.C-A.....	121
On était bloqué à Ouroumtsi... <i>Phot. Specht</i> , cop. E.C.C-A.....	128

	Pages.
Victor Point et M. Tchen. <i>Dessins de A. Iacovleff</i> .....	129
La plaine se retranchait derrière les pentes comme derrière des écrans... <i>Phot. M. O. Williams</i> , cop. N.G.S.....	152
A l'assaut de l'Himalaya. <i>Phot. Morizet</i> , cop. E.C.C-A.....	153
Premier pont. L'autochenille aborda la passerelle sans conducteur, vide... <i>Phot. Williams</i> , cop. N.G.S.	153
Le col de Bourzil à 4 200 mètres. <i>Phot. M. O. Williams</i> , cop. N.G.S.....	160
Puis le dévers s'accentua... <i>Phot. Morizet</i> , cop. E.C.C-A.....	160
A deux kilomètres de Godhai, sur un étroit balcon surplombant la rivière d'Astor, Cécillon s'aperçut tout à coup que le terrain manquait sous la chenille gauche... <i>Phot. M. O. Williams</i> , cop. N.G.S.....	161
Le village d'Astor sur son socle de boue glaciaire. <i>Phot. Morizet</i> , cop. E.C.C-A.....	168
Les gens du pays regardaient cette étrange caravane... <i>Phot. M. O. Williams</i> , cop. N.G.S.....	169
La coupure brutale du chemin exigeait un démontage complet. <i>Phot. Morizet</i> , cop. E.C.C-A.....	169
Un halage à la corde. <i>Phot. Morizet</i> , cop. E.C.C-A.....	169
Capitale du royaume de Hounza. <i>Phot. Morizet</i> , cop. E.C.C-A.....	176
Les jeunes danseurs du Mir. <i>Phot. M. O. Williams</i> , cop. N.G.S.....	177
Le Mir de Hounza et G.-M. Haardt. <i>Phot. M. O. Williams</i> , cop. N.G.S.....	177
Une porte dans le palais du Mir de Hounza. <i>Phot. M. O. Williams</i> , cop. N.G.S.....	178
Le petit-fils du Mir. <i>Phot. M. O. Williams</i> , cop. N.G.S.....	178
Dans cette région en mal d'équilibre, le portage ne s'effectuait qu'à dos d'hommes... <i>Phot. M. O. Wil-</i> <i>liams</i> , cop. N.G.S.....	179
La vallée de Kandjout se rétrécissait davantage... <i>Phot. M. O. Williams</i> , cop. N.G.S.....	182
La caravane des cent cinquante hommes s'entêtait... <i>Phot. M. O. Williams</i> , cop. N.G.S.....	182
Au col du Kilik à 4 860 mètres. <i>Phot. Morizet</i> , cop. E.C.C-A.....	183
Sur le toit du monde. Le col Vakhdjir à 4 920 mètres d'altitude. <i>Phot. M. O. Williams</i> , cop. N.G.S.	184
Les cartes n'indiquaient pas ce petit lac au col de Vakhdjir... <i>Phot. M. O. Williams</i> , cop. N.G.S...	184
Campement de nomades à Kochbel. <i>Phot. Morizet</i> , cop. E.C.C-A.....	185
Ce chic pastoral surprenait un peu dans un décor de hauts plateaux... <i>Phot. M. O. Williams</i> , cop. N.G.S.....	192
Les chameaux de Moulabaï. <i>Phot. Morizet</i> , cop. E.C.C-A.....	193
Au bout d'une heure, Jourdan qui en est à son vingt-cinquième verre d'alcool... <i>Phot. M. O. Wil-</i> <i>liams</i> , cop. N.G.S.....	194
Le 12 septembre, sans transition, l'automne fit place à l'hiver. <i>Phot. M. O. Williams</i> , cop. N.G.S.	195
La descente du col Oulloug Robat (4 230 mètres). <i>Phot. Morizet</i> , cop. E.C.C-A.....	195
La yourte : habitation ingénieuse qui n'exige que des matériaux d'origine animale et végétale... <i>Phot. Morizet</i> , cop. E.C.C-A.....	198
Fabrication du feutre. <i>Phot. M. O. Williams</i> , cop. N.G.S.....	198
Le « Bouskachi », jeu kirghize, sorte de rugby où la balle est remplacée par un mouton... <i>Phot.</i> <i>M. O. Williams</i> , cop. N.G.S.....	199
Femmes kirghizes. <i>Phot. M. O. Williams</i> , cop. N.G.S.....	199
Les eaux calmes du Basikoul. <i>Phot. M. O. Williams</i> , cop. N.G.S.....	200

	Pages.
On traversa le Ghez seize fois dans la même journée... <i>Phot. M. O. Williams</i> , cop. N.G.S.....	201
S. E. Ma-Chao-Ou, Tao Tai de Kachgar. <i>Dessin d'Alexandre Iacovleff</i> , cop. E.C.C-A.....	208
Ces braves gens ne se connaissaient d'autre nationalité que celle de leur oasis... <i>Phot. M. O. Williams</i> , cop. N.G.S.....	209
Les petites filles Chantoues. <i>Phot. M. O. Williams</i> , cop. N.G.S.....	209
« — Vous tous enfin, on vous attendait depuis un bon moment ! » <i>Phot. Remillier</i> , cop. E.C.C-A.....	210
La jonction d'Aksou. <i>Phot. M. O. Williams</i> , cop. N.G.S.....	210
A la limite des neiges, dans les Monts Célestes. <i>Phot. Specht</i> , cop. E.C.C-A.....	211
Huit jours de liberté heureuse parmi les Kazaks... <i>Phot. Specht</i> , cop. C.A.C-A.....	214
Les Kazaks chassent à l'aigle. <i>Phot. Specht</i> , cop. E.C.C-A.....	214
Le général Djou, défenseur de Khami. <i>Dessin d'Alexandre Iacovleff</i> , cop. E.C.C-A.....	215
Une tranchée fut creusée autour de l'enceinte de Khami. <i>Phot. M. O. Williams</i> , cop. N.G.S.....	218
Des nuées de corbeaux, en s'élevant, obscurcissaient tout le ciel... <i>Phot. M. O. Williams</i> , cop. N.G.S.....	218
Soldats fumant l'opium. <i>Phot. Petro</i> , cop. E.C.C-A.....	218
Petro. <i>Phot. M. O. Williams</i> , cop. N.G.S.....	219
Goumbo, un « spécialiste du désert ». <i>Phot. M. O. Williams</i> , cop. N.G.S.....	219
L'homme saint revint seul... <i>Phot. Petro</i> , cop. E.C.C-A.....	222
On perça des trous à la méthode chinoise... <i>Phot. Petro</i> , cop. E.C.C-A.....	222
A cent mètres une autochenille débouche d'un chaos de rocs éboulés... <i>Phot. M. O. Williams</i> , cop. N.G.S.....	223
Dans la passe de Toksoun. <i>Phot. M. O. Williams</i> , cop. N.G.S.....	223
S. E. le maréchal King Chou-Jen. Portrait dédicacé à V. Point.....	224
Le même, vu par Iacovleff.....	224
La jeune princesse Nirgidma de Torhout. <i>Phot. Morizet</i> , cop. E.C.-C-A.....	225
Ouroumtsi sous la neige. <i>Phot. Morizet</i> , cop. E.C.C-A.....	232
Le passeport de la Libération.....	232
Les cités mortes du Gobi, ruines de Kara Khodja. <i>Phot. M. O. Williams</i> , cop. N.G.S.....	233
Le Bouddha de 53 mètres, à Bamiyan. <i>Phot. Morizet</i> , cop. E.C.C-A.....	234
Spécimens d'art gréco-bouddhique trouvés par l'Expédition dans les sites de Chortchouk.....	235
Le groupe d'Audouin-Dubreuil dans les cités mortes de Gobi.....	238
Maynard Owen WILLIAMS.....	238
HACKIN et IACOVLEFF dans une grotte de Bazaklik. <i>Phot. M. O. Williams</i> , cop. N.G.S.....	239
Les grottes de Bazaklik. <i>Phot. M. O. Williams</i> , cop. N.G.S.....	240
Le Bothisattva de Bamiyan qui rappelle certaines mosaïques byzantines du douzième siècle....	241
Les ornements de tête sont d'influence purement iranienne.....	241
Peinture murale de Bazaklik.....	241
Autre type de peinture murale de Bazaklik.....	248
Remarquable peinture manichéenne de Bazaklik.....	248
Peinture sur coupole à Bazaklik.....	248
Peinture murale à Bazaklik.....	248
La route des Huit dix-huitaines, la grande ornière de l'Asie centrale. <i>Phot. M. O. Williams</i> , cop. N.G.S.....	249



	Pages.
On campa à Khami en dehors des murs, sous la tente... <i>Phot. M. O. Williams</i> , cop. N.G.S.....	256
Les membres de l' <i>Expédition Citroën Centre-Asie</i> à Khami.....	256
Tchang Liu Chouci, ancien gîte d'étape sur la route des Huit dix-huitaines. <i>Phot. M. O. Williams</i> , cop. N.G.S.....	257
Le « Lao Tao » qui parcourait les champs de bataille pour ensevelir les morts et s'acquérir ainsi du mérite. <i>Phot. M. O. Williams</i> , cop. N.G.S.....	264
Une idole montre son ventre ouvert. <i>Phot. M. O. Williams</i> , cop. N.G.S.....	265
Louis AUDOUIN-DUBREUIL. <i>Dessin de A. Iacovleff</i> , cop. E.C.C-A.....	266
Au cœur glacé de l'Asie. <i>Phot. M. O. Williams</i> , cop. N.G.S.....	267
Qui veut encore des nouilles? proposa tristement Gauffreteau. <i>Phot. M. O. Williams</i> , cop. N.G.S.	270
A midi nous sommes devant les portes d'une ville : Sou Tchéou. <i>Phot. M. O. Williams</i> , cop. N.G.S.	271
La cité semblait n'être peuplée que de soldats... <i>Phot. M. O. Williams</i> , cop. N.G.S.....	272
Théâtre en plein air à Sou Tchéou, l'une des plus anciennes villes du Kansou. <i>Phot. M. O. Williams</i> , cop. N.G.S.....	272
Peinture murale à Sou Tchéou.....	273
Morale sociale par l'image (propagande éducatrice de Feng Yu Hian). <i>Phot. M. O. Williams</i> , cop. N.G.S.....	280
Le Père Volpert, doyen des missionnaires en Asie centrale. <i>Dessin d'A. Iacovleff</i> .....	281
En plein hiver et pieds nus sur la glace, les enfants du Kansou n'ont sur leur poitrine qu'un méchant haillon. <i>Phot. M. O. Williams</i> , cop. N.G.S.....	282
Enfants sages... <i>Phot. M. O. Williams</i> , cop. N.G.S.....	282
Enfants tristes comme des vieillards. <i>Phot. Le Fèvre</i> .....	282
Le fleuve Jaune. <i>Phot. M. O. Williams</i> , cop. N.G.S.....	283
Un porteur d'eau à Ninghia. <i>Phot. M. O. Williams</i> , cop. N.G.S.....	286
A Ninghia, la courbe de ce toit, naturelle et gracieuse... <i>Phot. M. O. Williams</i> , cop. N.G.S.....	287
Tout ce qu'il faut pour fumer l'opium... <i>Phot. M. O. Williams</i> , cop. N.G.S.....	288
Vagues influences d'outre-mer. <i>Phot. M. O. Williams</i> , cop. N.G.S.....	288
La voiture s'était enfoncée dans l'eau jusqu'au bouchon du radiateur... <i>Phot. Specht</i> , cop. E.C.C-A.	289
Un chemin de ronde dans l'abbaye des moines-soldats de San Tao Ho. <i>Phot. M. O. Williams</i> , cop. N.G.S.....	296
Georges LE FÈVRE. <i>Phot. M. O. Williams</i> , cop. N.G.S.....	297
Aujourd'hui soldats, demain...? <i>Phot. M. O. Williams</i> , cop. N.G.S.....	298
Vingt-cinq Chinois entassés pêle-mêle et ficelés comme des ballots... <i>Phot. M. O. Williams</i> , cop. N.G.S.....	298
Dans la Terre des Herbes, à Pei Ling Miao. <i>Phot. M. O. Williams</i> , cop. N.G.S.....	299
La Lamasserie de Chara Mouren. <i>Phot. M. O. Williams</i> , cop. N.G.S.....	302
Le mugissement grave des trompes appelait les lamas à la prière. <i>Phot. M. O. Williams</i> , cop. N.G.S.	303
Les Lamas-Musiciens. <i>Phot. M. O. Williams</i> , cop. N.G.S.....	304
Le prince Hsi Ssu Ning se prosterna longuement devant le petit autel... <i>Phot. M. O. Williams</i> , cop. N.G.S.....	305
Les archers du prince Hsi Ssu Ning. <i>Phot. M. O. Williams</i> , cop. N.G.S.....	305

	Pages.
Les heures s'écoulaient ainsi en courtoisies et salutations... <i>Phot. M. O. Williams</i> , cop. N.G.S.....	312
Un noble mongol. <i>Phot. Petro</i> , cop. E.C.C-A.....	312
Une princesse mongole. <i>Phot. M. O. Williams</i> , cop. N.G.S.....	312
La porte Ouest de Pékin, kilomètre 12.115. <i>Phot. Morizet</i> , cop. E.C.C-A.....	313
L'accueil sur le perron de la Légation de France. <i>Phot. Morizet</i> , cop. E.C.C-A.....	320
G.-M. HAARDT à l'arrivée à Pékin.....	320
L'Expédition apprend la mort de Haardt à Haïphong.....	321
Le gouverneur général Pasquier reçoit les membres de l'Expédition à Hanoï.....	321
La dernière photographie de Georges-Marie HAARDT en février 1923 à Pékin. <i>Phot. Audouin-Dubreuil</i> .	328
Alignés devant sept autochenilles, les membres de l'Expédition attendent un cercueil.....	329
Le P. TEILHARD DE CHARDIN. <i>Phot. M. O. Williams</i> , cop. N.G.S.....	328





# TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE D'ANDRÉ CITROËN.....	Pages. I
INTRODUCTION par Louis AUDOUIN-DUBREUIL.....	XI

## PROLOGUE

I. — LA POLITIQUE DES ITINÉRAIRES.....	XIX
II. — DEUX MÉRIDIDIENS DE DÉPART.....	
1. — Vers l'est : Beyrouth.....	XXXI
2. — Vers l'ouest : Tien-Tsin.....	XXXV

## L'ACCUEIL DU PAYSAGE

### EN ASIE OCCIDENTALE, DE BEYROUTH A SRINAGAR

CHAP. I <sup>er</sup> . — Sur la route de Bagdad.....	3
II. — Le plateau de l'Iran.....	17
III. — En terre pieuse et pure d'Afghanistan.....	31
IV. — L'Inde avec les Anglais.....	49

## L'OPPOSITION DES HOMMES

### HISTOIRE DU GROUPE CHINE

CHAP. V. — Sous le signe du Dragon noir.....	63
VI. — Le Gobi.....	75
VII. — Le traité de Sou Tchou.....	91
VIII. — Dans l'inconnu du Sinkiang.....	107

## LA PUISSANCE DES ACTES

### EN ASIE CENTRALE

CHAP. IX. — Le Camp de la résistance.....	125
X. — A l'assaut de l'Himalaya.....	151
XI. — Sur le Toit du monde.....	173

	Pages
CHAP. XII. — La jonction d'Aksou .....	187
— XIII. — La passe de Toksoun .....	201
— XIV. — La souricière d'Ouroumtsi .....	221
— XV. — Bamiyan et les cités mortes du Gobi .....	237

## LE CHEMIN DU RETOUR

(D'OUROUMTSI A PÉKIN)

CHAP. XVI. — La route des « huit dix-huitaines » .....	255
— XVII. — Le cœur glacé de l'Asie .....	265
— XVIII. — Oasis chrétiennes .....	281
— XIX. — Le San Pou Kouang .....	295
— XX. — La Terre des Herbes .....	307
— XXI. — La dernière étape de Haardt .....	317

## APPENDICE

I — La Géologie de l'Asie centrale, par le P. Teilhard de Chardin .....	329
-------------------------------------------------------------------------	-----

---

CET OUVRAGE  
A ÉTÉ ACHEVÉ  
D'IMPRIMER SUR  
LES PRESSES DE LA  
LIBRAIRIE PLON  
LE 9 NOVEMBRE 1933

---



*EXPÉDITION*  
CITROËN CENTRE-ASIE

---

LA  
CROISIÈRE JAUNE

*TROISIÈME MISSION*  
G.-M. HAARDT  
L. AUDOUIN-DUBREUIL

PAR  
GEORGES LE FÈVRE

---

LIBRAIRIE PLON



